



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DES SCIENCES
HISTORIQUES ET NATURELLES
DE L'YONNE.

Année 1870. — 34^e volume.

(IV^e DE LA 2^e SÉRIE.)



AUXERRE
SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ.

PARIS

V. MASSON ET FILS,
Place de l'Ecole de Médecine.

DURAND, LIBRAIRE,
9, rue Cujas.

1870.

DC
611
.454
S7
V. 24-25

Dunning
Nijhoff
7-27-26
13603

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DES SCIENCES
HISTORIQUES ET NATURELLES DE L'YONNE.

Année 1870.

I.

SCIENCES HISTORIQUES.

CATALOGUE DU MUSÉE D'AUXERRE

(SECONDE SECTION)

Par M. AIMÉ CHÉREST.

INTRODUCTION.

La Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne, sous le patronage et le contrôle de laquelle est placé le Musée d'Auxerre, a témoigné plusieurs fois le désir de voir nos diverses collections classées de manière à ce que les objets départementaux y fussent réunis et groupés en catégories distinctes (1). Cette classification est aussi facile que rationnelle, lorsqu'elle s'applique à des échantillons géologiques ou à des monuments lapidaires dont la provenance est certaine et qui se rattachent par des liens

(1) Voyez notamment *Bulletin de la Société*, 1868, p. LII.

matériels au sol que nous habitons. Elle présente certaines difficultés et soulève quelques objections, lorsqu'il s'agit au contraire de curiosités archéologiques de provenance douteuse, de nature diverse, et qui, en tous cas, ne se rattachent au sol que par des liens plus ou moins conventionnels. La tâche du classificateur devient surtout épineuse, lorsqu'en se rapprochant des temps modernes il n'a plus affaire qu'à des objets essentiellement mobiliers, recueillis çà et là, au hasard des circonstances. Néanmoins, pour me conformer au vœu de la Société, j'ai pris soin d'établir dans le Musée une section d'Archéologie locale.

J'y ai d'abord placé les objets trouvés dans le département. Mais je n'ai pas craint d'y joindre les provenances de la région circonvoisine. A l'époque gallo-romaine, le pagus d'Auxerre s'étendait jusque sur les bords de la Loire. Plus tard, et jusqu'en 1789, notre évêché a conservé les mêmes limites que notre ancien pagus. Nous avons alors plus de relations avec Entrains qu'avec Sens, et il est resté quelque chose de ces vieilles traditions dans nos habitudes actuelles. On ne s'étonnera donc pas de nous voir considérer comme nôtres les antiquités découvertes dans la partie septentrionale du département de la Nièvre. Faut-il se montrer plus exclusif à l'égard des objets recueillis aux confins de l'Aube ou de la Côte-d'Or ? Je ne le pense pas. A mes yeux, notre collection archéologique doit être plutôt régionale que strictement départementale, et j'ai cru pouvoir élargir son cadre sans trop m'écarter des bornes, ni sans jamais perdre de vue le but qu'avait fixé la Société des Sciences de l'Yonne.

Ce n'est pas à dire pourtant que tous les objets admis dans la section régionale d'archéologie portent avec eux la

constatation d'une origine certaine et précise. Trop souvent j'ai été réduit à répéter dans le catalogue cette formule monotone : *Provenance incertaine* ou *provenance inconnue*. Mais, alors même qu'aucun renseignement positif ne m'autorisait à certifier que tel objet venait de telle ou telle localité, j'étais profondément convaincu qu'il avait une origine régionale. En effet, l'histoire de notre collection et la manière dont elle s'est formée ne laissent aucun doute sur la nature des curiosités qui la composent. Si d'aventure il s'y est glissé quelques échantillons de provenance étrangère, le nombre en est trop petit, les circonstances qui les y ont amenés trop exceptionnelles pour qu'il fût difficile de les distinguer et de les mettre à l'écart.

Il y a plus d'un demi-siècle qu'on s'est préoccupé, pour la première fois, de doter Auxerre d'une collection archéologique. Dans les dernières années de la Restauration, notre collègue, M. Leblanc d'Avau, alors ingénieur des ponts-et-chaussées, détermina M. Rougier de La Bergerie, ancien préfet de l'Yonne, à céder à la ville les objets antiques qu'il avait réunis dans sa propriété du Verger et qui provenaient tous du département. Ce fut le noyau primitif de notre Musée lapidaire. Le cippe de Biturix, la grande inscription *Pro salute Dominorum*, le beau chapiteau corinthien à figurines, et plusieurs autres fragments curieux qui décorent notre salle d'entrée, étaient compris dans ce premier don. M. Leblanc fonda lui-même notre collection archéologique en y déposant les curiosités qu'il avait découvertes dans le cours de ses travaux professionnels. Enfin, il fit racheter par l'administration municipale, au moment où elles allaient disparaître dans le creuset d'un orfèvre, les deux patères du temple d'Apollon, qui fournissent sur le

passé de notre ville l'un des renseignements les plus précieux et les plus authentiques qu'on ait jamais recueillis. Après 1830, M. Quantin, tout occupé de tirer nos Archives de la poussière de l'oubli, trouva encore le moyen d'accroître le Musée lapidaire en y faisant rentrer quelques pièces importantes. La ville continua de rassembler les curiosités archéologiques qui lui étaient offertes, et notamment celles qui avaient été trouvées à Auxerre ou dans les localités les plus rapprochées. Néanmoins, en 1847, lorsque la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne fut fondée, notre collection était encore bien pauvre. L'inventaire dressé le 13 juin, contradictoirement entre l'administration et les délégués de la Société naissante, ne constate que 30 objets rentrant dans la catégorie des monuments lapidaires, et 79 se rattachant à l'archéologie locale proprement dite, telle que nous la comprenons aujourd'hui : métaux, bois et ivoire, céramique et verres.

Aucun catalogue n'avait été dressé jusque-là. La Société fut très embarrassée lorsqu'elle dût constater l'origine des objets confiés à sa garde. La plupart furent enregistrés sans indication de provenance. Mais à partir de 1847 commence une ère nouvelle. La Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne ne tarde pas à prendre un développement considérable. D'un bout du département à l'autre, elle réunit des adhérents zélés. Elle provoque des dons et elle les reçoit. Elle fait mieux : elle les constate. Souvent même, elle les décrit dans son Bulletin, elle en examine la nature, elle en discute l'importance. Quelques années après sa fondation, nos collections s'étaient tellement accrues, qu'il devint indispensable de les soumettre à une classification méthodique, et d'en dresser le catalogue raisonné. Cette double

tâche fut remplie par un de nos collègues, M. Edmond Challe, avec un soin dont nous ne saurions trop le remercier. Son travail a servi de base et de préparation au nôtre. Malheureusement, il renfermait quelques lacunes inévitables. M. Edmond Challe ne put indiquer la provenance exacte des objets reçus par la ville avant 1847, puisque jamais cette provenance n'avait été constatée dans aucun document. Même depuis 1847, la mauvaise installation du Musée n'avait pas toujours permis de maintenir un ordre parfait dans nos diverses collections. Pour ne citer qu'un exemple, le 10 juin 1849, la Société reçut et enregistra un précieux cadeau de M. Kiersh, conducteur des ponts-et-chaussées, attaché à la construction du chemin de fer de Paris à Lyon (1). Il s'agissait de tout un lot d'objets gallo-romains trouvés près de Rebourseaux, savoir : six bracelets en cuivre (ou plutôt en bronze); cinq anneaux de même métal; un autre anneau de substance non métallique; quatre lames de glaive; deux fers de lance et des débris, également en fer, signalés comme informes. Assurément, aucun de ces objets n'était perdu lorsque M. Edmond Challe rédigea son catalogue. Mais ils se trouvaient confondus avec d'autres, sans qu'il fût possible de constater leur identité, et le classificateur scrupuleux se vit réduit à ne mentionner, comme provenant de Rebourseaux, qu'un superbe torque qui fait encore aujourd'hui l'ornement de nos vitrines.

A la fin de 1856, M. Edmond Challe cessa d'habiter Auxerre, et, j'ai le regret de le dire, son œuvre, si bien commencée, ne trouva point de continuateur. On lit encore à la

(1) Voyez *Catalogue primitif*, n° 334 et 335. Comparez *Bull. de la Soc. des Sc.*, 1849, p. 213.

suite de son travail quelques mentions incomplètes, écrites sans soin par des mains diverses; et puis, silence absolu, lacune complète. Les dons reçus, les acquisitions faites, le produit des fouilles opérées ne furent plus constatés que que par de brèves mentions ou des descriptions sommaires insérées dans le Bulletin de la Société des Sciences. On négligea de coller sur les objets un numéro d'ordre, une étiquette indicative. Plus les dons se multipliaient, et moins on prit de précautions pour en constater l'identité (1). Aussi, je suis convaincu que, lorsque la ville dût évacuer les anciens bâtiments de Notre-Dame-la-d'Hors, et transférer son Musée d'abord à l'ancienne Gendarmerie, puis dans le local actuel, un désordre regrettable s'était déjà glissé dans notre collection archéologique. Le double déménagement qu'elle subit coup sur coup ne pouvait qu'aggraver cette fâcheuse situation. Outre les objets qui n'avaient jamais porté d'étiquettes, beaucoup perdirent celles qu'ils avaient reçues jadis. Pour introduire un peu de lumière dans ce chaos, il a fallu des recherches minutieuses, opiniâtres. Il a fallu également pour ranger les objets, pour les disposer d'une manière convenable, pour assurer leur conservation matérielle, une adresse et des aptitudes toutes spéciales. Cette dernière partie de la tâche a été presque entièrement accomplie par M. Michelin, dont le dévouement est inépuisable quand il s'agit de notre nouveau Musée. Sa modestie aura beau pro-

(1) Nous devons observer que cet état de choses est en grande partie le résultat du découragement qu'inspirait la perspective de deux déménagements successifs, et de la pensée qu'une classification meilleure n'était possible que lors d'une installation satisfaisante.

tester : je lui devais ce témoignage et je tiens à payer ma dette. Du moins, nous avons eu le plaisir de vérifier qu'un très petit nombre d'objets d'une certaine importance avait été perdu. Parmi les objets que je n'ai pu retrouver jusqu'ici, les seuls qui vailent la peine d'être cités sont : 1° un petit groupe en bronze représentant les ébats galants d'un soldat, donné par M. Vernassier, d'Héry (*Bulletin* de 1864, p. CLXV) ; 2° le sceau de l'abbaye de Saint-Julien, au XVIII^e siècle, donné par M. Salomon (*Bulletin* de 1848, p. 603) ; 3° enfin, un certain nombre de carrelages émaillés, reproduits par M. Emile Amé dans son ouvrage, sous la légende : *Rosace du Musée d'Auxerre*. Sauf ces rares exceptions, nous avons retrouvé les choses les plus délicates et les plus fragiles, toutes les fois que nous avons eu des renseignements assez positifs pour les reconnaître. Mais souvent nous avons dû renoncer à en préciser la provenance exacte, tout en les rangeant, sans crainte d'erreur, dans les spécimens de notre archéologie locale.

Cette intéressante section n'est pas encore très-riche, et personne ne s'en étonnera. L'insuffisance de l'installation primitive n'était pas seulement une cause de désordre dans la classification, elle décourageait à la fois l'activité des recherches et la générosité des donateurs. Le classement, que nous venons d'accomplir, ne comprend guère qu'un millier d'objets (1). Aussi nous croyons parfaitement inutile de multiplier les divisions et les subdivisions. M. Edmond Challe

(1) Il ne faudrait pas confondre le nombre des objets avec celui des numéros sous lesquels ils sont catalogués. La survenance de nombreux échantillons, dans le cours de notre rangement, nous a obligés à répéter plusieurs fois les numéros, sauf à les distinguer

n'avait admis dans son catalogue que deux grandes catégories : la première, qu'il intitulait catégorie du Bronze, contenait tous les objets de métal et accessoirement les ustensiles de pierre, ceux de bois et d'ivoire ; la seconde, intitulée Céramique, contenait accessoirement les verroteries. Nous n'avons ajouté à ce cadre qu'une catégorie proprement dite, réservée aux objets de pierre dont le nombre s'accroît chaque jour, et qui attirent maintenant l'attention toute spéciale des érudits. Sauf cette modification, nous avons conservé les deux autres catégories telles que notre devancier les avait établies. Seulement nous avons subdivisé la catégorie des métaux et celle de la céramique chacune en deux sections : l'une afférente à l'époque gauloise et gallo-romaine, l'autre au moyen-âge et aux temps modernes. Plus tard, il est évident que ce système provisoire devra être rectifié et remplacé par une classification plus méthodique. Mais nous le croyons préférable tant que la collection ne sera pas sensiblement augmentée et tant que la science archéologique n'aura pas fait des progrès notables. Dans l'état actuel de nos connaissances, il est si difficile de distinguer les produits de l'industrie gauloise, avant la conquête romaine, des produits de l'industrie gallo-romaine proprement dite, que les savants organisateurs de la grande Exposition de 1867, connue sous le nom d'*Exposition de l'histoire du travail*, n'ont pas osé tenter cette distinction. Ils ont confondu les uns avec les autres, sous la rubrique

par l'emploi des signes *bis* et *ter*. D'un autre côté, nous avons cru devoir cataloguer sous un seul numéro de série quelques objets de même origine, sauf à leur donner à chacun un sous-numéro spécial.

générale : *Celtes gallo-romains*. On nous pardonnera sans doute de n'avoir pas été plus hardi.

En terminant cette courte introduction, qu'il me soit permis d'acquitter une dette de reconnaissance à l'égard des personnes généreuses qui ont bien voulu enrichir notre collection archéologique. Autant que possible, je me suis efforcé d'inscrire le nom des donateurs sur les objets donnés et à la suite de la description insérée au catalogue. Mais il y a des dons qui, par leur importance, méritent une mention particulière. En premier lieu, je crois devoir citer celui que nous devons à notre honorable collègue, M. Cotteau, qui a consenti à distraire toutes les curiosités archéologiques comprises dans la magnifique collection de son beau-père, M. Duru. M. Cotteau a bien voulu y joindre plusieurs objets antiques recueillis à Auxerre et faisant partie de sa collection personnelle, et il en a fait cadeau au Musée. La provenance exacte de ces objets n'est pas toujours connue. Mais il est de notoriété que la plupart ont été recueillis à Auxerre même, lors des travaux qu'a nécessités le nivellement et le pavage de nos rues. D'autres ont été acquis dans les localités voisines ; et M. Cotteau, qui lui-même est un partisan décidé de la classification départementale, n'a pas craint de nous affirmer que, sauf des exceptions insignifiantes, la totalité du lot provenait de notre pays. Grâce à lui nous avons complété la série des objets trouvés dans les tumulus de Quenne; nous y avons joint ceux qui ont été découverts dans les tumulus de Châtel-Censoir; nous avons comblé quelques vides dans notre série mérovingienne et carlovingienne, et nous avons pu composer toute une vitrine de bagues, de sceaux et de cachets, alors que sans lui nous aurions à peine quelques échantillons

de ce genre. Nous lui devons encore un assez grand nombre de clefs, parmi lesquelles plusieurs sont remarquables, une entr'autres, de l'époque gallo-romaine, trouvée à Bompain, près d'Auxerre, et qui est un des joyaux de notre collection. Enfin, M. Cotteau nous a donné quelques vases de faïence auxerroise autour desquels nous essaierons de grouper un jour tous les échantillons de cette industrie locale que des recherches actives nous permettront de recueillir (1). Je crois inutile d'insister davantage. En parcourant les mentions spéciales du catalogue, nos lecteurs apprécieront mieux l'étendue des bienfaits que nous leur signalons, et chacun s'associera à l'expression de la gratitude publique que nous tenions à consigner ici.

Un lot, moins considérable par le nombre, mais non moins digne de notre attention et de notre reconnaissance, nous est venu de Saint-Aignan ou plutôt d'une localité qu'on a pris l'habitude de distinguer sous ce nom. Notre honorable président, M. Challe, en a fait l'objet d'une étude approfondie dans le Bulletin de 1869. Nous nous bornerons à rappeler que la plupart des objets de cette provenance sont le résultat de fouilles pratiquées par la Compagnie du chemin de fer de Lyon et que, par conséquent, nous en sommes redevables à la Compagnie ou à son ingénieur, M. Raison. C'est par erreur que dans le catalogue du Musée lapidaire j'ai indiqué comme seul et unique donateur M. de Bonnaire,

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, j'ai déjà recueilli quarante pièces de faïence provenant des fabriques de l'Auxerrois, et j'ai pu les inscrire au présent catalogue dans la portion consacrée à la Céramique. Ce seul fait prouve avec quelle rapidité se développe et s'accroît notre Musée.

membre du Conseil général de l'Yonne. Ce dernier a eu l'obligeance de recueillir et transporter au Musée les divers objets appartenant à la Compagnie. Il y a joint ceux qu'il avait trouvés lui-même aux environs de Sainte-Pallaye et notamment une magnifique poignée de bronze cataloguée sous le n° 50 de la catégorie des Métaux, section gallo-romaine. Telle est la véritable origine des objets qui figurent aujourd'hui dans notre collection archéologique, sous la légende : *Fouilles de Saint-Aignan*.

Plus récemment encore, M. Raison nous a donné le produit de nouvelles fouilles pratiquées dans les sablières de Vincelles, et qui ont mis à jour un nombre considérable de sépultures. Dans ce dernier présent était compris le bracelet de pierre calcaire dont la découverte a vivement ému la curiosité publique (1). Vers la même époque, M. Bernard d'Héry s'est dépouillé en notre faveur de la collection recueillie par son père dans le cimetière gallo-romain des Châtaigners. C'est ainsi que, depuis la nouvelle installation du Musée, nous avons vu subitement nos richesses s'accroître dans des proportions vraiment inespérées, et dont les années antérieures ne fournissent aucun exemple.

Cependant l'abondance de nos dernières récoltes ne doit pas nous faire oublier les bienfaiteurs que les vices de l'ancienne organisation n'ont pas détournés de nous et qui, par des dons successifs, ont grossi peu à peu le noyau originaire

(1) Après quelques mois d'interruption, ces fouilles viennent d'être reprises, et grâce à la surveillance obligeante exercée par M. Rollet, entrepreneur, ainsi que par M. Démonet, chef de section, nous avons lieu d'espérer que tous les objets découverts seront envoyés au Musée.

de notre collection. J'ai déjà nommé MM. Leblanc d'Avau et Quantin. Qu'il me soit permis de citer encore notre président, M. Challe, et notre archiviste, M. Lorin, qui nous ont donné un certain nombre d'objets curieux ; M. Ricordeau, à qui nous devons une magnifique série d'échantillons géologiques, et dont le nom figure encore à chaque page de notre catalogue d'archéologie ; M. Piéplu, architecte du département, qui veut bien nous transmettre tous les objets qu'il recueille dans le cours des travaux exécutés sous ses ordres ; M. Frontier, de Magny, qui nous a envoyé notamment les antiquités gallo-romaines découvertes à Crain ; M. Michou, maître de pension à Saint-Florentin, qui ne se lasse pas de glaner autour de lui et de nous adresser le produit de ses recherches intelligentes.

Maintenant, il ne nous reste plus qu'un vœu à former. Puissent les érudits, les chercheurs, les amis des études sérieuses, considérer que la ville d'Auxerre et la Société des Sciences de l'Yonne ont fait de louables efforts pour constituer une collection d'archéologie vraiment digne de fixer l'attention. Puissent-ils, à leur tour, nous éclairer de leurs conseils et faciliter notre tâche par leur utile concours. S'ils veulent bien répondre à notre appel, avant dix ans le Musée archéologique d'Auxerre sera l'un des plus curieux de la Province.

AIMÉ CHÉREST.

SECONDE SECTION.

ARCHÉOLOGIE RÉGIONALE.

A. — USTENSILES DE PIERRE.

1. — **Collection de Silex taillés provenant des grottes d'Arcy.** — Ils sont le produit des fouilles que la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne a fait exécuter dans les grottes d'Arcy à plusieurs reprises (Voyez, sur ces fouilles, *Bulletin de la Société*, séances des 18 juin et 16 juillet 1865, observations de M. Cotteau). Nous les avons disposés sur deux plaques. — **PLAQUE A.** Echantillons du type couteau, qui peuvent être rapportés à l'époque quaternaire, parce qu'on les trouve dans les couches à ossements d'ours, d'hyènes, d'éléphants, et qu'ils se distinguent par une couleur blanche caractéristique. La plupart ont des retouches. Des échantillons analogues, de même provenance, avaient été classés, à l'*Exposition de l'histoire du travail*, dans le *Premier âge de la pierre, première époque des cavernes*. — **PLAQUE B.** Echantillons de types divers, en silex plus foncé, trouvés dans la couche superficielle des grottes, où ils sont associés à des poteries grossières (dont on voit aussi trois fragments en tête de la même plaque), et à des ossements de l'époque actuelle.

2. — **Collection de Silex taillés, provenant de deux ateliers situés à Fumerault et aux Fleys, commune de Saint-Aubin-Châteauneuf (Yonne).** — Voyez, sur ces deux ateliers, la notice de M. Bazin insérée dans le *Bull. de la Soc. des Sc. de l'Yonne*, 1869, 2^e partie, page 29, et accompagnée de nombreuses planches. Voyez encore *Bulletin* 1864, p. cv, et 1868, p. xvii. Des échantillons analogues et de même provenance ont figuré à l'*Exposition de l'Hist. du travail*, sous le n° 249. Ils y ont été classés dans le *Deuxième âge de la pierre*, section intitulée : *Ateliers, grottes de la troisième époque, sépultures, dolmens*. Voici la nomenclature sommaire de ceux que le Musée a recueillis : 1, 2, 3, 4, **Nucléus**. — 5, 6, 7, 8, **Ustensiles de forme aplatie**. — 9, **Trois Ustensiles de forme aplatie et pointue**, réunis sur une même plaque. — 10, **Grand Couteau** (0 m. 16 de long.) — 11, **Un très petit Couteau** (0,04 de long.) — 12, **Quatre Ustensiles**, se rapprochant du type couteau, et réunis sur une même plaque. — 13, **Quatre Objets analogues aux précédents**, réunis sur une même plaque. — 14, **Quatre Couteaux**, plus petits, réunis sur une même plaque. Un grand nombre de ces objets porte la trace de retouches anciennes plus ou moins évidentes. — Don de M. Bazin.
3. — **Echantillons de Silex taillés, provenant d'un atelier découvert près de Guillon.** — Voyez sur cet atelier la lettre de M. Marlot, propriétaire à Cernois, insérée dans le *Bulletin de la Société des Sciences*, séance du 14 novembre 1869. Les échantillons recueillis jusqu'à ce jour par le Musée n'ont pas un caractère assez net et assez tranché pour que nous croyions utile de leur consacrer, soit isolément, soit par groupes, une notice spéciale. Nous nous bornons à renvoyer aux descriptions fournies par la lettre susvisée. — Don de M. Marlot.
4. — **Hache en Silex.** — Taillée ; de fabrication grossière, provenance inconnue ; longueur 0,11.
- 4 bis. **Hache en Silex blanc.** — Grossièrement taillée ; a été trouvée dans un champ près de la Métairie-Foudriat, commune de Gy-l'Evêque. (*Bull. de la Soc. des sc.*, séance du 17 juin 1865) ; longueur 0,12. — Don de M. Rapin fils, propriétaire, à la Métairie-Foudriat.
5. — **Hache en silex.** — Taillée ; porte cette mention ancienne de la main de M. Quantin : « Trouvée entre Vaudeurs et les Siéges », longueur, 0,13.

- 5 bis. **Fragment de Hache en silex.** — Il est presque complet ; taille grossière ; forme aplatie ; type analogue à certaines haches de l'époque quaternaire ; longueur, 0,145. Il a été trouvé dans les environs de Seignelay, et donné par M. le docteur Ricordeau, en même temps que sa collection géologique
- 5 ter. **Fragment de Hache en silex.** — Largement taillé ; même provenance et même donateur que le précédent.
6. — **Hache en silex.** — Taillée ; a été donnée par M. l'abbé Ricordeau sans indication spéciale de provenance. (*Bull. de la Soc.*, 1851, p. 171) ; longueur 0,18.
7. — **Hache en calcaire ferrugineux.** — Un peu rongée par le temps, en sorte qu'on ne sait pas si elle a été taillée ou polie ; trouvée aux Bruneaux, commune de Bléneau. (*Bull. de la Soc.*, séance du 11 novembre 1864) ; longueur 0,18. — Don de M. Pruneau, agriculteur à Bléneau.
8. — **Fragment de hache en silex.** — Poli ; trouvé dans les carrières de Palotte, près Irancy. (*Bull. de la Soc.*, séance du 11 novembre 1866). — Don de M. Montigny, propriétaire à Vincelottes.
- 8 bis. **Petit Couteau en silex.** — Taillé ; trouvé aux environs de Seignelay ; longueur 0,08. — Il a été donné par M. le docteur Ricordeau, en même temps que sa collection géologique.
9. — **Couteau en silex blanc.** — Largement taillé ; trouvé dans une tranchée ouverte pour la conduite des eaux de la commune de Fournaudin. (*Bull. de la Soc.*, séance du 6 janv. 1861) ; longueur 0,13. — Don de M. Delavoix, arpenteur à Fournaudin.
10. — **Hache en silex.** — Polie ; elle porte une mention constatant qu'elle a été trouvée à Chemilly, près Seignelay, et donnée par M. l'abbé Ricordeau ; longueur 0,13.
- 11 — **Hache en silex.** — Taillée ; elle a été trouvée à une assez grande profondeur dans le jardin du château de la Bussière, commune de Treigny (*Bull. de la Soc.*, 1858, p. 474) ; longueur 0,19. — Donnée par M. le docteur Morin.

12. — **Hache en silex.** — Très-grossièrement taillée; donnée par M. Leberton, notaire à Sergines, sans indication spéciale de provenance; longueur 0,16.
13. — **Fragment de Hache en silex.** — Poli; donné par M. Leberton, sans indication spéciale de provenance.
14. — **Trois fragments de Haches en silex.** — Polis; ils proviennent de l'atelier de Cérilly. Voyez sur cet atelier et sur le polissoir qui y a été découvert, le *Bulletin de la Soc. des Sc.*, années 1866, 1867 et 1868, *passim*. Au dernier siècle, la commune de Cérilly figurait encore, sur les documents administratifs, comme une de celles qui pouvaient fournir à notre infanterie de bonnes pierres à fusil (*Revue archéol.* 1868, p. 531, article de M. Penguilly L'Haridon, directeur du Musée d'Artillerie). — Don de M. Cotteau.
15. — **Hache en jadélite verdâtre.** — Trouvée dans une sablière, au-dessous du château de Chemilly. (*Bul. de la Soc.*, séance du 13 avril 1862); longueur 0,09. — Don de M. Louis Laurent, propriétaire à Chemilly.
- 15 bis. **Très petite hache en jadélite verdâtre.** — Longueur 0,036. Elle est d'un poli remarquable. Forme de coin, les deux rebords aplatis et taillés à vive arête, les surfaces principales largement renflées, le tranchant arrondi. Du côté de l'emmanchure, on distingue des traces d'usure et un petit creux circulaire, comme un point. Ce joli échantillon a été trouvé aux environs de Seignelay, et donné par M. le docteur Ricordeau, en même temps que sa collection géologique.
16. — **Hache en silex noirâtre.** — Polie; elle est mentionnée aux anciens catalogues comme ayant été donnée par M. Gallois, ancien président du tribunal d'Auxerre, sans indication spéciale de provenance; longueur 0,105.
17. — **Hache en silex gris-vert.** — A double tranchant, très bien polie, et avec un trou nettement percé pour l'emmanchure. Cette hache remarquable a été admise en 1867 à l'*Exposition de l'histoire du travail* et cataloguée sous le n° 316 avec plusieurs autres « *marteaux de pierre polie* » également troués pour l'emmanchure. Nous devons faire observer que le n° 316 était placé dans la section intitulée : « *Deuxième âge de la Pierre. Ateliers, grottes de la 3^e époque, sé-*

*pultures, dolmens, » c'est-à-dire avant l'époque de transition et de l'apparition du métal. Il nous semble difficile d'admettre cette classification. En effet, la confection perfectionnée de cet objet n'indique-t-elle pas une époque relativement plus moderne, où déjà l'emploi des métaux était répandu ? Cette hache a été trouvée à Héry, lieu dit Côte-Chande, près de la voie romaine (Voy. *Bull. de la Société*, séance du 8 février 1861); longueur 0,19. — Don de M. Loiseau, propriétaire à Héry.*

18. — **Hache en silex gris.** — Polie; elle est indiquée dans les anciens catalogues comme ayant été donnée par M. Gallois, sans indication spéciale de provenance; longueur, 0,06.
19. — **Grande Hache en silex.** — Remarquable par sa forme, sa dimension (0,24) et son poli; elle a été admise à l'*Exposition de l'histoire du travail* et placée sous le n° 296 dans la section du *deuxième âge de la pierre*. Cette hache a été trouvée à la Bénardière (Loiret), sur les confins du département de l'Yonne. — Don de M. Pruneau, agriculteur à Bléneau.
20. — **Hache en jadélite noire.** — Trouvée en 1860, à Auxerre, rue d'Ardillière, à 1 m. 50 de profondeur, en même temps que différents objets, tels qu'une Mégale (cataloguée sous le n° 190 M¹), une épingle en os (cataloguée sous le n° 100 M¹), des tuiles à rebords et des monnaies du commencement du iv^e siècle (Voyez *Bull. de la Soc.*, séance du 8 août 1860); longueur 0,135. — Donnée par M. Challe, maire d'Auxerre.
21. — **Hache en jadélite verte.** — Cette hache, ainsi que la suivante, a été donnée par M. Michou, maître de pension à Saint-Florentin, comme ayant été trouvée dans les environs de cette commune, sans autre indication plus précise (*Bull. de la Soc.*, séance du 7 août 1864); longueur 0,085.
22. — **Hache en jadélite verte.** — Même provenance que ci-dessus; longueur, 0,09.
23. — **Hache en silex.** — Imparfaitement polie; elle a été trouvée près de Saint-Florentin, dans les grèves de l'ancien lit de l'Armançon (*Bull. de la Soc.*, séance du 7 août 1864); longueur 0,13. — Don de M. Michou.
24. — **Hache en calcaire siliceux.** — Polie; elle a été

trouvée à Epineau-les-Voves au pied d'un arbre (*Bull. de la Soc.*, séance du 14 novembre 1869). — Don de M. Didelin, propriétaire à Epineau-les-Voves.

25. — **Couteau en silex blanc.** — Très-habilement taillé, avec traces de retouches; longueur 0,09. Il a été trouvé près la Métairie-Foudriat, commune de Gyl'Evêque, à 1 m. 80 de profondeur, dans une couche de terrains non remaniés (dépôts formés sur les pentes). On a trouvé, en même temps, des débris de poterie grossière, en argile micacée, faite à la main et cuite au soleil. Nous avons cru devoir réunir tous ces objets sur une même plaque. — Don de M. Rapin fils, propriétaire à la Métairie-Foudriat.
26. — **Hache en grès vert.** — Polie; elle a été trouvée dans les champs aux environs d'Auxerre; longueur 0,09. — Don de M. Lorin, architecte à Auxerre.
27. — **Fragment de hache en granit bleu de la Cure.** — Trouvé sur un pilon de la route de Lyon, entre Auxerre et Augy. — Don de M. Lorin.
28. — **Bracelet en pierre calcaire.** — Il a été trouvé en décembre 1869, dans un cimetière à inhumations, sis à un kilomètre au sud de Vincelles, entre la grande route et le canal du Nivernais (Voyez, pour plus de détails, *Bull. de la Soc. des Sc.*, séances de janvier et février 1870). Il entourait l'humérus gauche d'un squelette, un peu isolé, et sur lequel ou près duquel on n'a recueilli aucun autre objet. Nous avons pris soin de disposer l'humérus et le bracelet de la même manière qu'au moment de leur trouvaille. Ce dernier est d'un seul morceau taillé dans un bloc de pierre de Bailly. Il décrit un cercle d'une régularité presque parfaite. Sa forme est celle d'un cylindre aplati au dedans. Diamètre extérieur, 0,10; intérieur, 0,07. Nous pouvons affirmer qu'il a été façonné à l'époque où l'usage des métaux était déjà connu et même déjà pratiqué avec une certaine habileté. Cependant, nous l'avons placé provisoirement dans l'Age de la pierre, à côté de certaines haches de silex admirablement polies. Les uns et les autres ne prouvent qu'une chose: c'est que l'usage des ornements et des ustensiles de pierre s'est prolongé longtemps après l'apparition des métaux. Comparez les objets divers provenant des mêmes fouilles et catalogués ci-dessous. — Donateur: M. Raison, ingénieur des ponts-et-chaussées, attaché à la Compagnie de Lyon-Méditerranée, en résidence à Auxerre.

29. — **Petite hache en silex noir.** — Quoiqu'un peu fruste, elle a été évidemment polie. Type analogue au n° 15 *bis* ; forme de coin, les deux côtés aplatis et taillés à vive arête, les surfaces principales légèrement renflées ; longueur, 0,06. Elle a été trouvée entre le village de Pourrain et le hameau de Nantou. — Don de M. Léon Toutée, propriétaire à Pourrain.
30. — **Hache en silex.** — Taillée à larges éclats. Elle a été trouvée près de Saint-Julien-du-Sault, au pied de la chapelle de Vauguilain, à la surface du sol. — Don de M. le commandant Pitaux.
-

B. — MÉTAUX (BOIS ET IVOIRE).

§ I. ÉPOQUE GAULOISE ET GALLO-ROMAINE.

1. — **Collier ou torque en bronze.** — Il a figuré à l'*Exposition de l'hist. du travail*, en 1867, sous le n° 478. Dans le livret de cette exposition, il est décrit de la manière suivante : « Collier avec division latérale et « rondelles striées au centre, simulant les deux extré-
« mités rapprochées. » Ces deux rondelles sont reliées avec l'anneau cylindrique par un petit ornement en relief qui ne manque pas d'élégance. On ignore quelle est au juste la provenance de cet objet. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il paraît avoir fait partie de l'ancienne collection de la ville d'Auxerre, et que, sans doute, il a été trouvé dans les environs.
2. — **Fragment de Torque ou collier de bronze.** — Il n'en reste qu'un grand anneau cylindrique. — Provenance inconnue.
3. — **Fragment de Torque ou Collier (?) de bronze.** — Anneau plat, avec ornements extérieurs, disposés sur le même plan que l'anneau. — Fonds de la ville.
4. — **Fragment de Torque ou Collier de bronze.** — Reste d'un anneau cylindrique avec rondelle médiane, présentant une disposition analogue à celle du n° 1.
5. — **Armille ou Bracelet de bronze.** — Anneau cylindrique, sans caractère.

6. — **Bracelet de bronze.** — Anneau plat, avec division latérale. — Fonds de la ville.
7. 8. — **Deux Armilles ou Bracelets de bronze.** Fabrication délicate, quoique simple. L'anneau cylindrique orné de stries. A l'ouverture médiane, double ornement en forme de petit cachet. — Fonds de la ville.
9. 10. 11. — **Armilles ou Bracelets de bronze.** — Fabrication grossière. L'anneau, plat à l'intérieur et convexe à l'extérieur, est orné de stries, alternant avec des parties saillantes disposées en forme de têtes de clou. Division latérale. Le numéro 9 est cassé, les deux autres intacts. — Provenance inconnue.
12. — **Armille ou Bracelet de bronze.** — Anneau plat à l'intérieur, convexe à l'extérieur. Ornementation à la fois recherchée et grossière, simule des perles et des pierres précieuses enchâssées aux quatre extrémités d'un bracelet d'or. Cet objet nous semble appartenir à une époque de décadence, peut-être au commencement de la période mérovingienne. — Provenance inconnue.
13. — **Armille ou Bracelet de bronze.** — Anneau cylindrique, assez fin, orné de stries, avec division, sans ornement spécial. — Provenance inconnue.
15. — **Anneau de bronze.** — Cylindrique, sans brisure. — Provenance inconnue.
- 15 bis. **Anneau de bronze.** — Plus gros et plus large que le précédent, mais de forme analogue, cylindrique et sans division. — Provenance inconnue.
16. — **Armille ou Bracelet de cuivre.** — Parait avoir été soumis à l'action du feu. Anneau cylindrique orné de stries, avec division, sans ornement spécial. — Provenance inconnue.
- 16 bis. **Petit Bracelet en bronze.** — Ne pouvait convenir qu'à un enfant : il ne porte que 0,049 à son plus grand diamètre extérieur. La tige est cylindrique, sans ornement, avec ouverture. Les deux parties divisées se terminent en forme de cachet. — Provenance inconnue.
17. — **Deux Bracelets ou Anneaux de bronze.** — Forme assez délicate ; tige cylindrique, légèrement aplatie, à division, sans ornements spéciaux. — Provenance inconnue.

18. — **Anneau de substance non métallique.** — Est-ce de la terre cuite ou bien quelque substance ligneuse ? Forme cylindrique sans ornements. M. Kiersh a trouvé un anneau de ce genre à Rebourseaux. Est-ce celui-ci, est-ce le suivant ? Nous nous bornerons à poser ces questions sans les résoudre.
19. — **Anneau de substance non métallique** (probablement de schiste). — Il se délite en lamelles, Voyez ce que nous avons dit au numéro précédent, quant à la provenance.
- 19 bis. **Anneaux de bronze.** — Leur diamètre est trop petit pour qu'ils aient jamais pu servir de bracelets. Néanmoins tout porte à croire qu'ils ont été découverts dans des sépultures antiques, en même temps que d'autres objets plus importants et catalogués avec plus de soin par nos prédécesseurs. A ce propos, nous rappellerons qu'on a trouvé, dans un tumulus, à Brosse, près de Vézelay, un petit anneau de 15 millimètres de diamètre, passé au doigt de pied d'un squelette (Voyez *Rép. archéolog. de la Gaule*, époque celtique, v^e Brosse). Observons aussi que les anneaux de ce genre étaient parfois suspendus à un collier (Voyez disposition analogue n^o 26 ci-dessous).
20. — **Objets de fer et de bronze.** — Trouvés en 1868 dans un tumulus situé à la limite des communes d'Andryes (Yonne) et de Surgy (Nièvre). Voyez sur cette découverte une note de M. Quantin, *Bull. de la Soc.*, séance du 3 mai 1868. Ces objets se composent de : 1^o **Un Bracelet en fer**, tige cylindrique avec deux boutons d'ouverture ou simulant l'ouverture ; 2^o **Un Collier de bronze**, tige cylindrique très-mince, avec division. Les deux branches se rapprochent à l'aide d'un amincissement de chacune d'elles, et, dans les portions amincies, on remarque des trous qui servaient à les river ensemble ; 3^o **Un Anneau plat** de bronze étamé ou de potin, usé en un point de la circonférence comme par le frottement d'un ardillon. — Ces divers objets ont été donnés par M. de Mengin, maire d'Andryes.
21. — **Torque ou Collier de bronze.** — Voici comment il est décrit dans le livret de l'*Exposition de l'Histoire du travail*, sous le n^o 477 : « Collier avec ornement en forme de coupe aux deux extrémités. » L'anneau cylindrique ne se distingue par aucun or-

nement. Les deux petites coupes de chaque extrémité ont été rattachées après coup à l'anneau, et l'on distingue facilement la suture. Cet objet fait partie de ceux qui ont été trouvés près de Rebourseaux, lors des fouilles opérées pour la construction du chemin de fer de Paris à Lyon (Voyez sur cette importante découverte le *Bull. de la Soc. des Sc.*, 1849, page 77, article de M. Hermelin). M. Kiersh, conducteur des ponts-et-chaussées, employé à ladite construction, était parvenu à réunir un assez grand nombre des objets découverts. Le *Bulletin de la Société* (*eodem*, p. 213), constate qu'il a donné, à la fois, au Musée : « Six bracelets et cinq « anneaux de cuivre; une agrafe de manteau; un bracelet non métallique; quatre lames de glaive; deux « fers de lance. » Malheureusement ces objets ont été mal catalogués et mal décrits, de sorte qu'il est impossible de constater aujourdhui leur identité, sauf en ce qui touche le présent numéro et le numéro suivant.

22. — **Bracelet de bronze.** — Anneau de forme cylindrique légèrement aplatie; sans division ni ornement. Il a été trouvé en même temps que le numéro précédent près de Rebourseaux. — Don de M. Kiersh.

23. — **Bracelets et Armille de bronze** (quatre pièces). — Trouvés près Auxerre en 1836, avec des squelettes humains enfouis à 1 m. 60 de profondeur, dans une sablière située à l'embranchement de la route de Lyon et de l'ancienne route de Chablis: « Chacun des « corps, dit M. Edmond Challe (*Bull. de la Soc.*, 1836, « p. 266), portait des armilles ou bracelets de bronze. « Chez les uns, l'anneau entourait le poignet; chez les « autres, l'humérus. J'ai acquis tous ces bracelets et j'en « ai déposé plusieurs au Musée archéologique. Ils sont « de la plus grande simplicité. Ceux du poignet sont « pleins et le faible diamètre de quelques-uns semble « indiquer qu'ils étaient portés par des femmes et des « enfants. Les anneaux de l'humérus sont creux, on y « aperçoit encore les traces de la soudure qui court « tout le long de la partie intérieure du cercle. » — Don de M. Edmond Challe.

24. — **Deux Armilles et un Bracelet de bronze.** Anneaux cylindriques sans ornements. L'un d'eux, qui est à solution de continuité, se ferme par l'emboîtement d'un bout aminci dans une cavité pratiquée au bout opposé. Ces objets ont été trouvés à Larue, commune de Vincelles (*Bull. de la Soc.*, séance du 9 décembre 1866.) — Don de M. Quantin.

25. — **Bracelet de bronze.** — Anneau cylindrique avec division médiane. De chaque côté de cette division, une imitation assez grossière de pierres enchâssées. A été trouvé dans les environs d'Auxerre. — Don de M. Cotteau.
- 25 bis. **Trois Anneaux de bronze.** — Sans division. L'un d'eux est remarquable par la grande épaisseur de sa tige cylindrique. Les autres sont d'un très-petit diamètre. Il est probable qu'ils ont été trouvés aux environs de Saint-Sauveur-en-Puisaye. — Collection Paultre-Désormes.
26. — **Objets divers de poterie et de bronze.** — Ces objets, que nous avons cru devoir réunir, ont été trouvés en 1860, dans une sépulture antique, à St-Quentin, hameau de la commune de Monéteau (Voyez *Bull. de la Soc.*, séance du 8 novembre 1860. Cpr. *Rép. archéol. de l'Yonne*, notice sur Monéteau). Ils ont été donnés par M. Boursin, alors maire de cette commune. En voici la description sommaire : 1° **Fragment d'un Pot ou Urne Funéraire** en poterie noirâtre, grossière comme substance, assez élégante comme forme; 2° **Grande Épingle en bronze**, désignée dans l'ancien inventaire comme étant une « brochette à faire cuire les viandes, » mais qui nous semble plutôt une épingle à coiffure, dans le genre de celles que les paysannes des Abruzzes placent encore dans leur chignon; 3° **Objet en bronze** désigné dans l'ancien inventaire comme étant « un style. » C'est une épingle dont la tête a été recourbée de manière à former un anneau à la partie supérieure; 4° **Lame de Couteau en bronze**; 5° **Plaque de Fibule en bronze**, oblongue; 6° **Collier** composé de petits tubes de cuivre réunis en groupe avec un anneau suspendu dans l'intervalle de chaque groupe. Ces anneaux sont ornés de cannelures en spirale. L'ensemble, quoique d'une grande simplicité, ne manque pas d'élégance. Tous ces objets ont évidemment appartenu à une femme.
27. — **Armillés ou Bracelets de bronze.** — La tige est très-mince : ils proviennent de la sablière située à l'embranchement des routes de Lyon et Chablis, près Auxerre (Voyez ce que nous avons dit à propos du n° 23). — Collection Duru.
- 28 et 28 bis. **Deux Bracelets et un objet de nature incertaine, le tout en bronze.** — Ces

objets ont été trouvés au Moulin-Rouge, près Auxerre, dans un grand vase en poterie grossière qui contenait aussi des ossements brûlés, et qui figure dans notre Musée lapidaire sous le n° IX (Voyez *Bull. de la Soc.*, séance du 7 juin 1868). Les deux bracelets, de fabrication grossière, se composent d'une tige méplate, diminuant de largeur à partir du centre jusque vers l'ouverture, qui est très large. Ils ne sont pas ornés. L'objet qui les accompagne est-il un style grossier ou un clou ? Il est assez difficile d'en préciser la nature. — Don de M. Yver, banquier à Auxerre.

28 *ter*. **Bracelet de bronze.** — Tige plate avec deux rondelles également plates de chaque côté de l'ouverture, le tout orné de guillochures grossières. Ce bracelet paraît être celui qui a été donné par M. Yver en 1849, et qui est indiqué dans le *Bull. de la Soc.*, 1849, p. 269, en ces termes : « *Un bracelet plat et à pattes.* »

29. — **Deux Bracelets de bronze.** — Anneau méplat à l'intérieur, convexe à l'extérieur, orné de stries et de parties saillantes. Ils présentent une grande analogie avec les bracelets catalogués sous les n°s 9, 10 et 11. Ces deux bracelets ont été trouvés en 1685, à Quenne, dans un tumulus qui a été détruit par les ouvriers, avant qu'on ait pu l'explorer. — Ils ont été acquis par la Société des Sciences (voyez *Bulletin*, séance du 9 décembre 1866).

30. — **Un Collier et quatre armilles ou bracelets de bronze.** — Ces objets proviennent d'une trouvaille ainsi rapportée par M. Quantin dans le *Répertoire archéol. de l'Yonne*, p. 14 : « A deux kilomètres au sud de Quenne, sur la montagne de Bois-Renaud, on a fouillé, en 1864, deux tombelles circulaires en pierres du pays, hautes de 4 mètres environ et larges l'une de 18 mètres, l'autre de 20 mètres. Il y avait quinze corps dans chaque tombe. Les squelettes portaient des bracelets de cuivre. » Quelques-uns des objets ainsi recueillis ont été achetés par M. Duru et nous ont été donnés avec le surplus de sa collection archéologique, par M. Cotteau. En voici l'indication sommaire : 1° **Collier** non fermé, composé d'une tige, plate en dessous, convexe en-dessus, dont la partie médiane est ornée de cinq rondelles bombées ou de cinq boutons creux, imitation grossière de perles ; 2° **Armille**, plate à l'intérieur, convexe à l'extérieur, sans trace apparente de division, ornée de parties saillantes

alternant avec des parties creuses, par groupes ; 3° **Deux Anneaux** très plats, décorés à leur surface externe de renflements ou dentelures qui leur donnent quelque analogie avec une roue d'engrenage ; 4° **Deux autres Armilles**, à tige cylindrique, sans ornements.

31. — **Cinq Bracelets ou Anneaux et une fibule de bronze.** — Trouvés en 1863, sur le finage de Châtel-Censoir, au-dessus « du chemin de la Roche à Grillot, » dans des cercueils en pierre (Voyez *Rép. archéol. de l'Yonne*, p. 112 et note manuscrite de M. Duru, qui les a achetés). Ces objets consistent en : 1° Une **Fibule à ressort**, de forme simple, mais élégante et de conservation parfaite ; 2° Un **petit Anneau** sans ornement ni trace apparente de division ; 3° **Deux Bracelets** de petit diamètre et sans ornement ; 4° **Deux Bracelets** se composant d'une tige cylindrique avec division médiane. Les deux extrémités divisées se terminent en forme de cachet. A la partie opposée de la circonférence, renflement orné de rinceaux et d'enroulements. Fabrication assez délicate. — Collection Duru.
32. — **Torque ou Collier et Bracelets en bronze.** Trouvés dans un tumulus aux Collettertes, bois communal de Brosses, à 2 kilomètres environ du village. Ils ont été recueillis par M. de Lenferna, maire de Montillot. (Voyez *Rép. archéol. de l'Yonne*, p. 114). Le collier n'est qu'un anneau cylindrique de très grand diamètre, sans ornements ni caractères spéciaux. Les deux bracelets ne présentent également aucune particularité curieuse. — Don de M. de Lenferna.
33. — **Deux Bracelets en bronze.** — A large ouverture. Lame plate au-dedans, renflée au dehors, avec une arête centrale dans toute sa longueur ; décorée de stries. — Ils ont été trouvés à Bar-sur-Seine et acquis par la Société des Sciences.
34. — **Armille de bronze.** — Ornée de cannelures en spirale imitant la forme d'une corde, bien conservée. — Elle a été trouvée à Annay-la-Côte, près Avallon, et acquise par la Société.
- 34 bis. **Un anneau en fer et un petit anneau en bronze.** — Trouvés à Héry, au cimetière des Châtaigniers, parmi d'autres débris d'inhumation (voyez *Bulletin de la Soc.*, séance du 6 février 1870). — Don de M. Paul Bernard.

35. — Quatre bracelets ou Armilles en bronze.

Ils sont tous semblables. La tige forme un cylindre aplati sur les deux faces, avec division médiane. Ils sont ornés de stries et de crans ; fabrication grossière. Ces bracelets proviennent du cimetière découvert en décembre 1869 dans une sablière près et au sud de Vincelles, cimetière qui a fourni également le bracelet en pierre calcaire catalogué sous le n° 28 de l'Age de pierre, des poteries (n° 13 C¹), etc., etc. (Voyez *Bull. de la Soc. des Sc.*, 1870, séances des mois de janvier et de février). — Donné par M. Raison, ingénieur à Auxerre.

35 bis. Cinq Bracelets ou armilles en bronze. —

Même provenance. Il y a deux anneaux cylindriques sans ornements ni traces de division, un grand anneau cylindrique à division médiane, presque sans aucune ornementation, et deux autres anneaux du même genre, mais plus petits. — Don de M. Raison.

36. — Deux Patères en argent, avec inscription latine. —

Ces patères ont été trouvées au mois d'août 1830, à Auxerre, dans le faubourg Saint-Amatré, non loin de l'emplacement d'un petit édifice circulaire qu'on croit avoir été un temple d'Apollon (Voyez Leblanc d'Avau, *Rech. hist. sur Auxerre*, t. I). Je ne sais par suite de quelle erreur le *Dict. archéol. de la Gaule, Ere celtique*, V^e Autissiodorum, indique nos patères comme ayant été trouvées dans les fouilles de la cathédrale. Elles constituent l'un des monuments les plus précieux de l'histoire d'Auxerre à l'époque gallo-romaine. En effet, sous le revers de l'*umbo*, elles portent l'inscription suivante en lettres capitales romaines pointillées : DEO APOLLINI R. P. PAG. II. M. AVTESIODVRI, inscription que l'on traduit en ces termes : AU DIEU APOLLON L'ADMINISTRATION DU SECOND PAGUS DU MUNICIPE D'AUXERRE. Seulement je crois devoir observer qu'après le mot PAG.. il n'y a pas simplement deux II, mais deux barres verticales surmontées d'une ligne de points transversaux, exactement comme le T d'Autissioduri, en sorte qu'au lieu de deux II, il faut peut-être voir deux TT, ou IT ou TI. Du reste, ces deux patères ne présentent sur leur surface aucune espèce d'ornements. Elles ont été gravées dans le *Bulletin de la Soc. des Sc.*, volume de 1837. Diamètre, 0.19. — Ancien fonds de la ville.

37. — Hache de bronze. — A tranchant légèrement arrondi, avec gouttière d'emmanchement à l'extrémité

opposée, et bélière latérale (1). Elle a été trouvée aux environs de Cherbourg et envoyée à la Société par M. Charles Sochet, ingénieur de la marine. Malgré sa provenance, nous avons cru pouvoir la ranger dans les objets d'archéologie régionale, parce qu'on trouve souvent dans notre pays des haches du même type ; longueur, 0,14.

38. — **Hache de bronze.** — A tranchant arrondi, avec des rebords latéraux formant gouttière d'emmanchement à l'extrémité opposée. — Provenance incertaine. Voyez pourtant ce que nous disons au numéro suivant ; longueur, 0,14.

39. — **Hache de bronze.** — A tranchant étroit et polygonal, avec gouttière d'emmanchement à l'extrémité opposée. Elle vient de Villeneuve-sur-Yonne. Mais on lit dans le *Bull. de la Soc.*, 1852, p. 262 : « Le secrétaire dépose deux haches celtiques en cuivre « trouvées à Villeneuve-le-Roi. » Qu'est devenue la seconde ? Serait-ce le n° 38 ou le n° 41 ? — Longueur, 0,14.

40. — **Hache en bronze.** — Large tranchant arrondi, avec les extrémités angulaires recourbées ; rebords latéraux formant gouttière d'emmanchement à l'extrémité opposée. Elle a figuré à l'*Exposition de l'Histoire du travail*, sous le n° 361. Seulement, elle a été désignée à tort, dans le livret de cette exposition, comme trouvée à Héry. La vérité est qu'elle a été trouvée à Augy, lors de l'établissement d'une écluse pour le canal du Niervernais. On a trouvé, en même temps, des lampes, des cornes de cerf et les fondations d'un grand édifice (Voyez Leblanc d'Avau, *Recherches historiques sur Auxerre*, t. I) ; longueur, 0,18. — Donné par M. Leblanc d'Avau.

41. — **Hache de bronze.** — Forme de coin aplati. Belle patine d'un vert-clair. Cette hache, que nous croyons

(1) Les haches cataloguées sous les n° 37, 38, 39 et 40 présentent de grandes analogies avec les types décrits et gravés dans la *Revue archéologique* du 1^{er} janvier 1866, planches I et II. Mais elles présentent aussi quelques dissemblances qui nous empêchent de les rapporter à tel ou tel de ces types. Ainsi le n° 37 est presque conforme au type décrit sous la lettre B. Mais il porte une bélière latérale qui n'existe pas dans la *Revue archéologique*. Le n° 40 ressemble au type décrit sous la lettre N. Mais elle ne porte aucune gravure, et les deux rebords latéraux sont réunis vers le milieu par une saillie transversale analogue à celle qu'on remarque dans le type figuré sous la lettre P.

très ancienne, appartient au type figuré sous la lettre V, dans la *Revue archéol.* du 1^{er} janvier 1866, pl. II. Longueur, 0,103. — Provenance incertaine.

42. — **Petite Hache de bronze.** — Carrée, à douille et à bélière latérale ; type et dimensions figurés sous la lettre E, *eodem*, planche I. Elle provient d'Auxerre ou des environs. — Collection Duru.

42 bis. **Petite Hache en bronze.** — A rebords latéraux peu saillants et à tranchant très arrondi, type H de la *Revue archéologique*. Elle a été trouvée aux environs de Corvol-l'Orgueilleux (Nièvre) et acquise par la Société.

43. — **Douille de lance en bronze.** — Cet objet paraît être la douille destinée à garnir l'extrémité inférieure de la hampe d'une lance. — Provenance inconnue.

44. — **Fer de lance en bronze.** — La partie centrale saillante au dehors, creuse au dedans ; les ailerons pleins, le tout de forme ovale. Trouvé à Auxerre ou dans les environs. — Collection Duru.

44 bis. **Fer de flèche en bronze.** — Barbelé, de fabrication délicate. La douille est remplacée par une tige qui s'enfonçait probablement dans la hampe en bois. Il a été trouvé dans les fouilles nécessitées par l'établissement d'une culée pour le pont du Maulnoir (près Bazarnes) en 1863. — Donné par M. Démonnet, chef de section, attaché au chemin de fer d'Auxerre à Clamecy.

45 — **Statuette de singe en bronze.** — Elle représente un singe accroupi, portant sur le dos un capuchon ou *cucullum*, et se livrant à un acte obscène. L'analogie qu'elle offre avec certaines figurines ou avec certaines caricatures antiques nous l'a fait ranger dans la période gallo-romaine. Du reste, cette petite statuette était disposée pour s'adapter sur un autre objet et pour être suspendue à l'aide d'une bélière ; hauteur, 0,033. — Provenance incertaine.

46. — **Statuette de Mercure en bronze.** — Il est nu, les cheveux relevés sur le sommet de la tête et tient une bourse de la main droite ; hauteur, 0,09. — Cette statuette a été trouvée à Venisy et donnée par M. Benoit, ancien notaire.

47. — **Fragment d'une petite Statuette en**

bronze. — Elle représente un homme nu. Est-ce Mercure ? Est-ce Apollon ? Trouvée à Brèves (Nièvre) ; elle a été donnée par M. Frontier, de Magny, ancien conducteur des ponts et-chaussées (Voyez *Bull. de la Soc.*, séance du 4 novembre 1869).

48. — **Statuette d'Hercule en bronze.** — Le dieu est nu, il brandit une massue de la main droite. L'œuvre est grossière comme exécution de détails, mais elle ne manque pas de mouvement ; hauteur, 0,10. — Collection Duru.
49. — **Statuette de bronze.** — Paraît avoir été appliquée sur un autre objet. L'état fruste du bronze, joint à la grossièreté de la fabrication, ne permet pas de la décrire d'une manière précise ; hauteur, 0,06. — Provenance inconnue.
50. — **Anse ou poignée de bronze.** — Cette anse ou poignée a été trouvée, il y a quelques années, en creusant un fossé près du village de Sainte-Pallaye, au lieu dit le Fief-Cottin, en même temps qu'un fût de colonne toscane, compris au Musée lapidaire comme provenant des fouilles de Saint-Aignan (*Bull. de la Soc.*, 1869, p. 160). Elle a été détachée d'un vase quelconque auquel elle adhérerait par la partie inférieure. La forme générale en est fort élégante et les détails assez soignés. Une tête de femme, en relief très-saillant, orne le point d'attache. La poignée, proprement dite, est décorée de bas-reliefs représentant des torches entrecroisées, une patère à queue et un autre objet que nous ne saurions déterminer. La partie supérieure s'évase et se recourbe en forme d'un croissant dont les deux branches sont formées par des ailes éployées. Lors de la réunion des Sociétés savantes, à la Sorbonne, en 1869, M. de Cessac a lu une notice sur les puits funéraires de la Creuse, et parmi les objets trouvés dans dans un puits, il a signalé l'existence d'une poignée qui présente, avec la nôtre, la plus complète analogie. — Donné par M. de Bonnaire.
51. — **Fragment de Statuette en bronze.** — Un bras ; vient de Sens. — Don de M. Cotteau.
52. — **Tête de Statuette en bronze.** — Représente une tête de femme couverte d'un casque à cimier ; elle a été trouvée dans une vigne aux environs d'Auxerre (*Bull. de la Soc.*, 1866, p. 408). — Don de M. Lorin.

53. — **Petit Sanglier de bronze.** — Trouvé à Auxerre dans les fouilles que la Société des Sciences a fait exécuter au faubourg Saint-Amatre en 1857 (*Bull. de la Soc.*, 1857, passim); longueur, 0,03.
54. — **Petite Figurine de bronze.** Aplatie par derrière pour être fixée sur un autre objet. Grosse tête sur une petite gaine; hauteur, 0,03. — Provenance inconnue
55. — **Petit Coq en bronze.** — Il a été trouvé par M. le docteur Emile Duché, au territoire de Solméi-le-Fenouillet, sur l'emplacement de la fameuse *hille*, mais il a tous les caractères d'un objet beaucoup plus ancien et de provenance gallo-romaine. L'abbé Cochet a trouvé un coq en terre cuite, à l'abbaye de Lillebonne; un autre antérieur à celui-ci, à la sépulture d'un enfant, à notre, dans la sépulture gallo-romaine d'un enfant, à Lillebonne; un autre antérieur à celui-ci, à la sépulture d'un cadavre dans les sables de la Cité de Limes (voy. *Normandie souterraine*, par M. l'abbé Cochet, p. 118.) « *Etait-ce un jouet ou une offrande à Esculape ?* ». Peut-être ni l'un ni l'autre. Celui-ci a 0,03 de hauteur. — Don de M. le docteur Duché.
56. — **Amulette en bronze avec inscription latine.** — Tige quadrangulaire qui porte sur une des faces l'inscription : CARUSSA, en capitales romaines (quelques lettres conjointes), et sur la face opposée : RAMINIA. A la partie supérieure, tête grossière formant bouton, et au-dessus un anneau de suspension; longueur, 0,07.
57. — **Grande Clef de bronze à double panneton.** — Forée; la tige, quadrangulaire dans la partie inférieure, s'arrondit dans la partie supérieure et se termine par un anneau recourbé en volute; l'un des pannetons est à quatre dents, et l'autre découpé à jour. Cet objet, très-bien conservé, a été trouvé dans les champs, près de la ferme de Bompain, commune de Saint-Georges; longueur, 0,16. — Collection Duru.
58. — **Petite Clef de bronze à double panneton.** — Non forée, tige à peu près cylindrique, surmontée d'un anneau à volutes, surmonté lui-même d'un autre anneau plus petit, également à volutes. L'un des pannetons a trois dents. L'autre présente une disposition très-remarquable: c'est un cercle relié par des volutes à la tige, et divisé, à l'intérieur, en compartiments inégaux; longueur, 0,08. Elle a été trouvée dans les environs d'Auxerre. — Collection Duru.

59. — **Clef de bronze à simple panneton.** — Forée, tige polygonale ; panneton très plat, très long, grossièrement découpé ; à la partie supérieure, plaque découpée dans le même genre ; longueur, 0,13. — Provenance inconnue.
60. — **Clef de bronze à double panneton.** — Tige quadrangulaire non forée ; un panneton à trois dents, l'autre découpé à jour. A la partie supérieure, anneau à volutes et à entrelacs, assez élégant. On ne sait où elle a été trouvée, mais elle paraît avoir fait partie de l'ancien fonds de la ville.
61. — **Petite Clef de bronze à simple panneton.** Forée ; tige et anneau supérieur aplatis. Sa dimension inégale une clef de coffret. Elle a été trouvée à Saint-Aignan. Elle a été donnée par M. de Bonnaire (*Voyez Bulletin de la Soc.* 1869, p. 158) ; longueur, 0,04.
62. — **Clef de bronze et à simple panneton.** — La tige est en fer à simple panneton. — l'anneau supérieur est en bronze foré et très-court ; et aussi long que la tige proprement dite ; quelques traces de dorure (?) ; longueur, 0,09. — dite ; quelques de la ville. Ancien fonds
63. — **Clef en bronze à simple panneton.** Forée ; longueur, 0,08. — Ancien fonds de la ville. —
64. — **Clef en bronze à simple panneton.** — Forée ; longueur, 0,07. — Ancien fonds de la ville.
65. — **Clef en fer à double panneton.** — Très-fruste. Elle a été trouvée à Appoigny et donnée par M. Goulet, ancien percepteur de cette commune ; longueur, 0,13.
66. — **Clef de bronze à simple panneton.** — Forée ; grosse tige cylindrique ornée de stries ; longueur, 0,09. — Ancien fonds de la ville.
67. — **Clef de bronze à simple panneton.** — Forée ; grosse tige cylindrique ornée de stries ; longueur, 0,11. — Ancien fonds de la ville.
68. — **Petite Clef en bronze à simple panneton.** — Clef de coffret ; tige cylindrique forée ; le panneton percé de cinq trous ronds ; longueur, 0,06. — Fonds de la ville.

69. — **Clef en bronze à simple panneton.** — Forée; de fabrication grossière; elle a été trouvée aux environs d'Auxerre; longueur, 0,08. — Don de M. Cotteau.
70. — **Clef de bronze à simple panneton.** — Forée; grosse tige cylindrique; trouvée à Vincelles; longueur, 0,10. — Don de M. Montigny.
- 70 bis. **Clef en bronze.** — A grosse tige forée, simple panneton et anneau circulaire. — Don de M. Chérest.
71. — **Clef de bronze à simple panneton.** — Forée; grosse tige cylindrique; trouvée à Auxerre en creusant les fondations du barrage de la Chainette; longueur, 0,11. — Don de M. Frontier, de Magny, ancien conducteur des ponts-et-chaussées.
72. — **Clef de bronze à simple panneton.** — Forée; grosse tige cylindrique; trouvée aux environs d'Auxerre; longueur, 0,10. — Collection Duru.
- 72 bis. **Trois Clefs de coffret en bronze.** — D'un travail assez curieux. Elles ont été trouvées à Auxerre ou dans les environs. L'une d'elles, celle qui n'a pas de gorge, est presque complètement semblable à l'échantillon décrit et gravé dans le *Dictionn. des antiq. rom. de Rich*, V° *Clavis clausa*. — Don de M. Cotteau.
73. — **Style de bronze.** — Tige cylindrique renflée au milieu et décorée de petites annelures; tête plate de forme triangulaire; longueur, 0,115. — Collection Duru.
74. — **Style de bronze.** — Tige cylindrique avec un petit renflement ovoïde près de la pointe; tête plate de forme quadrangulaire; longueur, 0,138. — Collection Duru.
75. — **Fragment de style en bronze.** — Tige cylindrique; longue tête plate ornée de stries. — Collection Duru.
76. — **Aiguille ou Passe-Lacet de bronze.** — Longueur, 0,13. — Collection de M. Duru.
- 76 bis. **Style en fer.** — Tige cylindrique; tête aplatie en forme de coin. Il a été trouvé près de Crisenon, sur

la colline qui borde la route départementale. — Don de M. Lechat, chef de division à la Préfecture.

77. — **Style de bronze.** — Tige cylindrique ornée d'une série de renflements et d'annelures dont l'effet est assez élégant ; tige aplatie, de forme quadrangulaire ; provenance inconnue ; longueur, 0,10. — Fonds de la ville.
78. -- **Style de bronze.** — Tige polygonale ; il se distingue par le développement considérable donné à la tête, qui se termine par un méplat de forme triangulaire ; provenance inconnue ; longueur, 0,13. — Fonds de la ville.
79. 80. — **Deux styles de bronze.** — A tête aplatie ; fabrication grossière ; longueur de l'un, 0,09 ; de l'autre, 0,20. — Donné par M. Cotteau.
81. 82. — **Deux Ustensiles de bronze de nature incertaine.** — Espèce d'épingles terminées par une tête oblongue. Seraient-ce des sondes chirurgicales ? Elles ont été trouvées toutes les deux à Saint-Aignan et données par M. de Bonnaire ; longueur, 0,09.
83. — **Style de bronze.** — Tige cylindrique, avec renflement ovoïde près de la tête, décoré d'annelures ; tête se terminant en forme de petit cachet ; belle fabrication et belle conservation ; provenance inconnue ; longueur, 0,23. — Fonds de la ville.
84. — **Style de bronze.** — Tige cylindrique se terminant par une tête en forme de bouton. La partie supérieure de ce bouton est convexe et ornée avec quelque recherche, ce qui pourrait faire supposer qu'au lieu d'un style, c'est une épingle de coiffure ; longueur, 0,20. Trouvée dans une vigne près d'Auxerre. — Don de M. Challe.
85. — **Objet de nature incertaine en bronze.** — Petite tige cylindrique avec deux boules aux deux extrémités ; longueur, 0,143. — Provenance inconnue.
86. — **Épingle de bronze.** — A grosse tête ronde ; vient de Saint-Aignan. — Don de M. de Bonnaire.
87. — **Épingle de bronze.** — A tête ronde ; longueur, 0,12. — Même provenance.
88. — **Deux fragments de Style en bronze.** — Sans caractère. — Provenance inconnue.

89. — **Fragment de Pince en bronze.** — Un des bras de la pince manque, l'autre intact. M. Challe (*Bull. de de la Soc.*, 1869, p. 158) pense que c'était une pince épilatoire. Sa forme et sa longueur (0,11) indiqueraient plutôt une pince chirurgicale. — Fouilles de Saint-Aignan.
90. — **Ustensiles de bronze de nature incertaine.** — Tige plate, étroite, acérée aux deux extrémités, et se renflant d'un côté en forme de lance. Ne serait-ce pas encore un instrument de chirurgie ? Longueur, 0,092. — Fouilles de Saint-Aignan.
91. — **Spatule de bronze.** — Longueur, 0,14. — Fouilles de Saint-Aignan.
92. — **Spatule de bronze.** — Longueur, 0,15. — Provenance inconnue.
93. — **Spatule de bronze.** — Longueur, 0,10. — Trouvée à Auxerre dans le jardin de M. le président Tonnellier, qui en est le donateur.
94. — **Fragment de Spatule.** — Manche terminé par une petite boule. — Provenance inconnue.
95. — **Fragments de Spatule en os.** — Trouvés aux environs d'Auxerre. — Don de M. Cotteau.
96. — **Fragment d'Aiguille en os.** — Tige plate ; trou à l'extrémité supérieure comme pour un passe-lacet. — Fouilles de Saint-Aignan.
97. — **Spatule en os.** — Manche arrondi sans ornement ; cuiller hémisphérique, indiquée par les anciens catalogues comme venant du cimetière gallo-romain du Pont-de-Pierre, entre Auxerre et Appoligny ; longueur, 0,10.
98. — **Deux Epingles en os.** — Tige à peu près cylindrique, avec léger renflement au milieu ; tête ronde ; poli defectueux conservant les traces de la taille ; longueur, 0,08. — Fouilles de Saint-Aignan.
99. — **Fragment de Spatule en os.** — Provenance inconnue.
100. — **Epingle en os.** — Trouvée à Auxerre, rue d'Ardil-

lière, en 1860, en même temps que la hache en jadéite cataloguée sous le n° 20 (P) et l'instrument aratoire catalogué ci-dessous n° 190. Tige à peu près cylindrique légèrement renflée au milieu, présentant une grande analogie avec les épingles de Saint-Aignan (n° 98) ; tête à facettes. — Donnée par M. Challe.

101. — **Poinçon en os.** — Fabrication grossière. — Provenance inconnue. Il est cassé en plusieurs fragments.
- 102, 103. **Chaîne et aiguillette en bronze.** — Longue chaîne de bronze revêtue d'une belle patine verte, d'un travail assez délicat, se terminant à un bout par une plaquette à crochet. Il y en a deux fragments mesurant ensemble 1 m. 70. De plus, une aiguillette du même métal, portant encore quelques traces de dorure ; longueur, 0,07. Ces deux objets ont été trouvés à Toucy par M. Carreau, notaire, dans une tombe en pierre, sous le sol de son jardin, situé près de l'église (*Bull. de la Soc.* 1865, séance du 2 avril.) — Don de M. Carreau.
104. — **Fragment de Chaîne de bronze.** — Formée d'une réunion d'anneaux plats ; longueur, 0,24. — Provenance inconnue.
105. — **Fibule de bronze.** — A ressort. Fouilles de Saint-Amatre (Auxerre).
106. — **Fibule de bronze.** — A ressort. — Même provenance.
107. — **Fibule de bronze.** — A ressort. — Fouilles de Saint-Aignan.
108. — **Fibule de bronze.** — A ressort ; jolte et bien conservée. Trouvée dans les fouilles d'Héry (Voyez sur le cimetière gallo-romain d'Héry, les objets qui en proviennent, et les personnes qui en ont procuré au Musée quelques échantillons, le *Bull. de la Soc.*, 1884, p. 162 et suivantes, article de M. Quantin, avec planches lithographiées).
109. — **Fibule de bronze.** — A ressort. — Même provenance.
110. — **Fibule de bronze.** — A ressort. — Même provenance.

111. — **Fragment de Fibule en bronze argenté.** — Petite plaque quadrangulaire formant cache-aiguille, ornée de cordons pointillés et accostée de deux petites pattes latérales. Indiquée aux anciens catalogues comme acquise par la Société des Sciences.
112. — **Fragment de Fibule de bronze.** — Plaque lozangée formant cache-aiguille et dans laquelle on remarque des dessins en creux, ayant servi à recevoir des émaux qui ont disparu. — Provenance incertaine. Nous devons faire observer ici que M. Michou, de Saint-Florentin, a donné quatre fibules ou fragments de fibule provenant de fouilles opérées dans la Butte-Afrique (*Bull. de la Soc.*, 1868, séance du 18 juin). Il m'a été impossible de les retrouver, faute d'un numéro-tage exact : mais peut-être le fragment ci-dessus et les autres fibules, indiquées plus loin comme de provenance incertaine, doivent-elles être rattachées à l'envoi de M. Michou.
- 112 bis. **Petite Fibule en bronze.** — C'est une réduction très élégante des types catalogués ci-dessous sous les nos 113 et 114, sauf de légères variantes. — Don de M. Chérest.
113. — **Fibule en bronze** — Très grande, à ressort et cache-ressort ; cache-aiguille formant un large disque qui, d'un côté, se termine par une patte quadrangulaire, et de l'autre se relie au cache-ressort par un arc orné de cannelures. Le disque, lui-même, est orné d'une espèce de bordure découpée à jour. Il paraît que ce type a été fort répandu en Bourgogne à l'époque gallo-romaine, car on en trouve des échantillons très nombreux à Héry, et M. Baudot en a découvert jusque dans les cimetières mérovingiens de Charnay (Voyez *Mém. des Antiq. de la Côte-d'Or*, tome V, pl. XV, n° 6.) Celle-ci a été trouvée à Héry, cimetière des Châtagniers, et lithographiée dans le *Bull. de la Soc.*, 1884, planche III. — Don de M. le docteur Ricordeau.
114. — **Trois Fibules de bronze.** — Exactement semblables à la précédente et provenant des mêmes fouilles. — Don de M. Paul Bernard, d'Héry.
115. — **Fibule de bronze.** — Mêmes caractères généraux que les précédentes, mais le cache-aiguille affecte la forme d'un losange au lieu de celle d'un disque. Voyez *Bull. de la Soc.*, 1884, planche IV. — Fouilles d'Héry.

- 115 bis. **Fibule de bronze.** — Exactement semblable, à la précédente et venant du même lieu. — Don de M. Paul Bernard, d'Héry.
116. — **Fibule en bronze.** — Disposition analogue à celle des numéros 113 et 114. Seulement le disque n'est orné que de cannelures concentriques, et les dimensions générales de la fibule sont beaucoup moindres. Voyez *Bull. de la Soc.*, 1854, pl. 3. — Fouilles d'Héry.
- 116 bis. — **Fibule de bronze.** — Exactement semblable au n° 116, et de même provenance. — Don de M. Paul Bernard d'Héry.
117. — **Fibule de bronze.** — Cruciforme et ansée; appartenant au type de celles « dont les Romains faisaient usage à la fin du iv^e siècle et au commencement du v^e. » (*Revue archéolog.* août 1866, p. 103, article de M. de Longpérier.) — Celle-ci provient des fouilles d'Héry.
- 117 bis. **Fragment d'une Fibule de bronze.** — Cruciforme et ansée; même type que la précédente, mais d'un façonnage beaucoup plus lourd. — Provenance inconnue.
118. — **Fragment de fibule en bronze.** — Plaque cache-aiguille en losange, avec traces d'émail. — Fouilles de Saint-Aignan.
119. — **Fibule de bronze.** — Sans ressort. — Fouilles d'Héry.
120. — **Fibule de bronze.** — Sans ressort; simple anneau bombé reliant la base de l'aiguille avec la douille, élégante dans sa simplicité. — Fouilles de Saint-Amatre.
121. — **Fibule de bronze.** — Mêmes caractères que le n° 120, sauf que l'ornementation de l'anneau est plus soignée; traces d'argenture; fouilles de Saint-Aignan. — Don de M. de Bonnaire.
122. — **Fibule de bronze.** — A ressort et cache-ressort. — Provenance inconnue.
- ¹ 23. — **Fibule de bronze.** — Sans ressort. Fouilles d'Héry.
124. — **Fragment de Fibule en bronze.** — A ressort;

l'anneau qui réunit la base de l'aiguille à la douille se distingue par une ornementation assez bizarre. Période de décadence (?) — Provenance inconnue.

125. — **Fibule de bronze.** — A ressort et cache-ressort : l'anneau qui relie le cache-ressort à la douille est plat, assez large pour cacher à peu près l'aiguille, et orné de cannelures longitudinales ; caractère particulier. — Cette fibule provient des fouilles exécutées à Héry.

- 125 bis. **Deux fragments de Fibules en bronze.**
Même type que les n^{os} 119, 121 et 123. — Collection Duru.

126. — **Petite anse en bronze.** — Elle a été trouvée au cimetière des Chataigniers (Héry), et provient sans doute d'un de ces coffrets dont on rencontre si souvent les vestiges dans les cimetières à ustion. Elle a été lithographiée dans le *Bull. de la Soc.*, 1854, planche 3. — Don de M. Paul Bernard, d'Héry.

- 126 bis. **Anneau en verroterie.** — Mentionné dans les anciens catalogues comme ayant été trouvé à Appoigny, sans autre détail.

- 127, 128. **Anneau plat et Chainette en bronze.**
— Ces deux objets ont été trouvés à Auxerre, rue des Buttes, dans une fouille pratiquée pour construire une maison. — Donnés par M. Brun.

129. — **Fragment de Vase en bronze.** — Provenance inconnue.

130. — **Manche en bronze.** — Petit manche en bronze avec bélière de suspension ; fabrication grossière. Il a été trouvé à Auxerre dans l'enclos de Saint-Julien, et donné par M. Gérot.

131. — **Ustensile de bronze de nature incertaine.** — Il a été trouvé à Auxerre près de l'emplacement de l'ancien temple d'Apollon. — Fonds de la ville.

132. — **Petite Seuille de bronze.** — Trouvée à Auxerre dans le jardin Madelenat, qui a fourni tant de débris antiques. — Don de M. Cotteau.

133. — **Ustensile de bronze en forme de crochet.**

— Destination inconnue. Trouvé à Auxerre. — Collection Duru.

134. — **Petite plaque de bronze.** — Discoïde; avec deux attaches en forme de clous pour la fixer par derrière. — Provenance inconnue.
135. — **Manche en bronze.** — Se terminant par une petite figurine de femme. — Provenance inconnue.
136. — **Plaque de bronze découpée à jour, avec trace de dorure.** — Il est assez difficile d'en préciser la destination et la date (peut-être devrait-on le ranger dans l'époque mérovingienne). Elle a été trouvée dans les fouilles pratiquées autour de l'ancien château de Bazarnes, en même temps qu'un style gallo-romain et une spatule en ivoire (Voyez *Bull. de la Soc. des Sc.*, 1858, p. 482. — Don de M. François-Chaslin.
137. — **Fragment de Cannelle en bronze.** — Indiqué par les anciens catalogues comme provenant d'Auxerre et donnée par M. Espagnac.
138. — **Ustensile en bronze de nature inconnue.** — Tige cylindrique creuse dont la surface extérieure forme pour ainsi dire râpe. — Provenance inconnue.
139. — **Manche en bronze.** — Se termine par la représentation grossière d'une tête de chien; à l'autre extrémité, vestiges d'un ustensile de fer; longueur, 0,09. — Fouilles de Saint-Aignan.
140. — **Clochette en bronze.** — Provenance inconnue. Nous n'oserions même pas affirmer que l'objet est réellement une clochette.
141. — **Fragments d'une Gaine en bronze.** — Provenance inconnue.
142. — **Ustensile de bronze.** — Destination et provenance inconnues.
143. — **Clou en bronze.** — La tête plate et de forme hémisphérique est ornée d'une tête de guerrier en bas-relief, d'un assez beau travail. (Voyez *Bull. de la Soc. des Sc.*, 1864, 3^e partie, p. CII.) — Donné par M. Letteron.
144. — **Petit Couvercle en bronze.** — De forme circulaire. — Fouilles de Saint-Aignan.

143. — **Objet de bronze en forme d'étoile.** — Destination inconnue; aspect bizarre. Cet objet a été trouvé à Hauterive, *Bull. de la Soc.*, 1861, 3^e partie, p. V.
146. — **Anneau de bronze avec ardillon.** — De forme circulaire. — Provenance inconnue.
147. — **Petit compas en bronze.** — Trouvé aux environs d'Auxerre; longueur, 0,06. — Don de M. Colteau.
148. — **Ustensile de bronze.** — Nature et provenance inconnues.
149. — **Petit croissant de bronze.** — Destination et provenance inconnues.
- 150, 151. **Objets de bronze.** — Trouvés à Auxerre en 1857 dans le jardin de M. Accolay, près de l'endroit d'où proviennent les patères d'argent. Leur nature et leur destination sont difficiles à préciser. — Don de M. Desmaisons.
152. — **Ustensile de bronze.** — Lame mince et plate, de forme singulière, avec une gouttière d'emmanchement à la base. M. Challe observe (*Bull de la Soc.* 1860, page 158) que cet objet rappelle « la forme du ~~coutau~~ à parer des bourrelliers. » — Fouilles de Saint-Aignan.
153. — **Trois Bagues antiques en bronze.** — L'une d'elles, qui présente à l'intérieur une série de méplats ou de côtes, semble avoir été trouvée dans les fouilles de Saint-Amatre en 1857. Les autres sont de provenance inconnue et ne présentent pas de caractère curieux.
154. — **Chaîne en filigrane de cuivre.** — Collection Duru.
- 155-160. **Ornements de Harmais en bronze.** — Collection Duru.
- 161-163. **Ornements de Harmais en bronze.** — Fonds de la ville.
164. — **Sonnnette en bronze.** — Forme quadrangulaire; dans l'intérieur, traces de battant en fer rongé par la rouille; hauteur, 0,06. — Fonds de la ville.

165. — **Petite Sonnette en bronze.** — Même forme que la précédente. A l'intérieur, le battant de fer assez bien conservé ; hauteur, 0,03. — Fouilles de Saint-Aignan.
166. — **Dé à jouer en os.** — Il est exactement de la même forme que les nôtres, mais il en diffère en ce que les points sont marqués sur les faces antérieures par de simples cercles gravés en creux, caractère que l'on observe dans tous les dés de la période gallo-romaine (Voyez la *Normandie souterraine* de M. l'abbé Cochet, 119-120.) Il en diffère surtout parce qu'il est percé d'un trou circulaire, particularité qui se rencontre fréquemment dans les dés gallo-romains (Voyez l'abbé Cochet, *eodem*, comparez Montfaucon, etc.) — Cet objet a été trouvé à Auxerre dans le jardin Madelénat, et il a été donné par M. Cotteau.
167. — **Sifflet en os.** — Trouvé à Landunum, en 1880, dans les ruines d'une habitation gallo-romaine. — Don de M. Camille Dormois.
168. — **Sifflet en os.** — Trouvé aux environs d'Auxerre. — Don de M. Cotteau.
169. — **Sifflet en os.** — Provenance inconnue. — Fonds de la ville.
170. — **Trois objets de bronze.** — Analogues aux n^{os} 135 et suivants ; ornements de harnais. — Ils ont été trouvés dans une vigne voisine d'Auxerre, et donnés par M. Lorin.
171. — **Anneaux et Agrafe en bronze.** — Trouvés aux environs d'Auxerre. — Don de M. Lorin.
172. — **Vase en bronze.** — Panse de forme ovoïde, et goulot se terminant par une large ouverture trilobée. C'est le type connu sous le nom d'Oenochœ, sauf qu'il n'y a pas d'anse. Ce vase curieux a été trouvé en 1841 dans une carrière voisine d'Auxerre, finage de Mi-graine. — Don de M. Lesseré-Maure.
173. — **Perle de Collier.** — En substance végétale d'un vert-foncé. Elle a été trouvée à Héry dans le cimetière gallo-romain des Châtaigniers, et lithographiée dans le *Bull. de la Soc.*, 1884. — Don de M. le Dr Ricordeau.
174. — **Perle de Collier.** — En substance blanche, tachetée

de points noirs. Elle a été trouvée dans les travaux du du chemin de fer d'Auxerre à Clamecy, en même temps que des anneaux gallo-romains en bronze. — Don de M. Demonet, chef de section.

175. — **Fragment de clef à double panneton.** — Anneau en bronze, tige en fer, le tout très oxydé. — Fouilles de Saint-Aignan.
176. — **Instrument en fer.** — Tige cylindrique, se terminant d'un côté par un petit anneau plat, et de l'autre par deux crochets, recourbés à angle droit. Cet instrument présente une grande analogie avec les clefs trouvées dans les sépultures mérovingiennes (Voyez *Normandie souterraine*, fouilles d'Envermeu, pl. XIV, n° 3. Comparez *Sépultures gauloises*, etc., p. 182). — Fouilles de Saint-Aignan.
177. — **Fer de Javelot.** — Fouilles de Saint-Aignan.
178. — **Manche d'Ustensile en fer.** — Très oxydé; sans caractère. — Fouilles de Saint-Aignan.
179. — **Cognée en fer.** — Fouilles de Saint-Aignan.
180. — **Pic de roche en fer.** — Même provenance.
181. — **Deux branches de Mors.** — En fer, très frustes et sans caractère spécial. — Fouilles de Saint-Aignan.
- 182-187. **Six fragments d'Ustensiles en fer.** — Ils viennent de Saint-Aignan. Nous les avons conservés et réunis à côté des précédents, afin de ne rien négliger qui puisse fournir un renseignement quelconque sur la localité qui les a fournis. Peut-être quelques-uns se rattachent à une époque postérieure à l'époque gallo-romaine. Mais comme l'immense majorité des objets trouvés avec eux appartiennent évidemment à cette dernière époque, nous n'avons pas osé établir de distinction.
188. — **Six vases et un fragment de vase en cuivre.** — Ils proviennent tous de Boutissain, près Treigny (Yonne). Voici ce qu'on lit, au sujet de leur découverte, dans le *Répertoire archéologique* de M. Quantin, v° Treigny. « A deux cents mètres du château de Boutissain, on a trouvé, en 1825, cinq chaudrons en cuivre jaune, placés les uns dans les autres,

« et au centre trois assiettes en cuivre, deux casse-
« roles, deux passoirs et six petites cuillères en
« argent; quatre bagues en argent ornées de pierres
« précieuses, et des médailles de petit bronze de Gra-
« tien et de Valentinien-le-Jeune. Les vases sont élégants
« et quelques-uns sont argentés. » Tous ces objets
avaient été recueillis par M. Paultre-Desormes, qui
donna lui-même, au Musée de la ville d'Auxerre, un
des chaudrons catalogués avec le sous-n° 1. A sa mort,
ses héritiers ont bien voulu donner également un se-
cond chaudron (2) complètement semblable au premier;
un troisième chaudron, plus petit, de forme un peu dif-
férente et sans anse (3). Celui-là porte des traces très
visibles d'une préparation que M. Quantin a cru être de
l'argenture, et qui pourrait être simplement de l'éta-
mage. — Une casserole à manche (4). — Une passoire
également à manche (5). — Une assiette plate (6), — et
le fragment supérieur d'un petit chaudron (7). Le res-
te des objets découverts à Boutissain est demeuré sans
doute en la possession de M. Adrien de Longpérier,
l'un de ses héritiers. — Collection Paultre-Desormes.

189. — **Fer de cheval.** — A bords relevés, formant encadre-
ment et s'attachant à l'aide de courroies (*solea ferrea*
des Romains). Quelques archéologues désignent les fers
de ce genre sous le nom d'hipposandales. M. Duplessis,
dans un *Mémoire sur la ferrure du cheval*, publié dans
le *Bulletin de la Société Archéolog. d'Ille-et-Vilaine*,
t. V, déclare que c'est à peine si l'on connaît un ou deux
spécimen d'hipposandales. Malheureusement, nous ne
pouvons indiquer d'une manière précise d'où le nôtre
provient. A différentes reprises la Société des Sciences
a reçu de ses membres des fers envoyés comme
romains ou gallo-romains. (Voyez entr'autres Bulletin
1863, p. VII). Mais les étiquettes apposées sur ces objets
se sont détachées dans le double déménagement de nos
collections. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est
qu'il s'agit bien ici d'une hipposandale, et que, d'ail-
leurs, elles ne sont pas tout-à-fait aussi rares que le
suppose M. Duplessis.

190. — **Houe en fer (ou mège) à cultiver la vigne.**
Trouvée à Auxerre, rue d'Ardillière, à une profondeur
de 2 mètres, au milieu de débris calcinés annonçant
un incendie. On a trouvé en même temps des mon-
naies du IV^e siècle, des tuiles à rebords, une hache
en jade, (cataloguées sous le n° 20, P.) et une épingle
en os (cataloguée ci-dessous sous le n° 100). Voyez
Bulletin de la Soc. des Sc., séance du 5 août 1860. —
Don de M. Arnault, entrepreneur à Auxerre.

191. — **Autre Houe en fer.** — De provenance inconnue.
192. — **Sabre en fer.** — Très oxydé et de provenance incertaine. Il a tout-à-fait la forme des sabres que porte l'infanterie française, et qui sont connus sous le nom de briquets. Peut-être vient-il de Rebourceaux? Car on lit dans le *Bulletin de la Société*, 1849, p. 98, à propos des armes trouvées dans ce pays : « Elles ressemblent exactement aux sabres-poignards, donnés, il y a quelques années par le maréchal Soult, à nos soldats, et dont l'idée est renouvelée des Romains. » C'est à cause de cette analogie que nous l'avons classé ici sous toutes réserves.
193. — **Fer de flèche ou de javeline.** — Petite douille et pointe en forme de feuille lancéolée. Il a été trouvé dans le camp gallo-romain qui domine Avrolles. — Don de M. Sylvain Beraut.
194. — **Fer de flèche.** — Barbelé, avec renflement central au prolongement de la douille. Il a été trouvé comme le précédent, au camp d'Avrolles. — Don de M. Ernest Lenoir.
195. — **Pointe de l'un des pilotis d'un pont Gallo-Romain.** — Voyez, sur ce pont, qui était situé auprès de Saint-Martin-sur-Ouanne, le *Bulletin de la Soc. des Sc. de l'Yonne*, 1856, p. 148; comparez notice sur Ponessant, *eodem*, p. 867. M. Challe, maire d'Auxerre, qui avait recueilli un assez grand nombre des pilotis, a bien voulu les mettre à la disposition du Musée. Ils ont été débités en placage et ont servi à établir les vitrines centrales de la Salle des Beaux-arts. L'objet catalogué sous le présent numéro n'est autre que la partie inférieure d'un de ces pilotis, amincie en forme de pointe, et remarquable par la teinte noire qu'un long séjour dans une terre humide a communiquée au bois de chêne. — Don de M. Challe.
-

B. — MÉTAUX (BOIS ET IVOIRE).

§ II. — MOYEN-AGE ET TEMPS MODERNES.

1. — **Fibule en bronze.** — Cette fibule mérovingienne diffère complètement des fibules gallo-romaines. Elle se compose de deux petites plaques réunies par un anneau convexe **en forme d'anse**. Sous une des plaques, le petit rivet qui faisait la base de l'épingle, et sous l'autre le crochet qui servait à retenir la pointe. Cette épingle était de fer : elle n'a laissé ici que quelques traces de rouille. La surface extérieure des plaquettes est ornée de petits cercles ou anneaux pointés au centre, et gravés. Voyez dans le même genre les fibules décrites et figurées par M. Baudot, dans son excellente notice sur les sépultures mérovingiennes, (*Mém. de la commiss. des Antiq. de la Côte-d'Or*, t. V, p. 182, et pl. XIV, n^{os} 6, 7, 8.) — Provenance inconnue.
2. — **Deux Fibules en bronze.** — Même caractère ^{ins} la précédente ; seulement les plaquettes sont ^{on ne} larges et plus longues. Dans l'une des fib^{res}, on ne remarque pas de cercles gravés.
3. — **Une Fibule en bronze.** — Elle ^{se} **forme d'anse**. Elle s'attache au type des trois précédentes, type ^{es} plaquettes sont rem- Mais elle en diffère en ce que, par un simple renflement placées, aux deux extrémités, ^{stème d'attache de l'ardillon} de l'anneau central. Les caractères spéciaux. Voyez, au présente aussi quel^{es} ^{des} complètement analogues, trou- surplus, deux ^{des} près Fécamp, et décrites par M. l'abbé vées à Coll^{ect}.

Cochet, comme très curieuses (*Sépultures gauloises romaines*, etc. p. 438). — Provenance inconnue.

4. — **Fragments en bronze ou en potin.** — On a réuni sur une même plaque sept fragments de boucles et un ardillon de l'époque mérovingienne, sans caractères spéciaux, ni provenance connue.
5. — **Boucle de manteau en bronze étamé ou en potin.** — Conforme au type que l'on retrouve si fréquemment dans les sépultures mérovingiennes. Voyez l'article de M. Baudot, *loco citato*, planche X, n° 1, et la *Normandie souterraine* de l'abbé Cochet. Celle-ci a été trouvée à Auxerre, au faubourg Saint-Amatre, dans un tombeau. Elle a été décrite par M. Quantin, (*Bull. de la Soc.*, 1880, p. 383), et lithographiée, *même volume*, planche VII, n° 2.) Observons que l'anneau qui retient la base de l'ardillon et la tige autour de laquelle il se meut sont en fer. Les numéros 7, 8 et 10 présentent des dispositions analogues. — Donnée par M. Souplet.
6. — **Boucle de manteau en bronze étamé ou potin.** — Même provenance que le numéro précédent et mêmes caractères généraux. Seulement l'anneau est plus petit et l'ardillon a une forme spéciale. Cet objet a été aussi lithographié dans le *Bull. de la Soc.*, 1880, planche VII, n° 3. — Don de M. Souplet.
7. — **Boucle en bronze étamé ou en potin.** — Elle présente avec le n° 5 la plus grande analogie. Provenance inconnue.
8. — **Boucle en bronze.** — Très complète, de forme oblongue et assez délicate. — Provenance inconnue.
9. — **Fragments d'une Fibule en or et en bronze.** — Le plus remarquable de ces deux fragments est un petit disque très mince en or pâle, décoré de verroteries sorties en relief et de petits ornements en filigrane. Il présente une analogie frappante avec les fibules décrites et figurées par M. Baudot, dans son article sur les sépultures mérovingiennes, *loco citato*; voyez surtout, page 166 du texte et planche XII, n° 4. Ces fragments ont été trouvés à Auxerre, en 1865, dans des sépultures placées au chevet de l'église Saint-Père-en-Vallée, à l'endroit où s'étendit plus tard le cimetière de l'abbaye (*Bull. de la Soc. des Sc.*, séance du 1^{er} novembre 1865). — Acquisition de la Société.

10. — **Boucle de bronze et fer avec son ardillon.** — Bien complète; forme oblongue; ornementation rudimentaire. — Fonds de la ville.
11. — **Plaque en os avec bas-relief.** — Cette plaque est percée sur les bords de trous à l'aide desquels on la fixait à un autre objet; sur la surface extérieure, un guerrier ciselé en bas-relief; derrière on lit ces mots d'une ancienne écriture, qui paraît être celle du P. Laire: « Trouvée dans le clos des Bénédictines (Saint-Julien), le 29 ventôse, l'an VIII. » — Fonds de la ville.
12. — **Poinçon en os.** — Quadrangulaire au sommet, et orné de stries entrecroisées. Il a été trouvé dans les fouilles du nouveau Palais de justice d'Auxerre. Longueur, 0^m 10. — Don de M. Piéplu.
- 12 bis. **Poinçon en os.** — Analogue au précédent; longueur, 0^m 13. Il a été trouvé à Saint-Florentin, dans les fouilles de la Butte-Afrique. Voyez *Bull. de la Soc.*, séance du 12 novembre 1866. — Don de M. Michou.
- 13-16. **Bondelles en os.** — Une seule surface était destinée à être vue: on y remarque des cercles ou anneaux gravés comme ornements. Il y en a qui proviennent de la Butte-Afrique et ont été données par M. Michou, *Bull. de la Soc. des Sc.*, 1865, 3^e partie, p. 19.
17. — **Peigne en os.** — Sa provenance est inconnue; mais nous le rangeons parmi les objets mérovingiens à cause des petits anneaux ou cercles gravés qu'on observe à sa surface. C'est là, en effet, un ornement qui nous paraît caractéristique de l'époque.
- 18, 19. **Deux Ustensiles en os, de nature inconnue.** — Ils portent la trace de clous à l'aide desquels on les scellait sur un autre objet, et l'on remarque sur leur surface extérieure de petits cercles gravés en guise d'ornements (Voyez au n° 17).
20. — **Petite Plaque de boucle de ceinturon, en bronze.** — Forme allongée, dite triangulaire; sur la surface vue, trois têtes de clous saillantes, et des stries gravées. Ce fragment de plaque est exactement conforme à celles décrites par M. Baudot, dans son mémoire sur les sépultures de Charnay (*Bull. de la Comm. des Ant. de la Côte-d'Or*, t. V., p. 161 et pl. IX, n° 3.) — Provenance inconnue.

20 bis. Petites plaquettes de bronze. — Ayant à peu près la forme d'une semelle. Voyez sur les plaquettes de ce genre, sur la façon dont elles s'adaptent à la ceinture près de la boucle, et sur leur destination, le *Dict. du Mobilier*, de M. Viollet-Leduc, v° *Ceinture*. — Provenance inconnue.

20 ter. Petite plaquette de bronze. — Même destination que les précédentes ; seulement la forme diffère. Celle-ci est en croix de Saint-André. — Provenance inconnue.

21. — Grande boucle de ceinturon, avec plaque et contreplaque, dite Agrafe mérovingienne de Villy, en fer plaqué ou incrusté d'argent. — Nous réunissons ces objets auparavant disjoints, non seulement parce qu'ils ont été trouvés dans un seul et même sarcophage, à Villy-sur-Serein, mais parce qu'à l'origine, et par leur destination, ils ne formaient qu'un seul et même tout. Comparez à cet égard la notice de M. Challe, insérée dans le *Bulletin de la Soc. des Sc.*, 1860, p. 5. et suiv., avec les observations très concluantes de M. l'abbé Cochet, *eodem*, 1861, p. LXXXVI. Nous ferons seulement observer qu'une erreur s'est glissée dans la lithographie qui accompagne la notice de M. Challe : l'ardillon de la boucle a été placée à contresens. Voyez pour terme de comparaison le n° 23, dans lequel les différentes parties sont en quelque sorte soudées par l'oxydation. — Parmi les objets présentement décrits, la plaque seule, détachée du reste, a été envoyée et admise à l'*Exposition de l'histoire du travail*, où elle a figuré sous le n° 1489, avec la rubrique suivante : « Plaque de boucle de ceinture de femme. Fer incrusté d'une lame d'argent, formant le fond, et réservant des entrelacs symétriques, les uns continus, les autres formés de billettes. » Nous ne savons sur quoi l'on s'est fondé pour attribuer à cette plaque un usage féminin. Bien qu'on en ait trouvé parfois d'analogues dans des tombeaux de femmes, les dimensions de celle-ci, à défaut de tout autre indice, donnent plutôt à penser qu'elle ornait la sépulture d'un guerrier. La plaque et les contreplaques ont exactement les mêmes dimensions : longueur 0,138, largeur à un bout du trapèze 0,08, à l'autre 0,06. — Don de M. Rabé, juge de paix à Maligny.

22. — Boucle de ceinturon avec sa plaque, en fer. — L'ardillon manque. Aucune trace d'argenture.

longueur 0,15. Elle a été donnée par M. Roblot de Maligny. *Bull. de la Soc. des Sc.*, 1867, p. 152.

23. — **Boucle de ceinturon avec sa plaque, en fer.** — Bien complète, quoique très oxydée et très fruste; traces imperceptibles d'argenture; longueur 0,09; provenance incertaine.
24. — **Deux plaques de boucle de ceinturon, en fer,** ou peut-être une plaque et une contreplaque. — Traces d'argenture; longueur 0,08; provenance incertaine.
25. — **Boucle de ceinturon avec sa plaque, en fer.** — L'ardillon manque; traces d'argenture formant des entrelacs analogues au n° 20; longueur, 0,13; provenance incertaine.
26. — **Plaque de boucle de ceinturon, en fer.** — Traces d'argenture; longueur 0,12; provenance inconnue. Observons que toutes les plaques décrites jusqu'ici, et celle qui nous reste à décrire sous le n° 27, ont toutes la forme d'un trapèze allongé ou fer de bêche.
27. — **Plaque de boucle de ceinturon, en fer, plaquée d'une feuille d'argent.** — Elle a ceci de remarquable que la feuille d'argent dont elle est plaquée est à peu près intacte. Seulement l'oxydation du fer a séparé les deux métaux. Quant à la feuille d'argent, elle est ornée d'entrelacs. Cet objet remarquable a été trouvé en 1864, à Nuits-sous-Ravière (*Bull. de la Soc.* séance du 5 février 1865), et il a été donné par M. Dillon, commissaire de surveillance administrative au chemin de fer de Lyon.
28. — **Petite Urne en plomb.** — A deux anses; panse aplatie; sans ornements. Elle est mentionnée dans les anciens catalogues comme ayant été trouvée « dans le champ dit des Urnes, près de la pierre du Couard », à Autun. — Acquisition de la Société.
29. — **Urne en plomb.** — La forme présente quelque analogie avec le numéro précédent, mais celle-ci est plus grosse; la panse renflée et couverte de petits ornements. Elle a été trouvée à Auxerre, dans les fouilles qu'a nécessitées la fondation des murs du quai. — Don de M. Frontier, conducteur principal des ponts-et-chaussées, à Magny.
- 30-33. **Cinq perles de collier mérovingien.** —

Elles sont de diverses natures et de diverses provenances. L'une d'elles a été donnée par M. Savatier-Laroche (*Bull. de la Soc.*, 1861, CLXV); l'autre par M. Foucard (*eodem*, 1861, LVII). Elles ne présentent aucun caractère exceptionnel.

34. — **Un fragment de Mosaïque provenant de l'abside de l'église de Germigny-les-Prés.** — C'est un fragment d'un de ces morceaux de verre dorés à l'intérieur et qui composaient le fond des anciennes mosaïques. — Don de M. Challe.
35. — **Objets divers de bronze.** — Nous avons réuni sur une même plaquette divers objets ou fragments d'objets de nature incertaine, qui ont été trouvés à Auxerre, le 2 décembre 1860, dans un cercueil de pierre, que nous avons fait ouvrir sous nos yeux, à l'ancien cimetière du prieuré Saint-Amatre (portion qui forme aujourd'hui le jardin de M. Petit-Raux). Le squelette portait, à l'un des doigts de la main gauche, une petite bague en métal, qui s'est brisée lorsqu'on a voulu la nettoyer; nous n'en avons conservé que le chaton, qui ne présente aucun signe ni aucun ornement. — Ces objets ont été donnés par M. Petit-Raux.
36. — **Objet en bronze de nature incertaine.** — Forme bizarre. — Collection Duru.
37. — **Figurine de bronze.** — Représentant un chien accroupi; devait s'adapter à un autre objet de nature incertaine. Fabrication grossière. — Collection Duru.
38. — **Figurine de bronze.** — Représentant un bœuf accroupi; devait s'adapter à un autre objet de nature incertaine. Fabrication un peu moins grossière que le numéro précédent. — Collection Duru.
39. — **Chainette et Pendeloque de bronze.** — Collection Duru.
- 40, 41, 42. — **Perles de collier.** — L'une est en pierre translucide ou en pâte de verre, l'autre en bronze creux, et divisée par le milieu en deux parties, la troisième, plus petite en bronze plein. — Collection Duru.
43. — **Objet en os, de nature incertaine.** — Espèce de corne destinée probablement à servir de manche à quelqu'outil, avec trou et cran pour faciliter la suspen-

sion. Sur la surface, petits ornements composés de cercles concentriques. — Collection Duru.

44. — **Compas de bronze.** — Les branches, formées de deux lames, s'entrecroisent. — Collection Duru.

45. — **Petite fiole en bronze.** — Les deux faces principales, aplaties, sont ornées d'animaux fantastiques en bas-relief, se détachant sur un fond gravé d'entrelacs et de points; sur les faces latérales, deux bélières de suspension. Cette fiole est de la même forme que celles qui servaient à transporter les saintes huiles. — Collection Duru.

46. — **Terminaison de courroie en bronze.** — Découpée à jour; façonnage grossier. — Collection Duru.

47. — **Plaque de boucle de ceinture, en bronze.** — Sur la surface extérieure, un sujet dessiné par des traits de gravure, et par des évidements que remplissaient sans doute des émaux. Ce sujet représente un homme, les deux bras élevés au ciel, et de chaque côté, un animal fantastique, la tête semblant lécher les pieds du personnage (Daniel dans la fosse aux lions). Cette plaque est presque entièrement conforme à celles décrites par M. Baudot (*Mém. de la comm. des Antiquités de la Côte-d'Or*, t. V., p. 275).

47 bis. **Plaque de boucle de ceinture, en bronze.** — Découpée à jour, et ornée de traits gravés, qui représentent des personnages du dessin le plus grossier. — Don de M. Chérest.

48. — **Figurine en bronze.** — Trouvée, en 1864, dans les travaux du pavage d'Auxerre. Elle représente un animal plus ou moins fantastique, et elle a dû s'adapter à un autre objet ou à un outil de nature inconnue. — Collection Duru.

49. — **Petite clef en bronze.** — Presque complètement semblable à celle que M. l'abbé Cochet indique comme trouvée dans les cimetières francs de la vallée de l'Eaulne, et qu'il a fait graver dans son ouvrage intitulé le *Tombeau de Childéric*, p. 401. — Collection Duru.

49 bis. **Tête de clef en bronze.** — A découpures tripar-

tites ; à l'une des extrémités, traces d'une tige en fer. La partie découpée est conforme au type reproduit par M. l'abbé Cochet, *eodem*. Seulement, les dimensions nous semblent un peu fortes pour une simple clef de coffret. Ajoutons que le façonnage nous paraîtrait plutôt gallo-romain que franco-mérovingien. — Collection Duru.

50. — **Objet de nature inconnue.** — La forme est tellement bizarre qu'un dessin pourrait seul en donner l'idée. — Collection Duru.
51. — **Pince en bronze.** — Probablement une pince épilatoire. Les deux branches forment au sommet un petit anneau de suspension ; elles se terminent à l'autre extrémité par deux plaques à peu près carrées, décorées de pointillés. — Collection Duru.
52. — **Épingle en os.** — La partie supérieure ornée de stries. — Collection Duru.
53. — **Objet en os, de nature inconnue.** — Orné de petits cercles gravés. — Collection Duru.
- 54-57. **Épingles, passe-lacet et cure-oreilles, en bronze et en fer.** — Collection Duru.
58. — **Ornement en bronze.** — La partie centrale est bombée ; le tout est découpée à jour, c'est probablement une bossette de cheval. — Collection Duru.
59. — **Figurine de bronze** (XIII^e siècle). — S'adaptant à un autre objet ou à un ustensile quelconque ; traces de dorure. — Collection Duru.
60. — **Main en bronze doré.** — S'adaptant à un autre objet auquel elle servait peut-être de manche. — Collection Duru.
61. — **Petit compas de bronze.** — Provenance inconnue. — Donné par M. Cotteau.
62. — **Statuette de bronze** (XII^e siècle). — Cette statuette, singulièrement contournée, a été trouvée à Auxerre, en 1856, lors d'une fouille pratiquée dans la rue Saint-Pélerin. Elle a été presque immédiatement l'objet d'une notice rédigée par M. Émile Amé, et accompagnée de

dessins (Voy. *Bull. de la Soc.*, 1857, p. 189). Plus tard, M. Challe a émis l'opinion, fort vraisemblable, qu'elle représentait un pèlerin de Saint-Antoine, ou, en d'autres termes, un malade atteint du *mal des ardents*, et qu'elle avait servi d'*ex-voto* (*Bull. de la Soc.*, séance du 9 novembre 1862). — Don de M. Martineau des Chesnez, ancien maire de la ville d'Auxerre.

63. — **Christ en bronze** (xiv^e siècle). — Il est creux en dessous et s'adaptait sans nul doute à une croix de bois; le bras droit manque. Le corps du Christ est nu, sauf une légère draperie sur le bas ventre; la tête, couverte d'un espèce de bonnet, s'incline sur le bras droit; longueur, 0,16. Cet objet curieux a été trouvé à Chichery (*Bull. de la Soc.*, 1857, p., 287), et donné par M. Dey, conservateur des hypothèques à Laon.
64. — **Tête de Figurine, en bronze doré.** — Collection Duru.
65. — **Petite Plaque en bronze** (xiii^e siècle). — Forme de rectangle très allongé, avec traces des clous qui la ferraient sur un autre objet. Elle est ornée de personnages et d'entrelacs, en bas-relief, rehaussés de traits en dorure. Les parties creuses doivent avoir été jadis remplies d'émail. — Collection Duru.
- 65 bis. **Plaque en cuivre avec lettres majuscules et ornements gravés** (xi^e-xii^e siècle). — Les lettres sont : I. H. S. M. A., ce qui veut probablement dire *Jhesus Maria*. Leur caractère paléographique indique la fin du xi^e ou le commencement du xii^e siècle. On remarque tout autour de la plaque des trous ménagés pour laisser passer des clous et la fixer sur un objet quelconque. — Collection Duru.
66. — **Petite Croix de bronze doré** (xiii^e siècle). — Avec anneau de suspension. — Collection Duru.
- 66 bis. **Fragment de Fermeir en bronze.** — Traces de dorure. — Collection Duru.
67. — **Bousette de cheval en bronze.** — Ornementation grossière; traces de dorure. — Collection Duru.
- 67 bis. **Bousette de cheval en bronze.** — Ornée de rinceaux en bas-relief, d'une assez grande élégance. Se rapproche du style de la Renaissance. — Collection Duru.

68. — **Fragment d'un anneau plat en bronze, avec inscription en bas-relief**(^{xiii} siècle). — Cet anneau est plat; on lit sur la face externe l'inscription suivante en lettres majuscules : MON-GEVNAVOS-AQVIS. M. Quantin qui l'a examiné en 1849 (*Bull., de la Soc. des Sc.*, 1869, p., 5) a lu *Demon-Gennavos-Aquis*, et l'a considéré comme un anneau cabalistique; mais la découverte postérieure d'un anneau semblable, tout-à-fait intact, ne permet pas d'adopter cette version pour le premier mot. Voyez ci-dessous. — Provenance inconnue.
69. — **Anneau en cuivre orné de guillochures.** — Même forme que les précédents, mais ne montrant sur la face externe que des entrelacs. On a fait observer que jadis les chappes des ecclésiastiques s'attachaient avec des anneaux de ce genre (*Bull.*, 1849, p. 5). — Provenance inconnue.
- 69 bis. **Anneau plat en bronze, avec inscription en bas-relief.** — Cet anneau est la reproduction exacte de celui que nous avons catalogué sous le n° 68. Mais il est parfaitement intact, et l'inscription est bien : MON. GEVNAVOS. AQVIS. IEDOS. Cependant la dernière lettre de ce dernier mot affecte une forme inusitée, et nous n'oserions affirmer que ce fût un S. Cet anneau a été trouvé à Auxerre dans de la vieille ferraille. — Don de M. Chérest.
70. — **Petite plaque en cuivre, dorée, et jadis émaillée** (^{xiii} siècle). — Elle est en forme de quatre feuilles, et porte au sommet de chacun des lobes la trace des clous à l'aide desquels on la fixait à un autre objet; sur la face extérieure, un personnage à tête nimbée et paraissant écrire. Dans les parties évidées par la gravure, traces d'émail noir (*V. Bull., de la Soc.*, 1839, p. 287). — Donnée par M. Trouvain, de Bléneau.
71. — **Plaque en cuivre doré, avec armoiries** (^{xiii} siècle). — Cette plaque est à peu près rectangulaire et porte la trace de deux clous à l'aide desquels on la fixait à un autre objet; la partie centrale, repoussée par dessous et faisant saillie à l'extérieur, présente la forme d'un écu. Sur cet écu, des armoiries; sur le reste de la plaque, arabesques et traces d'une dorure épaisse. Elle a été trouvée à Vézelay dans les démolitions de l'hospice et donnée par M. Piéplu, architecte.

72. — **Clou de fer, à tête ornée d'une rondelle découpée** (xv^e siècle). — Ce clou provient des boiseries qui existaient autrefois dans la chapelle basse de l'église abbatiale de Vézelay. Voyez un type analogue, dans le *Dict., d'Architecture*, de M. Viollet-Leduc, V^e Clou, fig. VII. — Don de M. Piéplu, architecte.
- 72 bis. **Clou en fer, à double rondelle.** — Analogue au précédent, et de même provenance. -- Don de M. Meunier, appareilleur à Vézelay.
73. — **Clou de fer, à tête plaquée de bronze** (commencement du xii^e siècle). — Ce clou, qui provient des vantaux du portail intérieur de l'église de Vézelay, est décrit et dessiné par M. Viollet-Leduc, dans son *Dict., d'Archit.* (V^e Clou, texte et figure I). Il a ceci de remarquable, que la tête est fermée de deux capsules hémisphériques, l'une en fer soudée à la tige, et l'autre en bronze plaquée sur la première. — Don de M. Piéplu, architecte.
- 73 bis. **Clou semblable au précédent.** — Même provenance. — Don de M. Meunier.
- 73 ter. **Clou en fer**, provenant des portes d'enceinte de la ville de Vézelay. — Don de M. Meunier.
74. — **Fragment d'un manche en fer.** — Collection Duru.
75. — **Poinçon matrice.** — Une petite tour gravée à l'extrémité. — Provenance inconnue.
76. — **Pommeau d'épée en fer.** — Il est mentionné dans les anciens catalogues, comme ayant été trouvé au pont de Dracy et donné par M. Gallois, ancien président du tribunal d'Auxerre.
77. — **Petit éperon en fer.** — De forme élégante. — Même provenance que le numéro précédent.
78. — **Umbe d'un plat en cuivre repoussé, avec personnages** (xv^e siècle). — La scène représente Adam et Eve dans le paradis terrestre; travail assez grossier. — Provenance incertaine.
79. — **Beau plat en cuivre repoussé, avec ornements et inscriptions en lettres go-**

thiques (xv^e siècle). — Sur l'umbo, les trois fleurs de lys de France; autour, l'inscription suivante : *Vive Dieu, Vive Roi, Vivent* (sic) *Foi, Vivent* (sic) *Loi*. — Don de M. Lefèvre, ancien conservateur de la Bibliothèque d'Auxerre.

80. — **Poignard en fer** (xv^e siècle). — Longueur totale, 0,31; bien complet, quoique très oxydé, et d'une forme aussi élégante que simple. Il a été trouvé en 1833, à Monéteau, dans les fouilles nécessitées par l'établissement du pont (*Bull., de la Soc.*, 1836, p., 403-406). — Don de M. Lorin.
- 80 bis. **Manche de poignard ou de couteau, en bronze.** — Don de M. Chérest.
81. — **Biscalien en fer.** — Trouvé à Vézelay, dans les anciennes caves de l'abbaye, lors de fouilles nécessitées par une construction particulière. — Don de M. Piéplu.
82. — **Boulet de fauconneau, en fonte.** — Trouvé à Cravant près de la porte d'En-haut. — Don de M. Montigny.
83. — **Petite Pelle en bronze.** — On la dirait toute moderne. Cependant elle a été donnée par M. Montigny, comme ayant été trouvée près de Vincelottes, à 2 mètres de profondeur.
84. — **Cuillère en cuivre.** — Le manche terminé par une figurine. — Don de M. Lorin.
85. — **Cuillère en bronze.** — A queue nattée. Trouvée dans le lit de la rivière d'Yonne, près du moulin Mileau. — Don de M. Lorin.
86. — **Fragment d'une fourchette à trois dents en bronze doré** (xvi^e siècle). — Le manche ne manque ni d'élégance ni d'originalité. — Collection Duru.
87. — **Cuillère à manche historié.** — Trouvée à Auxerre, dans les travaux du barrage de la Chainette. — Don de M. Frontier.
- 88-94. **Cuillères en bronze.** — On a réuni sur un seul panneau diverses cuillères de bronze, provenant de la collection Duru. Quelques-unes ont conservé des traces de dorure.

- 95-101. **Cuillères en bronze.** — Réunion de cuillères qui figurent depuis longtemps dans la collection de la Ville ou de la Société, et dont la provenance est incertaine.
102. — **Outil en fer de nature incertaine.** — Il se termine par une lame très-courte (0,025). Le manche est évidé, et l'on remarque un crochet de suspension à l'extrémité opposée à la lame. — Collection Duru.
103. — **Figurine d'enfant en cuivre** (xvi^e siècle). — Ayant servi de manche ou de support. — Don de M. Challe.
104. — **Figurine en bronze représentant la Folie** (xvii^e siècle). — Paraissant avoir surmonté un objet quelconque. Elle a été trouvée dans les fossés de l'église de Venoy. — Don de M. le docteur Tonnelier.
105. — **Figurine de guerrier romain en bronze.** (xvii^e siècle). — Même caractère que la précédente. — Don de M. Challe.
- 106, 107. **Figurines en bronze.** — Collection Duru.
108. — **Poudrière en corne de cerf couverte de sculptures en relief** (xvi^e siècle). — Provenance inconnue. — Ancien fonds de la ville.
109. — **Feuille de bronze ayant servi de revêtement à un manche.** — Elle représente un bras sortant de la gueule d'un monstre marin. — Fonds de la ville.
110. — **Objet analogue au précédent.** — Représente un buste humain sortant d'une gaine de feuillages. — Don de M. Cotteau.
- 111, 112. **Manches de cachets en bronze** (xvii^e siècle) — Collection Duru.
- 113, 114. **Deux croix étoilées en bronze** (xvi^e siècle). — D'un côté l'image du Christ, de l'autre celle de la Vierge. — Don de M. Trouvain, de Bléneau.
115. — **Croix semblable aux précédentes.** — Collection Duru.

116. — **Croix analogue en étain.** — On y remarque l'inscription suivante : *Cong. S. S. Trin. sub inv. Boc. M. V.* — Collection Duru.
117. — **Croix étoilée en fer.** — Collection Duru.
118. — **Figurine en bronze.** — Très-petite ; elle représente un personnage tenant une croix de Passion, et portant des ailes de chauve-souris ; la tête manque. Sujet bizarre. — Collection Duru.
119. — **Un petit crucifix en étain.** — Collection Duru.
120. — **Croix de Saint-Benoît en bronze** (xvii^e ou xviii^e siècle). — Voyez sur les croix de Saint-Benoît, en général, et sur celle-ci en particulier : 1^o une notice de M. l'abbé Coffinet, insérée dans le *Bulletin de la Société académique de l'Aube*, 3^e série, 1868 ; 2^o une autre notice de M. Challe, insérée dans le *Bull. de la Soc. des Sc. hist. et nat. de l'Yonne*, 1869, dernier semestre. Nous nous en référons à ces deux notices, quant à l'origine et à la description de ces objets singuliers, désignés parfois sous le nom impropre de *Médailles des Sorciers*. Nous observerons seulement que l'inscription gravée au revers de la nôtre est suffisamment lisible pour qu'on y reconnaisse parfaitement l'une de celles dont M. l'abbé Coffinet donne l'explication. — Don de M. Challe.
121. — **Double agrafe en bronze** (xvi^e siècle). — Don de M. Trouvain.
122. — **Epingle en cuivre doré.** — Longue, plate, à tête également aplatie. — Collection Duru.
123. — **Petite Hachette en bronze.** — Collection Duru.
124. — **Ornement en bronze.** — De nature indéterminée. — Collection Duru.
125. — **Espèce de Clochette en bronze.** — Nature indéterminée ; travail délicat, probablement xvi^e siècle. — collection Duru.
126. — **Petit mortier en bronze.** — Orné d'arabesques délicates, xvi^e siècle. — Collection Duru.
127. — **Heurtoir en fer.** — Collection Duru.

128. — **Autre Heurtoir en fer.** — Formé de brins entrelacés et ne manquant pas d'élégance. — Collection Duru.
- 128 bis. **Clou à vis et à tête ornée en fer.** — Don de M. Lechat.
129. — **Mesurette à sel en cuivre** (XVIII^e siècle). — Elle est ornée de fleurs de lys sur la panse et elle porte les inscriptions suivantes : *Mesurette à sel, par déclaration du roi du 25 novembre 1687.* — Fonds de la ville.
130. — **Poids de diverses natures.** — Provenances diverses.
131. — **Ornement en plomb.** — De nature indéterminée. — Don de M. Lorin.
132. — **Plaque en plomb avec sujet en relief et inscription.** — Le sujet représente la Vierge et l'Enfant, entourés d'anges; au-dessus : *Jesus Maria.* Derrière, on a écrit : *Fournaudin*, d'où je conclus que l'objet provient de ce village.
133. — **Vase en plomb à couvercle percé de trous** (XVII^e siècle). — Les anciens catalogues indiquent cet objet comme ayant été trouvé en 1837 dans un tombeau à Bona, canton de Saint-Saulge (Nièvre), et supposent qu'il a contenu le cœur d'une personne inhumée. Quelques archéologues prétendent qu'il faut y voir un sucrier du temps de Louis XIII, et ils pourraient bien avoir raison. Sur la panse cylindrique du vase, un écu armorié, fond d'azur, chargé d'une étoile en abyme, accostée de trois croissants, deux en chef, une en pointe. — Don de M. Regnault, receveur des contributions directes à Villeneuve-la-Guyard.
134. — **Plaque en cuivre guilloché.** — Collection Duru.
135. — **Autre plaque avec ornements en relief.** Même provenance.
136. — **Râpe à tabac en bronze** (XVIII^e siècle). — Collection Duru.
137. — **Plaque en bronze** (fin XVIII^e siècle). — Avec ornements en relief. — Collection Duru.

138. — **Cleu en bronze avec armoiries.** — Il semble avoir été doré. Les armoiries sont celles des Châtillon, vicomtes de Saint-Florentin. — Collection Duru.
139. — **Ornement en bronze.** — De nature indéterminée. — Fonds de la ville.
140. — **Petite tête de cheval en cuivre.** — Collection Duru.
141. — **Chainette en bronze et Agrafe.** — Collection Duru.
142. — **Boule en fer avec anneau de suspension.** — Semble un poids d'horloge ; elle est ornée de figurines et de rinceaux. Trouvée à Saint-Sauveur. — Don de M. Dumont.
143. — **Boule en cuivre, évidée et découpée à jour.** — Provenance inconnue.
144. — **Dé à coudre en cuivre.** — Collection Duru.
145. — **Lanterne en cuivre** (XVIII^e siècle). — Elle a figuré à l'*Exposition de l'Histoire du travail* sous le n^o 1751. Elle porte l'inscription : *Jesus amor meus crucifixus est anno* I. G. B. 1751 (voyez *Bull. de la Soc.*, séance du 13 avril 1862). — Don de M. Bloch, d'Auxerre.
146. — **Lanterne en cuivre.** — Se repliant par feuilles et pouvant tenir dans un étui en carton qui est conservé avec elle.
147. — **Boutons divers** (XVIII^e siècle). — Voyez *Bull. de la Soc. des Sc.*, séance du 9 novembre 1866. — Don de M. De Smyttère.
148. — **Garde de l'épée d'un commandant de la garde nationale d'Auxerre** (1789). Cette garde, qui porte sur la coquille le portrait du général Lafayette, est une de celles que ce dernier avait envoyées à chacun des commandants de la garde nationale des chefs-lieux de département. L'épée dont elle faisait partie, longtemps conservée à Auxerre dans la famille du propriétaire primitif, M. Dubaux, a été détruite dans un incendie. — Don de M. Lorin.

149. — **Epée à deux tranchants, en fer.** — La lame et la soie sont bien conservées ; longueur de la lame, 0,62 ; largeur, 0,08. A l'extrémité, on remarque un petit fragment du fourreau qui l'enveloppait. — La provenance de cet objet curieux est malheureusement incertaine.
- 150-154. **Cinq lames d'épée à double tranchant, en fer.** — Sans caractère spécial, et de provenance inconnue.
155. — **Une lame d'épée à double tranchant, en fer.** — Elle est indiquée par les anciens catalogues comme ayant été trouvée à la ferme des Isles, près d'Auxerre, et comme ayant été tordue lors qu'on l'a extraite de la terre. — Don de M. le président Gallois.
156. — **Fer de lance.** — En forme de feuille de saule, avec une longue douille conique à laquelle tient encore le rivet qui assujettissait le bois ; longueur totale, 0,47. Cet objet est remarquable par l'élégance de son dessin et de ses proportions. — Provenance inconnue.
157. — **Fer de lance.** — Avec le vestige de deux crochets à la base ; type analogue à celui qui a été signalé par M. l'abbé Cochet, comme trouvé dans quelques sépultures mérovingiennes de la Normandie. Voyez *Sépultures gauloises*, etc., p. 223, et *Normandie souterraine*, passim.
158. — **Fer de lance.** — Feuille de saule, douille courte ; longueur totale, 0,29. — Provenance incertaine.
159. — **Fer de lance.** — Même type, très-fruste ; longueur 0,23. — Provenance incertaine.
160. — **Scramasaxe.** — Ce scramasaxe a été trouvé dans la propriété de M. Challe, au confluent de l'Ouanne et du Branlin, sans trace d'ossements ou autres indices de sépulture (*Bull. de la Soc.*, séance du 6 décembre 1863). La forme est bien celle du scramasaxe, mais on ne distingue plus sur la lame les rainures caractéristiques, sans doute à cause de l'oxydation. — Don de M. Challe.
161. — **Couteau mérovingien en fer.** — Conforme au type de ceux qu'on rencontre ordinairement dans les sépultures mérovingiennes. Seulement, la lame de

celui-ci est très large à la base. — Provenance incertaine.

- 162, 163. **Deux autres Couteaux mérovingiens en fer.** — Analogues au précédent, mais plus petits. — Provenance incertaine.
164. — **Lame de Couteau en fer.** — Sans caractère spécial. Elle a été trouvée dans les fondations de l'hospice de Vézelay, à 4 mètres au-dessous du sol. — Don de M. Piéplu.
165. — **Fer de flèche.** — Longue douille cylindro-conique, se terminant par un petit renflement qui forme pointe, à trois facettes triangulaires. — Provenance inconnue.
166. — **Fer de flèche.** — Même type que le précédent ; seulement le renflement terminal est à quatre facettes. Il a été trouvé à Saint-Florentin, dans la Butte-Afrique (*Bull. de la Soc.*, séance du 9 janvier 1870). — Don de M. Michou.
167. — **Fer de flèche.** — Douille courte, pointe longue et aplatie en forme de grattoir. — Provenance inconnue.
- 168, 169, 170, 171. — **Quatre fers de javelot.** — Formes diverses, sans caractères curieux. — Provenance incertaine.
172. — **Arme en fer de nature complexe.** — Elle commence, comme une épée ou comme un sabre, par une lame à poignée, et elle finit comme une hachette. Cet objet bizarre a été trouvé près de Fontenoy, et donné par M. le docteur Emile Duché (*Bull. de la Soc.*, 1855, p. 393.)
173. — **Trois Carreaux d'arbalète en fer.** — Il y en a un qui a été trouvé à Saint-Florentin et donné par M. Michou (*Bull. de la Soc.*, 1865, p. xxxix).
174. — **Poignard en fer.** — Lame et poignée assez bien conservées ; longueur totale, 0,22 ; sur la lame, rainure médiane. — Provenance inconnue.
175. — **Couteau à poignée.** — Très-fruste. — Provenance inconnue.
176. — **Objet de fer.** — Forme de clou avec bouton terminal
- Sc. hist.* 8

au sommet, et au-dessous un renflement très-prononcé.
— Provenance inconnue.

177. — **Débris d'une chausse-trappe.** — Trouvés dans les fossés qui entourent l'église de Beauvoir, près Toucy (Voyez *Bull. de la Soc. des Sc.*, séance du 2 avril 1863). — Don de M. Labrune, architecte.
- 178-180. **Différents objets provenant d'une fonderie ancienne.** — Ces objets sont : 1° Une Pelle avec manche de fer; — 2° les débris d'une autre pelle; — 3° un morceau de Minerai de première fusion. Ils ont été trouvés à Sougères, près du moulin, au milieu des vestiges d'une ancienne fonderie très importante (Voyez *Bull. de la Soc.*, séance du 4 août 1861.) -- Don de M. Cochois, de Seignelay.
181. — **Espèce de pioche en fer.** -- Trouvée dans les ferriers du canton de Toucy. (*Bull.* 1864, séance du 3 juillet). — Don de M. Lesire.
182. — **Marteau en fer.** — Il paraît avoir été trouvé dans les ferriers. Mais sa provenance précise est incertaine.
183. — **Boulets en pierre.** — Trouvés à Auxerre, impasse Bourads, au pied intérieur des anciens remparts de la ville. — Don de M. Sévère Ravin.
184. — **Boulets en fer ou fonte.** — Provenance incertaine. — Don de M. Lorin, architecte.
185. — **Deux Rondelles en plomb.** — Ayant servi aux anciennes conduites d'eau de la ville d'Auxerre. Elles ont été trouvées dans la rue de la Draperie, en 1852, et données par M. Augé fils.
186. — **Série de Rondelles en plomb.** — Semblables aux précédentes. -- Provenance inconnue.
187. — **Serpe en fer.** — Provenance inconnue.
188. — **Instrument servant à la fois de couteau et de cuiller, en fer.** — Provenance inconnue.
189. — **Fourchette en fer, à sept dents.** — Forme singulière; elle a été trouvée à Auxerre, près du

moulin Mileau, dans le lit de la rivière. — Don de M. Lorin, architecte.

190. — **Etrier en fer**. — Très-massif. Trouvé dans la Butte-Afrique, à 3 ou 4 mètres de profondeur (*Bull. de la Soc.*, 1854, p. XL). — Don de M. Michou.
191. — **Mors en fer à traverse mobile**. — Forme remarquable; la traverse se compose de deux cônes dont les pointes sont réunies par un anneau (*Bull. de la Soc.*, 1886, p. 147). — Don de M. Emile Duché.
192. — **Mors en fer**. — D'époque plus récente que le précédent, avec rondelles découpées à jour de chaque côté de la traverse. — Provenance inconnue.
193. — **Eperon en fer**. — Assez élégant; fin du moyen-âge. — Provenance inconnue.
194. — **Fer de très grande dimension** (pour bœuf).
-- Forme ovale à trous et à clous; les deux branches séparées par une fente d'à peine 0,02 de largeur. — Provenance inconnue.
195. — **Trois petits Fers de chevaux ou de mules**.
— A trous et à clous; deux à rainures. Le troisième se distingue par une traverse médiane analogue à un échantillon conservé au Musée de Troyes, et reproduit par M. l'abbé Cochet, *Tombeau de Childéric*, p. 160. Ces fers ont été trouvés à 6 mètres de profondeur, sur les bords de l'Yonne, lors des fouilles nécessitées par la construction du barrage d'Epizy (*Bull. de la Soc.*, séance du 10 avril 1864). — Don de M. Couturat, maire de Joigny.
196. — **Fer de mule** (anglais). — A trous et à clous avec rainures. Trouvé en 1864 près de Cravant, dans l'ancien lit de la rivière d'Yonne (*Bull. de la Soc.*, séance du 7 février 1864). — Don de M. Montigny, à Vincelottes.
197. — **Fer de cheval** (anglais). — Même type que le précédent, mais beaucoup plus intact. Trouvé entre Cravant et Irancy (*Bull. de la Soc.*, 7 février 1864). — Don de M. Montigny.
198. — **Deux Fers** (anglais). — Même type. Trouvés dans un amas d'ossements de chevaux, près du Bouchet, lieu dit Ferrières, près de Cravant — Don de M. Montigny.

199. — **Deux Fers de mule.** — Provenance incertaine.
200. — **Quatre Fers** (anglais). — Ondés. Ils ont été trouvés dans la plaine du Bouchet, près Cravant. — Don de M. Pérotte, maréchal à Cravant.
201. — **Trois Fers** (anglais). — Analogues aux précédents. Collection Duru.
202. — **Mesure de capacité du comté de Saint-Fargeau, en bronze, avec ornements en relief et inscription** (1549). — Double cuvette qui représentait, d'un côté, la capacité du boisseau, et de l'autre celle de la quarte. Autour, les inscriptions suivantes en lettres gothiques fleuries : *Estallon du boisseau du conté de Saint-Fargeau et fut faite l'an MDXLIX ; estallon de la quarte du conté de Saint-Fargeau, l'an MDXLIX.* En plusieurs endroits, les armes de Bourbon-Anjou. Cette mesure de capacité fut apportée à Auxerre au siège de l'administration centrale, lors de la République. M. Quantin, qui l'a trouvée dans les greniers de la Préfecture, l'a fait déposer au Musée.
203. — **Plat d'étain.** — Sur le bord, une estampille représentant un lion rampant.
204. — **Coquemare en bronze** (xv^e siècle). — Il a été admis à l'*Exposition de l'Histoire du travail* et il y a figuré sous le n^o 1834, avec la description suivante : « Pot laveur à deux becs, à facettes, suspendu à une anse en étrier, xv^e siècle. » Cet objet élégant, quoique simple, a été trouvé à Vincelottes, dans les terrains dépendant de l'ancien château, et donné par M. Boulée-Hadry, propriétaire audit lieu (Voyez *Bull. de la Soc.*, 1861, p. LIII et *Rép. archéol. de l'Yonne*, v^o Vincelottes.)
205. — **Bouilloire en bronze.** — Offre quelque analogie lointaine avec l'objet précédent. — Don de M. Monceaux, secrétaire de la Société.
- 205 bis. **Plaque de fonte avec inscription tumulaire pointée, 1571.** — Sur le haut de la plaque, traces de peintures qui semblent figurer un écusson armorié ; plus bas, l'inscription suivante, en lettres gothiques : *Cy devant gist hon. femme Edmée Caillaui, en son vivant femme de hon. homme Claude*

Roy, marchand bij. d'Auxerre, laquelle trespassa le... jour d'août 1571. Requiescat... On présume qu'elle vient de l'ancienne église de Saint-Pèlerin, d'Auxerre.

- 205 *ter.* **Inscription gravée sur une ardoise trouvée dans un sac de cuir sous le maître-autel de l'église de Ligny-le-Châtel, 1508.** — Cette inscription, gravée en lettres cursives, très-peu profondes, est aujourd'hui presque illisible. En 1844, M. Quantin l'a déchiffrée ainsi : *Le douziesme jour de juin... V cens troys... encepulture sous le grand-autel de l'Eglise de ce lieu de Ligny, messire Claude de la Baulme, fils de messire Claude de la Baulme, en son vivant chevallier de l'ordre de Saint-Michel, à eux donné par le Roy, auquel ils avoient.... leur sépulture. Les ossements sont mis dans deux linceuls... Ledit... mil trois cent et troys* — Don de M. Quantin.
206. — **Marc de cuivre** (xvii^e siècle). — Avec la série complète à l'intérieur ; sur le couvercle, l'inscription suivante : XXXXXXIII MARCS PLEIN. Il est orné à l'extérieur de figurines, et surmonté d'une anse en étrier. — Acquisition de la Société.
207. — **Marc de cuivre** (xvii^e siècle). — Analogue au précédent, mais ne représentant que seize marcs plein. Ornaments gravés sur la cuve. — Provenance incertaine.
208. — **Marc de cuivre** (xviii^e siècle). — Analogue aux précédents, mais sans figurine et sans ornements sur la cuvette. — Don de M. Claude, vérificateur des poids et mesures à Auxerre.
209. — **Petit Marc en cuivre** (xviii^e siècle). — La série intérieure manque ; la cuvette est couverte d'ornements gravés, d'une assez grande délicatesse. — Don de M. Claude.
210. — **Petit Mortier en fonte.** — Sur le milieu de la panse, les armes de France ; ornements divers sur le reste, fleur de lys, étoiles, mascarons ; près du rebord supérieur, la date de 1636 et les lettres A. G. — Don de M. Lorin.
211. — **Presse en fer à marquer les cuirs.** — Sur le poinçon, une fleur de lys ; au-dessous, l'inscription CUIRS, et autour AUXERRE G. PA (généralité de Paris).

Un poinçon semblable, mais séparé de la presse, et provenant de la collection Duru, est catalogué ci-dessous n° 375.

212. — **Fer à marquer** (les livres?). — Longue tige recourbée; sur le poinçon, les armes de la famille Languet de Gergy (triangle renversé, chargé de trois molettes, une à chaque extrémité du triangle), timbrées d'une croix archiépiscopale. Suivant toute probabilité, ce fer a appartenu à Joseph Languet de Gergy, archevêque de Sens au XVIII^e siècle. — Provenance incertaine.
213. — **Moule à fendre, en cuivre, avec manche en fer formant tenailles.** — Le moule est double; il consiste dans un cylindre partagé en deux parties inégales. Sur les parois de l'une, les armes de France; au fond de l'autre, une tête entourée de rayons. — Provenance incertaine.
214. — **Figurine d'enfant** (ange ou amour) **en fonte** (XVII^e siècle). — Provenance inconnue. — Don de M. Lorin.
215. — **Grande Clef de fer.** — Forme barbare; l'anneau est remplacé par une rondelle plate percée au milieu d'un petit trou. Le panneton se compose de deux lamelles symétriques; elle se termine par une longue pointe. Provenance inconnue. — Fonds de la ville.
216. — **Clef en bronze.** — Anneau rectangulaire; tige cylindrique se terminant en pointe; panneton découpé avec une recherche qui n'est pas sans élégance. Elle a été trouvée à Auxerre, rue Sous-Murs (*Bull. de la Soc.*, 1889, p. 291). — Don de M. Boucher, entrepreneur.
217. — **Huit petites Clefs de bronze.** — De formes diverses; il y en a quatre retenues par un anneau et formant trousse. — Collection Duru.
218. — **Clef de coffret en fer.** — Le panneton touche presque à l'anneau et se compose de nombreuses découpures. — Collection Duru.
219. — **Cinq Clefs en fer à panneton droit.** — Elles se distinguent en ce que le panneton est remplacé par un appendice droit faisant suite à la tige, et plus ou moins découpé. Ces clefs, au lieu de faire jouer un

pène, une fois introduites dans l'ouverture de la serrure, servaient à soulever un loqueteau. — Collection Duru.

220, 221. **Deux Cadenas en fer** (xv^e siècle). — A panse sphéroïdale. — Collection Duru.

222. — **Fragment de Clef en fer**. — Anneau et tige ; travail assez curieux. — Collection Duru.

223. — **Deux Clefs de fer** (xvi^e-xvii^e siècle). — Non forées ; anneaux contournés en rinceaux. — Fonds de la ville.

224. — **Trois petites Clefs de fer** (xvii^e-xviii^e siècle). — L'une à anneau contourné en rinceaux ; l'autre en forme de cœur ; le troisième trilobé. — Collection Duru.

225. — **Clef en fer** (xviii^e siècle). — Anneau plat composé de lettres entrelacées et de fleurons d'une grande élégance ; l'extrémité de la tige est trilobée. — Fonds de la ville.

226-253. **Vingt-huit Clefs de fer**. -- De formes et d'époques diverses, mais qu'il serait trop long et inutile de décrire. — Collection Duru.

254-288. **Trente-cinq Clefs de fer**. — Même observation. — Fonds de la ville.

289-291. **Trois Clefs de fer**. — Voyez *Bull. de la Soc.*, séance du 10 juin 1869. — Don de M. Savary.

292. — **Deux Clefs de fer**. — Don de M. Lorin.

293. — **Clef en fer**. -- Trouvée dans les fouilles du barrage de la Chaînette (*Bull. de la Soc.*, séance du 14 août 1869.) -- Don de M. Berthereau-Raveneau.

293 bis. **Clef en fer**. — Non forée ; à panneton découpé d'une manière bizarre. Elle vient sans doute des environs de Saint-Sauveur. — Collection Paultre-Desormes.

294. — **Bague en bronze, avec monogramme**. — Sur le chaton rectangulaire de cette bague, du reste fort simple, on distingue un monogramme qui se retrouve sur une foule de bagues mérovingiennes, et qui se compose

des trois lettres N. E. S. entremêlées l'une dans l'autre (Voyez l'article de M. Baudot sur les sépultures mérovingiennes, dans les *Mém. des Antiq. de la Côte-d'Or*, t. V, p. 192). On n'est pas encore parvenu à donner la signification exacte de ce monogramme. — Provenance inconnue.

295. — **Bague en fil de laiton.** — Les fils sont très-fins et forment un nœud qui remplace le chaton. Le tout, quoique très simple, ne manque pas d'une certaine délicatesse. Cette bague a été trouvée dans des fouilles pratiquées autour de l'ancien château de Bazarnes (*Bull. de la Soc.*, 1888, p. 482). — Don de M. François-Chaslin.
296. — **Bague en bronze.** — Elle a été trouvée près de Fontenailles, dans un climat appelé la *Retraite*, où existe un cimetière des premiers temps de l'ère chrétienne (Voyez *Bull. de la Soc. des Sc.*, séance du 18 juin 1865. Comparez au Musée lapidaire, n° 20, un couvercle de tombeau provenant du cimetière précité). — Don de M. Jacques Bigé, de Fontenailles.
297. — **Bague en bronze, avec monogramme.** — Sur le chaton rectangulaire, un monogramme analogue à celui du n° 294; seulement la lettre intercalée entre les deux jambages de l'N serait plutôt un O qu'un S, en sorte qu'il y aurait NOE, au lieu de NSE. — Collection Duru.
298. — **Bague en bronze.** — A chaton discoïde, sur lequel on voit gravée une étoile à huit branches. — Collection Duru.
299. — **Bague en bronze.** — A chaton elliptique sur lequel est gravée la Vierge tenant l'enfant Jésus; la Vierge porte une couronne fleuronnée. — Collection Duru.
300. — **Bague en bronze.** — Sur le chaton circulaire le monogramme JHS, en lettres gothiques. — Collection Duru.
301. — **Chaton d'une Bague en bronze.** — Circulaire, avec verroteries incrustées. — Collection Duru.
302. — **Bague en bronze.** — Avec chaton rectangulaire évidé pour recevoir une pierre ou une verroterie. — Collection Duru.

303. — **Bague en bronze.** — Analogue à la précédente, conserve des traces de dorure. — Collection Duru.
304. — **Bague en bronze.** — Avec chaton évidé de manière à former un petit cylindre sous lequel on pouvait glisser un ornement ou peut-être un fragment de relique. La partie extérieure est fermée par quatre petites bandes de cuivre assez rapprochées pour retenir l'objet, assez écartées pour le laisser voir. — Collection Duru.
305. — **Bague en bronze.** — Gros chaton polygonal sur lequel un écusson ovale, chargé de trois bezans, deux en pointe, le troisième en abîme ; ce dernier surmonté d'un oiseau aux ailes éployées ; au-dessus, couronne de marquis, et de chaque côté les lettres A I. -- Collection Duru.
306. — **Bague en cuivre.** — Sur l'anneau, les chiffres I, II, III, II, I, répétés deux fois. — Collection Duru.
307. — **Bague en cuivre doré.** — Avec chaton ovale, contenant une cornaline gravée.
308. — **Bague en argent.** — Anneau plat, avec chaton rectangulaire, orné d'une verroterie verte, et flanqué de quatre petits fleurons aux quatre angles. — Collection Duru.
309. — **Bague en argent éiselé.** — L'anneau est aplati de manière à former deux surfaces obliques se réunissant en biseau. Sur une surface, cette légende : *Suis faille*, et sur l'autre : *Pour vous* ; rosaces et entrelacs, ^{xvi}^e siècle. — Collection Duru.
310. — **Bague en argent.** — Avec chaton circulaire préparé pour recevoir une pierre ou une verroterie. — Collection Duru.
311. — **Alliance en argent.** — Collection Duru.
312. — **Bague en ivoire.** — Ornée de cannelures ; l'anneau se réunit par trois petites boules à un chaton circulaire sur lequel on voit en relief une tête casquée. — Collection Duru.
313. — **Anneau de bronze ou d'étain.** — Avec petits points saillants à la périphérie, comme les anneaux dits à *chapelet*. — Collection Duru.

314. — **Anneau républicain.** — Large anneau en argent avec les noms de Lepelletier, Marat et Châlier, en relief, sur un plaqué d'or, et l'inscription : *Lepelletier, Marat, Châlier, martyrs de la liberté*. Il a été trouvé dans les fouilles du nouveau Palais-de-Justice, et donné par M. Piéplu, architecte du département.
315. — **Sceau ogival en bronze de Saint-Pierre-en-Vallée, d'Auxerre (XIII^e siècle).** — Dans le champ, un bras tenant une crosse abbatiale, sur un semis d'étoiles et de fleurs de lys ; dans le bas à gauche, un petit écusson qui paraît chargé d'un lion ou d'un léopard passant ; autour : *S. Abbat' Sci Petri Autis. ad causas*. — Collection Duru.
316. — **Sceau ogival en bronze (XIII^e siècle).** — Dans le champ, un croissant accosté de trois étoiles ; autour : *S. Guillelmi presbiteri*. — Collection Duru.
317. — **Petit Sceau ogival en bronze (XIV^e siècle).** Dans le champ, une fleur de lys ; autour : *S. L. de Chouseo cli (clerici)*. — Collection Duru.
318. — **Sceau ogival en bronze (XIV^e siècle).** — Dans le champ, une fleur de lys ; autour : *S. Herici de..... Siclinien* (pour Sicliniensis, de Seignelay ?). — Fonds de la ville.
319. — **Sceau ogival en bronze (XV^e siècle).** — Dans le champ, un palmier accosté de deux oiseaux fantastiques ; autour : *S. Stephi (Stephani) de Sco Ylario clerici*. — Collection Duru.
320. — **Sceau circulaire en bronze de la prévôté de Jussy (XIII^e-XIV^e siècles).** -- Dans le champ, un écu de.... au chef cousu de.... et chargé de trois écussons de.... ; autour : *S. Prepositura de Jussiaco*. Les armes gravées sur ce sceau paraissent être celles de la maison de Saint-Verain (Nièvre), qui portait d'argent au chef de gueules, chargé de trois écussons d'or (Paillot, p. 310). Serait-ce qu'à la fin du XIII^e siècle la maison de Saint-Verain possédait la seigneurie de Jussy ? Aucun document ne l'indique. D'un autre côté, nous observons qu'à cette même époque l'abbaye de Saint-Julien d'Auxerre possédait des droits censuels à Jussy (voyez *Dictionn. topogr.* de M. Quantin), et qu'une fille de la maison de Saint-Verain, Eustachie, fut abbesse de ce monastère, de 1291 à 1308. -- Don de M. Salomon, ancien avoué, à Saint-Florentin.

321. — **Sceau circulaire en bronze** (xv^e siècle). — Dans le champ, une agrafe avec son ardillon ; sur l'anneau de cette agrafe : *Ave Maria* ; autour : *S. Guib.* (Guiberti) *Tifermant curati de Beoe* (pour Beone). — Collection Duru.
322. — **Petit sceau circulaire en bronze** (xv^e siècle). — Queue à charnière se repliant sur le sceau proprement dit. Dans le champ, un écu supporté par des lions, timbré d'un casque, et chargé d'un croissant traversé par une bande avec une rose ou une molette en chef ; autour : *Germain Laillier*. — Collection Duru.
323. — **Sceau circulaire en bronze** (xvi^e siècle). — Dans le champ, un écu chargé de trois étoiles, deux en chef, une en pointe ; autour : *Marguerite de Manteville* commencement du xvi^e siècle. Ce sceau a été trouvé à Auxerre, dans une fouille pratiquée cour des Véens, et il a été donné par M. Eugène Robert.
324. — **Sceau circulaire en fer** (xvii^e siècle). — Dans le champ, un écu chargé d'une croix ; autour : *Anthoinetti de Lantaigni*. — Il a été trouvé à Auxerre et donné par M. Lorin.
325. — **Sceau circulaire en bronze de la commune de Saint-Florentin** (xvii^e siècle). — Voyez sur ce sceau, qui présente des caractères assez singuliers, les observations de M. Quantin (*Bull. de la Soc.*, 1868, p. 409). Dans le champ, un écu mi-parti Navarre et Champagne ; au-dessus et à côté, trois fleurs de lys ; autour, un encadrement à quatre lobes ogivaux ; enfin, la légende : *Scel de la commune de Saint-Florentin*, en caractères du xvii^e siècle. Nous serions tenté d'admettre que c'est un sceau de cette dernière époque, sur lequel on a copié un sceau antérieur de la seigneurie. — Il a été trouvé à Ervy (Aube), près des fossés de la ville, et donné par M. Salomon.
326. — **Empreinte en plomb d'un Sceau circulaire**. — Elle est désignée, dans les anciens catalogues, comme l'empreinte d'un sceau de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. — Fonds de la ville.
327. — **Petit Sceau campanulé, en cuivre** (xiv^e siècle). — Dans le champ, une coquille de pèlerin ; autour : *S. Michel de Montréal*. — Collection Duru.
328. — **Petit Sceau campanulé en cuivre** (xiv^e siècle).

cle). — Dans le champ, une clef et une étoile grossièrement gravées ; autour : *I Lisarvie*. — Collection Duru.

329. — **Petit Sceau campanulé en bronze** (fin xiv^e siècle). — Dans le champ, un écu chargé d'un tronc écoté en fasce, avec trois roses, deux en chef, une en pointe ; autour : *Guichart Poitevin*.
330. — **Petit Sceau campanulé, en bronze** (xv^e siècle). — Dans le champ, un objet qui semble figurer l'intérieur d'un bateau, accompagné d'une étoile. Autour : *Gilet Bagau* (ou *Batau*) ; le tout grossièrement gravé. — Collection Duru.
331. — **Petit Sceau campanulé en bronze** (xv^e siècle). — Dans le champ, un encadrement ogival ; au milieu, un écu à la fasce de sable, le chef garni d'un lambel de trois pièces, et la pointe de trois tourteaux ; autour : *S. Guill. Dcegri escuier*. — Collection Duru.
332. — **Petit Sceau campanulé, en bronze** (xv^e siècle). — Dans le champ, une doloire, un croissant et une étoile ; autour : *S. Nicel le bôteux*. — Collection Duru.
333. — **Petit Sceau campanulé, en bronze** (xv^e siècle). — Dans le champ, un écu chargé d'un sautoir accompagné de quatre merlettes ; autour : *S. Païen Dauvillier*. — Collection Duru.
334. — **Petit Sceau campanulé en bronze** (xv^e siècle). — Dans le champ, un buste de clerc, accosté d'une étoile et d'une rose ; autour : *S. G. de Hviaco* (pour Herviaco, Ervy) *clici* (clerici). — Collection Duru.
335. — **Petit Sceau campanulé, en bronze** (xv^e siècle). — Dans le champ, une rouenne et une doloire ; autour : *S. G. de Marsangi*. — Collection Duru.
336. — **Petit Sceau campanulé, en bronze** (xv^e siècle). — Dans le champ, un lion rampant, encadré par une rosace à six lobes ogivaux. Autour : *S. Marie de Plunereno* (pour Puluereno, Pourrain). — Collection Duru.
337. — **Petit Sceau campanulé en bronze** (xv^e siècle). — Dans le champ, un R majuscule ; autour : *S. R. Lecoichon cur* (pour curati). — Collection Duru.

338. — **Petit Seeau campanulé en bronze** (xv^e siècle). Dans le champ, le monogramme HP ; autour : *Hugo Poiddevin*, le tout grossièrement gravé. — Collection Duru.
339. — **Petit Seeau campanulé en bronze** (xv^e siècle.) Dans le champ, un écu chargé d'un lion rampant ; autour : un cadre composé de lobes arrondis, alternant avec des angles droits, enfin la légende : *S. Giraut Candras*. — Collection Duru.
340. — **Petit Seeau campanulé en bronze** (xv^e siècle). — Dans le champ, un écu chargé de trois roses, deux en tête et une en pointe ; autour : *S. Tibaut de Lertie*. — Collection Duru.
341. — **Petit Seeau campanulé en fer** (xv^e siècle). — L'oxidation ne laisse voir qu'un écu encadré dans une rosace de forme irrégulière, et autour une légende illisible. — Collection Duru.
342. — **Fragment de seeau campanulé en bronze** (xv^e siècle). — Dans le champ, un écu chargé d'un lion rampant ; autour, une légende illisible. — Collection Duru.
343. — **Autre objet analogue.** — Dans le champ, un écu de.... à la croix de.... Autour, légende illisible. — Collection Duru.
344. — **Autre objet analogue.** — Dans le champ, un écu de.... chargé d'un lion ou d'un léopard passant de.... autour : *S. Girard de Vielcastel*. — Collection Duru.
345. — **Autre objet analogue.** — Dans le champ, divers ustensiles que nous ne pouvons déterminer ; autour, légende illisible. — Collection Duru.
346. — **Fragment d'un petit Seeau campanulé en bronze** (xv^e siècle). — Au centre, un animal accroupi, au-dessous une étoile ; au-dessus, une fleur de lys issante ; autour, deux légendes concentriques : *Regnars Chatelein, boichiez* (boucher) *d'Auceure*. — Fonds de la ville.
347. — **Deux Seeaux campanulés en bronze** (xv^e siècle). — Sans empreinte, ou dont l'empreinte a été effacée. — Collection Duru.

348. — **Petit Sceau campanulé en bronze** (xvi^e siècle). — Dans le champ, un B majuscule surmonté d'une église, le tout encadré d'une guirlande de feuillages (on dirait des feuilles de houx ou de châtaignier.) — Collection Duru.
349. — **Petit Sceau campanulé en cuivre** (xvii^e siècle). — Dans le champ, une main tenant un cœur ; autour : *Je te le donne*. — Collection Duru.
350. — **Petit Sceau campanulé en argent** (xviii^e siècle). — Dans le champ, le monogramme *IHS* surmonté d'une croix ; autour : *Hec unica meta laborum*. La queue est formée par des lettres entrelacées, surmontées d'une couronne de marquis, avec anneau de suspension. — Collection Duru.
351. — **Petit Sceau campanulé en cuivre** (xviii^e siècle). — Dans le champ les lettres *AVM* entrelacées ; au-dessous, un oméga ; autour, guirlande de feuillages. — Collection Duru.
352. — **Objet analogue**. — Dans le champ, un crucifix.
353. — **Un petit Sceau campanulé en bronze** (xviii^e siècle). — Les armoiries qu'il porte semblent de fantaisie. — Collection Duru.
354. — **Un petit Sceau campanulé en bronze** (xviii^e siècle). — Armoiries timbrées d'une couronne de comte avec un léopard pour support. — Collection Duru.
- 355, 356. **Deux petits cachets campanulés en cuivre** (xvi^e siècle). — Au timbre une verroterie gravée. — Collection Duru.
357. — **Cachet campanulé en cuivre**. — Analogue aux précédents ; seulement le cachet proprement dit ou timbre est en nacre. Il a été trouvé à Irancy. (*Bull. de la Soc.*, 1865, p. XL). — Don de M. Montigny.
358. — **Cachet campanulé en fer**. — Sur le timbre, un lion, forme assez élégante. — Don de M. Héry, propriétaire à Auxerre.
359. — **Cachet campanulé en cuivre**. — Sur le champ, un écu chargé d'un navire voguant, et entouré

d'une guirlande de feuillages. Au-dessus et au-dessous en légende, le mot : *Navire*. — Don de M. Héry.

360. — **Cachet-Etui en fer.** — Le manche forme étui ; le cachet proprement dit est à triple surface, chacune est gravée. L'une représente un amour poursuivant et frappant un cerf, avec devise : *Antei venatio ca.....* L'autre porte un écu à la bande de... chargée de trois rosaces ou de trois molettes sur champ de... La troisième porte des lettres entrelacées et surmontées d'une couronne à fleurons. — Fonds de la ville.
361. — **Fragment d'un Cachet en bronze doré.** — Il se composait de six chatons montés sur une roue mobile. De ces chatons, trois ont disparu ; un quatrième a perdu la verroterie qui s'y trouvait enchâssée. Les deux derniers contiennent une pâte de verre ; sur l'un on lit : *Forget thee ? no !* (T'oublier ? non !). Sur l'autre, on voit une paire de ciseaux ouverts, et autour : *we fa... aga* (le reste illisible). — Collection Duru.
362. — **Petit Cachet double en bronze doré.** Empreintes indéchiffrables ; paraît être du xv^e siècle. — Collection Duru.
363. — **Cachet en bronze.** — A tige octogonale, s'élargissant vers le cachet proprement dit. Sur ce cachet, le monogramme I H S, accompagné des lettres P C. — Collection Duru.
364. — **Sceau en cuivre, à manche, du prieur-curé de Saint-Pierre-en-Vallée d'Auxerre** (xvii^e siècle). — Dans le champ, une main tenant deux cœurs enflammés traversés par une flèche. Au-dessous : *Superemineat charitas* ; autour : *Sig. prioris S. Petri Autis. ord. can. reg. congr. gallicanæ* (sceau du prieur de Saint-Pierre, de l'ordre des chanoines réguliers de la Congrégation de France). — Don de M. l'abbé Cornat.
365. — **Sceau en cuivre, à manche, du correcteur des Minimes d'Avalon** (xvii^e-xviii^e siècle). — Dans le champ, un religieux à genoux, tête nimbée ; à côté : *Charitas* ; autour : *S. Correctoris Minimorum Avalonen.* — Don de M. l'abbé Cornat.
366. — **Sceau ou cachet en cuivre, de l'Hôtel-de-Ville d'Auxerre** (xvii^e siècle). — Dans le champ,

les armes de la ville; autour : *Scel de la Maison de ville d'Auxerre.* — Collection Duru.

367. — **Cachet en cuivre de la Régie des Aides d'Auxerre et de Vézelay, dite Ferme de Bouillon** (xviii^e siècle). — Ce cachet, à manche court, porte sur le champ les armoiries de la maison ducale de Bouillon, telles qu'elles sont décrites et figurées dans l'*Hist. général. de Fr. du P. Anselme*; t. IV, p. 808; autour, on lit : *Aides d'Auxerre et de Vézelay*. Cette légende rappelle que le cardinal Mazarin avait cédé au maréchal de Turenne les droits sur les boissons, connus sous le nom de droits d'aides, à percevoir dans le comté d'Auxerre et dans l'élection de Vézelay, privilège qui, après la mort du maréchal, passa aux mains des ducs de Bouillon, ses héritiers (voyez Lebeuf, *Mém. sur le dioc. d'Auxerre*, édition Challe et Quantin, t. III, p. 475-476). — Don de M. Michelon, avocat.
368. — **Sceau en cuivre, à manche, de Jean Dépaquy, dernier abbé de Pontigny** (1788). Ce sceau porte dans son champ les armoiries de l'abbaye de Pontigny, et autour la légende suivante : *Johannes Dépaquy, abbas Pontiniaci electus*, 1788. (Voyez *Bull. de la Soc.*, 1865, séance du 18 juin.) — Don de M. Truffot, adjoint au maire de Saint-Florentin.
369. — **Petit Cachet en pierre noire.** — Porte en gravure les lettres majuscules L L F sur un semis d'étoiles. Il a été trouvé à Auxerre dans des fouilles (*Bull. de la Soc.*, 1868, p. xxii). — Don de M. Barat.
- 370, 771. **Deux cachets en fer.** — L'un porte en gravure les lettres A B; l'autre des armoiries. — Collection Duru.
- 372, 373. **Deux Sceaux ou Griffes en cuivre, de notaire apostolique.** — L'un provient de la collection Duru, et l'autre du fonds de la ville.
374. — **Timbre en fer, à manche** (xviii^e siècle). — Peut-être pour marquer les cuirs; dans le champ, une fleur de lys; autour, *Saint-Florentin. Dr. (Droit) du Roi.* — Collection Duru.
375. — **Timbre d'une presse à marquer les cuirs, en fer** (xviii^e siècle). — Dans le champ, une

fleur de lys ; au-dessous : *Cuir*s ; autour : *Auxerre*, G, P, A. — Collection Duru.

376-379. **Quatre Cachets en cuivre, armoriés.** — Collection Duru.

380. — **Cachet du Receveur général de l'Yonne, sous la première République.** — Dans le champ, une clef dans l'anneau de laquelle on lit : *Caisse publique* ; au-dessous : *République française* ; autour : *Receveur du département de l'Yonne*. — Collection Duru.

381. — **Cachet de la municipalité de Chablis, sous la première République.** — Collection Duru.

382. — **Cachet de la sous-préfecture d'Auxerre, sous la Restauration.** — Collection Duru.

383. — **Cachet de la justice de paix de Ligny-le-Châtel.** — Collection Duru.

384. — **Cachet de la justice de paix de Tonnerre.** Collection Duru.

385. — **Cachet en bronze du tribunal du district d'Auxerre (1790-1793).** — Dans le champ, les armes de France avec les mots : *La loi et le roi* ; dessous : *Tribunal du district d'Auxerre*. — Fonds de la ville.

386. — **Cachet en cuivre du tribunal du district de Sens.** — Même champ ; seulement on a effacé les fleurs de lys et les mots : *Le roi*. Au-dessous : *Justice, liberté, union* ; autour : *Tribunal du district de Sens*. — Fonds de la ville.

387. — **Cachet de la municipalité d'Auxerre.** — Même champ ; on a remplacé après coup les fleurs de lys par des rosaces, les mots *le roi* par un faisceau horizontal ; autour : *Municipalité d'Auxerre*. — Fonds de la ville.

388. — **Cachet de la justice de paix d'Auxerre (première République).** — Dans le champ, effigie de la République ; au-dessous : *République française* ; autour : *Juge de paix d'Auxerre, section des Fontaines*. Fonds de la ville.

389. — **Cachet du tribunal correctionnel de l'arrondissement de Sens** (première République). — Effigie de la République, tenant une pique surmontée du bonnet phrygien, et s'appuyant sur un faisceau ; autour : *Tribunal correctionnel, arrondissement de Sens*. — Fonds de la ville.
390. — **Cachet de la Mairie d'Auxerre**. — Fonds de la ville.
391. — **Cachet du collège d'Auxerre** (Académie de Paris). — Fonds de la ville.
392. — **Cachet du collège d'Auxerre** (Académie de l'Yonne). — Fonds de la ville.
- 393-395. **Trois Cachets de notaires d'Auxerre**. — Fonds de la ville.
- 393 bis. **Cachet de l'Ecole centrale de l'Yonne**. — Dans le champ, effigie de la République ; dessous : R. F. ; autour : *Ecole centrale de l'Yonne*. — Don de M. Lorin.
396. — **Clou à vis en fer** (xvi^e siècle). — La tête forme une surface plate, découpée et ciselée, représentant un buste d'homme ; provenance incertaine. — Don de M. Lechat.
397. — **Mare en cuivre** (xviii^e siècle). — Don de M. Ernest Joly.
398. — **Deux Cachets de la justice de paix d'Auxerre, canton ouest**. — Epoque de la Restauration. — Don de M. Mignot.
399. — **Petit Sceau à double empreinte, en bronze** (xv^e siècle). — D'un côté un écu armorié dans une rosace à lobes ogivaux et autour l'inscription : *S. Albarrici Sicardi* (?). De l'autre côté, un oiseau. Il a été trouvé à Pierre-Perthuis, près Vézelay. — Don de M. Lucien Rémacle.
- 400-401. **Plaque en bronze, avec bas-relief** (fin du xvi^e siècle). — Le bas-relief représente Vulcain forgeant les armes d'Achille. Dans un coin de la scène, on aperçoit Vénus et l'Amour. Belle composition. Largeur, 0, 29 ; hauteur, 0, 21. — Don de M^{lle} Prudot.

402. — **Cachet du tribunal de commerce d'Auxerre.** — Epoque de la Restauration. — Don de M. H. Monceaux.
403. — **Petit Sceau campanulé en argent (xvi-xviii^e siècle).** Sur la pierre qui sert de cachet, une figure de Minerve gravée. — Don de M. Récolin-Ducatte.
404. — **Boîte à secret en cuivre, avec inscription.** — Cette boîte a été fabriquée à Auxerre en 1760, par le bisaïeul du donateur, pour renfermer des rubans de compagnonnage. — Don de M. Récolin-Ducatte.
405. — **Marque fiscale en fer.** — Au centre, une fleur de lys. Autour: *Ervy. Dr. du roi.* — Don de M. Récolin-Ducatte.
406. — **Cinq Plaques de schako en cuivre.** — Epoque du premier Empire et époques suivantes. — Don de M. Récolin-Ducatte.
407. — **Manche de Poignard en bronze.** — Il est formé par deux figurines, un cavalier et une dame, qui se tiennent embrassés. Style du temps de Louis XIII. Longueur, 0, 08. — Don de M. Privé fils.
408. — **Clou en bronze armorié.** — La tête, en forme d'écu, porte en bas-relief les armes des vicomtes de Saint-Florentin, de la maison de Châtillon. — Collection Duru.
-

C. — CÉRAMIQUE (ET VERRES).

§ I. — ÉPOQUES GAULOISE ET GALLO-ROMAINE.

1. — **Fragment d'une Statuette de Vénus anonyme en terre blanchâtre.** — Cette figurine, dont la tête manque, a été trouvée dans les ferrières des environs de Mézilles. (Voyez *Bulletin de la Soc. des sciences hist. et nat. de l'Yonne*, 1849, p. 393, art. de M. Robineau-Desvoidy, avec planche). Elle n'est du reste que la reproduction d'un type très commun à l'époque gallo-romaine, et dont on rencontre partout des échantillons plus ou moins intacts. — Don de M. Robineau-Desvoidy.
2. — **Autre fragment d'une Statuette analogue.** — Portion supérieure du corps et tête, même type que la précédente. Ce fragment a été trouvé à Auxerre, dans un jardin sis au faubourg Saint-Amatre. — Don de M. Accolay.
3. — **Goulot de vase, modèle en forme de tête.** — Terre grise, avec traces de couverte rouge. La tête est d'un caractère assez pur. — Provenance incertaine.
4. — **Statuette de Latone ou de la Maternité, en terre blanchâtre.** — Encore une reproduction d'un type que l'on retrouve partout. Voyez *Normandie souterraine* de M. l'abbé Cochet, p. 166 et suiv. Celle-ci a été trouvée près d'Hauterive dans les bois. (*Bull. de la Soc. des Sc.*, 1861, p. CLXIV). Elle a été

donnée par M. l'abbé Cornat, curé du Mont-Saint-Sulpice.

5. — **Autre Statuette analogue.** — Trouvée près de Gigny, avec des médailles du Haut-Empire (*Bull. de la Soc.* 1888, p. 130). — Don de M. Lambert, de Tanlay.
6. — **Fragment d'une statuette analogue aux deux précédentes.** — Portion inférieure ; provenance incertaine.
7. — **Fragment d'un grand Vase en terre rouge avec tête de lion en relief.** — Dans la gueule du lion, un trou qui servait de dégorgeoir au vase ; tout autour de la tête, stries en forme de rayons. M. Cochet a trouvé en Normandie des vases tout-à-fait analogues (Voyez *Normandie souterraine*, pl. II n° 14, et pl. III n° 16). Le fragment ici catalogué doit venir des environs de Saint-Sauveur. — Collection Paultre-Desormes.
8. — **Autre fragment d'un Vase en poterie rouge, avec tête de lion en relief.** — Réduction du modèle précédent. Ce dernier fragment vient d'Auxerre ou des environs. — Don de M. Cotteau.
9. — **Petite tête en terre cuite.** — Fabrication grossière. Elle a été trouvée aux environs d'Auxerre. — Don de M. Cotteau.
10. — **Médailillon en terre rougeâtre, avec sujet érotique en bas relief.** — Ce médailillon a dû orner la panse d'un grand vase. M. Riocreux ne doute pas qu'il soit antique. — Provenance inconnue.
11. — **Fragment d'une poterie noire, ornée de feuillages rouges en relief.** — Révèle une œuvre très soignée comme fabrication, et très élégante comme décor. — Provenance inconnue.
12. — **Fragment de poterie brune, avec sujet en relief et de couleur blanche.** — Sur le fond brun se dessine en relief un lièvre courant, au-dessus de fougères. Ce lièvre est formé d'une matière blanche qui semble appliquée après coup ; l'œil est en émail. Ce curieux fragment d'un vase quelconque, a été trouvé entre le Mont-Saint-Sulpice et Hauteville, lieu dit Malpoine, dans un endroit qui recèle une foule

de débris gallo-romains (Voyez *Bull. de la Soc.* 1849, p. 182). Don de M. l'abbé Cornat.

13. — **Objets provenant du cimetière de Vincelles.** — Voyez sur ce cimetière à inhumations le *Bull. de la Soc. des Sc. de l'Yonne*, séances de janvier et février 1870. Comparez ce que nous avons déjà dit à propos d'un bracelet en pierre calcaire, catalogué sous le n° 28 de l'âge de pierre, et à propos de bracelets de bronze, catalogués sous le n° 25 de l'ère gallo-romaine, section des métaux. En fait de céramique et de verrerie, les objets provenant de ce cimetière et que le Musée a recueillis jusqu'à ce jour, sont : 1° **Un Vase**, à panse sphéroïdale et large goulot, poterie grossière, couverte noirâtre, mais de forme élégante et très usitée à l'époque gallo-romaine. Hauteur, 0 m. 13. — 2° **Un petit Vase**, à peu près cylindrique, couverte rouge, d'un type également très usité à l'époque gallo-romaine. Hauteur 0 m. 11. — 3° **Un Vase** à couverte rouge clair, à peu près cylindrique et à large ouverture. Hauteur, 0 m. 135. — 4° **Un Vase ébréché**, terre jaune, panse renflée, traces d'une anse et d'un bicron ou bec. Hauteur, 0 m. 14. — 5° **Fragment inférieur d'un Vase**, en poterie rouge, à grosse panse, ornée de dépressions, type analogue à ceux qui ont été trouvés dans les cimetières à ustion d'Augy et du Pont-de-Pierre (Voyez ci-dessous). — 6° **Petit Vase**, de façonnage grossier, forme de fiole, terre grise. Hauteur, 0,09. — 7° **Un Couvertele** en terre noire, avec bouton au sommet. — 8° **Petit Pot** à panse sphéroïdale, large goulot et anse, couverte noire. Hauteur, 0 m. 12. — 9°, 10°, 11°, 12° **Quatre Vases** à peu près cylindriques, type et dimensions analogues au n° 2 ci-dessus. — 13° **Deux fragments inférieurs de Vases**, type analogue au n° 5 ci-dessus. — 14° **Fragments d'un Vase en verre**, d'une grande ténuité. forme conoïdale. Il a été brisé en vingt éclats par les ouvriers. Mais il est facile d'en restituer la forme et les dimensions. — 15° **Fragments d'un autre Vase en verre**. Celui-là a moins souffert. La partie inférieure est presque intacte, le sommet du goulot également. Il affecte une forme analogue à celle des lacrymatoires, mais avec des dimensions plus grandes. — 16° **Vase en verre**, tout à fait intact, forme cylindrique au sommet s'arrondissant à la base. La couleur du verre a la même teinte (vert-clair) que les vases recueillis par M. Baudot dans les sépultures mérovingiennes de Charnay. Hauteur, 0. 06. Diamètre de l'orifice, 0, 075. — 17° **Urne**

a une anse, en terre grise, complètement analogue à celles qui ont été trouvées dans les cimetières d'Augy et d'Héry. — 18° **Un fragment de Couverte**, à goulot et à anse, couverte vert-clair, ornements en relief. — 19° **Un Vase**, en terre rouge, type analogue au n° 3 et 13, mais d'un façonnage très lourd et très épais.

14. — **Objets provenant du cimetière d'Augy.**

— Voyez sur ce cimetière, qui paraît avoir été presque entièrement un cimetière à ustion, la note insérée par M. Quantin, dans le *Bull. de la Soc.* 1886, p. 139. Les objets recueillis jusqu'à ce jour par le Musée, sont : 1° **Une Coupe**, couverte rouge mal fixée. — 2° **Une Ecuelle**, en terre grossière. — 3° **Un petit Vase** en terre rougeâtre, couverte noire. Autour de la panse, deux cordons de points blancs, et dans l'intervalle entre ces deux cordons, les lettres M. T. M. séparés par trois petits médaillons en relief, également de couleur blanche. Hauteur, 0,10. — Ces trois premiers objets ont été donnés par M. Louis de Billy. — 4° **Un Vase**, en terre rougeâtre, fine; grosse panse, marquée de larges dépressions, avec un large goulot. Hauteur, 0. 20. Don de M. Challe. — 5° **Une petite Amphore**, en terre rougeâtre, qui a été admise à l'*Exposition de l'Histoire du travail*, et décrite sous le n° 1239, dans les termes suivants : « Amphore à large panse, col étroit, terre rouge; trouvée dans le cimetière gallo-romain d'Augy (Yonne). -- Don de M. Louis de Billy.

15. — **Objets provenant du cimetière d'Héry.**

Voyez sur ce cimetière, et les fouilles qui y ont été pratiquées, une notice de M. Quantin, insérée dans le *Bull. de la Soc.* année 1884, p. 161 et suivantes, ainsi que les planches dont elle est accompagnée. Nous ferons seulement observer que la découverte de clous et de détritits ligneux, dans le cimetière d'Héry, ne dénote pas l'existence de cercueils et par conséquent d'inhumations proprement dites, mais l'existence de coffrets, où l'on avait coutume de renfermer les urnes cinéraires. Tous les objets trouvés jusqu'à ce jour démontrent qu'il y a là un véritable cimetière à ustion ou à incinération. Voici la désignation de ceux que le Musée a recueillis : — 1° et 2° **Deux Patères**, en poterie rougeâtre grossière, donnée par M. Arsène Vernassier. — 3° **Une petite Coupe**, ébréchée, terre rougeâtre, couverte brune, avec feuillage en

relief courant sur les bords (Voyez *Bull. de la Soc.* 1852, pl. II). Un type analogue a été trouvé dans le cimetière de Dieppe (*Normandie souterraine*, pl. II, n° 2). Cet objet, et tous ceux qui suivent jusqu'au n° 12 exclusivement, ont été donnés par M. le docteur Ricordeau. — 4° **Un fragment de Vase cinéraire** en poterie grossière. — 5° **Une petite Coupe**, en terre rouge. — 6° **Un fragment de Poterie rougeâtre**, débris d'un très grand vase, et qui porte l'estampille SEX. DOM. en belles capitales romaines (Voyez *Bull. de la Soc.* 1864, p. 154). — 7° **Divers fragments de Vase en verre**, parmi lesquels deux sont d'un bleu foncé, celui que les amateurs de faïences appellent bleu persan. — 8° **Une petite Tête d'homme et une Tête d'oiseau**, en terre cuite, œuvre grossière. — 9° **Une Lampe**, en poterie jaune, avec un cheval en relief sur la surface supérieure (*Bull. de la Soc.* 1854, pl. 4). — 10° **Un Vase**, qui est indiqué par les anciens catalogues comme ayant été trouvé plein d'ossements calcinés. — 11° **Fragment d'une Statuette de Vénus Anadyomène**, en terre blanchâtre, débris d'un type semblable à ceux catalogués sous les nos 1 et 2 de la présente série. — 12° **Goulot modelé en forme de tête**. Il est décrit et lithographié dans le Bulletin de 1854 (pl. V). Seulement il a subi quelques avaries nouvelles dans le double déménagement de nos collections. — 13° **Deux petits Biberons**, en terre jaune, l'un intact, l'autre ébréché (*Bull.* 1854, pl. II). Ces deux objets et tous ceux qui vont suivre sont dus à la générosité de M. Paul Bernard, d'Héry. — 14° **Petit Vase**, forme de huire, anse cassée, avec ornements en relief sur la panse, terre jaune. Il est analogue comme type et décoration à celui qui se trouve gravé dans l'*Abécédaire* de M. de Caumont (Ere gallo-romaine), p. 417. Il paraît même plus élégant comme décoration. — 15° **Petit Vase cinéraire**, forme de cotyle, anse et pied ébréchés, ornements en relief sur la panse (*Bull.* 1854, pl. II). Le fond contient encore des ossements calcinés, amalgamés avec de la terre et du sable, et adhérant aux parois du vase. — 16° **Petite Coupe**, en poterie rouge brun, feuilles en relief sur les bords, analogue au n° 3 ci-dessus. — 17° **Petite Coupe**, en poterie grossière. — 18° **Coupe encore plus petite**, un jouet plutôt qu'un ustensile. — 19° **Assiette**, poterie à couverte noire. — 20° **Vase**, forme de deux cônes juxtaposés; celui du haut orné de cannelures, le goulot manque (*Bull.* 1854, pl. II). — 21° **Terrine**, en poterie grise. — 22° **Fragment**

d'un **petit Vase**, en forme d'olla, poterie grossière, ayant tous les caractères de la poterie gauloise. — 23° 24° **Figurines d'animal couché**, en terre blanche, creuses à l'intérieur. Elles ne sont pas assez intactes pour qu'on puisse savoir au juste quel animal elles représentaient. On n'est pas d'accord non plus sur la destination qu'elles peuvent avoir. Voyez la lithographie de l'une d'elles, *Bull.* 1854, pl. V. — 25° **Vase cinéraire**, en forme d'olla, petite, terre fine jaunâtre. — 26° **Fragment de Couvercle**, en poterie grise. — 27° **Fragment de Poterie**, à feuilles en relief, analogue au n° 16. — 28°, 29° **Fragment de petites Ollas**, en poterie grise. — 30° **Fragment d'un petit Vase**, dont la panse est divisée en deux par une arête horizontale; poterie grise. — 31°, 32° **Petites Ollas**, en poterie grise. — 33° 34° **Tessons de Vases**, en poterie dite de Samos, avec décoration de rinceaux, de feuillages et d'animaux en relief. — 35° **Fragment d'une Coupe en verre**. — 36° **Deux fragments de Fioles en verre**, dites lacrymatoires. L'une est presque entière. Le verre est épais et d'une teinte verdâtre assez prononcée. — 37° **Petite Urne**, à une seule anse, en terre jaune (*Bull.* 1854, pl. II). L'anse a été cassée depuis que cet objet a été lithographié. — 38°, 39°, 40°, 41° **Quatre Vases cinéraires**, de forme ollaire, en poterie grossière, faite à la main, et analogues aux poteries gauloises. Les numéros 40 et 41 sont encore pleins d'ossements agrégés avec du sable et des racines, et formant une masse compacte qui adhère aux parois du vase. De plus, le n° 41 montre, au dessus des débris humains qu'il renferme, un tesson de poterie grossière, servant de couvercle. — 42° **Feuille** en terre grise, assez grossière, mais dont le rebord est orné de trois cannelures concentriques. Elle est pleine d'ossements, comme les n°s 40 et 41. — 43° **Débris d'une Olla cinéraire**, en poterie extrêmement mince. Elle était recouverte d'un couvercle en poterie grossière, dont il ne reste que des fragments (Voyez *Bull.* 1854, pl. I). Nous l'avons vidée, et nous y avons trouvé une mâchoire d'enfant mêlée à d'autres ossements calcifiés, sans aucun objet de bronze. — 44° **Olla cinéraire**, en poterie gris-jaune, pleine d'ossements agrégés avec du sable et des racines. — 45° **Autre Olla cinéraire**, en poterie à couverte noirâtre (*Bull.* 1854, pl. I). Elle contenait des ossements et du sable, qui se sont désagrégés et que nous en avons extraits. — 46° **Fragment inférieur d'un Vase**, à base élégante. Il contient encore un mélange d'os et de sable, dans

lequel on voit poindre plusieurs petites fibules en bronze, dont nous n'avons dégagé que le haut, pour montrer comment on les rencontre dans les cimetières à ustion. — 47° **Bol**, en terre grise, à panse aplatie, plein d'ossements amalgamés comme il est dit ci-dessus, surmonté d'une assiette en guise de couvercle, crevasé, fendillé, percé par des racines, mais formant une masse qu'on a respectée, comme un spécimen curieux, des sépultures gallo-romaines, pendant la période d'incinération. — 48° **Ecuelle**, analogue au n° 42, mais ne contenant plus de débris humains. — 49° **Olla cinéraire**, en terre jaune, avec couvercle formé de la partie supérieure d'un vase à goulot rond. Elle contenait des ossements qui en ont été retirés. (Sa hauteur a forcé de la placer dans les vitrines inférieures, ainsi que les deux numéros qui suivent). — 50° **Urne à une anse**, terre jaunâtre, conservation parfaite (*Bull.* 1854, pl. II). — 51° **Urne**, de forme analogue, ébréchée. — Quant aux objets en bronze provenant des fouilles d'Héry, voyez aux vitrines spéciales, où ils sont renfermés avec d'autres échantillons de la même époque.

16. — **Objets provenant d'un cimetière gallo-romain, situé entre Auxerre et Appoigny.** — La situation précise de ce cimetière est, entre le Pont de Pierre et Appoigny, à l'est de la route, à peu près en face du hameau des Bries, lequel est à l'ouest de la même route. On l'a appelé indifféremment « *Cimetière du Pont-de-Pierre et Cimetière des Bries* ». Voyez Leblanc, *Recherches hist. sur Auxerre et ses environs, passim*; et *Rép. archéol. de l'Yonne*, notice sur Appoigny. La nature de tous les objets qu'on y a trouvés indique un cimetière à ustion comme les deux précédents. Voici l'indication sommaire de ceux que le Musée a recueillis jusqu'à ce jour : 1° **Grande Ecuelle**, en terre blanchâtre, polie à la surface, rugueuse à l'intérieur, avec canal ou déversoir pratiqué dans le rebord. Les anciens catalogues mentionnent qu'on a trouvé dans cette écuelle les débris d'une tête humaine. — Don de M. Henri Gallois. — 2° **Une Coupe**, en poterie rouge. « On y a placé disent les anciens catalogues, un grand nombre de clous provenant des cercueils » (ou plutôt des coffres). Malheureusement ces clous ont disparu. — Don de M. le président Gallois. — 3° **Petite Ecuelle**, couverte rouge, mal fixée. — Même donateur. — 4° **Petit Vase**, en terre fine, d'un rouge brun, presque cylindrique. Hauteur, 0, 09. Même donateur. —

5° **Vase**, en terre fine, de couleur rougeâtre, à panse sphéroïdale, marquée de dépressions et se terminant par un large goulot. Les anciens catalogues mentionnent qu'on a trouvé au fonds de ce vase un moyen bronze de FAVSTINA SENIOR. Hauteur, 0, 17. — Donateur, M. Leblanc d'Avau. — 6° **Vase** en terre fine, de couleur rougeâtre, panse oblongue, marquée de dépressions, goulot allongé. Hauteur, 0, 17. — Don de M. Leblanc d'Avau. — 7° **Petit Vase**, en poterie noirâtre, ébréché. — 8° **Dix Lampes en poterie**, sans caractère spécial. — 9° et 10° **Deux petites Urnes**, analogues à celle d'Iléry n° 50, en poterie jaune. Les dimensions nous ont forcé de les placer dans une vitrine inférieure. Elles ont été données toutes les deux par M. Leblanc-d'Avau.

17. — **Poteries ou fragment de Poteries, provenant des fouilles de Saint-Aignan.** — Aucune de ces poteries, ou aucun de ces débris ne présente par lui-même un intérêt sérieux. Néanmoins nous avons cru devoir les conserver tous et les réunir à titre de renseignement archéologique sur une localité si féconde en produits gallo-romains. Nous y avons joint un morceau de verre, fondu probablement à la suite d'un incendie. Comparez, du reste, avec les fragments amalgamés sous le présent numéro, les objets de même provenance, catalogués isolément, sous quelques-uns des numéros qui suivent.
18. — **Vase à couverte noire, reflets métalliques.** — Panse ronde, avec dépressions, et double cordon de stries; goulot court et large. — Collection Paultre-Desormes.
19. — **Vase en poterie noirâtre.** — Panse renflée, et formant vers le milieu de sa hauteur un biseau ou une arête longitudinale. Il a été trouvé dans les environs d'Auxerre. — Don de M. Cotteau.
20. — **Petit Vase en poterie rouge, craquelée.** — Forme cylindrique. — Même provenance que le numéro précédent.
21. — **Vase à couverte noire.** — Large panse; orné de cordons formés par des dépressions, et d'un double cordon formé par trois rangs de pointillés. — Don de M. Cotteau.
22. — **Fragment d'écuelle, en terre blanchâtre.**

de fabrication grossière. — Trouvée à Auxerre, au faubourg Saint-Julien, dans le puits du jardin Pichoret ; elle porte sur le rebord l'estampille suivante en capitales romaines : SAB... S. F. (La marque de Sabinus s'est déjà trouvée plusieurs fois. Voyez de Caumont, *Abécédaire*, Ère gallo-romaine, p. 399-400).

23. — **Fragment d'Anse en poterie rougeâtre.** — Trouvée à Raveuse, commune de Gurgy. Elle porte l'estampille LISE.
24. — **Fragment d'une autre Anse en terre rougeâtre.** — Indiquant un vase de grande dimension. Elle porte l'estampille CHR.
25. — **Fragment de Coupe en terre dite de Samos.** — Avec la marque : VITA. Ce fragment a été trouvé à Auxerre.
26. — **Fragment de Vase, même poterie.** — Avec la marque : GRACCI. N.
27. — **Fragment de Vase, même poterie.** — Avec la marque : DERRI. M.
28. — **Fragment d'un Vase, même poterie.** — Avec la marque : MEDILVS. — Vient des fouilles de Saint-Amatre.
29. — **Fragment analogue.** — Avec la marque : ARDAC MA. — Fouilles de Saint-Amatre.
30. — **Fragment analogue.** — Avec la marque : OF LIGN. — Fouilles de Saint-Amatre.
31. — **Fragment analogue.** — Avec la marque : ATVL-LIANI ; comparez avec le n° 36. — Don de M. Cotteau.
32. — **Fragment analogue.** — Avec la marque : OF MOMMO.
33. — **Fragment analogue.** — Avec la marque : CARATI M. — M. l'abbé Cochet signale une marque analogue sur des vases funéraires trouvés à Saint-Martin-en-Campagne, dans des sépultures gallo-romaines à ustion, CARATILI M. (Voyez *Sépultures gauloises, romaines, franques*, etc., p. 60.) Il ajoute que la même marque avait été déjà trouvée en Angleterre.

- 33 bis. **Fragment analogue.** — Avec la marque : BVR-DONI OF.
34. — **Fragment analogue.** — Avec une marque composée de deux mots : FELI FECI, l'un au-dessous de l'autre.
35. — **Couvercle de vase en terre rouge.** — Sur le sommet SAC.... MAN.
36. — **Bel en terre rouge.** — Au fond : ATILIAN O. Cette marque est très connue (Voyez de Caumont, *Abécédaire d'Arch. gallo-romaine*, p. 400.)
37. — **Fragment de Vase en poterie rouge.** — Avec la marque : SVLPICIANI. — Collection Paultre.
38. — **Fragment de poterie à couverte rouge.** — Avec la marque : CVRMILIVS F. — Collection Paultre.
39. — **Lampe en terre cuite.** — Avec figure en relief à la surface supérieure ; elle a été trouvée à Sens dans les fouilles de l'ancien amphithéâtre. — Don de M. le docteur Tonnellier.
40. — **Vase en poterie rouge, orné de rinceaux et d'animaux en relief.** — Il a été trouvé le 17 juillet 1861 dans des fouilles opérées au cimetière de Sens (*Bull. de la Soc.*, 1862, p. LXI.) — Don de M. Goulet.
- 40 bis. **Fiole en verre, dite lacrymatore.** — Bien intacte, et très irisée par suite de la décomposition qu'un long séjour dans le sol a fait subir à la pâte. Elle appartient au type à base conoïdale, tige cylindrique et goulot à rebords plats (Voyez la *Normandie souterraine*, pl. V, n° 45, type analogue). Au contraire, les fragments trouvés à Héry et catalogués sous le n° 15-36 appartenaient au type en forme de larme ; malheureusement la provenance de ce bel échantillon est incertaine. Il vient d'Auxerre ou des environs, mais il nous a été impossible de recueillir des renseignements plus précis.
41. — **Fragment de Poterie grossière.** — Trouvé en même temps que le couteau de silex catalogué sous le n° 25 de l'âge de pierre, et les autres fragments conservés sur la même plaque. Nous avons placé ici ce morceau comme un des plus vieux échantillons de

poterie, et peut-être le plus vieux que possède le Musée.
— Don de M. Rapin fils.

42. — **Débris d'un Vase en poterie grossière.** — Ce tesson provient d'un vase trouvé en 1863 à Charentenay, et qui contenait 248 pièces de monnaie romaines d'argent, dont 134 consulaires, et une centaine de l'empereur Auguste. Il présente tous les caractères que les archéologues considéraient comme inhérents à la poterie gauloise.
43. — **Fragment du col d'un grand Vase.** — Poterie grossière ; de caractère gaulois comme composition, mais semble fait au tour. — Provenance inconnue.
44. — **Fragment de Poterie grossière.** — A peu près le même caractère que la précédente ; on y remarque un appendice percé qui ressemble à l'extrémité supérieure des lampes gauloises et gallo-romaines. — Provenance inconnue.
45. — **Débris de Poterie grossière.** — Remarquable par un appendice de forme à peu près conique, destiné à faciliter la préhension. Sur cet appendice, un creux imitant l'empreinte profonde d'un bout de doigt. — Provenance inconnue.
46. — **Partie supérieure d'un Vase en poterie grossière.** — Goulot circulaire et diaphragme intérieur percé de petits trous comme une passoire. Il a été trouvé à Bonnard, en même temps qu'une tête de bœuf (*Bos primigenius*). Voyez au *Bull. de la Soc.*, une notice que M. Monceaux doit publier sur cette trouvaille importante.
47. — **Fragment d'un Vase en poterie grossière.** — Pâte rouge, noircie extérieurement par l'action du feu ; présente tous les caractères attribués à la poterie gauloise. — Provenance inconnue.
48. — **Fragment d'un Vase en poterie grossière.** — Jaunâtre et, suivant toute apparence, faite sans l'aide du tour ; elle est ornée d'un cordon de creux circulaires, également faits à la main ; nous la considérons comme gauloise. — Provenance inconnue.
49. — **Petite Ecuelle de poterie grossière.** — Elle est indiquée par les anciens catalogues comme ayant

été remplie de cendres et d'ossements calcinés. — Provenance inconnue.

49 bis. **Ecuelle de poterie noire.** — La pâte est grossière, cellulaire, analogue à celle des poteries gauloises, mais la forme est assez recherchée ; la surface extérieure est décorée de moulures, et l'on remarque par-dessous la trace de petits pieds. Elle a dû être trouvée aux environs de Saint-Sauveur, car elle vient de la collection Paultre-Desormes.

50. — **Fragments d'une Ecuelle en poterie grossière.** — Caractère gaulois. — Provenance inconnue.

51. — **Fragments de Vases en poterie grossière.** — Ces fragments, qui présentent tous les caractères attribués à la poterie gauloise, proviennent d'un cimetière trouvé en 1850, près et au-dessous de Jonches. Voyez sur cette découverte le *Bull. de la Soc.*, 1850, p. 411 et 1851, p. 434. Les vases étaient pleins d'os réunis par une chaînette de cuivre et un clou « à tête grosse comme un œuf ; » malheureusement on n'a conservé ni clous, ni chaînettes. Quant aux fragments de poterie catalogués sous le présent numéro, ils ont été recueillis par M. Lorin, architecte à Auxerre, et donnés par lui au Musée.

51 bis. **Fragments de vases en poterie grossière.** Ils ont été recueillis dans une sablière ouverte en 1870 près de la ferme des Isles, un peu au-dessous d'Auxerre, en face de Jonches ; ces fragments paraissent tous appartenir à la céramique gauloise, et quelques-uns dépendent de vases d'une très grande dimension. Espérons que la continuation des fouilles fournira ces renseignements précis sur ce gisement curieux. — Don de M. Ficatier, conducteur des ponts et chaussées.

52. — **Trois fragments d'Ecuelle en poterie grossière.** — Paraît avoir été noircie à l'intérieur. Provenance incertaine.

53. — **Fragment d'un grand Vase en poterie grossière.** — Pâte grossière, teinte noirâtre ; panse aplatie en biseau, et sur ce biseau trace d'ornements rudimentaires ; quoique ce vase paraisse avoir été fait à l'aide du tour, il présente les caractères généraux de la poterie gauloise. — Provenance incertaine. *Nota.* — Les n^{os} 41 à 53 représentent ce que le Musée

possède de plus ancien en fait d'échantillons de céramique locale.

84. — **Couvercle de Vase.** — Poterie noirâtre, avec bouton cylindrique au sommet ; forme irrégulière, bossuée. — Provenance incertaine.
- 84 bis. **Fragment de Poterie.** — Avec appendice destiné à faciliter la préhension et, dans cet appendice, creux ménagé en forme du bout d'un doigt ; voyez quelque chose d'analogue au n° 48. — Provenance incertaine.
85. — **Fragments de Poteries recueillis dans les ferriers de la Puisaye.** — Les uns sont en terre rouge dite de Samos, avec ornements en relief ; les autres, noirâtres à reflets métalliques, avec ornements imprimés en creux. L'un de ces derniers ne manque pas d'élégance. Tous appartiennent à la céramique gallo-romaine. Ils ont été trouvés au ferrier des Biards, près Fontaines, à ceux de Perreault et de Nailly, près Mézilles, etc. (Voyez *Bull. de la Soc.*, séance du 2 août 1863). — Don de M^{me} veuve Arrault.
86. — **Fragments de poteries recueillis à Triguères** (Loiret). — A reflets métalliques. — Don de M. le comte d'Estampes (*Bull. de la Soc.*, séance du 3 février 1867). Voyez sur les fouilles de Triguères une note de M. Challe, *Bull.* de 1862, p. LXII.
87. — **Fragments d'un grand Vase.** — Fond rouge avec ornements jaune-clair en relief, le tout avec couverts vitrifiée, presque aussi épaisse qu'un émail ; ce fragment appartient-il bien à l'époque gallo-romaine ? — Provenance inconnue.
88. — **Fragments de Poterie provenant d'Auxerre.** — Ils sont tous en poterie rouge dite de Samos, et la plupart couverts d'ornements, tels que rinceaux, entrelacs, animaux, figurines, etc. Nous les avons groupés sur deux plaques, sans numérotage spécial, à titre de renseignements, et nous croyons inutile d'en donner ici une description détaillée.
- 88 bis. **Vase funéraire en poterie grossière**, napiforme, avec un goulot droit malheureusement cassé, et les traces d'une anse. Il a été trouvé à Auxerre dans

les fouilles du nouveau palais de justice, à côté du cippe de Carabella (Musée lapidaire), n° 11. — Don de M. Lechat.

- 59-60. **Deux Biberons.** — L'un en terre blanche, l'autre en terre rouge; aucun n'est intact. — Don de M. Cotteau.
- 61-62. **Deux petites Fioles.** — Poterie rougeâtre, forme dite lacrymatoire.
63. — **Très petite Olla.** — En poterie grise.
- 64-65. **Petit Vase à pédoncule terminal en pointe.** — Ce pédoncule rappelle en petit la partie inférieure des grandes amphores destinées à conserver le vin. Voyez des échantillons analogues à ceux-ci dans les objets provenant des fouilles de Saint-Aignan.
66. — **Fragments d'un petit trépiéd.** — Poterie noire, ornée de stries gravées.
67. — **Petit Vase à pédoncule terminal en pointe.** — Même disposition que les n° 64 et 65. Seulement ils ont la panse ovoïde, tandis que le n° 67 a la panse sphéroïdale.
68. — **Débris d'une petite Urne.**
69. — **Partie supérieure d'un Vase à ouverture trilobée.** — Poterie rougeâtre.
70. — **Petite Ecuelle.** — Bords verticaux. — Don de M. Cotteau.
71. — **Fragment d'une petite Coupe.**
72. — **Fragment de Vase.** — Couverte noire; cordon strié.
73. — **Fragment de Vase.** — Poterie noire assez fine.
74. — **Partie supérieure d'un Vase à ouverture trilobée.** — Analogue au n° 79.
75. — **Petite Ecuelle en poterie grossière.** — Trouvée à Auxerre, dans le jardin de l'ancien couvent des Jacobins. — Don de M. Paul Bert.

- 76 — **Partie inférieure d'une grande Amphore.** — A pédoncule terminal. Le goulot et les anses manquent. La partie qui reste est encore longue de 0, 80. Elle vient, paraît-il, d'Entrains (Nièvre). Ancien fonds de la ville.
77. — **Fragment d'Euclle.** — Fouilles de Saint-Aignan.
78. — **Partie inférieure d'une Amphore.** — A long pédoncule. Fouilles de Saint-Aignan.
- 78 bis. **Fragment d'Euclle en poterie rouge-clair.** — La surface extérieure est ornée de stries concentriques. — Collection Paultre-Désormes.
79. — **Fragment d'Euclle, en terre grise.** — Trouvée à Auxerre, faubourg Saint-Julien, jardin Pichoret.
80. — **Autre fragment d'Euclle.** — Provenance incertaine.
81. — **Deux goulots d'Amphore, avec les anses.**
82. — **Partie supérieure d'une grande Amphore.** — Ancien fonds de la ville.
83. — **Fragment d'un grand Vase en terre rouge.** — Orné de filets concentriques. A en juger par ce fragment, le vase devait avoir de très grandes dimensions. Il a été trouvé à Auxerre, jardin Madelénat.
- 83 bis. **Tuyau pour conduite de chaleur en terre cuite rougeâtre.** — Forme de parallélépipède creux, avec stries gravées sur deux faces. Il présente la plus complète analogie avec les objets du même genre, décrits par M. de Caumont, *Cours d'Antiquités*, t. II, p. 172, et par M. Brongniart, *Traité des Arts céramiques*, t. I, p. 374. Il a été trouvé à Auxerre, dans une maison de la rue des Lombards, où l'on a découvert des vestiges de bains gallo-romains (Voyez *Bull. de la Soc. des Sc.* 1853, p. 83). — Don de M. Lorin.
- 83 ter. **Deux carreaux de piller d'Hypocauste en terre cuite.** — L'un forme un disque complet et l'autre seulement un quart de disque. — Provenance incertaine.

84. — **Brique en forme de clavier.** — Provenant de la voûte d'un four à poterie gallo-romaine, découvert à Auxerre, faubourg Saint-Julien, dans un jardin de M. Charles Joly. — Don de M. Lorin.
- 84 bis. **Partie supérieure d'une grande Amphore.** — Trouvée à Beaumont, près du moulin Vernassier. — Don de M. le docteur Ricordeau.
85. — **Petite Urne en poterie jaune.** — A une anse et large goulot; forme élégante. Elle a été trouvée à Auxerre, en 1844, près des murs de l'ancienne abbaye de Saint-Julien, à un mètre de profondeur.
86. — **Partie inférieure d'une autre Urne en poterie grise.** — Forme analogue à la précédente; panse plus large; traces d'une anse; le goulot manque. La poterie est extrêmement mince. Cet objet curieux a été trouvé dans l'Yonne, lors des fouilles nécessitées par la construction du barrage de Bassou, à 1 m. 50 de profondeur dans le sable et l'argile (*Soc. des Sc.*, séance du 9 janvier 1869). — Don de M. Brun.
87. — **Petite Urne en terre blanche.** — A une anse; trouvée aux environs d'Auxerre. — Don de M. Cotteau.
88. — **Olla en poterie noirâtre.** — Terre présentant quelqu'analogie avec les poteries de grès. Ce vase a été trouvé à Gurgy (*Bull. de la Soc.*, 1847, p. 261) et donné par M. Quantin.
89. — **Partie supérieure d'un Vase en poterie rouge.** — Goulot évasé, laissant voir à la base un diaphragme intérieur percé de trous comme une passoire; provenance inconnue.
90. — **Petit Vase en poterie blanche.**
91. — **Fragment d'une lampe à pied en terre grise.** — Comparez avec le n° 104. Les deux échantillons réunis indiquent assez bien la nature de l'objet complet. Celui-ci a été trouvé en 1848, à St-Florentin, dans le mamelon de l'Afrique, à cinq mètres au-dessous du sol, lors des travaux nécessités par l'établissement de la route. — Don de M. Mondot de Lagorce, ingénieur des ponts et chaussées.
92. — **Petite Olla en terre grise.** — Fonds de la ville.

93. — **Petite Amphore en terre rougeâtre.** — Belle conservation. Elle ressemble beaucoup à celle provenant d'Augy, seulement le goulot est plus large. Elle a été trouvée à Saint-Aignan et donnée par M. Raison, ingénieur du chemin de fer.
94. — **Petite Ecuelle en poterie rougeâtre.**
95. — **Moulage d'un Vase à figurines.** — L'original a été trouvé à Vireaux, dans le creux d'un rocher ; il était rempli de médailles romaines. La forme de ce vase est bizarre ; il est orné de deux rangs de têtes humaines grossièrement modelées ainsi que d'un rang de têtes de chien (*Bull. de la Soc.*, 1853, p. 227). — Don de M. Coutant, des Riceys.
96. — **Petit Pot en poterie noirâtre.** — Forme à peu près cylindrique ; poterie très mince et très fine. Il a été trouvé aux environs d'Auxerre et donné par M. Cotteau.
97. — **Pot en poterie rouge.** — Large goulot ; traces d'une anse. La poterie est grossière, mais la forme assez élégante.
98. — **Petit Pot en terre jaunâtre.** — Forme ovoïde ; anse latérale.
- 99-100. **Deux Pots en terre blanchâtre.** — Forme analogue à celle du n° 37. — Don de M. Cotteau.
101. — **Très petite Fiote en poterie grise.** — Traces de couverte noire. — Don de M. Cotteau.
102. — **Vase en terre jaunâtre.** — Analogue au n° 97 ; terre plus fine, traces de couverte rouge. — Don de M. Cotteau.
103. — **Olla en terre grise.** — La panse aplatie en biseau horizontal.
104. — **Fragment de Lampe à pied.** — En terre jaune. Comparez avec le n° 91. — Don de M. Cotteau.
105. — **Olla en terre rougeâtre.** — Don de M. Cotteau.
- 105 bis. **Olla en terre noire.** — Don de M. Cotteau.

106. — **Quatorze Lampes.** — De formes diverses, quoique se rattachant toutes au même type, celui qu'on rencontre partout. Il y en a qui ont été données par M. Cotteau. La plupart sont de provenance incertaine.
107. — **Grande Amphore en terre rougeâtre.** — Trouvée à Auxerre, dans le jardin de M. Madelénat, qui en a fait don à la ville. Elle est d'une conservation remarquable. Base plate, panse ovoïde, décorée de cannelures, larges anses aplaties, goulot orné de cordons et se terminant par un grand orifice. L'ensemble est très élégant dans sa simplicité. Hauteur, 0 m. 65.
-

C. — CÉRAMIQUE (ET VERRES).

§ II. — MOYEN-AGE ET TEMPS MODERNES.

1. — **Trois Pots funéraires à encens** (XI^e-XII^e siècle). — Voyez, sur la nature et la destination de ces vases, l'*Abécédaire d'Archéologie religieuse* de M. de Caumont, 3^e édition, p. 315-316, et les *Sépultures gauloises*, etc., de M. l'abbé Cochet, p. 303 ; ceux-ci n'ont pas d'anses et sont percés de trous réguliers pratiqués avant la cuisson. La poterie qui les compose ne présente aucun caractère remarquable. Ils ont été trouvés à Auxerre en 1796, lors des fouilles pratiquées dans l'ancien cimetière de l'église Saint-Regnobert.
2. — **Vase analogue aux précédents.** — Trouvé à Auxerre, en 1808, dans le cimetière de l'ancien couvent des Cordeliers.
3. — **Quatre Vases analogues aux précédents.** — Trouvés à Auxerre, dans les dépendances de l'ancien hospice de la Madeleine (cimetière du Montartre), et dans des fouilles opérées le long de l'église Saint-Germain, côté du sud (*Bull. de la Soc.*, 1848, p. 193, et 1852, p. 262).
4. — **Trois Vases analogues aux précédents.** — Ils ont été trouvés en même temps que ceux catalogués au n^o 3, mais ils s'en distinguent en ce que les trous ont été percés sur la panse après la cuisson et d'une manière très imparfaite (voyez *Bull. de la Soc.*, 1852, p. 262).
5. — **Sept petits Vases.** — Sans anse ; de la nature de ceux que l'on plaçait dans les tombeaux avec de l'eau bénite. Ils ont tous été trouvés à Auxerre. — Fonds de la ville.

6. — **Pot en terre grise.** — A anse. — Don de M. Cotteau.
7. — **Pot en terre grise.** — Analogue au précédent, plus petit.
8. — **Deux rondelles en poterie noirâtre.** — Provenance inconnue.
9. — **Ecuelle en poterie grise.**
10. — **Ecuelle plus petite en terre jaune.**
11. — **Deux autres Ecuellen encore plus petites.**
12. — **Fragment de Vase à vernis noir très brillant.**
13. — **Lampe à quatre bees.** — Couverte à l'extérieur d'un vernis verdâtre. — Don de M. Cotteau.
14. — **Petit Pot.** — Vernis noir à l'extérieur.
15. — **Petit Baril.** — Avec trou de suspension indiquant qu'il a servi de bouteille portative ; vernis vert à l'extérieur. — Don de M. Cotteau.
16. — **Fragment de Poterie.** — Espèce de tampon à bouton cylindrique estampillé d'une fleur de lys (*Bull. de la Soc.*, 1856, p. 456). — Don de M. Lorin.
- 16 bis. **Fragment d'un grand Vase.** — Poterie jaunâtre avec rubans en relief, le tout recouvert à l'extérieur et à l'intérieur d'un vernis verdâtre ; spécimen curieux de fabrication. Il a été trouvé près d'Auxerre, lieu dit Saint-Gervais, dans une carrière de sable. M. Riocreux, conservateur du musée de Sèvres, pense que ce fragment est plutôt du XI^e siècle. — Don de M. Cotteau.
- 16 ter. **Fragment d'un Vase en terre rouge** (XV^e siècle). — Panse sphéroïdale avec anse ; goulot court et évasé ; sur le devant, on remarque des traits entrecroisés affectant un peu la forme de lettres majuscules, et formés par l'application d'un vernis jaune tacheté de vert. Ce pot a été trouvé en avril 1870, près d'Augy, sur le territoire de Saint-Bris ; il renfermait une grande quantité de monnaies du temps de Charles VI. — Don de M. Téliémaque, vigneron à Augy.
17. — **Taille à inscription** (1713). — Elle porte l'inscription suivante gravée à la pointe en écriture cursive : « Dieu soit béni à tout jamais. » Thuille faite

par moi, Jean Goureau, thuille de Blégnny, 15 juin 1713. » Elle a été trouvée à Auxerre dans la toiture de la maison d'école de la rue de Paris. (*Bull. de la Soc. des Sc.*, séance du 7 juin 1868).

18. — **Tuile recouverte d'une croûte de plomb fondu.** — Cette tuile, jadis placée sur une des maisons voisines de l'horloge d'Auxerre, a été couverte d'une véritable pluie de plomb pendant le désastreux incendie du 28 septembre 1823, qui a consumé l'ancienne flèche. Elle a été conservée jusqu'ici en souvenir de ce triste événement et nous croyons devoir suivre l'exemple de nos prédécesseurs.
19. — **Quinze Carreaux émaillés, provenant du château de Voutenay et du manoir de Sacy (xiv^e siècle).** — Quatorze de ces carreaux ont été trouvés dans l'emplacement de l'ancien château-fort de Voutenay, dépendant de l'abbaye de Vézelay. Les n^{os} 1 à 3 sont identiques à certains carreaux de l'église de Vincelles, décrits et représentés par M. Emile Amé dans son grand ouvrage intitulé : *Les Carrelages émaillés du Moyen-Age et de la Renaissance*. Le n^o 6 se retrouve au château de Courterolles (voyez *eodem*) ; les numéros suivants se retrouvent également à Précy-le-Sec, ce qui est tout naturel, puisque Précy-le-Sec était, comme Voutenay, une dépendance de l'abbaye de la Madeleine (Voyez *Bull. de la Soc. d'Etudes d'Avallon*, année 1861) ; enfin, le n^o 15 a été recueilli dans la chambre de la Commanderie de Sacy (voyez les *Carrelages émaillés du moyen-âge*). — Don de M. Lalsal.
20. — **Quatre Carreaux émaillés provenant d'un hôtel sis à Tonnerre et connu sous le nom d'Hôtel de Louise de Clermont (xvi^e siècle).** — Voyez sur ce carrelage l'ouvrage de M. Emile Amé, *Carrelages émaillés*, p. 94 et suiv. Comparez une notice de M. Camille Dormois insérée au *Bull. de la Soc. des Sc.*, de 1860, p. 123 et suiv., et accompagnée d'une planche chromolithographiée. Parmi les quatre carreaux recueillis par le Musée d'Auxerre se trouvent ceux qui portent les inscriptions : *Vive le roi ; c'est mon plaisir*. — Don de M. Camille Dormois.
21. — **Douze Carreaux émaillés provenant du château de Marguerite de Bourgogne à Tonnerre (xiii^e siècle).** — Voyez sur ces carreaux l'ouvrage de M. Emile Amé, sur les *Carrelages émaillés*, p. 33 et suivantes, ainsi que les trois planches qui l'accompagnent. Parmi les douze carreaux recueillis

par le Musée d'Auxerre, on en remarque deux qui portent les armoiries de Marguerite de Bourgogne (Bourgogne ancien), et celles de son mari, Charles de France, frère de Saint-Louis (France-Anjou). — Ils ont été donnés par M. Camille Dormois (*Bull. de la Soc. des Sc.*, 1851, p. 429.)

22. — **Trois Carreaux émaillés, provenant d'une maison d'Auxerre** (XIV^e siècle). — Ces trois carreaux proviennent de la maison Carrouge; ils sont décrits et représentés par M. Amé dans son ouvrage. — Don de M. Lorin.
23. — **Deux carreaux émaillés, provenant d'une maison d'Auxerre** (XIV^e siècle). — Ils viennent de la maison Souplet; voyez encore à cet égard l'ouvrage précité. — Don de M. Lorin.
- 23 bis. **Quatre Carreaux émaillés** (XIV^e siècle). — Ils sont presque complètement semblables à l'un de ceux de la maison Carrouge (n° 22); ils proviennent sans doute de Saint-Florentin ou des environs, car ils ont été trouvés dans les caisses qui contenaient la collection géologique de M. Descourtives.
24. — **Trois Carreaux émaillés provenant des anciens bâtiments de l'abbaye de Vézelay.** — Sur l'un, une tour qui pourrait rappeler les armoiries de l'abbé Hugues d'Auxois (1290-1315). — Don de M. Cotteau.
25. — **Deux Carreaux émaillés, provenant de Tannerre.** — Ces deux carreaux ont été donnés par M. Carreau, ancien représentant (*Bull. de la Soc.*, 1863, p. XVI); l'un d'eux se distingue par une couverture noire, épaisse, d'aspect vitreux, il est probablement de la première moitié du XIII^e siècle.
26. — **Deux Carreaux émaillés** (XIII^e-XIV^e siècle). — Provenance inconnue.
27. — **Quatre Carreaux ornés de dessins en creux.** — Ces dessins représentent l'un un dauphin couronné, les autres une fleur de lys accompagnée de fleurons, et également surmontée d'une couronne; on ne remarque aucune trace d'émail dans les creux: une certaine élégance de formes semble dénoter la Renaissance. Ces carreaux proviennent du château de la Tour, près de Merry-s-Yonne. — Don de M. Frontier, de Magny.
28. — **Carreau ou Brique à dessins estampillés**

— Le caractère de ces dessins semble devoir reporter leur date antérieurement au ix^e siècle, peut-être même jusqu'à l'époque mérovingienne. — Collection Paultre-Desormes.

- 29-40. **Douze fragments de Vases en verre, partie inférieure.** — Ces douze fragments rappellent tous plus ou moins la forme de nos grands verres à pied; quelques-uns sont remarquables par leur irrisation, d'autres révèlent un art perfectionné. Ils ont tous été trouvés dans les fouilles du nouveau Palais-de-Justice d'Auxerre (ancien emplacement de l'église Notre-Dame-la-d'Hors, du cimetière et du terrain contigus). — Don de M. Piéplu, architecte.
41. — **Fragment de Vase en verre de Venise.** — Ornement ajouré formant la tige. — Même provenance que ci-dessus.
42. — **Petit fragment de Vase en verre.** — Le verre est blanc, diaphane, avec ornements mats dans la pâte. — Même provenance.
43. — **Fragment des bords d'un Vase en verre.** — Même provenance.
- 44-47. **Fragments de Vases en verre.** — Faisant partie de la tige inférieure de verres à pied. — Même provenance.
48. — **Vitrail ovale aux armes de François de Donadicu, évêque d'Auxerre (1599-1628).** — Les armes sont d'azur, à une main d'argent mouvant à senestre d'une nuée de même, tenant un cœur de gueules avec deux étoiles d'or en chef. On ne sait au juste d'où provient ce vitrail.
49. — **Fragment de Vitrail représentant des têtes de soldats (xvi^e siècle).** — Provenance inconnue.
50. — **Soupière en faïence d'Auxerre (xix^e siècle).** Elle a été fabriquée aux Capucins, sous la direction de Montenot, pour le compte et au chiffre du propriétaire de la fabrique, M. Legueux-Cochois. Forme ovale; décor composé de paysages en camaïeu bleu, alternant avec des médaillons supportés par des amours, des fleurs et des attributs polychromes. Dans les médaillons, les lettres L. G. C. (Legueux-Cochois). Fruits sur le couvercle. Cette soupière est jusqu'ici le meilleur

spécimen connu de la fabrication Auxerroise. On y remarque une certaine tendance à imiter le style des faïences de Monstiers. — Don de M. Henri Legueux, petit-fils de M. Legueux-Cochois.

51. — **Soupière en faïence d'Auxerre** (XIX^e siècle).
Forme octogonale. Décor à guirlandes de fleurs polychromes. Dessous l'inscription : *Faïence d'Auxerre Au Capucin* (sic). Le couvercle manque. — Don de M. Henri Legueux.
52. — **Pot à huile en faïence d'Auxerre.** — Décor à paysages en camaïeu bleu clair, combiné avec des amours, des fleurs et des animaux polychromes. Ce pot a été conservé pendant longtemps à Auxerre, dans la maison de M. Sallé aîné, et on l'a toujours considéré comme un produit de la fabrique des Capucins. Du reste, il est évidemment du même style que le n^o 50, bien que la fabrication et la décoration en soient beaucoup moins soignées. Le musée céramique de Sèvres possède un pot-à-l'eau, qui lui a été donné par M. Dessignolles comme provenant de la fabrique de Montenot et qui présente également les mêmes caractères que les n^{os} 50 et 52. — Don de M. le docteur Tonnellier.
53. — **Bouteille en faïence de Chevannes** (XIX^e siècle). — A décor polychrome, avec le nom de *Buté* en lettres majuscules sur la panse. Philippe Buté ou Butté, né à Auxerre, le 1^{er} avril 1799, et aujourd'hui vigneron en cette ville, a travaillé dans sa première jeunesse aux fabriques de Chevannes et d'Auxerre. C'est lui-même qui nous a déclaré que la présente bouteille avait été fabriquée pour lui à Chevannes, en 1826, dans la petite usine fondée et dirigée par Pommier. Comparez ce que nous disons plus loin. — Collection Duru.
54. — **Veilleuse en faïence attribuée à Auxerre.**
— Décor polychrome, assez peu soigné. — Collection Duru.
55. — **Petite Gourde en faïence, attribuée à Auxerre.** — Décor polychrome à oiseaux. — Don de M. Bernage-Servin.
56. — **Petite bouteille en faïence d'Auxerre ou d'Arthé** (XIX^e siècle). — Panse sphéroïdale ; décor polychrome grossier. Elle est signée par dessous : *Tavernier*. Voyez plus loin d'autres objets émanés du même fabricant, *André Tavernier*, qui exploite quelque

temps la fabrique d'Arthé, près Toney, et qui revint ensuite à Auxerre, où il continua à façonner et vendre quelques faïences grossières. Après lui, l'industrie faïencière disparut complètement de nos parages. — Collection Duru.

57. — **Petite Bouteille.** — Analogue de forme, décor encore plus grossier. — Collection Duru.
58. — **Petit Pot à l'eau.** — Collection Duru.
59. — **Petit Pot à l'eau.** — Décor à bouquet. On le croit d'Ancy-le-Franc, d'où il a été rapporté. — Don de M. Henri Monceaux.
60. — **Assiette en faïence d'Auxerre.** — M. Clergeau, employé à la mairie d'Auxerre et qui nous a donné cette assiette, affirme de visu qu'elle a été fabriquée aux Capucins, par Boutet, prédécesseur de Montenot, en même temps qu'un service complet commandé par M. Clergeau père, et marqué à son chiffre. Décor polychrome. Au milieu un évêque debout et bénissant. Au dessous l'inscription : *Saint-Germain*, à côté le chiffre G. C. (Germain Clergeau) en lettres enlacées, plus un E majuscule dont la signification nous échappe.
61. — **Couvercle de Soupière en faïence d'Ancy-le-Franc** (xviii^e-xix^e) siècle. — Décor polychrome à guirlandes, rappelant vaguement la tradition de Moustiers. — Don de M. Renaudot, ancien pharmacien, à Ancy-le-Franc.
62. — **Soupière en faïence d'Ancy-le-Franc** (xviii^e-xix^e siècle). — Forme polygonale ; décor polychrome à guirlande de fleurs, couvercle à fruits. M. Duru, dans la collection duquel elle se trouvait, l'avait inscrite comme venant d'Ancy-le-Franc. Mais elle semble faite dans le même moule que la soupière cataloguée ci-dessus sous le n° 51, et elle pourrait bien être d'Auxerre. Il y a du reste une grande analogie entre la plupart des produits de ces deux fabriques. — Collection Duru.
63. — **Assiette en faïence d'Ancy-le-Franc** (1809). Décor polychrome, grossier. Deux anges supportant des médaillons dans lesquels est écrit : *B. menuisier. à Ancy-le-Franc.* Entre les deux, les lettres G. B. enlacées. Au-dessus : 1809. — Don de M. Renaudot, ancien pharmacien à Ancy-le-Franc.
64. — **Assiette en faïence d'Ancy-le-Franc.** —

Décor polychrome sur le marly ; au fond, le jugement de Paris. Façonnage très imparfait, mais curieux. M.H. Monceaux, qui nous a donné cette assiette, possède encore un plat, du même service, avec la même scène représentée sur le fond. Nous le signalons à ceux qui étudient les produits de l'industrie locale. Le musée céramique de Sèvres possède également une assiette complètement semblable à la nôtre, et qui lui a été donnée aussi par M. Monceaux.

65. — **Assiette en faïence de Vausse, près Châtel-Gérard** (XIX^e siècle). — Décor polychrome. — Don de M. Monceaux.

66. — **Assiette en faïence de Vausse.** — Décor polychrome, à oiseaux. — Don de M. Monceaux.

67. — **Assiette en faïence de Vausse.** — Décor monochrome, au manganèse. — Don de M. Monceaux.

68. — **Assiette de provenance incertaine.** — Décor polychrome. Elle a quelques caractères des faïences de la région, cependant rien ne constate son origine d'une manière certaine.

69. — **Plateau attribué à la fabrique d'Ancy-le-Franc.** — Décor polychrome, à guirlandes de fleurs. — Don de M. Monceaux.

70. — **Assiette attribuée à la fabrique d'Auxerre.** — Décor en camaïeu bleu. Sur le fond, un amour tenant une couronne d'une main, une branche de l'autre. — Don de M. Monceaux.

71. — **Saladier en faïence d'Auxerre.** — Décor polychrome ; dans le fond, un charretier conduisant et fouettant son attelage. Au bas, le nom de celui pour lequel le saladier a été confectionné (*Marchand*) et dans la famille duquel il est resté jusqu'au jour de son admission au musée. On peut le considérer avec certitude comme un type de la fabrication auxerroise commune. — Don de M. Chérest.

72. — **Saladier en faïence d'Auxerre.** — Décor polychrome ; au fond, un paysage. Sa forme, l'aspect de la terre qui le compose, le caractère de l'émail et des peintures qui le recouvrent, nous permettent d'affirmer qu'il a bien la même origine que le précédent — Collection Duru.

73. — **Brac en faïence, présumée d'Auxerre.** — Décor polychrome, composé de guirlandes où se jouent des amours, et qui renferment des paysages en camaïeu bleu clair. Le style et la disposition de cet objet rappellent beaucoup les produits de la fabrique Montnot. Cependant rien ne prouve qu'il vienne de cette fabrique. — Collection Duru.
74. — **Bouquetière en faïence, présumée d'Auxerre.** — Décor polychrome. Même style et mêmes dispositions que le numéro précédent. Les deux objets ont évidemment la même origine. — Collection Duru.
75. — **Compotier en faïence, présumé d'Auxerre.** — Il a bien le caractère de la fabrication Auxerroise au xix^e siècle. Mais nous n'osons pas attester son origine comme nous l'avons fait pour plusieurs des objets ci-dessus. — Collection Duru.
76. — **Assiette commune.** — Même observation que pour le numéro précédent. — Collection Duru.
77. — **Petite Saucière.** — Même observation. — Même provenance.
78. — **Encrier.** — Même observation. — Même provenance.
79. — **Couvercle de Soupière en faïence de Vausse.** — Décor en camaïeu violacé (au manga-nèse). Imitation marquée du style de Moustiers. Néanmoins les renseignements qui nous sont fournis et d'ailleurs certains caractères de l'objet nous permettent de l'attribuer jusqu'à preuve contraire à la fabrique de Vausse dont il est un type curieux. — Don de M. H. Monceaux.
80. — **Pot à hirondelles en faïence, portant la date de 1796, et pouvant être attribué à la fabrique de Chevannes.** — Ce pot, malheureusement très endommagé, a été trouvé à Chevannes, et paraît y avoir été fabriqué, à l'époque de la fondation d'une première usine, par M. Berthelot. — Don de M. Fondreton, médecin à Chevannes.
81. — **Bouteille de vigneron, en faïence d'Arthé, près Toucy (1835).** Cette bouteille a la forme de celles dans lesquelles nos vignerons emportent du vin en allant travailler aux vignes. Décor polychrome, façonnage grossier. Elle porte les inscriptions suivantes : A. T. (André Tavernier). F. (fabricant)

de faïence, 1838; A. T. (André Tavernier). *Artai* (pour Arthé), 1839. — Don de M^{me} Pérou, fille d'André Tavernier.

82. — **Plat ovale en faïence, attribué à la fabrique d'Auxerre.** — Décor en camaïeu bleu. Guirlandes sur le marly; au fond, un amour tenant un arc et une flèche. Le musée céramique de Sèvres possède un plat exactement semblable à celui-ci, plat qui lui a été donné par M. Duru comme provenant de la fabrique dirigée par Montenot. — Don de M. H. Monceaux.
83. — **Petite Gourde ébréchée** (1822). — Décor polychrome, portant l'inscription: *André Tavernier, fabricant de faïence*. 1822. — Don de M. Jotras, gendre d'André Tavernier.
84. — **Plat à barbe de la fabrique d'Arthé** (1835). — Décor polychrome, avec l'inscription suivante: N. 1792, A. T. F. 1835, qui signifie *André Tavernier, né en 1792, fabricant en 1835*. Nous ajoutons qu'à cette époque André Tavernier était établi à Arthé, près Toucy (voir le n° 81). — Don de M. Jotras.
85. — **Bouteille de vigneron en faïence d'Auxerre** (1850). — Décor polychrome avec les inscriptions: L. T. 1850, et A. T. 1850. — Elle a été fabriquée par André Tavernier, et donnée par son gendre, M. Jotras.
86. — **Pot à fleurs en faïence d'Auxerre.** — Décor polychrome; fabriqué par André Tavernier. — Don de M. Jotras.
87. — **Plat à barbe en faïence d'Auxerre.** — Décor polychrome avec le nom de *Buté* et la date de 1821; Philippe Buté, ancien ouvrier des fabriques d'Auxerre et de Chevannes, nous affirme que le présent objet a été fabriqué pour lui à Auxerre dans l'usine des Capucins, et c'est aussi lui qui l'a donné au Musée.
88. — **Saladier de la fabrique de Chevannes** (1826). — Décor polychrome; au fond: *Buté*, 1826. Ce saladier a été fabriqué à Chevannes dans l'usine alors dirigée par Pommier, voyez n° 53. — Don de M. Philippe Buté.
89. — **Assiette de la fabrique de Montigny, près**

Perreux (canton de Charny). — Décor polychrome ; voyez sur la fabrique de Montigny ce que nous disons au n° 92. — Don de M. Monceaux.

90. — **Assiette en faïence de l'Auxerrois.** — Au centre, un tailleur de pierre ; elle offre tous les caractères des faïences de l'Auxerrois, mais il est impossible de préciser la fabrique d'où elle est sortie. — Don de M. le docteur Tonnellier.
91. — **Assiette en faïence présumée d'Auxerre.** — Décor polychrome ; au fond, une cornemuse. — Don de M. H. Monceaux.
92. — **Assiette de la fabrique de Montigny près Perreux.** — Décor monochrome au manganèse ; petite guirlande sur le marly ; au fond les armes du marquis de Montigny, propriétaire et fondateur de la fabrique installée vers la fin du XVIII^e siècle dans les dépendances du château de Montigny près Perreux (Yonne). Voyez sur ces armes l'*Armorial de l'Yonne* de M. Déy, p. 89. Une autre assiette, entièrement conforme, existe à Auxerre dans la collection de M. Cotteau. — Don de M. Chérest.
93. — **Boîte en forme de commode, de la fabrique d'Auxerre.** — Décor polychrome ; sur le couvercle, l'inscription suivante : « *Victorine Montenot, 1823.* » — Il en résulte que cet objet a été fabriqué à Auxerre, dans l'usine des Capucins, alors sous la direction de Montenot, et pour l'un de ses enfants. — Don de M. Claude père.
94. — **Petit Couvercle en faïence de Chevannes.** — Décor polychrome, anse détachée ; ce petit couvercle, malheureusement ébréché, a été recueilli à Chevannes où il était conservé comme un échantillon de l'ancienne fabrication locale ; quant à nous, nous serions plutôt tenté de l'attribuer à la première usine de Chevannes fondée par M. Berthelot, qu'à la seconde fondée et dirigée par Pommier. — Don de M. le docteur Fondreton.
-

PH.-J. ROUX

SA VIE. — SES ŒUVRES.

Par M. le Docteur DIONIS DES CARRIÈRES.

(Séance du 14 novembre 1869).

MESSIEURS,

Il est, je crois, dans le but et aussi dans les usages de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne, d'inscrire dans ses annales la biographie des hommes qui, à différents titres, ont jeté quelque éclat sur notre département.

Parmi eux, Roux, notre compatriote, a une place incontestable, et son nom, dans l'histoire de notre art, restera à jamais attaché à une des utiles conquêtes de la chirurgie moderne. Aussi, la Faculté de médecine et la Société de chirurgie ont rendu à sa mémoire le tribut qu'elle méritait. J'ai donc tout lieu de m'étonner qu'après quinze ans il n'ait pas encore trouvé ici son historien, soit parmi ses anciens condisciples, soit parmi les praticiens qui ont été ses élèves ou ses amis. Voulez-vous me permettre d'essayer de combler

Sc. hist.

cette lacune ? Aussi bien j'ai pour sa mémoire une dette de reconnaissance à acquitter, dette suffisante pour qu'elle me rende cette tâche agréable, et pas tellement grande qu'elle doive m'enchaîner et arrêter ma liberté de critique.

D'ailleurs, Roux, qui avouait ses erreurs et ses fautes avec une bonne foi et une probité scientifique qui lui ont mérité l'admiration de ses contemporains et concilié la sympathie de ses lecteurs ; qui ne craignait pas, par ses aveux, de donner prise à la calomnie, malgré les inimitiés ardentes qui le poursuivaient ; qui, de son vivant, provoquait le jugement de ses pairs, n'a jamais pu redouter celui de la postérité.

Philibert-Jean Roux, vous le savez, est né à Auxerre, en 1780, dans une maison située place de l'Hôtel-de-Ville, n° 2, près de la rue Fécauderie. Son père, qui exerçait la profession de chirurgien, était dur pour lui, et la maison paternelle lui aurait semblé un bien triste séjour, s'il n'avait trouvé près d'une excellente belle-mère des adoucissements à cette sévérité. Sa nature vive, enjouée, oublieuse du mal, lui rendait ce joug plus supportable qu'à un autre. C'est ainsi qu'il vint jusqu'à quatorze ans, suivant les cours de notre collège de Bénédictins, où il avait alors pour professeur notre grand Fourier, qui devint plus tard son ami, et Dom Rosman pour lequel il professa toute sa vie le plus grand respect.

Avec un maître qui n'était pas très fort latiniste, si j'en crois ce que dit Malgaigne (1), on comprend combien durent

(1) Fourier, invité par Bonaparte à lui traduire, au pied des Pyramides, le fameux parallèle de Lucain entre César et Pompée, ne put jamais en venir à bout (Malgaigne, éloge de Roux, (1835).

laisser à désirer ses études, qu'il fut obligé de compléter plus tard et non sans succès.

A quatorze ans, son père, chirurgien de l'hôpital, l'initia à la pratique de la petite chirurgie, mais comme le goût de la dissipation paraissait l'emporter chez son élève sur l'amour de l'étude, ce fut avec satisfaction qu'il obtint pour lui, à quinze ans et demi, une commission d'officier de santé de 3^{me} classe pour l'armée de Sambre et Meuse.

Son bagage scientifique était mince, et l'on peut dire que Roux était un chirurgien improvisé. Il avait tout à apprendre, et nul doute que, comme tant d'autres placés à cette époque dans des conditions diverses, comme l'illustre Larrey par exemple, il ne se fut élevé à la hauteur des circonstances, s'il fut resté dans les camps. Il partit donc le cœur content, heureux comme on l'est à quinze ans, et ses souvenirs de jeunesse lui sont toujours restés chers. Que de fois ceux qui l'ont approché l'ont entendu parler de ses camarades d'armée et d'ambulance, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de jeunes gens de l'Yonne ! Là, il se lia avec M. Lesseré, notre compatriote, qui était sous-officier et qui devait plus tard conquérir une honorable position commerciale dans notre ville.

Le traité de Campo-Formio, imposé à l'Autriche par les succès du général Bonaparte, et le licenciement des armées qui en fut la conséquence, rendirent Roux à la liberté. De retour dans ses foyers, après 48 mois d'absence, il fallait songer à se créer une carrière. Son père l'envoya donc à Paris avec un budget de 50 fr. par mois, qui lui sembla bien léger dans maintes circonstances, et qui aurait été pour lui l'occasion de grands embarras, si sa belle-mère, sa seconde providence, ne fût venue à son aide. Elle poussa le dévoue-

ment, une fois, jusqu'à simuler le désir de faire un voyage à Paris. Comme elle était malade, un peu hypocondriaque, Roux père y consentit, dans l'espoir qu'un peu de distraction apporterait quelque modification à cet état nerveux. La pauvre femme, arrivée à Paris, s'enferma dans la chambre du jeune étudiant en médecine, vivant le plus économiquement qu'elle pouvait, et laissant à celui qu'elle regardait comme son fils tout l'argent qu'elle avait apporté pour son plaisir. Tant de dévouement ne devait pas être perdu pour elle ; Roux s'en montra toujours reconnaissant, et il l'entoura d'une sollicitude filiale dans ses vieux jours.

Mais ce goût de la dissipation, cet amour pour le plaisir, allait trouver un contre-poids dans son esprit enthousiaste, son amour pour le beau et le grand. Il connut Bichat, et ce fut le commencement de sa fortune.

A l'époque où nous sommes arrivés, la vieille Faculté de médecine de Paris, celle qui se faisait appeler illustrissime, avait disparu, comme tant d'autres institutions du temps passé. L'Ecole de santé l'avait remplacée et les professeurs appelés à la composer paraissaient animés d'un souffle nouveau. Fourcroy et Vauquelin édifiaient la chimie sur les traces de Lavoisier. Chaussier, savant anatomiste imbu des idées cartésiennes, disait que la *science devait faire table rase du passé*, comme si la médecine, qui est une science d'observation, qui ne peut rien que par l'observation, pouvait se passer de l'expérience des siècles précédents ; autant dire qu'un astronome ne doit croire qu'aux révolutions des astres dont il a été témoin. On oubliait trop, à cette époque de fièvre générale, le premier aphorisme du vieillard de Cos : « *Vita brevis, occasio præceps, observatio difficilis.* » Pinel publiait sa Nosographie méthodique, qui fit révolution dans la méde-

cine et devait, pendant 30 ans, servir de guide à tous les praticiens. Enfin, à côté d'eux, comme professeur particulier, Bichat, notre grand Bichat, immortalisait son nom et jetait le plus grand lustre sur la science française.

Savant anatomiste, profond physiologiste, par-dessus tout esprit généralisateur, Bichat, chercheur infatigable, ouvrait aux savants des mines inépuisables que la médecine de nos jours exploite encore. En vain des hommes d'un mérite relatif ont voulu s'intituler chefs d'école, en vain on s'est servi de ce mot copié de l'antiquité pour élever sur le piédestal des individualités qui ont jeté quelque éclat sur la médecine; tous n'ont été que les continuateurs de Bichat, des astres secondaires gravitant dans son orbite. Aussi, s'il m'était donné d'écrire l'histoire de la médecine au XIX^e siècle, c'est ce grand nom de Bichat que j'inscrirais au frontispice.

On conçoit donc, quand on a connu la vivacité d'esprit de Roux, combien cette jeune imagination dut s'enflammer au contact d'un pareil homme. C'était un compatriote, Hay, de Toucy, préparateur de Bichat, qui l'avait mis en rapport avec lui. Bientôt il eut occasion de remplacer Hay, et depuis cette époque, Roux et Bichat ne se quittèrent plus. Toute la journée on travaillait et on recueillait les matériaux de l'ouvrage que Bichat rédigeait la nuit. Parfois, Roux, dont les goûts littéraires s'étaient développés, arrachait le grand physiologiste à sa tâche pour entendre quelque chef d'œuvre de la scène classique.

Ce travail en commun, ces recherches dans un champ encore inexploré, la société perpétuelle d'un homme de génie devaient influencer considérablement sur l'avenir de Roux, et lui aussi aurait pu dire :

« L'amitié d'un grand homme est un bienfait des Dieux. »

Quatre années s'écoulèrent ainsi dans cette vie d'intimité et de labeur, mais la mort qui enleva Bichat à 30 ans (1802), comme Pascal, comme Raphaël, comme tant d'autres, laissa bientôt Roux abandonné à lui-même. Il était assez grand pour se suffire, et il le prouva.

Bichat laissait inachevé son ouvrage d'*Anatomie descriptive*; il le termina; l'amphithéâtre particulier allait se trouver fermé faute de professeur, l'élève remplaça le maître. Ce ne fut pas là une petite tâche, car Bichat ne professait pas seulement l'anatomie, il enseignait encore la physiologie, et Roux avait tout à apprendre dans cette science. Mais il mit en pratique cette recommandation de notre célèbre Barthéz : « Voulez-vous connaître une science, enseignez-là. », et la nuit il apprenait la leçon qu'il devait faire le lendemain. Grâce à un travail opiniâtre, Roux suffit à tout. L'amphithéâtre fut ouvert à l'époque ordinaire et eut la même affluence d'auditeurs. Il enseignait, publiait et concourait à la fois.

Déjà, l'année précédente, il avait remporté le premier prix de l'Ecole pratique sur des compétiteurs comme Bayle, Bertin et Buisson, au grand étonnement de Roux père qui, toujours défiant et ne pouvant croire ce qu'on lui disait des progrès de son fils, fit exprès le voyage de Paris pour s'en assurer.

L'année suivante, quelques semaines après la mort de Bichat, il avait disputé à Dupuytren, dans un concours, la place de chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu. Grâce à cette heureuse institution du concours, née de l'esprit de justice et d'égalité qui avait soufflé par toute la France, Roux avait désormais un théâtre pour se produire, et l'administration était assurée contre un mauvais choix. Dans certaines épreuves, il s'était montré supérieur à son redoutable compétiteur,

et son échec même l'avait mis en relief. Aussi, en 1807, cinq ans plus tard, le préfet de la Seine, Frochot, qui n'avait pas oublié le talent dont il avait fait preuve, le nomma-t-il chirurgien en second de l'hôpital Beaujon.

Durant cette année (1803), Roux publia le dernier volume de l'*Anatomie descriptive* de Bichat et le *Traité des Maladies des Voies urinaires* de Desault, corrigé et annoté; il subit aussi sa thèse inaugurale intitulée : *Coup d'œil sur les Sécrétions*.

Il resta très peu de temps à l'hôpital Beaujon. En 1810, il passa à la Charité, où Boyer, qui l'avait pris pour gendre, se le fit adjoindre comme chirurgien en second. C'est là que s'écoulèrent les vingt années les plus brillantes de sa vie médicale. Son ardeur, son enthousiasme pour tout ce qui était nouveau étaient tempérés par le calme un peu sceptique de l'expérimenté Boyer, et aussi, il faut le dire, par son attachement suranné aux pratiques de l'ancienne Académie de chirurgie. Ce désaccord n'était pas sans causer plus d'un tiraillement. Deux fois cependant Roux détermina Boyer à pratiquer la ligature de l'artère fémorale pour des anévrismes du creux poplité qui guérissent.

En 1812, un concours, célèbre entre tous et dont j'ai maintes fois entendu parler, s'ouvrit à la Faculté de médecine pour la chaire de médecine opératoire. Les concurrents s'appelaient Dupuytren, Roux et Marjolin. Ce fut un des plus brillants; Dupuytren l'emporta, mais quel lustre n'en rejaillit pas sur ses rivaux, sur Roux surtout, qui eut pour sujet de thèse : *des Resections*, question qu'on connaissait à peine et dont il fit plus tard une de ses études de prédilection.

Ce ne fut que huit ans après, en 1820, que les portes de la Faculté lui furent ouvertes et qu'il obtint la chaire de pa-

thologie chirurgicale, vacante par la démission de Percy. Il avait 40 ans et déjà il avait en partie parcouru sa carrière.

En 1813, il avait publié ses deux premiers volumes de *Médecine opératoire*, qui font regretter que les deux autres n'aient pas paru, quoiqu'il en ait dit ; puis en 1815, sa *Relation d'un voyage à Londres*, qui fit une grande sensation dans le monde chirurgical, et, en 1819, il communiquait à l'Institut un fait de guérison de division congénitale du voile du palais. Il avait découvert la *Staphylorrhaphie*.

Depuis 1820 Roux marcha de succès en succès ; en 1830 il passa à la chaire de clinique chirurgicale. En 1834, les portes de l'Académie des Sciences, qui lui avait préféré Dupuytren et Larrey, lui furent ouvertes à la mort de Boyer, son beau-père, en même temps qu'il devint chirurgien en chef de la Charité.

Tout lui souriait. Roux, dont la clientèle était lucrative, était au comble des honneurs. En 1835, la mort de Dupuytren, qu'il fut appelé à remplacer à l'Hôtel-Dieu, le laissa un instant seul sur la scène. Mais, *uno avulso, non deficit alter*, et il ne tarda pas à voir surgir un rival dans son successeur à la Charité, Velpeau, dont les cours cliniques attiraient une grande affluence d'auditeurs. De plus, son arrivée à l'Hôtel-Dieu allait lui susciter, l'envie aidant, plus d'un déboire. Il se vit moins entouré. La grande ombre de Dupuytren semblait faire un vide autour de lui. Je me suis laissé dire par un contemporain, qui est devenu plus tard professeur à la Faculté, que les élèves internes, dans leur enthousiasme pour le maître qui n'était plus, avaient enlevé le fauteuil sur lequel il avait coutume de s'asseoir quand il professait, et ce ne fut que plus tard, quand Roux eut conquis leur estime et leur sympathie, que, mus par un retour de justice, si commun chez la

jeunesse, ils rapportèrent solennellement ce fauteuil à la place qu'il n'aurait jamais dû quitter. Un des grands promoteurs de cette petite agitation, et qui vit encore, était destiné à une illustration européenne et à une fortune sans pareille dans les fastes de la chirurgie française. Roux, il faut le dire, avait été mal servi par les circonstances ; ses débuts à l'Hôtel-Dieu n'avaient pas été heureux ; beaucoup d'opérations avaient été pratiquées sans succès. Peut-être, désireux de montrer tout d'abord son habileté de main, n'avait-il pas assez espacé ses opérations et avait-il accumulé trop de blessés dans les mêmes salles.

Quoiqu'il en soit, la fortune changea pour notre compatriote dont le talent et le mérite devaient triompher de l'envie et de la médisance. La faveur publique lui revint bientôt, et il se vit entouré d'une foule de médecins français et étrangers, avides de le voir pratiquer ces opérations qu'il avait soit vulgarisées, comme les résections où il excellait, et la ligature des artères par la méthode de Hunter ; soit perfectionnées, comme la *Périnéorrhaphie*, ou inventées comme la *Staphylorrhaphie*.

Sa grande urbanité, son aménité, sa bienveillance lui conciliaient la sympathie de tous ceux qui l'approchaient. Il semblait qu'il n'eût plus rien à désirer. Mais qui n'a pas à désirer ? Lui, qui avait tant souffert d'être soumis à la tutelle de Boyer, à la Charité, lui dont l'impatience et le génie chirurgical avaient gémi de l'autorité sous laquelle le tenait son beau-père, s'en prenait à regretter la multiplicité des services chirurgicaux dans une administration hospitalière qui devait suffire aux besoins d'une ville de 4,500,000 âmes et ne pouvait voir, à l'Hôtel-Dieu même, son ancien élève Blandin, suivi déjà d'un nombreux cortège, ériger clinique contre clinique. Ce dépit, cet amour, non pas de l'autorité,

il n'était pas autoritaire, mais de la position suprême, perce dans les écrits qu'il nous a laissés. Dans son second volume de chirurgie, il se plaint de ne plus faire autant de ligatures d'artères qu'il en faisait à la Charité et en cherche diverses explications, parmi lesquelles il n'oublie pas de mentionner cette extension des services hospitaliers.

Pendant près de vingt ans, Roux resta chargé de la clinique chirurgicale de l'Hôtel-Dieu, durant lesquels, entouré de l'affection de ses élèves, il se vit comblé d'honneurs et de marques de considération. Il présida l'Académie de médecine deux fois et il était désigné pour présider l'Institut en 1854, quand le jour même où il se rendait pour jouir de cette honneur suprême des savants, la mort vint lui donner son premier avertissement. Il fut obligé de s'arrêter; trois mois après, une nouvelle attaque d'hémorrhagie cérébrale l'emporta, le 23 mars 1864, à l'âge de 74 ans.

Ainsi se termina cette vie si bien remplie. Depuis sa jeunesse jusqu'au dernier jour, Roux ne cessa de travailler. Aussi, quand on songe aux fonctions qu'il a occupées, aux discussions auxquelles il a pris part, quand on se rappelle qu'il ne dédaignait pas les distractions mondaines ou artistiques, on se demande par quel énergique effort, par quel heureux emploi de son temps, Roux a pu arriver à collectionner toutes les nombreuses notes qui ont été trouvées après sa mort, à publier tout ce qui a paru sous son nom. Outre de nombreux articles dans le *Dictionnaire encyclopédique de médecine* en 30 volumes, Roux a publié une foule d'ouvrages dont je me contenterai de vous citer les principaux :

1° Divers mémoires d'Anatomie et de Physiologie de 1800 à 1803.

2° Des annotations au traité des *Maladies des Voies urinaires*, de Desault (1803).

3° Sa Thèse intitulée : *Coup d'Œil physiologique sur les Sécrétions*, 1803.

4° Le quatrième volume de *l'Anatomie descriptive* de Bichat.

5° Deux mémoires sur les *Fractures et les Avantages de l'adhérence du poumon aux parois de la poitrine*.

6° Sa Thèse sur la *Resection*, thèse de concours pour la chaire de médecine opératoire, en 1812, ouvrage précieux encore à consulter.

7° *Nouveaux Eléments de Médecine opératoire*, tome 1^{er}, en deux parties. On doit regretter que les deux autres volumes qui devaient le compléter n'aient pas paru. Le style est clair, élégant, sans prétention ; l'auteur se complait dans des détails où il expose les idées émises dans différents mémoires publiés les années précédentes sur le traitement des anévrismes, la continuité de l'inflammation, le mode de réunion des plaies. Les questions qui y sont traitées le sont complètement.

8° En 1815 parut sa *Relation d'un voyage fait à Londres, en 1814 ou Parallèle de la chirurgie anglaise avec la chirurgie française*.

Bien écrit et d'une façon attrayante, comme Roux savait écrire, cet ouvrage, lu par tous, fit une profonde sensation. C'est, pour employer une expression en usage, qu'il répondait à un véritable besoin. Nos grandes guerres terminées, la génération qui nous a précédés allait tourner son activité du côté des travaux de la paix et procéder aux recherches qui l'ont amenée à des découvertes incomparables. Je passe sur la meilleure entre toutes, l'application de la vapeur, pour ne parler que de celles qui concernent notre profession : la

Lithotritie et l'Auscultation. On avait soif de connaître, et Roux plus qu'un autre; il avait ce feu sacré que possédaient certains savants des temps passés et qui les poussait à venir misérablement, à pied, et des contrées les plus lointaines, étudier dans les universités célèbres.

Aussitôt les communications rétablies entre la France et l'Angleterre, Roux se rendit à Londres et s'en revint un mois après, un peu confus de la supériorité des chirurgiens anglais, dont son orgueil national l'empêcha cependant de convenir. C'est là qu'il connut le célèbre Asthley Cooper, W^m Laurence, & qui plus tard il devait dédier un de ses ouvrages, Abernethy, Ch. Bell, Brodie, Travers et tant d'autres. Là, tout est nouveau pour lui, tout l'étonne: ces petits hôpitaux, dont les salles étroites n'ont pas l'*aspect imposant des nôtres* (ce qui n'empêchera pas que plus tard on réclamera en France une disposition semblable, des pavillons séparés, l'isolement des malades, etc.), l'heure insolite des visites, le mode d'enseignement de la chirurgie, ce peu de soins préliminaires dans les opérations, qui forme un contraste si frappant avec les habitudes méticuleuses des chirurgiens français. Mais l'admiration vient quand il les voit entreprendre ces grandes opérations devenues célèbres et que plus tard il a vulgarisées chez nous. Devant lui, A. Cooper pratique une ligature de l'artère iliaque externe, il lui montre chez un marchand de fer, vaquant aux durs travaux de la maison, un homme de peine à qui il a pratiqué une ligature de la carotide primitive pour un anévrisme de cette artère, et Roux, désormais converti à la méthode de Hunter, renoncera à la vieille méthode de l'ouverture du sac anévrisimal avec la ligature des bouts supérieur et inférieur. Il assiste à une résection articulaire, il apprend à traiter les ulcères par l'application

de bandages circulaires adhésifs, et il voit, à sa stupéfaction, couper les fils à ligature près du nœud pour faciliter la réunion immédiate des plaies.

Où l'orgueil national reprend le dessus, c'est quand il voit les chirurgiens anglais traiter les fractures par la demi-flexion du membre, et qu'il constate, comme conséquence, une grande quantité de cals difformes ou de fausses articulations; c'est quand lui, Roux, le premier opérateur de son époque, assiste à une amputation de jambe qui dure une demi-heure, depuis le premier coup de couteau jusqu'au dernier trait de scie! Cette lenteur britannique lui donne le vertige, et, malgré son extrême politesse, on voit percer dans son style toute l'impatience qui l'animait à juste titre. « En général, dit-il, les chirurgiens anglais sont impassibles à l'excès, mais presque tous opèrent avec trop de lenteur. »

Dans la relation de son voyage, Roux se livre plus d'une fois à des critiques d'un grand sens pratique et il ne dédaigne pas d'intercaler quelques observations qui lui sont propres, soit sur les tumeurs fongueuses sanguines, soit sur les retrécissements de l'urètre. On y voit qu'il acquit encore des notions précieuses sur le mode d'étranglement des hernies crurales par le fascia crébriforme, les caractères du testicule syphilitique, etc.

Cet ouvrage ne fut pas seulement utile pour les nouveautés qu'il publiait, mais encore par la voie qu'il ouvrait. Il rétablissait les communications scientifiques entre les deux royaumes, qui avaient été interrompues pendant 20 ans; il inspirait à tous le désir de s'approprier promptement les découvertes des autres nations.

La science, Messieurs, est cosmopolite, elle ne connaît pas les démarcations établies par la politique ou la nature,

et elle ne rencontre plus d'obstacles à sa diffusion que dans l'ignorance des langues vivantes, où se trouvent beaucoup d'entre nous, et aussi dans l'attachement conservateur et entêté de notre vieux corps universitaire à des habitudes surannées. L'érudition, aujourd'hui, ne se borne plus à connaître ce qui a été publié en France, mais encore en Allemagne, en Italie, en Angleterre et aux Etats-Unis. Aussi, bien heureux ceux qui ont pu s'approprier quelques-unes de ces langues étrangères ! Combien gémissent d'avoir passé huit ans sur les bancs de l'Université, et de n'en avoir rapporté qu'un peu de latin, qui leur est bien inutile, aujourd'hui que le latin n'est pas la langue universelle des savants.

Ce livre eut une autre action encore. Non seulement, il développa le goût de l'étude, mais aussi il suscita à Roux des imitateurs, désireux comme lui, d'observer sur place. C'est à un voyage scientifique de cette nature que nous devons aujourd'hui une révolution dans l'administration hospitalière, une application plus intelligente des lois de l'hygiène, une connaissance plus approfondie des maladies miasmatiques. C'est à un voyage semblable que l'ovariotomie doit de ne plus être restée dans l'oubli parmi nous.

9° En 1825, Roux fit paraître un mémoire sur la *Staphylo-orrhaphie*, qui n'était que la reproduction amplifiée de la communication qu'il avait faite à l'Académie des Sciences en 1819. Tous les hommes du métier connaissent l'histoire du docteur Stephenson, savent comment ce jeune docteur, originaire du Canada, venant prendre congé du professeur Roux, au moment de retourner dans son pays, fut plaisanté par celui-ci sur le ton nasillard et embarrassé de sa parole, et sur la cause qu'il lui attribuait ; comment, après avoir été détrompé par Stephenson, qui lui affirma que son affection

était congénitale et nullement syphilitique, Roux, ayant remarqué que les deux portions de la luette et du voile du palais, dont l'écartement causait cette difficulté de langage, se rapprochaient dans certains moments, annonça à l'instant même le projet de remédier à cette infirmité par une suture à points passés; comment Stephenson, y ayant consenti, l'opération fut faite et exécutée le lendemain, sans bruit, dans le plus grand secret, en présence d'un ami sûr, de crainte des médisances en cas de revers; comment, enfin, après cinq jours d'un mutisme absolu, le jeune docteur canadien, qui était resté tout ce temps sans boire ni manger, put articuler quelques sons et reconnaître que sa guérison était assurée. Aussi, ce fut lui-même qui, six semaines après, lut son observation devant l'Académie des sciences, et plus tard, il enseigna l'anatomie au collège de Montréal.

Ce résultat fit sensation, comme vous le pensez, et ne manqua pas de lui susciter des envieux. Richerand, habile écrivain, mais très médiocre chirurgien, publia dans son *Histoire des progrès de la Chirurgie* d'indignes calomnies contre notre compatriote; les journaux allemands insinuèrent que Roux aurait bien pu connaître les tentatives faites infructueusement et à l'aide d'un tout autre procédé par Græfe de Berlin. Roux répondit à ces accusations avec l'indignation d'un honnête homme, sur d'autres points dédaigna de se justifier, et le temps qui apaise bien des passions, aidé de l'opinion publique, le laissa en possession sans conteste de sa belle découverte et avec la gloire impérissable d'avoir attaché son nom à une des plus utiles conquêtes de la chirurgie. Bien plus, Græfe, de Berlin, qu'on lui opposait, finit par lui rendre justice dans une circonstance solennelle, quelques années après.

De tous les points de la France, de la Belgique et de la

Suisse, on lui envoyait des malades pour les opérer et, à la fin de sa carrière, dans un ouvrage résumant sa pratique et publié après sa mort par les soins de la Société de chirurgie, Roux, comptait jusqu'à 104 staphylorrhaphies pratiquées par lui.

10° A côté de la staphylorrhaphie il faut mentionner son *Mémoire sur la restauration du Périnée* chez la femme. A cette époque, on pouvait compter jusqu'à quatre les succès obtenus pour remédier à la déchirure du périnée. Par l'application de la suture enchevillée, Roux arriva à modifier heureusement le procédé opératoire et obtint des résultats avantageux. Il réussit treize fois sur dix-neuf, ou, pour être plus exact, chez treize malades sur dix-sept, puisque deux furent opérées une seconde fois. Il faut, pour apprécier le mérite de ce perfectionnement opératoire, connaître la situation triste et malheureuse des pauvres femmes en proie à cette répugnante infirmité. Aussi, j'estime, que par son procédé de périnéorrhaphie qui est tombé dans le domaine public et qui est appliqué par le plus modeste praticien, Roux a rendu, pour le moins, autant de services à l'humanité que par sa découverte de la staphylorrhaphie.

11° Enfin, Roux avait publié encore une foule de mémoires, dont l'énumération serait trop longue ici, malgré notre désir d'être complet, sur les Exostoses, les Tumeurs fongueuses sanguines, l'emploi de l'éther et du chloroforme, la Paracentèse du thorax, les Blessures par armes à feu, les Anévrismes, le Trépan, les Résections, les Restaurations de la face, les Fractures, les Polypes utérins, la Luxation des vertèbres cervicales, le Strabisme, et il se disposait à réunir en un seul faisceau toutes ces observations, tous ces mémoires si variés; il songeait à faire connaître le résultat de sa vaste expérience, et il avait

mis déjà la main à cette œuvre intitulée : *Quarante années de pratique chirurgicale*, quand la mort vint le frapper avant qu'il l'eut terminée.

12^e Ce grand œuvre devait avoir quatre volumes, peut-être six, car Roux n'aimait pas à s'enfermer dans les limites d'un cadre tracé d'avance, et préférait laisser toute liberté à sa plume comme à son imagination. Voilà pourquoi il ne fit jamais d'ouvrage didactique, voilà pourquoi la lecture de ses mémoires est si attrayante. Deux seulement ont paru ; le premier, après avoir été entièrement ou à peu près revu par lui ; le second a été publié d'après les notes manuscrites qu'il a laissées, par les soins d'une commission de la Société de chirurgie. On peut dire, Messieurs, que c'est une véritable perte pour la science. Peu d'ouvrages de chirurgie sont aussi intéressants ; on y suit le praticien à chaque pas. Là, pas de détails oiseux, pas de prétention au pédantisme. Des faits, et encore des faits s'y trouvent accumulés, et Dieu sait s'il en avait à citer, quand on songe que, depuis 1844, pas un malade n'avait passé dans ses salles sans que son observation succincte ou plus ou moins détaillée n'ait été recueillie par lui.

Dans le premier volume dédié à William Laurence, chirurgien de l'hôpital Saint-Barthélemy à Londres, il traite de la *chirurgie réparatrice*, de la restauration de la face, des lèvres, des paupières, des joues, du palais, du périnée, de la vessie. Il traite toutes ces questions avec une clarté, une précision, un bon sens remarquables. Il est si compétent, il a pratiqué tant de fois ces opérations ! Comme il le dit : « Il ne s'agit pas ici d'un ouvrage didactique de longue haleine où il faut entrer, pour remplir le cadre qu'on s'est tracé, dans bien des détails oiseux, et reproduire d'une façon plus
Sc. hist.

« ou moins bien déguisée ce qu'on trouve dans les ouvrages
« du même genre qui ont précédé, t. I, page xi. »

Au contraire, il est à l'aise et sur son terrain en racontant ses mémoires. Là, tout est original, il n'emprunte rien à personne, et pour donner plus d'essor à sa nature primesautière et impatiente du joug, c'est sous forme épistolaire qu'il écrit.

Dans le deuxième volume, Roux traite des anévrismes et des hémorragies. Peu de volumes sont aussi riches de faits. Et puis avec quelle bonne foi il avoue ses erreurs, avec quelle franchise il raconte qu'il a coupé l'artère fémorale en ouvrant un abcès, avec quelle émotion il exprime ses regrets quand il a perdu un malade à la suite d'une opération. La vérité, voilà sa devise. Jugez-en plutôt. Il parle d'un blessé qui est mort pendant une amputation :

« Cet événement, qui a porté pendant quelques instants
« l'affliction dans mon âme, j'ai cru devoir le raconter. Je
« m'en serais encore moins abstenu, si j'avais eu à confesser
« quelque erreur ; il n'est jamais entré dans ma pensée qu'on
« pût sacrifier les intérêts de la science à ceux de l'amour-
« propre » (Blessés de juillet, Roux, 1830). On respire, à la lecture de ces pages, un parfum d'honnête homme.

Pour moi, j'ai lu les deux volumes, publiés sous son nom, avec un véritable attrait, et je regrette profondément que les deux autres volumes, dont les notes étaient complètes, n'aient pas été édités tels quels.

Roux a tracé une voie dans laquelle il avait déjà de rares prédécesseurs ; il serait à désirer qu'il eût de nombreux imitateurs. Combien la science et l'humanité profiteraient à de telles publications ! Combien ces ouvrages seraient préférés par le véritable praticien à ces traités didactiques qui s'accu-

mulent dans les bibliothèques sans être lus, ne sont que la reproduction les uns des autres, et, au lieu d'être le produit de l'expérience, ne sont souvent que les élucubrations de la jeunesse.

Ajoutez, Messieurs, que ces deux derniers volumes de Roux sont écrits avec élégance et d'un beau style. Notre compatriote était lettré ; pressé par un vif désir de savoir, il avait complété ses études littéraires, qui lui étaient indispensables pour soutenir de nombreuses épreuves dans la langue latine. Il nous reste de lui divers discours prononcés dans les séances solennelles des Facultés ; ou lors de l'inauguration des statues élevées à la mémoire de ses collègues, de Larrey, entr'autres, qui ne manquent pas d'un certain mérite.

Chose étonnante ! il parlait avec peu de facilité. Il était verbeux, diffus, accumulait épithètes sur épithètes, et dans ses derniers jours se livrait souvent à des digressions qui lui faisaient perdre de vue le sujet principal. Cette imperfection de langage, qui nuisit à son enseignement, ne contribua pas peu au désagrément qu'il éprouva en arrivant à l'Hôtel-Dieu, où son prédécesseur se faisait remarquer par une parole nette, claire et précise.

Mais il rachetait ce défaut par une habileté opératoire sans égale. Sa supériorité dans Paris était incontestable, et je n'ai connu, parmi ses contemporains, qu'un seul homme, Jobert, qui pût lui être comparé. Il faut dire, Messieurs, que ce qui paraît une grande qualité aux yeux du monde, en est une médiocre pour les hommes du métier. Hâtez-vous lentement, est une maxime aussi sage en littérature qu'en chirurgie, en chirurgie surtout, où chaque opération est accompagnée d'incidents grands ou petits, tout-à-fait imprévus, et je vous étonnerai beaucoup en vous disant que nos plus grands chirurgiens n'ont pas été nos plus brillants opérateurs.

Roux, si vif, si causeur dans la vie ordinaire, devenait calme, silencieux durant une opération ; il était tout à son patient. Aussi, poussait-il ce devoir jusqu'au dévouement, jusqu'au sublime. Un jour qu'il pratiquait une opération de trachéotomie, le sang coulait dans les bronches et menaçait de produire la suffocation ; sans perdre de temps, Roux saisit une sonde qu'il introduisit dans la plaie, et par l'autre extrémité exerça des suctions répétées pour enlever le liquide asphyxiant. Cette belle action, qui eut pour témoins une nombreuse assistance transportée d'admiration, n'a pas besoin de commentaire.

Il ne se montra pas seulement dévoué pour ses malades, il fut encore plein de sollicitude pour les siens, et obligeant jusqu'à la générosité pour ses élèves.

Pendant longtemps il entoura des soins les plus tendres sa femme et sa fille, qu'il eut la douleur de perdre. Quant à ses élèves, il était toujours heureux de leur être utile, et pour certains d'entr'eux il se montra aussi affectueux qu'un père. Ecoutez ce récit, que j'emprunte à Malgaigne, son éminent biographe, et vous en jugerez vous-mêmes : « J'ai reçu de « M. Layraud, ancien externe sous Roux, et aujourd'hui officier de santé de Paris, une lettre également honorable pour « le maître et pour l'élève. En 1827, dit M. Layraud, M. Roux « faisait par intérim le service de l'hôpital de perfectionnement « où j'étais externe. L'argent me manquait, et j'allais être « forcé de renoncer à mes études et de retourner dans mon « pays. M. Roux me fit donner un logement dans l'hospice « et, pendant dix-huit mois, il m'assura une somme de « cinquante francs par mois, et me faisait faire de temps à « autre un pansement ou une saignée en ville pour ménager « mon amour-propre. C'est ainsi que j'ai pu continuer mes

« études et me fixer à Paris où, depuis plus de vingt-cinq ans, je me suis fait une position heureuse et honorable, « que je dois à M. Roux. »

Roux aimait l'exactitude chez ses élèves et prêchait d'exemple. Levé de grand matin, il consacrait au travail les premières heures du jour, et arrivait régulièrement à l'hôpital à 8 heures, dans une tenue irréprochable, pour commencer une journée de labeur.

Cet homme, qui était doté de si précieuses qualités, avait son défaut, et, selon moi, un défaut capital ; il opérait trop vite et trop souvent ; trop souvent, parce qu'il ne comptait pas assez sur les ressources de la nature ; trop vite, par ce qu'il comptait trop sur celles de l'art. De là, bien des revers, bien des mécomptes, qui furent exploités contre lui. Cette tendance, qui a longtemps dominé parmi ses contemporains, devait amener une réaction ; l'Ecole de la chirurgie conservatrice s'est fondée et est aujourd'hui dans toute sa splendeur.

Roux avait aussi son petit ridicule. La nature ne l'avait pas fait beau ; il était affecté d'un strabisme de l'œil droit ; mais elle avait racheté cette imperfection physique en lui donnant une physionomie vive et intelligente. Néanmoins, Roux ne voulait pas convenir de son infirmité et n'en convenait que pour attester qu'il était guéri. A force d'exercer l'œil strabique, il était parvenu à modifier quelque peu la rétraction musculaire ; mais la fortune, et aussi son génie chirurgical lui réservaient de plus beaux succès opératoires.

Ici se termine, Messieurs, la tâche que je me suis imposée et qu'aurait dû remplir une plume plus autorisée que la mienne. Mais l'écrivain élégant, le brillant opérateur, le chirurgien ingénieux et hardi, l'homme plein de dévouement pour les

siens et pour ses malades, dont le temps, qui efface le souvenir des médiocrités et des réputations usurpées, met de plus en plus en relief les éminentes qualités, devait-il rester dans la pénombre, où il semble comme oublié depuis de longues années, et cela dans sa ville natale, dans la cité qu'il a illustrée?

Je ne l'ai pas pensé, et les traditions de notre Société, et aussi l'amour de mon honorable profession m'ont poussé à réparer, autant que j'ai pu, cette longue injustice,

Le nom de notre compatriote est désormais attaché à l'histoire de la Staphylorrhaphie, et aura sa place dans une biographie universelle. Grâce à Roux, la science a progressé ; il a bien mérité de l'humanité.

C'est donc avec raison que la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne l'a revendiqué un jour, par l'organe de son président, comme une des gloires du département. Peut-être doit-on s'étonner que la ville qui l'a vu naître ne s'en soit pas montrée plus fière. Une modeste plaque de marbre, accolée le long de la façade de la maison Maure, rappelle le lieu où naquit Roux ; mais ni la place, ni la rue ne portent son nom. C'est bien peu, Messieurs, pour un bienfaiteur de l'humanité. Naguère, vous éleviez une statue au génie des batailles et aussi, j'en conviens, au patriotisme et à la grandeur d'âme représentés par le maréchal Davout ; est-ce que l'art de conserver les hommes, le dévouement à ses semblables, représentés par Philibert Roux, qui fut un maréchal de la science, trouveraient moins de crédit dans notre intelligente cité?

DE L'INTERVENTION

DES ARCHEVÊQUES DE SENS

DANS LES ACTES PRIVÉS PASSÉS DANS LEUR DIOCÈSE AU XII^e SIÈCLE.

(*Mémoire par M. Max. Quantin.*)

Pendant les premiers siècles du moyen-âge l'autorité épiscopale avait pris, dans la société chrétienne, par la force même des choses, une telle extension, qu'il ne faut pas s'étonner si, peu à peu, elle intervint dans les transactions que passaient entre eux les individus des diverses classes ; si elle assistait aux plus minimes accords comme aux actes les plus solennels. Nous ne voulons pas exagérer ici ce rôle actif et protecteur que le chef du clergé du diocèse était appelé nécessairement à exercer dans ces temps où les anciens pouvoirs civils avaient perdu toute leur force, où la société laïque n'existait pour ainsi dire qu'en germe, et où la distinction des droits des pouvoirs n'était pas encore établie. Les évêques furent donc, au point de vue administratif, les successeurs des défenseurs des cités, *defensores civitatum*, ces

premiers avocats des malheureux pendant l'ère de la décadence de l'empire romain. Les défenseurs des cités étaient élus par le clergé et les curiales et, dans la suite, ils le furent par le peuple de la ville tout entier. La position éminente de l'évêque, son dévouement à son troupeau, le désignèrent bientôt entre tous pour porter ce nouveau fardeau ; et l'on s'accoutuma ainsi peu à peu à s'adresser à lui pour voir réparer l'injustice, pacifier les querelles, terminer les procès, enfin pour tout acte de haute autorité. La décadence de l'empire, l'affaiblissement des liens sociaux sous les mérovingiens firent qu'il n'y eut bientôt plus d'institutions régulières que dans le corps du clergé, et les notaires des évêques qui n'exerçaient, dans l'origine, leurs fonctions que dans l'intérêt de leurs maîtres, devinrent par la force des choses, chargés de tout. Puis, ces officiers s'effacent devant les évêques eux-mêmes qui, aux ^x^e et ^x^e siècles, assistent à tous les actes de leurs ouailles, et ils n'en sont plus que les greffiers.

Mais sortons des généralités pour aborder le récit des faits locaux.

I.

Les archevêques de Sens du ^{xii}^e siècle nous ont laissé, dans les diverses archives des monastères de leur vaste diocèse, des preuves nombreuses de l'exercice de cette autorité administrative dont nous venons d'indiquer l'origine et l'étendue.

Les chartes sont données en présence des principaux dignitaires de l'église cathédrale, les archidiaques, le doyen, le trésorier, etc. Lorsque le prélat est à Sens, il les date de son palais : *Actum publice, in palatio nostro* ; lorsqu'il est en

tournée pastorale ou qu'il habite un de ses manoirs, la pièce en fait mention. Son chapelain ou son chancelier, *cancelarius*, y déclare en avoir été le rédacteur, et, pour donner à l'acte toute l'authenticité désirable, il le scelle du sceau pontifical. Ce sceau, attaché à des lacs de soie ou à des bandellettes de parchemin, est en cire brune ou de couleur terreuse. La substance, mêlée de résine, en est quelquefois solide comme du bois. Sur sa forme oblongue et ogivale est représentée l'effigie de l'archevêque. Le personnage, en grand costume, est tantôt debout et tient sa crosse de la main droite et un livre de la main gauche (2); tantôt assis, bénissant de la main droite et s'appuyant de la main gauche sur sa crosse tenue verticalement (3); tantôt encore debout et bénissant comme Gui de Noyers.

En parcourant les cartulaires du XII^e et du XIII^e siècles, on est étonné de la multitude d'actes de détail auxquels les archevêques prennent part. Ainsi les grands événements religieux ou politiques n'étaient pas seulement l'objet de leurs préoccupations et de leurs soins; ils s'étaient astreints à accueillir eux-mêmes les parties qui avaient entre elles quelques débats. Ils devenaient les juges souverains de ces difficultés, et, en l'absence de toute institution civile supérieure, ils remplissaient les rôles de juges et d'arbitres.

II.

Le XII^e siècle fut un temps de ferveur et de foi active. Il semble alors que la société civile va se fondre et va être absorbée dans la société religieuse, tant on voit de toutes parts

(1) *Cartul. gén.* II, 196.

(2) Hugues de Toucy.

(3) Guillaume de Champagne.

surgir des institutions qui ont pour but la vie monastique. La société féodale, maîtresse de vastes étendues de terres incultes, offre aux nouveaux bénédictins de Cîteaux un aliment à leur activité : partout des donations territoriales que n'arrêtaient aucune disposition légale, viennent accroître le domaine monastique, lequel étant cultivé avec intelligence prépare à l'avenir des ressources contre la famine.

Autour de la ville de Sens, on voit s'élever les maisons de Vauluisant, des Escharlis, de la Pommeraie, de Dilo, de Preuilly, de Saint-Jean de Sens, de Rosoy ou Villechasson, du Jard, de Fontaine-Jean, de Saint-Paul de Sens, etc. Ces monastères vont partager l'affection des archevêques pour leur chapitre cathédral et pour les vieux monastères de Saint-Rémy, de Saint-Pierre-le-Vif et de Sainte-Colombe de Sens.

Dans une période de moins d'un siècle, de 1122 à 1193, cinq archevêques ont occupé le siège pontifical de Sens. Ce sont :

Henri *Aper* ou le Sanglier ;

Hugues de Toucy ;

Guillaume de Champagne ;

Gui de Noyers ;

Et Michel de Corbeil.

Tous ces noms sont grands dans l'histoire féodale. Ils appartiennent aux plus puissantes des familles seigneuriales de la contrée. Déjà depuis longtemps il en était ainsi : les grands sièges épiscopaux étaient occupés par l'élite des familles patriciennes. Les archevêques de Sens portent dans leur administration des allures qui se ressentent de leur origine.

Leurs manoirs de Saint-Julien, de Villeneuve et de Briennon étaient de vastes et fortes résidences, comme on en peut juger encore par les ruines de celui de Saint-Julien. Ils y habitaient

souvent, et appliquaient dans la régie de leurs domaines les mêmes soins que dans le reste de leur administration.

Trois à quatre cents chartes sont encore à notre disposition pour raconter seulement ce qui concerne l'histoire du pays compris dans l'ancien archidiaconé de Sens, et les transactions intervenues entre les corps monastiques, les églises et tout ce qui s'y rattachait, d'une part, et les laïques, de l'autre. Que serait-ce donc si nous avions les archives de la noblesse du pays dans ces temps reculés ? — On y remarque combien les archevêques interviennent dans les affaires des particuliers pour pacifier les différends et régler les intérêts, en usant de leur haute influence toujours reconnue et réclamée.

HENRI LE SANGLIER.

(1122-1142).

Henri *Aper*, ou le Sanglier, de l'ancienne famille de Boissrocques au pays de Laon, fut élu en 1122 par ses confrères les chanoines de la cathédrale pour succéder à l'archevêque Daimbert. Pendant 20 années, l'activité de ce prélat ne se ralentit pas ; on le voit particulièrement donner ses soins à la fondation des monastères des Escharlis (1122-1130), de Dilo (1133), de Vauluisant (1136). Il réunit la collégiale de Saint-Florentin à l'abbaye Saint-Germain (1138).

Un jour, l'archevêque étant dans son château de Saint-Julien, Etienne de La Ferté vint devant lui et renonça entre ses mains à tous les droits de dîmes qu'il percevait sur les terres des moines de Vauluisant, à Lailly. Le prélat rendit aussitôt cette offrande aux moines en présence de plusieurs témoins (1).

Foulques de Lailly et Marie, sa femme, accrurent aussi le

(1) *Cartulaire général de l'Yonne*, I, 274, an 1130, juillet.

domaine de Vauluisant, à Lailly, en renonçant, vers le même temps, aux droits de dîmes qu'ils y percevaient. L'archevêque reçut cette renonciation *in manu sua*, le jour de la bénédiction des lieux réguliers du monastère, et la remit aux religieux en présence de plusieurs dignitaires ecclésiastiques et de gens de noblesse (4).

Ces dîmes inféodées qui étaient d'un revenu important, avaient été usurpées par les seigneurs laïques dans les temps d'anarchie féodale du x^e siècle : le souci de l'archevêque Henri fut de les faire restituer aux églises. En 1133, Milon de Courtenay, de l'avis de gens sages, *sapientibus viris*, et attendu qu'il ne pouvait garder des dîmes sans péril pour son salut, lui rendit celles qu'il percevait à Vinneuf, et l'archevêque les remit à son tour à l'abbaye Saint-Jean, où la mère de Milon était vouée à la vie religieuse, et où le frère de Milon était enterré.

Vers 1143, Geoffroy Barbeau renonce, entre les mains de l'archevêque, à ses droits sur les dîmes de Cérilly, en faveur de l'abbaye de Vauluisant (2).

Déjà, dès cette époque, les communautés d'habitants étaient comptées pour quelque chose dans la vie sociale, et l'archevêque Henri obtint de l'abbé de Pontigny, pour ses hommes de Brienon, la permission de prendre de la pierre dans une carrière du couvent (3).

HUGUES DE NOYERS.

(1142-1168).

L'archevêque Hugues de Noyers semble avoir porté l'activité administrative à un plus haut degré que pas un des

(1) *Cartulaire général*, I, 311.

(2) *Ibid*, p. 365.

(3) *Ibid*, p. 330.

prélats du XII^e siècle. Plus de 200 chartes édictées par lui dans le cours de son pontificat de 25 ans l'attestent encore. Et si on peut montrer ce nombre de documents originaux, combien d'autres ont disparu. C'est de son temps que commença à Sens l'institution communale qui fit renaître le vieux municipe étouffé sous les envahissements des comtes: Il rebâtit sa cathédrale, qu'un acte d'entre 1143 et 1158 appelle « l'église neuve de Sens » (1). L'enthousiasme pour les croisades se développe de son temps et les barons, comme les simples chevaliers, prennent la croix et font entre les mains de l'archevêque des libéralités aux monastères. Les abbayes que nous avons citées plus haut étaient toutes fondées sous l'archevêque Hugues et étendaient hardiment autour d'elles le défrichement et la culture. Hugues de Toucy, qui régla les conditions de la fondation du monastère de filles de La Pommeraie sorti de la fameuse abbaye du Paraclet, nous a conservé aussi la relation de la fondation d'un établissement du même genre, celui de Franchevault, commune de Beugnon, à laquelle il présida (2).

La comtesse de Bar avait obtenu de l'évêque de Langres des religieuses tirées du monastère de Jully, et elle voulait les établir sur sa terre de Libre-Val, au diocèse de Sens. La comtesse ayant reçu l'agrément de l'archevêque, prit ses dispositions en conséquence, et au jour solennel de la réception des religieuses, le prélat les accueillit en présence des plus grands personnages ecclésiastiques et civils. Il rapporte dans l'acte qu'il en fit dresser sur le lieu même, que là étaient

(1) *Cartulaire général*, II, 36.

(2) En 1159, *Cart.* II, 99.

présents le comte Henri de Troyes, Henri, comte de Nevers et son fils du même nom comte de Tonnerre, avec leurs principaux barons Milon d'Ervy, Anséric de Montréal, Milon de Noyers. La dame de Bar, accompagnée de ses fils Manassès, Thibault et Hemensann, avait amené les religieuses. Chacun de ces nobles personnages voulut, à l'envi, laisser à celles-ci des marques de sa libéralité.

Enfin l'archevêque, par un dernier trait qui est bien dans l'esprit du temps, ordonna que le lieu qui s'appelait anciennement *Frigidus Mantellus*, Froid-Manteau porterait, à l'avenir, le nom de *Libera vallis*, ou de Franchevault. C'est sous ce nom qu'il est arrivé jusqu'à nous.

Telles étaient après la guerre, les occupations des grands. Fonder des monastères, les doter généreusement leur semblait utilement employer les dons que Dieu leur avait départis.

En parcourant la longue série de chartes dictées par l'archevêque Hugues à Fromont, son notaire et son chapelain, au profit des monastères du Sénonais, on recueille les noms des grandes familles du pays. A leur tête sont les comtes de Joigny, les vicomtes de Sens et de Joigny, les sires de Thorigny, de Villemer, de Varennes, de Sormery, de Trainel, de Champlost, de Turny, de Champvallon, de Bouilly; ceux des chevaliers de Véron, de Saint-Florentin, de Courlon, etc., tous les guerriers, toute la chevalerie de la contrée. Saluons ces noms, les seuls qui aient survécu à l'oubli des âges ! Ce sont les vaillantes épées qui combattirent les Musulmans.

L'intervention de l'archevêque dans les violents débats élevés entre l'abbaye naissante des Éscharlis et un nommé Séguin, dit l'Enfant, prouve bien, d'une part, l'absence de la justice civile et de l'autre l'action de la justice ecclésiastique. Séguin, mécontent des défrichements opérés

par les moines dans la forêt de Wèvre qu'ils convertissaient en prés, leur avait suscité un premier procès pardevant l'archevêque Henri. Débouté de ses prétentions, il s'irrita davantage, se porta à des violences contre le monastère et le brûla avec tout ce qui y était contenu. A la nouvelle de cet attentat, l'archevêque Hugues, qui était malade, envoie en toute hâte prier l'évêque d'Auxerre d'intervenir. Une assemblée de dignitaires ecclésiastiques et de barons est convoquée à La Ferté, et là, devant l'évidence des faits, Seguin est condamné à laisser les moines défricher en paix les bois que son propre père leur avait donnés (1).

Un dernier trait peint bien les mœurs du temps. L'archevêque étant allé à Auxerre vénérer les reliques de saint Germain, ce grand évêque du v^e siècle le père et le protecteur de ses ouailles, raconte comment un autre Seguin, dit Moreau, chevalier de La Ferté, donna à l'abbaye de Saint-Germain, devant le Chapitre des moines assemblé, le quart du moulin de Somme-caise pour le repos de son âme et de celles de ses proches. Sa mère reçut, en présent, sept sous pour s'acheter une pelisse, et Seguin reçut 97 sous, monnaie d'Orléans et plusieurs setièrs de grain, froment, seigle, orge et avoine (2).

GUILLAUME DE CHAMPAGNE.

Archevêque et légat du Saint-Siège.

(1169-1175.)

Voici un fils de l'illustre maison de Champagne chez laquelle les arts étaient en honneur. Il partageait les goûts de

(1) *Cartul.* I. 499.(2) *Cart.* II, 287.

sa famille, et une de ses qualités personnelles lui valut son surnom : *Aux blanches mains*. Son sceau élégant le représente assis dans une attitude naturelle et vraie. Son contresceau est une pierre antique figurant un buste de femme enchâssé dans un cadre portant ces mots : *Secretum meum michi*.

Le peu d'années qu'il passa sur le siège pontifical de Sens avant de monter sur celui de Reims, nous fournissent quelques actes intéressants pour l'histoire locale. C'est le temps où la coutume de Lorris se répand dans le Sénonais. Il l'accorde aux habitants de Villeneuve-sur-Yonne (1172), à ceux du village qu'il fonde sur le territoire de Rousson (1175).

La forme de ses actes se ressent de la hauteur des dignités qu'il possède. Le rédacteur des chartes n'est plus un notaire mais bien un chancelier qui se nommait Alexandrie; il les date du palais pontifical de Sens.

Parmi les chartes qu'il édicta, on remarque les suivantes :

Un traité passé entre l'abbaye de Saint-Rémy et Augallo de Seignelay, au sujet de la terre de Cheny ; — le règlement sur les écoles du diocèse, dont l'administration fut attribuée au préchantre de la cathédrale ; — une ordonnance qui fixe à cent le nombre des religieuses de l'abbaye de Crisenon au diocèse d'Auxerre (1). Il obtint aussi du Roi la remise du droit de gîte et de réception que ce prince avait à Saint-Julien-du-Sault.

Guillaume ayant été promu au siège de Reims, en 1176, conserva, au milieu de ses nouvelles et plus grandes fonctions, son affection pour son ancien troupeau, affection qui se révéla par différents actes. On avait encore recours, du Sé-

(1) *Cart.* I, n° 201.

nonais, à sa haute autorité ; on comptait beaucoup sur son expérience.

En 1180, il délivra une charte pour l'affectation du revenu des moulins de la Vanne en faveur du Chapitre de Sens. Il y raconte comment, après la mort de Guérin, vicomte de Sens, Galéran, beau-frère de ce dernier, qui éprouvait de graves embarras au sujet de sa succession, lui avait fait don de la moitié des moulins de la Vanne.

Guillaume de Champagne intervint, en 1181, dans les débats élevés entre H. l'Eventé et le Chapitre de Sens, au sujet de la terre de Pont-sur-Yonne.

La mère de l'archevêque Guillaume ayant été inhumée dans le monastère de La Pommeraie, son fils donna aux chapelains chargés du service religieux une rente de 40 sous de Provins sur le tonlieu de cette ville (1198).

GUI DE NOYERS.

(1176-1193).

Pendant le long épiscopat de Gui de Noyers, les actes administratifs se multiplient, et maître Pierre, son notaire et son chancelier, a souvent la plume à la main pour transcrire les sentences prononcées par son maître ou pour constater les dons que les gens de la noblesse font aux églises. Parmi les 80 chartes que j'ai recueillies de cet illustre prélat, une nous parle de sa reconnaissance pour l'église d'Auxerre, dans laquelle il avait été élevé ; d'autres de l'intérêt qu'il portait particulièrement aux monastères des Escharlis, de Dilo et de Saint-Paul de Sens. Il fonda les quatre chanoines de Saint-Pierre dans sa cathédrale et fit, à son arrivée au siège pontifical, un règlement pour les quatre marguilliers de cette

église, où l'on voit, entr'autres choses, que c'étaient eux qui avaient le droit exclusif de louer les écus de bataille dans la cour de justice de l'archevêque. Ils fournissaient aussi, moyennant six deniers, la cuve destinée aux épreuves par l'eau.

Un établissement de charité célèbre dans les annales sénonaises, le Popelin, asile destiné aux Léproux, fut tout particulièrement l'objet de la sollicitude de l'archevêque Gui, qui en donna même la règle aux Léproux de Meaux (1).

En 1184, l'année même où la ville de Sens fut presque détruite par le feu, l'archevêque reçut la fondation des bouchers de cette cité en faveur du Popelin, auquel ils firent don des langues des bœufs et des vaches qu'ils tueraient. En 1193, l'année de sa mort, il approuva un traité passé entre les habitants de Nailly et les Léproux du Popelin pour la réception des individus de ce village atteints de la lèpre. Les dispositions aussi sages que simples de ce document me paraissent mériter d'être rapportées. Elles m'ont convaincu, une fois de plus, que le moyen-âge avait l'entente des affaires de la vie pratique aussi bien que nous.

Les habitants de Nailly et les gouverneurs des Léproux du Popelin, étant devant l'archevêque, règlent les conditions d'admission des malades de Nailly au Popelin, de la manière suivante :

« Les Léproux s'engagent à recevoir tout malade de la lèpre : mais si c'est une personne riche, elle apportera des vêtements convenables et un lit garni ; elle paiera, en outre, une pension raisonnable, et fera du bien à la maison des

(1) L'archevêque donna plusieurs chartes en faveur du Popelin (v. *Cartulaire général*, t. II, p. 161 et autres).

Lépreux, suivant l'appréciation du curé et du maire de Nailly, et de deux ou trois prud'hommes de ce lieu appelés à cet effet par le curé et le maire.

« Si c'est un pauvre et qu'il ne puisse fournir ni vêtement convenable, ni le reste, les habitants de Nailly y pourvoieront à sa place, et ils paieront une pension qui pourra s'élever jusqu'à la somme de 20 sous. En outre, les habitants de Nailly ont accordé aux lépreux une redevance d'un denier par feu, chaque année, le dimanche des Rameaux ; les indigents reconnus en étaient exemptés. Les Lépreux auront aussi droit de quêter, dans l'église de Nailly, cinq fois par an : Aux fêtes de la Nativité Notre Seigneur, à Pâques, à la Pentecôte, à la fête des Apôtres saint Pierre et saint Paul et à la Tous-saints. Lorsqu'un habitant de Nailly fera son testament, il sera invité, mais sans contrainte (*sine coactione*), par le curé à donner quelque bien aux Lépreux du Popelin (1).

Les familles nobles étaient nombreuses alors, et dans chaque village il y en avait quelque une qui, sans prendre le titre de seigneur, ajoutait cependant le nom du lieu à son propre nom. Tels sont : Gauthier, de Vincelles ; Normand, de Villeblevin ; Jehan, des Siéges ; Guillaume, de Mauni ; Milon, de Champlost ; Pierre, de Bellechaume ; Milon et Jérémie, de Joigny, chevaliers, etc.

Les rapports entre les archevêques et les seigneurs en matière d'intérêts temporels se réglaient par des arbitres désignés par les parties, à défaut de juges légalement constitués. Il semble que c'était là un devoir attaché à la dignité de la noblesse et des grands. L'archevêque Gui avait eu de graves

(1) *Cartulaire de l'Yonne*, II, 484.

contestations avec Thibaut de Bar, seigneur de Champlost, son voisin, pour la baronnie de Brienon, l'une des grandes terres de l'archevêché, où le prélat allait souvent résider. Ce seigneur avait depuis longtemps droit de gîte à Avrolles aux frais des habitants de ce lieu ; il réclamait aussi le droit de haute justice à Bligny-en-Othe, et il s'opposait à la reconstruction du four banal d'Avrolles. Les juges repoussèrent toutes ces prétentions, mais l'archevêque fut obligé de donner au sire de Bar ses prés d'Avrolles, du côté de Venizy. L'archevêque fut reconnu haut-justicier à Brienon, Avrolles et Bellechaume. Les droits des habitants de ces terres sont déjà l'objet de réserves précises. Les hommes libres, dit la charte, qui viendront demeurer à Avrolles et y résideront un an et un jour sans avoir choisi leur seigneur, dépendront du sire de Bar. Les habitants qui voudront planter de la vigne dans la seigneurie de l'archevêque, devront en avertir les sergents, et si on leur fait refus, les sergents du comte pourront leur délivrer de la terre sans dommage.

En 1188, l'archevêque constate un fait intéressant pour la métallurgie : c'est que Jacques, des Siéges, chevalier, a reconnu que les moines de Vauluisant avaient droit de prendre du bois dans la forêt des Siéges pour chauffer leurs fourneaux à fondre le fer.

La simplicité des mœurs du temps qui faisait souvent édicter les actes en public, au milieu des places, des routes, et même des bois ; qui faisait mettre en possession d'une terre donnée par la remise d'un livre, d'un couteau, d'un bâton et même d'une motte de gazon, cette simplicité n'est pas étrangère à Gui de Noyers. C'est ainsi qu'en 1182, étant dans la forêt de Maupas, il atteste le don de 8 arpents de pré

fait à l'abbaye de Pontigny par Lambert *le Sourd*, pour accrottre la ferme de Champtrouvé. Mais l'archevêque alliait aussi la grandeur à la simplicité, car on le voyait faire des tournées épiscopales avec une suite considérable où l'on ne comptait pas moins de 70 personnes et de 40 chevaux. En 1180, le pape Innocent III blâme cet usage que l'archevêque pratiquait dans la visite des églises de Bagneaux et d'Es-mant, qui dépendaient de Saint-Germain-des-Prés. En 1191, Gui de Noyers, étant en présence du roi à Fontainebleau, donna aux religieux une charte de renonciation de ces mêmes droits, que dressa maître Pierre, son chancelier.

Terminons nos recherches sur Gui de Noyers, par un dernier acte.

En 1190, le prélat reçut et confirma une sentence arbitrale prononcée par six hommes instruits en droit, et qui aimaient l'équité, *viros juris peritos et amatores equitatis*, savoir : L. de Courferaut, L. de Chénarnoult, L. de Sépeaux, André de Milly, Augalon de Bois et Etienne de Cudot. La sentence termina les différends élevés entre Augalon, seigneur de Seignelay et l'abbaye des Escharlis, au sujet de la terre de Guillins, sur laquelle les habitants de Cudot, qui dépendaient du sire de Seignelay, revendiquaient des droits de pâ-turage ainsi que sur un bois donné à la même abbaye par Joduin, vicomte de Joigny, et sur lequel les mêmes habitants prétendaient droit d'usage. La propriété du fonds de cette forêt fut maintenue aux moines avec la servitude de l'usage des habitants de Cudot. Enfin la femme et les deux fils du seigneur de Seignelay et le Couvent des Escharlis ratifièrent cette sentence, qui fut scellée du sceau de l'archevêque.

MICHEL DE CORBEIL.

(1194-1199).

Cet archevêque, dont j'ai vu une quinzaine de chartes, passait pour très zélé pour le bien de son troupeau. Le pape Innocent III en fit l'éloge après sa mort.

Ses actes affectent, comme ceux de Gui de Noyers, des formules solennelles, et il parle toujours au pluriel : *Michael Dei gratia, Senonensis archiepiscopus, notum fieri volumus*, tandis qu'Hugues de Toucy intitule toujours ses actes à la première personne : *Ego Hugo*, etc.

L'archevêque continue à recevoir les accords des monastères avec les gens de la noblesse ou du tiers-état. Il constate, en 1196-97, l'affranchissement des habitants de Véron par le Chapitre de Sens; en 1197, une donation à l'abbaye Sainte-Colombe, par Daimbert Carnifex, laquelle fut ratifiée par la femme de Daimbert et ses treize enfants. Il reçoit même un bail de la grange d'Armentières fait par l'abbé de Vauluisant à la dame de Charmoy pour la vie entière de cette dame, moyennant 6 muids de grains de rente par quart froment, seigle, orge et avoine (1). Il se fait, dans ce traité, une espèce de cheptel : l'abbé donne à la dame 30 bœufs et 12 ânesses du prix de 100 livres, etc.

Le prélat régla aussi le service intérieur de sa cathédrale et il déterminait les devoirs des quatre marguilliers laïques. On voit qu'alors ces officiers couchaient dans l'église, deux en même temps, chaque quinzaine, dans des arches, devant le trésor, pour le garder; qu'ils devaient faire les lits

(1) Le muid vaut 12 setiers ou 144 boisseaux.

des prêtres-sacristains dans l'église; monter l'horloge avec soin, et sonner exactement les fêtes nombreuses qui sont désignées dans la charte.

Ces détails d'administration, dans lesquels nous voyons entrer les archevêques, devenaient fatiguants pour eux au milieu des grandes affaires publiques auxquelles ils étaient mêlés. Aussi vit-on, vers l'an 1200, créer les officiaux, espèce d'autorité judiciaire ecclésiastique à laquelle les archevêques déléguèrent les soins ordinaires de l'administration, le règlement des contestations d'une importance secondaire, l'attestation des accords et des conventions entre les églises, les clercs et les laïques.

Nous nous arrêterons ici, à la fin de ce xii^e siècle, si riche et si plein de faits, où l'activité déborde dans les petites choses comme dans les grandes, nous contentant d'avoir mis en évidence un des aspects du grand rôle accompli par les archevêques de Sens dans le cours du moyen-âge.

L'INSTINCT

(NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE)

Par M. Charles DE KIRWAN.

(Séance du 19 Mars 1870.)

Définir *l'Instinct*, en préciser l'étendue et le caractère, le comparer à l'intelligence et établir entre elle et lui une barrière infranchissable, tel paraît être le but que s'est proposé l'auteur d'un livre dont on peut contester les conclusions, mais dont on ne saurait méconnaître le mérite (1).

Pour atteindre à ce but, était-il nécessaire de réduire la bête à un pur mécanisme vivant? Fallait-il expliquer tous les phénomènes qu'accomplissent sous nos yeux les individus des diverses espèces animales, par le seul fait de la conformation particulière et de la fin spéciale de leurs organes jointes à l'action de la sensibilité physique?... Nous essaierons tout-à-l'heure de répondre à cette question.

La pensée de M. Henri Joly est assurément digne de tous éloges en elle-même. Sa raison et son cœur se révoltent en

(1) *L'Instinct, ses rapports avec la vie et l'intelligence, essai de psychologie comparée*, par Henri Joly, agrégé de philosophie, docteur ès-lettres.

présence de certains systèmes physiologiques qui voudraient rejeter toute distinction caractéristique et fondamentale entre l'homme et la brute, entre la créature raisonnable, morale et libre, et celle à qui la raison comme la responsabilité ont été refusées. Il a donc voulu que la question de l'instinct des animaux pénétrât du domaine des sciences naturelles dans celui de l'observation philosophique ; il a posé cette question devant lui et l'a étudiée sous toutes ses faces, à tous ses aspects, en profondeur comme en étendue. De cette étude et de ces observations approfondies est résulté le livre le plus complet et le plus vraiment original peut-être qui ait jamais paru sur la matière. On y trouve sur l'origine, l'étendue, les caractères de l'instinct, sur les sens et l'organisation de l'animal, son système nerveux, le principe de la vie en lui, ses habitudes, ses mœurs, son éducatibilité, etc., les plus curieux aperçus, les remarques les plus ingénieuses, tout ce qui dénote, en un mot, le fruit des plus patientes recherches.

Après l'instinct, l'intelligence ; après l'animal, l'homme. A l'étude des phénomènes instinctifs succède une sorte de psychologie extérieure et comparée, qui a pour but de faire ressortir la supériorité incommensurable de « l'intelligence servie par des organes » sur de purs organismes guidés par un instinct aveugle et inconscient. Moins étendue que la première, cette seconde partie ne dénote pas une moindre puissance d'étude, une moindre profondeur d'observation, et de fréquents renvois aux auteurs que combat M. Henri Joly ou dont il partage les idées, révèlent la variété et la conscience de ses labeurs.

La conclusion à laquelle il arrive est de celles auxquelles, selon nous, on ne saurait trop applaudir. Elle se résume en ces paroles : « Le règne supérieur ne peut avoir été créé par

le seul épanouissement des règnes inférieurs. » D'où il résulte que quelle que soit la loi du développement ou de la succession des êtres organisés, depuis la cellule la plus informe jusqu'à l'organisme le plus compliqué et le plus parfait, il y aura toujours entre ce dernier et l'homme une ligne infranchissable de démarcation, un abîme qu'aucun élément de transition ne pourrait combler; c'est l'abîme même qui sépare l'instinct, — l'instinct, pure force vitale et organique selon M. Joly, — de l'intelligence, de la raison; de la moralité, du sentiment religieux enfin, au service desquels a été mise la parole, le verbe, attribut exclusif de l'homme.

Nous l'avons dit, nous adhérons sans réserve à une telle conclusion dans tout ce qu'elle a d'essentiel. Seulement cette conclusion ne nous semblerait pas moins rigoureuse quand l'auteur aurait fait la part un peu moins étroite à l'élément instinctif, sinon dans tous les membres du règne animal indistinctement, au moins dans certains d'entre eux, dans ceux qui occupent, au-dessous de la créature raisonnable, le sommet de l'échelle des êtres.

Assurément l'animal ne possède point la raison; il n'a pas d'arbitre propre et par conséquent la liberté et la responsabilité lui font défaut. On doit même reconnaître qu'il est dénué d'intelligence dans le sens complet et élevé que nous attachons à ce mot. Il n'en est pas moins vrai qu'on peut observer en lui nombre de faits inexplicables par ce seul principe moteur qui le distingue de la plante, combiné avec la conformation de ses organes et les besoins matériels qui le sollicitent. Et ces faits, ou l'auteur les a passés sous silence, (ou bien l'explication qu'il en a donnée par le pur fonctionnement de l'organisme, ne nous a pas paru suffisante pour emporter la conviction du lecteur.

Mais alors comment expliquer de tels faits s'ils ne parviennent pas exclusivement de l'organisme animal, puisque d'ailleurs ils ne sauraient émaner d'une intelligence qui n'existe pas?

C'est dans ce dernier point qu'est toute la question. L'animal, au moins l'animal supérieur, est-il absolument dénué de toute intelligence?

Nous pensons qu'il y aurait une distinction à établir entre l'intelligence pleine et en acte, telle que l'homme la possède, éclairée par la raison, servie par la liberté, capable de s'élever, par l'abstraction, à la perception de l'idéal, — et un certain principe d'intelligence virtuelle, inconsciente, capable de saisir certains rapports très-simples, non point par l'effet d'un raisonnement proprement dit, mais par l'action d'une perception immédiate et irréfléchie.

Or, l'instinct de certains animaux paraît s'élever manifestement jusqu'à ce degré qui devient un commencement d'intelligence. L'abîme qui les sépare de l'homme n'en est pas moins infranchissable, puisque la somme des opérations instinctives se meut dans un cercle étroit qui n'est jamais dépassé et exclut tout progrès, puisque l'animal ne peut conséquemment ni s'élever jusqu'à la raison proprement dite, ni parvenir à la liberté.

Mais ce principe d'intelligence virtuelle, cette activité inconsciente et pourtant substantielle, pourra-t-on me répliquer, c'est une âme véritable, âme sans doute très inférieure à l'âme humaine et distante d'elle autant qu'on le voudra, mais enfin une âme. — Messieurs, je ne recule pas devant cette conséquence extrême, et quand je vois certains animaux non seulement donner des marques d'intelligence surprenantes, mais encore se montrer susceptibles d'attachement, de dévouement,

de reconnaissance, je crois à quelque chose de plus en eux qu'à la sensibilité purement matérielle et physique. De même que leur instinct me paraît s'élever à une intelligence embryonnaire, leur sensibilité me semble approcher de cette chose exquise que dans l'homme on appelle le cœur. Enfin, si la responsabilité fait défaut à l'animal parce que la liberté lui manque et que toute liberté digne de ce nom suppose le sentiment moral, on ne saurait nier en lui l'existence de certains mobiles déterminants de ses actions, de passions, entr'autres mobiles que les besoins physiques ne suffisent pas toujours à expliquer.

Permettez-moi, Messieurs, de vous raconter, à l'appui de mon dire, une anecdote assez curieuse que j'ai trouvée dans un ouvrage de Saintine (1) :

Mon ami Cabassol était garçon. Un peu bourru, un peu sauvage, il vivait à la campagne, seul, avec son chien, une perfection de chien, qu'il tenait de moi, et que, devant moi, il osait déclarer son meilleur ami.

Ce Médor, trois mois auparavant, appartenait à une dame veuve qui habitait Saint-Germain-en-Laye. Comme il était né chasseur, les gardes de la forêt de Saint-Germain avaient poliment averti la veuve qu'un jour ou l'autre ils se verraient forcés d'envoyer un coup de fusil à ce braconnier à quatre pattes.

Comprenant la nécessité de se séparer de son cher Médor, la dame, quelques jours après, me chargeait de lui trouver un nouveau maître ; certes, j'avais eu la main heureuse, car jamais, au grand jamais, homme et chien n'ont semblé aussi bien créés l'un pour l'autre que Médor et Cabassol.

Cependant, un jour où, le nez dans son écuelle, il semblait ne songer qu'à sa pâtée, Médor lève subitement la tête et, pris d'un

(1) *La Nature et ses trois Règnes*, un vol. grand in-8° avec gravures. — Paris, Hachette.

tremblement dans tous ses membres, se met à pousser des hurlements inexplicables.

On sonne à la porte de la maison ; Médor s'élançe, et quand mon ami Cabassol le rejoint, il le trouve se roulant dans des convulsions de joie aux pieds d'une étrangère.

La dame veuve, qui n'habitait plus Saint-Germain, mais Paris, avait fait exprès le voyage pour venir voir son ancien Médor. Touchée de l'accueil qu'elle en recevait, elle offrit à Cabassol, s'il voulait le lui rendre, tout ce qu'il lui plairait d'exiger comme frais de nourriture pendant trois années et, en sus, la somme qu'il fixerait lui-même.

Cabassol la regarda d'un air furibond : « On ne cède pas, on ne vend pas son ami ! » lui cria-t-il, en accompagnant sa phrase d'un mouvement d'épaules qui signifiait très-clairement : « Allez vous promener !

La dame, avec une certaine aigreur, lui reprocha, non d'être grossier envers elle, ce qu'elle aurait bien pu faire, mais de risquer, par son refus, de faire mourir de chagrin le pauvre Médor qui, évidemment, n'avait cessé de la regretter, l'aimait toujours et n'aimait qu'elle !

Ce dernier mot acheva d'exaspérer Cabassol. Bien convaincu que l'épreuve doit tourner à son avantage, il propose à la veuve un arrangement.

Sa maison touche à une colline ; la colline s'abaisse par un double sentier vers le nord comme vers le midi. Accompagné du chien, il va reconduire sa visiteuse jusqu'au sommet de cette colline ; alors elle continuera sa route par le sentier du midi ; lui, reviendra par le sentier du nord. Le chien appartiendra à tout jamais à celui des deux qu'il aura suivi.

Les conditions ainsi posées et acceptées, ils se mettent en route.

Médor, gambadant de bonheur entre ses deux amis, arrive avec eux sur le sommet de la colline ; puis, sans hésiter, il suit son ancienne maîtresse, et s'engage avec elle dans le sentier qui lui fait face. Bientôt, s'apercevant que son maître n'est plus là, il rebrousse chemin, le rattrape, retourne à la dame qui continuait

de s'éloigner, revient à Cabassol qui marchait toujours dans le sens opposé ; il monte, il descend, remonte, redescend encore, parcourant nécessairement à chacune de ses courses une route plus longue, plus escarpée. Ne pouvant se décider à se séparer de ses deux maîtres, dix fois, vingt fois il répète le même manège, jusqu'à ce que, haletant, la langue pendante, le pauvre Médor tombe complètement épuisé de forces ; sur ce même terrain de la colline où s'est opérée la séparation ; et là, tournant la tête de droite et de gauche, il essaye de suivre, au moins du regard, chacun de ces deux êtres à qui il a donné une part égale de son cœur.

Cabassol, comprenant qu'il venait de soumettre son chien à une épreuve qui menaçait d'être mortelle, résolut de le rendre à celle qui, la première, l'avait possédé. Il retourna sur ses pas, franchit la montée ; mais, arrivé au sommet, il y trouva la veuve.

Profondément émue du spectacle qui venait de lui être donné, de son côté la veuve avait conçu l'idée de renoncer à Médor en faveur de Cabassol.

Mais, comment faire accepter au pauvre animal une nouvelle séparation ?

Après y avoir réfléchi, mon brave ami ne vit qu'un moyen d'arranger les choses : ce fut d'épouser la dame. Et c'est ainsi que, malgré son désir de rester garçon, malgré sa sauvagerie naturelle, mon ami Cabassol se maria pour faire plaisir à son chien.

L'auteur en conclut qu'il n'y a pas que les chiens qui soient capables de dévouement.

Pour revenir à mon sujet et résumer ma pensée dans ce en quoi elle diffère de celle que nous révèle l'excellent ouvrage de M. Henri Joly, je dirai que si l'âme humaine peut se définir : *une activité intelligente, sensible et libre*, je définirais volontiers cette espèce d'âme qu'il ne me

répugne point d'accorder à certains animaux : *une activité instinctive*, — l'instinct impliquant à mes yeux un certain principe d'intelligence élémentaire, — *sensible et spontanée*.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

HENRI COURTAUT

CONSERVATEUR DES HYPOTHÈQUES A SAINT-QUENTIN.

En apprenant, à l'une de vos dernières séances, et en déplorant la mort si soudaine de notre collègue, M. Henri Courtaut, vous avez voulu, Messieurs, qu'une notice biographique, insérée dans votre bulletin, vint témoigner de vos regrets et conserver le souvenir de celui que vous honoriez de vos plus légitimes sympathies.

Vous m'avez chargé de répondre à votre pieux désir, ayant pensé sans doute — et je vous en remercie — que j'aimerais à vous entretenir quelques instants d'un homme, d'un ami qui m'inspirait des sentiments toujours croissants d'affection et d'estime.

M. Courtaut, Henri-Barthélemy, se rattache à notre pays par ses liens de famille et par les fonctions qu'il a remplies au milieu de nous pendant de longues années; il a pour titres à la pensée que lui consacre aujourd'hui la

Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, la part directe qu'il a prise à sa fondation, le concours actif qu'il lui a prêté et les communications intéressantes qu'il a insérées dans son bulletin.

Il appartient à une famille de Tanlay, arrondissement de Tonnerre; mais ses parents habitaient momentanément Ivry-sur-Seine, lorsqu'il est né dans ce pays, le 11 mai 1814.

Destiné à la carrière de l'enregistrement, il avait demandé un brevet de surnuméraire peu de temps avant que l'administration n'exigeât des candidats le grade de bachelier ès-lettres, qu'il n'avait point cherché à obtenir. Mais, avec cette force de volonté qui est une des marques distinctives de son caractère, il se prépara en trois mois à cette épreuve, et la subit avec succès.

Le 17 octobre 1838, il était nommé receveur à Quarré-les-Tombes. L'ordre, la netteté, l'intelligence de son travail le signalèrent promptement à l'attention de M. de Gaye qui était alors directeur de l'enregistrement et des domaines, et dont on se rappelle encore le jugement sûr et l'esprit pénétrant. Dès l'année suivante il fut appelé à Auxerre comme premier commis de direction. Ce fut pendant cette période de sa carrière que ses habitudes laborieuses, ses goûts pour les sciences naturelles, sa loyale nature et ses fonctions elles-mêmes le mirent en relation avec une famille d'Auxerre qui, bientôt après, accepta son alliance. Cette alliance a tenu tout ce qu'il était possible d'en espérer, tout..... excepté la longue durée.

Encore un mot de ses services administratifs. Nommé vérificateur de l'enregistrement à Wissembourg le 14 juin 1847, rappelé dans l'Yonne en la même qualité le 30 septembre 1848, il se vit attaché à l'administration cen-

trale le 22 mars 1852 avec le titre de sous-chef de la division du personnel. En 1866, alors qu'il pouvait obtenir une direction, il fut nommé, sur sa demande, conservateur des hypothèques à Saint-Quentin, département de l'Aisne, où il est mort dans la nuit du 10 au 11 mars 1870.

Dans tout le cours de sa carrière administrative, M. Courtaut s'inquiéta bien moins des prérogatives et des dehors brillants de la fonction elle-même, que des qualités réelles qu'elle suppose, de ses exigences et de ses devoirs. Tous ceux qui l'ont connu ont pu apprécier la solidité, la maturité de son jugement dans les questions si souvent ardues d'enregistrement et de propriété domaniale. Rigide envers lui-même, toujours prêt au travail, toujours exact, incapable de mollesse ou de négligence en face de la tâche entreprise, il a donné mille fois la preuve, dans ses relations hiérarchiques, d'un rare esprit d'indulgence et de dévouement. Entre les supérieurs et les subordonnés, son entremise était toujours bienveillante et souvent efficace; il avait coutume de dire qu'il fallait venir en aide au temps lui-même pour adoucir les trop vifs mécontentements des uns et permettre aux autres d'effacer la négligence de la veille par le zèle et l'effort du lendemain. Dans la sphère de ses attributions les occasions n'étaient pas rares d'appliquer ces principes et de montrer ces précieuses qualités. Parmi tous ceux qu'il a obligés, il en est sans doute plus d'un qui l'a payé d'ingratitude; mais d'autres ont su le dédommager de ces mécomptes faciles à prévoir par de chaleureuses et fidèles amitiés.

Au milieu des fonctions même les mieux remplies, il y a encore bien des jours de liberté; M. Courtaut avait donc des loisirs; mais on peut affirmer qu'il était dans ses habitudes et ses instincts de n'avoir pas d'heures

inoccupées. L'étude de l'histoire ou de l'archéologie, et surtout celle des sciences naturelles étaient ses distractions ordinaires et préférées. Que de notes il a recueillies, les unes intéressantes pour tous, les autres réservées à cette fille chérie, son enfant unique, dont il aimait, non sans quelque douce fierté, à diriger la solide instruction. A Auxerre, peu de temps après son arrivée, les amis des études scientifiques l'accueillirent avec empressement. Le moment était opportun. *L'Annuaire de l'Yonne*, qui commença à paraître en 1837, avait répondu, il est vrai, à l'attente de ses fondateurs; chaque année ce recueil publiait sur l'histoire locale du département et sur les sciences naturelles des documents d'un très-grand intérêt; il contribuait ainsi à répandre partout un certain esprit de curiosité et d'érudition. Mais ce n'était pas suffisant. Tandis que les œuvres individuelles trouvaient dans *l'Annuaire* un commun asile, leurs actifs et laborieux auteurs continuaient à rester, entr'eux, dans un isolement regrettable. Il n'est pas bon que l'homme, fût-il même un savant, vive seul. De là, l'idée d'une association entre tous ceux que l'intérêt de la science ne laisse pas indifférents, l'idée d'une société toute dévouée aux études sérieuses, hostile aux sujets frivoles comme à des germes d'affaiblissement, et confiant son long avenir à la double puissance d'une production incessante et d'une active propagande. C'est en 1846 que cette idée féconde s'est fait jour. Ses premiers initiateurs ont droit à notre reconnaissance, et leurs noms, Messieurs, doivent être inscrits à la première page de votre histoire. Ils sont au nombre de quatre: ce sont, par rang d'âge, MM. Déy, Quantin, Courtaut et Cotteau. Il est sans doute permis de remonter à ces origines déjà lointaines, surtout quand on y trouve, pour le déposer sur

une tombe trop tôt ouverte, un titre de sympathie et d'honneur.

Le projet qui venait de se former compta bientôt cinquante-trois adhésions. La séance d'installation se tint à Auxerre le 31 janvier 1849. Le bureau, élu le même jour, se composa de MM. Chaillou des Barres, président; Gallois et Arrault, vice-présidents; Quantin et Cotteau, secrétaires; Déy et Vaudey, classificateurs; Villiers, trésorier, et enfin Courtaut, archiviste. La parole fut prise alors par M. Chaillou des Barres dont la franche aménité, pendant dix années de présidence, a si habilement su trouver pour tous de gracieux et continuels encouragements. Son discours, empreint de ses qualités habituelles, la raison du fond et l'élégance de la forme, signale le double but que se proposaient les quatre fondateurs de 1846 et que poursuivent toujours les trois cents associés de 1870. Quel est ce double but? C'est, au point de vue scientifique, la concentration des recherches, des efforts, des œuvres accomplies; c'est, au point de vue moral, la confraternité des rapports entre tous les membres de la Société. « L'association, disait notre regretté président, est une puissance, c'est celle du siècle..... Aux efforts isolés l'association substitue les tendances collectives; elle rassemble, pour les faire converger vers un but commun, des travaux qui, presque toujours, sans elle, manqueraient de direction, des forces qui s'évanouiraient entre le point de départ et le but. » Puis, faisant appel à des sentiments d'une bienveillance réciproque, il terminait par cette phrase heureuse et choisie : « S'il est un point élevé sur nos têtes où les vents et les tempêtes cessent, où règne un calme éternel, il est aussi un point dans la vie du monde, où meurent tous les bruits de la haine; l'un s'appelle le ciel, l'autre la science. »

Ainsi M. Courtaut était, dès l'année 1847, l'archiviste de la Société. Mais il n'entendait pas être archiviste sans archives. Il entreprit donc, comme on l'a dit avec à-propos, « une croisade bibliographique », recherchant et réunissant, au profit de notre bibliothèque, les manuscrits, chartes, brochures, mémoires, circulaires, pamphlets, livres et imprimés de toute espèce, pouvant servir à l'histoire civile, religieuse, politique, industrielle, scientifique, littéraire et artistique du département de l'Yonne. En cela, il remplissait une partie du programme que se propose notre société dans l'article premier de ses statuts. Cette collection a pour nous, surtout au point de vue de l'histoire proprement dite, une importance considérable. Elle se composait déjà de 25 volumes suivis d'une table générale et analytique, lorsque M. Courtaut fut obligé de quitter Auxerre. La tâche était heureusement commencée; vous savez avec quel zèle et quelle exactitude scrupuleuse elle est continuée par notre collègue, M. Lorin.

Mais cette collection de manuscrits et d'imprimés ne suffisait ni à son ardeur ni à ses espérances. Mettant à profit ses premières notions de géologie, il voulut pénétrer plus avant dans le monde antédiluvien, et se mit à étudier les divers terrains et gisements de notre contrée, à en recueillir et classer les fossiles; et c'est ainsi qu'il commença, pour sa part, cette collection paléontologique que M. Cotteau a dirigée dès l'origine et continuée avec tant de science qu'elle est aujourd'hui une des gloires de notre société, un des trésors de notre musée. Dans le premier volume de notre bulletin, à côté d'un article signé de son savant maître, M. Cotteau, et intitulé: *Aperçu sur la géologie du département de l'Yonne*, on trouve, signée de son regretté disciple, une *Note sur le*

terrain aptien de la rive gauche de l'Yonne. C'est, en effet, sur la route d'Auxerre à Toucy, à deux cents mètres environ de la tuilerie de Cassoir, qu'il avait découvert cet affleurement de l'étage aptien dont il avait recueilli quelques-uns des fossiles caractéristiques. Sans doute l'observation était toute locale; mais elle n'en avait pas moins son intérêt parce qu'elle nous signalait la présence de ce terrain sur un point où personne encore ne l'avait reconnu. La collection de fossiles qu'il était parvenu à former, pendant son séjour à Auxerre, et qu'il avait classée par étages, renfermait un certain nombre de types précieux. Dans sa belle *Monographie de l'étage portlandien du département de l'Yonne*, dont il a enrichi le 24^e volume de notre bulletin, M. de Loriol mentionne et décrit un de ces fossiles auquel a été attaché le nom de M. Courtaut: c'est l'*Anatina Courtautiana*, recueilli dans le ravin d'Egriselles, près Auxerre. Il le note comme très rare, et le fait figurer, de grandeur naturelle, à la planche VIII, fig. 2, 2 a.

Avec M. Déy, cet autre adepte infatigable de la science, M. Courtaut commença également l'herbier de la flore départementale, dont le catalogue, sous forme de centuries, était publié dans nos bulletins à mesure que l'œuvre prenait de l'accroissement. Appelés bientôt hors du département, les deux collaborateurs durent interrompre le classement et la préparation des plantes dont ils avaient pu reconnaître les stations. Mais M. Ravin recueillit leur héritage, et grâce à lui la flore de l'Yonne n'a plus de secrets. Notre herbier, complété, achevé par ses soins et ceux de ses amis, ne laisse que bien peu de chance à des découvertes nouvelles. Chez nous, la botanique est décidément acclimatée; espérons qu'elle de-

viendra bientôt florissante. Dans l'une des anciennes réunions des sociétés de Sens et d'Auxerre qui se tenaient publiquement, M. Courtaut donna communication d'un article fort gracieusement écrit sur l'*Aspect botanique de l'arrondissement de Sens*. Il payait ainsi sa bienvenue à la société sénonaise, qui l'avait admis au nombre de ses membres, le 2 décembre 1850. Son article fut inséré dans le bulletin de cette société, volume de 1853, page 442.

Nous avons dans notre musée un troisième trésor, la collection zoologique de l'Yonne, qui rappelle également l'esprit d'initiative de M. Courtaut. Ses aptitudes pour les sciences naturelles l'avaient décidé tout d'abord à s'occuper, lui-même, de la faune de notre pays. Mais entravé par ses occupations multiples, il eut du moins le bonheur de susciter, au profit de cette entreprise, l'actif dévouement de M. Achille Colin, qui, avant sa mort si funeste, avait déjà recueilli, préparé et classé deux cents espèces locales. A M. Colin succéda notre collègue M. Paul Bert, que ses labours scientifiques et sa chaire de Sorbonne tiennent éloigné de nous sans le rendre indifférent ni à nos efforts ni à nos progrès.

Ainsi, nous devons l'affirmer sans crainte, surtout dans ce lieu même où nous voyons entassées nos richesses, s'il y eut pour M. Courtaut une chance heureuse et un rare mérite, ce fut d'avoir, un des premiers, répandu le bon grain dans ce vaste champ de la science, où nous pouvons aujourd'hui moissonner à pleines mains.

Mais l'étude de l'histoire devait tenter aussi notre ancien et cher archiviste. En accumulant pour notre bibliothèque les manuscrits et les livres, il fut pris à son tour du désir d'en compulsier quelques-uns et

d'interroger l'esprit qui les avait vivifiés. De là, le travail très-complet qu'il a inséré dans notre bulletin de 1850 et qu'il a publié de nouveau en 1851 sous ce titre : *Etudes sur l'esprit public du Tiers - Etat du bailliage d'Auxerre en 1789*. Dans une introduction que la justesse et l'élévation des idées rendent fort intéressante, l'auteur indique nettement le but qu'il se propose : « Tout a été dit sur les Etats-généraux de 1789, mais nos historiens, en faisant connaître les préliminaires de la réunion et les résultats qu'elle produisit, les ont considérés par rapport à l'histoire générale de la nation. Ils ont négligé les tendances, les vues particulières de chaque province. L'esprit de chaque bailliage n'a pu trouver place dans leurs travaux. Il appartient à l'histoire locale d'y suppléer et de faire à chacun la part de gloire et de responsabilité qui lui appartient dans la grande œuvre confiée aux Etats-généraux. Nous nous sommes proposé cette tâche en ce qui concerne le Tiers-Etat de l'ancien bailliage d'Auxerre. » Abordant ensuite le fond de son sujet, M. Courtaut procède, par ordre de matières, au dépouillement de tous les cahiers qui contiennent les différents vœux exprimés par toutes les communes ou plutôt par toutes les paroisses du bailliage. Son travail est divisé en sept chapitres qui comprennent chacun de très-nombreuses subdivisions et qui portent les intitulés suivants : *Droits civils et politiques. — Administration. — Législation. — Religion, clergé, communautés, ordres. — Instruction. — Droits seigneuriaux. — Impôts.* — Cette nomenclature, toute sèche qu'elle soit, fait comprendre tout l'intérêt qui s'attache à « cet important et vaste dépouillement des vœux du bailliage », ainsi que le disait notre président, M. Chaillou des

Barres, dans un de ses comptes-rendus annuels des travaux de la Société. En résumant son œuvre, M. Courtaut rappelle ce mot du célèbre historien Amédée Thierry : « l'Administration est sortie pièce à pièce des Etats-généraux. » Mais ces cahiers, ajoute avec raison notre collègue, « ont été en quelque sorte copiés sur ceux des paroisses et ils ont souvent négligé d'en reproduire les pensées les plus philosophiques et les plus libérales. » Il constate que les vœux émis par les paroisses du bailliage d'Auxerre ont été tous ou presque tous réalisés, et il en conclut que « l'esprit public était chez nous à la hauteur des événements qui allaient s'accomplir. » Il complète son travail par la reproduction textuelle des 417 articles qui composent le « cahier des pétitions du Tiers-Etat, pour servir d'instruction à ses députés. »

Cette publication, pleine d'érudition et de sagacité, est la première page de notre histoire locale de 1789. Pendant combien de temps encore attendrons-nous la seconde ?

Après une longue période pendant laquelle il fut, bien plus qu'il ne le voulait, absorbé par ses occupations administratives, M. Courtaut sentit renaître en lui, non moins vif qu'autrefois, le besoin des études scientifiques. Appelé par ses dernières fonctions loin de Paris, ce centre d'une activité dévorante, habitant le département de l'Aisne depuis 1866, il eut la satisfaction d'être nommé membre correspondant de la société académique de Laon le 12 juin 1868. C'est alors qu'il publia un compte-rendu, aussi complet qu'intéressant, de l'excursion archéologique que cette société, réunie à celle de Soissons, avait eu l'heureuse idée d'entreprendre, sauf à accepter l'année suivante pareille fête donnée à leurs

voisins par les savants de la région soissonnaise. Le 4 mars 1869, M. Courtaut fut élu membre titulaire de la société académique de Saint-Quentin (Aisne). Ce nouveau titre l'autorisait à publier dans le journal de la ville un article sur le jardin botanique qu'elle renferme et dont il proposait l'agrandissement et la complète transformation. Peu de temps après, dans une note reproduite par le même journal, il appelait l'attention de la science sur un honorable géologue, M. Carré, et sur sa belle collection paléontologique, laquelle, dit-il, « formée dans l'espace de douze ans, de 1857 à 1869, ferait honneur à plus d'un musée public de province. »

Dans cet opuscule qui est sa dernière publication, il semble que M. Henri Courtaut veuille ressaisir les inspirations de sa laborieuse jeunesse, en même temps qu'une vague inquiétude paraît agiter son esprit. Écoutez ces dernières paroles : « quelque occupé qu'il soit, l'homme est obligé de se ménager des heures de repos ; il est contraint d'avoir des loisirs. Et quoi de plus charmant que les instants donnés à l'étude des êtres qui nous entourent ? En cherchant à connaître la nature, nous en faisons une compagne, une consolatrice. Amie bienveillante, elle se prête à nos inclinations, à notre humeur, à nos caprices, par sa diversité. Lorsque nous conversons avec elle, nous ne sommes jamais complètement seuls et, à chaque chapitre du livre qu'elle ouvre devant nous, nous sentons en quelque sorte notre rapprochement de la Divinité. »

Il était trop tard, hélas ! M. Courtaut avait abusé de ses forces. Le labeur constant, opiniâtre, avait été la passion dominante de toute sa vie. Tout-à-l'heure, vous l'entendiez, pour ainsi dire, vous le déclarer lui-même :

pour lui le repos était « une contrainte. » Mais l'activité intellectuelle et physique a des limites qu'on ne franchit pas impunément. Il venait d'en faire la fatale expérience. En prenant possession du bureau des hypothèques de Saint-Quentin, il fut épouvanté de l'état pitoyable et compromettant dans lequel étaient ces immenses tables alphabétiques, indispensable élément de toutes les recherches d'inscriptions et de transcriptions hypothécaires. Il voulut en opérer la refonte immédiate et entière. Dirigeant l'ensemble et tous les détails de l'opération, collationnant ligne par ligne, mot par mot, travaillant sans paix ni trêve, il acheva à peu près en dix-huit mois l'énorme et fastidieuse besogne qu'il eût été prudent de mettre dix années à terminer!

Sans doute, à cette occasion, il put répéter sa maxime favorite, celle qui s'applique à lui-même, à toute son existence, à toutes ses œuvres avec une justesse singulière : « ce qu'on veut, on le peut, » *Labor omnia vincit improbus*. Puis, pour la première fois de sa vie, il songea peut-être au repos, il appela de ses vœux les studieux et doux loisirs..... et ce fut la mort qui vint!

Il n'avait pas encore cinquante-six ans. Sa mort est un malheur pour les siens, un chagrin pour ses amis, pour notre société une perte vivement sentie. Nous regrettons en lui l'homme irréprochable, le savant laborieux, l'un des créateurs de notre association, l'un de nos collègues les plus actifs et les plus dévoués. Les qualités toutes sérieuses de son esprit et de son cœur n'avaient besoin ni d'éclat, ni de retentissement. Comme la nature et la science qu'il a tant aimées, il ne s'ouvrait tout entier qu'à ses véritables amis.

Messieurs, la dernière œuvre du travailleur et de l'éru-

dit vous était destinée. En effet, il tenait en réserve, pour l'achever à des heures d'une quiétude trop tardive, et pour l'offrir à notre société, un ouvrage considérable et d'un puissant intérêt qu'il avait déjà intitulé : *Géographie féodale de l'Yonne*. Cet ouvrage devait former deux volumes in-8°. De longues années avaient été consacrées à en assembler presque tous les matériaux. A côté de ses collections particulières et des documents divers qu'il avait réunies, on a donc retrouvé toutes ses notes déjà classées, déjà toutes prêtes à être mises en œuvre. Il serait profondément regrettable que ce travail ne trouvât pas un jour sa place dans nos archives entre la géographie moderne de notre département et la géographie des temps gallo-romains.

Mais ce qui pour nous devait être un don, ne peut plus être aujourd'hui qu'un legs. Ce legs, du moins, attesterait qu'après avoir contribué à la création de notre société, et participé à ses premiers progrès, M. Henri Courtaut a su, toujours fidèle au vieux drapeau de la Bourgogne, servir, même après sa mort, la noble cause de la science et de l'histoire.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR M. L'ABBÉ DURU

par M. QUANTIN.

(Séance du 14 mars 1870).

MESSIEURS,

Je viens accomplir aujourd'hui une tâche dont vous m'avez chargé, et que mes relations avec feu M. l'abbé Duru m'ont permis de remplir plus facilement qu'à d'autres de nos confrères. Les sentiments de pieux respect que j'avais voués à M. Duru m'ont inspiré dans cette courte notice, et j'ai retracé sa vie comme je l'ai connu. Je ne prétends pas toutefois faire connaître M. Duru sous tous les aspects de son esprit, si vif, si impressionnable et si spontané. Mon but est plus simple et limité aux rapports qu'il a eus avec nous, et à ses travaux littéraires. Je laisse à des plumes plus autorisées que la mienne à apprécier sa mission dans le sacerdoce.

M. DURU (Louis-Maximilien) est né à Villeneuve-sur-Yonne le 23 mars 1804. Après quelques études élémentaires dans cette ville, qu'il compléta à Paris dans l'institution Poilou, rue du Regard, maison d'où sont sortis bon nombre

d'hommes éminents ou distingués, il reçut les ordres mineurs en 1822. En 1826, il fut nommé professeur de quatrième et de troisième au collège de Joigny, établissement auquel il était attaché auparavant en qualité de maître d'études, et où il avait été appelé par le Principal, le docte et pieux abbé Lallier, qui devint dès lors son ami. La révolution de Juillet amena son éloignement du collège, et, peu d'années après, il entra comme professeur au petit séminaire du diocèse d'Auxerre, où il ne tarda pas à embrasser définitivement l'état ecclésiastique, et il fut définitivement ordonné prêtre à Sens à la fin de 1834.

En novembre 1839, il quitta pour un temps l'enseignement, et fut nommé aumônier de l'Hôpital Général et desservant de Perrigny.

Le 21 décembre 1843, M. Duru fut appelé par le ministre de l'instruction publique, sur la désignation de la commission de surveillance, aux fonctions de maître chargé du cours d'instruction morale et religieuse à l'École normale des garçons du département. Il était déjà aumônier du collège d'Auxerre.

M. Duru continuait, comme on le voit, à suivre sa vocation naturelle, l'enseignement de la jeunesse. Sa mission s'étendit alors davantage; il était appelé à retremper le cœur et l'âme de ces jeunes hommes que nous formons (1) pour élever les enfants du peuple de nos villes et de nos campagnes. Il allait agir sur un personnel nombreux et qui est chargé de répandre la bonne semence dans toutes les communes d'un grand département.

(1) Ceci a été écrit lorsque j'étais membre de la Commission de surveillance de l'Ecole normale.

Son zèle semble prendre de plus vastes proportions, surtout du jour où il se rencontre avec un directeur de l'Ecole normale (1), qui portait lui même dans son cœur le feu sacré de l'enseignement, et qui devait bientôt correspondre entièrement aux sentiments religieux de M. l'abbé Duru.

Nommé aumônier en titre de l'Ecole normale, le 28 juillet 1851, il prit encore davantage sa mission au sérieux que lorsqu'il était seulement professeur du cours de morale, expression équivoque qui semblait dissimuler l'enseignement religieux. Toujours au milieu des élèves, il porta dans son action un zèle qu'on trouva un jour peu mesuré. Des difficultés inévitables entre deux autorités comme celles du Directeur et celle de l'aumônier qui enseigne *ex cathedra*, amenèrent un moment fatal où M. Duru dût se retirer de l'Ecole normale. Il donna sa démission en 1858, après quinze ans d'enseignement dans l'établissement (2).

Cette résolution fut pour lui bien pénible, et il n'a jamais

(1) M. Badin (Ernest), ancien directeur de l'école communale de Versailles.

(2) Il n'avait pu, dans bien des circonstances, se tenir dans les strictes limites des attributions d'un aumônier d'Ecole normale. On lit à cet égard toute sa pensée dans une note du t. II de ses *Fables*, publiées en 1853 : « Si depuis douze ans nous avons consacré nos efforts et consumé notre temps à cultiver le cœur des jeunes élèves de l'Ecole normale de l'Yonne, oubliant presque tout le reste, nous n'en regrettons rien. La Providence a béni nos efforts et prêté l'oreille à nos ardentes prières. Cet établissement promet aujourd'hui de bons maîtres à la jeunesse de notre pays, et nous, nous recueillons déjà, dans la reconnaissance et dans l'attachement de nos disciples, une précieuse récompense de nos travaux. » (*Fables*, II, 281.)

pu se consoler d'avoir abandonné une carrière où il y avait tant de bien à faire.

Le Ministre de l'Instruction publique, qui avait pu apprécier le zèle et le dévouement de M. Duru et son mérite littéraire, le nomma peu après correspondant de son ministère pour les travaux historiques, lui témoignant par là que, si des nécessités de service avaient amené pour M. Duru une séparation fâcheuse, il n'en conservait pas moins de sa personne et de sa valeur une haute opinion qu'il voulait témoigner publiquement.

Déjà antérieurement, Mgr l'Archevêque de Sens, appréciant l'utilité de la présence de M. Duru au conseil départemental de l'Instruction publique, l'avait désigné, aux termes de la loi du 15 mars 1850, pour en faire partie. Il prit longtemps une part active aux travaux de cette importante assemblée, où se discutent toutes les questions relatives à l'Instruction publique. Sa santé, gravement altérée dans ces dernières années, l'a seule empêché d'y assister plus longtemps, et l'a forcé de donner sa démission.

Mais puisque nous parlons de la santé de M. Duru, cela nous amène naturellement à étudier ses travaux, qui, semble-t-il, auraient été beaucoup moins nombreux, si une vie sédentaire et presque recluse ne lui avait donné tant de loisirs, et permis de dépenser dans son cabinet toute son activité.

M. Duru avait été atteint, dès son jeune âge, d'une affection à la vue. (Il n'y voyait pas la nuit et ne pouvait sortir le soir sans le secours d'un bras dévoué). On comprend alors qu'avec ses goûts littéraires M. Duru, obligé de se séquestrer du monde, pour ainsi dire, ait concentré toute son activité d'esprit sur les travaux qu'il avait aimés dès sa jeunesse. Doué d'une imagination féconde, impressionnable à un haut

degré, la poésie lui était familière. Et, disait-il dans son *Épître à Déliland* :

. « Ma lyre
Trop facile à toute heure accompagnait mes chants. »

Et quand on parcourt le catalogue de ses œuvres poétiques publiées et inédites, on reste surpris d'une telle abondance de productions (1). Nous parlerons ici surtout des travaux publiés. Dès 1839, il communiqua aux *Annales de l'Institut religieux d'Aix*, dont il était correspondant, une étude sur *saint Grégoire de Naziance et saint Bazile*; et, en 1841, une pièce de vers sur *la communion*. Le *Journal de l'Yonne* de ce temps (1843), qui était très littéraire, reçut plusieurs pièces de vers de M. Duru. Un autre journal, la *Chronique de Sens*, publia, en 1848, sous le nom de « Un ermite », plusieurs pièces de vers de M. Duru. Plus tard encore, les journaux du pays donnèrent plus d'une fois l'hospitalité à des produits de sa verve poétique.

Humaniste assez fort, il s'était, entr'autres sujets, attaqué aux *Enigmes de Cælius Symposius*, qu'il traduisit en vers français, dans les moments de loisir que lui laissait le professorat au temps de sa jeunesse, à Joigny, en 1826 ou 1827 (2). Mais ce travail, promptement achevé, fut enfermé avec beaucoup d'autres dans un tiroir. Il ne devait voir le jour que trente ans après. Cette œuvre semble avoir été un objet de prédilection pour M. Duru. Il en parle, dans l'introduction qui la précède, avec la tendresse d'un père pour son

(1) Voyez le Catalogue publié par M. Monceaux, Bulletin de 1869.

(2) *Enigm.* ; Introd. xxv.

premier-né. Il la destine à la jeunesse studieuse, à laquelle il signale la lecture de *Symposium* comme pouvant lui être utile et remplir son esprit de traits gracieux.

Mais voici une autre œuvre qui montrera encore davantage l'amour de M. Duru pour la jeunesse. Je veux parler de ses *Fables* publiées en 1855. Dès le collège de Joigny, le démon de la poésie avait tourmenté M. Duru. Quelques-unes de ses fables datent de ce temps. D'autres furent composées au séminaire ; mais le plus grand nombre virent le jour à l'Ecole normale.

M. Duru, dans le commencement du premier volume, nous initie aux épisodes, intéressants pour lui, qui ont amené la publication de ses fables. Plus de 80 de ses anciens élèves de l'Ecole normale, devenus instituteurs, et qui figurent encore, pour la plupart, dans l'élite de ce corps, résolurent de lui demander de faire imprimer ses fables. Ils les connaissaient bien, car bon nombre de ces pièces avaient été composées pour eux et à propos de tel ou tel d'entre eux, et pour leur perfectionnement moral.

M. Duru répondit avec empressement au désir de ses élèves, tout en ne se dissimulant pas que son œuvre prêtait peut-être le flanc à la critique.

Car, disait-il dans son *Épître au lecteur* :

« Ma plume est par trop facile dans tous les sujets que j'écris. »

Et plus loin :

« Ce genre ne me coûte guère,

« Tu dois le voir à ma manière. »

En effet, la facilité est la qualité dominante chez M. Duru. Ses vers coulent comme de l'eau limpide et pure. La facture

en est bonne. On y trouve du mouvement, de la couleur et de sages pensées. Mais, quelquefois, des expressions prosaïques viennent déparer une tirade à effet. L'idée est délayée et se perd dans un flot de paroles. Au côté poétique l'auteur réunissait aussi une qualité plus solide, l'érudition. Nous l'avons déjà vu dans les *Enigmes de Symposius*. Une partie du tome II des *Fables* est consacrée encore à des notes très intéressantes et propres à éclairer le texte et à en expliquer les allusions.

Nous avons parlé des œuvres poétiques de M. Duru. Avant d'aborder un sujet plus sérieux, il faut y ajouter encore son *Épître à Déligand*, morceau d'assez longue haleine, composé en 1847 à l'occasion de l'élection de l'auteur en qualité de membre de la Société archéologique de Sens.

M. Duru répond à M. Déligand, qui le sollicitait d'entreprendre des travaux pour cette compagnie. Cette pièce, en majestueux alexandrins, montre bien l'esprit naturellement poétique de son auteur, et nous révèle ses impressions, ses projets, ses pensées, ses œuvres même. Et après avoir passé en revue tous ses projets, jeté un regard sur ses compositions « *Flore, Souvenirs, Fables, Glanes, Prophètes* », il déclare qu'il a fait le sacrifice de tous ces beaux plans et qu'il n'écrira plus. Il part de là pour raconter toutes les exigences de ses fonctions qui ne lui laissent pas un moment de loisir, et pour exprimer tous ses regrets de ne pouvoir prendre part à la grande œuvre de l'esprit. Car, dit-il, en parlant des œuvres de l'écrivain :

- « C'est par là qu'il survit, c'est par là que sa voix (au monde)
- « Lui prêchant Dieu, le ciel, l'amour de la patrie,
- « Le retient au sentier de l'honneur et des lois. »

Et il continue son dialogue en peignant le portrait du

poète qui, dans les temps modernes, a triomphé du mal par la voix de Châteaubriand. Il trace la mission du peintre, de l'historien, de l'antiquaire, de tous les amis de la science. Il les encourage à entrer dans la carrière.

Mais quant à lui, il s'arrête ; son devoir l'appelle ailleurs. Et en une strophe animée il trace son portrait :

- « Je suis prêtre, ah ! permets que la science
- « Fasse place au devoir dont j'ai pris le fardeau.
- « Il est lourd ; mais en Dieu j'ai mis mon espérance,
- « Et sa bonté me donne un courage nouveau.
- « Enthousiaste, ardent, j'aimai la poésie,
- « Son étude de fleurs eût pu semer ma vie ;
- « J'avais déjà tracé le superbe tableau
- « Où devait s'épancher l'œuvre de mon génie ;
- « Ma lyre était d'accord, et déjà je chantais,
- « Lorsque j'ai tout quitté pour de plus saints projets. »

Le devoir lui trace donc son chemin : tout en admirant les travaux de ses devanciers, des Lebeuf, des Martène et de tant d'autres, il refusera de les suivre.

Nous savons que c'était là un refus peu sérieux ; car, bientôt après, il mit au jour la *Bibliothèque historique*, qu'il préparait de longue main.

Nous terminerons la revue des œuvres publiées par M. Duru en dehors de la Société, par la citation de deux livres destinés encore aux instituteurs : l'un intitulé *Eugène, ou plan de vie d'un Instituteur* ; l'autre, *Cours synoptique de morale*. Pour ceux qui ont connu le caractère élevé de l'auteur, il est inutile de dire que ces œuvres sont dignes du but qu'il s'y proposait.

M. Duru n'avait pas seulement, comme on le voit, l'esprit poétique. Il abordait aussi les sujets moraux. L'amour des

livres était également poussé loin chez lui, et de bonne heure il se forma une bibliothèque digne d'un homme de goût. Les lettres françaises et latines, l'histoire, les voyages, les collections des prédicateurs et des principaux écrivains religieux, remplissaient les vastes rayons de sa salle à manger et de son cabinet. Sa passion pour les livres occupa les meilleures années de sa vie active. Que de fois ne l'avons-nous pas vu suivre patiemment les ventes, et attendre le livre qu'il avait marqué sur le catalogue. Il ne se prodiguait pas dans ces circonstances, savait se borner et n'achetait pas d'inutilités.

Le goût de la numismatique marchait chez lui de pair avec celui des livres, et il se composa un beau médailler d'amateur, dont nous reparlerons tout à l'heure.

Mais il est temps de raconter les rapports plus intimes qui s'établirent entre notre Société et M. l'abbé Duru.

Il coopéra des premiers à la naissance de notre compagnie, y porta son zèle accoutumé et fut élu, à juste titre, en 1853, l'un de ses vice-présidents.

Dès le 6 juin 1847, il avait proposé à la Société un projet de publication de documents anciens, sous le titre de *Bibliothèque auxerroise*, ou *Histoire des Auteurs auxerrois*, contenant leur biographie, le catalogue et quelquefois le texte de leurs ouvrages, etc.

Mais ce premier projet, exposé déjà « avec une ardeur toute jeune, avec mes cheveux qui déjà blanchissent », disait l'auteur, ce projet reçut bientôt des modifications et de larges développements. Le livre devint la *Bibliothèque historique de l'Yonne*, titre qui annonçait que l'auteur allait englober dans son œuvre toutes les légendes et les divers autres documents produits par les anciens écrivains sur les

pays qui forment actuellement le département de l'Yonne.

Ce plan développé souriait bien autrement à M. Duru, quoique la Société l'eût arrêté dans son essor, car il voulait, dans sa première pensée, y ajouter la traduction des livres rares, et donner un tableau général de la littérature française dans les siècles où nos vieux auteurs ont vécu. On comprend où cela aurait conduit la Société avec ses modestes ressources !

Bientôt M. Duru se mit à l'œuvre, et il obtint qu'on publierait dans la *Bibliothèque historique* les documents tout entiers, sans suivre le plan du *Recueil des Historiens de France*, c'est-à-dire sans fragmenter par siècle les documents à publier, mode qui offre souvent des inconvénients s'il a ses avantages. M. Duru, aux objections qu'on lui fit à ce sujet, annonça qu'il remédierait aux difficultés des recherches par des tables. Il obtint aussi qu'on éditerait l'œuvre dans le format in-4°, pour lui donner un caractère plus monumental.

L'ardeur que M. Duru mettait dans toutes ses entreprises, il la porta dans la publication de la *Bibliothèque historique*. Son recueil devait commencer par les auteurs latins qui parlent des Gaulois-Sénonais, et se continuer de siècle en siècle.

« Quant au plan de l'ouvrage, dit-il, il est fort simple. Nous distinguons deux époques : les temps qui ont précédé la prédication de l'Evangile dans notre pays, et ceux qui l'ont suivie.

« La première époque renferme très peu de documents, ces siècles n'ayant presque rien laissé des traces de nos pères, à une époque où la contrée était encore barbare.

« La seconde eût peut-être suffi, s'il n'était pas d'un vé-

ritable intérêt de savoir qu'avant le christianisme, auquel nous devons tout ce que nous avons été et tout ce que nous sommes, déjà quelques-unes de nos villes pouvaient obtenir un nom sur la carte géographique, et n'étaient pas sans un reflet de puissance dans des régions incivilisées et incultes.

« Les matériaux sont placés dans l'ordre chronologique, non pas des faits à recueillir ou à raconter, mais dans celui des temps où vécurent les différents auteurs qui ont parlé de notre pays. De cette façon, les écrits se présentent avec la physionomie et la couleur des siècles où ils furent composés, et c'est, aux yeux des connaisseurs et des savants, un vrai mérite. Enfin ils sont publiés en entier (1), au contraire de la méthode de D. Bouquet. »

Le premier volume de la *Bibliothèque historique* vit le jour en 1850, à peine trois années après l'adoption du projet par la Société.

Nous ne pouvons pas longtemps nous arrêter sur ce volume qui renferme tous les documents historiques connus sur notre contrée antérieurement au x^e siècle. Il est à la disposition de chacun de vous. M. Duru, en le publiant, a rendu un véritable service aux travailleurs qui étaient obligés de se livrer auparavant à de longues et pénibles recherches pour trouver les documents dont ils avaient besoin (2).

Toutefois des critiques ont été faites à l'œuvre de M. Duru.

(1) Il faut ajouter, pour être exact, que les textes des auteurs romains des premiers siècles ne comprennent que les portions relatives à nos pays.

(2) Liste des principaux Documents publiés dans le t. I de la *Bibliothèque historique* :

Auteurs anciens : Polybe, César, Diodore de Sicile, etc. — Ins-

On y objecta qu'il publiait sur des pièces imprimées et non sur les originaux. On y a relevé des erreurs de texte, des lacunes. A cela il n'y a rien à dire, sinon que le tort en était à la situation. M. Duru, tout zélé qu'il fût pour la science historique, n'était pas un de ces érudits comme les de Wailly, les Léopold Delisle, par exemple, qui sont maîtres des sources à Paris, et peuvent y puiser à pleines mains. Il devait donc arriver ici, quelquefois, que les textes mis à la disposition de l'éditeur seraient un peu défectueux. Il n'était pas à même d'y porter le seul remède possible, celui de les collationner sur les originaux, et il passait outre. Les érudits s'en plaindront avec raison; cependant il n'y a guère que la précision paléographique qui laisse à désirer. Les faits sont exacts. Et M. Duru avait même eu la bonne fortune, pour plusieurs de ses textes, d'obtenir du savant et regretté M. L. de Bastard des notes de variantes recueillies par celui-ci sur les manuscrits de Paris et du Vatican, et M. Duru, avec sa sagacité naturelle, a su parfaitement utiliser ces matériaux dans les deux volumes de la *Bibliothèque*.

criptions antiques et médailles trouvées dans le pays. — Légendes de saint Savinien et de saint Potencien et de saint Pélérin. — Carte de Peutinger et Notice des Dignités de l'Empire. — Constance, vie de saint Germain. — Concile d'Auxerre, au vi^e siècle. — Grégoire de Tours (extraits). — Actes de saint Pélérin. — Étienne Africain, vie de saint Amatre. — Médailles mérovingiennes. — Jonas, vie de saint Vulfran. — Extraits de Bède et d'Alcuin. — Chronique de Sainte-Colombe de Sens. — Capitulaires de Magnus, extraits de Frotair. — Vie de saint Loup. — Révélation d'Andrade. — Extraits de Nithard. — Lettres de Loup de Ferrières. — Concile de Savonière. — Gestes des évêques d'Auxerre, par Héric, Alagus et Rainogala; puis par Frodon, Eustache et autres auteurs anonymes.

Les critiques dont le 1^{er} volume de la *Bibliothèque historique* avait été l'objet, n'avaient donc qu'une importance relative, et elles ne purent faire dévier M. Duru de son plan de travail. D'ailleurs, il ne changeait pas facilement d'allures, et il aimait à marcher seul et indépendant. Cependant, toutes les fois que M. Duru a eu un manuscrit original à sa disposition, il en a publié le texte ; nous avons eu le plaisir de lui aider, dans ces cas, à en collationner les épreuves.

Nous ne quitterons pas le tome 1^{er} de la *Bibliothèque* sans parler du Discours d'introduction qui le précède. M. Duru y a mis là toute sa puissance de composition. La forme en est châtiée et élégante, et prend une allure académique. Le sujet roule naturellement sur l'étude de l'histoire en général, sur son but et sa nécessité. L'histoire locale partage ces avantages, et depuis longtemps M. Duru rêvait au moyen de réaliser ce grand projet de publication des documents historiques du pays, lorsque la création de la Société des sciences de l'Yonne est venue le lui faciliter.

Il énumère ensuite tous les éléments de son premier volume, et ils sont nombreux et variés. On doit ainsi, répétons-le, à M. Duru, une riche collection, coordonnée avec sagacité. Chaque texte est accompagné d'une bibliographie fort instructive sur les origines de l'œuvre, sur les manuscrits qui la contiennent, les variantes diverses des manuscrits et du texte publié.

A peine le premier volume de la *Bibliothèque historique* avait-il paru, que M. Duru préparait le second, qu'il ne tarda pas à publier en 1852, grâce au concours complet de la Société. Ce volume ne contient qu'un nombre de textes limité, mais ils sont importants pour l'histoire de nos pays, depuis le ix^e jusqu'au xii^e siècle. Les écrivains les plus renommés de

Sens et d'Auxerre y figurent : Héric par son poème sur saint Germain ; — les actes des saints Savinien et Potencien, écrits au ^x^e siècle ; — Odoranne et Clarius, moines sénonais, par leurs chroniques.

Telle fut la part principale d'action de M. Duru dans la Société. On peut dire qu'elle a été large et efficace. Ajoutons-y une suite d'études sur les trouvailles de médailles antiques faites dans le département (1), et le premier classement et le catalogue du médailler de la Société, et nous aurons le bilan des travaux du docte abbé.

M. Duru aurait voulu qu'on continuât la publication de la *Bibliothèque historique*, mais la Société changea de dispositions et on s'arrêta court après le deuxième volume, ce qui affecta sensiblement l'auteur de l'œuvre. Il ne voyait pas les difficultés financières qui arrêtaient l'entreprise, et ne put jamais comprendre le parti qu'on avait pris. Il est regrettable, en effet, que cette publication ait été interrompue. Mais on peut dire que le format trop dispendieux et le plan adopté en ont été la cause. Il est évident qu'on y reviendra sous un autre format.

M. Duru se décida alors, comme nous l'avons vu plus haut, à publier ses diverses œuvres poétiques, comme pour se consoler de l'interruption de ses travaux d'érudition. Il entreprit aussi d'autres études fort intéressantes sur son beau médailler, et il en rédigea un vaste catalogue raisonné et critique (2). Le premier volume, consacré aux monnaies romaines, donne à ceux qui le consultent des renseignements biographiques sur les princes dont les médailles y sont décrites ; des discussions critiques sur les symboles de re-

(1) Bull., t. I et II.

(2) 2 vol. in-4°, de 1909 pages manuscrites.

vers, sur les titres des empereurs, etc. Le second volume, moins développé, renferme le catalogue des monnaies royales et baronales de France, de jetons nombreux, etc.

Deux autres travaux fort importants furent celui du Catalogue manuscrit in-folio de sa riche bibliothèque, qui ne contenait pas moins de sept mille volumes, et la préparation d'une *Statistique littéraire et bibliographique de l'Yonne* en 2 volumes in-f°, également manuscrits (1).

Dans ces dernières années, à la fin de 1863, et malgré une cécité qui le menaçait de jour en jour davantage, il conçut encore un grand et beau projet, celui de former des archives ecclésiastiques au siège de l'archevêché de Sens. Ce n'était pas une petite entreprise. Mais M. Duru n'avait pas peur du travail et des difficultés. Rétablir des archives historiques au chef-lieu du diocèse, reconstituer historiquement les anciennes institutions ecclésiastiques en réunissant les titres ou les copies de tout ce qui pourrait intéresser le

(1) La Bibliothèque se compose de 7,314 volumes de divers formats. Les travaux religieux, l'histoire générale et locale, les lettres, le droit, les antiquités et la théologie y ont des représentants. Le catalogue est partagé entre les cinq divisions classiques avec un numéro et un article annoté avec soin, sur la rareté des éditions et le prix des ouvrages.

On y remarque, dans la théologie, Labbe et Cossart, coll. des Conciles. — Missel de Sens de De Luynes, in-f°. — Le Psautier du diocèse d'Aix, in-f°, 1760. — Un saint Augustin. — D. Martène *Thésaurus*. — Les Collections de Migne. — Les bonnes éditions de Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, Massillon.

Dans le droit et l'économie politique : Aristote, Plutarque, Pensées de Pascal (édition de 1672).

Dans les sciences : Un Lavater. — L'Astronomie de Bailly.

Dans les lettres : Roquefort, la langue romane. — Un Horace

clergé régulier et séculier, publier les légendes des saints locaux, tel était son but. Un long rapport adressé à Mgr Joly donne une idée surprenante du plan de l'auteur, et en même temps laisse croire à la difficulté à peu près impossible de le réaliser. Voici le cadre ou le programme adressé à MM. les ecclésiastiques par l'archevêché :

Histoire biographique. — Evêques, abbés.

Hagiographie générale et locale.

Liturgies anciennes de Sens et d'Auxerre.

Monographies des paroisses.

Histoire des maisons religieuses. — Chronologie et biographie. — Archéologie. — Influences morales; conciles; croyances populaires.

Archives ecclésiastiques à organiser.

M. Duru indique ensuite les *voies* et *moyens*. Il fait appel au clergé qui pourra fournir de nombreux collaborateurs; aux sociétés savantes, aux laïques de bonne volonté. Il signale les sources nombreuses des archives publiques et

(1555); de nombreux classiques français. — Le répertoire du théâtre français (1821), la collection des classiques de Pankouke.

Dans l'histoire, le P. Hélyot, histoire des Ordres monastiques. — D. Cellier, histoire des Auteurs sacrés. — Les histoires classiques de Crevier, Rollin, Tillemont, et Lebeau. — Des collections de Mémoires sur l'histoire de France et la Révolution. — Des écrivains locaux. — Sauval et Malingre, antiquités de Paris. — Un Paillot dont les armoiries sont coloriées. — De nombreux ouvrages numismatiques, tels que ceux de Morell, Duby, Lelewel.

En bibliographie, Lelong, Brunet, Quérard. — L'histoire littéraire des Bénédictins. — Une biographie de Michaud. — Une collection d'Almanachs de Sens et d'Auxerre. — Les Annaires de l'Yonne.

privées. Il propose ensuite la publication d'un *Bulletin des études historiques du diocèse*.

L'Archevêque, Mgr Joly, accueillit avec empressement le projet de M. Duru, et le nomma Historiographe du diocèse. En même temps, une commission de l'histoire et des archives diocésaines fut établie à Sens pour diriger et surveiller la publication du bulletin des travaux, et provoquer de toutes parts des recherches et des enquêtes sur les divers points du programme donné par M. Duru. Un certain nombre d'ecclésiastiques furent désignés comme membres correspondants de la commission. M. Duru espérait beaucoup de cette organisation ; malgré son état de santé il s'en occupait activement. Aidé par un jeune prêtre, son fidèle élève, il continuait à recueillir les éléments des futurs bulletins, à correspondre avec les ecclésiastiques de bonne volonté. Mais, jusqu'à présent, l'œuvre n'a pas produit de résultats bien considérables (1), et il est à craindre que la mort de son créateur ne lui porte un coup funeste.

Cependant il serait bien regrettable, à tous les points de vue, qu'il en fût ainsi. — Quoiqu'il en soit, le bulletin a commencé une publication intéressante, le *Calendrier historico-bibliographique des Saints des diocèses de Sens et d'Auxerre*. Ce travail considérable, dû aux longues veilles de M. Duru, mériterait à lui seul la continuation du bulletin.

Nous avons esquissé la vie scientifique et littéraire de M. Duru jusqu'à ses dernières années, jusqu'au moment où

(1) Le bulletin dont il s'agit a paru sous ce titre : *Etudes historiques et Archives des diocèses de Sens et d'Auxerre*. — Sens, 1864, 1867, 3 br. in-8°. — On annonce la publication prochaine d'un nouveau bulletin.

une cécité complète eût interrompu ses travaux (1). Mais si l'empêchement physique l'arrêta, il ne perdit rien de sa netteté d'esprit et de l'élévation de sa pensée. Il se faisait lire les livres dont il avait besoin, et dictait encore les choses qu'il voulait publier ou conserver. Qu'il était noble à voir dans son cabinet, l'œil fixe et terne, la tête haute, la face amaigrie par une maladie intérieure, mais s'exprimant encore avec vigueur et élévation sur toutes choses ! Il semblait déjà parler d'au-delà de la tombe. Le détachement des choses de la vie, et surtout la résignation à la volonté de Dieu, animaient sa conversation, et on le quittait profondément impressionné. Il conserva cette fermeté d'âme jusqu'à la fin.

M. Duru voulut laisser après lui, à la ville et à la Société en particulier, un gage signalé de sa sympathie en leur léguant son riche médailler, par l'intermédiaire de son fidèle élève, M. l'abbé Motheré, et j'ai été chargé de recueillir ce don.

C'est donc à juste titre que nous lui consacrerons dans notre *Bulletin* un souvenir de reconnaissance pour sa libéralité et ses nombreux travaux, et je suis heureux, Messieurs, d'avoir eu l'honneur d'être, en cette circonstance, l'interprète de vos sentiments.

(1) Il devint complètement aveugle à la fin de janvier 1869.

Observation. — *Chrysosplenium oppositifolium*, L. —

Indiquée à Saint-Maurice-Thizouailles, dans la séance de décembre de 1868, doit être mise à Parly, aux sources du Tholon. (Bazin, de Fumerault).

Quelques erreurs se sont glissées dans les suppléments à la Flore de l'Yonne, publiés dans les 1^{er} et 2^e trimestres 1867, et les 3^e et 4^e trimestres 1868. Les plantes qui suivent : *Médicago ambigua*, *Androsace maxima* (Saint-Bris); *Physalis alkekengi* (Laroche); *Digitalis lutea* (forêt d'Othe); *Pedicularis palustris* (Quarré); *Orobanche coerulea* (Escolives); *Lysimachia nemorum* (Cure); *Pedicularis palustris* (Lindry, Andryes); *Orchis odoratissima* (Lachapelle-Vaupelteigne); *Maianthemum bifolium* (forêt d'Othe), dont la découverte est attribuée à M. Ravin, appartiennent à M. Lasnier.

Orchis odoratissima (Escolives), attribué à M. Ravin, se trouve dans la dernière édition de la Flore du Centre par M. Boreau.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DES SCIENCES

HISTORIQUES ET NATURELLES

DE L'YONNE.

DEUXIÈME PARTIE.

SCIENCES PHYSIQUES & NATURELLES.

VINGT-QUATRIÈME VOLUME

TOME IV DE LA 2^e SÉRIE.

1870.

MEMBRES DU BUREAU.

	MM.
Président.....	CHALLE.
Vice-Présidents..... }	A. CHÉREST.
Vice-Président honoraire.....	G. COTTEAU.
Secrétaires..... }	M. QUANTIN.
Archiviste	CH. LEPÈRE.
Trésorier.....	H. MONGEANX.
	E. LORIN.
	CH. JOLY.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DES SCIENCES
HISTORIQUES ET NATURELLES DE L'YONNÉ:

Année 1870.

—

III.

COMPTES-RENDUS DES SÉANCES

—

Janvier, Février, Mars.

—

SÉANCE DU 9 JANVIER 1870.

PRÉSIDENCE DE M. CHALLE.

Après l'adoption du procès-verbal de la réunion de décembre, M. le Président annonce qu'il vient de recevoir de la Société des Sciences de Lille une médaille, accompagnée d'un diplôme, décernée par cette Société à M. le docteur de Smyttère, à l'occasion de son travail sur Robert de Cassel. Après avoir rappelé en quelques mots l'importante étude historique de notre collègue, M. Challe adresse à M. De Smyttère

les félicitations de la Société pour le succès qu'il vient de remporter, et lui remet le prix envoyé par la Société de Lille.

M. De Smyttère prend ensuite la parole et remercie M. le Président d'avoir bien voulu affirmer son succès, une fois de plus, en lui remettant le prix de la Société de Lille devant ses collègues de la Société de l'Yonne.

Correspondance. — M. Rolland Devaux, qui a quitté Auxerre et le département, écrit pour demander à échanger son titre de membre titulaire contre celui de correspondant (accordé).

La correspondance imprimée est ensuite dépouillée, et M. le Président énumère successivement les différents ouvrages parvenus au Bureau dans le courant du mois.

Nominations. — Il est procédé à l'élection des membres présentés à la séance de décembre. Sont nommés membres titulaires :

M. Chanvin aîné, capitaine de la garde mobile à Chablis ;

M. le Dr Hélie, maire de Saint-Florentin ;

M. Louis de Fontaine, propriétaire à Fontaines.

Présentations. — M. Joly, professeur de philosophie au lycée de Douai, est présenté comme correspondant par MM. Challe, Joly et Monceaux ;

M. de Laguerie, premier avocat-général à Limoges, est présenté également par MM. Challe, Chérest et Monceaux.

Dons. — M. Chérest, conservateur du Musée, énumère ensuite les différents dons qui ont été faits soit directement, soit par l'intermédiaire de la Société, depuis la dernière réunion.

— M. Michou, de Saint-Florentin, a envoyé un carreau d'arbalète trouvé dans la butte dite de l'Afrique, contiguë à celle du Prieuré, à Saint-Florentin.

— M. Raison, ingénieur, a offert un pot gallo-romain trouvé dans les fouilles de Saint-Aignan.

— M. Larabit a fait don de deux très-belles assiettes en faïence de Rouen. Un souvenir historique s'attache à ces produits de l'art céramique au xviii^e siècle. Ces assiettes ont, en effet, appartenu à Soufflot, l'illustre architecte ; elles ont été fabriquées pour son père, et elles portent les chiffres entrelacés de Soufflot et de Gataud Milon, sa mère.

— M. Cotteau a envoyé une série de faïences icaunaises provenant de la collection de M. Duru, son beau-père.

— Les héritiers de M. Mathieu ont fait don d'un tableau ancien dont le sujet est la mort d'Abel.

— M. Auvray, de Paris, a acquis, et M. Chérest a offert, pour le Musée, un dessin original de Jeaurat, peintre, que la ville de Vermenton s'honore d'avoir vu naître.

— M. Cotteau prend la parole après cette énumération et annonce qu'il est allé avec plusieurs de ses collègues prendre possession d'une collection de géologie qui nous a été offerte par M. Montigny, de Vincelottes. Il signale, dans cette collection, de belles *Ammonites* du Portland, entr'autres l'*Ammonites Lallierani*. Les plus beaux fossiles proviennent des carrières de Bailly et on y distingue de beaux échantillons de *Natica bellensis* et *Pleurotomaria armata*, des syphons de Nautilus et des fragments de bois trouvés également dans les carrières de Bailly et appartenant à un genre voisin des Palmiers, enfin des empreintes de polypiers avec traces de coquilles perforantes, etc. Des remerciements seront adressés à M. Montigny pour sa libéralité.

— M. Quantin donne à son tour quelques détails sur la collection considérable qui nous a été léguée par M. l'abbé Duru. Les monnaies et médailles qui se trouvent dans cette

collection sont au nombre de plusieurs milliers et on y remarque une assez grande quantité de médailles d'or. Elles sont enfermées dans un médailler qui a été donné également, et deux volumes de catalogue, entièrement de la main de M. Duru, servent de clef à cette belle collection.

Sur la proposition de M. Quantin et le désir exprimé par les héritiers, il est décidé que cette collection restera distincte et qu'une inscription spéciale rappellera, sur le médailler lui-même, la libéralité de M. l'abbé Duru.

Communication. — M. Chérest annonce à la Société que des restes de sépulture antique ayant été découverts à Vincelles dans une sablière exploitée actuellement par le chemin de fer, il a cru devoir se transporter sur les lieux avec plusieurs de ses collègues.

Les corps découverts ont été ensevelis sans cercueil à une date qui n'est pas postérieure au III^e ou au IV^e siècle. Il n'y a nulle trace d'incinération. Les corps ont été placés tantôt à même la terre, tantôt au fond d'une auge élémentaire composée de pierres plates juxtaposées. L'orientation n'est pas uniforme. Deux squelettes ont été exhumés en présence des visiteurs. Le premier ne présentait rien d'anormal et était protégé par des pierres plates juxtaposées, comme il est dit plus haut. Le second, qui avait dû appartenir à une femme, était couché sur le ventre. Dans un grand nombre de cas, on a trouvé à la tête des corps une petite bouteille en terre et une fois seulement un vase en verre d'une ténuité très-grande. Des brachélès en bronze, très-ordinaires, quelques fibules, des médailles du haut et du bas empire trouvées à la surface du sol, voilà tout le bagage archéologique de cette trouvaille jusqu'à ce jour. Disons, toutefois, qu'un objet très intéressant y a été rencontré : c'est un bracelet fabriqué dans un bloc de pierre de

Bailly ; il a été, sans aucun doute, taillé avec des instruments de métal et peut-être au tour. Il était encore passé dans l'humérus droit de l'un des squelettes découverts. Tous ces objets ont été recueillis par M. l'ingénieur Raison, qui se propose d'en faire hommage à la Société, pour le Musée, lorsque les travaux ne mettront plus rien à découvert.

— M. Bert, notre collègue, récemment nommé à la chaire de physiologie de la Faculté des sciences de Paris, donne ensuite quelques détails sur les ossements découverts à Vincelles. Les crânes qu'il a été à même d'examiner sont presque tous très beaux, très réguliers ; la tête est sensiblement ronde, 8-10, brachycéphale ; les pommettes sont saillantes ; les orbites carrés, l'orifice du nez assez large, la région sourcillière marquée par un sillon très-notable, attestent l'empreinte romaine. Un autre crâne est beaucoup plus allongé ; il est presque dolichocéphale ; un autre encore est globuleux et très-irrégulier. Chez plusieurs squelettes, les os longs indiquent une taille considérable ; ils ont presque tous les molaires très-usées, et cependant la carie y est très-rare. On n'y a pas rencontré de squelette d'enfant.

Plusieurs des crânes examinés ont, du reste, été rapportés et figureront au Musée départemental.

Renouvellement du Bureau. — M. le Président rappelle ensuite à l'Assemblée que, les pouvoirs des membres du Bureau étant expirés, il y a lieu de procéder à son renouvellement.

Quarante-et-un votants prennent part au vote, qui a lieu au scrutin secret.

Les membres dont les noms suivent, ayant obtenu le plus grand nombre de suffrages, sont nommés pour deux ans :

MM. Challe,	président,	par 36 voix.
Chérest,	vice-président,	39
Cotteau,	—	37
Lepère,	secrétaire,	35
Monceaux,	—	37
Joly,	trésorier,	37
Lorin,	archiviste,	39

Après la proclamation de ce résultat, la séance est levée.

SÉANCE DU 6 FÉVRIER 1870.

PRÉSIDENTE DE M. CHALLE.

M. le président donne connaissance à l'assemblée de la circulaire ministérielle par laquelle il est annoncé que la distribution des récompenses accordées aux Sociétés savantes des départements à la suite du Concours de 1869 et la proclamation du prix de 3,000 fr. institué par le décret du 30 mars et l'arrêté du 31 mars de la même année, auraient lieu à la Sorbonne le 23 avril 1870 à midi. Cette solennité sera précédée de trois jours de lectures et conférences publiques : les mercredi 20, jeudi 21 et vendredi 22 avril. Les membres de la Société, qui sont dans l'intention d'assister à ces réunions de la Sorbonne, sont invités à en donner connaissance à MM. les secrétaires. La liste sera close à la séance de mars, et envoyée à M. le ministre de l'Instruction publique par M. le président.

— M. Albert Jeandet, membre correspondant, en même temps qu'il envoie une notice biographique sur le général

Thiard, dont M. Challe fait l'analyse, demande à recevoir le Bulletin. Avis en sera donné à M. l'archiviste et à M. le trésorier.

Commission des comptes. — Les comptes de l'exercice 1869 avec les pièces à l'appui sont déposés sur le bureau. MM. Dondenne, Métairie et Savatier-Laroche sont chargés de les examiner et de faire le rapport annuel.

Budget de 1870. — Les prévisions du Budget de 1870, préparées par le bureau, sont ensuite soumises à la Société. Le total des dépenses, et par conséquent celui des recettes, s'élèvera à la somme de 5,669 fr. 70, et si aucune dépense exceptionnelle n'est autorisée dans le cours de l'exercice, la situation financière de la Compagnie sera dégagée de toute espèce d'arriéré à la fin de l'année. Voici le détail des recettes et des dépenses prévues par le bureau et acceptées par la Société.

(Voir d'autre part).

RECETTES.	PRÉVISIONS DU BUDGET DE 1870.	DÉPENSES.	PRÉVISIONS DU BUDGET DE 1870.
\$ I. Solde de compte 1869	1 Reliquat au 31 décemb. (somme approximative) 439 70		
\$ II. Produits ordinaires .	2 Cotis. de 200 m. titul. 2400	1 \$ I. Publications. . .	Arriéré des <i>Lettres</i> <i>Lebeuf</i> 2200
	3 — de 20 m. corresp. 420		
	4 — arriérées. 50		
	5 Diplômes (40 nouv. m.) 60		
\$ III. Publications , . .	6 Produits des publicat. 300	\$ II. Frais de bureau. .	Bulletin de 1870. . . 1169 70
\$ IV. Capitaux placés. .	7 Arr. de rentes 4 1/2 . 200	\$ III. Jetons de présence	Frais de bureau et d'affranchissement . 500
		\$ IV. Collections . . .	Garçon de salle . . . 500
\$ V. Recettes diverses	8 Allocation du Ministre. 500	5 Acquisition et rachat de jetons 200	Entretien du Musée et publ. des catalogues 600
	9 Subv. du Conseil gén. 4000		
	10 — de la ville. 500		
	11 Dons et legs 500		
	12 Recettes imprévues. . 400		
	Total des recettes. . 5669 70		
		6 Dépenses de fouilles . 400	
		7 Remploi des fonds de Blocqueville 500	
		8 Dépenses imprévues. . 400	
		9 Total des dépenses. 5669 70	

Nominations. — M. Joly Henri, professeur de philosophie au lycée de Douai, présenté à la séance de janvier, est nommé correspondant.

— M. Villetard de Laguérie, premier avocat-général à Limoges, est également nommé membre correspondant.

Présentations. — M. Mignot Edouard, négociant à Auxerre, est présenté comme membre titulaire par MM. Grasset et Monceaux.

Sont également présentés comme membres titulaires :
1^o M. Baudiot, principal clerc à Toucy, présenté par MM. Gromas et Monceaux.

2^o M. Flandin, substitut du procureur impérial à Auxerre, présenté par MM. Métairie et Cotteau.

3^o M. Moussu, juge suppléant au même siège, présenté également par MM. Métairie et Cotteau.

Il sera statué sur ces différentes nominations, conformément au règlement.

— M. Chérest, directeur du Musée, énumère ensuite les nombreux objets parvenus depuis la dernière réunion, et dont une partie est placée sous les yeux de la Société. La liste trop considérable de ces dons n'en permet point l'insertion complète au procès-verbal de la séance, mais elle figurera dans la liste générale qui sera publiée à la fin de l'année.

M. Chérest s'étend principalement sur l'envoi précieux qui a été fait par M. Bernard, d'Héry, des objets trouvés au climat des Châtaigniers, commune d'Héry, en 1853, et dont une partie avait été décrite au Bulletin de 1854. Ce sont des urnes cinéraires qui étaient renfermées dans des coffrets et dont plusieurs renferment encore les cendres, ossements et objets qui y ont été placés autrefois. Cet ensemble forme un très-beau spécimen des cimetières à ustion, et il arrive d'autant plus

à propos qu'il donnera des termes certains de comparaison avec les poteries et objets divers découverts dernièrement à Vincelles, qui proviennent d'un cimetière à inhumation proprement dite, et datent de la fin de la période gallo-romaine. Ces derniers objets, qui avaient été promis à l'administration du Musée, ont été envoyés cette semaine, et des remerciements seront adressés, au nom de la Société, à M. l'ingénieur Raison pour sa libéralité.

Communications. — M. le Dr De Smyttère donne lecture d'une note qui forme un supplément à ses recherches historiques sur la Puisaye. Notre honorable collègue, qui s'est occupé avec beaucoup de soin de l'histoire de la Puisaye et de ses différents seigneurs, a trouvé de nouvelles pièces qui constatent que de la fin du ^{xiv}^e au commencement du ^{xv}^e siècle, de 1385 à 1444, trois transmissions de la seigneurie ont eu lieu. C'est de l'histoire de ces transmissions que M. de Smyttère entretient les membres de la Compagnie. Les renseignements intéressants compris dans cette note figureront au prochain Bulletin.

— La séance est terminée par la lecture d'une note de botanique locale rédigée par M. Lasnier à propos de la *Cuscuta du Trèfle*.

Cette note est ainsi conçue :

Il n'a été mentionné, jusqu'à présent, dans l'Yonne, que deux espèces du genre *Cuscuta*, le *Cuscuta major* et le *minor*, ou plus généralement *Epithymum*.

En fin d'août dernier, en traversant, sur le territoire de Druyes, un vaste champ de trèfle, je fus surpris de le voir complètement envahi par une de ces *Convolvulacées*. Elle s'y était développée avec une uniformité et surtout une vigueur qui ne se rencontrent point dans l'*Epithymum*, en présence duquel je me croyais d'abord. En effet, ce dernier, que nos cultivateurs redoutant sous le nom de

Teigne, ne végète que par places, laissant entre ses stations irrégulières des espaces tout-à-fait intacts ; de plus, aux endroits mêmes où il est très-prospère, ses innombrables filaments se contentent, en étreignant les plantes, de lutter avec elles, de les appauvrir, mais sans les tuer. Ici, au contraire, le champ entier qui, à simple vue, m'a paru ne mesurer pas moins d'un hectare, était presque totalement occupé par la *Cuscuta*, qui, après avoir étouffé le fourrage, débordait jusque sur les terrains limitrophes. La plante elle-même semblait plus forte que l'*Epithymum*, et ses spires moins diffuses. Enfin, les détails d'analyse : *Fleurs grandes, divisions du calice appliquées, corolle à lobes élargis, écailles ne recouvrant pas entièrement l'ovaire, styles divergents et inclus*, m'indiquèrent le *Cuscuta trifolii*, répondant en tous points au species qu'en a fait M. Grenier dans la *Flore de France*.

Je fus d'autant plus satisfait de ces données, qu'elles me signalaient une de nos plantes critiques sur la signification de laquelle les princes de la science botanique sont loin d'être d'accord, les uns en faisant une espèce à part, et les autres une simple variété qui ne tiendrait qu'à des différences de température. M. Grenier, dont les observations savantes et minutieuses peuvent faire foi, a vu la même station passer de juin en septembre du *Trifolii* à l'*Epithymum*. (Flore de la chaîne jurassique, 1869).

J'étais désireux d'observer ces phénomènes par moi-même, sans aucune prétention, bien entendu, de trancher la question, mais seulement par simple curiosité, et d'autant plus que je me trouvais dans des conditions excellentes d'étude ; j'avais devant moi un calcaire maigre, quoique légèrement argileux, un terrain élevé et peu fertile, puisqu'il est attenant à des friches incultes ; et la sécheresse était telle qu'elle avait mis presque à sec tous les petits ruisseaux.

Néanmoins les nombreux individus que je soumis à l'analyse m'offrirent tous les caractères du *Trifolii*, sans aucun indice de tendance vers le *minor*.

Ayant ensuite quitté cette région pour une autre, je perdis ma plante de vue pendant un mois. Mais, dans les derniers jours de septembre, j'en demandai de nouveaux échantillons à M. Ga-

gneau (1) qui m'en envoya une quantité considérable, récoltés à dessein dans toute l'étendue du champ. Malheureusement la saison était alors fort avancée et presque tous les pieds avaient passé fleur; cependant ceux qui se prêtaient encore à l'observation n'appartenaient nullement, non plus que les premiers, au *minor*.

Donc, ici, la plante conserve, bien accusés, et jusqu'au bout, malgré les milieux défavorables pour elle dans lesquels elle vit, les caractères spéciaux qui paraîtraient devoir en faire une espèce distincte.

Je me propose de continuer mes recherches cette année, si toutefois la culture ne vient pas faire disparaître mon champ d'exploration. J'y tiens d'autant plus que les premiers résultats constatés semblent s'éloigner de ceux qu'a notés M. Grenier dans des conditions qui paraissent sensiblement analogues.

SÉANCE DU 13 MARS 1870.

PRÉSIDENCE DE M. CHÉREST, VICE-PRÉSIDENT.

A l'ouverture de la séance, M. le Président annonce la mort de deux membres de la Société, d'abord celle de M. Le Maistre, de Tonnerre, puis celle de M. Courtaut, conservateur des hypothèques à Saint-Quentin. Il rappelle que ces regrettés collègues contribuèrent, des premiers, à la formation de la Société en 1847. M. Courtaut fut, de plus, l'un des quatre membres du premier comité qui s'était institué à cette époque.

M. Quantin est prié de préparer la notice qui rappel-

(1) M. Gagneau est un chercheur dévoué qui m'a accompagné dans la plupart de mes courses aux environs de Druyes.

lera, dans le Bulletin, le souvenir de M. Le Maistre et de ses travaux nombreux.

M. Ribière est chargé de celle de M. Courtaut.

Dons. — Les objets offerts au Musée depuis la séance de Février sont déposés sur le bureau. Parmi ces objets, figure un geai blanc tué dans la forêt de Saulois, commune de Marigny-sur-Yonne. La liste, fort étendue, de tous les dons est renvoyée à la liste générale qui sera publiée à la fin de l'année.

Nominations. — MM. Baudiot, de Toucy, Flandin, Moussu et Mignot, d'Auxerre, présentés à la dernière séance, sont nommés membres titulaires.

Présentation. — M. Leclère, banquier à Auxerre, est présenté comme membre titulaire par MM. Fontaine et Monceaux. Il sera statué sur cette nomination conformément au règlement.

Congrès de Caumont. — Il est rappelé ensuite que le Congrès des Sociétés savantes, qui a lieu tous les ans à Paris, se réunira, cette année, rue Bonaparte, le 4 avril et jours suivants, sous la présidence de M. de Caumont. Sont désignés pour assister aux réunions : MM. Bert, de Bondy, Challe, Cotteau, Th. d'Estampes, Belgrand, Laurent-Lesseré et V. Petit.

Réunions de la Sorbonne. — La liste des membres de la Société qui se sont fait inscrire pour assister aux réunions de la Sorbonne est close également. Elle sera composée de : MM. Angenoust, Benoit, Bert, Challe, Cotteau, Chérest, Monceaux, De Smyttère, Sallé et Vincent.

Lectures. — La parole est donnée ensuite à M. Dondenne pour la lecture de la notice biographique qu'il avait été chargé de préparer sur M. Mondot de la Gorce, membre de la Société et ancien ingénieur en chef du département.

— M. Quantin lit également une notice biographique sur M. l'abbé Duru, ancien vice-président de la Société et l'un de ses membres fondateurs.

— M. de Kirwan avait été chargé, à l'une des précédentes séances, de faire un compte-rendu sur l'ouvrage de M. Henri Joly, qui a pris pour sujet d'étude : *l'Instinct, ses rapports avec la vie et avec l'intelligence*. Le savant rapporteur, à propos de l'ouvrage de notre compatriote, aborde à son tour la question, tant de fois agitée, de l'intelligence et de l'instinct des animaux. Il conclut en admettant que si l'animal n'a pas sa raison, son arbitre propre, on doit cependant lui accorder une intelligence virtuelle, inconsciente, mais ayant une perception immédiate et réfléchie, bien voisine de celle de l'âme. L'attachement, le dévouement, la reconnaissance dont il cite plusieurs traits frappants, affirment une intelligence au moins embryonnaire. Le rapport de M. de Kirwan, dont la lecture a vivement intéressé la Société, figurera au prochain Bulletin.

— M. Cotteau prend la parole à son tour et présente, au nom de M. Belgrand, ingénieur en chef à Paris, le bel ouvrage que notre collègue vient de publier et qui est une *Etude sur le Bassin de la Seine aux temps préhistoriques*. L'importance spéciale de ce travail, qui embrasse les terrains des rives de l'Yonne et de ses affluents, fait demander par plusieurs membres que M. Cotteau veuille bien résumer le rapport verbal et les considérations qu'il a exposées devant la Société, à propos de l'œuvre de M. Belgrand. L'honorable vice-président de la Société promet, pour le Bulletin, une notice dans laquelle il passera en revue toutes les parties de cet important ouvrage.

Après cette communication, la séance est levée.

SEANCE DU 10 AVRIL 1870.

PRÉSIDENTE DE M. CHALLE.

A l'ouverture de la séance, M. le Président donne connaissance de la lettre par laquelle M. l'Inspecteur d'Académie rappelle aux membres de la Société les dispositions de l'arrêté ministériel du 31 mars 1869, qui réglemente le concours pour le prix annuel de 4,000 fr. institué dans chaque ressort académique. Le prix sera décerné cette année à un ouvrage ou mémoire sur quelque point d'archéologie intéressant les départements compris dans le ressort. Le terme fixé pour la réunion au chef-lieu académique des ouvrages présentés au Concours est fixé au 31 mai. En aucun cas le prix de 4,000 fr. ne sera partagé et il ne sera décerné spécialement aucune mention honorable.

M. l'Inspecteur d'Académie rappelle aussi que la Société doit désigner le délégué qui devra la représenter à Dijon dans le sein du jury chargé de juger du mérite des ouvrages présentés au Concours. M. Quantin, archiviste du département, vice-président honoraire de la Société, est désigné pour remplir cette mission.

— M. Challe donne également lecture de la lettre par laquelle M^{me} la marquise de Blocqueville annonce l'envoi prochain de la partie de la bibliothèque du maréchal Davout qui lui est échue par droit de succession. Il rappelle, en outre, que M. le Conservateur du Musée a reçu ces jours-ci, de la généreuse donatrice, un portrait de M. le prince d'Eckmühl, fils du maréchal, peint par de Rudder.

Comp. rend.

Un cadre contenant des papillons de l'Amérique du Sud, de la plus grande rareté, a été joint à cet envoi.

Plusieurs membres font observer, à cette occasion, que dans sa lettre M^{me} la marquise de Blocqueville n'indique pas si le don de livres et manuscrits du maréchal s'adresse à la bibliothèque de la Société ou à celle de la ville ; cette dernière hypothèse est la plus probable, mais il serait mieux d'être fixé complètement. M. Challe est prié de s'assurer, auprès de M^{me} la marquise de Blocqueville, de ses intentions.

Nomination. — M. Leclère, banquier à Auxerre, présenté à la séance de mars, est nommé membre titulaire.

Présentation. — M. Rigaud, entrepreneur de travaux à Auxerre, est présenté comme membre titulaire par MM. Quantin et Monceaux. Il sera statué sur cette nomination à la séance de Mai.

Comptes de 1869. — M. Dondenne, au nom de la Commission des comptes, composée de MM. Métairie, Savatier-Laroche et Dondenne, fait le rapport suivant :

Messieurs,

La Commission qui a reçu de vous la mission de constater la situation des comptes de la Société a fait son travail, et vient aujourd'hui vous en faire connaître les résultats.

D'après les états de recettes et de dépenses faites en 1869, auxquelles sont jointes, à l'appui, toutes les pièces justificatives, et qu'a fournies notre trésorier, le montant des recettes

a été de. 6,228 fr. 75

Et le chiffre des dépenses s'est élevé à la somme de 6,089 fr. 08

D'où il résulte qu'au 31 décembre dernier il restait en caisse une somme de. 139 fr. 70

En ce qui concerne le soin et la régularité avec lesquels la comptabilité de notre trésorier est tenue, et que la commission des comptes a pu apprécier, au moyen des pièces soumises à son

examen, il n'y a encore, cette fois, comme toujours, que des éloges à donner et des remerciements à faire à celui de nos collègues qui veut bien rendre ce service à la Société.

Quant à notre situation financière, dont nous avons cru aussi devoir nous occuper, voici ce dont nous avons constaté l'exactitude :

Sur la somme de 3,464 fr. 77, qu'au mois d'avril 1869 nous devions encore d'arriéré, à notre imprimeur, un à-compte de 1264 fr. 77 lui a été payé, de sorte que cette dette se trouve réduite au chiffre de 2,200 fr.

C'est un résultat dont la Commission a été d'autant plus satisfaite qu'elle a vu que, dans le budget de 1870, on avait, pour le 1^{er} art. du chap. des dépenses, porté cette somme de 2,200 fr. à solder.

Relativement à ces dépenses à faire, pendant l'année 1870, la Commission a pensé qu'il convenait d'appeler un instant votre attention sur les sommes inscrites, par prévision, au budget, pour certains articles.

Ainsi on y a porté, pour publication des bulletins en 1870, la somme de 1169 fr. 70, et en 1869, on a dépensé, pour cet objet, 1,900 fr. 68.

Le chiffre de 200 fr. auquel est évaluée la dépense pour jetons de présence en 1870, nous a paru aussi faible.

Dans ce même chapitre, des dépenses pour 1870, l'un des articles comprend, pour emploi, la somme de 800 fr. donnée par Mme de Blocqueville ; mais cette somme a été employée, l'an dernier, à solder des dépenses, et ainsi elle n'est plus disponible.

Malgré ces remarques, la Commission des comptes reconnaît que la situation financière de notre Société s'est améliorée, tout en insistant cependant pour que, pendant l'exercice courant, la dépense relative à chaque article soit maintenue, le *plus possible*, dans la limite du chiffre qui, par prévision, a été inscrit au budget, afin que nous arrivions au jour où les sommes arriérées qui nous resteront à solder, se trouvent, relativement à nos revenus, être peu élevées.

Enfin notre trésorier ayant joint aux pièces qu'il a produites

une liste encore assez longue de membres auxquels, ce qui est une fatigue pour lui, il réclame vainement le montant de leurs cotisations, et qui ne prennent même pas la peine de répondre à ses lettres, la Commission émet l'avis, qu'après qu'ils auront été mis en demeure à nouveau, leurs noms soient rayés de la liste des membres de la Société.

Les conclusions de ce rapport sont adoptées, et il est décidé, conformément à ces conclusions, qu'un nouvel appel sera fait aux quelques membres dont les cotisations n'ont point été payées malgré les réclamations du trésorier et qu'après cette dernière mise en demeure, les noms des membres qui n'auront point fait droit à la réclamation seront rayés de la liste des membres de la Compagnie.

Ordre du jour. — M. le Président prend la parole ensuite et rappelle que plusieurs membres de la Société ont demandé à la dernière réunion que l'ordre du jour de chaque séance fût indiqué sur les lettres de convocation ; M. Chérest l'un des vice-présidents a également reçu de la part d'un anonyme une lettre dont il est donné connaissance à l'assemblée. Sous la forme d'une allégorie et dans un style élégant, cette lettre reproduit les raisons données en faveur de la proposition. Le bureau de son côté a examiné la question et il a pensé que rien ne s'opposait à ce que cette mesure fût adoptée dorénavant. M. Monceaux, l'un des secrétaires, ayant toutefois fait quelques observations en faveur de l'ancien état de choses, la parole lui est donnée pour les renouveler devant la Société. M. Monceaux rappelle que, personnellement, il n'a aucune répugnance pour l'adoption de la nouvelle mesure, et d'ailleurs le vœu de la majorité de la Société devient une loi pour les secrétaires. Mais il lui a semblé que l'indication de l'ordre du jour, huit jours à l'avance

vance, lui paraissait difficile dans l'exécution et gênante surtout pour les auteurs des Mémoires qui n'habitent point Auxerre et n'adressent généralement leurs manuscrits qu'au reçu de la lettre de convocation.

Les faits contenus dans la correspondance manuscrite, arrivant au moment de la réunion, ne peuvent non plus figurer dans l'ordre du jour.

Enfin l'annonce de la lecture de certains mémoires spéciaux, n'intéressant qu'un petit nombre de membres, peut nuire aux séances en provoquant l'absence de quelques-uns. Nos réunions, de plus en plus nombreuses, ont acquis par ce fait un caractère spécial qui rend les discussions scientifiques plus fréquentes et plus nourries, et il est à craindre que la mesure à adopter ne soit cause de la diminution du nombre des membres présents aux réunions.

La majorité de l'Assemblée persistant, il est décidé que l'ordre du jour sera dorénavant mentionné sur chaque lettre de convocation, et que les Mémoires parvenus après l'envoi des lettres seront renvoyés à la séance suivante.

Lectures. — M. Challe rend compte de l'ouvrage que M. de Kirwan, notre nouveau collègue, a offert à la Société et qui est intitulé : *Essai sur la Géographie forestière*.

— M. Monceaux donne lecture des recherches qu'il a faites et résumées dans une notice sur une fabrique de produits céramiques, qui a eu une certaine importance au siècle dernier, et qui avait pour siège la commune d'Ancy-le-Franc.

— Il est donné connaissance ensuite, au nom de MM. Ravin et Moreau, de la liste des découvertes botaniques faites dans le département en 1869. Ce nouvel *addenda* à la Flore de l'Yonne figurera au prochain Bulletin.

— La séance est terminée par la lecture faite, par M. Quantin,

d'une note sur les médailles romaines du haut-empire, trouvées à Charentenay, en 1865, et que notre collègue avait été chargé d'examiner.

Après cette dernière communication, la séance est levée.

SEANCE DU 4^{er} MAI 1870.

PRÉSIDENCE DE M. CHALLE.

Après l'adoption du procès-verbal, M. le Président donne à l'Assemblée connaissance de la correspondance.

Dépôt de Blocqueville. — M^{me} la marquise de Blocqueville, née Davout d'Eckmühl, écrit pour annoncer l'envoi d'un coffre scellé avec soin et renfermant des papiers précieux qu'elle confie à la garde de la Société. Suivant le vœu exprimé dans cette lettre, il ne pourra être procédé à l'ouverture du coffre et au dépouillement des papiers qu'il contient, avant un laps de temps de quarante-cinq ans. En conséquence, il y aura lieu de le placer dans un endroit fermant hermétiquement et sous double serrure, et de rappeler, par une inscription, que l'ouverture de ce coffre ne pourra avoir lieu, sous aucun prétexte, qu'en 1915.

Une discussion s'engage au sujet de l'emplacement à adopter pour le dépôt, en même temps que sur le meilleur moyen de remplir les conditions imposées par la donatrice. Il y a lieu, en même temps, de prendre une délibération pour constater officiellement le dépôt et son acceptation par la Société. M. le Président est prié de remercier M^{me} la marquise de Blocqueville de la nouvelle preuve d'estime et de sym-

pathie qu'elle vient de donner à la Société et de lui transmettre en extrait la délibération suivante :

« M. Denormandie, avoué à Paris, a remis au Bureau de la Société, au nom de M^{me} la marquise de Blocqueville, une caisse contenant un coffre fermé à clef, sur lequel se trouve, de la main de cette dame, l'inscription suivante :

1870. Sous aucun prétexte, ce coffret ne doit être ouvert avant l'année 1915. C'est là ma volonté formelle.

A.-L. d'Eckmühl, marquise de Blocqueville.

« La Société, en exprimant sa reconnaissance de ce témoignage de confiance, déclare accepter le dépôt, et, reproduisant la promesse faite en son nom par son Président, s'engage à conserver ce dépôt intact et sans l'ouvrir, ni le laisser ouvrir par qui que ce soit, jusqu'à l'époque indiquée de l'année 1915.

« Elle arrête que le coffre sera placé dans le cabinet particulier, fermant à clef, du bibliothécaire, et qu'il y sera renfermé dans une armoire fermée elle-même par deux clefs dont l'une sera remise au Maire de la ville et l'autre au Président de la Société.

« Les fonctions de Maire et de Président se trouvant aujourd'hui remplies par la même personne, la seconde clef sera confiée au premier Vice-Président.

« Une expédition de la présente délibération sera adressée à M^{me} la marquise de Blocqueville. »

— Les différents ouvrages adressés à la Société, pendant le mois, sont ensuite énumérés.

Réunions des Sociétés savantes. — M. le Président donne connaissance d'une circulaire par laquelle la Société est avisée qu'un Congrès international d'archéologie et d'histoire aura lieu à Bâle du 20 au 25 septembre prochain.

Il est rappelé, en même temps, que plusieurs membres de la Société ont assisté à la réunion des Sociétés savantes de la Sorbonne et à la distribution des prix qui a terminé cette solennité. M. Chérest, vice-président de la Société, a eu une mention fort honorable pour son *Histoire de Vézelay*, dans le rapport présenté sur le Concours d'histoire établi entre toutes les Sociétés savantes de la province.

— M. Lechat, membre de la Société, a écrit à M. le Président pour lui donner avis que plusieurs tableaux de M. de Valdahon, qui fut autrefois, à Auxerre, un artiste et un amateur distingué, existent encore chez M. Malvin, propriétaire à Monéteau, lequel serait disposé à les céder au Musée départemental à des conditions raisonnables. Des négociations seront entamées au sujet de cette proposition de cession, et la Société sera mise au courant de ce qui aura pu être fait.

— La mort de M. Marie et celle de M. le comte de Montalembert, tous deux membres de la Société, sont annoncées.

M. Chérest est chargé de préparer pour le Bulletin la biographie de M. Marie.

— M. Rigaud fils, entrepreneur, présenté à la séance d'Avril, est nommé membre titulaire.

Communications. — M. Challe, à propos de l'ancien mur romain dont les traces se perdent tous les jours, donne lecture de la note suivante :

En creusant, le long de la place de la Bibliothèque, une fosse d'aisances pour la maison de la Caisse d'épargne, on a trouvé, à deux mètres de profondeur, une assise de larges pierres de taille qui formaient le soubassement du mur romain faisant face au midi. Elles formaient une assise d'environ un mètre de hauteur, et les rainures que portaient plusieurs d'entre elles montraient qu'elles avaient été arrachées à des édifices antérieurs. L'une

d'elles était un fût de colonne d'environ soixante centimètres de diamètre, posé debout.

On n'a pu déplacer ces pierres parce qu'elles sont sous le mur de la maison Pradier achetée par la ville et occupée par un locataire, M. Maranne, qui, d'après son bail, doit en jouir encore pendant huit ans.

A cette époque, elle sera démolie et l'on pourra alors extraire ces gros blocs qui peut-être portent, à leur face intérieure, des inscriptions ou des sculptures.

— Il est rappelé ensuite qu'un vigneron d'Augy vient de trouver dans un champ, situé commune de Saint-Bris, un pot en terre renfermant environ 4,500 pièces, la plupart en billon, quelques-unes en argent et plusieurs en or, datant des règnes de Charles V et Charles VI. L'une de ces pièces, frappée au nom de Robert II, duc de Bourgogne, est déposée sur le bureau et offerte par M. le Dr Tonnellier. La plupart de ces pièces sont semblables, ce qui fait perdre à la trouvaille beaucoup de son importance. Quoi qu'il en soit, des tentatives seront faites pour l'acquisition des types différents qui se trouvaient réunis dans cette trouvaille. M. Télémaque, l'auteur de la découverte, a déjà donné, pour le Musée, le pot qui contenait ces médailles.

— La séance est terminée par la lecture faite, par M. Cotteau, de son rapport sur les progrès de la géologie en 1869. Les détails donnés par l'honorable vice-président à propos des nouvelles recherches publiées sur l'antiquité de l'homme aux temps géologiques, intéressent vivement l'Assemblée. M. l'abbé Bourgeois est toujours au premier rang de ceux qui croient à l'existence de l'homme à l'époque tertiaire aussi bien qu'à l'époque quaternaire, et M. Cotteau rappelle l'opinion formulée par l'éminent géologue, opinion qui paraît s'appuyer sur des faits incontestables, tels que celui de la

découverte faite récemment, dans les terrains tertiaires de la Californie, de silex taillés, placés à plus de 700 mètres de profondeur.

Après cette communication la séance est levée.

SÉANCE DU 5 JUIN 1870.

PRÉSIDENCE DE M. CHALLE.

Après l'adoption du procès-verbal de la séance de mai, M. le président énumère les différentes publications parvenues au bureau depuis la dernière réunion. Il communique en même temps à l'assemblée une circulaire émanant de l'Institut des Provinces, par laquelle les membres de la Société sont invités à souscrire pour qu'une médaille soit frappée à l'effigie du comte de Montalembert et offerte à M^{me} la comtesse de Montalembert, tant au nom du Congrès qu'au nom des amis et des admirateurs de l'illustre orateur.

Il est rappelé à ce propos que M. de Montalembert faisait partie de la Société, qu'il avait bien voulu représenter, en différentes circonstances, au sein des Congrès scientifiques, et qu'il serait bon que l'un des prochains Bulletins contînt une notice chargée de perpétuer au milieu de nous le souvenir de cet illustre homme de bien. M. de Kirwan est chargé du soin de composer cette notice.

— M. Dondenne prend la parole ensuite et exprime le regret qu'aucune notice n'ait point encore été consacrée à la mémoire de M. Fournérat, notre ancien collègue d'Ancy-le-Franc, que ses sympathies toutes particulières pour la Société

recommandaient à notre souvenir. Il est rappelé que M. Ernest Petit de Vausse avait été chargé de cette notice. Notre collègue sera de nouveau prié d'entreprendre ce travail biographique.

Dons. Il est donné connaissance de la liste nombreuse des dons faits au Musée pendant le mois qui vient de s'écouler. Cette liste fera partie de celle qui sera publiée à la fin de l'année et qui contiendra la désignation des objets comme aussi les noms des donateurs.

Présentations de nouveaux membres. M. Roux, architecte à Auxerre, et M. Mandaroux, chef de bureau à la préfecture, sont présentés comme membres titulaires par MM. Dorlhac et Martin.

— M. Sauzet, substitut à Auxerre, est également présenté comme membre titulaire par MM. Métairie et Cotteau.

— M. Albrier Albert, directeur de la revue scientifique *la Bourgogne*, est présenté comme membre correspondant par MM. Challe, Monceaux et Quantin.

Trouvailles de monnaies anciennes. Il est annoncé que plusieurs pièces d'or datant du règne de Louis XV et dans un très bel état de conservation viennent d'être trouvées en démolissant une maison de la rue du Grand-Caire, à Auxerre.

— Plusieurs pièces de l'époque carlovingienne ont été découvertes également dans la rivière d'Yonne, en aval du pont d'Auxerre, dans les déblais des sables effectués pour dégager le bateau à laver du sieur Boulard. M. Yver, banquier, devenu possesseur de quatre de ces pièces, a chargé M. Desmaisons de les offrir à la Société. Les monnaies en question sont des deniers d'argent. Deux de ces pièces sont de Louis le Débonnaire, fils de Charlemagne. Notre collègue, M. Desmaisons, chargé de la classification du médailler de

la Société, après avoir fait admirer la bonne conservation de ces pièces, ajoute qu'on peut les rapporter à l'année 814 parce que la légende de la face porte **HLUDOVICUS IMP.** et que c'est cette même année que Louis le Débonnaire, qui était roi d'Aquitaine depuis l'an 731, fut couronné empereur d'Occident. Au revers on voit un temple grossièrement représenté avec la légende **RELIGIO KRISTIANA.**

La troisième pièce est un denier de Charles le Chauve, fils de Louis le Débonnaire; on peut le rapporter à l'année 854, date de la plus ancienne ordonnance de ce roi au sujet de la régularisation des monnaies.

Ce denier d'argent a été frappé à Auxerre; sur la face on lit : **CAROLUS REX FR.** Au revers est un temple grossièrement représenté, avec la légende : **CIVI. AUTESIODERO.** Charles le Chauve n'a été couronné cinquième empereur d'Occident qu'en 877. Ce denier est d'autant plus précieux pour notre médaille que, tout en possédant déjà trois pièces de Charles le Chauve, nous n'en avons aucune de ce prince frappée à Auxerre.

La dernière pièce, remarquablement belle et presque à fleur de coin, est de Lothaire, fils de Louis IV. Elle doit être postérieure à l'année 954, puisqu'elle a été frappée à Verdun et par conséquent après la conquête de la Lorraine par Lothaire. Légende de la face : **HLOTARIUS IMP.** Revers au temple tétrastyle avec ces mots : **CIVIS VIRIDUNUM.**

— M. Mignot offre à la Société plusieurs pièces en billon des règnes de Charles V et Charles VI provenant de la trouvaille d'Augy, dont il a été parlé à la séance dernière, et il propose l'acquisition d'une pièce d'or de la même provenance à l'effigie de Pierre, archevêque de Cambrai.

Communications. M. Ribière donne lecture à l'Assemblée

de la notice nécrologique qu'il avait été chargé de préparer sur M. Courtaut, l'un des membres fondateurs de la Société, en 1847. Le travail de M. Ribière devant être inséré au prochain Bulletin, nous n'en faisons point l'analyse.

— M. De Smyttère communique ensuite à l'Assemblée les planches qui doivent faire partie de l'ouvrage qu'il fait imprimer en ce moment sur l'histoire de la ville de Cassel, son pays natal. Ce grand travail, qui a coûté à son auteur quinze années de recherches et de labeur, comprendra deux volumes de texte et 20 planches. M. De Smyttère n'a point entrepris seulement un travail historique, le compte-rendu verbal qu'il fait à l'Assemblée montre qu'il a voulu rendre à son pays natal l'hommage complet de l'homme de science. La montagne de Cassel, du haut de laquelle l'œil étonné embrasse un horizon de 125 lieues, a été également étudiée par notre collègue au point de vue de la géologie et de l'histoire naturelle, et les travaux publiés dans ces derniers temps sur les terrains tertiaires ont été savamment utilisés par l'auteur en ce qui concerne les différentes couches de sable qui composent cette montagne et qui comprennent l'éocène, le myocène et le pliocène.

Après cette communication, la séance est levée.

Juillet, Décembre.

SÉANCE DU 10 JUILLET 1870.

PRÉSIDENCE DE M. CHALLE.

Après la lecture et l'adoption du procès-verbal de la séance de juin, M. le Président énumère les diverses publications parvenues au bureau pendant le mois.

Parmi les volumes envoyés à titre d'échange par les différentes Sociétés, il faut signaler les Mémoires de la Société des Sciences naturelles, des Lettres et des Beaux-Arts de Cannes et de l'arrondissement de Grasse, société qui correspond, pour la première fois, avec la nôtre.

Il est fait mention également d'un ouvrage dont notre collègue M. Moreau, professeur à l'Ecole normale, est l'auteur. Cet ouvrage est un cours complet d'Arithmétique. M. Dondenne, présent à la séance, est prié, vu l'importance de ce traité, d'en faire une analyse qui sera lue à l'une des prochaines séances.

Dons. — Les différents dons faits au Musée sont ensuite énumérés. A propos de plusieurs échantillons de faïence dits patriotiques, déposés sur le Bureau, M. le docteur Tonnellier rapporte, qu'à l'occasion d'un récent voyage

Comp. rend.

qu'il vient de faire à Clamecy, il a pu s'assurer de l'existence, dans cette ville, d'une fabrique qui fonctionna sous la direction d'un nommé Nolet, dont les débuts datent de 1789 et dont on peut suivre la trace jusqu'en 1812. Sur une assiette possédée par un habitant de Clamecy (M. Tripet,) dont les ancêtres ont été en possession de cette fabrique, on retrouve le même écusson signalé sur des assiettes qui se trouvent au Musée, avec cette devise: *Vive les sans-culottes*. M. Tonnellier promet de compléter ces renseignements lorsqu'il lui sera loisible de le faire.

Nominations. — MM. Roux, Sauzet et Mandaroux, présentés à la séance dernière, sont successivement nommés membres titulaires.

M. Albert Albrier, de Dijon, est nommé membre correspondant.

Communications. — M. de Kirwan fait à la Société un rapport verbal sur un ouvrage qu'il a été chargé d'offrir à la Compagnie par M. Bouquet de la Grye. Cet ouvrage est la sixième édition du *Guide du Forestier* qui contient, dans la première partie édictée, des éléments de sylviculture. M. de Kirwan fait connaître tout le mérite de cet ouvrage qui ne contient point seulement l'étude des principes sur l'aménagement et la conservation des forêts, mais qui renferme des notions claires et fort exactes sur la physiologie des plantes, comme aussi une étude préliminaire des milieux nécessaires aux plantes, à leur nutrition et à leur reproduction. De nombreuses planches viennent au secours du texte qu'elles complètent de la manière la plus heureuse.

— M. Cotteau termine la séance en rendant compte du

dernier ouvrage de M. de Longuemar, membre correspondant de la Société. Sous le titre de Conférences de géologie appliquées à la culture et à l'industrie dans les départements de la Vienne et de la Charente, M. de Longuemar a publié une œuvre intéressante à la fois pour les géologues et les agriculteurs. M. Cotteau examine les différents chapitres traités par l'auteur sous le titre de Conférences, et il émet le vœu que l'exemple de M. de Longuemar soit bientôt suivi dans d'autres départements. Les applications de la géologie trouveront, sans nul doute, des interprètes qui, comme l'a fait M. de Longuemar, voudront se rendre utiles à leur pays en vulgarisant une science qu'on est trop habitué à ne considérer que de loin.

Après cette communication, la séance est levée.

SÉANCE DU 4 DÉCEMBRE 1870.

PRÉSIDENCE DE M. CHALLE.

A l'ouverture de la séance, M. le Président donne lecture à la Société d'une lettre de M. Ch. Lepère, par laquelle notre collègue déclare que ses occupations multipliées ne lui permettant plus de conserver utilement les fonctions de secrétaire, il prie la Compagnie de vouloir bien accepter sa démission. Il y aura lieu, en conséquence, de procéder au remplacement de M. Lepère à la prochaine réunion de la Compagnie.

Il est ensuite donné connaissance, par M. le Président,

des différentes publications parvenues au bureau depuis la dernière réunion.

Présentations. — M. le docteur Teilleux, directeur-médecin en chef de l'Asile des aliénés de l'Yonne, est présenté comme membre titulaire par MM. Challe et Monceaux.

— M. Mengel, professeur de philosophie au collège d'Auxerre, est également présenté comme membre titulaire par MM. Mandaroux et Martin.

Conformément au règlement, il sera procédé à ces nominations à la prochaine réunion de la Société.

Lectures. — M. Challe donne lecture à l'Assemblée d'un Mémoire qu'il a préparé sur les *Fontaines d'Auxerre* et les travaux entrepris à différentes époques pour l'aménagement et la distribution des eaux dans la ville. Ce mémoire, auquel la sécheresse de l'année donne un grand intérêt d'actualité, apporte, pour la première fois, des détails complets sur les dépenses occasionnées par la canalisation des fontaines de Vallan et d'Auxerre et la construction du réservoir. Les travaux à exécuter pour augmenter le volume des eaux reconnues nécessaires à la ville sont énumérés dans la dernière partie du Mémoire et examinées dans leur côté pratique.

Après cette lecture, la séance est levée.

II.

§ I. — *Dons en argent.*

Son Exc. le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes 400 fr
Le département de l'Yonne. 1,000
La ville d'Auxerre pour acquisition et entretien du Musée 300

§ II. — *Dons au Musée départemental placé sous le patronage de la Société.*

MM.

Amyot, directeur des contributions directes à Auxerre. — Un Bloc de granit orbiculaire provenant de Corse.

Barat, marchand d'antiquités à Nevers. — Plaque en faïence de La Charité. — Assiette en faïence de Nevers.

Beaudiot, de Toucy. — Un Geai blanc.

Baudoin, ancien maire de Ligny. — Un Moule de Fot à eau. — Un Moule de Plat rond, et trois Plats longs, un de Salière. — Une petite Cassette et deux colonnes à support pour la cuisson. — Une Terrine à pâté, couvercle figurant un lièvre en relief. — Une Soupière, anses coquille. — Un Plat à fromage. — Une autre petite Soupière avec son couvercle et Casserolles, le tout en terre vernissée noire. — Un autre Pot et une Assiette en terre vernissée lilas graineté, le tout provenant de la faïencerie de Ligny.

Bazin, de Fumerault. — Un cadre contenant les différentes métamorphoses du Bombyx dispar et ses parasites.

Bédu, pâtissier à Auxerre. — Un Madrépore, et deux jeunes Poissons marins (jeunes Diodons.)

Bernage-Servin, à Auxerre. — Une Gourde en faïence Auxerroise.

Bernard, d'Héry. — Une collection importante d'objets trouvés à Héry, lieu dit les Châtaigners, dans un cimetière de l'époque gallo-romaine.

Berthet, négociant à Auxerre. — Vingt-cinq pièces en bronze, monnaies étrangères de Portugal et de Buénos-Ayres.

Bertin, huissier à Auxerre. — Une Assiette, faïence de Marseille.

Bertrand, agent-voyer à Seignelay. — Un Néron, moyen bronze.

Bonamour (M^{me}) à Auxerre. — Un Épi en grès, recouvert d'un vernis bleu, de la fabrique de Saint-Vérain.

Boucher (Gustave), étudiant à Auxerre. — Quatre pièces de monnaies en bronze.

Boucher (Octave), commis de banque à Auxerre. — Trois pièces de monnaies en bronze.

M^{me} la marquise de **Bloqueville**. — Un portrait de M. le prince d'Eckmühl, fils du maréchal Davoust. — Un cadre contenant des papillons exotiques.

Brun père, professeur de musique à Auxerre. — Un Anneau en terre cuite. — Un Vaso en terre rouge et un bracelet. — Éperon en fer. — Petite Ancre en cuivre. — Clef romaine en bronze. — Deux Plaques oblongues en faïence de Lorraine. — Applique en bronze fondue.

Bucamp, limonadier à Auxerre. — Deux Ammonites. — Plaque en cuivre ayant orné le bonnet d'un grenadier autrichien.

Buté, ancien ouvrier faïencier à Auxerre. — Plat à barbe de la fabrique des Capucins, à Auxerre. — Saladier en faïence polychrome, même provenance.

Cavenet Charles, employé à Auxerre. — Différentes pièces de monnaie argent et billon.

Challe, ancien maire. — Un poteau d'angle sculpté. — Un sol de Charles duc de Nevers. — Un denier d'argent. — Une pièce d'argent. — Deux monnaies à déchiffrer et divers jetons. — Médaille du sacre de Charles X. — Sou à trois effigies. — Fragment d'une agraffe de bronze. — Un cube de verre. — Une pierre cubique. — Médaille commémorative des fêtes de Joigny. — Clef de montre en cuivre, avec portrait de Henri IV.

Charton Ferdinand, aux Chesnez. — Petit Poulet ayant deux pattes supplémentaires placées sur le dos.

Chaumier Auguste, à Auxerre. — Nid de linot.

Le B^r Chevance, d'Appoigny. — Petite Fibule en bronze. — Biberon en terre grise. — Petit Pot à boire, type allongé, terre rouge. — Vase à col allongé, terre blanche. — Coupe à pied et terre rouge, bien vernissée. — Anneau et autre objet indéterminé en bronze. — Cinq médailles d'Empereurs romains qui sont jointes à la coupe, le tout provenant de fouilles faites au hameau des Bries, (Commune d'Appoigny).

Challe. — Un Domitien, argent, belle conservation.

Cherest, avocat. — Un dessin de Dauzats. — Une grande et une petite Vierge, faïence de Nevers du XVIII^e siècle. — Coupe en faïence de Nevers, bleu Persan. — Un Vase de pharmacie en faïence de Rouen. — Une Assiette faïence, fabrique de St-Clément. — Un Plat camaïeu bleu et un grand plat en terre de pipe. — Un Saladier en faïence d'Auxerre. — Un Pot à eau, dessin polychrome. — Quatre Assiettes en faïence dites patriotiques. — Une Assiette en faïence grossière, décor polychrome. — Assiettes en faïence de Nevers, et autre assiette patriotique en terre de pipe, présumée anglaise. — Un petit oursin fossile, trouvé commune de Saint-Fargeau.

Cherest fils. — Un Pic-Vert mâle et une Hulotte jeune.

Chevreau Victor, à Auxerre. — Fragment de polypier du Mexique.

Claude père, à Auxerre. — Petite Commode en faïence d'Auxerre. — Assiette en faïence polychrome, bouquet central.

Cotteau, juge. — Divers échantillons de faïence Auxerroise. — Trois petites clefs gallo-romaines en bronze. — Quarante-neuf pièces de faïence et terre de pipe. — Deux objets provenant de la collection Duru, (une olla en poterie noirâtre et un fer de charrue ancien.)

Couturat, grainetier à Auxerre. — Trois vitraux ronds, provenant de sa maison, et représentant : — Saint-Germain. — L'éducation de la Vierge. — Un évêque.

Courtet, marchand de curiosités à Auxerre. — Deux Assiettes en faïence de Chevannes. — Une Assiette en faïence présumée d'Auxerre. — Une autre Assiette, genre Rouen.

Daguet Fernand, à Auxerre. — OEuf de Faucon cresserelle. — Nid de Rubiette de murailles et œuf de Torcol. — OEufs de Fauvette grisette.

Demadières, vice-président honoraire à Auxerre. — Pic Epeichetta mâle.

Demonet, chef de section du chemin de fer. — Anneaux en cuivre de petit diamètre et petite Perle de collier. — Fer de flèche en bronze. — Vase de verre de forme conique. — Ecuelle en terre rouge. — Vase à boire en terre rougeâtre. — Petite Cruche en terre grise. — Olla sphéroïdale. — Petite coupe ou écuelle à pied en terre rouge. — Un lot de monnaies de bronze. — Autre monnaie de bronze à trois fleurs de lys. — Tous ces objets trouvés dans les fouilles du chemin de fer d'Auxerre à Clamecy.

Denormandie. — Un Tableau chiffre de Colbert, provenant du château de Seignelay.

Desmaisons, ingénieur à Auxerre. — Assiette en faïence polychrome au fond la couronne royale. — Deux fragments de vitraux provenant de la cathédrale.

Dessignolles, économe de l'asile. — Assiette en terre de pipe de Lorraine. — Assiette moderne fabriquée à Nevers par madame Chantrier d'Auxerre. — Cafetière en faïence de Marseille.

Daudun, à Auxerre. — Plaque de fonte émaillée, modèle pour l'industrie.

Duthoo-Bertrand, à Auxerre. — Une Pièce de monnaie du règne de Louis XV. et un Jeton en cuivre portant une légende.

Ficatier, conducteur des ponts et chaussées à Auxerre. — Divers fragments de poterie grossière trouvés en 1870 dans une sablière sur le territoire d'Auxerre. — OEufs du lézard des murailles.

Foligne-Gillon, d'Auxerre. — Fragment presque complet d'une petite coupe en terre blanche. — Un Anneau en bronze. — Un Christ en bronze à bras perpendiculaires.

Fondreton, de Chevannes. — Un pot à hirondelles en faïence.
— Petit couvercle en faïence de Chevannes avec anse.

Frontier, propriétaire à Magny-sur-Yonne. — Quatre carreaux incrustés dont un avec un dauphin sur la face extérieure, et trois avec fleurs de lys couronnées.

Gandrille, propriétaire au château de Saint - Sauveur. — Huile de sanglier tué dans les bois de la Puisaye.

Gerbeaux, d'Auxerre. — Un petit navire gréé, et armé de canons.

Gérot, propriétaire à Auxerre. — Nid de Troglodyte provenant de son jardin à Auxerre.

Grasset, conservateur du musée de Varzy. — Assiette en terre. Assiette commune, de fabrication auxerroise. — Un Moule à monnaie romaine, terre blanche.

Gruet Eugène, à Auxerre. — Nid de Chardonneret.

Guéneau, cantonnier. — Deux Pièces de monnaies trouvées à Auxerre.

Habitants de Jonches. — Une Statuette de Vénus en terre blanche. — Une Bouteille en terre grise et une petite Écuelle noire, tous objets trouvés dans un ancien puits de Jonches.

Héry-Marnne, à Auxerre. — Deux petits Cachets. — Quatre monnaies de billon et un double liard de 1613.

Heurtefeu, instituteur à Villeneuve-la-Guyard. — Un Nid de pinson formé de cocons de chenille.

Horiot, marbrier à Auxerre. — Une Pierre sculptée. — Dalle funéraire en ardoise.

Hugot Victor. — Un Jeton en cuivre à l'effigie de Louis XVI et deux liards dont un de 1549.

Joly Charles, à Auxerre. — Petite Clef loquetaire trouvée dans l'enclos de Saint-Julien.

Joly Ernest, négociant à Auxerre. — Un grand dessin de Troyon. — Un marc en cuivre. — Fragments fossiles du terrain houiller.

Jossier, à Auxerre. — Diverses médailles ou monnaies. — Deux Drachmes en argent. — Un Jeton en cuivre de Louis XIII. — Un Jeton en cuivre de Louis XIV.

Jétras, ancien taillandier à Auxerre. — Une petite Gourde en faïence d'Auxerre. — Un Plat à barbe en faïence d'Arthé. — Une Bouteille de vigneron d'Auxerre. — Un Pot à fleur.

Lambert, avocat à Auxerre. — Deux Potiches en faïence de Rouen.

Larabit, sénateur — Deux Assiettes en faïence de Rouen, au chiffre de la famille Soufflot.

Laurent-Lesseré, négociant à Auxerre. — Grande Fontaine en poterie jaunâtre avec bandes en couleur plus claire.

Lechat, chef de division à la préfecture. — Un Vase funéraire en poterie grossière, la panse en forme de navet, goulot étroit etc. — Style en fer à tige cylindrique. — Clou à vis, avec une large tête.

Lechin, de Bussy-en-Othe. — Deux Pièces de monnaie, l'une d'argent, l'autre de billon.

Leclaire, de Vermenton, sculpteur à Paris. — Un Buste en terre cuite, grandeur naturelle, représentant M. Challe maire de la ville d'Auxerre.

Legueux Henri, négociant à Auxerre. — Deux soupières en faïence auxerroise du XIX^e siècle.

Leviste Alphonse, à Auxerre. — Une racine de vigne, formant une loupe énorme.

De Liesville, propriétaire à Batignolles Paris, rue Gautey, 24. — Une Tasse à café et sa soucoupe en porcelaine de Caen. — Assiette en faïence dite patriotique, décor polychrome. — Assiette en faïence, décor polychrome avec le sceptre d'un côté. — Assiette en faïence, décor polychrome avec le bonnet phrygien. — Assiette en faïence, décor polychrome avec le bonnet phrygien surmontant le faisceau. — Autre Assiette en faïence polychrome, dessin représentant le tombeau de Mirabeau.

Lobet, ancien rédacteur de l'*Yonne*. — Un Tableau représentant la cène. — Bracelet en fer très oxidé. — Fragment d'une petite Olla en terre noire. — Fragment d'une Soucoupe en terre grise. — Petite Bouteille en verre, à large panse, un peu irisée, tous objets trouvés dans les fouilles de Vincelles.

Mativet, marbrier à Auxerre. — Une Assiette en faïence commune.

Meunier, conservateur de la Madeleine, à Vézelay. — Deux Clous provenant de l'église de Vézelay, 12^e et 13^e siècle. — Un autre Clou provenant de la porte de l'enceinte.

Michelon, avocat à Auxerre. — Cachet ancien en cuivre.

Michou, à Saint-Florentin. — Un fer de flèche.

Mignot-Pradier, négociant à Auxerre. — Quatre-vingt-deux Peaux d'oiseaux rapportées du Mexique. — Une petite Médaille au type de Louis XIV enfant. — Un Jeton en cuivre de Louis XV enfant. — Une branche d'Acacia, composée de 3 branches soudées ensemble. — 2 Cachets du juge et de la justice de paix d'Auxerre. — Raisin des tropiques (Algues). — 5 grands Blancs de Charles V. — Hibou brachyote femelle. — Pyrite (sulfure de fer), provenant des environs d'Auxerre.

Milon, propriétaire à Auxerre. — Faucon de chasse tué sur la commune d'Auxerre.

Monceaux, pharmacien à Auxerre. — Pièce de cuivre gauloise. — Deux Assiettes en faïence, l'une à décor blanc, l'autre à décor polychrome. — Un Couvercle de soupière en faïence, fabrique de Veausse, commune de Châtel-Gérard. — Plat ovale, camaïeu bleu, faïence d'Auxerre. — Deux Assiettes en faïence, décor polychrome. — Cachet du tribunal de commerce de l'arrondissement d'Auxerre. — Canard sauvage femelle et jeune renard pris à Cassoir. — Martin-pêcheur, jeune mâle de l'année. — Grand Plat faïence de Nevers, aux armes de Mgr Languet de Gergy, archevêque de Sens.

Montigny, de Vincelottes. — Un lot d'Echantillons géologiques. — Clé romaine (loquetaire), à panneton droit, trouvée à Vincelottes.

Moulinot, d'Auxerre. — Lithographie représentant une série d'assignats. — Un lot de pièces diverses.

Papavoine (M^{me}), à Auxerre. — Deux Assiettes en faïence, fabrique de Saint-Clément.

Perou (M^{me}), à Auxerre. — Bouteille en faïence d'Auxerre

Petit-Adam, faubourg Saint-Amatre. — Divers objets trouvés dans l'ancien cimetière Saint-Amatre. — Une Boucle de ceinturon mérovingien. — Un Style en bronze. — Objets de bronze, qui paraissent avoir servi à décorer une ceinture. — Une Plaque et une Agrafe mérovingienne en bronze. — Débris d'Étoffes de laine, trouvés avec les pièces précédentes, ensemble au cimetière Saint-Amatre.

Petit Eugène, d'Auxerre. — Nid de chardonneret.

Piéplu, architecte du département. — Anneau républicain.

Piéplu fils. — Héron blongios, jeune mâle de l'année.

Pitau, commandant de gendarmerie à Auxerre. — Une Hache en silex taillé à larges éclats.

Privé Clément, fils. — Une Hache en silex jaune à bandes foncées. — Une petite Hache en jade vert. — Deux Pièces de monnaie de Henri II en argent, l'une au millésime de 1880. — Une Pièce de monnaie romaine, — argent, Philippus rex. — Autre monnaie en bronze à l'effigie de Henri IV. — Une Pièce romaine bronze. — Une Clé romaine, bronze. — Un manche de couteau en bronze.

Privault Maximin, d'Auxerre. — Nids de Fauvette grisette, de Chardonneret et de Verdier.

Prudot (M^{le}), d'Auxerre. — Plaque de bronze ciselé représentant les Cyclopes forgeant le bouclier d'Achille.

Puissant aîné (M^{re} V^e), à Auxerre. — Une Salière à deux récipients, faïence polychrome d'Auxerre. — Jardinière faïence id. — Saucière, id. — Petit Soulier faïence, id. — Plat à barbe, id. — Apparition de Jésus-Christ à ses disciples, gravure sur cuivre de Pitau.

Rabé, docteur à Maligny. — Assiette en faïence, dite patrio-

tique. — Trois Assiettes en faïence, attribuées à la faïencerie des Prés, commune de Ligny-le-Châtel. — Divers objets d'histoire naturelle. — Hache celtique trouvée aux environs de Maligny (fragment).

Raison, ingénieur à Auxerre. — Une petite Amphore à deux anses, poterie roussâtre, provenant des fouilles de Saint-Aignan. — Pots gallo-romains. — Crâne et ossements humains en même temps que divers et nombreux objets antiques, provenant du cimetière gallo-romain de Vincelles.

Recollin-Ducatte. — Oiseau en bronze de l'époque romaine. — Sceau campanulé en argent. — Petite Boîte en cuivre, ronde, avec fermeture à secret. — Une Marque fiscale pour les cuirs. — Quatre Plaques de coiffures militaires françaises modernes, en cuivre. — Un Briquet des sapeurs de la ligne en 1830.

Remacle Lucien, avocat à Auxerre. — Un petit Sceau campanulé en bronze et une Clef en fer, à panneton très déchiqueté.

Renaudin, à Champs. — OEufs et Nid de loriot.

Rigault fils, entrepreneur à Auxerre. — Une petite Lampe en terre rouge. — Un fragment de poterie. — Un débris de pierre. — Une Médaille gauloise et six médailles de différentes époques. Fragment de Tête fantastique (sculpture de l'époque romaine).

Riocreux, conservateur du musée de Sèvres. — Un Pastel de Bouillat, artiste, originaire de Brienon. — Une petite Gouache du même. — Un Lavis à l'encre de Chine. — Un Dessin à la mine de plomb. — Un Carton comprenant trois guirlandes de roses et autres fleurs (aquarelle). — Autre Carton, Bouquets et Guirlandes (aquarelle). — Autre Aquarelle. — Deux Dessins à la mine de plomb, signés Bouillat.

Robert Eugène, d'Auxerre. — Cachet en bronze. — Jeton de la cour des comptes. — Une Pièce de bronze. — Une Monnaie espagnole en bronze.

Bollet, entrepreneur, chemin de fer de Clamecy. — Un Cou-

vercle de pot en terre à couvert verdâtre et ornements en relief. — Divers objets provenant des fouilles de Vincelles, savoir : Un Couteau en silex taillé par éclat. — Un Vase, forme de terrine. — Un petit Vase, terre rouge. — Un Vase en terre rouge à long goulot. — Urne en terre. — Fragment d'une Coupe en verre. — Petite Fiole en verre. — Anneaux en verroterie bleu persan. — Fragments de poterie gauloise. — Un Coq en terre cuite. — Un petit Vase en verre. — Deux Rondelles en terre cuite.

Bollet Narcisse, serrurier à Bussy. — Une Médaille Néron moyen bronze. — Une autre Médaille fruste (petit bronze bas-empire.

Boudier père, à Auxerre. — Une Médaille de Louis XIV en bronze.

Saillant. — Deux Clefs trouvées dans l'Yonne avec un Anneau en bronze.

Société (Acquisitions de la) — Diverses Monnaies, XVI^e et XVII^e siècle (voir le n^o 88 du catalogue). — Une grande Soupière ronde, décor polychrome, bouquets de fleurs, fabrique d'Auxerre. — Une grande Soupière ovale, décor polychrome, feuilles de chêne et coqs, fabrique d'Auxerre. — Une Loutre tuée au moulin d'Irly, commune de Chevannes. — Un Franc d'or à cheval. — Médaille en argent représentant Jérôme de Prague. — Petite Hache en bronze. — Plaque de ceinturon. — Clef en bronze, Fibule, — Boucle et Manche de poignards en bronze.

Taffineau, de Pourrain. — Une Hache en granit vert, trouvée sur le territoire de Pourrain.

Thiney fils, à Auxerre. — Garde et Bouton de panneau en cuivre, XVII^e ou XVIII^e siècle.

Télémaque, d'Augy. — Fragment d'un Vase en terre rouge, XV^e siècle.

Toutée Léon, à Pourrain. — Petite Hache en granit noirâtre, trouvée sur le territoire de la commune.

Tonnelier, Docteur à Auxerre. — Deux Vases de pharmacie,

faïence de Rouen. — Un Cache-pot en terre de pipe. — Plat suisse, daté de 1811. — Une Assiette, décor bleu à l'œillet. — Assiette polychrome, au paon. — Assiette avec l'arbre de la liberté. — Autre Assiette ayant au centre un écusson. — Autre Assiette populaire. — Une Monnaie d'argent à l'effigie de Robert II. — Plat et Assiette en faïence, fabrique des Islettes.

Trutey-Marange, à Auxerre. — Pot à parfum, percé avant la cuisson.

De Vathaire Ludovic, à Auxerre. — Petit Sceau campanulé en bronze.

Voury Adrien, au Petit Vaux, commune de Champs. — Un grand Couteau mérovingien. — Une Boucle avec plaque et contre-plaque. — Un fragment pouvant avoir formé l'extrémité d'un fourreau, le tout en fer et trouvé près de Champs.

Yver, banquier à Auxerre. — Trois pièces d'argent trouvées dans l'Yonne. — Un lot de pièces diverses.

III.

Liste des Sociétés correspondantes.

Au 31 décembre 1870.

- AISNE.** CHATEAU-THIERRY. Société historique et archéologique de Château-Thierry, fondée en 1864.
- LAON. Société académique de Laon, fondée en 1850.
- SOISSONS. Société archéologique et historique de Soissons, fondée en 1847.
- SAINT-QUENTIN. Société académique des Sciences, Arts, Belles-Lettres, Agriculture et Industrie de Saint-Quentin, fondée en 1825.
- SAINT-QUENTIN. Comice agricole de Saint-Quentin.
- — Société industrielle de Saint-Quentin et de l'Aisne, fondée en 1869.
- ALGÉRIE.** Société de Climatologie algérienne, rue Bruce, 7, à Alger.
- CONSTANTINE. Société archéologique de la province de Constantine.
- ALLIER.** MOULINS. Société d'émulation du département de l'Allier, fondée en 1845.
- ALPES-MARITIMES.** NICE. Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes.
- CANNES. Société des Sciences naturelles, des Lettres et des Beaux Arts de Cannes et de l'arrondissement de Grasse.
- ARDÈCHE.** PRIVAS. Société des sciences naturelles et historiques.
- AUBE.** TROYES. Société d'agriculture, Sciences et Arts du département de l'Aube, fondée en 1818.
- BAS-RHIN.** STRASBOURG. Société des Sciences naturelles, fondée en 1829.
- STRASBOURG. Société des Sciences, Agriculture et Arts du Bas-Rhin.
- BOUCHES-DU-RHONE.** MARSEILLE. Société de Statistique de Marseille, fondée en 1827.

- Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Marseille.
- CALVADOS. CAEN. Société Linnéenne de Normandie, fondée en 1823.
- CAEN. Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen, fondée en 1682.
- CAEN. Société des Antiquaires de Normandie.
- CHARENTE. ANGOULÊME. Société archéologique et historique d'Angoulême.
- CHARENTE-INFÉRIEURE. SAINT-JEAN-D'ANGÉLY. Société historique et scientifique de Saint-Jean-d'Angély, fondée en 1863.
- LA ROCHELLE. Académie de La Rochelle,
- Société des Sciences naturelles.
- CHER. BOURGES. Société historique, littéraire, artistique et scientifique du Cher. (Ancienne Commission historique).
- COTE-D'OR. DIJON. Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon, fondée en 1723.
- DIJON. Commission des Antiquités de la Côte-d'Or, fondée en 1831.
- DIJON. Société d'agriculture de la Côte-d'Or, à Dijon.
- SEMUR. Société des sciences historiques et naturelles de Semur.
- DOUBS. BESANÇON. Société d'émulation du Doubs, à Besançon, fondée en 1840.
- MONTBÉLIARD. Société d'émulation de Montbéliard.
- EURE-ET-LOIR. Société Dunoise des Sciences et des Arts, à Châteaudun.
- FINISTÈRE. BREST. Société académique de Brest, fondée en 1838.
- GARD. NIMES. Académie du Gard, fondée en 1682.
- GIRONDE. BORDEAUX. Académie des Sciences, Belles - Lettres et Arts de Bordeaux, fondée en 1662.
- BORDEAUX. Société linnéenne, fondée en 1818.
- — Commission des monuments et documents historiques de la Gironde.
- HAUTE-GARONNE. TOULOUSE. Société archéologique du Midi de la France, fondée en 1830.
- TOULOUSE. Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse, fondée en 1746.

- — Société d'histoire naturelle de Toulouse, fondée en 1866.
- HAUTE LOIRE. LE PUY.** Société d'Agriculture, Sciences et Arts, fondée en l'an xi.
- HAUT-RHIN. COLMAR.** Société d'Histoire naturelle, fondée en 1859.
- HAUTE-SAONE. VESOUL.** Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Haute-Saône
- — Commission d'Archéologie et des Sciences historiques de la Haute-Saône, à Vesoul.
- HAUTE-SAVOIE. ANNECY.** Société Florimontane d'Annecy, fondée en 1851.
- HAUTE-VIENNE. LIMOGES.** Société archéologique et historique du Limousin.
- HÉRAULT. MONTPELLIER.** Académie des Sciences et Lettres de Montpellier.
- ILLE-ET-VILAINE. RENNES.** Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine, constituée en 1846.
- RENNES. Société des Sciences physiques et naturelles d'Ille-et-Vilaine, fondée en 1861.
- JURA. POLIGNY.** Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Poligny, fondée en 1859.
- LOIR-ET-CHER. VENDÔME.** Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois, à Vendôme.
- LOIRE. SAINT-ETIENNE.** Société d'Agriculture, Industrie, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de la Loire, reconstituée en 1856.
- LOIRE-INFÉRIEURE. NANTES.** Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure, fondée en 1798.
- NANTES. Société archéologique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure, fondée en 1845.
- LOIRET. ORLÉANS.** Société archéologique de l'Orléanais, fondée en 1848.
- LOZÈRE. MENDE.** Société d'Agriculture, Industrie, Sciences et Arts de la Lozère, fondée en 1819.
- MAINE-ET-LOIRE. ANGERS.** Société académique de Maine-et-Loire, fondée en 1857.
- ANGERS. Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers, fondée en 1818.

- ANGERS. Société linnéenne de Maine-et-Loire, fondée en 1852.
- ANGERS. Société industrielle d'Angers et du département de Maine-et-Loire, fondée en 1840.
- MANCHE. CHERBOURG. Société des Sciences naturelles, fondée en 1852.
- CHERBOURG. Société académique de Cherbourg, fondée en 1755.
- SAINT-LÔ. Société d'Agriculture, d'Archéologie et d'Histoire naturelle du département de la Manche.
- MARNE. CHALONS-SUR-MARNE. Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts du département de la Marne, fondée en 1798.
- VITRY-LE-FRANÇOIS. Société des Sciences et des Arts de Vitry-le-François.
- MEURTHE. NANCY. Société d'Archéologie lorraine, fondée en 1848.
- Académie de Stanislas, fondée en 1750.
- MORBIHAN. VANNES. Société polymathique du Morbihan, fondée en 1862.
- MOSELLE. METZ. Société d'Histoire naturelle, fondée en 1835.
- Société d'Archéologie et d'Histoire de la Moselle.
- NIÈVRE. NEVERS. Société nivernaise des Lettres, Sciences et Arts, fondée en 1852.
- NORD. DOUAI. Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Douai, fondée en 1799.
- DUNKERQUE. Société dunkerquoise pour l'encouragement des Sciences, des Lettres et des Arts, fondée en 1851.
- LILLE. Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts de Lille, fondée en 1801.
- LILLE. Commission historique du département du Nord.
- OISE. L'EAUVAIS. Société académique d'Archéologie, Sciences et Arts du département de l'Oise.
- PAS-DE-CALAIS. ARRAS. Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Arras, fondée en 1817.
- BOULOGNE-SUR-MER. Société académique de l'arrond. de Boulogne-sur-Mer, fondée en 1864.
- SAINT-OMER. Société des Antiquaires de la Morinie, fondée en 1831.

PUY-DE-DOME. CLERMONT-FERRAND. Académie des Sciences et Lettres de Clermont-Ferrand.

PYRÉNÉES-ORIENTALES. PERPIGNAN. Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales.

RHONE. LYON. Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon.

— **LYON.** Société d'Agriculture de Lyon.

— — Société littéraire de Lyon.

SAONE-ET-LOIRE. AUTUN. Société éduenne, fondée en 1836.

— **CHALON-SUR-SAÔNE.** Société d'Histoire et d'Archéologie de Chalon-sur-Saône, fondée en 1844.

— **MACON.** Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Mâcon, fondée en 1805.

SARTHE. LE MANS. Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, fondée en 1761.

SAVOIE. CHAMBERY. Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Savoie, constituée en 1820.

— **CHAMBERY.** Société savoisienne d'Histoire et d'Archéologie.

SEINE. PARIS. Société d'Anthropologie de Paris.

— — Société botanique de France.

— — Société entomologique de France, rue Neuve-Saint-Célestin, 30.

— — Société géologique de France.

— — Société des Antiquaires de France.

— — Société française de Numismatique et d'Archéologie, fondée en 1866.

— — Association scientifique de France.

— — Société philotechnique de Paris.

— — Société parisienne d'Archéologie et d'Histoire, fondée en 1865.

SEINE-INFÉRIEURE. ROUEN. Société d'Émulation, du Commerce et de l'Industrie, fondée en 1790.

— **ROUEN.** Société des Amis des Sciences naturelles de Rouen, fondée en 1865.

— **LE HAVRE.** Société havraise d'Études diverses.

SEINE-ET-MARNE. MEAUX. Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Meaux, fondée en 1761.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES.

LIII

- MELUN. Société d'Agriculture, Sciences, Lettres et Arts du département de Seine-et-Marne, fondée en 1864.
- SEINE-ET-OISE. VERSAILLES. Société d'Agriculture et des Arts de Seine-et-Oise.
- SOMME. ABBEVILLE. Société d'émulation d'Abbeville, fondée en 1797.
- AMIENS. Société des Antiquaires de Picardie, fondée en 1836.
- — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de la Somme, fondée en 1750.
- — Société linnéenne du Nord de la France, fondée en 1866.
- TARN. CASTRES. Société littéraire et scientifique de Castres.
- VAR. DRAGUIGNAN. Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts du département du Var, établie en 1811.
- DRAGUIGNAN. Société d'Études scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan.
- TOULON. Société académique du Var.
- VAUCLUSE APT. Société littéraire, scientifique et artistique d'Apt, fondée en 1863.
- VIENNE. POITIERS. Société des Antiquaires de l'Ouest, fondée en 1834.
- POITIERS. Société académique d'Agriculture, Belles-Lettres, Sciences et Arts de Poitiers, fondée en 1789.
- VOSGES. ÉPINAL. Société d'émulation des Vosges, établie en 1824.
- YONNE. AUXERRE. Société médicale de l'Yonne, fondée en 1844.
- — Société centrale d'Agriculture de l'Yonne, établie en 1857.
- — Comice agricole et viticole de l'arrondissement d'Auxerre.
- AVALLON. Société d'Études d'Avallon, établie en 1860.
- JOIGNY. Société d'Agriculture de Joigny, établie en 1846.
- SENS. Société archéologique de Sens, établie en 1844.

§ II. Sociétés étrangères.

ANGLETERRE. MANCHESTER. Literary and philosophical Society of Manchester.

- AUTRICHE.** BRUNN. (Moravie). Société des naturalistes de Brünn.
 — VIENNE. Société impériale de géographie.
 — — Institut géologique impérial et royal d'Autriche.
- BELGIQUE.** LIÈGE. Institut archéologique liégeois.
 — MONS. Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut.
 — — Cercle archéologique de Mons.
- ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.** ALBANY N. Y. N. Y. state Cabinet of natural history.
 — BOSTON, MASS. Boston Society of natural history.
 — CAMBRIDGE, MASS. American Association for advance of Science.
 — CHICAGO, ILL. Academy of Sciences.
 — MONTREAL, CAN. Natural history Society.
 — NEW-ORLÉANS, LA. New-Orleans Academy of Sciences.
 — NEW-YORK. New-York Lyceum of natural history.
 — PHILADELPHIA, PH. Academy of natural sciences.
 — PORTLAND, ME. Natural history, Society.
 — SAN FRANCISCO, CAL. Cal. Academy of natural Sciences.
 — SAINT-LOUIS, MO. Academy of Sciences.
 — WASHINGTON, D. C. National Academy of Sciences.
 — — Smithsonian Institution.

L'Association Smithonienne se charge de la distribution des ouvrages adressés aux Sociétés des Etats-Unis. Nos publications lui sont adressées sous son couvert et remises à Paris, à l'adresse de M. G. Bossange, libraire, quai Voltaire, 25.

SUÈDE. STOCKHOLM. Académie royale des Sciences de Stockholm.

Les ouvrages à l'adresse de cette Académie sont placés sous le couvert de MM. Samson et Wallén, de Stockholm, qui les reçoivent eux-mêmes par l'intermédiaire de M. Otto Lorenz, libraire, 3 bis, rue des Beaux-Arts, à Paris.

SUISSE. GENÈVE. Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève.
 — LAUSANNE. Société vaudoise des Sciences naturelles.
 — NEUCHÂTEL. Société des Sciences naturelles de Neuchâtel.

IV.

Etablissements publiés recevant le Bulletin.

- COTE-D'OR. DIJON.** La Côte-d'Or (Côte - d'Or, Saône-et-Loire et Yonne). Revue provinciale mensuelle sous la direction de M. Alb. Albrier, fondée en 1868.
- SEINE. PARIS.** L'année géographique, par M. Vivien de Saint-Martin.
- — Revue des Sociétés Savantes des départements, publiée sous les auspices du ministère de l'Instruction publique.
- PARIS.** Bibliothèque nationale.
- Bibliothèque du Muséum d'Histoire naturelle.
- Bibliothèque de l'Institut.
- Ministère de l'Instruction publique.
- Comité des travaux historiques et des Sociétés savantes, au ministère de l'Instruction publique.
- AUXERRE.** Bibliothèque populaire.
- Bibliothèque de la Ville.
- Bibliothèque du Collège.
- Bibliothèque de l'École normale.
- Bibliothèque du Petit-Séminaire.
- Bibliothèque des Frères des Écoles chrétiennes.
- AVALLON.** Bibliothèque de la Ville.
- DIJON.** Bibliothèque de la Faculté.
- Rectorat de l'Académie de Dijon.
- JOIGNY.** Bibliothèque de la Ville.
- PONTIGNY.** Bibliothèque des Prêtres de Pontigny.
- SAINT-LÉGER DU FOUCHERET.** — Bibliothèque du monastère de la Pierre-qui-Vire.
- SENS.** Bibliothèque de la Ville.
- TONNERRE.** Bibliothèque de la Ville.

IV.

LISTE DES MEMBRES

DE

LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES DE L'YONNE.

AU 31 DÉCEMBRE 1870.

Membres d'honneur.

Président : M. le Préfet de l'Yonne.

Membres : Monseigneur l'Archevêque de Sens.

M. le Maire d'Auxerre.

M. l'Inspecteur de l'Académie.

Membres titulaires. (1)

MM.

1868. ANGENOUST Paul, vice-président du Conseil de préfecture, à Auxerre.

1863. ANSAULT Pascal, licencié en droit, juge de paix à Chablis.

1865. ARMANDOT, propriétaire, à Auxerre.

1867. BALLON, ingénieur en chef des ponts et chaussées à Nîmes.

1865. BARAT fils, à Auxerre.

(1) Le signe * avant le nom indique les membres fondateurs; les chiffres placés en regard rappellent l'année de réception de chaque membre.

1867. BARDIN, professeur au collège, à Avallon.
1870. BAUDIOT, principal clerc à Toucy.
1868. BAZIN, propriétaire, à Fumerault, commune de Saint-Aubin-Châteauneuf (Yonne).
1862. BEAU, curé de Vermenton.
1864. *BELGRAND, ingénieur en chef, à Paris, rue de l'Université, 29.
1847. BELIN, pharmacien, à Auxerre.
1858. BENOIT, conseiller à la Cour d'appel, à Paris, rue Joubert, 45.
1855. BERT Paul, professeur de physiologie à la Faculté des Sciences, à Paris, rue Guy La Brosse, 9.
1862. BERTIN, propriétaire, à Joigny.
1868. BICHET, curé à Champigny.
1867. BIGAULT Amédée, négociant, à Auxerre.
1868. BILLAUT (l'abbé), curé doyen de Saint-Julien-du-Sault.
1868. BIOCHE, secrétaire de la Société géologique, rue Tseranne, 10, à Paris.
1847. BLIN, professeur au Collège, à Auxerre.
1863. BOGARD (de), ancien conseiller de préfecture, à Auxerre.
1857. BONDY (comte de), ancien préfet de l'Yonne, ancien pair de France, à Paris, 7, marché d'Aguesseau, et au château de la Barre, arrondissement du Blanc (Indre).
1849. BONNEVILLE, ancien conseiller de préfecture, à Auxerre.
1865. BONNEVILLE fils, étudiant à Auxerre.
1847. *BONTIN (de), conseiller honoraire à la Cour d'appel, à Paris, rue d'Assas, 3, et au château de Bontin.
1862. BOUCHER DE LA RUPELLE (comte Henri), trésorier payeur général, à Tulle (Corrèze).
1855. BOUCHER DE LA RUPELLE (vicomte Paul), procureur de la République, à Auxerre.
1859. BOUCHERON, agent-voyer central, à Auxerre.
1867. BOULLAY, juge au tribunal d'Alger.
1850. BRÉARD, médecin-vétérinaire, à Villeneuve-l'Archevêque (Yonne).
1865. BREUILLARD fils, docteur en médecine à Avallon.
1856. BRINCARD, membre du conseil général, 4, rue Castellane, à Paris.
1865. CABASSON, avoué, à Auxerre.
1848. CAMPENON, docteur en médecine, à Tonnerre.
1852. CHALLAN-BELVAL, percepteur, à Aisy.
1847. CHALLE, membre du Conseil général de l'Yonne, à Auxerre.

1850. * CHALLE Edmond, ancien sous-préfet, à Auxerre.
1866. CHALLE Jules, avoué à Auxerre.
1861. CHALLE Léon, sous-intendant militaire adjoint, à Grenoble.
1861. CHALLE Paul, à Charny.
1870. CHANVIN aîné, capitaine de la garde mobile, à Chablis.
1865. CHARLOT, juge d'instruction, à Auxerre.
1856. CHENET Eugène, sous-chef à l'administration centrale des domaines, 53, rue d'Assas, à Paris.
1848. CHEREST, avocat, conservateur du Musée, à Auxerre.
1858. CLAUDE Victor, vérificateur des poids et mesures, à Auxerre.
1850. CLERMONT-TONNERRE (Duc de), membre du Conseil général de l'Eure, au château d'Ancy-le-Franc.
1862. COLLETTE, capitaine en retraite, percepteur à Saint-Sauveur.
1847. COLLIN, inspecteur des écoles primaires, à Tonnerre.
1870. COMMINES DE MARCILLY (le général de,) à Auxerre.
1868. COSTE, docteur en médecine, maire de Saint-Julien-du-Sault.
1847. * COTTEAU Gustave, membre de la Société géologique de France, juge à Auxerre.
1868. COTTEAU Edmond, contrôleur des contributions, à Paris.
1863. COWART, docteur en médecine à Auxerre.
1868. COURTIAL, géomètre, à Champigny.
1868. DEJUST Emile, docteur en médecine, à Auxerre.
1850. DÉLIGAND, avocat, membre du Conseil général, à Sens.
1862. DEMADIÈRE (baron), vice-président honoraire du tribunal civil à Auxerre.
1868. DEMAY Charles, propriétaire, à Auxerre.
1869. DENORMANDIE Ernest, avoué, à Paris, 42, boulevard Malesherbes.
1869. DESSIGNOLLE, Prix Jules, conducteur des Ponts et chaussées, à Auxerre.
1868. DESMAISONS, sous-ingénieur, à Auxerre.
1863. DE SMYTTÈRE, docteur en médecine, officier de l'Instruction publique, à Auxerre.
1849. DEVILLE, docteur en médecine, à Villeneuve-sur-Yonne.
1847. * DÉY, conservateur des hypothèques, à Laon (Aisne).
1864. DILLON Charles-Auguste, capitaine de cavalerie en retraite, commissaire de surveillance administrative au chemin de fer, à Tonnerre.
1857. DIONIS DES CARRIÈRES, docteur en médecine, à Auxerre.

1847. *DONDENNE, ancien professeur, à Auxerre.
1862. DONDENNE fils, architecte, à Auxerre.
1867. DORLHAC, directeur de l'Ecole normale, à Auxerre.
1848. DUCHÉ Emilé, docteur en médecine, secrétaire général de la Société de médecine de l'Yonne, à Ouaine.
1861. ESTAMPES (comte Th. d'), au château de Montigny, près Charny (Yonne).
1870. FLANDIN, substitut, à Auxerre.
1850. FLEUDELOT Henri, propriétaire, à Auxerre.
1870. FONTAINE (Louis de), propriétaire, à Fontaine près Sens.
1861. *FORTIN, archiprêtre de la cathédrale, à Auxerre.
1847. FOUCARD, opticien, à Auxerre.
1860. FOSSEYEUR, notaire à Cravant.
1849. *FRÉMY, gouverneur du Crédit foncier et du Crédit agricole, à Paris, rue Neuve-des-Capucines, 17.
1854. FRONTIER, ancien conducteur principal des ponts et chaussées, à Magny-sur-Yonne.
1847. *GALLOIS, conseiller honoraire à la Cour impériale, à Paris, rue de Verneuil, 11.
1863. GALLOT Charles, imprimeur, à Auxerre.
1868. GALLOT, inspecteur des Forêts, à Auxerre.
1859. GANDRILLE, propriétaire, au château de Saint-Sauveur.
1866. GELEZ Marin, lieutenant-colonel d'infanterie en retraite, à Noyers.
1861. GIGOT Albert, préfet de Vaucluse, à Avignon.
1864. GILLET, inspecteur des écoles primaires, à Dreux.
1862. GLAIZE Etienne, pharmacien, à Auxerre.
1860. GOUREAU, colonel du génie en retraite, à Santigny, par Guillon (Yonne), et à Paris, place du Marché-Saint-Honoré, 26.
1863. GRAND D'ESNON (baron William) au château d'Esnon (Yonne).
1866. GRASSET, conservateur du musée à Varzy (Nièvre).
1858. GRENET, docteur en médecine, à Joigny, président de la Société de médecine de l'Yonne.
1861. GROMAS, pharmacien, à Toucy.
1819. GUICHARD Victor, représentant du peuple, à Soucy (Yonne).
1863. GUINOT, médecin, à Lézignes.
1857. HAVELT (baron du), ancien membre du Conseil général, au château des Barres, commune de Sainpaults.

1870. HÉLIE, docteur en médecine, maire de Saint-Florentin.
1847. HERMELIN, docteur en droit, ancien juge de paix, à Saint-Florentin.
1848. HOTTOT, ancien sous-préfet, à Avallon.
1862. JARRY, ancien conseiller de préfecture, à Paris, 31, rue Tronchet.
1865. JOBERT Eugène, maire d'Arces.
1865. JOLY Charles, receveur municipal à Auxerre.
1865. JOLY (l'abbé Florimond) rue de Varennes-Saint-Germain, 56.
1850. JOSSIER, ancien secrétaire de la mairie de Joigny, à Auxerre.
1869. KIRWAN (Charles de), sous-inspecteur des Forêts, à Auxerre.
1862. LABOSSE, docteur en médecine, à Nitry.
1849. LAMBERT, avocat, à Auxerre.
1858. LAMBERT fils, à Tanlay.
1847. *LARABIT, ancien sénateur, rue Belle-Chasse, 21, à Paris.
1867. LANIER, libraire, à Auxerre.
1858. LASNIER, instituteur communal, à Auxerre.
1847. *LAURENT-LESSERÉ, propriétaire à Auxerre.
1865. LAURENT, inspecteur primaire, à Bastia (Corse).
1851. LEBERTON, médecin, à Sergines.
1849. LEBLANC Léon, propriétaire, à Paris-Montmartre, rue Girardon, 13.
1847. *LEBLANC, ingénieur en chef des ponts-et-chaussées en retraite, à Auxerre.
1847. *LECHAT, chef de division à la préfecture de l'Yonne, à Auxerre.
1866. LEFÉBURE Eugène, employé des postes, à Chevillon près Charny.
1869. LECLÈRE, banquier, à Auxerre.
1866. LEFÈVRE, docteur en médecine, à Auxerre.
1853. LEPÈRE fils, avocat, représentant du peuple, à Auxerre.
1862. LONCLAS, intendant militaire en retraite, à Auxerre.
1851. LORIÈRE (Gustave de), géologue, au château de Chevillé, par Brulon (Sarthe).
1862. LORIFERNE, pharmacien, à Sens.
1847. LORIN, architecte, à Auxerre.
1850. LOUVOIS (marquis de), à Ancy-le-Franc.
1871. LUCAS Charles, architecte, boulevard Denain, 8, à Paris.
1870. MANDAROUX, chef de bureau à Auxerre.
1851. MARIE, juge au tribunal civil, à Auxerre.
1861. MARQUOT (l'abbé), curé d'Aisy.

1868. **MARTIN**, secrétaire de l'inspection académique, à Auxerre.
1865. **MASSOT**, maire d'Auxerre.
1865. **MERCIER**, ancien négociant, à Auxerre.
1861. **MÉTAIRIE**, président du tribunal civil, à Auxerre.
1865. **MILLIAUX**, notaire honoraire, à Auxerre.
1871. **MINGEL**, professeur de philosophie au collège d'Auxerre.
1870. **MIGNOT-PRADIER**, négociant à Auxerre.
1861. **MONCEAUX** Augustin, licencié ès-lettres, professeur au collège d'Auxerre.
1857. **MONCEAUX** Henri, pharmacien, secrétaire de la Société de médecine de l'Yonne, à Auxerre.
1868. **MONTREUIL**, ancien maire de Tonnerre.
1864. **MOREAU**, maître-adjoint à l'École normale, à Auxerre.
1860. **MOUTHEAU**, ancien juge de paix, à Auxerre.
1870. **MOUSSU**, juge suppléant à Auxerre.
1861. **MUNIER**, officier d'instruction publique, ancien principal du collège, à Auxerre.
1851. **PASSEPONT**, artiste peintre, à Auxerre.
1852. **PELTIER**, instituteur communal, à Auxerre.
1865. **PERDU**, chef de section du chemin de fer d'Auxerre à Nevers ; à Mailly-le-Château.
1866. **PÉRILLIEUX** Louis-Jules, ancien membre du conseil municipal de Paris, 50, avenue de Saxe, et à Noyers (Yonne).
1855. **PERRIQUET** Eugène, avocat à la Cour de Cassation, 29, rue Bonaparte, à Paris.
1855. **PERRIQUET** Gustave, imprimeur, à Auxerre.
1864. **PÉRON**, sous-intendant militaire-adjoint, à Auxerre.
1858. **PETIT** Ernest, ancien élève de l'École des mines, à Veausse, commune de Châtel-Gérard.
1858. **PETIT** Victor, artiste peintre, à Melun.
1857. **PIÉPLU**, architecte du département, à Auxerre.
1863. **PIÉTRESSON**, notaire, à Auxerre.
1864. **PIÉTRESSON SAINT-AUBIN**, docteur en médecine, à Saint-Sauveur.
1864. **PIOCHARD DE LA BAULERIE**, à Saint-Florentin, et à Paris, 147, boulevard Saint-Michel.
1869. **POITOU** (l'abbé), curé de Béru.
1861. **POPULUS**, docteur en médecine, à Coulanges-la-Vineuse.
1864. **POUGY**, ancien conseiller de préfecture, à Seignelay.

1847. *POUSSEAU, ancien pharmacien, à Auxerre.
1852. PROT, inspecteur des écoles primaires, à Avallon.
1861. PRÉCY aîné, à Chassy.
1867. PRÉVOST, directeur d'usine à ciment, à Avallon.
1861. PRUDENT, docteur en médecine, à Courson.
1847. QUANTIN, archiviste du département et bibliothécaire de la ville, correspondant du ministère de l'instruction publique, etc., à Auxerre.
1857. QUIGNARD (l'abbé), 2^e vicaire de Saint-Pierre-du-Gros-Cailhou, à Paris, rue Saint-Dominique-Saint-Germain, 179.
1869. RABÉ, docteur en médecine, à Maligny.
1869. RAGOBERT, juge suppléant, à Auxerre.
1857. RAMPONT-LECHIN, directeur général des postes, à Paris.
1869. RATHIER, représentant du peuple, à Chablis.
1857. RAUDOT, représentant du peuple, à Orbigny, près Avallon.
1852. RAVIN Eugène, pharmacien, directeur du jardin botanique d'Auxerre.
1862. REMACLE Lucien, avocat, à Auxerre.
1866. RÉTIF, vice-président, à Auxerre.
1850. RIBIÈRE, avocat, préfet de l'Yonne, à Auxerre.
1857. RICHARD, ancien libraire, à Auxerre.
1847. *RICORDEAU, docteur en médecine, à Auxerre.
1847. *RICORDEAU (l'abbé), curé de Fleury.
1870. RIGAUD, entrepreneur à Paris.
1861. ROCHÉ Louis, docteur en médecine, à Toucy.
1859. ROCHECHOUART (comte de), propriétaire, au château de Vallery.
1856. ROGUIER (l'abbé), curé de Saint-Eusèbe, à Auxerre.
1855. ROUILLÉ, imprimeur, à Auxerre.
1862. ROUSSEAU, ancien notaire, à Auxerre.
1862. ROUX Anatole, propriétaire, à Paris, 14, Avenue de la reine Hortense.
1870. ROUX, architecte à Auxerre.
1847. *SALLÉ, ancien pharmacien, à Auxerre.
1855. SALMON, avocat, à Paris, 1, rue de Lyon.
1848. SALOMON, ancien avoué, à Saint-Florentin.
1870. SAUZET, substitut à Lyon.
1862. SONNIÉ-MORET, propriétaire, à Clamecy.
1860. SAVATIER-LABOCHE fils, avocat, à Auxerre.

1861. **SIROT**, secrétaire de la Société d'Agriculture, à Joigny.
 1867. **SOUFFLOT Jules**, ancien administrateur des messageries impériales, à Paris, rue de Rivoli, 288.
 1856. **TAMBOUR Ernest**, avocat à la Cour de Cassation, à Paris, rue Bonaparte, 12.
 1869. **TANLAY** (marquis de), 8, rue de Lille, à Paris.
 1850. **TARTOIS**, ancien directeur des mines, à Senan.
 1871. **TEILLEUX**, directeur de l'asile d'aliénés, à Auxerre.
 1861. **TEXTORIS**, ancien membre du Conseil général, au château de Cheney.
 1847. * **TONNELIER**, président honoraire du tribunal civil à Auxerre.
 1869. **TONNELIER**, docteur en médecine, à Auxerre.
 1866. **VAUJOLY** (Pierre de), propriétaire, à Neuvy-Sautour, et à Moulins (Allier), rue de la Comédie.
 1858. **VIAULT** (l'abbé), curé de Pailly.
 1863. **VINCENT Emile**, à Auxerre, 6, rue des Consuls, maire à Brion.
 1847. **VUITRY**, ancien député, à Saint-Donain (Seine-et-Marne).

Membres libres.

1839. **BILLIAUT**, instituteur, à Dracy.
 1868. **BRUN**, professeur, à Auxerre.
 1857. **GUÉRIN**, instituteur, à Serrigny.
 1857. **MEUNIER**, sculpteur, à Vézelay.
 1864. **MICHO**, chef d'institution, à Saint-Florentin.
 1853. **MOUILLOT**, instituteur, à Tanlay.
 1857. **ROBIN**, maître-adjoint à l'école normale, à Auxerre.

Membres correspondants. (1)

1839. **ANCELON**, docteur en médecine, à Dieuze (Meurthe).
 1863. * **ARTIGUES**, docteur en médecine, à Nice (Alpes-Maritimes).
 1870. **ALBRIES**, directeur du journal *la Bourgogne*, à Dijon.
 1861. * **BARRANGER** (l'abbé), curé de Villeneuve-le-Roi-sur-Seine (Seine-et-Oise).
 1855. **BAUDIOT** (l'abbé), curé de Dhun-les-Places.
 1869. * **BAYLE**, professeur de paléontologie à l'Ecole des Mines.

(1) Le signe * avant le nom indique les membres correspondants qui reçoivent le Bulletin et paient une cotisation.

- 1866. *BELTRÉMIEX Edouard, membre de la Société géologique de France, conservateur du Musée de La Rochelle.
- 1861. BERTHERAND, docteur en médecine, à Poligny (Jura).
- 1870. BEATHUEL Jean-Baptiste, pasteur, à Arbois (Jura.)
- 1849. BLANCHE Isidore, vice-consul de France à Tripoli de Syrie.
- 1865. *BONISSENT, géologue, au Percq (Manche), par Carentan.
- 1858. BOREAU, pharmacien, directeur du jardin botanique, président de la section des Sciences de la Société académique de Maine-et-Loire, à Angers.
- 1856. BULLIOT Gabriel, membre de la Société éduenne, à Autun (Saône-et-Loire).
- 1856. BURE (de), président de la Société d'Emulation, à Moulins.
- 1867. *CAILLETET, pharmacien, à Charleville (Ardennes).
- 1861. CAMBUZAT, ingénieur en chef de la navigation, à Paris.
- 1855. CARLET Joseph, ingénieur à Saulieu (Côte-d'Or).
- 1865. CHATEAU, conducteur des ponts et chaussées détaché en Turquie.
- 1861. COCHET (l'abbé), conservateur du Musée, à Rouen.
- 1861. CONSTANT-REBECQUE (de), président de la Société des Sciences de Poligny (Jura).
- 1854. COQUAND, professeur de géologie, à Marseille (Bouches-du-Rhône).
- 1849. COUTANT, membre de plusieurs Sociétés savantes, aux Riceys (Aube).
- 1857. CROSNIER, proto-notaire apostolique, vicaire-général de l'évêché, à Nevers.
- 1857. DANTIN, capitaine d'état-major, à Blois.
- 1863. DAUDIN Eugène, à Auxerre.
- 1864. DELAPLACE (Monsieur), évêque du Tche-Kiang (Chine).
- 1852. *DELENTE, docteur en médecine, cité d'Orléans, au Grand-Mont-rouge (Seine).
- 1862. DESSIGNOLLES Gustave, chimiste, à Paris.
- 1866. DOUCET Camille, membre de l'Académie française.
- 1852. DROUET, conseiller de préfecture, à Dijon.
- 1865. DUBOIS, juge de paix à Haroué (Sarthe).
- 1847. DUPIN, docteur en médecine, à Ervy (Aube).
- 1857. DUPLÈS-AGRÉ, archiviste-paléographe, à Paris, rue Saint-Dominique, 28.

1869. FALCONNIER, sculpteur, à Paris, rue Saint-Ferdinand, 22, aux Ternes-Paris.
1859. FLANDIN, conseiller honoraire à la Cour d'appel, à Saint-Père-sous-Vézelay.
1849. FRÉMY Charles, docteur en médecine, à Paris, rue de Berlin, 9.
1857. FROMENTEL (de), membre de la Société géologique de France, de la Société linnéenne de Normandie, docteur en médecine à Gray (Haute-Saône).
1847. GARNIER, archiviste du département, à Dijon.
1852. GAUDRY Albert, membre de la Société géologique de France, à Paris, rue Taranne, 12.
1869. GAUTHIER, professeur au lycée, à Marseille, 7, boulevard du Nord.
1854. GERMAIN-DE-SAINT-PIERRE, docteur en médecine, à Paris.
1859. GIGOT Léon, docteur en médecine, à Levroux (Indre).
1847. GIRARD DE CAILLEUX, inspecteur du service des aliénés de la Seine, à Paris.
1851. GIRARDOT (baron de), ancien secrétaire-général de la préfecture, à Nantes.
1871. GILLET, inspecteur primaire à Dreux.
1854. GRENIER, professeur de botanique, à Besançon (Doubs).
1858. GUÉRANGER Edouard, chimiste, au Mans.
1868. GUÉRIN-DEVAUX Paul, juge suppléant à Châteaudun (Indre).
1850. GUÉRIN-MENNEVILLE, directeur de la *Revue zoologique*, à Paris, rue des Beaux-Arts, 4.
1844. GUERNA (baron de), administrateur du Musée, à Douai (Nord).
1865. *GUINULT, professeur de physique à l'Ecole normale de Cluny.
1848. *HÉBERT, professeur de géologie à la Faculté des Sciences, à Paris, rue Bréa, 23.
1861. *JEANDET Abel, docteur en médecine, à Verdun-sur-Saône.
1870. JOLY Henri, professeur à la Faculté de Dijon.
1862. JOUAN, sculpteur à Rouen.
1863. LANCIA DI BROLO, secrétaire de l'Académie des Sciences de Parme.
1867. LENOIR François, archiviste du matériel du chemin de Lyon, à Paris, 1, rue de Lyon.
1847. LEYMERIE, professeur de géologie à la Faculté des Sciences, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse, à Toulouse, rue des Arts, 15.

1848. LONGPÉRIER (De) conservateur du Musée du Louvre, rue de Londres, 50, à Paris.
1859. *LONGUEMAR (Letouzé de), ancien président de la Société des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.
1867. *LORET-VILLETTE, pharmacien à Sedan (Ardennes).
1866. *LORIOL (Perceval de) Charles-Louis, membre de la Société géologique de France, à Genève (Suisse).
1863. *MABILE, licencié ès-lettres, professeur au Lycée de Bastia (Corse).
1863. MARCHAND (le docteur Léon), rédacteur de la *Revue médico-chirurgicale*, à Paris.
1865. MARCHANT Louis, docteur en médecine, conservateur du Musée d'histoire naturelle de Dijon.
1848. MICHELIN, membre de la Société géologique de France, à Paris.
1855. MIGNARD, membre de l'Académie, à Dijon.
1853. MISSERY (De) conservateur des Eaux et Forêts, à Troyes.
1861. OGIER DE BAULNY, membre de la Société entomologique de France, à Coulommiers (Seine-et-Marne).
1819. D'ORBIGNY Charles aid -professeur au Muséum d'histoire naturelle, membre de la Société géologique de France, à Paris.
1858. PASSY Antoine, membre de la Société géologique de France, à Paris.
1862. PICHARD Claude, ancien maire d'Auxonne.
1867. *PICTET François Jules, membre de l'Institut, professeur à Genève (Suisse).
1864. *POULAIN, maître-adjoint à l'École normale de Bourges (Cher).
1863. *POUY, commissaire-priseur, à Amiens.
1847. *PRISET, numismate, à Dijon.
1866. PRIVÉ Clément, ancien employé des ponts-et chaussées, à Auxerre.
1852. *PROTAT, membre de l'Académie de Dijon, à Brazey-en-Plaine.
1852. RAULIN Victor, professeur de géologie à la Faculté des Sciences-à Bordeaux.
1852. RAY Jules, pharmacien, membre de la Société académique de l'Aube, à Troyes.
1857. ROUSSEAU, docteur en médecine, directeur-médecin en chef de l'asile départemental de Dôle (Jura).
1869. *ROUSSEL, docteur en médecine, 26, rue des Fossés Saint-Jacques à Paris.

1860. ROUSSELOT, inspecteur des Eaux et Forêts, à Mâcon.
1848. ROY, ingénieur des mines, à Paris.
1866. SACY (Silvestre de), membre de l'Académie française, à Paris.
1865. * SALOMON, employé au chemin de fer, à Saint-Etienne (Loire).
1869. SOLAND (Aimé de), président de la Société linnéenne de Maine-et-Loire, à Angers, 32, rue de l'Hôpital.
1848. SOULTRAIT (comte Georges de), percepteur-receveur, membre de l'Académie de Lyon.
1863. SPIERS père, à Oxford (Angleterre).
1863. * VIBRAYE (marquis de), correspondant de l'Institut, au château de Cheverny (Eure-et-Loire) ; à Paris, rue de Varennes-Saint-Germain, 86.
1852. VIGNON, directeur du dépôt des Cartes au Ministère des travaux publics, à Paris.
1870. VILLATARD DE LA GUÉRIE avocat-général, à Limoges (Haute-Vienne).
1864. VIVIER DE SAINT-MARTIN, géographe, quai Bourbon, 15, à Paris.
-

Membres décédés pendant l'année 1870.

Comte Adhémar de BASTARD.
COURTAUD, conservateur des hypothèques à Saint-Quentin.
Mgr DEVOUCOUX, évêque d'Evreux.
GARNIER, ancien député, à Paris.
LEMAISTRE, à Tonnerre.
LEPÈRE, père, ancien avocat à Auxerre.
MARIE de Saint-Georges, avocat à Paris.
MONDET DE LA GORCE, ancien ingénieur à Auxerre.
MONTALEMBERT (comte de), à Paris.
PETIT, juge de paix de Châteaurenard.

QUATRIÈME PARTIE.

I.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE XXIV^e VOLUME, 4^e DE LA 2^e SÉRIE.

- Âges anté-historiques (Le bassin parisien aux),** par M. Belgrand, II, XXI.
- Albrier, directeur de la Bourgogne, à Dijon, nommé membre correspondant de la Société,** III, XXXIV.
- Archéologie régionale,** I, XV.
- Archevêques de Sens, (leur intervention dans les actes privés),** I, 133.
- Pandiot (de Toucy), nommé membre titulaire de la Société,** III, XV.
- Blocqueville (Madame la marquise de), offre à la Société la Bibliothèque du maréchal Davout,** III, XVII.
- Bombyx dispar,** II, XI.
- Botaniques (Découvertes) dans l'Yonne, en 1869,** II, XXXVI.
- Bureau (Renouveau du),** III, VII.
- Catalogue du Musée d'Auxerre,** I, III.
- Céramique et verres du Musée d'Auxerre,** I, 84.
- Chérest (Mention honorable obtenue par M.), pour son Histoire de Vézelay,** III, XXIV.
- Chanvin aîné, de Chablis, nommé membre titulaire de la Société,** III, IV.

- Cimetière gallo-romain de Vincelles. Communications par MM. Bert et Chérest, III, vi.
- Collection numismatique léguée à la Société par M. l'abbé Duru, III, v.
- Collection de M. Montigny, de Vincelottes, offerte à la Société, III, v.
- Comptes de 1869 (Rapports sur les), III, xviii.
- Congrès de Bâle, III, xxiii.
- Congrès de Caumont, III, xv.
- Courtaut (Notice biographique sur Henri), I, 133.
- Cuscute du trèfle, III, xii.
- Deniers carolingiens frappés et trouvés à Auxerre, III, xxvii.
- Dépôt de Blocqueville, III, xxii.
- De Smyttère (Médaille décernée au docteur), par la Société des Sciences de Lille, III, iii.
- Devaux (Rolland), nommé membre correspondant, III, iv.
- Dons faits au Musée, III, xxxvii.
- Duru (Notice biographique sur l'abbé), II, 168.
- Eckmûlh (Portrait du prince d') offert par madame de Blocqueville, III, xvii.
- Etablissements recevant le Bulletin, III, lv.
- Fabrique de faïence à Clamecy, III, xxxiii.
- Flandin, juge suppléant à Auxerre, nommé membre titulaire de la Société, III, xv.
- Flore de l'Yonne, II, xxxvi.
- Fontaine (M. Louis de), de Fontaine, nommé membre titulaire de la Société, III, iv.
- Fontaines d'Auxerre (Mémoire sur les), III, xxxvi.
- Géologie (Conférences de), par M. de Longuemar, III, xxxv.
- Géologie (Rapport sur les progrès de la), III, xxv.
- Guide du forestier, III, xxxiv.
- Gui de Noyers, I, 143.
- Guillaume de Champagne, I, 143.
- Hélie (Le docteur), de Saint-Florentin, nommé membre titulaire de la Société, III, iv.
- Henri le Sanglier, I, 139.

Hugues de Noyers, I, 140.

Instinct (L'), notice bibliographique par M. de Kirwan, I, 132.

Joly (Henri), professeur de philosophie, nommé membre correspondant de la Société, III, XI.

Leclère, banquier à Auxerre, nommé membre titulaire de la Société, III, XVIII.

Mandaroux, chef de bureau à la préfecture, nommé membre de la Société, III, XXXIV.

Marie (Mort de M.), membre de la Société, III, XXIV.

Membres de la Société (Liste des), III, LVI.

Membres décédés en 1870, III, LXVII.

Métaux, bois et ivoires du Musée d'Auxerre, I, XXII.

Michel de Corbeil, I, 130.

Mignot, négociant à Auxerre, nommé membre titulaire de la Société, III, XV.

Monnaies anciennes trouvées à Angy, III, XXV.

Monnaies anciennes trouvées à Auxerre, III, XXVII.

Montalembert (Vort de M. le comte de), membre de la Société, III, XXIV.

Montalembert (Médaille offerte au comte de), III, XXVI.

Moussu, juge-suppléant, nommé membre titulaire de la Société, III, XV.

Mur romain d'Auxerre, III, XXIV.

Puisaye (Recherches historiques sur la), III, XII.

Réunion de la Sorbonne, III, XV, XVII.

Rigaud fils, entrepreneur à Auxerre, nommé membre de la Société, III, XXIV.

Rouleuse du Chêne, II, IV.

Roux, architecte à Auxerre, nommé membre de la Société, III, XXXIV.

Roux (Ph.-J.), sa vie, ses œuvres, par le Dr Dionis, I, 113.

Sauzet, juge-suppléant à Auxerre, nommé membre de la Société, III, XXXIV.

Sociétés correspondantes (Liste des), III, XLVIII.

Tiresias serra, parasite du Bombyx dispar, II, XIX.

Tortrix viridana, II, IV.

Valdahron (Tableaux de M. le marquis de), III, XXIV.

II.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

DES MÉMOIRES CONTENUS DANS LE XXIV^e VOLUME(4^e DE LA 2^e SÉRIE).

-
- CH. BAZIN.** -- Note sur deux espèces de chenilles qui ont ravagé les bois sur plusieurs points du département, II, III.
- BERT.** -- Observations sur les ossements découverts à Vincelles, III, VII.
- CHALLE.** -- Note sur l'ancien mur romain, III, XXIV.
- CHÉREST.** -- Catalogue du Musée d'Auxerre, I, III.
-- Communication sur le cimetière gallo-romain de Vincelles, III, VI.
- COTTEAU.** -- Le bassin parisien aux âges anté-historiques, par M. Belgrand, II, XXI.
- DE SMYTTÈRE.** -- Supplément aux recherches historiques sur la Puisaye, III, XII.
- DIONIS DES CARRIÈRES.** -- Ph.-J. Roux, sa vie, ses œuvres, I, 113.
- KIRWAN (Charles de).** -- L'Instinct, notice bibliographique, I, 132.
- LASNIER.** -- Note sur la Cuscuta du trèfle, III, XII.
- QUANTIN.** -- De l'intervention des archevêques de Sens dans les actes privés passés dans le diocèse au XII^e siècle, I, 135.
-- Notice biographique sur l'abbé Duru, II, 168.
- RAVIN et MOREAU.** -- Découvertes botaniques dans l'Yonne en 1869, II, XXXVI.
- RIBIÈRE.** -- Notice biographique sur Henri Courtaut, I, 133.
-

III.

TABLE DES MÉMOIRES

CONTENUS DANS LE XXIV^e VOLUME (4^e DE LA 2^e SÉRIE).

Catalogue du Musée d'Auxerre (seconde section), par M. Aimé Chérest, I, III.

Ph.-J. Roux, sa vie, ses œuvres, par M. le docteur Dionis des Carrières, I, 115.

De l'intervention des archevêques de Sens dans les actes privés passés dans leur diocèse au XII^e siècle, par M. Quantin, I, 135.

L'Instinct, notice bibliographique, par M. Charles de Kirwan, I, 152. — Notice biographique sur Henri Courtaut, conservateur des hypothèques à Saint-Quentin, par M. Ribière, I, 155.

Notice biographique sur M. l'abbé Duru, par M. Quantin, II, 163.

Note sur deux espèces de chenilles qui ont ravagé les bois sur plusieurs points du département de l'Yonne, de 1865 à 1868, par M. Ch. Bazin, II, IV.

Le Bassin parisien aux âges anté-historiques, par M. Belgrand. — Rapport sur cet ouvrage présenté à la Société des sciences de l'Yonne, par M. Cotteau, II, XXI.

Note sur la Cuscuta du trèfle, par M. Lasnier, III, XII.

Note sur l'ancien mur romain d'Auxerre, par M. Challe, III, XXIV.

Découvertes botaniques dans l'Yonne en 1869, par MM. Ravin et Moreau, Addenda à la Flore de l'Yonne, II, XXXVI.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DES SCIENCES HISTORIQUES ET NATURELLES
DE L'YONNE.

Article 18 du Règlement intérieur. — La Société, en admettant au Bulletin les articles communiqués par ses membres, n'entend ni en approuver le contenu, ni en prendre la responsabilité.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DES SCIENCES
HISTORIQUES ET NATURELLES
DE L'YONNE.

Année 1871. — 35^e volume

5^e DE LA 2^e SÉRIE.



AUXERRE
SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ.

PARIS

V. MASSON ET FILS,
Place de l'Ecole de Médecine.

DURAND, LIBRAIRE,
9, rue Cujas.

1871.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DES SCIENCES
HISTORIQUES ET NATURELLES DE L'YONNE.

Année 1871.

I.

SCIENCES HISTORIQUES.

LES FONTAINES D'AUXERRE

Par M. CHALLÉ.

L'amélioration matérielle la plus considérable que la ville d'Auxerre ait réalisée, depuis le commencement de ce siècle est certainement la conduite dans ses murs des eaux de la fontaine de Vallan. Cette grande et féconde opération a son histoire et une histoire certainement intéressante et curieuse, qui abonde en incidents, parfois tristes et parfois piquants, parmi lesquels le *sic vos non vobis* a tenté lui-même de se glisser, et qui peut fournir aux administrations municipales plus d'un genre d'enseignement. Mais elle s'est passée en grande partie à huis-clos dans les murs de l'Hôtel-de-

Ville, et le public ne la connaît pas. J'ai cru devoir la faire sur les documents officiels et authentiques. Et, quoi que ce soit de l'histoire contemporaine, ce sujet ne saurait paraître étranger aux travaux de la Société des Sciences historiques.

Tant que le vieil Auxerre gaulois était demeuré à l'embouchure du ruisseau de Vallan, emplacement où se sont assis depuis le faubourg Saint-Martin, le moulin du Bâtardeau et le quartier des rues du Pont et de Saint-Pèlerin, il avait trouvé, tant dans ce cours d'eau que dans les fontaines qui se déversent sur ce sol, de quoi fournir abondamment à la consommation de ses habitants. Lorsqu'il s'établit sur la haute et aride colline qui longeait le côté septentrional de cet emplacement primitif, et que se formèrent un peu plus tard des quartiers groupés à l'ouest de ce nouveau castrum, il dut y amener des eaux empruntées aux sources des collines avoisinantes. Une découverte faite en 1867 dans un jardin voisin de la porte d'Eglény, celui de M. Augé, a donné à cette conjecture tous les caractères de la certitude. Ce propriétaire a trouvé, à un mètre sous le sol, un aqueduc, en tuyaux de pierre de quinze centimètres de diamètre intérieur, s'emboîtant les uns dans les autres, bien cimentés à leur point de jonction, qui venaient du côté du couchant, où existe, à un kilomètre de distance, la source de Sainte-Geneviève, et se dirigeaient vers le point culminant de la cité romaine. Ces tuyaux, dont on peut voir des spécimens au musée de la ville, étaient complètement engorgés d'une vase jaunâtre qui attestait leur long usage. C'est que la ceinture de larges et profonds fossés dont on entourait la ville dans le dernier tiers du douzième siècle, avait sans doute coupé cet

aqueduc, où les eaux, privées de leur débouché, déposèrent leur limon jusqu'à complète obstruction.

Dans les trois siècles qui suivirent l'établissement de cette nouvelle enceinte militaire, les puits et les citernes durent probablement fournir seuls aux besoins des habitants des quartiers élevés. Aussi les incendies qui venaient à y éclater y faisaient toujours de grands ravages. Cependant, un important document, que nous allons bientôt citer, indique l'existence de fontaines à cette époque dans l'intérieur de la ville. M. Chardon, dans la notice historique dont nous parlerons plus bas, et à laquelle nous ferons plus d'un emprunt, en a conclu que dès cette époque les habitants avaient trouvé le moyen d'y conduire les sources de Vallan, qui en sont distantes de plus de six kilomètres. Cette conjecture n'est appuyée sur aucune preuve suffisante. Ces fontaines étaient peut-être alimentées par une dérivation nouvelle des eaux de Sainte-Geneviève, introduite par une des portes de la ville.

Quoiqu'il en soit, en 1495, lorsque soixante années de paix avaient rendu à nos ancêtres l'aisance et la prospérité que les funestes guerres des invasions anglaises avaient longtemps et profondément altérées, les inconvénients graves de la disette d'eau firent songer aux sources abondantes qui s'écoulaient du fond de la gorge en forme d'entonnoir qu'occupait dès lors le petit village de Vallan. Le nivellement du sol montrait qu'en adoucissant, par un trajet sur le flanc des collines, la pente que suit au fond de la vallée le ruisseau formé par ces eaux, on pouvait les amener jusqu'au point le plus élevé de la ville. Parmi les nombreuses sources qui s'épanchent dans cette gorge, il y en a qui s'épuisent pendant la durée d'une longue sécheresse. Mais il en est quatre fort abondantes, dont le débit, tout en diminuant dans cette saison, ne tarit jamais entièrement. L'ordre des chevaliers

de Saint-Jean de Jérusalem était, comme successeur des Templiers, seigneur du village de Vallan, l'une des dépendances de la commanderie du Saulce, que possédait alors le chevalier Antoine Bourneil. Ce dernier consentit à céder à la ville l'une de ces sources, celle que l'on connaît sous le nom de la fontaine Naudin. Il n'y mit d'autre condition que la jouissance perpétuelle pour l'hôtel qu'il occupait à Auxerre près de la porte qui, du nom de cette maison, s'appelait dès lors la porte du Temple, d'un filet d'eau à recueillir dans un tuyau de la grosseur d'un pois.

Voici la teneur de l'acte que l'on dressa pour constater cette précieuse concession, et qui fut, l'année suivante, confirmé, de l'avis du chapitre de l'ordre, par le grand prieur de France, Henri d'Amboise :

A tous ceulx qui ces présentes verront, Guillaume Grart, sommelier de paneterie du roy nostre Seigneur, et Simon Tribolé, garde du scel du roy, nostre Seigneur, en la prévosté d'Aucerre, salut, savoir faisons que par devant Pierre Depogne, clerc notaire juré du roy nostre dict Seigneur et de par luy estably en ladicte prévosté, comparut en sa personne noble homme messire Anthoine Bourneil, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, commandeur du Saulce, de Sacy et de Villenoison, en l'ostel et chambre des bourgeois de la ville d'Aucerre, où estoient assemblez les gens et officiers du roy audict Aucerre, les douze jurez d'icelle ville ou la plus part d'iceulx, les gouverneurs, procureur et receveur du faict commun et plusieurs autres notables personnages de ladicte ville en grant nombre. Disons que pour obvier à plusieurs graves inconveniens qui surviennent et peuvent survenir chaque jour à ce ladicte ville, tant par fen que aultrement, par faulte d'eau, et d'avoir une fontaine ou plusieurs en ladicte ville, ainsi qu'il souloit d'ancienneté et qu'il estoit besoin et nécessité en faire venir par tuans et qu'il

n'y avait rien plus propice, meilleur ni plus convenable pour prendre la source et la faire venir en ladicte ville, que au lieu de Valan près d'Aucerre, où il y avoit et a plusieurs belles fontaines, mesmement une que sans dommage et détriment aucun dudit chevalier ni de ses subjects habitants dudit lieu de Valan, l'on pourroit faire venir en ladicte ville et luy supplièrent et requirèrent lesdicts habitans parce que c'étoit en sa justice haulte, moyenne et basse, que son plaisir fust leur permettre la clourre et fermer, pour icelle faire venir audict Aucerre et passer sur sa justice par tuaulx et cors le plus convenablement et prouffitablement que faire se pourroit, et ils offroient et estoient contens et d'accord que si, pour donner cours à ladicte eau par la justice dudit chevalier ou autrement, damage estoit faict à aucun héritage, de le réparer à leurs despens. Ledict chevalier inclinant à leur requeste, voyant icelle estre juste et raisonnable, aussi pour le bien de la chose publique et pour obvier aux inconveniens de feu et aultres qui de jour en jour adviennent et peuvent advenir en ladicte ville et habitans d'icelle par faulte d'eau, il leur a donné et octroyé et par ces présentes leur donne congé, licence et permission de lever et prendre ladicte eau et icelle faire clourre et fermer en ladicte terre et seigneurie de Valan et la faire passer et prendre son cours par les détroits d'icelle à toujours, à leurs dépens, risques et fortunes, pourveu qu'il en aura en sa maison à Aucerre un tuau de gros d'un poys, qui fermera et ouvrira à une petite canelle, pour s'en servir et avoir de l'eau à son ostel pour son mesnage et aisance quant besoiing lui sera, lequel se refermera quant il en aura eu sa suffisance, pour le tout remettre et renvoyer au cours et principal tuau d'icelle fontaine. Car ainsi il a esté passé permis, consenty et accordé par lesdits chevalier et habitans, lesquels ont promis et juré que contre les présentes, le contenu et effects d'icelle, jamais ne viendront, ne feront venir, mais les tiendront, garderont et accompliront selon leur forme et teneur sous paine de paier par la partie défailant à l'autre partie tous cousts, frais,

missions, intérêts, pertes et domaiges qui par deffault de ce faire seront faicts ou soutenus, obligeans quant à ce lesdicts chevalier et habitans, c'est à savoir ledict chevalier tous les biens de ladicte commanderie, et lesdits habitants tous les biens de ladicte communauté, lesquels quant à ce ils ont sous mis à la jurisdiction et contrainte de la cour de ladicte prévosté et à toutes, pour estre contrainctes et justiciez par la prinse, vente et expropriation d'iceulx. Renonçans en ce fait par leur dicte foy à toutes les choses qui contre la teneur de ces présentes lettres pourroient être dictes ou opposées, présens et appelez à ce par ledict juré honorable homme Etienne Gleron esleu d'Aucerre et maître Jehan Guillot licencié ez lois, demeurans audict Aucerre. En témoing de ce nous gardes dessus dicts du rapport dudict juré avons scellé ces présentes lettres du scel de ladicte prévosté qui furent passées et accordées audit ostel desdits habitants dudict Aucerre, le trentième jour du mois de juillet mil quatre cent quatre vingt quinze.

Signé: POGNES.

Dès la même année les gouverneurs du fait commun firent renfermer la source dans un édicule voûté, qui subsiste encore, et un aqueduc en tuyaux de bois amena les eaux sur la place du Pilon, qui prit depuis le nom de place des Grandes-Fontaines. Elles y coulèrent sans interruption pendant trente-sept ans ; après quoi les tuyaux, qui commençaient à se pourrir, furent remplacés par des tuyaux en terre cuite, assis sur une maçonnerie de chaux et de ciment. Et, au lieu de maintenir cette conduite par une pente continue, ce qui exigeait de longs détours, on s'avisa de lui faire traverser des vallons. Mais comme elle n'avait pas assez de force pour supporter le poids de l'eau dans ces profondes dépressions du sol, plusieurs des tuyaux crevèrent, et l'eau, diminuant peu à peu de volume, avait fini, vers le milieu du seizième siècle, par se perdre entièrement en route. Les troubles et

les guerres du Calvinisme empêchèrent longtemps de pourvoir à la dépense de leur reconstruction. On s'y reprit en 1579, en employant du bois d'aulne ou verne. L'aqueduc ainsi refait, quatre fontaines furent établies, près de la porte du Temple, sur la place du Pilon, devant l'Hôtel-de-Ville et à la Croix de pierre, carrefour dont le nom ne subsiste plus sur les inscriptions de nos rues et qui se trouvait au lieu où la rue Française débouche dans la rue de Paris. Le nouveau travail périt après peu de temps, soit par la facile altérabilité de la matière, soit par le même vice de tracé que le précédent. Des réparations entreprises en 1583 et 1586 n'y pourvurent qu'insuffisamment, et la profonde misère apportée dans le pays par les guerres de la Ligue empêcha de continuer ces travaux ; aussi, avant la fin du seizième siècle l'eau avait cessé d'arriver. Un demi siècle s'écoula ainsi, puis une reconstruction nouvelle eut lieu en 1647, et cette fois encore en tuyaux de terre cuite, qui durèrent encore moins que les premiers, car vingt ans après Auxerre se trouvait entièrement privé de ces eaux si précieuses, qu'il ne devait plus revoir que près de deux cents ans plus tard (1).

Des débris de ces aqueducs ont été retrouvés à plusieurs époques et notamment lors des nouveaux travaux dont nous parlerons bientôt. On peut en voir au musée de la ville, et le premier coup d'œil suffit pour montrer l'imperfection d'une telle œuvre et son impuissance à résister longtemps à la pression énorme des eaux accumulées au fond des pentes et contre-pentes du tracé que l'on avait suivi dans les trois dernières reconstructions.

Pendant les deux siècles qui ont suivi, la ville ne reçut plus que les eaux de la source de Sainte-Geneviève, que l'on

(1) Registre de l'Hôtel-de-Ville, *passim*.

y avait ramenée en 1614. Ce n'était qu'une ressource misérable, car elle ne donnait par jour que trois cent soixante hectolitres, dont encore une grande partie se perdait en route. Aussi, lors de la réfection de l'aqueduc de Vallan en 1546, on l'avait cédée au couvent des Capucins, situé au pied de cette colline. On leur en reprit les deux tiers en 1668, et c'est sur ce faible approvisionnement, et sur celui des puits et des citernes, que l'on vécut pendant cent quatre vingt deux ans, non sans des dépenses considérables que constatent les délibérations de l'Hôtel-de-Ville, et qui se renouvelaient à chaque génération, en fouilles, en construction de château d'eau, de regards, de tuyaux de pierre, de plomb ou de fonte. Dans l'année 1832 on y dépensait encore trente mille francs. Il est vrai que là dessus une forte somme était employée à déplacer le bassin de l'ancienne place du Pilon, et à en reconstruire un autre, qui ne coûtait pas moins de dix mille francs, y compris près de trois mille francs pour faire le transport de ce monolithe, taillé dans les carrières de Contarnoux. Après quoi on n'avait pas plus d'eau qu'auparavant.

A diverses époques, lorsque la sécheresse faisait plus vivement souffrir du manque d'eau, on avait consulté des ingénieurs en renom. Couplet père, en 1706, et Rennequin, en 1734, n'avaient rien trouvé de mieux que des tranchées nouvelles dans la colline de Sainte-Geneviève. Couplet fils, en 1733, avait proposé d'en faire d'autres dans le vallon de Cassoir, et d'y dépenser soixante quinze mille francs. On ne fit rien de tout cela, et l'on eut sans doute raison. C'eût été beaucoup d'argent perdu sans résultats sérieux. On ne parlait plus de Vallan, et le souvenir de la conduite de ses eaux à Auxerre était à peu près oublié. Cependant, en 1797, un autre ingénieur hydrauliste appelé Chapus, qui avait recueilli des tra-

ditions sur l'existence de l'ancien aqueduc du quinzième siècle, voulut en avoir le cœur net. Il exécuta un nivellement qui lui démontra la possibilité de refaire avec succès ce travail. On conserve dans les archives de la mairie deux lettres, où, rendant compte de ses opérations, il dit avoir trouvé que la fontaine Naudin est à quarante quatre pieds d'élévation au-dessus de la Porte du Temple, résultat exact à quatre ou cinq pieds près, et il propose d'en faire venir les eaux dans un canal en ciment de chaux et de détritrus de forges. Mais aucun document n'indique qu'on ait donné la moindre suite à ce projet. Sa dépense excédait, sans doute, les ressources dont la ville pouvait disposer à la suite des épreuves et des désastres de la Révolution.

Cependant, dans l'hiver de 1813 à 1814, lorsque la guerre et l'invasion étrangère avaient suspendu tous les travaux publics, un ingénieur en chef des ponts et chaussées appelé Sutil, qui, depuis plusieurs années qu'il habitait Auxerre, avait eu fort à se louer de la cordialité de ses habitants, voulut employer ses loisirs forcés à l'étude d'un projet d'utilité publique, qu'il pût leur léguer comme un témoignage d'affectueuse reconnaissance. Avec l'aide d'un jeune ingénieur du canal de Bourgogne, M. Robillard, qui, s'étant allié à une famille distinguée d'Auxerre, se regardait comme un citoyen de cette ville. il se mit à faire la recherche et l'étude de toutes les sources avoisinantes. Celles de Vallan leur parurent seules propres à satisfaire aux besoins de la ville, et la possibilité de les amener à Auxerre leur ayant été démontrée par un nivellement relevé avec le plus grand soin, ils recueillirent de premières notes, que plus tard, au moment du départ de M. Sutil, ils complétèrent d'une manière plus approfondie.

M. Robillard a raconté ces premiers travaux dans une lettre du 24 novembre 1844, qui est conservée aux archives de la mairie.

« Lorsque M. Sutil fut remplacé par M. Fèvre dans le service d'ingénieur en chef du département, il m'exprima le regret que lui faisait éprouver la nécessité de quitter la ville d'Auxerre avant d'avoir réalisé un projet d'une grande utilité. C'était le projet de dérivation des eaux de Vallan. Jeune et attaché à M. Sutil par la plus sincère amitié, je lui offris de l'aider dans l'accomplissement de son louable projet. Il accepta. Quelques jours après j'étais son commensal, et courais vos côteaux, l'instrument à la main, pour y recueillir tout ce qui était nécessaire pour l'étude et la rédaction ultérieure d'un projet. M. Sutil quitta Auxerre. J'emportai à Tronchoy toutes mes notes et mes cahiers d'observations, et profitai des loisirs que me laissaient de temps en temps mes travaux pour développer les pensées que M. Sutil et moi avions arrêtées. »

Les choses en étaient là, en 1819, quand une longue sécheresse fit de nouveau rechercher aux Auxerrois les moyens de se procurer de l'eau. Deux avant-projets furent apportés à la mairie. L'un, émané d'un M. Gingembre, consistait à élever les eaux de l'Yonne au sommet de la ville au moyen d'une machine à vapeur. L'autre, produit par M. Robillard, dérivait, par un aqueduc en béton de mortier hydraulique, avec deux syphons de fonte jetés sur les vallons transversaux, les eaux de la fontaine de Vallan, et les amenait à la porte du Temple. L'ingénieur en chef Fèvre, que l'administration municipale consulta, donna sans hésiter la préférence au second projet, comme plus facile, moins dispendieux et plus avantageux à tous égards. Mais, dans l'intervalle, la séche-

resse avait cessé et les pluies avaient approvisionné les citernes. On mit les projets au carton et, comme d'habitude, il n'en fut plus question.

M. Robillard ne se découragea pas pour si peu. Il reprit ses notes et croquis et en fit un projet complet avec plans, devis et détails estimatifs, qui comprenait, outre l'aqueduc extérieur et les syphons, un petit réservoir et une conduite de distribution intérieure, avec neuf bornes-fontaines, le tout évalué à 142,417 francs, non compris la valeur des terrains à acquérir. Il se proposait de le soumettre à M. Sutil, afin que ce dernier en fit lui-même hommage à la ville d'Auxerre. Mais auparavant, voulant s'assurer si, dans les détails, il n'aurait rien oublié d'essentiel, ou si quelque point n'aurait pas pu être mieux traité, il adressa ce travail à M. de Gasville, alors préfet de l'Yonne, avec prière de demander l'avis du conseil-général des ponts-et-chaussées. Le projet franchit avec succès cette nouvelle épreuve, et revint avec une approbation entière, à l'exception des dimensions de la conduite, que l'on conseillait d'agrandir, pour parer aux inconvénients des concrétions dans les tuyaux. Le 15 avril 1823, le préfet transmettait le dossier au maire d'Auxerre, en l'invitant d'une manière pressante à le soumettre à son conseil. Nous ignorons si cela fut fait; le registre des délibérations n'en fait pas mention. Mais tout en resta là. On alléguait la prétendue insolidité d'un aqueduc en béton, sans se rappeler que les Romains avaient construit partout des aqueducs semblables, dont beaucoup subsistent encore aujourd'hui. Mais ce n'était sans doute qu'un prétexte. La véritable raison était la crainte d'être entraîné dans de trop fortes dépenses. Elle l'emporta sur l'évidence des immenses avantages que le projet devait apporter.

Cependant, toutes les fois qu'il survenait un été très sec, on examinait ce qu'on pourrait faire. C'est ainsi qu'en 1829, dans une période d'engouement pour les puits artésiens, on se fit remettre la soumission d'un entrepreneur appelé Burat, pour un travail de cette nature. On ne donna pourtant aucune suite à cette affaire ; mais on passa un marché pour la substitution de tuyaux de fonte à la conduite en pierre de la source de Sainte-Geneviève. La révolution de 1830 fit résilier cette entreprise, qu'une administration nouvelle reprit un peu plus tard, en la compliquant de fouilles nouvelles dans le bassin de cette source et de tranchées dans ses alentours. Un emprunt de 25,000 francs fut absorbé par ces travaux, dont les auteurs, qui en espéraient des merveilles, furent bientôt détrompés par la nullité du résultat.

Avant d'en arriver là, ils durent être éclairés par un écrit que publia, en 1833, le président Chardon, sous le titre de *Notice historique et observations sur les grandes fontaines de la ville d'Auxerre*. Il y racontait l'histoire de la source de Sainte-Geneviève, et, à l'aide des registres de l'Hôtel-de-Ville, il montrait que l'on y avait nombre de fois curé, creusé et tranché, avec force dépense et sans aucun accroissement du volume de l'eau. En même temps, il constatait la richesse de la fontaine de Vallan, et, en racontant en détail les travaux qui, à quatre reprises différentes, l'avaient amenée à Auxerre, il prouvait que l'imperfection de l'ouvrage, résultant, tantôt de l'altérabilité, tantôt de la fragilité des tuyaux, était la seule cause de leur peu de durée. Il rappelait ensuite le beau et solide projet dont MM. Sutil et Robillard avaient gratifié la ville, et, en analysant cet important travail, dont il mettait en lumière la facilité et les avantages, il affirmait que

tôt ou tard, mais infailliblement, on aurait le bon sens de l'exécuter. Malgré l'évidence de ses démonstrations, Auxerre devait en attendre encore vingt ans la réalisation.

Cependant, dans la conviction de la haute utilité de son œuvre, le digne et toujours zélé M. Robillard, qui n'avait plus occasion de venir à Auxerre, ne rencontrait pas un seul habitant de cette ville sans lui en exposer, avec une irrésistible lucidité, le plan et les avantages. C'est ainsi que, dès l'année 1831, il nous avait été donné d'en entendre de sa bouche l'origine et les développements successifs. Son récit nous avait vivement intéressé et nous avait fait partager toutes ses convictions. En janvier 1834, nous donnions, avec deux autres avocats, une consultation qui se trouve aux archives de la mairie, et nous y établissions que le droit de la ville sur la fontaine Naudin subsistait encore sans aucune atteinte. A tout événement, nous obtenions à cette époque que la ville interrompît, par un acte signifié à la commune de Vallan et aux propriétaires des usines établies sur le ruisseau où se déversent les eaux de cette fontaine, la possession de fait qu'ils pouvaient avoir. Et le conseil municipal de cette commune, ainsi que les usiniers, après quelques velléités de contestation, finissaient par reconnaître notre droit. Mais l'administration municipale ne songeait à tirer ensuite aucun parti de ce droit précieux, et elle continuait à dépenser de l'argent pour le maigre filet d'eau de Sainte-Geneviève, dans l'espoir chimérique d'en accroître le volume. C'est ainsi qu'en 1838 elle consacrait encore une somme de 40,000 francs aux moyens d'emmagasiner ses eaux dans la citerne communale du carrefour de la Croix-de-Pierre. Il y eut cependant, en 1835, un rapporteur de la

commission du budget (1) qui éleva la voix pour le projet de M. Robillard, et proposa d'en entreprendre l'exécution. Mais c'était *vox clamantis in deserto* ; on avait ajourné d'abord à la session suivante, et puis il n'en avait plus été question.

Pendant l'été de 1840, une pétition circula dans la ville et fut couverte de signatures pour demander qu'au lieu de discuter sur des projets assez dépourvus d'intérêt que poursuivait alors le conseil municipal, il s'occupât enfin de moyens sérieux pour procurer à la ville ce qui, à raison de l'accroissement de la population, était devenu d'une indispensable nécessité, de l'eau en abondance. On avait presque sous les yeux le beau travail que venait d'exécuter à Dijon M. l'ingénieur en chef Darcy, qui, avec une dépense relativement modique, avait amené à cette ville, de douze kilomètres de distance, une source d'une richesse inépuisable. Cela ne suffit pourtant pas pour ouvrir les yeux du conseil qui, le 24 septembre de cette année, se borna à ordonner de nouvelles recherches pour augmenter le volume des eaux de cette pauvre petite source de Sainte-Geneviève, et nomma, à cet effet, une commission, qui ne s'en occupa aucunement et fit bien.

L'année suivante, survint une nouvelle pétition qui disait : « Il nous faut absolument de l'eau, et, si l'on n'en trouve pas à Sainte-Geneviève, que l'on aille ailleurs où il s'en trouve. » Alors la commission s'émut, et elle consulta un maître de forges qui avait entendu parler du projet de Vallan, qu'il jugeait bon, mais qui naturellement trouva que des tuyaux de fonte seraient préférables à un aqueduc en béton, et offrit

(1) M. Gallois, alors juge et depuis président du tribunal civil.

de se charger à forfait de la fourniture et de la pose, dont il serait remboursé en dix ans et par dixièmes. Son avant-projet, qu'il présenta le 11 mai 1841, abandonnait toutefois le tracé de M. Robillard, pour suivre le parcours de la route impériale qui, d'Auxerre, conduit à Vallan. C'était, sur le trajet, un abrègement de 500 mètres, et l'on était dispensé par là d'acheter des terrains. Mais cette double économie était plus que compensée par l'augmentation du prix, qui était évalué à 132,000 francs, au lieu de 72,000 francs que devait coûter la conduite en beton avec ses syphons. Néanmoins, croyant trouver là de meilleures conditions de solidité et de durée, et ne songeant pas au danger de la formation des concrétions ferrugineuses, par le lent écoulement, sur un plan peu incliné et dans des tuyaux étroits, des eaux de fontaine, avant qu'elles n'eussent pu dégager, par leur contact avec l'air libre, les gaz qu'elles contenaient en suspension, le conseil s'éprit de ce nouveau système, et, séance tenante, il demanda au préfet que les acotements de la route fussent mis à sa disposition, et décida qu'un projet définitif serait dressé par le soumissionnaire pour être mis immédiatement en adjudication.

Nous crûmes devoir alors publier, dans un petit journal qui paraissait à Auxerre sous le titre de *Revue de l'Yonne*, des observations raisonnées contre cette fâcheuse résolution. Après avoir fait, dans le numéro de cette feuille du 30 mai 1841, un exposé comparatif des deux projets du beton et de la fonte, nous ajoutions :

« Nous émettrons nos doutes sur l'utilité de la substitution de la fonte au beton. Nous ne saurions comprendre les raisons de remplacer le beton par la fonte. Certes ce n'est pas pour la durée. Les aqueducs que les Romains

« ont construits en beton se voient encore intacts comme au
« premier jour, tandis qu'un siècle ou deux suffisent pour
« détruire des tuyaux de fonte soumis à la double action
« oxidante de l'eau qui y coule et du sol dans lequel ils sont
« placés. Un aqueduc en beton, construit dans des dimen-
« sions suffisantes pour éviter les engorgements, est indes-
« tructible. Les gens du métier sont tous d'accord là-dessus.
« Ce n'est pas non plus la raison d'économie qui peut faire
« donner la préférence à la fonte. Avec une capacité moin-
« dre, les tuyaux de fonte proposés coûtent quatre fois plus
« que le conduit de beton de MM. Robillard et Sutil. Le prix
« moyen des premiers est d'à peu près 20 francs par mètre
« courant, tandis que celui du second n'est porté qu'à envi-
« ron 5 francs. Il y a toutefois une objection grave à
« faire à l'un et à l'autre projet, c'est la dimension insuffi-
« sante des aqueducs proposés. Seize centimètres de
« diamètre dans les tuyaux en fonte pour seize pouces d'eau,
« c'est-à-dire pour un volume qui, supposé tombé verticale-
« ment, remplirait un orifice de quatre pouces sur quatre,
« ou onze centimètres sur onze, c'est trop peu, beaucoup
« trop peu. Il faut, à l'eau coulant avec lenteur sur une
« pente d'une faible inclinaison, un bien plus large espace
« que celui qu'elle occuperait en tombant verticalement. Et
« puis, dans un ouvrage semblable, on doit songer à l'avenir
« et parer aux nécessités ruineuses de fréquentes répara-
« tions. Toute eau sortant de terre est chargée de subs-
« tances minérales ou gazeuses, dont elle se dépouille sur
« son passage. Sans doute elles ne sont pas toutes comme
« la fontaine d'Arcueil, près Paris, qui en six ans obstrue
« tous ses tuyaux. Mais toutes, ou plus ou moins, précipitent
« un sédiment le long des parois des aqueducs et, s'il faut,

« après dix ou quinze ans, ouvrir la conduite de beton ou
« relever les tuyaux de fonte pour les nettoyer, c'est un
« assujetissement dispendieux. Pour éviter cet inconvénient,
« les Romains construisaient des aqueducs assez larges
« pour y introduire un ouvrier, et pouvoir, en cas de besoin,
« réparer ou curer à l'intérieur. Nous avons vu à Lyon, à
« Arles et ailleurs des débris d'aqueducs de cette dimen-
« sion. Celui de Nîmes, pour lequel fut élevé le fameux pont
« du Gard, a plus d'un mètre d'ouverture. La dépense d'ou-
« vrages semblables est-elle exorbitante? A Dijon, un aque-
« duc de 80 centimètres de large, dans lequel un homme
« peut facilement entrer, n'a coûté, pour quatorze mille
« mètres de longueur, y compris l'acquisition des sources,
« l'achat des terrains, les syphons et autres accessoires,
« qu'une somme de 300,000 francs. En adoptant cette pro-
« portion, ce serait 420,000 francs qu'il en devrait coûter
« pour un aqueduc à large section et de 6,000 mètres seu-
« lement. Mais, avec cette dépense, moindre de beaucoup
« que celle que l'on propose pour les tuyaux de fonte, ce
« serait une œuvre d'une durée éternelle. C'est à nos édiles
« à y pourvoir. Nous, humble contribuable, nous n'avons
« que voix consultative. Chacun donne la sienne à son
« loisir, sauf à n'être point écouté. Nous consignons la
« nôtre ici. »

Nous doutions trop du bon sens public. Notre voix devait finir par être écoutée. Mais ce n'était pas sans un long retard, sans avoir rencontré auparavant de graves et nombreuses difficultés. Il y a des esprits agités qui, trouvant le bien sur leurs pas, ne sauraient s'en contenter, et veulent toujours se mettre à la recherche du mieux. Et puis les rivalités qui divisaient alors le conseil municipal, et qu'au-

cune main ferme ne dominait, opposaient un obstacle presque invincible à tout progrès utile. On ne se demandait pas si telle mesure était bonne, mais par quel parti ou quelle personne elle était proposée, et l'on votait souvent, non pour ou contre la proposition, mais pour ou contre ses auteurs. Si les registres de l'Hôtel-de-Ville n'étaient pas là pour nous renseigner, on pourrait difficilement s'imaginer tous les projets et contre-projets, les discussions et les résolutions successives et contradictoires auxquelles cette affaire si simple donna lieu, et dont nous allons maintenant faire le récit.

Le 11 septembre 1841, un membre du conseil, s'opposant à la dérivation des eaux de Vallan, apportait un projet complet pour faire remonter au sommet de la ville, à l'aide d'une machine à vapeur, les eaux de la rivière, et pour en opérer le filtrage avant de les distribuer dans les divers quartiers. Sur quoi une commission était nommée pour examiner, étudier et apprécier.

Le 16 septembre 1842, un autre membre proposait de faire sur la colline de Saint-Siméon des tranchées pour y recueillir les eaux de la fontaine de Sainte-Marguerite et d'autres dont il supposait l'existence dans ce lieu. Ces travaux étaient alors ordonnés et immédiatement exécutés. Après quoi le jaugeage avait donné 1984 hectolitres le 24 décembre, mais qui se réduisirent un peu plus tard à 345. C'était un produit presque insignifiant. Néanmoins, une délibération du 14 janvier 1843 décidait en principe que ces eaux seraient amenées à la ville, et arrêtait en conséquence qu'un devis de la dépense serait sans retard préparé.

Il le fut, et une nouvelle commission en fut saisie, aussi bien que de celui de la pompe à feu et des deux devis de Vallan, tant celui de la conduite en fonte, que celui de l'aqueduc en béton.

On avait, sur ces entrefaites, procédé à de nouveaux jaugages de la fontaine Naudin, et l'on avait constaté que son débit excédait en hiver 47,000 hectolitres, et qu'à la fin d'un été très sec, il ne s'était pas abaissé au-dessous de 2,650.

On avait de plus demandé une analyse de ses eaux à un chimiste renommé, M. Bouchardat, et voici les conclusions du rapport qu'il avait envoyé :

« Les eaux de la source de Vallan, que la ville d'Auxerre « se propose de dériver dans ses murs, doivent être rangées « parmi les eaux potables de la meilleure qualité. »

Dans cet état, la dernière commission nommée présentait, le 11 août 1843, son rapport sur tous les projets dont on avait été saisi. Elle écartait d'abord celui de la pompe à feu, à raison, tant de ce que le succès du filtrage en grand des eaux de la rivière était au moins très problématique, qu'à raison de l'énormité de la dépense, qui était de 122,000 fr. pour premier établissement, et, pour entretien annuel, de 9,500 fr., selon l'auteur de la proposition, et de 13,500 fr., selon la commission.

Sainte-Marguerite ne devait coûter guère moins. Son devis était de 85,000 fr., rien que pour amener à la porte Saint-Vigile une eau dont la qualité était contestable et le volume très insuffisant.

La commission adoptait le projet de Vallan. Le tracé de M. Robillard lui paraissait meilleur que celui qui empruntait la route départementale, mais elle donnait la préférence à la fonte sur le béton, en élevant toutefois à vingt centimètres le diamètre intérieur des tuyaux, qui n'était que de seize.

En conséquence elle proposait, et le Conseil, adoptant ses conclusions, décidait que le projet de M. Robillard serait

exécuté avec cette substitution, et que les plans et devis de cet ingénieur lui seraient renvoyés avec prière de les revoir, de les remanier et d'y substituer dans ces conditions les tuyaux de fonte à l'aqueduc de béton (1).

M. Robillard, ayant fait d'abord, sur ce changement, des observations dont on ne voulut tenir aucun compte, se décida, avec autant d'abnégation que de désintéressement, à modifier son premier projet, ou plutôt à le refaire sur ces nouvelles bases, selon qu'on le lui demandait. Le 24 décembre 1844 le Conseil déclare l'approuver, et il est transmis au Ministre des travaux publics, qui demande, selon l'usage réglementaire, l'avis du Conseil-général des ponts-et-chaussées. Cet avis intervint au mois d'août 1845. Il blâmait par des raisons graves l'emploi de la fonte et il conseillait avec une grande sagesse d'en revenir au béton. Le 29 septembre 1845 le Ministre approuvait cet avis et renvoyait le projet. Mais, dans

(1) Ici se présente sur le registre des délibérations un incident assez curieux. Le maire avait, dans la discussion, lu un mémoire à l'appui du projet de la pompe à feu. Après la délibération prise, il avait fait transcrire ce travail sur le registre. La majorité, peu tolérante, décide le 22 décembre 1843 que cette transcription sera entièrement biffée, *attendu que les opinions motivées des membres ne peuvent pas faire partie du procès-verbal*. Sans approuver entièrement une telle rudesse, on pourrait peut-être en rappeler le considérant aux secrétaires des derniers conseils, dont les procès-verbaux se sont grossis dans les proportions les plus démesurées, et surtout depuis qu'ils sont communiqués aux journaux, et ce pour satisfaire aux exigences des membres qui tenaient à y trouver le long exposé de leurs opinions motivées, et souvent avec plus d'ampleur, de développement et d'éloquence que la séance n'en avait entendus.

l'intervalle, de nouvelles vicissitudes étaient venues traverser et retarder la conclusion de cette affaire.

Des constructeurs, appelés à Auxerre par le préfet pour dériver la source de Sainte-Marguerite et l'amener à l'Asile départemental des aliénés, au moyen d'un nouveau système de tuyaux en verre, MM. Bergeron et Bouchardier, s'étaient présentés au Conseil municipal et lui avaient proposé, le 12 juillet 1845, d'entreprendre l'exécution de deux grandes œuvres d'intérêt communal, qu'ils confondaient dans un seul et même projet, savoir; la dérivation et la distribution en ville des eaux de Vallan, et l'éclairage des rues au gaz. Ils offraient d'exécuter le premier projet avec construction d'un réservoir de mille hectolitres, et de donner de l'eau pour le service public dans cinq fontaines, à la double condition que la ville leur paierait une somme de quinze mille francs pendant dix-huit années consécutives, et que pendant soixante-quinze ans ils auraient le privilège exclusif de concéder des prises d'eau aux particuliers. Ils n'adoptaient, du reste, le projet de M. Robillard qu'avec cette différence, qu'au lieu de franchir les deux vallons du Moulin-Rouge et de Cassoir à l'aide de syphons en fonte, ils construiraient des aqueducs sur arcades, en perçant de plus par des tunnels les contre-forts des vallons. Pour l'éclairage, ils stipulaient à leur profit pendant la même durée diverses conditions dont ce n'est pas le lieu de s'occuper ici.

Quelque bizarre que fût cette réunion dans une même entreprise de deux projets aussi hétérogènes que l'eau et le gaz, ces propositions n'en séduisirent pas moins le Conseil municipal, qui, six jours après, déclara en accepter toutes les conditions. Et voilà le projet des fontaines, qui était sur le point d'aboutir, lancé dans une voie nouvelle. Les proposi-

tions des soumissionnaires n'avaient pas sans doute pas été bien mûries dans l'origine, car le 3 septembre, ayant fait de nouvelles études sur leurs aqueducs à tunnels et arcades, ils déclarèrent renoncer à ces complications, dont le mirage avait peut-être contribué à éblouir le Conseil, et en revenir aux syphons du projet Robillard. Et le Conseil, ratifiant ces modifications, demanda l'autorisation de traiter avec ces entrepreneurs de gré à gré pour une durée de soixante-quinze ans.

Mais un tel marché eût été contraire aux règles les plus élémentaires d'une bonne administration. La loi protectrice des intérêts communaux a sagement voulu, pour prévenir les surprises et les fraudes, que tous les traités portant une aliénation quelconque, consentis par les administrations locales, fussent soumis à l'épreuve des enchères publiques, et elle n'a excepté de cette règle que les objets d'un caractère urgent et d'une somme modique. Un contrat aussi considérable et une longue aliénation des droits de la commune ne pouvaient donc être soustraits à la formalité de l'adjudication. Aussi le Ministre, sur l'avis du Conseil d'Etat, refusa de l'approuver. Le conseil insistait avec vivacité, le 44 mai 1846, pour vaincre ce juste refus, qui n'en était pas moins et irrévocablement maintenu le 4^{er} juillet suivant, et la municipalité se décidait enfin à ordonner la préparation d'un cahier de charges régulier.

Ce document, présenté le 3 octobre 1846, persistait à réunir dans une seule entreprise deux projets, si différents, des eaux et du gaz, confusion dont on a peine à comprendre l'aberration. Il était d'ailleurs défectueux sur plus d'un point de détail, et fut l'objet d'observations critiques du Conseil d'Etat dans son avis du 13 février 1847, dont, après

de longues hésitations, le Conseil municipal finissait par reconnaître la justesse. Mais, après cette épreuve, il restait toujours empreint de ce vice radical auquel on n'avait pas voulu renoncer, d'embrasser à la fois deux choses qui n'ont aucun rapport entre elles. Néanmoins, il était alors soumis à l'enquête de *commodo et incommodo*, et enfin, après l'accomplissement des formalités légales, une ordonnance royale, rendue le 8 février 1848, en déclarait l'utilité publique. Quelques jours après éclatait une révolution dont l'effet inévitable devait être l'ajournement de tout projet d'amélioration. Les fonds qui avaient été mis en réserve pour l'exécution de ces utiles travaux, avaient, dès l'année 1847, été assez mal à propos détournés en partie pour une autre et peu judicieuse destination. Ils achevèrent d'être pris en 1848 pour des dépenses d'un caractère politique, et les eaux de Vallan furent laissées de côté.

Pendant que l'administration municipale d'Auxerre, au lieu de donner purement et simplement suite à un projet complet et irréprochable, s'épuisait en discussions chimériques pour chercher mieux et trouver pis, la petite ville d'Avallon donnait un meilleur exemple. Elle adoptait et exécutait de point en point un projet de M. l'ingénieur Belgrand, qui faisait venir d'une distance de cinq kilomètres, par une conduite en béton, les excellentes eaux du ru d'Aillon. Le vallon du Cousin était franchi à l'aide d'un siphon de 4,270 mètres de longueur et de 88 mètres de flèche. En utilisant pour cette conduite les produits de l'exploitation de ciment récemment créée à Vassy, l'ingénieur les substituait dans son béton à la chaux hydraulique et construisait un aqueduc identique de matière aux aqueducs romains. En décembre 1847, après sept mois de travaux, Avallon était

mis en possession d'une fontaine qui débitait plus de quatre mille hectolitres en saison d'abondance, et deux mille cinq cents dans les temps de sécheresse.

Emu peut-être par ces beaux résultats, le Conseil municipal d'Auxerre voulut reprendre en 1849 la double affaire de Vallan et du gaz. Mais, loin d'avoir des ressources disponibles, on se trouvait, après dix-huit mois du régime nouveau, grevé de dettes assez considérables. Il décida alors d'emprunter cent mille francs, dont plus de moitié serait consacrée à l'acquit de ces dettes, et le reste servirait de premier fonds pour le paiement des travaux. Une imposition extraordinaire de neuf centimes pendant douze ans était créée pour en assurer le remboursement. Cet emprunt fut autorisé par une loi rendue le 5 octobre 1849, et des placards furent affichés pour annoncer que l'adjudication aurait lieu le 14 juillet 1850. Mais, comme on pouvait s'y attendre, aucun adjudicataire ne se présenta. Le projet de Vallan, modifié, bouleversé, remanié de toutes façons, n'inspirait plus de confiance. Bergeron et Bouchardier, dont les tuyaux de verre n'avaient pas réussi pour l'aqueduc de l'Asile départemental, avaient quitté le pays. Et, parmi les entrepreneurs que l'affaire eût pu tenter, ceux qui étaient propres à diriger des travaux d'aqueduc ne voulaient pas se charger de créer et d'entretenir une usine à gaz; et ceux que la spéculation du gaz eût pu attirer étaient repoussés par l'obligation d'entreprendre en même temps des travaux hydrauliques.

Tout était donc encore une fois abandonné. Mais tout devait être bientôt repris, et cette fois avec ordre, successivement et sans confusion.

Au commencement de l'année 1851, des élections nouvelles avaient amené au Conseil municipal des hommes

étrangers aux passions politiques de l'époque, et dont nous nous honorions de faire partie. Nos collègues et nous étions bien décidés à ne nous occuper que d'administration municipale, à faire succéder le calme d'une entente pacifique aux discordes et aux violences des assemblées précédentes, et à conduire activement à bonne fin les améliorations que la ville demandait depuis si longtemps. Le Conseil avait été installé le 26 mars, et dès le 8 avril, il y était question des moyens de se procurer l'eau et le gaz dont on avait besoin. Nous faisons alors remarquer, et le procès-verbal de la séance en fait foi, que les deux affaires, pour ne pas se nuire, devaient être traitées séparément; que la première, celle des eaux, comme plus urgente, devait venir la première; et, sur notre proposition, une commission était nommée pour s'en occuper. En quelques jours, elle avait étudié l'affaire à fond et reconnu qu'il n'y avait aucun autre parti à suivre que de reprendre et d'exécuter le projet de 1822.

Choisi pour rapporteur, nous présentions, dès le 11 mai, notre travail, dont les conclusions étaient, séance tenante, approuvées par le Conseil. Ce rapport avait été imprimé d'avance, et il fut ensuite publié dans le journal *La Constitution* dès le lendemain 13 mai. Il ne paraîtra peut-être pas hors de propos que nous en citions quelques passages.

Nous disions en commençant :

« Vous avez montré dès le jour de votre installation que
« vous compreniez parfaitement la pensée qui vous avait
« appelés à siéger au Conseil municipal. Vos concitoyens
« ont voulu que cette enceinte cessât d'être une arène, où
« les amours-propres, les rivalités locales, les partis politi-
« ques, se préoccupant beaucoup plus de leurs intérêts, de
« leurs passions et de leurs querelles que des besoins de la

« ville, éternisassent leurs discussions au détriment des
« affaires les plus essentielles à la prospérité du pays.....
« Au premier rang des questions qui réclament la sollicitude
« active de la municipalité, vous avez placé dès le premier
« jour la question des eaux, et vous avez chargé une com-
« mission d'examiner ce qu'il convenait de faire pour donner
« enfin satisfaction, dans la mesure des ressources finan-
« cières de la ville, à un besoin de première nécessité, si
« universellement reconnu, si urgent, et qui depuis tant
« d'années attend et sollicite en vain des mesures efficaces
« et sérieuses, sans rien obtenir que de vaines paroles, des
« promesses inutiles, ou des actes insignifiants et sans
« résultats.

« Pour accomplir le mandat que vous nous avez confié,
« nous nous sommes livrés à une étude consciencieuse et
« approfondie de tous les documents que contiennent sur
« cette question les archives municipales. Ils sont nombreux
« et complets, et nous nous sommes convaincus, en les par-
« courant, qu'à toutes les époques, pendant les trente der-
« nières années, l'avis de tous les Conseils municipaux avait
« été le même au fond, savoir, que les fontaines de Vallan
« pouvaient seules satisfaire complètement aux besoins de
« la ville, tant sous le rapport de l'abondance des eaux,
« que sous celui de l'économie financière..... Nous savons
« tous que cette pensée est également celle de la très grande
« majorité de nos concitoyens. Il n'y a à Auxerre, en fait
« d'administration municipale, qu'une idée vraiment popu-
« laire, mais elle l'est au plus haut degré...., c'est la néces-
« sité et l'obligation de ramener dans nos murs les eaux de
« Vallan, que nos pères y ont vues à plusieurs reprises dans
« les quatre derniers siècles.....

« Néanmoins, nous avons voulu ne pas affirmer sur la
« seule parole de nos devanciers, mais voir par nous-mêmes
« le fond et les détails de la question, et cette étude nous
« a pleinement confirmés dans notre conviction. Il nous a
« paru, dans le cours de cet examen, que nous devions, pour
« procéder logiquement, approfondir les questions sui-
« vantes :

« 1° Quelle est la quantité d'eau dont la ville a besoin ?

« 2° Où peut-on trouver le plus sûrement et le plus éco-
« nomiquement cette quantité d'eau ?

« 3° Quels sont les moyens qui méritent la préférence,
« sous le double rapport d'une durable solidité et d'une éco-
« nomie réclamée par l'état financier de la ville ?

« 4° Comment pourvoir immédiatement au paiement des
« dépenses d'exécution. »

En examinant successivement ces quatre questions, nous établissions d'abord que l'approvisionnement minimum d'une ville devait être de cinquante litres par tête d'habitant, et, qu'avec les fontaines du bas de la ville et les nombreuses citernes qui n'étaient pas moindres de quatre cents, il fallait encore, pour satisfaire à ses indispensables besoins, tout au moins quatre mille hectolitres d'eau. Puis nous montrions l'insuffisance du produit des sources qui sont dans un rayon de deux kilomètres du point culminant d'Auxerre, savoir, Sainte-Marguerite, Sainte-Geneviève et Cassoir; et les graves inconvénients ainsi que les énormes dépenses de l'emploi des eaux de la rivière refoulées et distribuées par des machines à vapeur. Arrivant ensuite à la fontaine Naudin, nous montrions qu'elle débite dans les temps d'abondance jusqu'à dix-sept mille hectolitres, et que si, à la fin d'un été chaud et sec, on l'avait vue baisser jusqu'à deux mille six cent cin-

quante hectolitres, ces périodes avaient été très courtes, et que le produit moyen n'était pas moindre de huit mille. Pour répondre aux objections tirées de l'énormité de la dépense d'un aquéduc de six mille mètres, nous rappelions que celui qui venait d'être construit à Avallon sur cinq mille mètres de longueur et dans un terrain beaucoup plus accidenté, n'avait coûté que quatre vingt-dix-sept mille francs.

Prenant ensuite le projet Robillard de 1822, avec l'agrandissement des dimensions de son aquéduc, selon ce qu'en 1822 le Conseil-général des ponts et chaussées avait conseillé, et avec la substitution du ciment de Vassy à la chaux hydraulique, comme M. Belgrand l'avait employé pour Avallon, nous propositions d'adopter ce projet ainsi complété, d'acheter sur-le-champ les terrains du parcours et de mettre immédiatement le projet en adjudication. Et, ne nous bornant pas à ces simples conclusions, nous indiquions, en même temps, dans le plus grand détail, la marche à suivre pour opérer sans retard et utilement.

« La mise en adjudication, disions-nous, qui devra suivre
« sans aucun délai, n'aura besoin que d'une autorisation
« de M. le Préfet, puisqu'il s'agira de travaux deux fois
« approuvés par le Conseil général des ponts-et-chaussées
« et le ministre compétent, et déclarés d'utilité publique par
« par une ordonnance royale du 8 février 1848. Si vous
« vouliez adjuger d'une seule fois la totalité des travaux,
« comme il faudrait assurer au préalable les fonds destinés
« à les payer, vous ne le pourriez qu'à l'aide d'une imposition
« extraordinaire, et il faudrait subir le retard d'un
« envoi des projets et des devis au ministère. Mais vous
« éviterez ce délai en divisant l'adjudication en deux parties. »

Ici nous indiquions le mode de division à présenter pour

les travaux de maçonnerie et de terrassement, en réservant les syphons, le réservoir et la distribution en ville pour des adjudications séparées. Et nous ajoutons :

« Le surplus des travaux nécessaires pour amener l'eau
« à la porte du Temple consistera, outre les deux syphons,
« dans le réservoir d'au moins quatre cents mètres cubes,
« et une conduite en tuyaux de fonte à partir du regard
« n° 57. Nous vous proposons de décider, par une déli-
« bération distincte, qu'ils feront immédiatement l'objet de
« devis séparés, sur le vu desquels vous prendrez prochai-
« nement les mesures nécessaires pour en assurer les fonds
« et en préparer la prochaine adjudication.

« Enfin vous aurez à voir s'il ne convient pas aussi d'or-
« donner l'étude immédiate d'un projet de distribution des
« eaux dans la ville, et de régler, dès à présent, les bases
« de cette distribution, de manière à ce que les intérêts
« des divers quartiers soient pleinement garantis. »

Au moyen de cette division, les voies et moyens pour la première adjudication étaient faciles, et nous les indiquons au-delà même des besoins, savoir : 47,676 francs restés libres, après l'acquittement des dettes arriérées de la ville, sur l'emprunt de 100,000 francs qu'avait autorisé la loi du 5 octobre 1849, et 11,755 fr. 34 c., montant de l'excédant des recettes disponibles, que faisait ressortir le budget supplémentaire ; le reste, destiné à subvenir aux secondes adjudications, devant être demandé à une imposition extraordinaire.

Nous terminions en conviant, en ces termes, le Conseil à une prompte détermination :

« Parmi les Conseils municipaux qui, depuis trente ans,
« se sont succédé dans cette enceinte, il n'en est pas un qui

Sc. hist.

« n'ait senti la louable ambition d'attacher son nom à cette
« féconde création. Mais plusieurs n'ont point eu le courage
« qu'il fallait pour entreprendre une dépense dont l'un des
« résultats immédiats devait être de charger la ville, pendant
« nombre d'années, d'une imposition extraordinaire. D'autres
« ont manqué de l'habileté nécessaire pour en assurer le
« succès. D'autres, enfin, par une déplorable aberration,
« ont négligé le bien pour se laisser égarer à la poursuite
« chimérique du mieux. A plusieurs reprises, cette grande
« affaire a été sur le point d'aboutir. Mais, au moment de la
« terminer, vos devanciers se laissaient détourner de leur but
« par des combinaisons malencontreuses ou par des spécu-
« lations intéressées. Que ces exemples ne soient pas perdus
« pour vous. Ne cherchez plus de nouvelles possibilités, de
« nouveaux moyens d'exécution, de nouvelles lumières,
« quand depuis tant d'années cette question a été si com-
« plètement étudiée sous toutes ses faces. Assez longtemps
« on a parlé, écrit et discoursé sur le sujet qui va occuper
« votre délibération. Il est temps d'agir. Agissez donc et
« méritez cet honneur que l'on dise de vous que vous avez
« su faire en un mois ce que vos prédécesseurs n'avaient pu
« faire pendant de longues années. »

Ce langage était écouté avec faveur et toutes nos propositions approuvées à l'unanimité.

M. Mondot de la Gorce, ancien ingénieur en chef, choisi pour diriger et surveiller les travaux avec M. Dondenne, architecte, présentait, dès le 27 mai, d'après le projet Robillard, un devis pour la conduite libre, laquelle devait avoir à l'intérieur cinquante centimètres de radier et trente centimètres de pieds-droits, sur une épaisseur de dix centimètres. M. Robillard, qui était consulté, s'empressait de

transmettre, avec la plus parfaite obligeance, les explications, les renseignements, les avis dont on pouvait avoir besoin pour toutes les parties du travail.

Le 5 juin, M. Lorin, architecte, que M. Belgrand avait bien voulu aider des conseils de son expérience, ayant dressé un avant-projet de distribution en ville, M. Mondot de la Gorce produisait ce travail devant le Conseil.

Le 7 du même mois, le Conseil approuvait ces devis et projets, et, pour assurer le complément de la dépense de 179,000 francs, à laquelle tous les travaux étaient évalués, votait une nouvelle imposition extraordinaire pour cinq années et l'adjudication des travaux de la conduite.

M. Haussmann, alors préfet de l'Yonne, auquel nous avons exposé nos vues pour une rapide mise en action de l'entreprise, les avait pleinement approuvées, et le 16 juin il autorisait l'imposition extraordinaire pour cinq années et l'adjudication des travaux de la conduite.

Cette adjudication était tranchée le 27 du même mois au profit de M. Gariel, directeur de l'usine à ciment d'A-vallon, moyennant un rabais de 20 pour 100.

Le 23 juillet, M. Lorin fournissait, d'après les plans et les instructions de M. Robillard, un devis spécial pour les syphons, lesquels, après autorisation du Préfet, étaient adjudugés à un autre entrepreneur.

Les travaux de la conduite furent terminés avant la fin de 1851. Un réservoir, d'une capacité de 6,286 hectolitres et dont le projet avait été dressé aussi par M. Lorin, fut soumissionné à l'amiable par M. Gariel, le 9 août 1852, et terminé en peu de temps. La distribution des eaux en ville par tuyaux de fonte de seize centimètres de diamètre intérieur ne fut exécutée que l'année suivante.

Voici quelques détails de chiffres sur ces importants ouvrages.

L'aqueduc a, de longueur totale, 6,300 mètres. Cinquante-sept regards sont ouverts sur son trajet. L'aqueduc en béton, dont les dimensions prévues par le devis ont été, nous ne savons par quel ordre, mais à l'insu du Conseil municipal, réduites dans l'exécution, est une cuvette rectangulaire de 30 centimètres de largeur sur 15 de hauteur, recouverte d'une petite voûte de 11 centimètres de flèche. Les tuyaux des syphons et ceux de la distribution en ville ont partout 46 centimètres de diamètre intérieur. L'aqueduc en béton débite, en entier, les 47,000 hectolitres de la source. Les syphons ne peuvent verser que 40,368 hectolitres. Quand le produit de la source est plus considérable, l'excédant est déversé au dehors par plusieurs issues.

Il est peut-être à regretter que l'on ait, dans l'exécution, réduit les proportions de l'aqueduc en béton, qui, selon le devis, devaient être de 50 centimètres de radier et de 30 centimètres de pieds-droits. Il peut, sans doute, débiter encore le produit total de la source. Mais, en cas d'obstruction, le curage n'en serait pas sans difficulté. Il est vrai que, dans une conduite en béton, les concrétions sont peu à craindre. Quant aux syphons, on pourra en doubler la puissance par l'adjonction d'un second tuyau, si jamais, ce qui ne se verra sans doute de longtemps, l'approvisionnement de 40,368 hectolitres devient insuffisant pour les besoins de la ville.

La distribution en ville comprenait d'abord 4,902 mètres de tuyaux. On a, depuis, ajouté un millier au moins pour des besoins non prévus dans l'origine. Le nombre des bornes-fontaines, qui ne devait être d'abord que de vingt-trois, a

été ensuite porté à vingt-sept. Il s'est accru, pendant les années suivantes, jusqu'à soixante environ.

Nous donnons ici le relevé exact de la dépense totale de la construction primitive :

Conduite libre,	50,328 fr. »»	
Syphons,	28,135	60
Acquisitions de terrains et servitudes,	7,063	20
Réservoirs,	20,013	32
Distribution en ville,	61,328	68
Dépenses diverses,	6,232	73
	173,001	53

En regard de ce chiffre, il faut placer tout de suite celui du produit des concessions d'eau accordées aux particuliers. Ce chiffre qui, depuis dix-sept ans, a toujours été en croissant, est aujourd'hui, selon le budget de 1870, de 8,835 fr. ; c'est-à-dire qu'il représente, à une légère différence près, l'intérêt à cinq pour cent du capital dépensé.

Le 7 novembre 1852 il y eut, pour l'inauguration de ce grand travail, une fête dont on a imprimé la relation. Elle se termina par un banquet. Il y eut des toasts qui se resentaient de l'enthousiasme du succès. Celui qui fut porté au maire, par un conseiller municipal, disait que c'était à l'initiative de cet administrateur qu'était due l'idée première de cette féconde entreprise. La modestie du maire, nouveau venu depuis quatre ans dans le pays, dut souffrir de cet hommage immérité, de cette grossière flatterie. L'auteur du toast fut plus dans la vérité en ajoutant que ce fonctionnaire, par son dévouement de tous les jours, par ses efforts constants, avait contribué à accélérer l'exécution de cette œuvre importante et à en aplanir les difficultés.

Dans tous ces toasts, on n'avait oublié qu'une seule personne, l'auteur du projet, qui n'assistait pas à cette fête. Nous crûmes devoir réparer cet oubli et proposer la santé de ce bienfaiteur si dévoué et si désintéressé. Depuis, nous apprîmes de lui qu'il n'avait pas reçu d'invitation pour la solennité à laquelle il eût été heureux d'assister. Il avait assez de dignité dans le caractère pour ne pas se plaindre de cette omission si étrange, mais il s'en montrait, à juste droit, étonné.

Déjà, à l'occasion d'un article de journal, plein d'éloges pour ce beau travail, et dont l'écrivain, dans l'exagération de son zèle, passait l'auteur sous silence, en semblant attribuer à la mairie tout l'honneur de la conception, aussi bien que celui de l'exécution, nous avions cru à propos de dire, dans une autre feuille, que, sans rien ôter aux mérites de l'administrateur, il serait juste, au moins, de réserver une part de nos louanges et de notre reconnaissance pour l'habile ingénieur, au savoir, au dévouement et au zèle persévérant duquel nous devons tout d'abord ce précieux bienfait. Cela nous avait valu une réplique assez agressive, pour ne rien dire de plus, du journal semi-officiel, comme si c'était dénigrer une bonne administration que de rendre hommage à l'auteur d'un projet dont elle avait le mérite d'avoir activement mené à fin la bonne exécution.

Sur notre proposition, le Conseil municipal voulut bien ensuite décider qu'une médaille serait frappée pour perpétuer la mémoire du succès de cette utile entreprise, et qu'il serait fait hommage à M. Robillard d'un exemplaire en or de cette médaille. Il crut devoir en offrir aussi un autre exemplaire, au maire, qui le méritait par son zèle éclairé pour les intérêts de la ville, et le rapporteur de la Commission en

reçut une en argent. Enfin, il arrêta de donner à l'une des places publiques de la ville le nom de place Robillard, et le nom de rue Sutil à celle dans laquelle ce digne ingénieur en chef avait résidé pendant tout le temps qu'il était demeuré à Auxerre. En même temps, par un juste sentiment de reconnaissance, on appela du nom de Bourneil la rue qui, dans le faubourg Saint-Amatre, se dirige sur Vallan.

A l'époque où ces travaux furent exécutés, la fontaine de Vallan satisfaisait suffisamment, même dans les temps de sécheresse, aux besoins de la ville. On était, de longue main, habitué à ménager l'eau, et le minimum du produit des nouvelles fontaines, c'est-à-dire environ trois mille hectolitres au lieu de trois cents auxquels on était réduit auparavant, paraissaient un trésor inépuisable. Mais l'abondance amena plus tard la prodigalité. Les consommateurs de toutes les classes abusèrent des richesses que l'on avait mises à leur disposition, et aujourd'hui chacun a si bien pris l'habitude de prodiguer l'eau, que la diminution de son volume, dans les temps de sécheresse, semble une intolérable privation. Aussi, à ces époques, l'administration est dans la nécessité de faire fermer chaque soir le réservoir pour qu'il puisse se remplir pendant la nuit. Ce qui reste alors dans les tuyaux de distribution est bien vite absorbé par une consommation incessante. Et, si un incendie survient pendant la nuit, il peut les trouver complètement vides. C'est un inconvénient grave et même un danger sérieux auquel une administration prévoyante ne doit pas tarder plus longtemps à remédier. Il faut désormais que le minimum de l'approvisionnement ne reste jamais au-dessous de six mille hectolitres. On y avait pensé avant nous ; et, en 1845, lorsque les entrepreneurs Bergeron et Bouchardier

avaient présenté leur soumission, ils prenaient l'engagement d'acquérir des sources nouvelles, de manière à maintenir en toute saison à ce chiffre de six mille hectolitres au moins le débit journalier de leur conduite d'eau. Cette année (1870), dès le mois de mai, le fléau de la sécheresse s'étant montré d'une manière inquiétante, l'administration municipale a tenté d'acheter, de la commune de Vallan, la moitié d'une de ses sources qui ne tarissent jamais. Cette commune s'y est refusée, et contre toute raison, car elle a en tout temps beaucoup plus d'eau qu'il ne lui en faut. Les sources y abondent. On les compte par dizaine ou quinzaine. Celle du Four, dont nous voulions acheter la moitié, n'a pas donné moins de six à huit mille hectolitres pendant toute cette année, dont la sécheresse a dépassé ce qu'on avait vu depuis deux cents ans. Le nombre des habitants qui s'en servent ne monte pas à une centaine. Cette quantité d'eau excède donc dix fois au moins leurs besoins. Et néanmoins, quand il fut question de cet achat, dont le prix devait enrichir notablement le budget de la commune, une opposition violente se manifesta dans la population, et notre demande fut rejetée.

En présence de ce refus d'un égoïsme aussi peu judicieux, nous dûmes chercher d'autres sources appartenant à des particuliers. Mais celles-ci n'étaient que d'un faible rendement, leurs propriétaires, obéissant à un aveugle esprit de spéculation, nous en demandaient des prix exorbitants. Alors l'administration municipale a tenté d'ouvrir une source dont beaucoup d'indices extérieurs semblaient révéler l'existence souterraine. Des raies couvertes creusées dans le pré du moulin ont été amenées à un vaste puits ouvert pour recevoir l'eau qu'elles devront, en temps ordinaire, y conduire

en abondance, même à la fin de l'été. Les eaux de ce puits, versées dans le premier regard de l'aqueduc à l'aide d'une pompe, ont, cette année, grossi dans une certaine mesure celles que la fontaine Naudin ne donnait plus qu'en faible quantité, quinze cents hectolitres environ. On ignore quel sera le produit de ce travail dans les sécheresses qui ne dépasseront pas la limite ordinaire. L'expérience de l'an prochain dira si cette ressource est suffisante pour compléter toujours le minimum de six mille hectolitres. S'il en est autrement, l'achat d'une source nouvelle sera indispensable. Et, si la commune de Vallan persiste dans son mauvais vouloir, on devra songer à une autre acquisition. Il a été question d'une source abondante située à moitié chemin de Vallan, et que son propriétaire offre de céder à juste prix. Elle se trouve, à la vérité, en contrebas de six à huit mètres par rapport à l'aqueduc qui passe sur la colline voisine. Il faudrait donc élever ses eaux à cette hauteur par une petite machine à vapeur, et la dépense d'achat de la machine s'accroîtrait de la construction de son abri et de son entretien pendant trois ou quatre mois de l'année. Mais on sera porté, sans doute, à n'y pas regarder, car l'accroissement de l'approvisionnement d'eau est devenu indispensable, et il est d'ailleurs probable que le produit de nouvelles concessions compenserait en partie cette dépense (4).

(4) Ceci était écrit au commencement de juillet 1870. Mais les tristes événements survenus depuis, et les énormes dépenses qu'ils ont amenées, et qui ont obéré les finances de la ville, ajourneront sans doute pour longtemps la réalisation d'une amélioration si désirable.

UNE LEGENDE DE SAINT-GERMAIN.

Par M. CHALLE.

Séance du 21 mai 1871.

En ouvrant le Congrès scientifique d'Auxerre, qui se tint en 1858, je disais, dans mon discours d'inauguration :

« Les services rendus à l'Eglise par notre grand évêque saint Germain, ont été souvent racontés par les hagiographes. Mais la science attend encore son histoire politique, que l'on n'a jusqu'à présent pu qu'entrevoir dans les allusions symboliques des légendes et au travers des lacunes que laissent les chroniques, si rares et si brèves, de son siècle; histoire dont on peut deviner l'éclat et la grandeur dans les formules admiratives de Grégoire de Tours et des écrivains des siècles suivants. »

Je suis revenu sur cette idée dans une des deux conférences publiques que j'ai faites il y a quatre ans, sur les origines historiques d'Auxerre. Je faisais remarquer que le prêtre Constance, qui, une ou deux générations après le mort de ce prélat, écrivit, d'après la tradition, son livre intitulé *Vita Sancti Germani*, ne s'était proposé, comme il le dit lui-même dans les deux lettres à saint Patient, évêque de Lyon, et à saint Censure, évêque d'Auxerre, qui lui servent

de prologue, que de célébrer la sainteté du vénérable évêque et de raconter les miracles que sa piété avait opérés (1). Je disais que de grandes actions politiques, administratives et militaires se révélaient sous le texte de ce légendaire, mais qu'elles n'y étaient indiquées que par de simples allusions ou par la mention rapide de quelques faits transfigurés, dont il fallait chercher la portée, non dans le sens littéral des termes, mais dans la signification cachée sous la formule symbolique qu'avaient créée et que s'étaient transmise les échos de la reconnaissance populaire. La pensée de l'auteur s'était tenue en dehors de tout ce qui touchait à la carrière civile ou guerrière du saint et vénéré personnage, à son génie et à ses services sociaux, dont le retentissement vivait encore trop fortement dans tous les souvenirs, pour que l'auteur jugeât à propos d'en parler autrement que par une vague indication, et encore autant que les faits avaient quelque point de contact avec les miracles qu'il se proposait de préconiser. Je m'imaginai, dans la simplicité de mon cœur, que cette illustre mémoire ne pouvait rien perdre à ce que l'on mît en lumière ses grandes qualités d'homme de gouvernement et d'administration, ses grands services comme protecteur des peuples, ses puissants et infatigables efforts pour soutenir la civilisation, qui croulait sous les attaques et les invasions des barbares.

Mais j'ai été vertement tancé par un petit journal ecclé-

(1) *Dum et sanctum virum illustrare virtutibus suis, et profectui omnium miraculorum exempla largiri (Lettre à saint Patient).*

Nunc commemorare aliqua vel preferre, et religionis contemplatio et innumerabilium miraculorum exempla compellunt. (Lettre à saint Censure).

siastique, qui a vu « dans mon système de symbolisme un danger capital pour la foi comme pour l'histoire, car, disait-il, si l'historien avait symbolisé dans les faits purement mondains, ne pourrait-on pas croire qu'il a fait de même dans le récit des miracles. Repoussons donc ce symbole avec ses tristes conséquences. N'ôtons pas à nos saints les plus beaux fleurons de leurs couronnes. »

Cette critique a pu paraître ici à quelques personnes édifiante et orthodoxe. Cependant, je dois dire qu'on est moins scrupuleux ailleurs, même dans le clergé. Et je viens de lire dans la livraison du 15 octobre de la *Revue Savoisienne* une dissertation du savant abbé Ducis, aumônier du lycée d'Annecy, qui, à propos de l'ancienne station romaine de *Bergintrum*, assise sur la voie antique du Petit-Saint-Bernard, explique et démontre avec évidence le sens symbolique d'un fait auquel le récit de Constance donnait une forme miraculeuse.

On sait qu'une voie militaire avait été construite par les Romains dans le col ouvert sur les Alpes graiennes, qui porte le nom de Petit-Saint-Bernard. C'était le passage le plus pratiqué pour passer de la Gaule à Milan et à Ravenne. Saint Germain l'avait suivie pour aller trouver dans cette dernière ville l'empereur Valentinien et fléchir ses rigueurs en faveur des provinces de la Gaule centrale, accablées d'exactions intolérables. Lorsqu'il voulut traverser ces montagnes, le gonflement des torrents avait miné, sur une grande longueur, le pied des hauteurs qui soutenaient cette voie et y avait opéré un énorme éboulement, que l'on peut encore vérifier aujourd'hui. La communication était interrompue, et ce n'était qu'en gravissant des rochers presque à pic sur des pentes escarpées, en traversant à gué le lit des torrents, et en portant leurs fardeaux à dos d'homme, que les habitants

de ces hautes vallées pouvaient regagner leurs demeures. L'ignorance et la pauvreté de ces peuplades à demi sauvages les mettaient hors d'état de pourvoir autrement à la réparation de ce désastre. Un nouveau tronçon de chemin fut alors construit plus bas, pour combler cette lacune et relier les deux parties restées intactes de l'ancienne route. Selon la tradition du pays, ce chemin, qui se développe en écharpe sur le flanc inférieur de la montagne, a été tracé par saint Germain lui-même. C'est grâce à la science qu'il avait acquise dans ses études et sa longue expérience d'administrateur des provinces, que les habitants de ces hautes régions, les vieillards et les infirmes comme les hommes robustes, purent circuler et transporter leurs fardeaux à travers ces âpres rochers et ces dangereux précipices. Aussi, la reconnaissance publique donna, non pas à la totalité de cette route antique, mais à cette partie nouvelle et encore aujourd'hui fort reconnaissable de la vieille route, le nom du saint évêque, nom qu'elle porte encore aujourd'hui. On y voit une chapelle qui lui fut dédiée en souvenir de ce bienfait. Beaucoup d'autres églises lui furent consacrées plus tard dans cette région, et c'est lui que l'on invoque dans tous les accidents, assez fréquents dans ce pays, de rupture des chemins par les débordements torrentiels.

De vagues retentissements de ce service signalé et de la gratitude des pauvres montagnards étaient parvenus jusqu'au centre de la Gaule, et voici comment Constance, qui écrivait à Lyon, à une date qu'on ne peut préciser exactement, mais qui, si l'on consulte la *Chronologie des évêques de Lyon et d'Auxerre*, auxquels il dédia son écrit, ne peut être que de trente à soixante ans après la mort de saint Germain, traduisait dans son récit ces traditions lointaines de la reconnaissance publique.

« Après avoir traversé les cités de la Gaule, le saint prélat
 « escalada les Alpes pour entrer en Italie. Il s'était joint à de
 « pauvres ouvriers qui revenaient du travail lointain pour
 « lequel ils avaient loué leurs services, et qui, chargés de
 « lourds fardeaux qu'ils portaient sur leur têtes, comme des
 « bœufs sous le joug, gravissaient jusqu'à la région des
 « nuages la montagne, dont la route était coupée par un
 « torrent qui, en bouleversant ces précipices, avait fait dis-
 « paraître tout vestige du passage des hommes et des ani-
 « maux. Parmi ces voyageurs il y en avait un boiteux et
 « accablé d'années. Le saint prélat prit son fardeau et le
 « porta sur ses épaules à travers les vastes gouffres, puis,
 « revenant sur ses pas, il chargea sur son dos le pauvre
 « vieillard et le transporta sur l'autre bord. »

L'auteur s'étend ensuite sur cette action d'un personnage si éminent, affaibli et amaigri par la vieillesse, le jeûne et les macérations, qui se trouve subitement doué d'une force suffisante pour accomplir ce prodigieux travail de courage, de force et de charité.

Notre vieil Hérîk, le commentateur poétique des récits de Constance, a paraphrasé ce passage en deux longues pages, où, après avoir cité la traversée des Alpes par Annibal, et son prétendu emploi du vinaigre pour fondre les rochers, il dit cependant, en traduisant plus exactement le sens de la tradition populaire que ne l'avait fait son devancier, que
 « l'illustre Germain y trouva un honneur justement mérité
 « et qu'il obtint la gloire et le monument d'un éclatant
 « triomphe. » Mais il revient ensuite aux détails du récit légendaire, qu'il termine en ces termes un peu trop ampoulés, même pour le mauvais goût de son temps :

« Tu es réputé grand dans l'olympé éthéré, prélat voisin

« de Dieu, à qui il fut donné d'immoler au roi du ciel les
« holocaustes de tant de pieuses œuvres !

Maintenant, écoutons comment le docte et judicieux abbé Ducis, aidé par une tradition précise, qui s'est jusqu'à présent conservée dans ces montagnes, interprète et explique un récit vrai pour le fond des choses, mais qui se trouvait déjà matérialisé et transformé par la succession des rumeurs populaires, quand le pieux légendaire avait pu le recueillir.

« La brèche faite en 448 à la voie romaine par suite d'un
« éboulement constaté dans la *Vie de saint Germain d'Auxerre*, peut être vérifiée encore aujourd'hui. Le passage
« ouvert au bas par le saint évêque, qui allait voir l'empereur
« Valentinien à Ravenne, a gardé le nom de saint Germain,
« et une chapelle y a été érigée en son honneur, depuis que
« son corps fut rapporté d'Italie par la même route. C'est
« ensuite de cet accident, qui avait arrêté une foule de
« voyageurs, que saint Germain est invoqué dans le diocèse
« de Tarantaise pour toutes les difficultés de voyage. »

C'est ainsi qu'un écrivain ingénieux et sagace, en étudiant le sens, souvent obscur et symbolique, des textes légendaires, et en le comparant avec la tradition locale et les traces matérielles encore existantes sur les lieux, sait mettre en lumière des faits historiques d'un grand intérêt, et restés longtemps dénaturés, quant aux détails, dans l'esprit de ceux qui s'en étaient tenus au sens littéral du récit. Est-ce que de notre temps nous ne voyons pas encore les récits populaires transformer en actes matériels de la force extérieure les prodigieux résultats obtenus par la science, le courage et le génie ? Entrez dans une veillée de village, et écoutez le récit des guerres de la révolution et de l'empire. Les victoires de nos grands généraux y seront attribués, non à la pro-

fondeur de leurs combinaisons stratégiques et à l'inébranlable intrépidité de leur âme, mais à leurs poignets de fer et à leurs gigantesques coups de sabre. « Quand Masséna « donnait le signal de la bataille, disait un jour devant moi « un vieillard qui prétendait l'avoir vu, il prenait la bride de « son cheval entre les dents, son grand sabre d'une main et « un pistolet de l'autre, et il s'élançait sur les ennemis qu'il « sabrait tant qu'il en restait un. » Fable pour les détails extérieurs, mais vérité pour le fond des choses ; voilà de point en point la légende. Il ne faut ni la vénérer comme un oracle, ni la mépriser comme un conte ridicule. Laissons l'écorce et retenons le fruit, me disait un jour, à propos d'une autre légende, qui concernait le saint de sa paroisse, un vieux curé de campagne. J'avais, je le confesse, d'abord ri de celle-là. Depuis je n'ai plus ri d'aucune autre. J'en ai seulement cherché la signification.

SUPPLÉMENTS

AUX RECHERCHES HISTORIQUES SUR LA PUISAYE
ET SES SEIGNEURS

Par le docteur P. J. E. DE SMYTTÈRE.

(Séance du 6 février 1870.)

Nous avons vu à la page 26 de nos Recherches historiques sur la Puisaye, insérées en tête du précédent volume du Bulletin (4), et aux additions de la fin de notre texte, que le duc de Bar, Robert, fit en 1385, avec sa mère, la comtesse Iolande de Flandres, dame douairière de Puisaye, etc., alors à Aluye, une conclusion d'échange par laquelle il devint immédiatement possesseur de diverses localités de la Puisaye en Auxerrois, telles que Saint-Fargeau et son château, la baronnie de Toucy, le château de Perreuse, etc., que la comtesse possédait en douaire. Cet échange, avons-nous dit, fut

(1) Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, 2^e série, t. III, 1^{er} trimestre 1869.

consommé par un traité passé à Bar le 31 octobre de la susdite année (1).

Le duc put donc disposer de ces domaines à partir de ce moment, et il en résulta ce qui suit : Robert s'était obligé, par l'une des clauses de son contrat de mariage, en 1364, à donner à la duchesse, sa femme, 3,000 livres de terres ou de rente sur les acquêts qu'il devait faire en France, au moyen de 3,000 livres affectées à cet emploi, sur la dot de Marie de France, duchesse de Bar. Le duc accomplit cette condition le onzième jour d'avril 1388, en délivrant à Bar des lettres réglant le douaire de la princesse.

Le duc Robert donna pour cette somme, à la duchesse, outre les châtelainies du Barrois, les terres, en Puisaye, de Toucy, Saint-Fargeau, Mézilles, Perreuse, La Couldre, Lavau et Faverolle, Donzy, Sept-Fonds, Saint-Privé et Sormery, sises en France, et d'autres seigneuries en Bourgogne, auxquelles il ajouta le droit, qu'il tenait de ses ancêtres, de prendre chaque année 60 muids de vin au cellier du duc de Bourgogne, à Beaune et à Pomart.

Ces lettres furent confirmées par les aînés du duc et de la duchesse et par le roi Charles VI, à Paris, en août 1389, c'est-à-dire quatre mois plus tard (2).

Cependant Robert et Marie, qui avaient dépassé l'âge de

(1) Robert accomplit à Compiègne la formalité de foi et hommage-lige qu'il devait au roi, tant en son nom qu'au nom de la duchesse, son épouse, pour ces terres. (V. Servais, d'après les archives de Bar.)

(2) A. Duchesne, Histoire de la Maison de Bar. (Preuves de Bar, p. 54, extrait des registres de la Chancellerie de France.) — Merlin, Mémoire sur le Barrois, 1806. — Servais, Annales historiques du Barrois.

cinquante ans, se firent, le 13 février 1398, un don mutuel de tous les immeubles qu'ils avaient acquis ou qui le seraient à l'avenir, durant la communauté.

En conséquence, le duc de Bar donna à sa femme ses droits sur certaines seigneuries et châtellesses qu'il est inutile de citer ici en détail, mais parmi lesquelles étaient comprises ses terres du Perche, du pays Chartrain et de la Beauce.

D'un autre côté, la princesse Marie transmet à son mari tous ses droits sur la châtellessie de Toucy, comprenant les villes ou villages de Fontaines, Dracy, La Villette, Moulins, et une partie de Flory, Lalande, la châtellessie de Mézilles, Sept-Fonds, les Bordes ; celle de Saint-Fargeau, Saint-Martin des Champs, Lavau et Faverolles, Saint-Privé, Arquien, Perreuse, Sainte-Colombe, La Bassière, Tenières et Bascherot, le tout situé dans le diocèse d'Auxerre ; Sormery et Otte.

Le duc et la duchesse ne devaient avoir toutefois que la jouissance viagère de ces terres. D'après les stipulations portées au traité, les biens compris dans la donation devaient, à leur mort, retourner à leurs héritiers (1). Mais le duc Robert fut destiné à vivre après Marie, sa digne femme.

Robert fit, au commencement de l'année 1403, un voyage en Puisaye. On voit, par les termes d'un mandement du 23 janvier, qu'il était alors sur le point de s'y rendre. On lui envoya, le 8 février, de Lamarche à *Saint-Fargeol* (Saint-Fargeau), un relevé des sujets de plainte que les prévôts de Sens et les sergents du roi avaient donnés au prévôt de Lamarche et au clerc-juré de Châtillon. Il appela le 11 février,

(1) Du Fourny, Inventaire de Lorraine, t. VII ; — Lay, Mariages des Comtes et Ducs de Bar.

à *Saint-Fargeo*, Girard de Saint-Loup, à qui le prévôt de Lamarche paya, le 20, six livres pour ses frais de voyage. (V. Servais.)

Après la mort de la bonne duchesse Marie, survenue vers la mi-octobre 1404 (1), sept ans avant celle de son mari, le duc céda, le 30 septembre 1405, à Iolande de Bar, sa fille aînée, veuve de Jean, roi d'Aragon, la seigneurie de Saint-Fargeau, en Puisaye, pour en jouir sa vie durant. Il y mit pour condition que la reine renoncerait à la possession de cette terre et de ses revenus, dans le cas où elle ne viendrait pas s'y établir, ou sur un point du Languedoc. Iolande souscrivit à ces conditions, et en donna une reconnaissance par des lettres signées à Barcelone, le 20 décembre suivant (2).

Ces engagements, de part et d'autre, paraissent ne pas avoir été accomplis, puisque Iolande de Bar, veuve de Jean d'Aragon depuis 1395, ne quitta pas Barcelone, où elle mourut le 3 juillet 1431, la même année que son frère cadet le cardinal Louis, duc de Bar, avec lequel elle fut en procès. (Nous avons rapporté ces faits dans nos *Recherches historiques sur la Puisaye*.) Ce procès, elle le gagna en Parlement en septembre 1449.

La reine douairière d'Aragon a dû renoncer en un temps à la possession de la terre seigneuriale de Saint-Fargeau, puis-

(1) Selon A. Duchesne, — Monstrelet dit en l'année 1403.

(2) Du Fourny, *Inventaire de Lorraine*, t. II, fol. 996. — Le sceau de Iolande de Bar, apposé au titre dont on rapporte ici l'extrait, est en cire verte; il représente, suivant du Fourny, une dame debout, sous un grand portique, tenant de la main droite un sceptre, et la gauche sur son estomac, au côté de laquelle, hors du portique, sont des anges qui portent et soutiennent deux écussons aux armes partie d'Aragon et de Bar.

que, dans le partage du duc Robert de 1409, elle fut donnée à d'autres de ses enfants, comme il a été dit dans nos études précédentes, ainsi que le document joint aux pièces justificatives (le n° V) le confirme.

Nous avons cru bien faire en ajoutant le résultat de ces nouvelles recherches historiques à notre travail sur la Puisaye ; ce sont autant de notes qui pourront servir surtout à ceux qui s'occuperont ultérieurement de cette belle contrée auxerroise. Elles sont, nous le pensons, d'autant plus précieuses que la plupart des archives du comté de Saint-Fargeau eurent, le 29 septembre 1793, le sort de celles de Tonnerre ; elles disparurent dans les flammes allumées par les niveleurs impitoyables, croyant, comme le dit M. Quantin (1) pouvoir effacer ainsi toutes les traces du passé de la France. — Le 17 juillet 1793, ils avaient fait décréter par la Convention le brûlement des titres féodaux. Par ce décret funeste, une immense quantité d'archives et de titres précieux fut détruite du même coup : ceux de la Puisaye furent dans ce cas.

Notes diverses sur Iolande de Flandres.

Découverte récente de l'un de ses principaux scels, etc.

Nous avons pensé qu'il serait utile d'ajouter à ce supplément historique, sur la Puisaye et ses seigneurs, quelques nouvelles notes sur Iolande de Flandres, qui fut plus de quarante années dame douairière de la Puisaye, au xiv^e siècle.

Ces notes ont été recueillies par nous à cause de cir-

(1) Introduction de l'Inventaire sommaire des archives départementales, rédigé par cet infatigable auteur, l'archiviste de l'Yonne.

constances, toutes récentes, qui ont trait à Iolande, comtesse de Bar et de Longueville, fille de Robert de Cassel, et petite fille d'Iolande ou Hyolenz de Bourgogne, comtesse de Nevers, en un temps d'Auxerre, et qui fut la deuxième femme de Robert de Béthune, comte de Flandres, ainsi que nous l'avons déjà démontré.

Nous avons à parler d'abord de son beau scel original, ayant huit centimètres de diamètre, que nous avons eu le bonheur de découvrir bien singulièrement il y a quelques semaines. Cet objet monumental, des plus précieux, en cuivre rouge mêlé d'un tiers d'argent (espèce de melchior), d'une époque déjà éloignée de plus de cinq siècles, fut trouvé il y a peu de temps, en Bretagne, par des ouvriers occupés à la tranchée du chemin de fer pratiqué vers Châteaulin (département du Finistère).

M. Rigaud, entrepreneur à Auxerre, notre nouveau collègue, qui dirigeait les travaux de déblayage et de terrassement pour cette voie, en devint le premier possesseur, mais sans savoir ce que c'était. Personne ne se doutait ni de la valeur scientifique de ce cuivre, ni de sa provenance, quand un jour nous remarquâmes, avec une profonde surprise, une empreinte sur circ rouge de ce scel chez M. Guesnier, artiste graveur de notre ville, qui avait entrepris de nettoyer cet antique objet, alors très oxydé et méconnaissable, encore rempli de la poussière boueuse des gravats, où il avait été très longtemps et assez profondément enfoui, on ne sait comment, dans ce terrain de remblai, situé, dit-on, non loin d'anciennes ruines d'une abbaye.

Il me serait difficile, Messieurs, de dire combien fut grande notre émotion, notre joie, en voyant et reconnaissant cette empreinte. C'était, en effet, un hasard tout provi-

dentiel que de mettre ainsi la main sur le magnifique scel de 1360 d'Iolande, princesse dont nous venions justement de terminer l'histoire. Ce scel, nous l'avions cherché en vain pendant plus de trente années, car nous n'en possédions qu'une empreinte en cire qui avait été appendue comme sceau à un acte en parchemin de la comtesse, et ce ne fut que sur cet exemplaire, déjà un peu fruste, et aidé du sigillographe Vredius, que nous avons pu prendre le dessin; celui-ci a servi à le reproduire en gravure sur l'une des planches destinées à illustrer notre ouvrage historique étendu, dont nous avons eu l'honneur d'entretenir la Société des Sciences de l'Yonne dans sa séance du 5 juin de l'an dernier.

Notre découverte si inattendue est une pièce officielle d'histoire par excellence. Ce scel d'Iolande aidera à corroborer des documents souvent épars de toute une époque mémorable, aussi bien pour la partie ouest de l'Auxerrois que pour le Barrois, le Perche et la Flandre la plus occidentale, domaines héréditaires de la comtesse et de sa descendance. Nous nous sommes empressé de l'acquérir.

Voici, messieurs et honorés collègues, la description de ce scel et des emblèmes qu'il représente :

Il doit dater du commencement de la deuxième moitié du ^{xiv}^e siècle, c'est-à-dire de l'époque où la comtesse de Bar, mère du duc Robert, encore mineur, se remaria.

Iolande était veuve depuis 1344 du comte de Bar, Henri IV, dont elle portait les armes, ainsi que le prouve son premier scel, lorsqu'elle épousa, en 1352, Philippe de Navarre, comte de Longueville, fils cadet du roi de Navarre, Philippe III dit le Bon, et frère du suivant, Charles II le Mauvais.

En effet, sur ce scel, où Iolande est debout, il y a à ses côtés deux blasons aux armes de *Navarre-Longueville*. Ils

sont portés chacun par un homme, espèce d'athlète, et des petits génies en soutiennent les draperies. L'écu de dextre est écartelé des armes de *Navarre* (1 et 4) et de celles du comté de *Longueville* (2 et 3). Le blason placé à sénestre de la comtesse est parti de même et parti aux armes de *Flandre*, au lion de sable, avec la brisure de la branche cadette, attribuée à Robert, père d'Iolande et frère cadet de Louis de Nevers 1^{er}, comte du Nivernais du chef de sa mère.

La comtesse a dû employer ce scel particulièrement après la mort de Philippe de Longueville, qui finit sa carrière en Normandie l'année 1363, lors des guerres contre le roi de France.

Elle s'en servit jusque vers 1380, époque où on la voit reprendre, pour certains actes, son premier scel de comtesse aux armes de Bar, (Celui que nous avons reproduit à la planche 2 de nos Recherches sur la Puisaye.)

Le scel que nous venons de trouver a peut-être été perdu en Bretagne lors des séjours qu'elle y fit, ou oublié par elle dans ces parages, ou dans l'abbaye même près des restes de laquelle il a été déterré en l'année 1368. Ceci est assez vraisemblable, car Iolande avait eu pour mère Jeanne de Bretagne, de la famille des célèbres ducs de cette province, et de celle de Montfort-l'Amaury, qui y avait des domaines. Comme héritière directe et unique de Jeanne, elle avait dû lui succéder dans ses biens. De plus, tout nous porte à croire, après renseignements récents, qu'elle avait été la fondatrice de l'abbaye susdite, dont on ne voit plus, dit-on, que quelques vestiges de l'ancien emplacement.

Sans ces suppositions, on ne pourrait s'expliquer la présence de ce scel dans cette localité bretonne, située si loin de la Flandre-Flamande, du comté de Bar et de la Puisaye, qu'elle administra aussi d'une manière féodale.

Il est vrai, néanmoins, de dire que le petit Perche (P. Gonet), où Iolande possédait par son père Alluye et Montmirail, et dont elle était baronne, est situé plus près de la Bretagne; elle a dû même y séjourner.

Dans Nathalis de Wailly, t. II, p. 458 (*Éléments de Paléographie*), il est dit ce qui suit :

« Iolande employait, en 1373, deux sceaux ronds, de
 « 2. p. $\frac{3}{4}$ de diamètre. On la voit debout entre deux écus-
 « sons, soutenus chacun par un homme sauvage et une
 « femme, deux autres femmes retiennent la draperie ratta-
 « chée aux ornements gothiques qui règnent dans le haut du
 « champ. Un de ces types la représente croisant les bras,
 « l'autre étendant les mains vers les deux écussons, dont
 « les armoiries sont les mêmes sur l'un et sur l'autre sceau.

« L'écusson placé à sa droite est écartelé (au 1^{er} et au 4^e
 « aux armes de Bar, au 2^e et au 3^e semé de France, brisé
 « d'un bâton en bande, les deux quartiers supérieurs brisés
 « d'un lambel de trocs pendants). L'autre écusson est parti :
 « le premier coupé en chef aux armes de Navarre, en pointe
 « semé de France, et brisé d'un bâton en bande, le deuxième
 « aux armes de Flandre.

« Ce second écusson se retrouve sur les deux contre-
 « sceaux. L'empreinte sur laquelle il est entouré des sym-
 « boles des quatre évangélistes, porte pour légende : S. Yolant
 « D. Fladres, comtesse de Bar Z. dame D. Cassel.

« On lit sur l'autre contre-sceau : Yolant de Flandres,
 « comtesse de Bar, de Longueville, dame de Cassel. »

Disons que c'est le contre-scel qui accompagne le beau scel en gravure ci-joint : l'écu carré y est entouré et soutenu par huit anges; il a été trouvé par nous, en cire verte, mais très fruste, aux archives départementales du Nord. (Voir à la planche ci-jointe.)

Nous ne relèverons pas toutes les inexactitudes de ce passage de de Wailly, qu'il sera facile aux spécialistes de rectifier par la comparaison avec les types des scels et contre-scels de la comtesse, (reproduits par nous dans nos précédents ouvrages); nous nous bornerons à dire seulement que l'écusson de droite de ces derniers scels n'est nullement aux armes de Bar (et cela ne pouvait être à cette époque) (1), mais il offre uniquement en écartelé les armes de Navarre et de Longueville, sans le lambel à trois pendants dont parle l'auteur susdit, quoique du reste cette brisure appartienne aux armes de Philippe de Navarre, comme cadet de la maison royale.

Quant aux bras d'Iolande, que M. N. de Wailly dit avoir observés croisés sur l'un de ces scels, c'est encore là une erreur, car la comtesse y porte au contraire un petit chien sur sa main senestre, qu'elle caresse de l'autre main, comme il est facile de le voir sur la copie ci-jointe de l'empreinte prise exactement sur notre sceau récemment découvert.

Faisons observer que des doutes ont été exprimés concernant l'authenticité du sceau d'Iolande, dont il vient d'être question, (sceau placé en tête des figures de scels et contre-scels représentés à la page qui suit); mais ces doutes ont été levés, en vertu de considérations péremptoires, à la séance de la Société des Sciences de l'Yonne du 16 juillet 1871.

Les incertitudes émises se basaient particulièrement sur

(1) L'emblème des deux *bras adossés* ne fut employé par la comtesse que lors de son premier veuvage, puis de nouveau (mais non accompagnés des armes de Longueville) une quinzaine d'années surtout après la mort de son second mari, ainsi qu'on peut s'en assurer par notre brochure sur la Puisaye publiée en 1869, et à la planche n° 2.

ce qu'aujourd'hui on fabriquerait des sceaux du moyen-âge comme autrefois on fabriquait des médailles antiques, tellement bien imitées que les numismatistes les plus érudits y étaient quelquefois trompés. Ces falsifications, toutefois, n'ont été exécutées, le plus souvent, que pour des objets de première valeur historique qui en méritaient la peine et la dépense.

Nous croyons bien faire en ajoutant ici, pour corroborer l'exactitude des circonstances de la trouvaille de notre scel, les témoignages suivants :

Reçu de Monsieur de Smyttère la somme de quarante francs pour le sceau de Iolande de Flandre, trouvé dans les fouilles du chemin de fer de Châteaulin (Bretagne, Finistère).

Auxerre, le 14 mai 1871.

Signé : RIGAUD.

Je soussigné, graveur à Auxerre, certifie avoir restauré et nettoyé dernièrement, pour M. Rigaud, entrepreneur, un vieux sceau en cuivre trouvé en Bretagne.

Ce grand scel d'Iolande de Flandre était d'abord méconnaissable, à cause d'une épaisse couche plâtreuse et de vert-de-gris qui le recouvrait et en remplissait profondément les creux. Ce morceau curieux doit être très ancien, ainsi qu'on peut encore le remarquer, à la loupe, aux parties qui ont été rongées par le temps.

Auxerre, le 30 mai 1871.

Signé : GUESNIER,

Autres sceles d'Iolande.

Nous pensons bien faire de dire ici quelques mots des sceaux successifs de la comtesse Iolande, afin de compléter la sigillographie de cette dame.

Les armes d'Iolande avant son mariage étaient naturellement comme celles de son père, Robert de Cassel. Le P. Anselme (t. I, p. 282) les blasonne ainsi : *Flandre : d'or au lion de sable et lampassé (ou lampasté) de gueules avec brisure de branche cadette, c'est-à-dire bordure engrelée et componnée d'argent et de gueules.*

La jeune dame Iolande joignit aussi parfois alors, en écartelé, aux armes de Robert de Flandre, le blason armorié de ses aïeux ou de sa mère Jeanne de Bretagne. Nous savons qu'il était comme suit, selon A. Duchesne : *Bretagne (qui estoit lors de Dreux) échiquier or et azur en franc quartier d'hermines, avec bordure de gueules* (1).

Lors de son union, en 1340, avec le comte Henri IV, Iolande ajouta ses armes paternelles de Flandre à celles du comte de Bar, qui étaient *d'azur à deux barbeaux adossés d'or, l'écu semé de croix recroisetées au pied, fiché de même.* C'était là l'écu de l'ancienne famille de cet Henri, comte de Bar, qui mourut, nous le savons, en 1344.

Ces armes, soit isolées, comme sur certains sceaux et contre-scels (C. R. A. S.) de la comtesse, soit conjointes ou parties, soit enfin écartelées (1 et 4 Bar et 2 et 3 Flandre branche cadette) se voient représentées aux planches précédentes communiquées à la Société l'an dernier.

Quand la comtesse Iolande se maria en secondes noces, en 1352-53, avec Philippe, comte de Longueville, fils cadet du roi de Navarre Philippe III, elle quitta avec motifs les armes de Bar pour prendre, sur les sceaux, celles du prince de

(1) Sur un arbre généalogique conservé aux archives de Bar-le-Duc, il y a seulement *hermines sans Dreux* ; c'est sans doute par omission.

Navarre, son deuxième mari, dont le blason, ou le sait, est

SEELS ET CONTRE-S. DE LA COMTESSE IOLANDE

de 1352

à 1378.



.. volent



Navarre (1) et *Longueville*, mi-parti en écartelé. — Quelquefois, mais rarement, on voit les armoiries du comté de Longueville seules sur l'écu. Celles-ci sont *d'azur semé de lis sans nombre (France)*, au *baston componné d'hermines et de gueules mis en bande* (2) *brochant sur le tout* (P. Anselme, t. I, p. 282, Palliot, etc.).

Au petit cachet d'Iolande, il en est de même : Navarre y est joint à Longueville.

Faisons cependant remarquer qu'à l'un des sceaux de la comtesse, on voit encore les armes de Bar aux petits carrés du champ du fond de ce scel. Elles y sont accompagnées alternativement d'autres figures représentant soit le lion de Flandre, soit le yak du pavillon royal d'Angleterre, ceci à l'exemple de la mère d'Iolande, Jeanne de Bretagne (de royale origine anglaise, qui l'a de même figuré au carrelage du fond de son beau scel.) Nous l'avons reproduit avant ceux-ci, lorsqu'il s'est agi de Robert de Cassel son mari.

Le riche scel d'Iolande qui vient d'être si heureusement trouvé, (où cette princesse s'intitule aussi comtesse de Bar et de Longueville et dame de Cassel, de même qu'à son contre-scel) représente seulement à son fond des têtes de lion de Flandre, à des carrés qui alternent avec ceux où figurent des croix de Navarre et d'autres croix, comme signe religieux ou bien *croix recroisetées de Bar*.

Après le décès de Philippe de Navarre, survenu en 1363,

(1) Navarre composé de *croix, sautoir et orle* (espèce de bordure), de *deux pièces de chaises d'or*, au *champ de gueules*.

(2) Les armes de la maison d'Evreux, appartenant à Navarre, ne diffèrent de celles de Longueville que parce que le bâton y est *componné d'argent et de gueules*.

la comtesse reprit, en un temps, avons-nous dit, les armes de son premier mari, (tout en continuant à s'y intituler comtesse de Bar et de Longueville (1)). Ceci se prouve par son dernier grand scel (2) qui a servi à sceller en 1378, par exemple, des actes, règlements, lettres de privilège émanant d'Iolande en faveur des habitants de Cassel, de leurs fabriques spéciales de draps, etc. Actes importants que nous avons soin de donner *in extenso* aux pièces justificatives de l'histoire d'Iolande de Flandre qui va être publiée.

D'après du Fourny, la comtesse avait aussi un autre scel dont la figure était en losange ; mais nous n'avons rencontré nulle part sa représentation. Il en est de même du cachet ou signe d'or dont Iolande fut dépouillée, dit-on, en 1371, lors de son arrestation, et qui lui fut rendu plus tard, en 1374, par le duc Robert son fils, à Nieppe, près Cassel, après sa libération par le roi de sa prison de Vincennes.

Du reste, les divers modèles des sceaux d'Iolande que nous avons copiés pour nos planches, soit dans O. Vredius (3), soit aidé par P. Palliot (4), sont suffisants, ce nous semble.

(1) C'est probablement parce que celui aux armes de Navarre-Longueville était égaré ; en effet, il vient d'être retrouvé, comme nous l'avons dit plus haut, dans une tranchée de chemin de fer en Bretagne (Finistère).

(2) Ce scel, au blason de Bar, est représenté en tête de la planche II de nos Recherches historiques sur la Puisaye, insérées au Bulletin de la Société des Sciences de l'Yonne de l'année 1869, 1^{er} trimestre. — Le contre-scel, aux armes de Longueville entourées des figures emblématiques des quatre évangélistes, se voit à côté.

(3) *Olivarius Vredius* (Olivier de Wreed ou Vrée), jurisconsulte brugeois, *Sigilla comitatum Flandiæ*, etc. Brugis, 1569, in-fol. coté à la Bibliothèque imp., Ms. 1747, p. 103 et 104.

(4) P. Palliot, Sciences des Armoiries, etc., de la bibliothèque d'Auxerre.

pour donner une idée de la sigillographie historique soignée du *xiv^e* siècle, regardant particulièrement les princes et princesses qui furent en ce temps seigneurs et dames de Cassel et des châtelainies voisines, ainsi que d'autres contrées lointaines, comme la Puisaye, le Perche-Godet, etc.

Nous terminerons ces notes par un aperçu généalogique qui prouve que la comtesse Iolande, première dame officielle de la Puisaye pendant près de quarante années, et qui fait le sujet de ce petit travail, fut la souche féminine des princes de la maison de Bourbon-Vendôme, qui devinrent rois de France à partir de Henri IV de Bourbon, roi de Navarre.

Nous avons déjà vu que Robert, fils du comte de Bar Henri, quatrième du nom, et d'Iolande de Flandres, obtint en 1353 le titre de duc de Bar, non-seulement de Jean de Valois, roi de France, mais de l'empereur d'Allemagne Charles de Luxembourg, en même temps qu'il fut créé marquis ou gardien du Pont (Pont-à-Mousson) sur la Moselle, car alors ce fleuve séparait la France de l'empire germanique : tout ce qui était né à sa rive droite, aux terres du Barrois, relevait de cet empire.

Le duc de Bar Robert eut pour aîné de ses enfants, avec Marie de France, Henri, qui fut surnommé d'Oisy, marié à Marie de Coucy.

Henri de Bar, comte de Marle, eut pour fille unique Jeanne, comtesse de Soissons (4), qui épousa Louis de Luxembourg,

(4) Cette Jeanne était, par ses parents, du sang de France (cousine remuée du roi Charles VI), d'Angleterre, de Bohême, de Hongrie, de Bretagne, d'Aragon, et d'autres plusieurs *moult* nobles.

le fameux connétable exécuté en place de Grève, sous Louis XI, ainsi que l'histoire nous l'enseigne.

Pierre de Luxembourg, issu du mariage de Louis et de Jeanne de Bar, eut pour fille aînée Marie, qui épousa François de Bourbon-Vendôme.

Antoine de Bourbon fut l'un de leurs fils. Il fut héréditairement châtelain de Lille, et devint roi de Navarre par son mariage avec Jeanne d'Albret.

Henri de Bourbon-Navarre était leur fils. Nous savons tous comment il devint souverain de France après l'assassinat de Henri III, dernier roi de la branche des Valois.

Le nom de Henri IV lui fut donné, et c'est ainsi que la maison de Bourbon-Vendôme monta sur le trône en 1589 (1), car le roi Henri descendait directement de Hugues Capet et de saint Louis.

Disons en passant qu'après la mort du bon Henri IV, survenu le 14 mai 1610 (aussi par assassinat), sa veuve, Marie de Médicis, fit bâtir le palais du Luxembourg durant la minorité de Louis XIII, en 1626. Ce fut particulièrement en souvenir des ancêtres paternels de son défunt mari.

Louis XIV à son tour fit décorer Paris de plusieurs belles places, telles que celles des Victoires, du Carrousel, etc., il n'oublia pas la noble souche d'où il provenait ; la place Vendôme fut aussi bâtie en 1676 en mémoire de ses aïeux les Bourbon-Vendôme, issus de la fameuse Marie de Luxem-

(1) Entre tant de branches-sorties de la Maison royale de Bourbon, celle de Vendôme semblait autrefois être fort éloignée de la succession à la couronne de France, et cependant elle acquit ce particulier avantage d'honneur et de gloire. (*Floris Vanderhaer.*)

bourg dite de Vendômois, petite-fille de Jeanne de Bar : cette dernière était elle-même petite-fille du comte Henri IV et de la comtesse Yolande de Flandre, si longtemps dame douairière de la Puisaye et d'autres contrées importantes dont les princes de l'illustre maison ducale de Bar furent les héritiers.

Toutes ces choses seront développées dans nos Recherches historiques sur la Flandre la plus occidentale, et les seigneurs et dames de Cassel et de ses autres principales localités, depuis le ^x^e siècle.

RÉCEPTION D'UN AMBASSADEUR TURC A SENS EN 1797

par M. A. CHALLE.

(Séance du 11 juin 1871.)

C'était un jour de grandes affaires pour le corps municipal de Sens que le 23 messidor an V. Il fallait, pour le bien comprendre, se faire une juste idée de la position que tenait alors, tant dans la ville que dans le département, cette administration si occupée, et du but qu'elle se proposait dans les choses mémorables qu'elle allait accomplir ce jour-là.

Quoique les populations de ce département eussent accueilli avec grand enthousiasme les promesses de réforme et d'égalité civile de 1789, elles n'avaient pas, en général, montré un goût bien vif pour le régime de la république inaugurée en 1792. Il y avait eu sans doute dans quelques villes des entraînements politiques qu'expliquaient l'exemple et l'influence des chefs du parti républicain, dont quelques-uns se recommandaient par une grande position sociale et un renom de désintéressement et d'intégrité. Mais une profonde horreur avait été soulevée par les assassinats commis

publiquement en cette année 1792 dans les rues de Sens et d'Auxerre, tristes préludes des journées de septembre et du régime de sang que la Convention allait inaugurer; puis nos campagnes ne comprenaient pas trop comment, au nom de la liberté et de la fraternité, on mettait leurs récoltes en réquisition, on fermait leurs églises, on enlevait leurs cloches pour en faire des canons, on emprisonnait leurs prêtres et souvent de préférence les plus dignes et les plus populaires, et l'on mettait en vente leurs presbytères au profit de la nation. Aussi, dès le lendemain du 9 thermidor, avait éclaté dans ce pays une réaction qui, grandissant de jour en jour et s'étendant dans presque tous les cantons, se manifestait principalement par des émeutes de village pour la conservation des cloches et des curés.

C'est dans cet esprit qu'avaient été faites les premières élections aux conseils des Anciens et des Cinq-Cents. Les municipalités en grand nombre avaient suivi ce mouvement. Auxerre, Joigny, Avallon, Tonnerre, Villeneuve-sur-Yonne étaient aux mains du parti qui paraissait tendre au rétablissement du culte catholique et de la royauté. La ville de Sens presque seule avait résisté, soit que la forme républicaine et le système d'égalité absolue y eussent trouvé de plus vives sympathies qu'ailleurs, soit que les sanglantes condamnations qui avaient frappé tant de familles honorables et vénérées, eussent laissé au cœur de ses habitants une profonde intimidation, qui comprimait l'expression de leurs sentiments secrets et enchaînait le vote d'un grand nombre d'entre eux. Là, une municipalité révolutionnaire tenait bon contre les efforts de la réaction et servait de guide et de point d'appui aux minorités républicaines des autres cantons du département, mais elle avait fort à faire. Quoique les classes supé-

rieures de la société eussent été, dans cette ville surtout, décimées et dispersées par la persécution, les débris épars de ces classes si cruellement éprouvées tendaient à se réunir et à ressaisir leur influence sous l'abri du calme qui venait de se faire. Et comme elles comprenaient que c'est à la tête qu'il faut frapper le serpent, un journal venait de s'établir à Sens tout exprès pour battre en brèche le dernier rempart de 1793.

Ce journal est maintenant profondément oublié. Il y a bien peu de personnes de la génération actuelle qui en aient entendu parler. Et je ne suis pas bien assuré qu'il en reste plus d'un exemplaire dans cette ville. Il est vrai que cette modeste feuille ne paraissait que trois fois par mois ; qu'elle n'avait qu'un nombre d'abonnés fort restreint, ce qui peut se comprendre dans un pays où l'on n'avait jamais vu aucun autre journal qu'une feuille d'annonces ; qu'enfin elle n'a guère vécu que six mois et n'a publié que vingt-six numéros. Et cependant, par son énergique audace, par le talent, la verve et l'esprit qui y étincelaient, elle méritait peut-être de ce pays et de la ville de Sens en particulier un souvenir plus curieux. Je veux, chemin faisant, relever un peu sa mémoire, sans tomber pourtant dans le travers de faire ici de la politique rétrospective et sans me donner le ridicule de me passionner, à soixante-quinze ans de distance, pour ou contre Blanckenbourg et Clichy. Et surtout, à l'exception du principal auteur de cette publication, je ne veux citer aucun nom propre. Un demi-siècle et plus d'intervalle ne suffisent pas pour que, dans le cercle étroit d'une ville de province, des noms propres puissent être stigmatisés sans froisser peut-être les susceptibilités les plus respectables. Après tout, une longue expérience m'a convaincu que, dans les dissensions

politiques, il y a plus de bonne foi qu'on ne le pense communément, et je crois que la postérité qui les juge, doit, en condamnant les torts, faire une grande part d'indulgence en faveur des intentions.

Le principal rédacteur de cette petite feuille était un homme d'un vif esprit et d'un grand savoir, qui vingt ans plus tard a brillé de quelque éclat dans la littérature et dans la presse périodique de Paris. C'était Jacques-Barthélemy Salgues, qui, né à Sens d'une famille originaire du Midi, était, avant la révolution, entré dans les ordres et avait été, dès l'âge de vingt-cinq ans, professeur d'éloquence au séminaire de cette ville ; qui, plus tard, enivré par les promesses de 1789, était rentré dans la vie civile et avait même pris part à l'administration de sa commune natale ; mais qui, dès avant la fin de 1792, avait protesté avec éclat contre les crimes qui venaient de se commettre et contre les catastrophes qui se préparaient. Je ne sais si, plus tard, quand il rédigea le *Journal de Paris* et l'*Oriflamme*, il se rappelait son petit journal sénonais. La *Biographie des Contemporains*, qui a été imprimée de son vivant, dit qu'en 1797 il rédigeait un journal des spectacles. Comme il n'a pas démenti cette assertion, ses amis eux-mêmes l'ont crue, et on la trouve reproduite dans une courte notice biographique que publia, en 1852, l'*Annuaire statistique de l'Yonne*, et qui est due pourtant à la plume d'un de ses parents. Cette prétendue feuille de théâtre était le *Journal politique et littéraire de l'Yonne*, journal éminemment sérieux pour le fond des idées, et qui savait tempérer souvent, par la finesse de la plaisanterie et l'ingénieuse gâté du sarcasme, l'âpreté violente dont sa polémique, à l'imitation de la grande presse de cette époque, n'était que trop souvent empreinte, à un degré dont

nous pouvons à peine nous faire une idée, quoiqu'en 1848 nous n'ayons pas été précisément gâtés par l'excessive aménité des journalistes.

Il faisait une guerre à outrance à la municipalité sénonaise, et son premier numéro qui portait pour devise cette phrase de Cicéron : *Omni timore deposito, libere reipublicæ consulendum est*, sous le prétexte de rechercher quelles vertus convenaient au vrai républicain et quels étaient les vices ou les méfaits qui rendaient indignes de ce titre honorable, avait débuté par la satire la plus violente de chacun des hommes qui étaient à Sens les principaux représentants des idées de 1793, satire conçue en termes voilés, mais assez transparente, et qui, tout en ne prononçant aucun nom, n'en marquait pas moins au front les personnes et les livrait à la malignité du parti contraire, ironiquement stigmatisé du trait principal, souvent chargé sans doute, et peut-être parfois un peu mensonger, de cette véhémence caricature, mais qui devait peut-être se conserver à travers le temps et les événements, comme un sobriquet proverbial.

En même temps l'auteur, pour mieux assurer son succès, avait fait courir, sous le titre de la *Doublure du journal politique et littéraire*, un prospectus en couplets, qui n'était que la traduction en vers de son premier article, avec la devise :

Quand tant de gens te font pleurer,
Heureux celui qui te fait rire.

Il y répétait les mêmes allusions, les mêmes invectives, mais avec la verve mordante du chansonnier, dont le trait, enchâssé dans une rime narquoise, ne parvient que mieux à frapper son but.

La suite répondait à ce début, et, à chaque décade, l'auteur, continuant ses attaques, traduisait avec une intarissable verve, tantôt en prose et tantôt en vers, les crimes passés, les violences présentes, les illégalités flagrantes, le ridicule de certaines mesures, l'odieux de quelques autres. Il plaidait, avec la plus éloquente énergie, la cause de la tolérance, de la religion et de la liberté pour tous. Heureux s'il s'était tenu toujours dans ces justes limites. Mais l'air plein de passion que l'on respirait à cette époque brûlante, l'exaltait parfois jusqu'à de regrettables extrémités. Il prenait alors à partie les personnes, leurs habitudes, leur conduite privée, et son impitoyable ironie les livrait tout entières à la risée publique.

Pour se défendre des coups d'un si rude assaillant, la municipalité républicaine avait ressuscité un journal créé à Sens un an auparavant, sous le titre de *l'Observateur du département de l'Yonne, journal des corps administratifs et judiciaires*, dont il avait paru alors seulement dix numéros, consacrés à une polémique qui tâchait d'être conciliante, mais dont la forme et le style avaient le tort d'être plus que raisonnablement ennuyeux, et qui s'était alors affaissé sous le poids de son insignifiance. Les nouveaux rédacteurs avaient plus de talent, plus de couleur, plus d'ardeur militante. Ils défendaient pied à pied le terrain, s'attachant habilement à dévoiler le fond de la pensée de leurs adversaires, à montrer en eux les partisans de l'ancien régime, qui voulaient renverser la république après avoir peut-être applaudi à sa fondation ; faisant d'incessants appels aux intérêts et aux passions du régime nouveau ; usant, du reste, des mêmes violences de langage, des mêmes licences de diffamation privée, opposant invectives à invectives, récriminations à

récriminations, avec une persévérance infatigable, quoiqu'avec moins d'habileté, de finesse, de talent et d'esprit. Pour essayer de rendre les armes égales, ils avaient aussi appelé la poésie à leur aide, et, aux chansons sarcastiques de Salgues, répondu par d'autres couplets. Si leur muse ignorait le trait fin et délicat d'Horace et les sévérités solennelles, mais toujours graves, de Juvénal, elle pouvait du moins se vanter que nul ne la surpassait en crudités amères, comme on pourra juger par le titre seul d'un de ces morceaux qui, je crois, n'a jamais été imprimé, et que j'ai trouvé annexé aux feuilles du journal, dans l'exemplaire qui est parvenu jusqu'à moi :

« Couplets patriotiques sur une compilation infâme, tirée
« de l'ordure pestilentielle de tous les égoûts de Paris, intitulée *Journal politique et littéraire*, rédigée par une
« bande infernale de chouans réfugiés à Sens. »

Cet échantillon de la polémique du temps suffit à expliquer pourquoi je crois devoir m'abstenir d'emprunter aucune autre citation textuelle, soit à l'un, soit à l'autre des partis.

Cependant, en dépit de cette résistance, la réaction allait son train dans l'Yonne. Elle avait triomphé encore en l'an V aux élections pour le Corps législatif. Mais le parti qui occupait le pouvoir à Sens ne s'en efforçait pas moins, par tous les moyens possibles, de retenir avec lui la masse des électeurs de la ville et du canton. Il avait compris que les fêtes publiques sont parfois un précieux instrument de popularité, et il n'avait garde de les dédaigner. Mais, pour que les fêtes émeuvent puissamment le public, encore faut-il qu'elles lui offrent de l'attrait, soit par les pompes d'une religion qui parle à l'âme en même temps qu'aux yeux, soit par la sé-

duction enivrante des arts, soit par la poésie des vieux souvenirs, soit au moins par le charme de la nouveauté et de l'imprévu. La municipalité ne s'épargnait ni aux séances décadaires, ni aux fêtes des anniversaires politiques, ni à celles que la loi d'alors avait créées, avec un rituel administratif passablement monotone, en l'honneur de certaines abstractions, comme la jeunesse, la vieillesse, l'agriculture, etc. Mais tout cela se suivait et se ressemblait, sans être ni bien émouvant, ni bien divertissant. Aller en cortège sur l'esplanade, au pied de l'arbre de la liberté, entendre l'agent municipal, monté sur l'autel de la patrie, débiter un discours bien ronflant sur les vertus républicaines, puis entonner un des trois ou quatre hymnes patriotiques auxquels se bornait le répertoire officiel, c'était très édifiant, sans doute, mais on avait vu cela tant de fois sans aucune variante, qu'il était bien permis de s'en lasser un peu, et rien ne dépopularise comme l'ennui. Les théophilanthropes étaient bien venus un jour apporter leur contingent de zèle ; mais on les avait sifflés avec tant d'ensemble à la première représentation, qu'ils n'osaient plus reparaitre.

Ces candides apôtres d'une religion nouvellement fabriquée s'étaient réfugiés dans le journal l'*Observateur*. Ils émaillaient sa polémique de leurs naïves homélies, dont le ton bonasse et emmiellé tranchait singulièrement sur le fonds bouillonnant de ses philippiques chauffées à blanc. Fort heureusement pour nos municipaux aux abois, un incident nouveau survint, qui pouvait servir de thème à une fête d'un nouveau genre, et ce n'était rien de moins que le passage à Sens de Esseïd Ali Effendi, ambassadeur de la Porte ottomane auprès de la République française, avec laquelle le Sultan n'avait jamais interrompu ses rapports diplomatiques.

Les instructions du Directoire exécutif enjoignaient aux administrateurs de le recevoir avec les honneurs dûs à sa dignité. Cela s'était fait ponctuellement, mais sans aucun apprêt extraordinaire, dans toutes les villes qu'il avait traversées et notamment à Auxerre, Joigny et Villeneuve-sur-Yonne. Mais à Sens il en devait être autrement, et l'on avait résolu d'y ressusciter, en l'honneur du diplomate turc, des solennités comme il ne s'en était pas vu dans la ville depuis le dernier passage d'une tête couronnée. Il avait fallu, pour cela, compulsier les vieux registres, retrouver l'ancien cérémonial, l'adapter aux circonstances nouvelles, combiner en conséquence de vastes préparatifs, et c'était là ce qui, le 23 messidor an V, tenait si fort occupés nos fonctionnaires municipaux. La garde nationale tout entière avait été mise sur pied, et comme elle ne comprenait que de l'infanterie et de l'artillerie, on avait arrangé, comme on avait pu, une cavalcade improvisée, qu'un document officiel, dont nous parlerons bientôt, appelle, un peu ambitieusement, la cavalerie bourgeoise, oubliant que cette dénomination aristocratique apporte une note passablement dissonnante dans l'harmonie démocratique de son style administratif. Les troupes de passage dans la ville, au nombre de trois compagnies, avaient été requises aussi pour escorter les autorités, et tous les habitants étaient invités à décorer de guirlandes et de feuillages les façades de leurs maisons.

Nous ne saurions mieux raconter toutes les magnificences qui furent alors exhibées aux yeux de la population, qu'en faisant des emprunts au texte du procès-verbal que rédigea le lendemain l'administration municipale et qui fut imprimé tout au long dans l'*Observateur*.

C'est à deux heures après-midi qu'un courrier, dépêché le

matin par la ville de Sens, y rentre pour annoncer l'arrivée très prochaine de l'ambassadeur. A son approche les grosses cloches de Saint-Etienne, que le procès-verbal appelle les « bourdons communaux », sont mises en branle et le « corps de cavalerie bourgeoise » s'avance, que dis-je ? il ne faut pas affadir le texte, *vole à sa rencontre*. Les compagnies de gardes nationaux font la haie, et l'on s'empresse d'accrocher aux portes et aux fenêtres des habitations les branches d'arbres et les guirlandes de fleurs. A trois heures la municipalité et les corps judiciaires, escortés de soldats, de tambours et de musique, arrivent à la porte de la ville, que l'on n'avait pas trouvé moyen de débaptiser et que l'on appelle seulement, dans le procès-verbal, la porte ci-devant Dauphine. Elle était ornée de feuillages surmontés d'un croissant et de six médaillons portant, en l'honneur de l'alliance franco-ottomane, des devises auxquelles, si l'on veut en croire ce que rapportait le lendemain le journal de Salgues, il manquait deux choses, de l'esprit et de l'orthographe. Là, après une salve de douze coups de canon, le président de l'administration municipale adresse à l'ambassadeur un discours que le procès-verbal officiel appelle « le « compliment d'usage, qui peignait en peu de mots les sentiments de considération du peuple sénonais envers la « Sublime-Porte. » L'ambassadeur n'entendait pas un mot de français, ce qui n'empêche pas le procès-verbal d'affirmer que les idées dont était composé ce discours parurent lui faire le plus grand plaisir. Le *Journal politique et littéraire* prétendait d'ailleurs, le lendemain, que c'était une longue amplification où il était fort question de liberté, d'égalité, d'unité et de fraternité, toutes choses fort belles, mais assez difficilement intelligibles pour un serviteur de Sa Hautesse.

Mais ici se place un épisode dont le récit exigerait beaucoup de délicatesse, et que, dans la crainte de ne pouvoir en parler avec assez de convenance, je crois ne devoir mentionner qu'en citant textuellement le naïf procès-verbal, qui l'exprime en ces termes :

« Douze jeunes citoyennes, vêtues en blanc et parées
« de fleurs et de rubans de toutes les couleurs, lui offrirent
« l'hommage des fleurs et des fruits de la saison dans des
« corbeilles décorées avec art et arrangées avec goût. Ce
« spectacle galant et inattendu fit sur l'ambassadeur une
« impression si vive qu'il en poussa un cri d'étonnement et
« d'admiration. »

Ici, je dois l'avouer, je suis tenté de croire que le procès-verbal, qui interprète à sa façon ce cri d'enthousiasme, s'est peut-être mépris sur sa véritable signification, et que le digne musulman, peu façonné encore aux mœurs de l'Occident, et qui se voyait reçu avec une pompe et des démonstrations qui ne s'accordaient jusque là qu'aux souverains, a pu croire que dans cette France, où depuis tant d'années on avait changé tant de choses, on se conformait maintenant, dans la réception que l'on faisait aux ambassadeurs étrangers, aux traditions de leur pays, et qu'adoptant, pour le fêter, les usages de l'Orient, on avait résolu de lui faire hommage d'une cargaison de belles esclaves circassiennes. Son cri d'étonnement et d'admiration n'était sans doute que l'expression de sa vive satisfaction pour ce somptueux cadeau.

Je serais injuste si je n'ajoutais ici que la bizarrerie singulière d'un pareil cérémonial avait été comprise par un grand nombre de familles, dont on avait sollicité en vain le concours à cette étrange représentation. Le *Journal officiel*,

qui publia le lendemain le procès-verbal administratif, y joignait, en effet, sous forme de réprimande, la curieuse note suivante :

« L'administration avait adressé les invitations les plus « honnêtes à plusieurs demoiselles *comme il faut*. (Ces « trois mots sont soulignés dans le texte et non sans intention). Elle avait cru que, ne s'agissant ni d'une *décade*, « d'une *fête nationale* (autres mots soulignés), mais de la « réception d'un ambassadeur étranger, elles se seraient « plu à embellir la fête de leurs grâces et de leurs vertus. « Point du tout, il est survenu ce jour-là entre elles une « espèce d'épidémie subite. L'une avait un mal de tête violent ; l'autre un mal de gorge affreux ; celle-ci avait des « vapeurs ; celle-là la jaunisse ; cette autre une autre maladie. Plusieurs n'avaient plus d'habilllements blancs ; « d'autres avaient oublié de les faire passer à la lessive ; « quelques-unes les avaient serrées dans des malles pour « un voyage indispensable. »

Tant de circonspection au milieu de ces abstentions et le soin de chercher pour ces refus des excuses plausibles peignent assez bien l'esprit de l'époque et la terreur qu'inspiraient encore aux familles bourgeoises de récents et sinistres souvenirs. Il n'y eut, selon le témoignage de la même note, qu'une seule personne, une dame d'un faubourg, qui, à la manière franche que Molière prête à la femme du bourgeois gentilhomme, osa dire leur fait aux envoyés de la mairie dans un style qu'ils appellent « grossier et indécent », et les reprendre sur « l'impudence qu'ils avaient eue de jeter les yeux sur sa fille pour une pareille mission. »

Elle était assez délicate, en effet, cette mission, puisqu'on lit dans la suite du procès-verbal, qu'arrivé dans son hôtel,

le galant Effendi, qui y avait été suivi par les douze jeunes filles, « parut trouver de l'agrément dans la société du beau « sexe; qu'il fit l'accueil le plus flatteur aux jeunes demoiselles et leur offrit des fleurs et des dragées ». Et plus loin, « que pendant le diner, auquel assistait un cercle de « femmes parées avec élégance, il offrit encore des sucreries « aux jeunes citoyennes qui lui avaient offert à son entrée « des fleurs et des fruits. »

Décidément la dame du faubourg avait raison et la démarche imposée à ces jeunes personnes était terriblement hasardeuse.

Le procès-verbal poursuit le récit de la fête. L'ambassadeur, avant de s'asseoir au banquet préparé par la municipalité, avait voulu faire une visite à la magnifique cathédrale de St-Etienne; il avait admiré les sons majestueux de l'orgue et contemplé avec intérêt le mausolée du dauphin, donnant ainsi une leçon indirecte au vandalisme de l'époque, et protestant implicitement par sa curiosité respectueuse contre le mépris des grandes œuvres de l'art et le dénigrement des vieux souvenirs. Le soir il se rend sur l'esplanade au milieu des illuminations avec l'administration municipale, et toujours, selon le procès-verbal, « avec un cortège nombreux « de femmes et de jeunes citoyennes ». On lui fait admirer là l'autel de la patrie avec la statue de la liberté qui, selon les sarcastiques récits de Salgues, n'était autre qu'une statue de sainte Cécile, volée au lutrin de l'ancienne maîtrise du Chapitre. La journée se termine par un feu d'artifice, et le lendemain il reçoit à son départ les mêmes honneurs que la veille. Le procès-verbal, qui avait entremêlé son récit du premier jour de la description des cris, de la gaieté, de l'enthousiasme inexprimable, raconte avec le même entrain

les adieux et la tristesse de la séparation, et il revient en terminant sur la pompe et l'éclat de cette belle fête qui, dit-il, « reçut particulièrement du concours et de l'empressement du beau sexe le caractère aimable et gracieux qui le « distingue. »

Comme il n'ajoute pas que l'ambassadeur emmena avec lui les « douze jeunes citoyennes », nous devons croire qu'elles seront demeurées à Sens, où elles auront continué à montrer leur empressement aux fêtes publiques dont elles étaient le plus bel ornement.

Leur situation était si délicate que le *Journal politique et littéraire* n'osa pas même y faire allusion. Mais il prenait sa revanche sur le mauvais goût des décors, sur l'éloquence frelatée des discours officiels, sur le personnel mêlé du banquet et les vulgarités de langage des municipaux, que le vin de la côte de Paron avait mis en belle humeur et qui poursuivaient sans cesse de leurs familiarités triviales celui qu'ils appelaient « le citoyen ambassadeur. »

Tout cela était très vif et très spirituel. Mais la fête n'en produisit pas moins l'effet attendu. En vain le journaliste alla-t-il fouiller dans les budgets et les comptes pour en signaler le désordre et le gaspillage. La réception d'Esséïd Ali Effendi avait fait reverdir avec éclat la popularité des administrateurs, et, quand allait venir le jour de l'élection, ils devaient être renommés à une triomphante majorité.

Mais quelques jours après, le coup de tonnerre du 19 fructidor venait briser la majorité de la représentation nationale. Les chefs du parti de Clichy étaient exilés, emprisonnés, déportés. Les églises, que depuis deux ans on avait rendues au culte, étaient de nouveau fermées, les clubs rouverts et la presse baillonnée. Une loi dictatoriale portait

que les journaux et les presses qui les imprimaient étaient mis pendant un an sous l'inspection de la police, qui pourrait les supprimer.

La municipalité de Sens n'y mit pas de retard. Elle prit sur-le-champ un arrêté pour proscrire comme contre-révolutionnaire le *Journal politique et littéraire* et mettre en outre sous le scellé les presses de son imprimeur, « parce
« que, disait-elle, il est à présumer que cette imprimerie
« dévouée à Clichy avait vomie dans le sein de cette com-
« mune ces libelles anonymes, ces placards incendiaires
« affichés sur nos murs, qui provoquaient les citoyens à la
« guerre civile et à l'assassinat des républicains. »

On ne s'en tint pas là. Un procès criminel fut intenté au directeur et à l'imprimeur de cette feuille. Mais la poursuite fut arrêtée par un verdict du jury d'accusation, qui déclara qu'il n'y avait lieu à suivre.

L'*Observateur du département* avait, comme on le pense bien, applaudi aux persécutions dont était frappé son confrère. Il fulmina avec emportement contre ce qu'il appelait la complicité criminelle des jurés sénonais. Son parti prit d'ailleurs une terrible revanche contre le rédacteur du petit journal, et le président de l'administration municipale de Sens, porté par le coup d'Etat à la présidence du tribunal criminel du département, se donna la satisfaction de condamner à la déportation l'écrivain audacieux qui lui avait fait une si rude guerre, mais qui, heureusement, échappa par la fuite à cette inexorable sentence.

On lit, en effet, dans le numéro du 5 pluviôse an VI, de l'*Observateur* :

« On dit que monsieur (le mot de monsieur est dans sa pensée une grosse injure ; aussi le met-il en toutes lettres),

os. hist.

6

« que monsieur Salgues, ancien coopérateur du *Journal politique et littéraire*, vient d'être condamné par contumace par le tribunal criminel de l'Yonne à la déportation. « Nous insérerons son jugement dès qu'il nous sera parvenu. »

On pourrait croire que la victoire de son parti avait adouci l'aigreur virulente du langage de l'*Observateur*. Elle n'avait, au contraire, qu'exalté la violence de ses passions. Ce n'est pas sans une impression pénible qu'on voit, à sa lecture, tout ce que contenaient de haine et de fureur les ressentiments politiques de cette triste époque. Ses derniers numéros sont remplis de menaces, d'anathèmes et de dénunciations contre les hommes du parti vaincu, sur lesquels il appelle les vengeances les plus impitoyables. Il ne survécut pas longtemps à sa victoire, et quelques jours après la publication de l'article que nous venons de transcrire, il mourait à son tour. Était-ce faute d'abonnés, ou d'un accès de fièvre chaude ? Son dernier article est une dénonciation furibonde contre un digne prêtre qui a survécu quarante ans à cette époque de discordes, et dont la mémoire est encore vénérée dans le pays pour les grands et précieux services qu'il a rendus avec tant de désintéressement à l'instruction publique dans son établissement de Villethierry, l'abbé Veluard, qui, caché alors par le dévouement de ses anciens paroissiens, avait échappé jusque-là à la déportation.

Détournons nos regards de ce triste et honteux spectacle. Mais gardons-nous de croire que tous les hommes du régime nouveau tombaient dans de pareils excès. Les deux partis comptaient en nombre égal des cœurs droits et honnêtes qui n'étaient animés que de l'amour du bien public. Mais les uns, ne se préoccupant que des intérêts de l'ordre et de la

sécurité universelle, voyaient le salut du pays dans le rétablissement de la vieille monarchie qui depuis tant de siècles avait fondé et développé la prospérité de la France. Les autres, passionnés avant tout pour les grands principes de 1789, la suppression des privilèges et la liberté, ne les jugeaient compatibles qu'avec la forme républicaine et combattaient avec une infatigable ardeur pour le maintien de l'édifice élevé en 1792. Aucun de ces deux partis n'avait été pur de crimes et d'excès. Des deux côtés les gens de bien en avaient horreur, mais des deux côtés aussi ils avaient le tort de ne manifester hautement cette horreur que pour les excès et les crimes du parti opposé.

La France n'a cessé depuis de tendre vers la conciliation de ces principes divers qui sont indispensables à la vie des sociétés modernes, l'ordre, la liberté civile et religieuse et l'égalité devant la loi. Et l'histoire, tout en flétrissant, sans distinction de partis, les excès et les crimes, doit honorer les efforts de tous ceux qui ont contribué à fonder, affermir et développer ces grands et inappréciables bienfaits.

UN

CHAPITEAU GALLO-ROMAIN DU MUSÉE D'AUXERRE

Par M. A. CHALLE.

(Séance du 21 mai 1871.)

Le musée lapidaire d'Auxerre possède, entre autres richesses, un monument aussi rare que curieux. On visiterait bien des collections d'antiquités avant d'en trouver un semblable. Nous n'en connaissons pas en France. C'est un chapiteau gallo-romain, qui porte sur chacune de ses quatre faces des figures sculptées. On connaît quelques exemples de personnages sculptés à la base des colonnes. La célèbre colonne de Cussy en est un très remarquable. On cite aussi, comme une grande rareté, l'existence d'une figure symbolique, celle de la Victoire, sculptée sur une des faces d'un chapiteau antique, celle qui correspond à la façade d'un édifice à colonnade. Mais, quant à des figures sculptées sur les quatre faces du chapiteau, il faut descendre jusqu'au onzième siècle pour en trouver des spécimens. Ils sont alors si nombreux qu'ils deviennent, non une exception, mais comme la règle générale. Il est probable pourtant que l'architecture romane avait emprunté ce détail d'ornementation à quelques modèles, presque tous disparus aujourd'hui, de l'art romain.

Notre chapiteau est en pierre calcaire et d'ordre corinthien ; son abaque est bordé d'une fine torsade, et au-dessous sont creusés des traits cunéiformes presque verticaux, dont la pointe est cependant légèrement inclinée de chaque côté vers le centre ; sa hauteur est de 60 centimètres, et son diamètre inférieur, à la naissance de la colonne, de 45. Du milieu des feuilles d'acanthé sort gracieusement à chaque face un personnage manifestement hiératique.

Le premier, jeune et imberbe, est coiffé du pétase sans ailes et porte un caducée de la main gauche. La main droite a disparu. Elle tenait sans doute la bourse symbolique. A ces caractères on ne peut méconnaître le dieu des arts et du commerce. Il n'y a pas à s'arrêter à l'absence d'ailes à sa coiffure. Montfaucon (*Antiquité expliquée*) reproduit, dans les planches 69 et 72 du tome 1^{er}, deux bustes de ce dieu, dont le bonnet est sans ailes, et il fait remarquer qu'on le trouve ainsi ailleurs, quoique rarement, et, par exemple, dans le beau Mercure du Trésor palatin du cabinet de Madame.

Comme cette première figure nous offre un dieu du paganisme, il en faut conclure que celles des autres faces ne doivent sans doute représenter que des Dieux.

Le second personnage est un guerrier revêtu de son armure et dont la face est malheureusement brisée. Il porte un collier en torsade, et sur la poitrine un médaillon de forme ronde, insigne militaire désigné sous le nom de phalère dans nombre d'auteurs grecs et romains, et que l'on trouve fréquemment sur des bustes antiques de soldats (4).

(1). Voir sur ce sujet M. de Longpérier, *Revue Numismatique* de 1848, p. 85, et M. Dognée dans le compte-rendu de la 34^e session du Congrès archéologique de France, p. 29.

Son bras gauche soutient un vaste bouclier de forme elliptique, présentant au centre un orbe inscrit dans un losange très allongé. La main droite qui manque tenait sans doute une arme. Mais le Dieu de la guerre se révèle assez dans ce qui reste de l'ensemble primitif de cette figure.

La troisième figure est celle d'un personnage entièrement nu, à l'exception de l'épaule gauche sur laquelle retombe une draperie. La face est également brisée, et l'on ne peut voir si elle était jeune ou vieille, imberbe ou barbue. Le bras gauche manque aussi. Mais de sa main droite il tient une haste dont le haut repose sur son épaule et d'où sortent verticalement des flammes ondoyantes. Des observateurs peu attentifs y avaient vu la foudre et en avaient conclu que le personnage était le Dieu du tonnerre. Mais un examen plus sérieux montre que ce n'est qu'un flambeau, accessoire suffisamment caractéristique, et qui évidemment est l'attribut symbolique du Dieu de la lumière.

La dernière figure est celle d'une femme, dont le sein parfaitement modelé indique la jeunesse. Elle est vêtue d'une tunique sans manches, retenue par une ceinture. Ses bras sont ornés de bracelets au-dessus des poignets, et de chaque main elle tient de petites gerbes ou faisceaux d'une plante dont la feuille ressemble exactement à un fer de flèche. Trois des feuilles de la gerbe tenue par la main droite s'étalent sur la volute du chapiteau. De la gerbe de la main gauche trois feuilles s'épanouissent en haut sur le sein, et trois autres en bas sur les plis de la robe. Il ne reste qu'une de celles-là, mais on voit la trace des deux autres. Cette plante, sur laquelle les botanistes ne peuvent se méprendre, est la sagittaire, qui croît sur les bords des eaux stagnantes des forêts, et est ainsi nommée de la forme de ses feuilles.

La sculpture a reproduit, avec une grande vérité, non seulement cette forme, mais le port et la physionomie de la plante, telle qu'on la voit sortir du bord des flaques marécageuses (4).

Les trois formes de flèches étalées sur la volute avaient paru à un archéologue peu clairvoyant représenter un trident, et, de la jeune fille au sein nu et si bien arrondi il avait fait un Neptune. Cette grossière erreur, qui a été pourtant imprimée, ne résiste pas au plus simple examen. Nous avions d'abord été porté à penser que c'était peut-être la divinité topique de l'Yonne, Icauna, dont, au siècle dernier, on a retrouvé un autel votif portant une inscription que Lebeuf nous a conservée. Mais, après une étude attentive, il nous paraît difficile de méconnaître, dans cette vierge tenant dans ses mains la plante des bois marécageux qui darde vers le ciel ses feuilles en fer de flèche, la déesse des forêts et de la chasse. Celle-ci n'était pas toujours représentée avec son arc et son carquois. Dans deux figures de la planche 79 du tome 4^{er} de Montfaucon elle tient seulement un rameau à la main.

Le Dieu du commerce et des arts, le Dieu de la guerre, celui de la lumière et la déesse des forêts et de la chasse, étaient, sous les noms de Mercure, Mars, Apollon et Diane, adorés dans la religion que Rome avait empruntée à la Grèce. Mais le culte des Gaulois comprenait certaines divinités si rapprochées, par la puissance et l'action qu'ils leur attribuaient, des divinités de l'Olympe, que les Romains crurent y reconnaître leurs propres Dieux. Entre Teutatès et Mercure, Bel et Apollon, Hésus et Mars, Arduinna et Diane, Taranis et Jupiter, ils voyaient assez peu de différence.

(2) Planche III.

« Les Gaulois, dit César (*Commentaires*, liv. VI, § 47)
 « honorent surtout le dieu Mercure. Il y en a plusieurs simu-
 « lacres. Ils rapportent qu'il est l'inventeur de tous les arts,
 « qu'il préside aux chemins et qu'il a une grande puissance
 « sur les profits et les marchandises du commerce; après lui
 « ils vénèrent Apollon, Mars, Jupiter et Minerve. Ils leurs
 « donnent à peu près les mêmes attributs que les autres na-
 « tions (1). »

Diane, dont il n'est pas fait mention dans ce passage, est identifiée, dans des inscriptions citées par Montfaucon, avec Arduinna, déesse topique des forêts de la Gaule. Il donne, dans la planche 17 du t. 1^{er}, un bas-relief au-dessous duquel sont gravés les noms de cinq divinités gallo-romaines qui y figurent. La première est Arduinna. Et il relate, d'après Gruter, une inscription sépulchrale d'un prêtre de Diana Arduinna.

Il n'y avait pourtant entre le polythéisme romain et celui de la Gaule que des analogies plus ou moins rapprochées. Les noms différaient, aussi bien que les traits des idoles et le culte qui leur était consacré. Ces traits et ce culte étaient, dans chacune des deux nations, en rapport avec l'état des mœurs et le degré plus ou moins avancé de la civilisation. Avant la conquête romaine les divinités gauloises étaient toutes altérées de sang humain, et en recevaient

(1). Deum maxime Mercurium colunt, hujus sunt plurima simulacra, hunc omnium inventorem esse artium ferunt, hunc viarum ætque itinerum ducem, hunc ad questus pecuniæ mercaturasque habere vim maximam arbitrantur, post hunc Apollinem et Martem et Jovem et Minervam, de his eandem ferè quam reliquæ gentes habent opinionem.

d'horribles sacrifices. Nous lisons dans Lucain (*Pharsale*, chant 4^{er}, § 47) :

Et quibus immitis placatur sanguine diro,
Teutates, hærens que feris altaribus Hesus
Et Taranis, Scythiæ non mitior ara Dianæ.

M. Amédée Thierry (*Histoire des Gaulois*, t. II, p. 76) fait d'ingénieuses remarques sur cette théogonie de la Gaule et sur ses rapprochements avec le culte romain.

« L'adoration immédiate de la matière brute, des phénomènes et des agents naturels, pierres, arbres, vents, lacs, rivières, tonnerre, soleil, fit place, avec le temps, à la notion abstraite d'esprits ou de divinités réglant ces phénomènes, imprimant une volonté à ces agents. De là Tarann, esprit du tonnerre, Vosège, déification des Vosges, le Dieu Pennin, des Alpes, la déesse Arduinna, de la forêt des Ardennes ; de là le génie des Arvernes, la déesse Bracte, etc.

« Par un degré d'abstraction de plus, les forces générales de la nature, celles de l'âme humaine et de la société furent aussi déifiées. Tarann devient le Dieu du ciel, le moteur de l'univers, le juge suprême qui lançait sa foudre sur les mortels. Le soleil, sous le nom de Bel et de Belen, fut une divinité bienfaisante qui faisait croître les plantes salutaires et présidait à la médecine. Heus ou Hesus, malgré son origine druidique, prit place dans le polythéisme gaulois comme Dieu de la guerre et des conquêtes. Le génie du commerce reçut aussi les adorations des Gaulois sous le nom de Teutatès, inventeur de tous les arts et protecteur des routes. Enfin le symbole des arts libéraux, de l'éloquence et de la poésie fut déifié sous la figure

« d'un vieillard, armé comme l'hercule grec de la massue
« et de l'arc, mais que ses captifs suivaient gaiment, atta-
« chés par l'oreille à des chaînes d'or et d'ambre qui sor-
« taient de sa bouche. Il portait le nom d'Ogmios. On
« voit qu'avec de légères différences c'était l'olympé des
« Grecs et des Romains presque complet.

« Des rapports si frappants ne furent pas sans étonner
« les observateurs romains, et César tout le premier, qui re-
« trouvaient en Gaule leurs Dieux. La ressemblance se
« changea presque en une entière identité lorsque la Gaule,
« soumise à la domination de Rome, eut subi quelques
« années seulement l'influence des idées romaines. Alors le
« polythéisme gaulois, honoré et favorisé par les empereurs,
« après un règne brillant, finit par se fondre dans le poly-
« théisme de l'Italie. »

Il nous paraît évident que c'est à cette époque de fusion qu'il faut rapporter notre chapiteau symbolique, dont le style élégant et correct ne permettrait pas d'ailleurs de lui assigner une date postérieure à la fin du second siècle. Il est donc précieux à ce nouveau titre, comme expression de l'alliance des deux cultes, dans leur réunion, sous les mêmes emblèmes, en une seule et même théogonie.

Il est plus difficile de savoir à quel genre de monument appartenait cette œuvre d'art et la colonne qui la portait ; faisaient-elles partie de la colonnade d'un temple ou de tout autre édifice public ? Dans ce cas la pensée de symbolisme se poursuivait nécessairement, dans la même forme et sur d'autres colonnes, par les figures d'autres divinités des deux cultes, assimilées entre elles, Tarann et Jupiter, Minerve et la divinité gauloise de l'industrie, Ogmios et son analogue dans le culte romain ; et elle pouvait se compléter par la

figuration des dieux ou génies topiques ou locaux, au premier rang desquels se plaçait, sans doute, Icauna, la divinité de la rivière qui, prenant sa source dans le *pagus Autissiodorensis*, en parcourait tout le territoire. Un tel édifice eût été comme le panthéon du vieil *Autessiodurum*.

Ou bien la colonne était-elle isolée, comme celle de Cussy, qui, avec les figures des divinités qu'elle porte sur son piédestal, s'élève dans un lieu désert ; ou comme les colonnes Trajane et Antonine, qui, érigées sur des places publiques, ne portent que des bas-reliefs ? Ce pouvait être alors un monument spécial de consécration ou de commémoration. Mais rien ne vient appuyer les conjectures que l'on pourrait émettre au sujet de l'une ou l'autre de ces deux destinations. Et c'est à un autre point de vue, et quelle qu'ait été sa destination, que notre chapiteau présente un si haut intérêt archéologique.

UN
RETABLE DU MUSÉE LAPIDAIRE D'AUXERRE.

Par M. A. CHALLE.

(Séance du 21 mai 1871).

Le grand autel de l'église conventuelle de Crisenon était orné d'un retable en pierre, contenant, en huit tableaux sculptés, les principaux faits de la naissance et de l'enfance de Jésus-Christ, savoir :

L'Annonciation ;

La Visitation de sainte Elisabeth ;

La Naissance dans l'Étable ;

La Visite des Bergers ;

L'Adoration des Mages ;

Un sujet, dont le tableau a disparu ; ce devait être, ou la Circoncision, ou plutôt, selon nous, le Massacre des Innocents, qui offrait plus de ressources à l'art ;

La Présentation au Temple ;

Le Voyage en Égypte (1).

Après la suppression du monastère, les débris de ce morceau de sculpture furent transportés au château de Trucy,

(1) Planche II.

où on les employa dans un balcon. Lors de la démolition de ce balcon, il furent donnés à M. Bernard, curé de Saint-Eusèbe d'Auxerre, qui s'en servit pour modèle d'un devant d'autel. Le marbrier dans l'atelier duquel avait été exécuté ce dernier travail, les y conserva, et c'est là qu'ils furent recueillis par M. le docteur De Smyttère, qui en a fait don à notre musée.

Quatre de ces tableaux subsistent en entier. Le troisième et le huitième sont seulement un peu écornés. Le quatrième est aux deux tiers détruit. Mais la figure qui en reste indique suffisamment le sujet.

Ces débris, qui, dans l'état actuel, sont divisés, pourraient être réunis et soudés, en laissant un vide pour le tableau disparu, de manière à présenter dans son ordre l'ensemble de la composition, et nous nous permettrons de recommander cette amélioration aux soins éclairés de M. le Conservateur.

L'œuvre serait, selon le catalogue, du ^{xiv}^e siècle. Peut-être y pourrait-on trouver plus exactement le caractère de la sculpture du ^{xv}^e. En tous cas elle est due, sans doute, à l'un des imagiers qui ont sculpté les tableaux du grand portail de la cathédrale d'Auxerre, car le style se rapproche beaucoup de celui de ces tableaux. Quoiqu'elle ait beaucoup souffert dans les vicissitudes qu'elle a subies, et que beaucoup des figures soient usées et en partie effacées, on peut trouver encore, dans la composition des divers sujets, dans l'attitude des personnages, et dans l'expression de quelques têtes, le cachet d'un remarquable talent. Le peu qui reste du tableau de la Visite des Bergers, un personnage debout, la main levée et le doigt étendu, exprime admirablement ce verset de saint Luc :

« S'étant donc hâtés d'y aller, ils trouvèrent Marie et

« Joseph et l'enfant couché dans une crèche, et l'ayant vu,
 « ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été dit tou-
 « chant cet enfant. »

M. Eugène Daudin, qui se propose de dessiner, pour illustrer le catalogue du musée lapidaire, les morceaux les plus précieux de cette collection, a commencé par la reproduction que je mets sous vos yeux des fragments de ce rétable, et vous pouvez juger, par ce premier dessin, du talent et du soin qu'il apporte à cette reproduction ; sa planche nous offre les fragments dans l'ordre où ils sont placés aujourd'hui. Ainsi le cinquième tableau, qui est l'Adoration des Mages, se trouve placé le dernier, ce qui nuit à l'effet de l'ensemble. Mais il a dû se conformer dans son dessin à la place occupée aujourd'hui.

On peut voir dans une des chapelles de l'église St-Eusèbe la copie de ce rétable, que M. Bernard a fait sculpter et lithochromier. Elle est assez exacte. Mais l'exécution des figures, qui laisse beaucoup à désirer, est à une énorme distance de l'original. Le sujet de la Circoncision, par lequel a été remplacé le tableau disparu et où l'artiste manquait d'un modèle, est d'un naturalisme si vulgaire, qu'on pourrait le prendre pour une caricature.

Voici encore des dessins qu'a faits M. Daudin de deux de nos monuments épigraphiques, la curieuse tombe de Robert Foucher, qu'il va décrire dans une notice spéciale, et la pierre fondamentale de l'église de Saint-Loup d'Auxerre, démolie pendant la Révolution. Vous jugerez par là de l'intérêt qu'offrirait l'œuvre entière de cette illustration.

DALLE FUNÉRAIRE DE ROBERT FOUCHER

Par M. Eug. DAUDIN.

(Séance du 21 mai 1871.)

En offrant à la Société des sciences la gravure de la pierre tumulaire de Robert Foucher (1), reproduction qui pourra trouver sa place dans l'intéressant catalogue de notre Musée lapidaire, je crois pouvoir ajouter quelques renseignements à la notice publiée par M. Chérest.

« Nous n'avons », dit l'auteur, qui écrivait en 1869, « aucun détail sur Robert Foucher. » Mais M. Quantin, dans le vaste résumé historique qu'il intitule *Histoire des Rues d'Auxerre*, (Annuaire de l'Yonne de 1870), cite, à propos de l'église Saint-Eusèbe, un certain M^e Robert Foucher, notaire royal, qui, en 1509, intervint dans un accord entre les religieux et les fabriciens de cette paroisse. L'inscription de la tombe place la mort de Robert Foucher à la date du 3 janvier 1532. Il y a toute probabilité que le défunt était notaire et paroissien de Saint-Eusèbe. L'origine du monument le dit assez, puisque la dalle provient de cette église.

Il est une autre importance que je me plais à attacher à ce monument : c'est la perfection achevée, au point de vue

(1) Planche I.

littéraire, de son inscription. Je la rappelle, en français aussi moderne que possible, sans y rien changer :

Je suis Robert Foucher,
Que la mort vint toucher
Selon droit de nature ;
Tout nu me faut marcher,
En étendant ma chair
Qui gît en pourriture !
Rien n'ai fors pour armure :
Foi, baptême, mérite,
Et la passion dure
De Jésus *qui est sûre*.
Pour me sauver tout quitte,
Quelqu'oraison petite

Donnez-moi mes amis.
Votre fin est écrite
Par la mort qui vous cite
Au point où Dieu m'a mis.
Mil-cinq cent-trente-deux,
Troisième de Janvier !
Au dard très-furieux
De la mort — obvier
Ne sut le trépassé
Qui ci-gît sous la lame ! —
Quiescat in pace
Et avec Dieu soit l'âme !

Au seizième siècle, à cette époque où la langue française se débrouillait à peine, ce petit chef-d'œuvre poétique mérite une mention d'honneur. Les seize premiers vers, à quatre rimes redoublées ; le soin de la versification jusque dans l'insertion des dates ; les enjambements hardis ; les inversions, un peu latines peut-être, mais gracieuses ; tous ces caractères rendent réellement précieuse cette petite poésie, transition heureuse du *romancero* à la poésie moderne. La richesse des rimes rendrait jaloux un littérateur, même coloriste ; Musset eût admiré la mesure des charmants vers qui commencent ainsi :

Pour me sauver tout quitte ;
Et Sainte-Beuve eût jaloué la frappante image :
Qui ci-gît sous la lame ! ...

Sans entrer dans l'examen grammatical que notre poésie supporterait victorieusement, il faut noter deux fautes qui, je me hâte de le dire, n'en étaient pas alors, par exemple l'hiatus dans le dernier vers : Et avec Dieu soit l'âme. Le *et*

se prononçait comme en latin. Quant à l'autre, il échappait par l'élision, et il est bon de noter que ces élisions se sont continuées dans Racine, dans Lafontaine et jusque chez M. de Voltaire. Sa *Mort de César* finit, assez platement, par ces vers :

Entraînons-le à la guerre ; et sans rien ménager
Succédons à César en courant le venger.

Que Messieurs de la Comédie Française prononçaient :

Entraînons l'a la guerre....

La notice de M. Chérest nous signale une descendance de Robert Foucher. Evidemment il appartenait à une famille distinguée et à une société lettrée. Le défunt aurait-il rédigé son épitaphe en même temps que son testament ? C'est aller un peu loin dans la conjecture ; mais cela n'a rien d'impossible. On ne peut, en toute équité, refuser à l'auteur de cette légende funéraire un esprit facile et une brillante érudition. Il n'y a, dans le texte de l'épitaphe, rien de monastique, et surtout rien de commun.

L'image de la Mort, gravée au bas de l'inscription, se ressent aussi de cette liberté d'allures que le seizième siècle apportait dans les arts comme dans les lettres. C'était alors que pénétraient en France les compositions d'Albert Dürer, de Lucas Kranach, de Holbein. La Mort prenait une physionomie grotesque, satirique ou terrible dans les *Danses macabres*. La physionomie du squelette sculpté au bas de la dalle tumulaire de Robert Foucher a une expression sarcastique, un rictus, qui, si l'on considère le blason qu'il semble contempler, montre l'inanité des orgueils et des jouissances de ce monde.

DIVINITÉS TUTÉLAIRES GALLO-ROMAINES.

Par Eug. DAUDIN.

(Séance du 2 Mai 1871).

Trois des bas-reliefs de la collection lapidaire de notre musée m'attachent spécialement (1), aussi bien à cause de leur travail relativement élégant, que parce qu'ils rentrent dans une catégorie beaucoup moins nombreuse que celle des cippes et des tombeaux : la section des monuments du culte local, des divinités du foyer. Je verrais difficilement une attribution funéraire à ces curieuses sculptures, et, dans ce cas encore, faudrait-il supposer une chapelle, un hémicycle quelconque, un autel enfin, au-dessus duquel fussent posés ces personnages de moyenne dimension (2), que j'ai reproduits pour notre bulletin. J'ai l'honneur d'ajouter à mes gravures quelques observations que je verrais avec plaisir discutées ou combattues.

(1) Voir planche V.

(2) Le plus grand de nos modèles ne mesure que 0,43 c. de hauteur sur 0,54 c. de largeur. A ce propos, je ferai remarquer que les dimensions indiquées par le Catalogue sont souvent erronées. Il sera facile de les rétablir, par les dessins ici reproduits, l'échelle de proportion étant précisée.

Tout d'abord, j'accorderai l'antériorité à ces monuments sur les sculptures dégénérées dont le musée offre quelques échantillons. Je ne vois guère que le monument de *Jucunda*, dont le dessin est ici reproduit (pl. IV), qui se rapproche de ce type ; et encore l'assimilation est-elle imparfaite, le faire des mains et des draperies étant beaucoup moins satisfaisant. Cette affirmation se trouvera corroborée, je l'espère, par la suite de cette notice, où j'essaierai de faire saisir l'importance du procédé artistique de nos modèles et surtout la présence d'objets qui nous reportent au temps de la classique Pompéïa, la nécropole et le berceau, pour nous, de l'histoire figurée des Romains.

Le premier et le plus important de nos bas-reliefs représente deux personnages assis sur une sorte de *bisellium* orné de draperies. La figure de droite est celle d'un homme négligemment enveloppé dans une étoffe qui laisse à nu la poitrine, le bras et la jambe du côté droit. Son corps est décapité, ainsi que celui de l'autre acteur. C'est la règle à peu près générale pour les statues qui ont traversé les temps barbares. Le second personnage est une femme, richement drapée dans sa *tunica*, recouverte de la *palla*, signe distinctif des déesses ou des femmes appartenant aux classes patriciennes. Ici, la *palla* n'est pas relevée aux hanches, ce qui arrive lorsqu'elle doit recouvrir la poitrine, comme, par exemple, dans les statues des chasseresses, qui ne portent pas la longue tunique de dessous. Les draperies sont traitées dans ce groupe avec une véritable science du dessin et ont une tournure tout à fait magistrale. Elles se ressentent encore de la grande école grecque.

Lorsque j'admets que les deux images ici représentées sont celles de divinités protectrices, de dieux assimilables aux

lares et aux pénates, je n'entends pas que ces types soient ceux de chefs de l'Olympe. La place de ceux-ci était dans les temples, et le rôle tutélaire de ce que j'appellerais presque des *intercesseurs*, convenait mieux à la modestie du culte privé. Le christianisme a retrouvé sous toutes les formes cette dévotion populaire et s'en est emparé en la modifiant.

Ici, je reconnatrais les divinités patronnes de la moisson et de la vendange, non pas Bacchus et Cérès, dont les attributs, pampres, thyrses, faucille, manquent absolument ; mais des génies locaux, patrons de ces cultures.

L'homme avance le bras droit ; tenait-il une coupe, un raisin ? La main manque et les suppositions sont inutiles. En s'en tenant aux autres caractères, il reste une définition suffisante. En effet, le pied gauche de cette figure s'appuie sur une *outré* rebondie liée au col, lequel est muni d'une colle-rette de cuir découpé destinée à donner plus de résistance à cet orifice par lequel, la ligature étant enlevée, le vin était distribué dans les coupes. La forme triangulaire du fond de l'*outré* est très discernable dans la sculpture et ne peut laisser aucun doute sur cet objet. On voit, dans la gravure, l'une des sections concaves déterminées par la couture des peaux formant ce récipient. Un autre détail de la figure nous montre, maintenu sur la cuisse du personnage par sa forme curviligne, un *rythium*, — le *rython* des Grecs, — terminé par le mufler d'un ruminant dont les oreilles s'adaptent au col, et des lèvres duquel s'écoulait le liquide. Cet ustensile, bien connu, me semble ici d'un certain intérêt : il est de la bonne époque, de l'âge de bronze et d'ivoire. Les nombreux échantillons conservés au musée de Naples sont identiques à celui-ci dans leur forme. Anthony Rich en a reproduit un,

de l'époque primitive, qui peut avoir une longueur de cinquante centimètres. C'est la dimension approximative du nôtre. Ces caractères suffisent-ils à corroborer l'opinion que j'émetts sur le rôle de protecteur des vendanges que j'attribue à ce personnage ? L'examen de la figure de la femme semble la confirmer.

Celle-ci, drapée, comme on l'a vu, avec une rare élégance, tient de la main gauche légèrement élevée au-dessus du genou, la partie inférieure d'une corne d'abondance. La main est très belle de mouvement, quoique l'index, qui venait s'étendre sur la pointe de l'objet, ait été mutilé. Les limites du Bulletin ne permettent malheureusement pas la reproduction de détails, si utiles pourtant dans l'examen des œuvres antiques. Ici, la corne d'abondance suit la flexion gracieuse du bras et venait s'épanouir dans la partie brisée de la pierre. La gravure ne reproduit donc cet objet qu'en raccourci et n'en peut suivre le contour onduleux. Mais, avec M. Chérest, qui y reconnaît cet attribut, et avec tous les archéologues qui pourraient étudier l'original, je ne présume pas qu'il y ait à en discuter le type. Qu'on n'y voie surtout ni un fuseau ni une quenouille, ni un sceptre : ces doutes ne subsisteraient pas s'il m'était possible de donner un profil explicatif. J'entre donc dans ces développements pour ne pas favoriser une supposition que la tournure du modèle pourrait motiver par suite d'une illusion de perspective.

Le pied droit de la statue s'appuie sur un disque dans lequel je n'hésite pas à reconnaître une meule, — la *mola manuarum*, — en tout semblable, de dimensions et de forme, à celles conservées dans nos collections. La partie antérieure de cet instrument, qui dépassait la plinthe supportant le groupe, a été brisée ; mais les caractères sont encore très

appréciables. En considérant la présence de cette corne d'abondance, dont l'épanouissement devait être une gerbe de blé; de cette meule, correspondant logiquement à l'outre placée sous le pied de l'autre personnage, je demande à placer la déité que je viens de décrire parmi les tutrices de la moisson.

Le monument suivant qui, comme le remarque judicieusement M. Chérest, a une si grande analogie avec celui-ci, éclaire et complète, s'il est possible, la synthèse que je présente.

Dans cette seconde petite scène, dont le détail n'est pas si facile à saisir à première vue, l'action me paraît plus intéressante, car elle reproduit un épisode que, jusqu'ici, je n'ai vu figurer dans aucun monument gallo-romain.

La position et le vêtement de l'homme sont les mêmes que dans le groupe précédent, le bras gauche est également brisé, et les têtes des deux personnages manquent aussi. La femme n'est plus assise de face : elle se trouve à demi sur son siège, et son bras gauche s'appuyait sans doute sur l'épaule de l'homme. Elle n'est plus vêtue de la *palla* : elle ne porte que la longue tunique, dont le sculpteur a essayé de rendre la légèreté du tissu en indiquant les formes et en ménageant les plis. C'est absolument la chemise moderne, et elle n'a plus l'ampleur que l'on remarque dans la figure précédemment décrite.

L'action des deux personnages, assez singulière, si l'on n'observe pas les détails, s'expliquerait ainsi, dans mon analyse : l'homme tient un objet vers lequel la femme étend elle-même sa main ; le mouvement est indiqué, quoique la partie antérieure du bras de la femme ait été mutilé ; enfin, une coupe, une sorte de patère repose sur les genoux de

celle-ci. L'objet, indéterminé jusqu'ici, que l'on remarque au-dessus du vase, serait un pain, et ceci n'est pas une simple conjecture : en dépit de quelques légères brisures, la forme en est probante. Les peintures de Pompéïa, et, plus encore, la découverte, après dix-huit siècles, de pains authentiques dans le four d'un boulanger de cette nécropole, nous donnait, sur le dessin des pains romains, de précieuses indications. Ils sont de forme turbanée légèrement aplatie, et divisés par des rayons qui en favorisaient la rupture. Ces caractères se retrouvent entiers dans notre modèle. Aussi, vois-je dans les deux acteurs de cette scène, soit une sorte de communion mystique des déités tutélaires de la moisson et de la vendange : l'alliance rituelle du pain et du vin ; soit les *agapes-connubiales*, ce qui réduirait l'action à une phase de la vie civile. En effet, les Romains ne célébraient l'agape qu'avec le pain et le vin, et les Chrétiens seuls y ajoutèrent d'autres mets. Quelle que soit l'attribution que l'on veuille choisir, je trouve ici l'acte de deux personnages rompant le pain, cette forme sacramentelle de l'alliance chez tous les peuples et dans toutes les religions. A ce titre, j'estime que le musée d'Auxerre possède un monument très important, et qui ne manquera pas d'attirer l'attention d'autorités bien plus sérieuses que ne peut l'être ma modeste notice iconographique.

La statuette isolée me paraît être un *Mercur*e apportant à *Nysa*, fille d'*Aristæus*, le *Bacchus* enfant. Le dieu, n'ayant pas la gracilité de formes attribuées au messager de l'Olympe, on a pu, à sa musculature trop opulente, le prendre pour un Hercule ; mais ce n'est point un lion qui l'accompagne : c'est une chèvre, très mutilée, mais reconnaissable à son pied fourchu ; le caducée figuré auprès du cour-

rier céleste le nomme et le désigne suffisamment. On sait le rôle multiple de ce dieu dans toutes les phases de la vie humaine : il est le compagnon de l'homme dans la théogonie romaine, et, s'il n'entretient ses vertus, il flatte ses vices. Aussi est-ce le dernier représentant du paganisme que l'on retrouve après la chute de l'Empyrée. Jusque dans les catacombes de Rome, au cimetière Saint-Prétextat, il conduit le quadriga de Pluton enlevant l'âme de la chrétienne *Vibia* ; coiffé du pétase, il présente cette cliente au tribunal du Christ et le peintre a le soin de noter son nom et sa qualité d'introducteur au-dessus de sa tête ; il ne quitte enfin la bienheureuse *Vibia* qu'au seuil du banquet mystique. Image de la faiblesse humaine, Mercure prend l'homme à sa naissance et ne l'abandonne qu'à la mort.

UNE PASTORALE AU PAYS BASQUE.

Par M. CHALLE.

(Séance du 18 août 1871.)

J'avais parcouru, il y a vingt-cinq ans, avec un vif intérêt les sites les plus renommés des Pyrénées. Quelques années plus tard, j'eus l'occasion de retourner dans ce pays pour un séjour aux Eaux-Bonnes. Après les excursions habituelles au Pic du Midi, aux Eaux-Chaudes, à Gabas et au Pic de Jères, je descendis à Bayonne pour terminer ma campagne, comme le font beaucoup de touristes, par quelques bains de mer à Biarritz. Un jour, en déjeunant à la Fonda de San-Esteban, je lus dans le journal du lieu l'annonce suivante :

« Dimanche, fête patronale à Cambo. Grande pastorale où
« figureront, tant à pied qu'à cheval, quatre-vingts amateurs
« dans le pur costume cascarot. Danses de caractère à la
« vieille mode basque. Grande partie de pelotte par les plus
« fameux joueurs de France et de Guipuzcoa, divertisse-
« ments, bals, etc., etc. »

Cette lecture piqua ma curiosité. On me dit que Cambo était un gros bourg à quelques lieues de là, au pied des

montagnes et au débouché des hautes vallées du pays basque, qui avait des eaux thermales sulfureuses et ferrugineuses, moins actives et moins fréquentées que celles de Bagnères, de Cauterets et des Eaux-Bonnes, mais assez suivies encore par les classes moyennes des départements voisins, et surtout des provinces espagnoles voisines de cette partie des Pyrénées.

On ajouta que les pastorales étaient des petits drames composés et joués d'improvisation et en plein air par les jeunes gens de cette région, qui s'enorgueillissent du nom de cascarots, comme on fait en Espagne de celui de majo. C'était plus qu'il n'en fallait pour stimuler mon goût de la couleur locale.

Le lendemain matin je prenais l'omnibus de Cambo. D'abord assez aride en quittant les bords de la mer, le pays que je traversais devenait de plus en plus accidenté et verdoyant, et, en approchant, il reproduisait à mes yeux l'aspect si frais et si bocager de nos vallons de la Pusaie.

En descendant de voiture, je me trouvai dans un gros village, dont les habitations, entourées de jardins, s'échelonnent sur deux collines d'inégale hauteur, séparées par une petite rivière. Plus d'une enseigne annonçait des fabriques de chocolat. C'est là, en effet, que se confectionne en grande partie cet aliment savoureux et parfumé dont Bayonne est l'entrepôt et a le renom, et qui ne ressemble guère aux produits pâteux que l'industrie parisienne déverse dans nos contrées à l'aide des réclames dont elle remplit nos journaux et des affiches dont son charlatanisme vient effrontément barbouiller les murs de nos maisons jusque dans les moindres villages.

Après un excellent déjeuner dans une auberge confortable

du Haut-Cambo, je m'installai sur une terrasse ombragée de jeunes platanes, d'où je planais sur la rivière, qui décrit un gracieux demi-cercle autour de Cambo-le-Bas. Au-delà de la vallée, sur les collines qui s'élèvent en pente douce, je voyais de grands champs de maïs, qui de loin ressemblent à s'y méprendre aux vignes de la Bourgogne. En montant plus haut, le terrain, plus accidenté, montrait un grand nombre de fermes et de hameaux, entrecoupés de bosquets et de grands peupliers et adossés à des massifs de forêts, au-dessus desquels se dressaient dans le lointain les cimes neigeuses des hautes montagnes.

Tout en savourant mon cigare, je m'informai du sujet de la pastorale auprès du brigadier de gendarmerie, qui, en faisant sa tournée, passait au pied de ma terrasse. L'agent de la force publique, qu'à son accent je reconnus pour un enfant du pays, hochait la tête d'un air soupçonneux et se bornait à me dire qu'il trouvait le programme *un peu machiavélique*. Ce ton mystérieux éveillant davantage ma curiosité, je faisais causer mon hôtesse, qui, plus communicative, voulait bien me faire ses confidences sur ce que l'on se disait déjà à l'reille dans tout le pays.

Il venait d'être assez vivement agité par une aventure tant soit peu scandaleuse. Un jeune homme de la contrée, obéissant au courant qui entraîne beaucoup de ses compatriotes vers les rives de la Plata pour y chercher fortune, avait trouvé d'heureuses chances, et peu d'années après il en était revenu riche, élégant et déluré. Jeune, beau et spirituel, ces qualités ne sont pas rares dans le pays basque. Mais riche, c'est moins commun. Aussi le Montévidéen avait eu des succès qui suscitèrent d'assez vives jalousies, dont l'aigreur s'accrut quand on annonça son prochain mariage avec une

des jeunes filles les plus recherchées de la commune. Mais des lettres venues d'outre-mer suspendirent ce projet. Elles disaient que le nouveau Lovelace était déjà marié. Ce n'était peut-être que de la main gauche, comme il arrive si facilement aux aventuriers européens pendant leur séjour dans ces contrées lointaines. On ajoutait à cela des détails, inventés peut-être aussi par la malveillance, à savoir, qu'apprenant son prochain départ pour la France, les frères de sa femme avaient menacé de le tuer. Il ne leur avait échappé qu'en se cachant dans une barrique à fond de cale du bâtiment qui l'avait ramené. Quelle que fût la vérité sur ces rumeurs, elles avaient acquis assez de gravité pour que le maire, éprouvant des scrupules, eût cru devoir ajourner le mariage jusqu'à nouvelles justifications. Pour tourner cet obstacle, le gaillard avait passé la frontière avec sa fiancée, et, trois mois après, tous deux étaient revenus en annonçant qu'on les avait mariés en Espagne. Alors les sifflets, les cornets à bouquin, les chaudrons et tous les ustensiles discordants des cuisines locales les avaient assaillis et mis en fuite par un formidable charivari prolongé pendant plusieurs jours. L'autorité s'était émue de ce désordre, et, sur la poursuite du parquet, les meneurs de cet orchestre turbulent et injurieux avaient été condamnés par la police correctionnelle à l'amende et à quelques jours de prison. On avait payé son amende et fait sa prison, parce que contre la force il n'y a pas de résistance. Mais, comme on était basque, c'est-à-dire spirituel et malin, on s'était promis de prendre sa revanche, une revanche sans offenser la légalité, mais avec un succès de rire dont il serait parlé longtemps sur les deux versants des Pyrénées. Pour cela on avait, d'un air candide, demandé, car le régime de la liberté des théâtres n'était pas encore venu, l'autorisation de

jouer, le jour de la fête patronale de Cambo, une innocente pastorale dont le sujet était *le Jugement du Coq*. Le sous-préfet, ne soupçonnant aucune malice, avait permis la représentation publique et promis même de l'aller voir. Tout avait marché à souhait et l'on allait, sous le voile de l'allégorie, venger les charivariseurs et s'en donner à cœur joie sur les charivarisés, leurs champions et leurs soutiens.

Pendant que l'on me fait ce récit, je vois de tous côtés descendre des montagnes les acteurs et les spectateurs rustiques de ce drame aristophanesque, les uns à pied, beaucoup à cheval, en chars-à-banc, en charrettes, chaque bande précédée de tambours, de trompettes ou d'autres instruments. Tout cela sonne, bat, crie, s'appelle, se répond, se heurte, s'accroche et se démêle avec de joyeux éclats de rire. Bientôt le cortège des carcarots, pour donner au public un avant-goût de la fête, se met en route, précédé de sa musique et d'une nombreuse cavalcade, et parcourt les rues en dansant méthodiquement sur deux files, l'une de femmes, l'autre d'hommes, chaque file ayant en tête son coryphée, et laissant entre les deux un large espace, en tête duquel est le coryphée général.

Parlons d'abord de leur costume. Pour les hommes il est simple, mais leste et gracieux. Ils sont en manches de chemise chargées de rubans sur les épaules, les bras et la poitrine, avec une écharpe de soie rose et un pantalon de nan-kin garni de haut en bas d'une bande rose semée de grelots de cuivre. Le chapeau est de couleur rose, rond, très plat, à petits bords, mais recouvert d'un large bouquet de fleurs artificielles avec grelots dans leurs calices, et mêlées de feuilles et d'épis d'or. Chaque danseur tient de la main droite un thyrsé ou petit bâton orné de clinquants et de rubans. Quant aux coryphées, ils sont coiffés d'une sorte de mitre très éle-

vée, d'or par devant et rose par derrière, moins semblable de forme aux mitres d'évêque qu'à celles des grands-prêtres juifs comme les dessins les figurent, c'est-à-dire terminées au sommet par deux cornes qui se rejoignent de droite à gauche. Le tout est chargé de fleurs à grelots, de plumes de marabouts blanches, roses et bleues, et d'un flot de rubans de toutes couleurs qui retombe par derrière et descend jusqu'aux reins. Voilà pour les hommes. Mais, chose singulière, la parure de l'autre sexe est tout-à-fait insignifiante. Ce n'est pas le costume des montagnardes, à la jupe courte, bordée de rubans rouges, et au capulet écarlate. On a peut-être trouvé cela trop vulgaire et on a voulu se mettre à la française. On a donc pris la coiffe blanche de forme arrondie, la jupe longue et le corsage à manches en cotonnade, comme les portent les femmes du peuple dans le centre de la France. Et comme ces danseuses sont des garçons habillés en filles, le spectateur n'a pas la ressource de se rabattre sur les jolis minois.

Tout ce monde danse, au son de la musique, un pas de caractère qu'on appelle le saut basque, que nos bals ont reproduit depuis sous le nom de *sottich*, mais en mettant plus de rapidité dans la mesure, ce qui nuit incontestablement à l'effet et à la grâce. Plus lent, le rythme du saut basque permet les fioritures de la vieille danse, les entrechats, les flic-flacs que ne connaît plus la génération actuelle, mais qui ont fait les délices de nos grands-pères. Tout cela est pratiqué avec un sérieux entrain et une incomparable vigueur par les choristes. C'est ici seulement qu'on peut comprendre le proverbe : *Sauter comme un Basque*. Le coryphée général est naturellement le plus fort danseur de la bande. C'est un homme déjà mûr, qui paraît pénétré du sentiment de sa dignité, qui s'en acquitte avec gravité, et qui ne s'élève guère à moins d'un

mètre de hauteur, en quadruplant ses gigantesques entrechats.

Je suis le cortège pour me rendre sur l'emplacement de la fête. Au milieu de Cambo-le-Bas est un carré long d'une vaste étendue. C'est à la fois la place publique et le jeu de paume. Il est fermé aux deux bouts par deux murs élevés pour arrêter les balles des joueurs. On ne connaît plus aujourd'hui parmi nous ce jeu qui passionnait nos pères, et pour lequel on trouvait de vastes salles dans chacune de nos villes. C'était un puissant et salubre exercice de gymnastique, que rien n'est venu remplacer dans nos habitudes, et il y a peut-être lieu de le regretter. Je l'ai vu encore pratiquer à Paris dans ma jeunesse. On ne le retrouve plus aujourd'hui que dans le pays basque, où, par exemple, il a conservé d'ardents amateurs. Il y a conservé le nom qu'il portait chez nous avant le ^{xvi}^e siècle : la pelotte. Une partie de pelotte entre joueurs des deux côtés des Pyrénées passionne parfois la population tout entière. On en fait une question d'honneur national. On y vient de Mauléon, d'Orthez et d'Oloron, comme de Saint-Sébastien, de Pampelune et de Bilbao, et il y a parfois plus de cent mille francs engagés dans les paris.

Sur cette vaste place, on a, pour la circonstance, élevé à droite et à gauche d'immenses échafaudages en plan incliné, garnis de bancs en planches, où je prends place pour mes vingt sous avec deux ou trois mille autres spectateurs. Ces bancs faits à la hâte sont mal assurés. Ils cèdent parfois sous le poids du public, se brisent ou se disjoignent et s'affaissent. Ces accidents, qui font rouler les gens sur le plancher incliné, suscitent d'immenses éclats de rire, et se renouvellent partiellement jusqu'à la fin du spectacle. La double ligne d'ares qui borde et ombrage les gradins est elle-

même chargée de grappes de curieux, spectateurs de contrebande qui ont escaladé, sans payer, ces loges aériennes. D'autres ont grimpé sur les murs du fond et de la face et en couronnent le sommet de leur foule turbulente. Tout ce monde rit, s'agite et crie tout le temps que l'estrade dressée au bout de l'espace reste vide. Mais, silence ! Voici les acteurs qui s'avancent.

Trois graves personnages, vêtus de longues robes noires, avec cravates et rabats blancs, coiffés de toques de magistrats ou d'avocats, et portant sous leurs bras de gros livres, font majestueusement leur entrée dans l'enceinte et montent lentement sur l'estrade. L'un, dont le nez supporte de grandes lunettes bleues, va s'asseoir au milieu de la table qui l'attendait. Les deux autres siègent aux deux bouts. C'est évidemment un tribunal que l'on constitue, avec son parquet et son barreau. Un appariteur apporte un coq dont les pattes sont liées, et, malgré les cris et la résistance de la pauvre volatile, la dépose aux pieds du tribunal. Il est manifeste que c'est là l'accusé que l'on va juger. L'un des hommes noirs se lève alors. Écoutons ce qu'il va dire : Mais, ô déception, il parle une langue qui m'est inconnue. On me dit que c'est l'idiome basque, cette langue de l'antique peuple qui se donne le nom d'*Escaldunac* ; langue qui ne s'est conservée que dans ce pays et que parlent tous ses habitants. Une de mes voisines veut bien me promettre de me traduire le sens général de ce qui va être débité.

L'orateur commence d'un ton solennel. C'est l'accusateur public. Ses premières phrases, accompagnées de gestes saccadés, suscitent d'immenses éclats de rire. Il paraît qu'il imite avec une vérité saisissante la pose, le geste et le débit du substitut qui a conclu contre les charivariseurs. Mais

cette fois ce n'est pas d'eux qu'il va s'occuper. Il parle d'un coq effronté qui a quitté son gîte pour s'introduire dans une basse-cour étrangère, où, par son ramage et son plumage, il a séduit une poule au cœur trop tendre, qui, pour le suivre, a abandonné les coqs indigènes et son perchoir natal. Le séducteur libertin est d'autant plus coupable qu'il avait dans sa résidence des poules qui l'affectionnaient et une postérité intéressante et déjà nombreuse. Il faut punir d'une façon éclatante cet aventurier peu moral et faire un exemple sévère, pour maintenir dans leur devoir les poulettes irréfutables qui seraient tentées de suivre le premier venu. Tout cela est dit avec un flux prodigieux de paroles sonores, débitées avec une merveilleuse facilité. C'est tout ce que j'en puis juger. Mais il paraît que la verve de l'orateur abonde en plaisantes allusions, et en sarcasmes mordants et spirituels, car il est à chaque phrase interrompu par d'universels éclats de rire. Quoiqu'il parle longtemps, l'hilarité générale ne fait que s'accroître, et elle atteint les proportions d'un véritable enthousiasme quand l'éloquent accusateur se rassied et tire son mouchoir pour éventer majestueusement son visage et en essuyer la sueur.

C'est à l'autre avocat de parler maintenant. Il le fait d'abord d'un air patelin et d'un ton doucement insinuant. Mais les rires redoublent et l'interrompent bruyamment pendant plusieurs minutes, car, au dire de mes voisins, il reproduit, avec un rare talent d'imitation, l'allure et le son de voix de l'avocat le plus renommé du chef-lieu d'arrondissement, et ses allusions, ses traits piquants n'ont pas moins de succès. Il plaide l'innocence du malheureux accusé. Ce n'est point un étranger. Il est né dans le pays, dans cette basse-cour même d'où l'avait éloigné dans sa jeunesse le désir de cher-

cher fortune. Il est revenu dès qu'il l'a pu. Son cœur s'est attendri à la vue d'une amie de son enfance. Il a cédé aux doux penchants de la nature; et celle qui l'a écouté est d'autant plus excusable que les coqs restés au perchoir maternel n'ont pas la grâce qu'il a acquise dans ses voyages et la richesse de sa parure. Ici des allusions personnelles sur les imperfections des rivaux de l'accusé, car, pour faire mieux rire, l'orateur ne ménage pas plus ses amis que ses ennemis. On allègue qu'il a laissé en des pays lointains une compagne et des rejetons. Mais c'est une calomnie de la malveillance. Il a bien pu, comme tout jeune coq, enjôler quelques poulettes. Mais une alliance et une paternité, il les nie et l'on ne saurait les prouver. C'est au milieu d'un véritable tonnerre de joyeux applaudissements que l'orateur termine sa plaidoirie par un geste arrondi et emphatique, qui est, à ce qu'il paraît, un tic du modèle qu'il imite, et bien connu de tout ce public.

Le moment est venu pour le troisième personnage de parler à son tour. Il se lève avec une gravité présidentielle. Mais il n'a pas même besoin d'ouvrir la bouche pour que l'auditoire le reconnaisse et se livre aux accès de son hilarité. Car ces lunettes bleues et cet air roide et gourmé sont connus de tout l'arrondissement. Quand il a parlé, c'est bien autre chose, car il n'y a pas deux nasillements pareils dans le ressort. Il prononce un jugement d'une formidable longueur, et chaque considérant est si drôlement tourné que le public tout entier se tord dans les convulsions de son hilarité. Il paraît avoir frappé à tour de bras sur les deux parties, et, pour faire descendre la lumière dans les ténèbres de la cause, il ordonne une enquête.

Alors, des postillons à cheval entrent dans l'enceinte. Les

avocats leur remettent des messages qu'ils ont écrits, et ils les emportent en repartant au galop.

Ici se place un intermède. C'est d'abord un ballet dansé par la bande des cascarots, qui fait le tour de la place et délecte le public par la richesse de ses costumes et la vigueur de ses entrechats. Puis vient le tour du poète. Autre institution en grande estime et de pratique usuelle dans le pays basque. Le poète est de toutes les fêtes et de toutes les cérémonies. Il vient aux noces chanter des couplets en l'honneur des époux, aux enterrements pour célébrer les mérites du défunt. Dans les fêtes publiques, il a des refrains politiques ou militaires. Tout cela est improvisé et avidement écouté par ce peuple à l'imagination vive et qui a le sentiment de la poésie. Walter Scott en raconte autant des bardes de l'Ecosse, mais seulement comme un souvenir des générations passées, car l'époque actuelle n'en connaît plus. Chez les Basques, au contraire, le poète existe encore en chair et en os. On l'appelle souvent et de très loin, on l'accueille partout, on l'applaudit, on le paye et on le régale. Celui-ci fait son entrée à cheval. C'est un homme de petite taille, droit, sec et vigoureux, l'œil vif et l'air narquois. Il fait sur son bidet le tour de l'enceinte, s'arrêtant pour faire face aux spectateurs, et leur chante ses couplets sur un air connu en France de tous ceux qui se rappellent la complainte de Fualdès. Sa poésie a grand succès, et je regrette de ne pouvoir la comprendre. Il paraît qu'il trouve encore, après les avocats et le juge, des quolibets tout nouveaux qui font pâmer d'aise les auditeurs.

L'audience est ensuite reprise, car les postillons ont apporté la réponse aux dépêches. Sur quoi, nouvelles plaidoiries aussi étendues que les premières, et aussi spirituelles, si

j'en juge par la gaieté et les acclamations du public. Puis autre allocution du juge, selon lequel les avocats ont tellement embrouillé l'affaire qu'il n'y comprend plus rien du tout. C'est pourquoi il faut qu'on recoure à de plus amples informations. Les postillons sont donc encore appelés et emportent de nouvelles dépêches. Ce qui est suivi d'un second intermède, consistant en danse tourbillonnante des cascarots et en une avalanche de nouveaux couplets du poète. C'est, à ce qu'il paraît, aux dépens des avocats et un peu de ceux des juges qu'il divertit l'auditoire. Il a lardé ses strophes d'allusions et d'anecdotes qui ont un grand succès de rire, et je crois comprendre qu'il y fait entrer jusqu'à la fable de *l'Huître et les Plaideurs*. Pendant ce temps, le juge et les avocats, tout en gardant leurs sièges, ont sans façon allumé leurs pipes et vident des bouteilles qu'on leur a apportées. Les commissaires de la fête, d'autres bouteilles à la main, font le tour des tribunes pour offrir des rafraîchissements gratuits aux spectateurs, et le poète fait sa collecte auprès des admirateurs de son talent.

L'audience est reprise, les courriers rapportent leurs dépêches, et avec eux entrent dans l'enceinte une charrette contenant une barrique posée debout et une calèche conduite par un cocher nègre et dans laquelle sont une femme et des enfants. Les deux voitures stationnent et attendent. C'est alors que se livrent entre les deux hommes de loi les grands combats d'éloquence. L'accusateur roule des yeux furibonds, frappe à grands coups de poing sur la table, et débite, à grand renfort d'éclats de voix, des phrases de longue haleine, dans lesquelles il entasse sans doute les figures de rhétorique les plus burlesques, car les acclamations exhilarantes de l'auditoire le suivent et lui font chorus. Le défen-

seur prend, au contraire, le ton pathétique, il sanglote, larmoise, se frappe la poitrine, fait tournoyer ses bras autour de sa tête, et roule en cadence ses périodes gémissantes, à la grande joie du public dont l'hilarité n'a plus de bornes.

L'homme aux lunettes bleues prononce alors ce qui paraît être le jugement définitif. C'est, dit-on, une suite de bourdes, de quolibets, de calembourgs, de coq-à-l'âne, où il est impossible de rien comprendre, et l'auditoire n'en rit que plus fort et de meilleur cœur. Le montagnard basque qui remplit ce rôle n'a certainement pas lu Rabelais, mais sa verve burlesque s'est rencontrée avec celle du joyeux curé de Meudon, et son jugement ressemble de tous points à celui que prononce Pantagruel dans le fameux procès du seigneur de Humevesne, au chapitre XIII du deuxième livre des *Faits et Dits héroïques du bon Pantagruel*.

Tout semble terminé, quand de la barrique qu'une voiture avait amenée sort une tête d'homme qui se hasarde à regarder autour d'elle, et l'homme, voyant le procès fini et que tout le monde lui rit, sort tout entier de cette cachette. Mais de la calèche descendent une femme et des enfants qui se jettent à son cou. D'abord effrayé il veut fuir, mais poursuivi et bientôt atteint, il finit par en prendre son parti, et l'on va voir des scènes de tendresse, quand une femme en furie vient troubler cette réconciliation pour revendiquer ses droits. Les deux femmes s'arrachent leur mari commun ; les enfants se mettent de la partie ; l'homme est calbuté, roulé par terre ; puis les deux femmes se prennent aux cheveux, se déchirent leurs coiffes et se livrent un combat où leur furie et leurs forces sont égales. Enfin elles se réunissent contre l'homme, qui est par elles battu et fouetté, et la représentation finit par ce grotesque incident. Elle avait duré six heures

entières, sans lasser la curiosité du public, sans rassasier sa soif de joyeuseté.

En sortant je rencontrai le brigadier du matin.

— Eh bien, lui dis-je, comment les trouvez-vous ?

Les sympathies du vieux sang basque avaient désarmé la sévérité du bon gendarme.

— Ah ! les coquins, répondit-il, j'en serai malade, ils m'ont fait trop rire !

Je voulus savoir qui étaient ces acteurs, qui avaient montré dans leur rôle tant de naturel, d'aplomb et de vérité, et dans leur langage improvisé une élocution si abondante et si facile, une verve si sarcastique et si désopilante. Il me fut dit que l'un était un cordonnier de Cambo, un autre un douanier du pays, et le troisième quelque chose d'approchant.

C'est qu'une imagination vive et une rare facilité d'élocution sont des qualités innées dans cette race basque, dont le caractère comme le langage diffèrent autant de la gravité morose des Espagnols que de l'apathie des Landais et de la turbulence peu sociable des Languedociens. Elle a conservé ses vieilles mœurs, ses antiques coutumes, son esprit d'indépendance, et son idiôme qui n'a aucun rapport avec le français, l'espagnol et le patois roman du midi de la France, toutes langues dérivées du latin, ni avec les débris de la langue celtique que l'on parle dans la Basse-Bretagne, dans le pays de Galles et dans les montagnes de l'Irlande. Aussi, les ethnologues et les historiens, quoiqu'ils ne soient pas d'accord sur son origine, les uns y voyant les descendants des peuplades autochtones de la Gaule refoulées dans les gorges des Pyrénées par l'inondation des races aryennes, les autres les débris d'une race touranienne qui avait envahi la Gaule avant celles-ci, tous au moins se réunissent pour

reconnaitre une famille complètement distincte des divers rameaux de la grande famille âryenne.

La douce gaieté de leurs mœurs m'avait frappé tout d'abord dans une visite que j'avais faite le matin dans une église de village. Pour y entrer, j'avais traversé un jardin rempli avec une telle profusion des fleurs de la saison, parfaitement cultivées et entretenues, qu'elles dérobaient aux yeux toutes les aspérités du sol. Ce n'est qu'en sortant que je m'aperçus que ce riant jardin n'était autre chose que le cimetière du village. Cette population, si ingénieusement amie du franc rire et de la joyeuse insouciance, a voulu cacher la mort même sous l'éclat et le parfum des fleurs.

NOTES SUR LA BIBLIOTHÈQUE D'AUXERRE

Par M. Aimé CHEREST.

(Séance du 26 mars 1871.)

Les préoccupations au milieu desquelles nous vivons sont si douloureuses que les esprits les plus énergiques ne sauraient entreprendre un travail de longue haleine. Aussi j'espère que la Société m'excusera de lui soumettre quelques notes, écrites à la hâte, sur un sujet d'importance secondaire.

Depuis longtemps, j'avais remarqué que notre magnifique bibliothèque renfermait un grand nombre de pièces curieuses, cachées dans des recueils que personne ne consulte. Il y en a même qui se rattachent à l'histoire de notre département, soit par leur objet, soit par leur auteur ; ne serait-il pas convenable de les signaler à l'attention, ou plutôt de les extraire et de leur faire une place distincte dans une catégorie spéciale ? D'un autre côté, nos éditions originales, nos livres rares sont confondus avec les éditions les moins estimables et les livres vulgaires. Tel ouvrage, couvert d'annotations par l'abbé Lebeuf, et qui, dans une vente publique, se paierait au poids de l'or, est abandonné sur nos rayons

à la poussière et à l'oubli. Ne faudrait-il pas constituer une Réserve, dans laquelle tous nos trésors bibliographiques trouveraient un asile plus sûr, et où les érudits pourraient les examiner plus facilement? Je laisse à notre excellent bibliothécaire le soin de résoudre ces questions délicates, et, en attendant, je me borne à consigner ici, comme exemple ou comme indication, le résultat de mes propres recherches. A différentes reprises, la Société a écouté avec intérêt le récit d'excursions botaniques, exécutées dans nos campagnes, à la découverte de plantes utiles ou curieuses. Je réclame aujourd'hui son indulgence pour les excursions d'un bibliomane à travers la bibliothèque d'Auxerre.

Prenons d'abord pour guide le catalogue manuscrit dressé jadis par M. le capitaine Lefèvre. J'ouvre, au hasard, la partie consacrée à la section des Belles-Lettres, et j'y remarque sous le numéro 582, la mention suivante : *Recueil de pièces d'Eloquence*, 24 volumes in-4°. Vérification faite, sur nos rayons, je ne trouve plus que quatorze volumes au lieu de 24. Que sont devenus les autres? Sont-ils perdus complètement? Sont-ils simplement égarés? Je l'ignore. Quoiqu'il en soit, je choisis l'un de ces quatorze volumes, dont la reliure est couverte de papier marbré, et dont la modeste physionomie n'annonce rien de remarquable. Cependant, il contient 29 pièces, dont M. Lefèvre a pris soin de dresser la table sur l'une des feuilles de garde, et parmi ces pièces plusieurs méritent de fixer l'attention.

La première est l'œuvre d'un homme que Lebeuf a rangé parmi les écrivains Auxerrois, et sur lequel il a publié une

courte notice à la fin des ses *Mémoires sur l'histoire civile et ecclésiastique d'Auxerre*. Le texte est ainsi conçu :

« Christophori Baltazari, in tribunali Altissiodorensi
 « advocati regii, panegyricus viro illustrissimo D. Nicolao
 « Fulcelo, regni ministro, sacri ærarii præfecto, et in supre-
 « mo senatu parisiensi cognitori dictus. Parisiis excudebat
 « Dyonisius Langlæus, in monte P. Hylarii sub Pelicano,
 1655. (18 pages de texte, plus deux pages de dédicace, adressées à Bazile Fouquet, abbé de Barbeaux, frère du sur-intendant.) A côté de ce titré, Lebeuf a écrit en note :
 « Bayle n'a vu que cela d'imprimé dudit Baltazar et le
 « trouve d'un beau style. » Bayle s'est trompé en ce sens que Baltazar a publié d'autres ouvrages, que plus tard Lebeuf a énumérés dans son *Catalogue des Ecrivains auxerrois*. Quant au style du morceau, mérite-t-il les éloges du célèbre critique ? J'avoue que je n'ai pas eu la curiosité de m'en rendre compte. En vrai bibliomane, je me suis borné à constater que l'exemplaire est d'impression satisfaisante et de conservation parfaite, quoique les marges soient un peu trop rognées. La pièce elle-même est rare : elle manque dans la collection de Bastard, composée avec tant de soins et si riche en opuscules auxerrois. Ajoutez le prix que lui donne la mention autographe de Lebeuf. Voilà un début qui encourage à poursuivre l'examen du volume.

La pièce suivante n'est pas moins remarquable. C'est l'œuvre d'un véritable Auxerrois, Edme Pirot, superbement imprimée par Cramoisy, avec ces beaux caractères et ces charmantes vignettes dont nous aurons bientôt occasion de parler. Elle a pour titre : « Oratio habita in scholis Sor-
 « bonæ, die Jovis XIX Decemb. 1669, pronuntiante, ad
 « suas lectiones theologicas feliciter auspicandas, Edmundo

« Pirot, doctore theologo, socio Sorbonico, lectore Sorbonæ
« nuper electo. Parisiis, apud Sebastianum Mabre-Cramoisy,
« Regis typographum, 1670, (35 pages, in-4°.) » Au point
de vue de la rareté, elle ne le cède en rien à la précédente,
et manque également dans la collection de Bastard. Enfin,
elle aussi est illustrée d'une note autographe de Lebeuf,
note que je reproduis textuellement : « Natus est E. Pirot,
« die 12 Augusti 1635, in registris B. M. extra muros Au-
« tissiodorensis, de Guillemo Pirot avvocato et Christiana
« Vincent. Ipse vidi et legi, 1724. » Vingt ans après, dans
son *Catalogue sur les Ecrivains auxerrois*, Lebeuf a im-
primé ou laissé imprimer qu'Edme Pirot était né le 12 août
1631. De quel côté est l'erreur ? Pour le savoir, je n'ai eu
qu'à consulter, à la mairie d'Auxerre, les registres de la
paroisse Notre-Dame-la-d'Hors, et je me suis assuré qu'Edme
Pirot était bien né en 1635, comme le dit la note manus-
crite de notre savant compatriote.

Parmi les autres pièces que renferme le même volume, il
y en a encore quatre qui intéressent l'histoire littéraire du
département de l'Yonne. Mais aucune n'est annotée par
Lebeuf, et aucune ne présente le caractère de rareté des
deux premières. Je me contente de les énumérer sommairement.

La 9^e est l'Eloge funèbre de M. de Caylus, qui porte la
date de 1754, sans nom d'imprimeur, (8 pages in-4°). Sous
ce titre unique, cet opuscule comprend à la fois un éloge
latin, en forme d'épithaphe, et un éloge français, en prose
rythmée. Deux mentions manuscrites constatent que l'éloge
latin a été composé par M. l'abbé Potel, chanoine d'Auxerre
et membre de la Société Littéraire, et que l'éloge français
est dû à M. l'abbé Précy, membre de cette même société.

Ces deux mentions me paraissent émaner de l'abbé Potel lui-même : c'est bien son écriture qu'on retrouve sur une foule de livres lui ayant appartenu. Je soupçonne également que l'opuscule a été imprimé ici par Fournier, en dépit des mesures de rigueur prises par l'autorité civile, pour imposer silence au clergé Auxerrois, à l'occasion de la mort du prélat janséniste.

La treizième pièce est le discours de réception à l'Académie française, prononcé par Lacurne de Sainte-Pallaye, le 26 juin 1758. Paris, Brunet, 46 pages in-4°.

La 28^e est l'Eloge funèbre du Dauphin, prononcé dans la salle du collège d'Auxerre, le 28 janvier 1766, par le célèbre traducteur de Plutarque, Dominique Ricard ; éloge imprimé par Fournier, avec la permission du maire de la ville, M. Baudesson. L'exemplaire est de bonne conservation ; malheureusement, il n'est pas accompagné des gravures qu'on remarque dans celui de la collection de Bastard.

La 29^e est l'Oraison funèbre de ce même Dauphin, prononcée devant l'assemblée générale du clergé de France, par notre évêque, Champion de Cicé. Paris, Desprez, 56 pages in-4°.

Voici, maintenant, cinq volumes de format variable, se rapprochant plus ou moins de l'in-4°, reliés en parchemin moucheté, et portant sur le dos le titre : *Recueil d'Eloquence*. Ils semblent avoir appartenu à Joseph Languet, d'abord évêque de Soissons, puis archevêque de Sens, membre de l'Académie française et l'un des plus brillants

adversaires que les Jansénistes aient eu à combattre pendant la première moitié du XVIII^e siècle. Un grand nombre de pièces lui sont adressées, soit de la part des auteurs, soit par les auteurs eux-mêmes. Quelques-unes sont des couplets ou des morceaux manuscrits composés en son honneur. Je n'y trouve à glaner que quelques œuvres dudit prélat, confondues çà et là avec les œuvres de ses amis ou de ses correspondants. Sans y attacher une grande importance, j'en donne ici la liste :

1^o Discours prononcés dans l'Académie française le 18 août 1721, à la réception de Mgr l'évêque de Soissons. Paris, chez Coignard, 24 pages in-4^o. Le discours de l'Evêque de Soissons remplit les dix-huit premières.

2^o Harangue faite au roi à Versailles le dimanche 29 août 1723, par Mgr l'archevêque de Sens, pour la clôture de l'assemblée générale du clergé de France. Paris, Simon, 1723, 11 pages in-4^o.

3^o Discours prononcés dans l'Académie française le 25 décembre 1736 à la réception de Mgr l'évêque de Mirepoix et M. de la Chaussée (*sic*). Paris, Coignard, 1736, in-4^o. On trouve à la page 24 la réponse de l'archevêque de Sens, directeur de l'Académie, aux deux récipiendaires.

Les six volumes qui suivent nous offrent une plus ample moisson. Ils sont de format in-4^o, reliés en veau fauve, et semblent avoir appartenu au collège des Jésuites de la ville d'Auxerre. Quelques-uns portent sur la feuille de garde une table des matières, dressée au siècle dernier; d'autres une table écrite par M. Lefèvre. Nous commencerons par en extraire les pièces intéressant le département de l'Yonne.

Dans le volume coté A, je relève : 1^o Une brochure de 7 pages in-4^o, contenant une déclaration de Mgr de Montpezat, archevêque de Sens, en date du 22 juillet 1675, à l'effet de rétablir les Jésuites dans l'exercice des fonctions ecclésiastiques ; et ensuite des observations intitulées : « Difficultés proposées au Conseil de Mgr l'archevêque de Sens par un curé de son diocèse touchant sa nouvelle ordonnance du 22 juillet, portant le rétablissement des Jésuites dans les fonctions ecclésiastiques. » Le tout sans nom d'imprimeur, ni lieu, ni date.

2^o Une autre brochure de 8 pages, qui a pour titre : « Lettre de l'assemblée générale du clergé de France envoyée par son ordre aux Evêques dans toutes les provinces sur le différend de feu Mgr l'illustrissime et révérendissime Louis Henri de Gondrin, d'heureuse mémoire, avec les Jésuites de son diocèse, extraite du procès-verbal de l'assemblée générale du clergé, tenue à Paris en l'année 1650. » Malgré ce titre, la brochure n'a dû être imprimée qu'en 1675 et pour servir de complément à la précédente. Car elle débute par des observations sur l'ordonnance de M. de Montpezat en date du 22 juillet 1665, et la déclaration de 1650 n'est datée que pour répondre à ce prélat. L'auteur de la publication ajoute malicieusement que M. de Montpezat, en qualité de membre de l'assemblée de 1650, n'avait pas hésité à approuver la conduite de son prédécesseur, M. de Goudrin, conduite qu'il blâme en 1675.

3^o Un arrêt du conseil privé du roy en date du 31 août 1672, interdisant au lieutenant général d'Auxerre de s'immiscer dans le contrôle et la vérification des comptes de fabrique des paroisses de ladite ville, 4 pages in-4^o, et, à la fin, on lit la mention manuscrite : « Collationné aux origi-

naux par moy conseiller secrétaire du roy et de ses finances. » — Signé : « Hosdier. »

Le volume coté B nous fournit une « Oraison funèbre d'Anne d'Autriche, prononcée dans l'église des bénédictines de l'abbaye royale de Saint-Julien d'Auxerre, par M. Fernier, docteur de Sorbonne, grand archidiacre de la cathédrale d'Auxerre. » Paris, Georges Josse 1666, pages in-4°. Fernier était né à Auxerre et il a sa place dans le catalogue de nos écrivains, dressé par l'abbé Lebeuf.

Dans le volume coté F, je trouve un second exemplaire du discours de Pirot, dont nous avons parlé tout-à-l'heure, exemplaire assez bien conservé, mais beaucoup plus rogné que l'autre.

Le volume coté F contient : 1° Un Mandement de M. de Caylus, en date du 16 août 1721, pour faire chanter le Te Deum en action de grâces du rétablissement de la santé du roy. 1 page in-folio.

2° Une lettre de Mgr de Gondrin, archevêque de Sens, à M. le Recteur de l'université de Paris, sur le sujet de M. Du Moustier, principal du collège des Grassins, à Paris, en date du 26 août 1659, sans nom d'imprimeur ni lieu d'impression, 4 pages in-4°.

3° Une ordonnance de Mgr l'illustrissime et révérendissime archevêque de Sens, primat des Gaules et de Germanie, pour la visite des doyens ruraux de son diocèse, en date du 23 mars 1671, à Sens, chez Louis Pressurot, 8 pages in-4°. L'impression est vraiment belle et fait honneur au typographe sénonais.

En dehors de ces pièces d'un intérêt local, les bibliophiles auraient encore bien des choses à recueillir dans les six volumes que nous venons de feuilleter. Ainsi, les amateurs de causes célèbres y trouveront les *Mémoires* publiés de part et d'autre dans l'affaire de la marquise de Brinvilliers, avec l'arrêt du parlement en date du 16 juillet 1676, qui condamna la trop célèbre empoisonneuse.

Mais ce qui donne à ces volumes un attrait plus vif, c'est une série nombreuse d'éditions originales de nos meilleures oraisons funèbres. Ici la typographie française et la gravure se sont montrées dignes des chefs-d'œuvre impérissables qu'elles étaient chargées de reproduire et d'illustrer. Qu'y-a-t-il, au point de vue matériel, de préférable à l'Oraison funèbre du grand Condé, par Bossuet, imprimée par Sébastien Mabre-Cramoisy, avec les vignettes de Sevin et de Parosel ? Les autres oraisons de l'évêque de Meaux ont été publiées dans des conditions analogues. En les rassemblant toutes, on formerait un des plus beaux et des plus excellents livres que puisse souhaiter un collectionneur. Pour qu'il n'y manque rien à mon gré, je le ferais précéder ou suivre de l'Oraison funèbre de Bossuet lui-même, prononcée par le P. de la Rue le 23 juillet 1704, et imprimée par la veuve Simon Bernard, avec plusieurs vignettes, parmi lesquelles le portrait de l'illustre défunt, assez bien gravé d'après Rigaut. La principale difficulté serait de trouver des exemplaires en bon état et dont les marges soient à peu près intactes. Ceux que contiennent nos volumes ne sont malheureusement point dans ce cas. Leurs marges sont beaucoup trop rognées et quelquefois les vignettes sont enlevées au ciseau. Néanmoins il y en a qui valent la peine d'être mis à part et convenablement reliés. Je réclame aussi en

faveur des oraisons funèbres de Fléchier, de Bourdaloue, de Mascaron. La plupart sortent des mêmes presses et sont illustrées par les mêmes artistes. Je ne voudrais même pas qu'on négligeât les Oraisons du P. de la Rue et autres, prononcées dans les premières années du XVIII^e siècle. Si elles sont bien inférieures aux précédentes sous le rapport du style, elles s'en rapprochent au point de vue typographique, et quelques-unes sont ornées de vignettes très remarquables.

A propos de vignettes, nous venons de rencontrer le nom de P. Sevin. Or, le musée d'Auxerre possède un tableau qui représente le Massacre des Innocents et qui est signé P. Sevin, 1683. Suivant toute apparence, le peintre et le dessinateur ne sont qu'une seule et même personne. Seulement le talent du peintre, à en juger par l'œuvre que nous possédons, est beaucoup moins gracieux que celui du dessinateur. Nous avons déjà cité un exemple de ses compositions gravées. On en trouvera un autre dans l'Oraison funèbre de Condé par Bourdaloue, imprimée en 1687, par Etienne Michallet, le célèbre imprimeur de La Bruyère. Sevin a même dessiné des armoiries pour une brochure curieuse, contenue dans nos volumes et qui est intitulée : *Explication de l'appareil pour la Harangue prononcée en l'honneur du parlement de Paris.*

Pour en finir avec le sujet de cette notice, il ne nous reste qu'à feuilleter rapidement deux derniers volumes. L'un, de format in-12, ne contient que des matières insignifiantes. L'autre, de format in-4°, porte sur le dos le titre : *OEuvres*

mêlées. Il se compose en presque totalité d'Oraisons funèbres, qui font double emploi avec celles du *Recueil de Pièces*. Mais il débute par un opuscule intitulé : *Etat général des dettes de l'Etat à la mort de Louis XIV, arrivée le 1^{er} septembre 1715, leur réduction et leur paiement, avec la suppression et extinction d'un grand nombre d'offices et droits à la décharge des peuples*. Paris, Coutelier, 1720, 28 pages in-4°. De toute la brochure, nous ne citerons que les dernières lignes, lesquelles sont ainsi conçues : « Par conséquent les finances du Royaume, depuis la régence de Mgr le duc d'Orléans, sont améliorées par année « de 83,317,972 francs. »

Si le fait est exact, il vaut la peine d'être relevé, à la décharge d'une administration qui a laissé dans notre histoire de tristes souvenirs.

Mais nous laissons à d'autres le soin de vérifier ce problème historique. Notre but, en ce moment, est plus modeste. Il se borne à donner une idée des trouvailles qu'on peut effectuer sur les rayons de la bibliothèque d'Auxerre, et si la Société pense que de pareilles indications offrent quelque utilité, nous la continuerons dans un prochain article.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DES SCIENCES
HISTORIQUES ET NATURELLES
DE L'YONNE.

TROISIÈME PARTIE.

COMPTES-RENDUS DES SÉANCES

VINGT-CINQUIÈME VOLUME

TOME V DE LA 2^e SÉRIE.

1871.

MEMBRES DU BUREAU.

	MM.
Président.....	A. CHALLE.
Vice-Présidents.....	A. CHÉREST. G. COTTEAU.
Vice-Président honoraire.....	
	M. QUANTIN.
Secrétaires.....	H. MONCEAUX. A. SAVATIER-LAROCHE
Archiviste	
Trésorier.....	E. LORIN. CH. JOLY.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DES SCIENCES
HISTORIQUES ET NATURELLES DE L'YONNE.

Année 1871.

III.

COMPTES-RENDUS DES SÉANCES

Mars, Mai, Juin.

SÉANCE DU 26 MARS 1871.

PRÉSIDENCE DE M. CHALLE.

Après la lecture et l'adoption du procès-verbal de la dernière réunion (4 décembre 1870), M. le président dépose, au nom de M. le trésorier, les comptes de l'exercice de 1870. L'examen de ces comptes est renvoyé à une commission composée de MM. Dondenne, Métairie et Savatier-Laroche.

M. Chérest, vice-président, présente ensuite au nom du bureau les prévisions du budget pour l'année 1871. Les chiffres de ces prévisions sont adoptés par la société.

RECETTES.	PRÉVISIONS DU BUDGET DE 1871.		DÉPENSES.	PRÉVISIONS DU BUDGET DE 1871.	
§ I. Solde de compte 1870	1	Reliquat au 31 décemb.	§ I. Passif.	1	Reliquat passif au 31 décembre 1870
§ II. Produits ordinaires.	2	Cotis. des m. et diplôm. pour l'année 1871 . .	§ II. Publications . .	2	Frais de publ., 2 pl. . .
	3	Cotis. arriérées . . .	§ III. Frais de bureau .	3	Frais de bureau et d'affranchissement . .
§ III. Publications . .	4	Produits des publicat.		4	Fr. de recouvr. et cp ^{ie}
§ IV. Capitaux placés. .	5	Arr. de rentes 4 1/2 .	§ IV. Jetons de présence	5	Garçon de salle . . .
	6	Allocation du Ministre.	§ V. Collections . . .	6	Acquisition et rachat de jetons
§ V. Recettes diverses .	7	Subv. du Conseil gén. de la ville. . . .		7	Entretien du Musée et publ. des catalogues
	8	Intérêts de l'emprunt de 6000 f. gar. p. la vil.	§ VI. Dépenses diverses.	8	Intérêts de l'emprunt
	9	Recettes imprévues. .		9	Dépenses imprévues.
	10	Total des recettes. .			Total des dépenses.
		4340			4340

Nominations. — MM. Mengel, professeur de philosophie au collège d'Auxerre et Teilleux, directeur-médecin en chef à l'Asile d'aliénés, présentés à la dernière séance, sont élus membres titulaires de la société.

Présentation. — M. Frédéric Rétif est présenté comme membre titulaire par MM. Challe et Cotteau; il sera statué sur cette nomination conformément au règlement.

Election d'un secrétaire. — M. Ch. Lepère, l'un des secrétaires, ayant donné sa démission, il est procédé à son remplacement par voie d'élection. 38 membres prennent part au vote; M. A. Savatier-Laroche ayant obtenu 20 voix, est proclamé secrétaire de la société pour le temps de l'exercice des autres membres du bureau.

Dons au Musée. — M. Chérest, directeur du Musée, énumère les différents dons faits au Musée depuis quelque temps. Il présente notamment différents objets placés sous les yeux de l'assemblée.

1° Une statuette gallo-romaine, représentant une femme tenant un petit enfant; cette statuette a été trouvée dans les fouilles du chemin de ceinture.

2° Un lion en grès de Saint-Amand et Saint-Vrain.

3° Une beurrière, provenant des fabriques de Nevers.

4° Un pot en terre, genre anglais, provenant d'une fabrique qui a existé pendant un certain temps à la Charité-sur-Loire (Ces 3 objets ont été envoyés par notre collègue M. Grasset).

5° Un obus à mèche, lancé sur Auxerre par les batteries prussiennes le 20 décembre 1870 et tombé dans le jardin Villot, rue des Grands-Jardins.

6° Une pièce du comté de Châteaudun (type chartrain),

remontant au **xiii^e** siècle environ, trouvée à Auxerre et donnée par M. Mignot-Pradier.

7^o Une pièce turque moderne (1/2 roupie), trouvée à Auxerre et donnée par M. Poubeau.

Lectures. — La société entend ensuite deux lectures, l'une de M. Challe à propos de la *Légende de saint Germain*; l'autre de M. Chérest, attirant l'attention des érudits sur différents ouvrages imprimés qui se trouvent à la bibliothèque d'Auxerre et sont jusqu'ici restés à peu près inconnus par suite de leur mélange avec d'autres pièces de moindre importance.

— La séance est terminée par des observations de M. Dondenne père sur les changements plus ou moins heureux des noms de rues qui s'opèrent de temps en temps. Une discussion s'engage à ce sujet et plusieurs membres expriment le vœu de voir donner aux rues dont les noms ne se rattachent à aucun souvenir historique, les noms des enfants d'Auxerre qui sont pour le pays un titre à l'illustration.

SÉANCE DU 21 MAI 1871.

PRÉSIDENCE DE M. CHALLE.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté. Après cette lecture, M. le président énumère les ouvrages parvenus au bureau à titre d'échange ou de dons, et il cite parmi ces ouvrages la seconde édition des *Recherches sur l'histoire d'Auxerre*, dont l'auteur, M. Leblanc d'Avau, a bien voulu enrichir la bibliothèque de la société.

— Les différents dons faits au Musée sont également énumérés par M. le président et la liste en est transcrite immédiatement sur le registre d'entrée du Musée.

Nomination. — M. Frédéric Rétif, présenté à la dernière séance, est admis parmi les membres titulaires.

Présentation. — M. de Commines de Marcilly, général de génie en retraite à Auxerre, est présenté comme membre titulaire par MM. Challe et Quantin.

— M. Ch. Lucas, architecte à Paris, est également présenté comme membre titulaire par MM. Challe et Grasset.

Il sera statué sur ces nominations conformément au règlement.

Rapport de la commission des comptes. — M. Dondenne, au nom de la commission des comptes, donne lecture de son rapport, qui sera publié dans le Bulletin.

Les conclusions de la commission sont adoptées par la société.

Communication. — M. Lucas, architecte à Paris, présent à la séance, donne lecture à l'assemblée d'une notice historique concernant la place Vendôme et la colonne triomphale qui y était érigée et que vient de renverser le vandalisme à jamais exécration de la Commune de Paris.

— M. Challe, en présentant les dessins de la pierre tombale de Robert Fouché, notaire et paroissien de Saint-Eusèbe, et de la pierre fondamentale de l'église Saint-Loup, donne lecture de la notice envoyée en même temps par M. Eugène Daudin et qui sera insérée au Bulletin.

— M. Hébert, professeur de géologie à la Sorbonne, donne lecture d'une note qu'il a préparée sur les divers étages de la craie dans le département de l'Yonne, qu'il vient

d'étudier dans ces derniers jours. Ce travail est destiné au Bulletin de la société.

— M. Challe donne lecture à son tour d'une notice descriptive et interprétative du curieux chapiteau à figures, ordre corinthien et de la grande époque romaine, que possède le Musée d'Auxerre. Ce travail sera publié dans le Bulletin.

— M. Bert signale ensuite le passage considérable de saumons qui a lieu dans l'Yonne, à Auxerre, en ce moment. Il rappelle que les saumons quittent la Seine à Montereau, évitent la Vanne, l'Armançon et le Serein et quittent l'Yonne à son tour pour remonter la Cure où ils vont opérer la ponte. Après avoir examiné les causes probables de l'émigration considérable de cette année, il fait appel aux pêcheurs et aux riverains des cours d'eau du département en les engageant à noter et à faire connaître les faits concernant l'histoire naturelle des poissons qui pourront venir à leur connaissance. M. Bert termine sa communication en présentant un questionnaire destiné à être envoyé à toutes les personnes que ces questions intéressent. Ce questionnaire comprend l'étude des diverses espèces de poissons qui fréquentent les cours d'eau et les étangs de l'Yonne.

— La séance est terminée par une communication de M. Mignot-Pradier qui rappelle l'existence d'*Assignats* municipaux, ou billets de confiance de la première révolution, dans les divers départements, et en signale de semblables dans le département de l'Yonne. Ce fait n'avait point été noté jusqu'alors en ce qui concerne notre département, et les personnes qui posséderaient quelques-unes de ces pièces sont invitées à les communiquer à la Société.

Après cette communication, la séance est levée.

SÉANCE DU 18 JUIN 1871.

PRÉSIDENTE DE M. CHALLE, PRÉSIDENT.

A une heure la séance a été ouverte et le procès-verbal de la précédente séance a été lu et adopté.

Dons. — M. le président annonce qu'il a été fait hommage à la société : 1° d'un numéro de la *Revue savoisienne*, de la société florimontaine d'Annecy; — 2° par l'auteur, M. Bonissent, de l'*Essai géologique* sur le département de la Manche; — du Bulletin de la société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois, tome IX, année 1870.

Sont donnés à la société :

Par M. Mignot-Pradier : Une boucle gallo-romaine et un cachet de la commune de l'Abergement, datant de la première République ;

Par M. Saffroy : Un modèle d'escalier de bois en forme de vis ;

Par M. Adrien Badin : Une pyrite des terrains crétacés ;

Par M. Piétresson : Une monnaie de cuivre de la compagnie des Indes-Orientales ;

Par M. Bécardit : Une monnaie de cuivre du cardinal de Bourbon, connu sous le nom de Charles X, pièce qu'on rencontre rarement de ce métal, mais assez souvent en argent ;

Par M. Poubeau : Un livre de prières, laissé lors de l'invasion par un soldat prussien. Ce livre, imprimé à Berlin, porte qu'il contient les prières catholiques à l'usage de l'armée prussienne ;

Par M. Mignot-Pradier : Divers objets de terre cuite ; — Tête de la divinité la Mort : — Rosace ; — Flûte et deux terminaisons d'instruments de musique des Aztecs, trouvés dans une grotte de la montagne qui domine la plaine de Scamella, près Orizaba (Mexique).

— M. de Smyttère offre à son tour une fort belle empreinte du sceau de Iolande de Flandres, fille de Robert de Cassel, et comtesse de Bar, de Longueville, dame de Cassel et de la Puisaye au xiv^e siècle.

— M. de Smyttère met sous les yeux des membres de la société le sceau en bronze qui a produit cette empreinte et il donne d'intéressantes explications sur ce sceau, recherché par lui depuis longtemps et qu'il a retrouvé dans les mains de M. Rigaut, entrepreneur à Auxerre, qui lui-même l'avait découvert dans les travaux de terrassement d'un chemin de fer près de Chateaulin en Bretagne. M. de Smyttère fait espérer que le musée auxerrois n'aura pas seulement l'empreinte, mais qu'il se réserve de le gratifier ultérieurement du sceau, précieux par sa belle conservation et par le fini de son travail.

Lectures. — M. le président lit, au nom^r de M. Eugène Daudin, une notice sur deux figures du monument de la Juncunde, qui fait partie du musée lapidaire d'Auxerre. M. Daudin a joint à la notice le dessin des deux figures qui seront reproduites par le Bulletin.

— Une lettre de M. Victor Petit à M. le président fait connaître qu'il viendra bientôt habiter Auxerre et nous permet ainsi, d'espérer, dit M. le président, le concours le plus utile et le plus assidu de sa part aux travaux de la société.

— M. le président donne lecture d'une notice faite par

lui, il y a quelques années, au sujet du passage et de la réception à Sens, le 23 messidor an V, de l'ambassadeur de la Porte Ottomane près la République française.

— M. Dondenne père, au sujet de quelques explications données dans la notice de M. Challe sur les journaux sénonais pendant la révolution, parle du rôle politique qu'aurait eu le journal l'*Accusateur public*, aussi édité à Sens. Il demanderait que les collections départementales s'efforçassent d'avoir le recueil complet des journaux de ce temps, qui contiennent de précieux documents historiques. Au sujet de l'ambassadeur ottoman, M. Dondenne, interrogeant les souvenirs de membres de sa famille, croit pouvoir affirmer que cet ambassadeur aurait été reçu à Auxerre dans une maison dite maison de Sainte-Pallaye, qui aurait appartenu à la famille de Lacurne de Sainte-Pallaye et serait aujourd'hui celle de Madame veuve Théophile Lesseré, au bas de la rue Dampierre. M. Dondenne insiste pour qu'on vérifie si cette maison a été réellement habitée par l'historien Lacurne de Sainte-Pallaye et alors il demanderait à la société de réclamer près des administrateurs de la ville pour que le nom de Lacurne de Sainte-Pallaye soit substitué, pour l'appellation de la rue, à celui de Dampierre, personnage historique qui ne se rattache par rien aux traditions de la localité.

— M. Marie croit devoir expliquer, uniquement à titre de renseignement, que la maison dont vient de parler M. Dondenne, appartenait à l'époque de la révolution à l'un des membres de sa famille, M^{me} Sapey, veuve du receveur des finances du district.

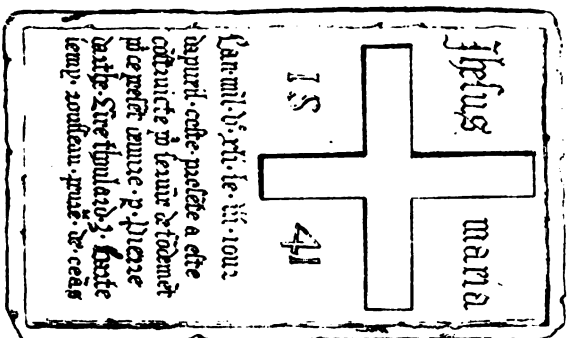
A trois heures et demie la séance a été levée.

Je luis robert fouches mal v'xxij
 q'lamartunt touches jii^e de iuuie?
 Selon vront de nature au dard tres
 Tout nud me fait marez fureur
 En c'est d'at ma chair de la mort chü
 qui gist en pouriture ne seut le
 Rues nap fors po' armure treispalle
 Pop baptême merite q'cy güt sous
 Et la pelison d'ure se lame
 de uss qui est seure q'el est in pace
 po' me sauluez tout d'ete et auer dieu
 queiq' oraison petite soit lame
 d'ones moy mes amys
 v're fin est e'crite
 par la mort q' vo' cite
 Au poit ou dieu ma mys



Orig. Rouen, de l'abb. 71.

Dalle tumulaire de Robert Fouches.



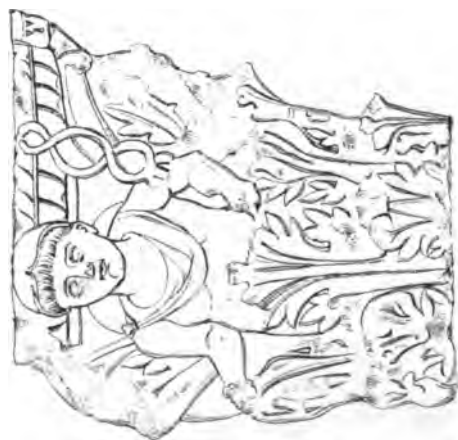
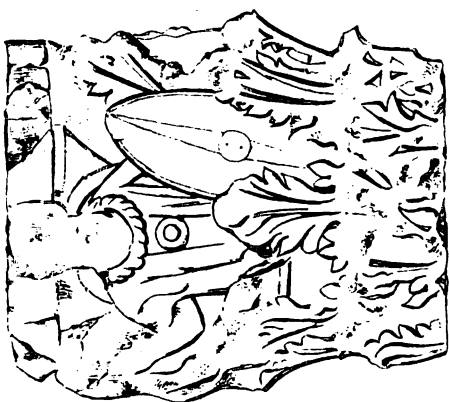
Sire thoulard.

Pierre fondamentale de l'Eglise de St Loup — Réduction au 10^{ème}
 Specimen de l'inscription de cette pierre.



Eug. Daudin, del. in. 91.

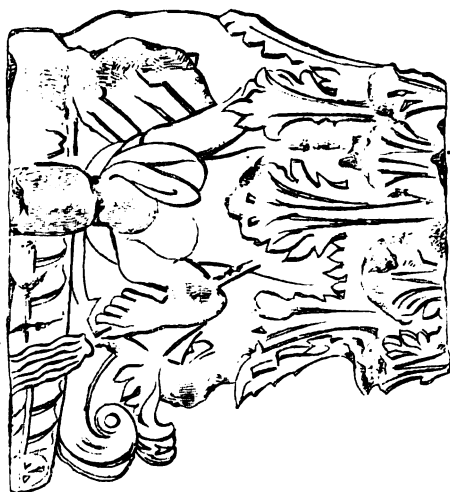
Retable de l'Eglise conventuelle de Crisenon - Réduction au 10^{ème}



Cap. Gaulois. vol. 1. p. 71.

Chapiteau gallo - romain à figures- Réduction au 10^{ème}





Cap. Bretonne vol. 40. 71.



Chapiteau gallo-romain à figures — Réduction au 10^{ème}.



Eug. Druon, del. sc. 71.

DIVINITÉS TUTÉLAIRES GALLO-ROMAINES

an 5^{me} d'exécution

Digitized by Google



Eug. Daudin, del. sc. 71.

MONUMENT DE JUCUNDE

réduction au 10^{ème}

MÉMOIRE

SUR LES ARCHIVES HISTORIQUES DU SÉNONAIS

CONSERVÉES A LA MAIRIE DE SENS

Par M. QUANTIN (1).

I

Lorsque vous visitez les salles de la Bibliothèque et du Musée de la ville de Sens, vous vous demandez peut-être ce que renferment de hautes armoires qui s'élèvent au milieu de ces collections. Rien sur leurs faces n'indique leur contenu; c'est donc un mystère? Point du tout! c'est là qu'est le Trésor des chartes du pays sénonais, que recèlent ces meubles si bien clos et si discrets. Le trésor des chartes sénonaises, voilà un titre bien ambitieux, mais qu'il me sera facile tout-à-l'heure de justifier.

Tournons d'abord nos regards en arrière. La révolution de 1789 avait, en emportant les anciennes institutions, jeté sur le pavé sénonais un homme à qui vous devez beaucoup, Messieurs, car c'est lui qui est le créateur du trésor dont je

(1) Ce Mémoire a été lu à la séance solennelle des Sociétés de Sens et d'Auxerre, tenue à Sens le 22 novembre 1866.

veux vous parler. Cet homme, c'est le Père Laire, religieux minime, savant bibliographe, attaché alors au service du cardinal de Brienne. Il avait suivi ce personnage dans la bonne fortune ; il avait formé sa riche bibliothèque ; mais le temps des revers était arrivé ; les beaux et précieux livres avaient été vendus. Le prélat, faible et irrésolu, avait descendu les degrés de la misère morale ; il était devenu évêque constitutionnel du département de l'Yonne, et n'osait même plus, en signant, faire précéder son nom d'une croix.

Le Père Laire, disons-nous, jeté comme une épave sur le terrain de la révolution, se retrancha dans son amour des livres, et saisit comme une planche de salut l'occasion que lui offrait la loi du 7 messidor an VII, pour reprendre vie et utiliser ses talents et sa science.

La révolution avait mis la main sur toutes les archives des corporations religieuses et sur celles de l'archevêché de Sens. Les bâtiments occupés par l'administration du district en étaient remplis, car ces collections étaient immenses. Mais déjà des trouées funestes y avaient été pratiquées. On y avait pris les plus larges parchemins, afin d'en faire des gargousses ; d'un autre côté, on avait ordonné d'en faire disparaître les titres dits *féodaux*. Il se fit, en conséquence, sur la « sainte montagne » un auto-da-fé des terriers des seigneuries, des actes de foi et hommage, et de tout ce qui semblait suspect à un archiviste de hasard dont les notes menaçantes : *A brûler !* se voient encore sur certains documents qui lui ont échappé au moment fatal.

Le Père Laire avait conservé son autorité de savant au milieu de ce désordre, et il faut ajouter tout bas qu'il avait assez chaudement donné dans les idées de la révolution pour se faire accepter, heureusement pour les pauvres archives historiques du Sénonais.

Armé de la loi du 7 messidor an II, qui portait création de bibliothèques et de musées dans les chefs-lieux des districts, il mit bravement la main sur les collections historiques, malgré l'archiviste brûleur préposé à la garde des archives ; tria, des monceaux de parchemins qui encombraient le dépôt, la fleur des pièces, et les mit à l'abri de la destruction. Il y avait pourtant là de quoi faire de belles gargousses, surtout avec les bulles des papes du XII^e siècle, du *fonds* du chapitre de Sens !

Le décret de la Convention sur la formation de bibliothèques et de musées de districts demeura presque partout lettre morte ; et Sens est une des rares villes de France qui aient eu la bonne fortune de le voir exécuter.

Bientôt le Père Laire quitta Sens pour un plus grand théâtre. Il était nommé bibliothécaire du département et professeur de bibliographie à l'Ecole centrale, cette autre création de la Convention.

Les archives sénonaises, mises si précieusement à part par le Père Laire, passèrent de longues années au fond des placards de la mairie sans qu'on s'inquiétât de leur existence. Peut-être quelques curieux indiscrets y mirent-ils la main et emportèrent-ils certaines pièces pour les étudier à loisir. Dans ce temps-là ces emprunts n'avaient pas le caractère qu'on leur a donné depuis ; et l'on connaît d'ailleurs de riches collections qui ne se sont pas autrement formées, et sans que ni les gardiens, ni les emprunteurs s'en soient fait scrupule. — Autres temps, autres mœurs.

Plus de quarante ans s'étaient donc passés, et les archives sénonaises paraissaient oubliées, lorsque sous le règne de Louis-Philippe l'attention s'est reportée sur elles. Je fus chargé alors par le ministre de l'Instruction publique, c'était

en 1837, de rédiger un rapport sur les manuscrits de la bibliothèque de Sens. C'est en visitant ces collections que je tombai sur les précieux parchemins du Père Laire.

Quelle ne fut pas ma surprise ! J'avais depuis longtemps reconnu des lacunes énormes dans les collections des Archives départementales pour la partie du Sénonais, et je retrouvais ce qui nous manquait ! Ce fut alors l'objet d'un rapport au ministre de l'Intérieur, pour obtenir, en vertu de la loi du 5 brumaire an V, la réintégration de ces pièces aux archives de la préfecture.

Je n'entrerai pas ici, Messieurs, dans le détail des longues négociations que cette affaire fit naître entre la ville et le ministre, et qui se terminèrent par une décision du 7 janvier 1862, où le Ministre déclara maintenir à Sens les documents en litige comme une annexe des archives départementales. La Société archéologique, qui venait de naître, se mit vaillamment à l'œuvre pour faire des documents historiques un catalogue que réclamait le Ministre. Mais les meilleures intentions n'aboutissent pas toujours, et par suite de l'éloignement de Sens de plusieurs membres de la commission, le travail est resté inachevé. C'est sur ces entrefaites que je fus officiellement chargé, à mon tour, de dresser cet inventaire des richesses que renferment les archives sénonaises. C'était chose de mon métier et j'y étais doublement poussé.

Le travail fut donc bientôt fait et il va être publié dans la collection des inventaires des archives départementales, où tout le monde pourra puiser.

Je voudrais, en attendant, Messieurs, vous donner un avant-goût de ce que ces archives renferment.

II

Les archevêques de Sens étendaient jadis leur juridiction spirituelle sur une vaste province, qui représentait la 4^e Lyonnaise ou Sénonie des Romains. La devise de leurs armes, le mot **CAMPONT**, qui brillait sur leur écusson, était formée des lettres initiales des évêchés suffragants : Chartres, Auxerre, Meaux, Paris, Orléans, Nevers et Troyes. Les archives sénonaises renferment la preuve de cette vaste juridiction dans les statuts des Conciles provinciaux de 1346 à 1528, et dans les actes par lesquels les archevêques ont exercé, non souvent sans débats, leur juridiction sur leurs suffragants et sur les abbayes de ces circonscriptions diocésaines. L'archevêque P. de Corbeil ayant essuyé un refus de la part des religieux de Saint-Martin du Val-de-Chartres, lança contre eux les foudres de l'excommunication (1207). Guillaume de Melun, l'un de ses successeurs, frappa de même l'évêque de Chartres qui refusait de lui laisser exercer son droit de visite dans son palais épiscopal (xiv^e siècle).

Mais les plus graves difficultés de ce genre se sont élevées avec l'archevêché de Paris. L'évêque qui siégeait à côté du trône de France, et son clergé, supportaient difficilement cette antique suprématie que les siècles avaient consacrée en faveur de Sens. Ce fut surtout l'archevêque T. de Salazar qui eut de graves conflits avec le Chapitre de Paris. Il fut même interrompu violemment dans l'exercice de sa juridiction dans la cathédrale de Notre-Dame; mais il l'emporta encore au Parlement et le Chapitre fut condamné à une grosse amende, avec le prix de laquelle l'archevêque acheta de riches tapisseries qu'il donna à son église.

C'est ici le cas de rappeler la perte du beau Pontifical

sénonais du ^{xiv}^e siècle, qui fut vendu en 1859 et disparut de Sens pour toujours. Ce manuscrit, précieux à tant de titres pour l'église de Sens, portait les signatures de tous les évêques des sièges suffragants et de tous les abbés des mêmes diocèses, qui avaient prêté serment de fidélité aux archevêques de Sens depuis le ^{xiv}^e siècle jusqu'en 1789 (1).

L'exercice de la juridiction des archevêques sur les abbayes, sur les églises collégiales et sur les paroisses du diocèse de Sens, a laissé des traces dans nos archives. Quelle richesse de détails ! Que de matériaux pour l'histoire locale dans les procès-verbaux des visites épiscopales ! Il fut un temps, au ^{xiii}^e siècle, où les prélats voyageaient à cheval et étaient escortés d'une suite montant à quatre-vingts chevaux. L'excès de charges que cet état de choses imposait au clergé amena des réclamations, et l'interdiction par le pape à l'archevêque de continuer ses tournées sur ce pied-là.

Par la suite, ce droit de visite fut converti en une taxe en argent, et les curés surent alors à quoi ils étaient obligés. Une autre coutume, qui était bien dans les mœurs féodales, c'était qu'à la mort d'un curé l'archevêque héritait de son lit garni et de son bréviaire (^{xv}^e siècle).

Au ^{xiii}^e siècle, le roi Philippe-Auguste avait sa chapelle bien établie dans votre ville, et le titulaire de ce bénéfice jouissait de deux muids de froment de rente à prendre sur le grenier royal à Sens (2), et de deux muids de vin du crû du clos du même souverain, également à Sens; et en outre de vingt sous parisis de rente; ce qui formait un assez joli

(1) Il fut vendu 500 francs à M. de Salin de Metz.

(2) Le muid de blé valait 96 bichets; deux muids, 192 bichets. Le Bichet de Sens pesait 36 livres.

revenu. Saint-Louis confirma cette situation et accrut encore la dotation du chapelain. Cela dura jusqu'en 1345, époque de la réunion de la chapelle royale à la cure de Saint-Maximin (G. 58).

Les doyens ruraux imposent, au ^{xv}^e siècle, des contributions sur les habitants des paroisses pour la réparation des églises. Les fabriciens, assistés de deux ou trois habitants élus par la population, répartissent la taille nécessaire à cette dépense.

La juridiction féodale de l'archevêque était considérable, et les plus grands seigneurs et le roi lui-même rendaient au prélat foi et hommage pour les terres qu'ils tenaient de lui. L'importance de ces fiefs prouve quelle devait être dans les temps primitifs l'étendue de la seigneurie de l'archevêque de Sens. Ainsi, au ^{xiv}^e siècle, le roi reconnaît tenir en fief de l'archevêché les terres de Montereau et de Bray-sur-Seine et leurs nombreuses dépendances. En 1275, Marie, impératrice de Constantinople, dame de Courtenay, s'excuse de ne pouvoir assister à l'entrée solennelle de l'archevêque Gilon à Sens, et y envoie un chevalier à sa place. Cette cérémonie était fort belle. Le pontife, escorté de son nombreux clergé, de la noblesse et du peuple sénonais, sortait de l'église de Saint-Pierre-le-Vif, porté dans sa chaise par le délégué du roi, par le comte de Joigny, les sires de Courtenay et des Barres-sur-Chaumont, et par le sire de Trainel, comme baron de Sergines.

Une institution qui est largement représentée dans les archives, c'est le grand Chapitre cathédral. L'histoire de ce corps puissant est à faire et mériterait de l'être. — Quels sujets de méditations dans l'étude d'une institution qui a commencé de naître au ^{ix}^e siècle, et qui était encore debout

et si dignement à la fin du *xviii^e* siècle! Le chapitre de Sens était indépendant et ne relevait que du pape. Il administrait le diocèse pendant la vacance du siège. Les papes l'ont fréquemment honoré de bulles confirmatives de ses biens et du patronage de nombreuses églises. Ces monuments datent au moins du *xii^e* siècle. Ses dignitaires étaient le doyen, le grand-archidiacre, le trésorier, et le préchantre chargé des écoles. Les chanoines se divisaient en prébendés et semi-prébendés. Et, comme des satellites, il y avait, au-dessous, de petits chapitres dont les membres remplissaient dans l'église diverses charges religieuses.

La Fabrique ou l'*OEuvre* tient une bonne place dans les archives sénonaises. On y apprend que le pape Alexandre III consacra le grand autel de la cathédrale en 1165 (G. 124). Les nombreux autels des chapelles des nefs, si singulièrement transformées de nos jours, sont consacrés en 1132 (G. 124). A partir du milieu du *xv^e* siècle, les travaux de ce monument, interrompus par la guerre, recommencent. Les papes et les archevêques accordent des indulgences aux fidèles dans ce but; et des frères quêteurs parcourent le diocèse et la France entière afin de recueillir de l'argent en montrant au peuple les reliques de l'église cathédrale. Le trésor de cette église que nous admirons, se forme par des libéralités des rois et des archevêques, et les inventaires prouvent qu'il était autrefois bien plus riche qu'à présent.

Il y existait surtout une table d'or, ou plutôt un retable d'or de neuf pieds de long sur trois pieds six pouces de haut, représentant au centre Jésus-Christ couronné par deux anges, accompagné de quatre chérubins, de la Vierge et de saint Jean. Aux angles étaient les emblèmes des quatre évangélistes.

Ce joyau sans prix avait été donné à son église par l'archevêque Sewin, vers l'an 980. Un zèle inintelligent le fit, sous Louis XV, dans un moment de gêne pour l'Etat, porter à la Monnaie, où il fut fondu. Il fut estimé 48,797 livres, plus de deux cent mille francs de nos jours.

La cathédrale possédait dans sa bibliothèque un manuscrit fameux, mentionné dans les inventaires, c'est celui qu'on appelle le *Missel de l'Ane*, et qui est aujourd'hui une des curiosités de votre bibliothèque publique. Ce manuscrit, couvert d'un précieux dyptique d'ivoire du iv^e au v^e siècle, qui représente le triomphe de Bacchus Hélios sortant de l'Océan pour éclairer le monde et présider aux vendanges (1), contient le texte de la Fête de l'Ane composé, croit-on, par l'archevêque P. de Corbeil. Il a été, dans ces derniers temps, l'objet de plusieurs publications intéressantes (2). Les archives renferment aussi l'original de l'ordonnance du cardinal Odo de Tusoulum, en 1245, pour proscrire l'usage de la fête des Fous et des Innocents dans la cathédrale, cette plaisante réjouissance des clercs et des enfants de chœur (G. 433), qui résista longtemps encore après aux interdictions.

La réception, dans le chœur de la cathédrale, pendant les cérémonies publiques, du corps du présidial et du corps municipal fut, en 1733, l'objet d'un règlement qui porte que ces

(1) Duchalais, *description du Dyptique de la Bibliothèque de Sens*, Bulletin de la Société archéologique de cette ville, 1854.

(2) Voir notamment : *Office de la fête des fous à Sens*, par Bourquelot, Bulletin de la Société archéologique de Sens de 1854, p. 871 et suiv. — Ce travail contient la reproduction intégrale du texte du Missel. — M. Carlier a également publié dans le Bulletin de la même Société, en 1858, une notice sur l'auteur du *Missel de Sens*.

Messieurs « occuperont une partie du sanctuaire à gauche, vis-à-vis du trône archiépiscopal, et qu'ils seront assis sur des bancs à dos couvert d'une étoffe semée de fleurs de lis » (G. 132). Les questions de préséance amenaient souvent des conflits dont on peut voir les détails dans les archives. Il y aurait encore bien à dire ici sur le reste des archives du Chapitre ; sur les testaments de ses membres ; sur les cures unies au Chapitre par les archevêques ; sur la juridiction temporelle qu'il exerçait sur tout autour de la cathédrale, dans l'étendue de son cloître, lequel était fermé par des portes (G. 141). Mais passons à d'autres souvenirs.

Nous trouverons matière intéressante dans les papiers concernant les archidiaques.

Le grand-archidiacre de Sens est une puissance au moyen-âge. Il a dans le rayon de son archidiaconé une autorité égale à celle de l'archevêque, sauf pour juger les crimes d'hérésie et les cas de lèpre. Chargé d'installer les évêques suffragants, les abbés des monastères, il reçoit pour son droit d'assistance un marc d'or et deux marcs d'argent. Cependant en 17... M. de Tencin, à l'installation de Mgr Bargedé, évêque de Nevers, se contenta, pour son droit, d'un service de faïence de Nevers. Il faut dire qu'alors cette faïence avait peut-être autant de réputation qu'à présent (G. 71). Les visites des paroisses, que font à la fin du xv^e siècle les archidiaques, nous révèlent souvent l'état moral des populations et la nécessité des réformes. Le chapelain de Villeroy est condamné à l'amende comme étant un grand ignorant ; celui d'Etrechy est également puni parce qu'il ne tenait pas de registres de mariages. Vous voyez que l'on n'avait pas attendu, dans le Sénonais, l'ordonnance de François I^{er}, de 1539, pour s'occuper de l'état civil (G. 74).

Messire Louis Brochet, visitant, à la même époque, son archidiaconé de Melun, condamne à un écu d'amende Beau-doin Villain, de Mont-en-Montois, pour avoir usé du ministère d'un prétendu sorcier de Courlon, afin de découvrir des trésors cachés dans sa maison. Le curé de Talestrie-la-Reposte est condamné à entendre en confession Jeanne Leglantier, sa paroissienne : il alléguait pour son refus qu'elle l'avait battu. Des anecdotes de ce genre émaillent ces vieux registres et en disent plus sur les mœurs du temps que les plus belles dissertations. Mais je m'arrête et je termine ce sujet par un dernier trait.

En 1672, l'archevêque de Gondrin visitait l'archidiaconé d'Etampes, et se trouvant un jour dans l'église de Messe, vit tout à coup les fidèles se précipiter au dehors à l'annonce du passage d'une troupe de soldats, pour empêcher le pillage de leurs maisons qui étaient restées ouvertes (G. 76). Ces épisodes étaient ordinaires en ces temps-là, et le séjour ou le passage de soldats était un fléau pour le pays qui y était exposé.

III

A côté du clergé séculier existait le clergé régulier, formé de la pieuse phalange des enfants de saint Benoit et de saint Augustin. Ici ce n'est plus par siècles que nous mesurons la durée de ces abbayes de Sainte-Colombe, de Saint-Pierre-le-Vif et de Saint-Remi de Sens, c'est par plus de mille ans, c'est treize et quatorze cents ans qu'il faut leur donner. Elles étaient dans toute leur splendeur aux temps carlovingiens, et leurs seigneuries, les villages nombreux qui en dépendaient, fruits de la culture des moines et de leurs colons, formaient une brillante ceinture autour de la métropole sénonaise.

Les archives de ces monastères ont conservé des copies de leurs chartes du v^e ou vi^e siècle, et des diplômes impériaux du ix^e siècle, précieux, rares et fragiles monuments que nous sommes heureux de posséder aujourd'hui. Les privilèges des papes ne devaient pas faire défaut à ces grandes abbayes, qui avaient traversé les âges barbares et féodaux. couvertes surtout de la protection pontificale.

En parcourant dans le détail les portefeuilles de ces maisons, on trouve d'abondants matériaux pour l'histoire locale et celle des institutions du moyen-âge. A Sainte-Colombe, les chartes énoncent le patronage de nombreuses cures, le détail des immenses domaines dus à la libéralité des rois et des barons. Elles établissent l'indépendance de l'abbaye qui relevait directement du Saint-Siège (H. 4). L'histoire de la Réforme au xvi^e siècle, celle de la possession des reliques de saint Loup, contestées par les religieux de Saint-Pierre-le-Vif, l'état des bâtiments du monastère dévastés par les reîtres en 1567 (H. 9), forment un léger aperçu des documents de cette collection. A Saint-Pierre-le-Vif se voient notamment les procès-verbaux de réception des archevêques avant leur première entrée dans leur cité épiscopale. Les frais de cette réception, assez onéreuse pour les moines, sont fixés, en 1395, à 50 livres tournois et un bœuf gras (H. 33).

L'histoire des élections des abbés, des officiers du monastère et des prieurés de la dépendance offre des éléments nombreux et inédits depuis le xiii^e siècle. Les débats des moines de Saint-Pierre avec la commune de Sens, à la fin du même siècle, amenèrent Philippe-Auguste à intervenir, et il arrêta par son ordonnance de 1193 (H. 54) les empiètements des citoyens de la commune, qui voulaient englober les

habitants des bourgs de Saint-Pierre, de Mâlay et de Saligny dans leur confédération. La juridiction de l'abbaye dans le bourg subsista jusqu'en 1789. En 1741, le procureur-fiscal condamna à l'amende J. Bourgoïn pour avoir refusé de travailler à éteindre le feu qui était à l'église Saint-Pierre.

Il exista autrefois, et jusqu'à la fin du ^{xvii}^e siècle, dans le bourg Saint-Pierre, des foires et notamment celle de Saint-Pierre en Mars, dite *du pardon*, qui était le but d'un grand concours de marchands.

L'abbaye Saint-Remi, après avoir eu une grande importance au ^{ix}^e siècle, s'éclipsa dans les guerres civiles du ^{xvi}^e par suite de la destruction, par les habitants de Sens, en 1589, de ses bâtiments qui nuisaient à la défense de la ville. Elle fut réunie à celle de Saint-Pierre en 1674 (H. 64).

Après ces trois puissants monastères nous trouvons encore l'abbaye Saint-Jean de l'ordre de Saint-Augustin, fondée vers 506 par l'archevêque saint Eracle, et détruite en 735 par les Sarrasins. Elle sortit de ses ruines en 1444, par la libéralité d'Etienne, prévôt du Chapitre cathédral, qui y établit des chanoines de l'ordre de Saint-Augustin, et la soumit à l'autorité du Chapitre (H. 13).

Des chartes nombreuses, dues aux archevêques et aux papes, favorisèrent l'accroissement de l'abbaye dès sa fondation, et l'on vit bientôt s'étendre le patronage de Saint-Jean sur plus de vingt paroisses que les religieux desservaient avec le titre de prieurs. Parmi ces chartes du ^{xii}^e siècle, nous voyons la donation d'une rente d'un muids de froment faite par la reine Adèle aux chanoines de Cudot « pour
« l'honneur de Dieu et l'amour de vénérable dame Alpès, qui
« passe en ce lieu une vie glorieuse et admirable » (H. 28).

144 MÉMOIRE SUR LES ARCHIVES DU SÉNONAIS.

Mais je m'arrête, car il faudrait tout citer, et parler encore des séminaires diocésains, de la chambre du clergé, des paroisses et de plusieurs couvents de la ville.

Le temps me presse et je quitte à regret cette revue rapide de vos archives historiques, heureux, Messieurs, si j'ai pu vous donner une idée de leur richesse, et provoquer quelques érudits d'entre vous à les étudier.

NOTE
SUR UNE TROUVAILLE DE MÉDAILLES ROMAINES
A CHARENTENAY

Par M. QUANTIN.

Séance du 10 avril 1871.

Il y a cinq ans qu'un habitant de Charentenay, en creusant une cave dans sa maison, voisine des murs d'enceinte du village, rencontra sous sa pioche un pot rempli de monnaies romaines.

Il s'empessa de les recueillir et chercha bientôt à les vendre. Ces médailles nous furent présentées, et, à ce moment, personne ne s'occupant du médailler, j'essayai de déterminer ces pièces et de les cataloguer. Après une revue minutieuse j'en arrivai à constater que la trouvaille consistait en médailles consulaires de cinquante-et-une familles, à un ou plusieurs exemplaires, et en près de quatre-vingts monnaies d'argent de petit module au type d'Auguste. Le possesseur du trésor s'en exagérant, comme toujours, la valeur, n'accueillit pas l'offre de 300 fr., chiffre assez raisonnable qu'on lui en fit. Il porta son médailler à Paris,

s'adressa à plusieurs marchands infructueusement et il revint enfin, fort heureux d'accepter nos offres. Il se fit alors renvoyer ses médailles, qu'il avait laissées à quelqu'un chargé de les vendre.

Mis en possession du trésor, nous avons voulu vérifier s'il était intact. Mais je m'aperçus bientôt qu'il y manquait seize pièces consulaires, parmi lesquelles une *Licina*, valant 50 fr. Je réclamai alors au vendeur, et il nous arriva quelque temps après, de Paris, une boîte contenant quatorze médailles d'argent, petit module, d'empereurs du haut empire, au lieu de consulaires. L'envoyeur avait pensé que le propriétaire ignorant se contenterait du nombre et de l'apparence. Il avait compté sans son hôte et sans le catalogue dressé au préalable.

Mais que faire ? Les intermédiaires par les mains desquels les médailles étaient passées étaient nombreux : il était difficile d'établir l'identité des pièces. On passa outre.

Je tenais à raconter ces petits incidents pour la moralité de l'affaire et afin qu'on se tienne à l'avenir sur ses gardes.

Quoiqu'il en soit, nous avons fait là une bonne acquisition. Notre médaillier, qui ne comptait que six ou sept familles, en a aujourd'hui cinquante-sept.

M. Desmaisons, classificateur du médaillier, a bien voulu me charger de déterminer les consulaires, ce qui devenait facile à l'aide du livre de Cohen, contenant la description des médailles de ce genre.

Voici la liste des familles de la trouvaille de Charentenay :

FAMILLES :

Accoleia.	Curiacia.	Pinaria.
Acilia.	Fabia.	Plœtoria.
Æmilia.	Flaminia.	Plantia.
Antonia.	Fannia.	Porcia.
Apuleia.	Fundania.	Postumia.
Aquilia.	Hosidia.	Roscia.
Barbacia (<i>deficit</i>).	Julia.	Scribonia.
Calpurnia.	Junia.	Servilia.
Carisia.	Marcia.	Titia.
Cassia.	Mescinia.	Terbinia.
Claudia.	Mettia.	Urbinia.
Cœlia.	Minutia.	Valeria.
Considia.	Mussidia.	Vibia.
Cornelia.	Nœvia.	Volteia.
Cossutia.	Papia.	<i>Incerta :</i>
Crepusia.	Petilla.	Pallas, R. Dioscures.

Les plus importantes sont :

Ælia (Cohen 2).	Julia (C. 31).	Plœtoria (C. b.)
Antonia (C. 2, 63).	Mescinia (C. 1).	Porcia (C. 3).
Cœlia (C. 8).	Mettia (C. 1).	Postumia (C. 12).
Cornelia (C. 62).	Mussidia (C. 5, C. 8).	Servilia (C. 15).
Cossutia (C. 1).	Pinaria (C. 8).	Vibia (C. 2).

L'intérêt de ces médailles est très réel, et à divers points de vue. La beauté et la variété des types, les emblèmes et revers, tout en est curieux. On sait que les médailles consulaires ont été frappées par les familles qui portaient ce titre, et qu'elles rappellent souvent des souvenirs historiques, des actions marquantes accomplies par les membres de ces familles, dans les guerres ou dans les fonctions publiques. Sur le droit, qui a ordinairement un caractère mythologique, on représente des têtes de divinités, telles que Jupiter, Hercule, Janus, Pallas, Mercure, Bacchus, Junon, ou encore des bustes de femmes voilées. Les têtes de Brutus, de Pompée, d'Antoine, de César et d'Octave ou d'Auguste s'y rencontraient également.

Sc. hist.

Les revers de ces médailles sont encore plus variés que les droits. Les graveurs semblent s'être livrés dans leur composition à toute leur imagination. Les biges, les quadriges et les victoires y sont fréquentes. Les proues de vaisseau, les galères, dans la famille *Antonia* surtout, les temples, les trophées d'armes et les emblèmes religieux se montrent sous des formes diverses et curieuses. Les savants numismatistes tels que Eckel, Cavedoni, Riccio, Borghesi et en dernier lieu M. Cohen, se sont livrés sur les médailles consulaires à des études et à des commentaires qui sont fort intéressants, et dont le dernier auteur offre le résumé dans son excellent ouvrage.

Je terminerai par une remarque sur la date de ces médailles et sur les causes de leur enfouissement.

En général, dans nos pays, les trouvailles des médailles en grand nombre mettent au jour comme à Appoigny, Briennon, Migennes, Cravan, Bussy-en-Othe, etc., des masses de monnaies de billon du bas-empire, du temps des trente tyrans (1). Il est plus rare de trouver des monnaies d'argent, notamment, et du haut-empire, comme autrefois à Esnon, à Etivey, à Vault-de-Lugny et à Châtel-Gérard. Mais, dans le cas qui nous occupe, ce n'est plus seulement au haut-empire que remonte notre trésor, mais aux temps consulaires et à Auguste seulement, au plus bas.

La plus grande partie de ces consulaires ont été frappées pendant le premier siècle avant Jésus-Christ, et une des pièces (Mescinia) seize ans seulement auparavant. C'est la plus récente. Quelques-unes remontent au deuxième siècle

(1) Voir liste des médailles trouvées, dans le Bulletin de la Société et le Répertoire archéologique du département.

avant Jésus-Christ (Flaminia); mais c'est le petit nombre.

Quant aux monnaies d'Auguste, les dates extrêmes de leur frappe vont entre l'an 31 et l'an 14 après l'avènement de Jésus-Christ, temps de la durée du règne de ce prince.

Sur cet exposé quelle cause peut-on attribuer à l'enfouissement de ce trésor?

Remarquons encore une fois sa singulière composition : des monnaies d'argent de petit module, composées de consulaires et d'Auguste seulement; et ces dernières presque toutes au même revers.

Il faut nécessairement, pour la date de l'enfouissement, s'arrêter au premier siècle après Jésus-Christ, et au temps d'Auguste ou de Tibère, car, étant donné un individu inquiet de son trésor, il a dû le cacher tout entier, et en y mettant les médailles d'Auguste et une consulaire *Mescinia*, il a évidemment daté son action. Mais on conviendra que de trouver rassemblées cinquante médailles consulaires et quatre-vingt monnaies d'Auguste toutes en argent, ni plus ni moins, c'est un singulier hasard.

On a voulu y voir la main d'un avare qui cacha son trésor formé de pièces d'argent patiemment ramassées. On peut faire là-dessus bien des suppositions. Quoiqu'il en soit, il y a près de deux mille ans que ces médailles ont été enfouies, et elles nous fournissent la preuve de l'existence du village de Charentenay dans ces temps reculés.

NOTICE
SUR
M. MONDOT DE LAGORCE

Par M. G. DONDENNE.

Séance du 18 mai 1871.

Dans une des dernières séances de la Société, l'un de nos collègues avait fait la motion de consacrer, à l'avenir, une notice nécrologique à chacun de ses membres que la mort enlevait.

Il faisait bien la remarque que, sans doute, parfois, ces notices pourraient se réduire à peu de lignes, puisqu'ici il y avait à considérer l'homme au point de vue des travaux relatifs aux sciences, faits par lui pendant sa vie; mais enfin que, quelque courtes qu'elles fussent, ce serait toujours un hommage rendu à la mémoire de ceux de nos collègues que nous perdrons.

Cette proposition ayant semblé obtenir une adhésion tacite, et le nom de M. Mondot de Lagorce, l'un des membres fondateurs de la société, auquel, la veille même, nous avions rendu les derniers devoirs, ayant été prononcé, notre hono-

nable président m'a invité à rédiger, pour vous être lue, une notice concernant M. Mondot.

Quoiqu'ayant recueilli directement de lui, pendant près de trente ans où nous avons eu de fréquentes relations ensemble, divers renseignements relatifs à ses travaux et à sa vie, ils eussent été insuffisants pour vous le faire apprécier, si sa fille, Madame la baronne Dijols, ne m'eût fourni de nombreux documents, qui ont servi à compléter ceux que j'avais déjà.

M. André-Joseph-Jules Mondot de Lagorce était né le 24 février 1791, à la Souterraine, petite ville du département de la Creuse.

Il était issu d'une ancienne famille noble, originaire de la Guyenne, et, si nous n'avons pas à parler ici des honneurs obtenus par ses ancêtres, comme on aime toujours à entendre rappeler les actes de dévouement et de courage, il nous sera peut-être permis de dire qu'un des membres de sa famille, garde du corps, avait obtenu de Louis XVI la croix de Saint-Louis, et reçu, en présent, de Madame Elisabeth, un diamant, pour avoir contribué à sauver la reine dans les fatales journées des 5 et 6 octobre 1789.

Un oncle de M. Mondot étant devenu l'un des propriétaires des coches de l'Yonne, et son père étant lui-même intéressé dans l'entreprise, il était venu, avec sa famille, s'établir à Auxerre. Son fils Jules, qui avait alors environ douze ans, était entré comme élève à l'Ecole centrale.

Plus tard il obtint une bourse au lycée Napoléon, d'où il sortit pour entrer à l'Ecole polytechnique.

Reçu d'abord élève dans les douze à quinze premiers, son rang, pendant qu'il y suivait ses cours, s'était amélioré, car il en sortit le cinquième et fut classé dans les ingénieurs des ponts et chaussées.

Il prit part, comme ingénieur ordinaire, à l'exécution, et, plus tard, il dirigea, comme ingénieur en chef, de nombreux travaux parmi lesquels nous ne citerons que ce qu'il y a de plus saillant. Ainsi, après avoir coopéré à l'exécution de travaux faits dans les ports de Fécamp, du Havre et de Rochefort, il s'embarqua et partit résolûment pour aller remplir à la Martinique les fonctions d'ingénieur en chef.

Pendant un voyage qu'exigeait son service, et qu'il eut à faire peu de temps après son arrivée dans cette île, il fut subitement pris par la fièvre jaune. Heureusement pour lui que là, à cette époque, et pour des causes qui nous sont inconnues, les voyageurs qui avaient à se rendre sur un même point, se réunissaient et formaient des sortes de caravanes, et, heureusement pour lui encore que, parmi ceux qui l'accompagnaient, se trouvait un médecin qui, habitant depuis longtemps ces contrées, savait s'y prendre pour combattre un tel mal, et qui agit si énergiquement qu'en quelques heures M. Mondot fut sauvé.

Après un séjour de deux ans aux Antilles, il rentra en France où il occupa successivement l'emploi d'ingénieur en chef à Aurillac, à Toulouse et ensuite à Lyon.

Dans cette dernière résidence, il fit exécuter divers travaux, et, entr'autres, par des moyens ingénieux qui ont été cités, établir, en immergeant des vieux bateaux, assez chargés de matériaux pour les couler à fond, une digue fermant une dérivation que le Rhône, en un lieu dit la Vitriolerie, s'était ouverte, et qui nuisait beaucoup à la navigation sur le cours principal.

Quand M. Mondot quitta Lyon, ce fut pour venir de nouveau habiter Auxerre et y remplir les fonctions d'ingénieur en chef des ponts et chaussées.

Dans les services qu'il a rendus à ce pays qu'il considérait, quoiqu'il n'y fût pas né, un peu comme le sien, nous ne parlerons que de l'œuvre dont la réalisation faisait, depuis de si longues années, l'objet des vœux de tous les habitants.

C'est de l'établissement des conduites d'eau de Vallan.

Chacun sait qu'à une époque déjà ancienne M. l'ingénieur Robillard avait établi le projet primitif qui a servi à l'exécution de ce beau travail. Les nivellements avaient été faits avec la plus rigoureuse exactitude et sur ses plans, il en était de même pour le tracé des directions que devaient suivre les conduites.

Mais, ce que chacun sait moins, c'est que, quand il fallut se mettre à l'œuvre, il y eut à reporter sur le terrain le tracé indiqué pour la pose des conduites, ce qui exigeait un soin extrême, car les pentes étaient tellement faibles, que la moindre erreur eût pu avoir les conséquences les plus graves ; qu'ensuite M. Mondot trouva à apporter à l'œuvre de M. Robillard quelques modifications qui, quoique semblant peu importantes, constituaient cependant d'assez notables améliorations.

Ainsi il fit établir, à chaque point où les conduites font des coudes, de petits puisards où les graviers et autres corps que les eaux peuvent entraîner se déposent. Ces puisards servent aussi de regards, exécutés à peu de frais, étant même, comme le surplus des conduites, recouverts de terre, et leur place étant simplement indiquée par des bornes qui affleurent le sol.

M. Mondot fit également adapter, à la partie inférieure des siphons en fonte, de forts robinets-vannes, placés dans des puisards, qui servent, par des moyens plus simples que

ceux indiqués au projet primitif, à opérer la vidange et le nettoyage de ces siphons, et à procurer l'écoulement des eaux qui les remplissent par le fond des vallées.

On sait, du reste, avec quelle rapidité les travaux de l'établissement des conduites libres et des siphons par lesquels les eaux de Vallan arrivent à Auxerre, ont été exécutés, et quel en a été le succès.

Si, après avoir indiqué quelques-uns des travaux dont M. l'ingénieur Mondot a dirigé l'exécution, nous voulions citer ici seulement les titres des ouvrages imprimés qu'il a produits, la page ressemblerait trop à celle d'un catalogue de librairie.

Aussi nous réduirons-nous à ne parler que de quelques-unes de ses œuvres.

Quand on veut les étudier, on se trouve assez naturellement amené, il me semble, à les grouper en deux classes.

Les unes se rattachant plus ou moins intimement à sa profession d'ingénieur, et les autres ayant un rapport plus ou moins direct avec les questions d'histoire.

Parmi celles qui peuvent être rangées dans le premier groupe, nous citerons une brochure publiée à Lyon en 1840 et dont le titre est : *Du choix à faire entre divers projets présentés pour le tracé d'une même route et des subventions à fournir pour faire adopter une direction qui ne serait pas la meilleure dans l'intérêt général.*

Une analyse de cette œuvre, même quelque abrégée qu'elle fût, serait encore trop longue pour trouver place ici, et nous nous contenterons de dire que si, ce qu'il ne nous serait pas possible de décider, dans la pratique les résultats n'étaient pas toujours conformes aux calculs de l'auteur ; cependant il semble avoir à fond traité son sujet et n'avoir négligé d'em-

ployer aucune des données qu'il y avait à prendre en considération.

Pendant qu'il résidait à Lyon, M. Mondot avait aussi dirigé l'exécution d'un travail destiné à obtenir l'élargissement du pont de la Guillotière au moyen de fermes en fonte. Cette opération avait été faite avec succès, et tout ce qui la concerne a été décrit dans une brochure publiée par un élève-ingénieur des ponts-et-chaussées attaché à ces travaux.

Il existe une collection assez volumineuse de brochures publiées par M. Mondot, et si on voulait les réunir pour former un tout, le titre qui pourrait, je pense, convenir à ce recueil, serait celui d'*Essai d'un code d'administration des ponts-et-chaussées* que l'auteur a donné à quelques-uns des cahiers.

Les sujets en sont assez divers ; ainsi, tout ce qui concerne les routes, les chemins vicinaux, les chemins communaux, les cours d'eau, les règlements pour les machines à vapeur, tant celles employées dans les établissements industriels, que celles servant à la navigation, y est traité très au long et très en détail.

Il faudrait, en quelque sorte, pour pouvoir discuter à fond de telles œuvres, avoir fait une étude aussi complète des questions qui y sont traitées que l'auteur lui-même, mais ce qui peut réellement étonner, c'est la masse de connaissances qu'il possédait et dont il y fait preuve.

Il avait été président d'une commission instituée dans le département du Rhône pour la surveillance des machines à vapeur, et, dans les brochures où il s'occupe de la réglementation de ce service, il ne s'en tient pas à indiquer les précautions à prendre, la police et la surveillance auxquelles

les chauffeurs et les mécaniciens seront soumis ; mais il décrit les divers systèmes de machines en usage ; il fournit des renseignements sur la consommation d'eau pour l'alimentation des chaudières, sur la consommation du combustible, sur les dimensions à donner à ces chaudières, ainsi qu'à leur surface de chauffe, et jusque sur les tarifs de prix des machines, selon leur force.

Quand il s'agit de routes et de cours d'eau, on y voit que, non seulement ce qui s'y applique dans la législation en vigueur, l'auteur le connaît, mais encore qu'il a fait une étude sérieuse de ce qui, dans nos anciennes lois françaises, et même jusque dans les lois romaines, se rattache à ce sujet.

Après avoir jeté ce rapide coup d'œil sur les œuvres relatives à l'œuvre de l'ingénieur, et qu'a produites M. Mondot, si nous passons à d'autres dont les sujets sont bien différents, nous en trouverons une autre dont le titre est :

Quelques questions politiques sur l'Histoire de France ancienne et actuelle, avec les réponses.

L'auteur, dans cet ouvrage, traite de tout ce qui se rattache à la filiation des trois races de nos rois, avec une sorte d'originalité qui fait que, quand même on serait disposé à le contredire, on ne le lit pas sans intérêt.

On pourrait presque dire aussi, en remarquant comment il expose les faits, et toutes les conséquences qu'il veut en déduire, qu'il traite les questions d'histoire un peu à la façon de celles de géométrie, et que, quoiqu'il opère en mathématicien, on découvre en lui une imagination des plus actives.

Des remarques complètement semblables peuvent s'appliquer à une autre production de M. Mondot, qu'il a nommée :

Arbre généalogique de la famille de Jésus-Christ, fils de l'Homme et Roi des Juifs.

Il semblerait, quand on voit ce titre, qu'on n'éprouve pas un grand désir de lire ce livre, et j'avouerai que, lors de sa publication, l'auteur ayant bien voulu m'en donner un exemplaire, j'avais eu le tort de ne pas le faire.

Ce n'est qu'après qu'une dame qui me l'avait vu entre les mains m'eut prié de le lui prêter, et que l'ayant lu, elle m'en eut parlé de façon à m'engager à le lire moi-même, que je le fis, et que je le trouvai moins dépourvu d'intérêt qu'on ne pouvait le croire.

Une remarque qui peut aussi être faite quand on étudie un peu les ouvrages où M. Mondot traite de sujets se rattachant à l'histoire, et parmi lesquels on peut même ranger le mémoire intitulé : *De l'état actuel de la Noblesse en France*, qui est publié dans nos bulletins, c'est de la sorte d'aptitude dont il était doué pour établir les généalogies et pour l'étude des textes des anciennes lois.

Par suite de ce que je dois me restreindre dans les citations, j'aurais peut-être pu me dispenser de parler d'un opuscule de M. Mondot, portant ce titre :

Est-on de la famille de sa mère ?

J'ai cru cependant en devoir dire quelques mots, parce que, selon moi, il y a, à l'égard de cette œuvre, quelques objections à faire.

Ce n'est pas que l'auteur n'y fasse preuve de la variété des connaissances qu'il possédait, mais je crains que là sa vive imagination n'ait eu trop d'influence sur lui, et que cette œuvre ne soit qu'une sorte de jeu de l'esprit.

Quant à ce qui concerne la manière dont les divers ouvrages de M. Mondot sont écrits, il y a lieu de reconnaître qu'ils le sont avec une remarquable clarté et une rare facilité à exprimer ses idées.

Comme nous avons tous connu M. Mondot, puisqu'il a longtemps vécu parmi nous, nous n'avons pas à insister pour rappeler ce que tous nous avons pu apprécier nous-mêmes, c'était sa disposition naturelle à obliger chacun, et quelle était l'affabilité de son caractère.

Ses dernières années ont été troublées par des événements pénibles, et, entr'autres, par des procès qu'il a eu à soutenir, dans l'un desquels il a eu à lutter contre l'Etat, et qui ont été une source d'amertume pour lui.

Enfin, nous terminerons cette courte notice en disant quelques mots de la fin de M. Mondot.

En passant un soir dans une rue de Paris, il tomba, et le visage porta contre terre. A la suite d'une blessure qu'il avait reçue dans cette chute, un érysipèle à la tête est survenu. Ayant été transporté à la maison de campagne de sa fille, où Madame Mondot, petite nièce du grand architecte Soufflot, s'était rendue pour le soigner, il y est décédé le 5 janvier 1870, à l'âge de 79 ans.

C'est là qu'a fini cet infatigable travailleur, ce savant ingénieur qui, à son début, produisait un mémoire inséré dans un des volumes de la *Correspondance de l'Ecole polytechnique*, lorsqu'il n'y était encore qu'élève, où il traitait les hautes questions d'algèbre, et qui était cité avec éloge par le célèbre géomètre Monge.

G. DONDENNE.

MONTALEMBERT

HOMME POLITIQUE ET HOMME PRIVÉ

Par M. DE KIRWAN.

Séance du 12 novembre 1871.

*Fero et spero
Donec criminis fortunam pudeat sui!*
Je souffre et j'espère
En attendant que le crime lui-même rou-
gisse de ses triomphes !

MESSIEURS,

C'est une louable et pieuse pensée qui vous a fait décider, il y a dix-huit mois, — à une époque, hélas ! où rien encore ne faisait pressentir le cataclysme politique et social qui menaçait notre infortunée patrie, — qu'une notice vous serait présentée sur votre illustre confrère, le comte de Montalembert, mort à un âge relativement peu avancé, à la suite d'une longue et cruelle maladie.

C'est aussi une pensée d'équité et de justice : Nul n'appréciait mieux que M. de Montalembert le but, les travaux et les efforts de votre Société. Il aimait aussi

votre département et le distinguait entre beaucoup d'autres pour les travaux intellectuels qui s'y accomplissent. Parmi les lettres pleines de bienveillance dont il a honoré l'auteur de ces lignes, qui les conserve comme un doux et cher souvenir, il en est une écrite dans les derniers temps de cette vie si remplie, et qui, dans la familiarité d'une causerie toute privée, laisse percer incidemment la grande estime dont vous étiez l'objet de sa part. Permettez-moi de vous en citer quelques fragments (1) :

« La Roche-en-Brenil, ce 3 août 1869.

« Votre lettre du 10 juin m'est arrivée entre deux phases bien douloureuses et bien prolongées de ma triste maladie. Je n'ai pas pu vous répondre jusqu'à présent ; mais je profite de l'amélioration provisoire que j'éprouve en ce moment et depuis que M. Nélaton a eu la bonne idée de m'envoyer respirer l'air du Morvan, pour vous remercier et surtout pour vous féliciter de votre nomination à Auxerre. Quoique le chemin de fer d'Auxerre à Avallon soit bien loin d'être terminé, nous nous regardons comme plus ou moins voisins de cette ville, ainsi que de tout le département de l'Yonne. J'espère que vous profiterez de ce voisinage pour venir souvent nous voir, etc. »

(1) Les lettres ou fragments de lettres de M. de Montalembert, cités dans ce travail, ne sont publiés que sur l'expresse autorisation de sa famille, la publicité de ces lettres, aux termes des lois en vigueur, appartenant tout autant aux héritiers de leur auteur qu'à leurs destinataires ou possesseurs.

Un peu plus loin, il ajoutait en post-scriptum et de sa propre main :

« Quand vous serez établi à Auxerre, vous ferez certainement partie de la Société des sciences *historiques* et naturelles de cette ville, dont je suis membre depuis vingt ans, et qui publie des *Mémoires* fort intéressants dont j'ai la collection. Je vous prierai, à cette occasion, de prendre des informations sur ce que devient la publication des *Lettres de l'abbé Lebeuf*, faite par ladite Société et dont je n'ai reçu que le tome I^{er}, paru en 1866. Il doit y en avoir deux ou trois autres, si je ne me trompe. Vous aurez aussi, j'en suis sûr, la bonté de m'apporter les *Annuaire de l'Yonne*, depuis 1865 inclusivement, lorsque vous viendrez nous voir. Cet annuaire est, sans comparaison, le meilleur de tous ceux qui se publient dans les divers départements. Vous voyez à quel point je compte abuser de votre complaisance de voisin et d'ami. »

Ces témoignages d'estime pour votre pays et vos travaux sont loin, Messieurs, d'être dénués de valeur, venant d'une telle source, surtout aux yeux de qui fut assez fortuné pour en recevoir, de la bouche même de leur auteur, le sympathique et chaleureux commentaire.

Politique, orateur, archéologue, historien, et, fait peu connu, sylviculteur à ses heures de loisir, le comte de Montalembert est un de ces hommes dont le portrait sincère et complet ne peut entrer dans un cadre restreint, tant ils offrent à l'étude de leurs contemporains des aspects variés et nombreux bien qu'associés dans une unité harmonieuse.

Deux de ces aspects, Messieurs, me paraissent plus particulièrement propres à soutenir votre intérêt : l'un, moins aperçu que d'autres, consiste en quelques traits de la vie intime et privée ; le second, plus peut-être que les admirables écrits de l'auteur de *Sainte-Elisabeth* et des *Moines d'Occident*, plus encore que les chefs-d'œuvre et les éclats d'éloquence d'un des premiers orateurs du siècle, fera, aux yeux de la postérité, son principal titre de gloire : je veux parler du caractère de l'homme. Le caractère ! cette [noblesse des âmes que le besoin de domination n'avait que trop réussi à abaisser parmi nous ; mais qui, véritable sel des nations, se relèvera d'elle-même, n'en doutons pas, lorsque notre chère patrie, qui se cherche encore et se débat sous l'action de germes funestes depuis longtemps déposés dans son sein, aura retrouvé et ressaisi d'une main ferme et sûre d'elle-même la direction de ses destinées.

I

Charles-Forbes-René, comte de Montalembert, de l'Académie française, ancien pair de France, ancien député du Doubs aux Assemblées Constituante et Législative et au Corps législatif, mort à Paris le 13 mars 1870, était né à Londres le 29 mai 1810, de Marc-René de Montalembert, gentilhomme français jeté dès l'âge de quinze ans en Angleterre par la Révolution, et d'Elise Forbes, de la maison des comtes de Granard, l'une des plus illustres familles de l'Écosse. (1).

(1) Il est d'usage, dans beaucoup de familles anglaises, de donner à l'enfant, comme prénom, le nom de famille de son

A l'âge de quatre ans, le jeune Charles fut ramené en France et fit de brillantes études successivement aux collèges des Ecossais et de Sainte-Barbe (1). Le long séjour de sa famille paternelle en Angleterre, non moins que ses relations de parenté maternelle, portèrent en lui d'heureux fruits; c'est par là qu'il put apprécier et étudier à ses sources l'esprit de cette grande et fière nation anglaise qui, par elle-même aussi bien que par les peuples issus de son sein, donne partout au monde ce consolant spectacle : une liberté féconde, *loyalement* pratiquée par tous les partis, garantie et sauvegarde de l'ordre social, bien loin de prêter son nom comme un voile trompeur aux hommes d'oppression et de désordre. C'est là sans doute que le jeune Montalembert puisa cet ardent amour de la liberté qui fut, jusqu'à son dernier soupir, l'une des deux grandes passions de sa vie.

J'ai dit : « l'une des deux passions de sa vie ». Son autre passion, plus noble et plus élevée encore, fut un dévouement absolu joint à un amour filial et tendre pour l'Eglise catholique, dont il fut pendant quarante ans le défenseur obstiné et intrépide. Et le service passionné de ces deux causes, qu'il ne sépara jamais dans son cœur, firent de Montalembert à la fois l'un des grands chrétiens et l'un des grands citoyens de son temps et de son pays.

parrain. C'est ainsi que le nom de Forbes était porté par M. de Montalembert, filleul de son grand-père.

(1) Et non aux collèges Henri IV et Rollin, comme on l'a dit par erreur.

Sc. hist.

Nul n'ignore quelle fut la noble et puissante originalité de ses débuts dans la vie politique et dans l'art oratoire; mais, si connu que soit l'épisode du procès de l'école libre, il est de ceux qu'on ne se lasse jamais de redire et d'entendre, parce qu'il offre à notre observation le tableau de ces mœurs viriles, de cette mâle pratique de la liberté, trop rares malheureusement parmi nous, et qui, dédaignant de recourir à la force, à la violence ou à l'injure, affirment le droit en le pratiquant, et finissent par en imposer au moins le souci et la discussion.

Un grand nombre de pères de famille et d'autres citoyens avaient, en 1831, pétitionné à la Chambre des pairs en faveur de la liberté de l'enseignement promise par la Charte constitutionnelle, et la pétition, renvoyée par la chambre haute au ministre, n'avait obtenu de ce dernier qu'un dédaigneux silence. Un admirable exemple d'initiative et de résistance légale fut alors donné par trois jeunes gens, presque des enfants, qui s'appelaient : de Coux, Lacordaire et Montalembert. Ils avaient résolu de constater leur droit en le mettant en acte. Une petite chambre est louée, un large écriteau en fait connaître la destination en ces termes, tracés en gros caractères :

LIBERTÉ D'ENSEIGNEMENT.

AGENCE GÉNÉRALE POUR LA LIBERTÉ RELIGIEUSE.

ÉCOLE GRATUITE.

Dès le lendemain, quelques enfants répondent à l'appel, et, avant la fin de la deuxième leçon, la police intervient pour fermer l'école. Les jeunes instituteurs,

déjà grands citoyens, ne répondent point par d'aigres paroles, mais ils signent séance tenante un acte de protestation rédigé par Lacordaire; puis ils indiquent à leurs élèves l'ordre des leçons pour le lendemain.

« — Au nom de la loi, s'écrie avec force l'agent de police surpris, je déclare l'école fermée et j'avertis les enfants qu'ils n'aient plus à s'y présenter avant la décision de la justice.

« — L'heure de notre séparation accoutumée étant venue, dit gravement Lacordaire, nous allons prier et nous retirer. »

La même scène se renouvelle le lendemain d'une manière plus accentuée encore, mais toujours, de la part des enfants et de leurs trois jeunes maîtres, avec calme et dignité; et l'école improvisée ne put être dissoute que lorsque les sergents de ville employèrent la force.

On sait le reste. Les trois instituteurs furent traduits en police correctionnelle : ils réclamèrent un jury ; on les renvoya à la cour d'assises. Sur ces entrefaites, le père du jeune de Montalembert mourut après une courte maladie, et cette mort investissant héréditairement son fils de sa dignité, ce dernier devenait justiciable de la Chambre des pairs, bien qu'il n'eût pas encore atteint l'âge requis pour siéger au sein de la noble assemblée. La prévention soulevant un délit indivisible, les co-accusés de Montalembert le suivirent devant cette juridiction. Le 15 septembre 1831, tous trois parurent sans embarras et avec une noble assurance à la barre de la chambre haute.

Une tristesse simple et grave, causée par la perte

récente de son père, était empreinte sur les traits du jeune pair de France. « La pâleur de son visage que faisait ressortir la longue chevelure noire qui l'encadrait, dit un biographe (1), son œil vif et mélancolique, sa tenue sévère et son maintien plein de dignité, donnaient à son extrême jeunesse un air de grandeur qui inspirait tout à la fois l'affection et le respect. Lorsque son tour de parler fut arrivé, il se leva. Un profond silence se fit et l'on procéda aux questions d'usage :

« — Votre nom? dit le président.

« — Charles, comte de Montalembert, pair de France.

« — Votre âge?

« — Vingt-un ans.

« — Votre profession?

« — Maître d'école. »

Et le pair de France maître d'école prit la parole, et son discours fut moralement un long triomphe. « L'accusé s'était fait accusateur; on avait oublié le délit, la prévention, les juges; le banc des accusés était une tribune, et l'on écoutait dans un religieux silence ce jeune homme de vingt-un ans, qui, du premier bond, se plaçait hors deligne dans l'élite des orateurs de la Chambre et de la France. En relisant ce discours à un si grand éloignement de date et de température morale surtout, on retrouve les émotions de cette chaude journée, et l'on se rappelle le mot si heureux et si juste d'un spirituel

(1) M. l'abbé Dourlens. *M. de Montalembert et extraits de ses œuvres.*

académicien (1), nous montrant la noble Chambre souriant « à l'éloquence pleine de verve d'un des complices, « comme un aïeul à la vivacité généreuse et mutine du « dernier enfant de sa race (2). »

Au point de vue du caractère et des tendances de sa vie entière, on peut dire, Messieurs, que Montalembert est tout entier dans cet épisode. En quelque lieu de sa vie ou de ses œuvres qu'on étudie cette belle figure politique, c'est toujours le droit, la liberté seuls revendiqués que l'on y trouve, c'est toujours la cause de l'Eglise servie par les seules armes de la liberté. Jetez les yeux sur la liste de ses ouvrages (3), quelles sont les causes qui y font le sujet le plus habituel de ses ardues luttes ou de ses polémiques vengeresses au sein des parlements ou dans la presse? C'est la liberté de l'enseignement, c'est la liberté de la presse, c'est la liberté des ordres religieux, c'est l'émancipation des esclaves, c'est aussi la cause des nations ou des groupes de nations opprimées, en Irlande, en Suisse, en Pologne, c'est enfin l'indépendance du Saint-Siège et la liberté de l'Eglise, cette liberté à laquelle Elle aussi a droit et dont, à tout considérer avec un esprit honnête et impartial, elle fut la première et longtemps la seule initiatrice dans le monde. Voilà, Messieurs, quels sont les objets du dévouement militant du comte de Montalembert.

Mais, entendons-nous bien. Il ne s'agit pas ici de

(1) M. le prince Albert de Broglie. *Discours de réception à l'Académie française.*

(2) *Vie du père Lacordaire*, par le père Chocarne.

(3) Cette liste existe très complète et très détaillée dans la *Revue bibliographique*, livraison d'avril 1870, page 220.

« cette liberté de privilège que les esprits attardés dans l'archéologie du moyen-âge peuvent seuls réclamer pour l'Eglise », — ainsi s'exprimait à la Sorbonne, le 23 mars 1870, en prononçant l'oraison funèbre du grand orateur, le P. Adolphe Perraud, prêtre de l'Oratoire et professeur d'histoire à la faculté de théologie; « mais de cette liberté commune garantie par le respect des autres libertés et par la loyauté de ses propres enfants; cette liberté nécessaire, mais suffisante, avec laquelle l'Eglise se charge de faire l'œuvre de Dieu en ce monde, sans revendiquer d'autres privilèges que l'honneur de se dépenser sans mesure, pour éclairer, instruire, guérir, sauver les âmes (1). »

Vous le voyez, les causes faciles, la cause des puis-

(1) Cette défense de l'Eglise pour la liberté de droit commun et non pour la liberté de privilège a toujours été la ligne constante de Montalembert, quoique parfois les contemporains aient pris le change à ce sujet. Mais il n'a jamais perdu une occasion de protester contre une telle imputation.

Il le faisait encore un mois avant sa mort. On en aura la preuve en lisant la lettre suivante qu'il écrivait, le 11 février 1870, à un Auxerrois, son ancien collègue à la Législative, homme d'opinions, alors surtout, bien différentes, mais profondément honnête et toujours loyal et courtois adversaire, l'honorable M. Savatier-Laroche, qui, dans un récent ouvrage, *Les Profils parlementaires*, s'était absolument mépris sur les tendances, en cette matière, de l'illustre défenseur de l'Eglise.

Je reproduis cette lettre en son entier, pour ne pas mutiler une œuvre épistolaire aussi achevée :

« Paris, ce 11 février 1870.

« Mon cher ancien collègue,

« Vous m'avez procuré la plus aimable surprise en me faisant l'honneur de m'adresser vos *Profils parlementaires*. Après

sants et des heureux, n'étaient point celles qui tentaient son zèle; mais nulle oppression, nulle iniquité, nulle violation du droit par la force ne le trouvait insensible et n'échappait au stigmatte de ses accusations émues et éloquentes. Courtisan habituel des opprimés et des victimes, il ne lui est guère arrivé qu'une fois de célébrer et d'exalter des vainqueurs; il s'agissait de la vic-

vingt ans écoulés dans le silence et l'oubli, vous voulez bien vous souvenir d'un homme qui n'avait que quarante ans quand il a fait son dernier discours, et vous le placez au premier rang des orateurs que vous avez entendus. Hélas! mon cher ancien collègue, il n'y a que vous pour avoir une mémoire à la fois aussi fidèle et aussi indulgente. Je serais peut-être devenu un orateur si on m'en avait laissé le temps; car, quoi que vous en disiez, l'adage, « *Nascuntur poetæ sunt oratores* » n'est que trop vrai, comme je le sais par expérience. Mais une implacable destinée m'a condamné à finir ma carrière oratoire à l'âge où M. Berryer et M. Guizot ont commencé la leur, et le suffrage universel, auquel j'en ai appelé deux fois, a deux fois ratifié la sentence du second Empire. A propos de M. Guizot, il est venu me voir au moment où j'achevais la lecture de votre précieux volume. Je lui ai lu le passage où il est question de lui; il en a paru charmé. Je crois que vous ferez bien de lui envoyer un exemplaire, en l'adressant à son modeste troisième étage de la rue Billault, n° 10. Cet envoi vous vaudra probablement un de ces billets autographes aussi bien tonnés que bien écrits, où se révèle la prodigieuse jeunesse de cet illustre octogénaire, qui a encore la tête aussi haute, la marche aussi sûre, les yeux et la main aussi dispos qu'en 1830.

« J'en reviens à votre livre.

« Sans pouvoir accepter tous vos jugements sur les hommes et sur les choses, j'aime à vous assurer que je me suis senti, en vous lisant, presque toujours d'accord avec vous. J'admire

toire des Américains du Nord sur les esclavagistes du Sud, et lui-même s'étonnait de cet heureux, mais étrange concours.

« Saluons, s'écriait-il en mai 1865 dans le *Correspondant*, saluons avec une satisfaction sans mélange l'heu-

cordialement l'exactitude et la sincérité de vos appréciations. J'ai surtout goûté vos notices sur Dufaure et Lamartine et votre article général, p. 136, sur l'Assemblée législative, à laquelle vous rendez la justice qui lui est due.

« Cette justice devient de la clémence quand vous daignez vous occuper de moi. Et cependant j'ai à réclamer contre une de vos appréciations. Comment avez-vous pu supposer que je repoussais ce que vous appelez le mot de Cavour : « *L'Eglise libre dans l'Etat libre ?* » Mais ce mot, c'est moi qui l'ai inventé et qui l'ai prononcé le premier, ainsi que Cavour lui-même l'a reconnu, ainsi que vous le verrez dans ma *première lettre* à ce personnage et encore mieux dans ma *seconde*, en tête du tome IX de mes Œuvres, dont j'ai chargé mon éditeur de vous expédier un exemplaire par la poste. Croyez bien, je vous prie, que je réprouve la théocratie autant que vous et probablement plus encore, car j'en connais mieux les périls et les douleurs.

« Quoi qu'il en soit, je saurai toujours bien bon gré à notre pauvre commission de l'assistance publique dont toutes les bonnes intentions ont si tristement avorté, de m'avoir mis en relations avec un homme tel que vous. Nous ne nous reverrons jamais ici-bas. Atteint depuis quatre ans d'une maladie incurable, ou, pour mieux dire, d'une infirmité funeste qui m'interdit à la fois le travail et le mouvement, je n'ai plus l'espoir d'aller un jour, comme je le voulais, frapper à votre porte à Auxerre. Mais nous nous retrouverons bientôt, s'il plaît à Dieu, dans ce monde meilleur auquel nous croyons tous deux, et d'ici là je serai toujours votre tout dévoué et très obligé serviteur,

« CH. DE MONTALEMBERT. »

reuse victoire qui vient d'assurer aux Etats-Unis le triomphe du Nord sur le Sud, c'est-à-dire du pouvoir légitime sur une révolte inexcusable, de la justice sur l'iniquité, de la vérité sur le mensonge, de la liberté sur l'esclavage. On sait assez que nous n'avons pas l'habitude d'encenser la victoire, d'applaudir aux vainqueurs; c'est la première fois que cela nous arrive depuis plus de trente ans; l'on peut être bien sûr que nous n'abuserons pas de cette nouveauté et que nous n'en ferons pas une habitude. Que l'on nous permette donc de nous livrer aujourd'hui sans réserve à une joie si rare, en rapprochant notre émotion actuelle de ces jours trop vite passés, où la Charte de 1814, l'affranchissement de la Grèce, l'émancipation des catholiques anglais, la conquête de l'Algérie, la création de la Belgique, venaient successivement orner la jeunesse de ce siècle, réjouir et fortifier les cœurs libéraux et marquer les étapes du véritable progrès. Voici de nouveau, après un long intervalle, une victoire heureuse. Voici, une fois du moins, le mal vaincu par le bien, la force qui triomphe au service du droit et qui nous procure cette jouissance singulière et souveraine d'assister dès ce monde au succès d'une bonne cause servie par de bons moyens et gagnée par d'honnêtes gens. »

Jouissance singulière, en effet, et que les événements accomplis depuis cette époque ne nous feront pas paraître moins singulière et moins digne d'envie !

Mais comme on retrouve bien dans ces accents émus le partisan toujours et quand même de la liberté et du droit ! On peut dire que les principes de liberté furent la grande croyance politique de sa vie, comme la foi

catholique fut sa croyance religieuse. Sous l'empire des préjugés de notre temps il s'est trouvé, il se trouve encore des esprits, sincères d'ailleurs, mais assurément dévoyés sur ce point, pour opposer ces deux croyances l'une à l'autre et élever contre d'aussi nobles aspirations je ne sais quelle incompatibilité entre l'amour de la liberté, la foi à la liberté et la foi religieuse!... Je n'ai pas à rechercher ici les causes qui ont amené et maintiennent ce déplorable malentendu, source de bien des malheurs; mais, l'histoire à la main, je vous prierai de remarquer, Messieurs, que le scepticisme et le doute n'ont jamais rien enfanté de solide ni de durable, et qu'aux jours de leur prospérité et de leur vraie grandeur les sociétés humaines ont toujours été soutenues par de fortes croyances. Le peuple juif avait la foi quand, sous le sceptre glorieux des David et des Salomon, il jetait autour de lui un éclat incomparable; les républiques de la Grèce avaient la foi quand elles repoussaient victorieuses les hordes asiatiques au nom de la patrie et de la liberté; et c'est quand elle commença à ne plus croire à ses dieux que Rome glissa dans les hontes et les orgies du césarisme. De nos jours c'est la race restée, au fond, la plus croyante, qui voit ses horizons et ses destinées grandir sans cesse et qui, de Londres à New-York, de Québec à Madras et à Melbourne, en Angleterre, en Amérique, dans l'Inde et jusqu'aux antipodes australes, se développe, s'étend et marche, glorieuse et prospère, à la conquête pacifique du monde! — Nous, Messieurs, nous n'avons plus ni foi religieuse ni foi politique, et après vingt années d'un règne que je n'ai pas à qualifier ici, nous nous agitions

au fond d'un abîme, dans une crise douloureuse dont nul ne saurait encore entrevoir le terme !

C'est parce que Montalembert avait de profondes croyances politiques et une foi religieuse inébranlable qu'il fut, comme O'Connell, un grand citoyen et un grand chrétien, et c'est pour cela qu'il est et qu'il restera un grand homme.

Toujours fidèle à lui-même, il souffrit cruellement dans son amour pour le droit et pour la liberté quand, après quelques hésitations dont très-peu d'hommes furent absolument exempts à la suite du coup d'État de 1851, il vit quel usage le Prince-Président entendait faire de la dictature qu'il s'était fait attribuer. Dès le 28 janvier 1852, il protesta contre la confiscation arbitrairement rétablie au préjudice de la famille d'Orléans, et, député au Corps législatif du second Empire, il fut, pendant toute la durée de cette première législature, le *seul* qui fit entendre au parlement une voix libre et indépendante. Dans une des dernières lettres qu'il nous ait été donné de recevoir de lui, il en exprimait sa douleur dans un langage dont la vigueur et l'énergie ne vous surprendront pas sous une telle plume :

« Les années que j'ai passées au Corps législatif de 1852 à 1857, m'écrivait-il à la date du 14 octobre 1869, sont certainement les plus tristes et les plus méritoires de toute ma vie. Les douleurs matérielles que l'implacable maladie m'a fait connaître depuis-lors ne sont rien auprès des angoisses morales que j'ai traversées pendant cette sombre et affreuse période. Je défendais *seul* alors, j'ose le dire, l'honneur et la liberté de la France, sans que personne m'en sût le moindre gré, ou eût même

l'air de s'en apercevoir dans le public. Je combattais en désespéré contre d'affreux reptiles dans une cave sans air et sans lumière. »

Ce furent ses dernières luttes parlementaires. Au renouvellement du Corps législatif sa candidature, comme bien on pense, ne put tenir contre l'ingénieux et trop efficace système des candidatures officielles : mollement soutenu, presque abandonné lors de la lutte électorale par ceux-là même qui lui devaient tout quant à la cause sacrée dont ils étaient les représentants directs, il succomba devant l'effort puissant de l'administration locale.

L'infatigable jouteur retourne alors à ses armes premières et reprend cette plume avec laquelle, le premier de sa race qui n'eût pas combattu par l'épée, il avait déjà soutenu l'effort de tant de luttes. Mais la presse était peu libre sous l'Empire. Plusieurs *avertissemens* à la revue (1) qui recevait le plus souvent les écrits de polémique de ce chevalier de la plume et de la parole, et trois procès politiques célèbres, dans l'un desquels la grande voix de Berryer eut un éclat qui traversa tous les obstacles, furent le prix des nouveaux efforts de cet écrivain incommode et obstiné qui ne savait pas se taire.

II

Après avoir essayé, Messieurs, de vous représenter, dans quelques-uns des actes de l'homme politique, ce que fut le caractère du citoyen, il me reste à esquisser quelques traits de la physionomie de l'homme privé.

(1) *Le Correspondant*.

Nous avons vu Montalembert entrer à vingt-et-un ans dans la vie publique par le procès de l'Ecole libre. Deux ans après, le 19 décembre 1833, nous le retrouvons simple touriste à Marbourg, ville de la Hesse-Électorale, occupé à étudier l'église gothique qu'elle renferme. L'étude de l'art, et particulièrement de l'art au moyen-âge, était l'un des entraînements de cette âme ardente et éprise du beau; l'architecture surtout, avec ses vieux monuments, vraies annales de pierre et témoins irrécusables du passé, avait trouvé dans le jeune écrivain un amant chaleureux, un champion infatigable. Déjà la *Revue des Deux-Mondes*, du 1^{er} mars précédent, avait publié de lui une *Lettre à M. Victor Hugo* sur le *Vandalisme en France*, lettre que tout le monde a lue et qu'on ne relit jamais sans être entraîné avec l'auteur dans sa brûlante indignation contre les destructeurs de tous les vieux souvenirs : « On n'épargne rien, s'écrit-il; la hache dévastatrice atteint également les forêts et les églises, les châteaux et les hôtels-de-ville : on dirait une terre conquise d'où les envahisseurs barbares veulent effacer jusqu'aux dernières traces des générations qui l'ont habitée. »

En Allemagne, il se préoccupa surtout d'examiner les anciens monuments, et l'étude de l'église gothique de Marbourg nous a valu son premier ouvrage historique, lequel est en même temps un chef-d'œuvre littéraire : j'ai nommé l'*Histoire de Sainte Elisabeth de Hongrie duchesse de Thuringe*, dans laquelle on ne sait quoi plus admirer de l'érudition du savant, des inspirations du poète, ou de l'impartialité et de l'indépendance des juge-

ments de l'historien. L'introduction de cet ouvrage est elle-même; au point de vue de l'ethnographie, de l'archéologie, des beaux-arts et de l'histoire générale au XIII^e siècle, une œuvre remarquable. Parmi l'énumération des chefs-d'œuvre que ce siècle vit éclore dans toute l'Europe, vous ne serez pas surpris, Messieurs, mais il vous sera agréable d'apprendre que la cathédrale d'Auxerre est citée (1215.) L'ogive a toutes les prédilections du jeune historien; écoutez-en la poétique description : « Il faut à cette vive flamme de la foi le moyen de se transformer en pierre et de se léguer ainsi à la postérité. Il faut aux pontifes et aux architectes quelque combinaison nouvelle qui se prête et s'adapte à toutes les nouvelles richesses de l'esprit catholique : ils la trouvent en suivant ces colonnes qui s'élèvent vis-à-vis l'une de l'autre dans la basilique chrétienne, comme des prières qui, en se rencontrant devant Dieu, s'inclinent et s'embrassent comme des sœurs : dans cet embrassement ils trouvent l'ogive. » (1)

Ce goût pour l'ogive et l'architecture qui en découle ne rend pas le jeune Montalembert injuste pour les chefs-d'œuvre enfantés dans d'autres styles. La basilique de Vézelay, ce type magnifique d'architecture romane, qu'il a, le premier, signalé à l'attention du gouvernement de Juillet et qu'il a ainsi contribué à conserver à l'admiration des contemporains et de la postérité, en le faisant classer parmi les monuments historiques (2),

(1) *Histoire de Sainte-Élisabeth, Introduction*, p. 93-94 (édition de 1844).

(2) Vers 1840, M. de Montalembert, en excursion de touriste, arriva à Vézelay au moment où une escouade d'ouvriers ve-

prouve, comme d'ailleurs tous ses écrits, que son esprit n'était rien moins qu'exclusif. C'était un esprit large, passionné pour la vérité comme pour le beau, mais impartial et bienveillant. Sous l'impression de ses accents énergiques et indignés qui, si souvent, ont retenti à la tribune ou dans la presse, on n'a pas assez remarqué ce côté sympathique de sa physionomie : il y avait chez lui non-seulement un fond de grande bienveillance, mais une exquise tendresse de cœur. Je n'en veux pour preuve que ce passage touchant dans lequel l'historien d'*Elisabeth* dépeint la scène de la séparation de la duchesse de Thuringe d'avec le duc Louis, son mari, partant pour la croisade :

« Ce fut au milieu de ses chevaliers, venus des extrémités de ses Etats, et du peuple qui se pressait pour voir une dernière fois son prince chéri, que Louis dut s'arracher des bras de tous ceux qu'il aimait.... Il ne pouvait retenir ses pleurs en les embrassant, et quand il se retourna vers sa bien-aimée Elisabeth, les sanglots et les larmes étouffèrent tellement sa voix qu'il ne sut lui rien dire. Alors l'entourant d'un de ses bras et sa

nait de donner le premier coup de marteau, en vue de la démolir, à l'antique basilique. Interrogés par le visiteur, les ouvriers répondirent qu'ils avaient ordre de renverser toute la partie antérieure de l'édifice et de n'en laisser debout que le chœur, bien assez vaste pour contenir toute la population de la petite ville de Vézelay. Profondément ému d'un tel acte de vandalisme, M. de Montalembert, membre du comité des monuments historiques, arrêta le bras des ouvriers et fit immédiatement d'actives démarches qui sauvèrent de la destruction l'admirable édifice.

mère de l'autre, il les tint ainsi toutes deux contre son cœur sans pouvoir parler, en les couvrant de ses baisers et en versant d'abondantes larmes pendant plus d'une demi-heure. A la fin il dit : « Ma mère chérie, il faut « que je te quitte ; je te laisse au lieu de moi tes deux « autres fils, Conrad et Henri ; je te recommande ma « femme dont tu vois l'angoisse. »

« Mais ni la mère, ni l'épouse ne voulaient se détacher de l'objet de leur amour, et le retenaient chacune de son côté. Ses frères et les autres chevaliers se pressaient confusément autour de ce groupe douloureux. Tous les cœurs étaient émus, tous les yeux humides, en voyant ce fils si pieux, cet époux si tendre et si fidèle, cherchant à se dérober aux derniers embrassements des êtres qu'il aimait le plus au monde, pour aller servir Dieu au péril de sa vie. Le pauvre peuple mêlait sa douleur sincère et bruyante à celle des princes et des guerriers. . . .

« Quand le duc put enfin se dégager des embrassements de sa mère, il se vit comme emprisonné par les chevaliers qui restaient, et par ce pauvre peuple auquel il était, à juste titre, si cher ; chacun voulait le retenir, l'embrasser encore, lui prendre la main, ou au moins toucher ses vêtements ; mais lui, étouffé par les larmes, ne répondait à personne. Ce ne fut qu'après maints efforts qu'il put se frayer un chemin vers l'endroit où l'attendait son coursier : s'étant jeté dessus, il se plaça au milieu des croisés, et partit en mêlant sa voix aux chants sacrés qu'ils répétaient en chœur.

« Sa bien-aimée Elisabeth était encore auprès de lui, car elle n'avait pu se résigner à recevoir ses adieux en

même temps que tous les autres, et elle avait obtenu de pouvoir l'accompagner jusqu'à la frontière de Thuringe. Ils chevauchaient ainsi à côté l'un de l'autre, le cœur accablé de tristesse.... Arrivée à la frontière du pays, la jeune duchesse n'eut pas le courage de le quitter là, et fit encore une journée de route à ses côtés, puis une seconde, vaincue et entraînée par la douleur et l'amour.... Cependant il fallut enfin céder; et cet amour divin, qui est fort comme la mort, vainquit dans ces deux tendres et nobles cœurs l'amour de la créature. » (1)

Tel était à vingt-trois ans le cœur d'où avaient pu s'échapper de si touchants accents, tel on le retrouvait plus de trente ans après au sein du foyer domestique et dans les épanchements de l'amitié.

La cruelle maladie qui, pendant les quatre dernières années de sa vie, l'a tenu cloué sur une chaise longue, lui permettant à peine quelques rares courses en voiture, n'avait en rien altéré cette aménité, cette bienveillance, cet aimable enjouement qu'ont connu et apprécié tous ceux auxquels il a été donné de l'approcher.

Je crois le voir encore, dans son château de La Roche en Brenil, étendu devant son bureau couvert de livres, au milieu d'un vaste cabinet de travail dont les quatre murs disparaissaient derrière les étagères chargées de livres, du sol jusqu'au plafond; ou bien le soir jusqu'à neuf heures dans son salon, au milieu de sa famille; ou bien encore dans l'après-midi quand il faisait beau,

(1) *Histoire de Sainte-Élisabeth*, p. 366 à 370.

parcourant dans une américaine conduite par un dévoué et fidèle régisseur, le domaine entourant le manoir. Ni la douleur, ni l'affaiblissement causés par la maladie n'avaient eu prise sur cette activité indomptable : le parcours en voiture dans son domaine n'était point, pour le noble comte, une simple promenade de santé ; il surveillait et dirigeait les exploitations de ces terres granitiques du Morvan bourguignon principalement couvertes de bois, en partie créées par lui dans des bruyères arides, et il le faisait suivant les plus saines traditions de l'art agricole et forestier (1). Quand on a eu la rare fortune de prendre part, côte à côte avec l'illustre malade, à ces sylvestres excursions, et qu'on a pu apprécier ainsi *de visu et de auditu* la méthode et la direction qu'il suivait pour l'aménagement et l'amélioration de ses bois, le régime de ses étangs et la culture de ses terres, il est permis de s'étonner qu'au milieu de tant de travaux, au sein d'une existence, comme vie publique si éclatante, si occupée et si remplie par le

(1) La terre de La Roche en Brenil avait été achetée par M. de Montalembert quelques années après son mariage. Elle se composait principalement de bois taillis et de maigres pâtures ou de friches, le tout en côtes accidentées, parsemées de blocs de granit et entrecoupées d'étangs et de cours d'eau. Une pensée esthétique s'empara tout d'abord de l'esprit du nouveau propriétaire : il voulut embellir le paysage. Une pensée charitable, celle de répandre quelque aisance dans le pays en y créant des travaux, lui suggéra les moyens d'exécution. C'est ainsi qu'il couvrit d'arbres verts de diverses essences ces côteaux arides qui ont acquis par là une valeur relativement considérable ; et, cherchant le beau et le bien, il rencontra par surcroît le profitable et l'utile.

travail de cabinet comme vie privée, une place aussi large encore ait pu être faite à l'étude et à la pratique des affaires et de la vie rurales. C'est que, à une facilité merveilleuse, à la promptitude de l'intelligence, à la plus vaste mémoire, à une puissance et une rapidité de lecture peu communes, il joignait l'insatiable curiosité de l'esprit, l'opiniâtreté au travail et, sur toute question, une compétence pour ainsi dire universelle.

S'il est vrai, comme l'a dit Buffon, que le style soit l'homme, n'est-il pas vrai également que l'homme se retrouve dans toute œuvre intime qui émane de lui ? La disposition au dehors, l'aménagement à l'intérieur et jusqu'à l'ameublement d'une demeure, ne reflètent-ils pas les goûts, les tendances et même la forme d'esprit de celui qui l'habite ? Sous ce rapport, rien ne saurait mieux que le manoir de La Roche en Brenil donner une idée exacte de la manière d'être de celui qui en fût près de trente ans le possesseur, et aussi, — il n'est que juste de le dire, — de la famille si digne de lui dont il était entouré. Dans ce château aux murs épais, couverts d'un manteau de pampres et de lierre, dont les tours baignent leur pied dans un fossé large et plein d'eau, mais dont aucun pont-levis, aucun appareil guerrier ne défendent plus les approches (1), règne, en place de luxe, un goût artistique et austère. Sur les frontons, sur les corniches des fenêtres, de fières inscriptions sont gravées dans la pierre :

Fero et spero

Donec criminis fortunam pudeat sui.

(1) M. de Montalembert les avait supprimés.

Plus loin :

Ou bien, ou rien !

Puis ce noble dicton de la maison de Mérode à laquelle appartient madame de Montalembert, et qui seyait d'ailleurs si bien à celui qui fut son époux :

Plus d'honneur que d'honneurs.

Quand on passe le seuil de la porte d'entrée, si on laisse l'escalier de pierre qu'on voit s'élever devant soi pour se diriger sur la gauche, on entre dans une vaste salle carrelée qui prend jour des deux faces opposées, par quatre fenêtres y compris une porte vitrée, ce qu'on appelle en langage héraldique une « salle des gardes » mais ce que, — si je ne me trompe, — on appelait volontiers chez M. de Montalembert du nom plus conforme aux habitudes parlementaires de « salle des pas-perdus. » Sur les poutres et les solives qui font saillie au plafond de cette pièce simplement meublée, le maître de la maison a dédaigné de faire tracer de vulgaires ornements ; mais des sentences en harmonie avec celles qui se voient à l'extérieur et entremêlées de sobres et élégantes arabesques les remplacent avec avantage, telles que :

Ni espoir, ni peur !

Pour l'âme et l'honneur !

Sur la corniche qui règne tout autour de la salle au joignant du plafond, on lit toute une anecdote historique tirée d'un chroniqueur du temps auquel elle se rapporte. Rien ne résume mieux que cette inscription l'esprit politique et la vie publique tout entière de l'ad-

versaire constant et intraitable de tous les abus de pouvoir.

« Le duc Charles ne mesurait toutes choses qu'à l'aune de sa volonté et de son profit particulier et fit proposer aux Estats de nouveaux subsides et impositions estranges. Mais les sires de Jonvelle, de Charny, de Myrebeau et autres vrays Bourguignons, firent la réponse pour tout le corps des Estats. « Dites à Messire le Duc que nous luy sommes très-humbles et très-obéissans subjects et serviteurs ; mais quant à ce que vous nous proposez de sa part, il ne se fit jamais, il ne se peut faire, il ne se fera pas. » Petits compagnons n'eussent pas osé tenir ce langage. »

(Saint-Julien de Balleure, p. 68.)

Pour lire ce récit, il faut faire tout le tour de la salle, et la lecture s'en termine à la porte du salon. Dans cette nouvelle pièce, nouvelle inscription, et, parmi elles, celle-ci qui couvre une forte poutre traversière :

J'obéis à qui je dois ;

Je sers à qui me plaît ;

Je suis à qui me mérite.

En descendant de ces hauteurs, l'œil se repose sur la disposition intérieure de la salle ; au fond et à peu près en face de la porte une énorme cheminée dans le sein de laquelle brûleraient des bûches de deux mètres de long. Au milieu, sur un tapis qui ne revêt que partiellement le carrelage ciré, un vaste guéridon couvert de miniatures, d'albums, de livres de choix : autour, des sièges. Dans un angle de la salle, un piano ; dans un

autre, une table en chêne sculpté. Aux murs d'antiques tapisseries encadrées de larges baguettes d'or, et quelques portraits de famille.

C'est dans ce milieu, où un goût sûr et élevé a intentionnellement mis l'ameublement en harmonie avec le style sévère de l'édifice, que la soirée réunissait toute la famille et les hôtes du château dans la plus charmante causerie intime à laquelle il nous ait jamais été donné d'assister. Rien de futile, rien de frivole dans ces conversations auxquelles chacun prenait part ; la politique, l'histoire, l'art et la littérature en faisaient les frais ; et cependant rien que simplicité, naturel, aimable enjouement, dans cet intérieur où la distinction la plus vraie se mariait à la cordialité la plus franche.

Dans les derniers mois, une modification de triste augure dut être introduite : le cher malade ne pouvait pas toujours supporter sans fatigue ces douces causeries qui suivaient chaque repas et auxquelles, — est-il besoin de le dire ? — il prenait la part la plus appréciée. Il se faisait alors transporter soit dans le cabinet tapissé de livres dont il a été parlé plus haut, soit quand le temps était beau, sur un perron auquel donnait accès la porte vitrée de la « salle des pas perdus. » Là, chacun était appelé à tour de rôle à un inappréciable tête-à-tête ; là, tout ce qu'il y avait de bienveillant, d'affectueux, de tendre dans cette âme généreuse, se révélait dans les plus doux épanchements à ceux qu'elle honorait de sa précieuse amitié.

C'est à ceux-là — et ils sont nombreux, et parmi eux les humbles et les petits figurent pour une part abon-

dante, — c'est à ceux-là qui, en dehors de l'homme public ont connu l'homme privé, qu'il appartient de rendre à sa mémoire le tribut d'affectueux respect, de sympathie et de reconnaissance qu'attire irrésistiblement à elle toute grande âme servie par un cœur d'élite.

Puisse cette pâle esquisse contribuer à établir un tel témoignage ! L'âge contemporain n'a pas toujours été juste pour Montalembert ; sa fière indépendance cessa d'être comprise à la suite de l'abaissement général des caractères, et c'est de ceux-là mêmes dont il avait défendu les principes et qui partageaient sa foi, que lui vinrent les attaques les plus injustes et les moins mesurées. La postérité, plus équitable, rétablira les droits de la vérité et les mérites de chacun : *Suum cuique*. Elle justifiera la devise gravée sur le fronton du manoir :

Fero et spero !

VERRIÈRES

DE L'ÉGLISE DE SAINT-FLORENTIN

Par M. SALOMON.

Séance du 10 décembre 1871.

Indocti discant, ament meminisse periti.

La restauration de l'église de Saint-Florentin (1), exécutée sous la direction de M. Pléplu, architecte du département, était terminée en 1861. Les travaux avaient duré trois années; la dépense avait dépassé l'énorme chiffre de 250,000 fr.; les fonds étant épuisés, il n'avait pas été possible de restaurer les verrières; ce ne fut pas sans regret qu'on se décida à les remplacer telles qu'elles étaient, c'est-à-dire dans un état de complet délabrement.

Était-on condamné à voir périr dans un court espace

(1) Voir, au sujet de cette restauration, la notice insérée au *Bulletin de la Société des Sciences historiques* de l'Yonne, année 1859, p. 386 et suiv.

de temps ces œuvres d'art qui avaient fixé l'attention du célèbre M. Viollet-Leduc? Heureusement il avait fait espérer que le Comité des monuments historiques dont il était membre se montrerait favorable à leur restauration.

Autorisés par les suffrages d'hommes aussi compétents, MM. Voirin, curé-doyen, Hélie, maire, et Hermelin, juge de paix, s'adressèrent à M. le ministre d'Etat, dans le département duquel étaient placés les monuments historiques, ainsi qu'aux membres du Comité spécial, et, grâce à la puissante recommandation de M. le comte d'Ornano, alors député de l'Yonne, leur démarche fut couronnée de succès. Ces Messieurs revinrent avec la promesse que les verrières seraient restaurées aux frais de l'Etat, la dépense dût-elle s'élever à 40,000 francs!

L'effet suivit de près; en 1862, une première somme de 10,000 fr. fut accordée pour commencer cet important travail, dont la direction fut confiée à l'honorable M. Piéplu, et l'exécution aux frères Veyssières, de Seignelay, artistes aussi modestes qu'habiles. Avec ce premier secours, huit des grandes verrières des chapelles et collatéraux ont été remises à neuf et remplacées en moins de deux années.

Une seconde somme de 10,000 fr., accordée en 1864, a permis de restaurer trois autres verrières de même dimension et de commencer la restauration de celles du sanctuaire au-dessus du triforium.

Il restait à rétablir deux verrières des chapelles côté sud et six grandes verrières du chœur. Ce ne fut pas sans un vif regret qu'on apprit qu'il ne serait pas ac-

cordé de fonds pour achever l'œuvre. Ces dernières verrières, alléguait-on, étaient tellement détériorées qu'elles n'étaient pas réparables; elles étaient donc condamnées à périr!... Nous verrons tout-à-l'heure que le Conseil de fabrique n'a pas voulu souscrire à cet arrêt.

Ce fut dans ces circonstances que, dans le courant de l'année 1866, une description des verrières fut publiée dans le double but de faire connaître aux habitants ainsi qu'aux étrangers le mérite et les intéressants détails des verrières restaurées, et de rendre plus sensible la nécessité de ne pas laisser inachevée une œuvre de cette importance.

Cette publication, favorablement accueillie par le public, ne trouva malheureusement pas d'écho dans le sein du comité des beaux-arts. Il ne fut plus question de compléter le chiffre de 40,000 fr. promis au début. Quoiqu'il en fût, un éminent service avait été rendu à la ville et à la fabrique; c'était bien quelque chose que la restauration de quinze ou seize verrières, et il était désormais du devoir des administrations locales de compléter le travail.

Bien convaincu que la ville ne pourrait de longtemps s'en charger, le Conseil de fabrique a compris que l'accomplissement de ce devoir lui incombait dans la mesure de ses ressources; aussi n'a-t-il cessé d'aviser aux moyens de s'en acquitter.

La difficulté était de trouver un entrepreneur disposé à accorder de grandes facilités pour le paiement, modéré dans la fixation du prix et cependant présentant toutes les garanties de bonne et intelligente exécution.

Le Conseil a eu le bonheur de rencontrer tous ces avantages dans le traité qu'il a conclu en 1869 avec M. Levêque, peintre-verrier à Beauvais, à la recommandation de M. Hélie, alors maire de la ville.

L'entreprise comprenait :

1° Une verrière en grisaille (à personnages), côté sud des collatéraux.

2° Six grandes verrières hautes du chœur.

3° L'achèvement des cinq verrières hautes du sanctuaire dont les tableaux seuls avaient été restaurés aux frais de l'Etat par MM. Veyssières..

4° Deux verrières hautes dans le transept.

5° Enfin, la fourniture de chassis grillés destinés à garantir toutes les verrières, aussi bien que les onze des collatéraux restaurés les premières aux frais de l'Etat, en tout vingt-cinq.

Tous ces travaux, pourtant considérables, devaient être exécutés et posés sans frais dans le court délai d'un an.

Et il était accordé à la Fabrique dix années pour se libérer par annuités, le tout sans intérêts.

Les tristes événements de 1870 et 1871 n'ont retardé que de six mois l'exécution de cet important traité.

Bref, à la fin de juillet 1871, M. Levêque avait rempli tous ses engagements, ressuscité l'œuvre des artistes du xvi^{me} siècle et assuré en même temps la conservation de nos précieuses verrières par des chassis grillés, d'une solide et parfaite exécution.

Nous ne devons pas oublier de faire ici mention du don généreusement fait en 1867, par Madame veuve Guiollot, d'une verrière qui manquait à la chapelle de

la Sainte-Vierge. Elle a été faite par MM. Veyssières, sur le modèle et dans le style de celle qui ornait déjà cette chapelle et dont la restauration était leur œuvre.

Aujourd'hui, la notice descriptive de 1866 est évidemment incomplète et insuffisante, et maintenant que l'œuvre de restauration est achevée, le besoin d'une nouvelle édition complète se fait sentir.

Avant d'entrer dans les intéressants détails qu'elle doit comporter, une courte explication est nécessaire.

Ce qu'il y a de particulièrement remarquable dans l'église de Saint-Florentin et ce qui attire l'attention des connaisseurs, c'est le chœur, le sanctuaire, le déambulatoire avec ses chapelles; cette partie se trouve séparée du surplus de l'édifice par le jubé ainsi que par les galeries ou colonnades établies sur la même ligne, tant à gauche qu'à droite.

Cette partie ainsi renfermée est bien l'œuvre du xvi^e siècle, dont le chiffre est inscrit partout. Le jubé, qui en est comme le portique, porte la date de 1600.

Le transept et la nef sont du xvii^e siècle et d'un style médiocre; jusqu'en 1860, le transept n'était pas voûté. La tribune des orgues a été construite en 1862 au moyen d'une souscription (1). Les verrières, sauf deux dans le transept, restaurées par M. Levêque, sont en verre blanc.

Nous n'avons donc à nous occuper que de l'œuvre du xvi^e siècle, qui se trouve complètement rajeunie. Le mot heureux que l'on attribue à M. Viollet-Leduc re-

(1) Cette tribune est l'œuvre de Guillaumet, originaire de Ligny-le-Châtel.

trouve bien ici son application : *L'architecte et les peintres verriers ont vraiment ressuscité un mort !*

Cela dit, pénétrons dans cette belle partie du monument, et ne franchissons cependant pas le jubé sans admirer son architecture, sa décoration, et spécialement l'élégante balustrade qui en fait le couronnement sur ses deux faces (1).

PREMIÈRE PARTIE.

LE CHŒUR ET LE SANCTUAIRE.

Première verrière à gauche. — Elle représente la Cène ou l'institution du sacrement de l'Eucharistie.

Citons les paroles de l'évangéliste :

« Jésus prit du pain et, l'ayant béni, il le rompit et le donna
« à ses disciples en disant : Prenez et mangez, *ceci est mon*
« *corps* ; et prenant le calice, il rendit grâces et le leur donna
« en disant : Buvez-en tous, car *ceci est mon sang*, le sang de
« la nouvelle alliance. »

Deuxième. — Baiser de Judas ; — Jésus conduit chez le grand-prêtre.

Les deux premiers meneaux contiennent le premier tableau, et le second sujet en occupe les troisième et quatrième.

Troisième. — Flagellation et Couronnement d'épines.

Cette verrière renferme également deux tableaux.

La première scène se passe chez Pilate, gouverneur de la Judée, et la seconde a lieu dans le Prétoire.

(1) Ce jubé fut exécuté par Jean Bulion, tailleur de pierres à Tonnerre, moyennant 1,100 livres tournois, sans compter le transport des matériaux.

Quatrième. — L'Ecce Homo.

« Jésus sortit portant une couronne d'épines et un manteau d'écarlate, et Pilate leur dit : Voici l'homme ! »

Cinquième. — Jésus porte sa croix.

« Et, portant sa croix, il vint au lieu appelé *du Calvaire*, qui se nomme en hébreu *Golgotha*. »

Sixième. — Crucifiement.

Ce beau vitrail est dans l'axe, au-dessus du maître-autel.

« Jésus est élevé en croix entre les deux larrons. Au pied de la croix sont les saintes femmes. »

Septième. — Descente de Croix.

Huitième. — Résurrection.

« Jésus sort radieux du tombeau ; les gardes, frappés de terreur, sont renversés. »

Neuvième. — Apparition de Notre-Seigneur à ses Apôtres et incrédulité de Thomas.

L'Apparition aux Apôtres en l'absence de Thomas occupe les deux premiers meneaux ; la troisième apparition, lors de laquelle Notre-Seigneur reproche à Thomas son incrédulité, occupe l'autre partie du vitrail.

Dixième. — Deux tableaux représentant l'Ascension de Notre-Seigneur et la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres.

Onzième. — Deux tableaux représentant la Prédication de saint Pierre et la Mort d'Ananie.

De toutes ces verrières, une seule porte une date, encore est-elle incomplète, c'est la dixième. On y voit MV^c..... ; les autres chiffres n'ont pas été retrouvés.

Celle-là seule indique aussi des noms de donateurs ; ces noms sont : *Legrand* et *Gautron*, avec deux écussons à peu près semblables. On remarque aussi deux donateurs au bas des deuxième et quatrième meneaux de la neuvième verrière.

Les quatrième, cinquième, sixième, septième et huitième (au sanctuaire), à en juger par les armoiries qu'on y remarque, doivent provenir de dons faits par les premières familles du pays.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPELLES ET DÉAMBULATOIRE.

Chapelle de Saint-Julien-le-Pauvre ou l'Hospitalier (1).

Pour l'intelligence des divers sujets représentés dans les tableaux, il est nécessaire de rapporter brièvement la légende.

« Julien poursuivait un cerf à la chasse ; le cerf se retournant lui dit : *Tu me poursuis, toi qui tueras ton père et ta mère*. Effrayé, Julien s'enfuit de la maison paternelle, et s'en alla dans des contrées éloignées pensant qu'ainsi il ne serait pas exposé à commettre un horrible parricide.

« Il fut accueilli par un prince qui se l'attacha et lui fit épouser une dame riche.

« Cependant, ses père et mère s'étaient mis à sa recherche, et après de longs et pénibles voyages, ils arrivèrent à un château où ils furent reçus par une dame qui était précisément la femme de leur fils. Elle les interrogea, et à leurs récits elle reconnut qu'ils étaient les père et mère de son mari. Celui-ci était absent. En attendant son retour, elle leur offrit l'hospitalité et leur donna sa propre chambre. Fatigués, ils se mirent au lit.

(1) A l'Hôtel-Dieu de Paris, il existe une chapelle dédiée à ce saint.

« Julien revint, et cherchant sa femme dans la maison, il monta droit à sa chambre. Voyant le lit occupé par un homme et une femme, il se figure que sa femme est en adultère ; il frappe de son glaive et donne la mort à deux innocents. Aussitôt il descend hors de lui, et, à peine dans la cour, il rencontre sa femme ; troublé, il lui confesse et son injurieux soupçon et son crime. Elle de s'écrier : Malheureux ! ce sont vos parents que vous avez tués ! Au désespoir, il prend la fuite, disant qu'il ne prendra pas de repos tant que, par sa pénitence, il n'aura pas obtenu le pardon de son parricide.

« Après avoir longtemps erré, il se fixe sur les bords d'une rivière, se consacrant à passer les malheureux voyageurs.

« Un jour, il reçut dans sa barque un pauvre lépreux transi de froid ; il le fit coucher avec lui pour le réchauffer, et dans la nuit cet homme se leva sain et blanc. C'était un ange qui lui annonça de la part de Dieu que sa charité lui avait mérité le pardon ; puis l'ange disparut.

« Voilà pourquoi, dit l'hagiographe, les pauvres pèlerins invoquent toujours saint Julien. »

Premier tableau. — Rencontre du cerf.

« A saint Julien, du cerf fut dit qu'il occira père et mère. »

Deuxième. — Julien quitte ses parents.

« Bientôt de lui se départent (se séparent), dont ils eurent « douleur amère. »

Troisième. — Il est reçu par un grand seigneur.

« Julien demandé pour qu'il servit le comte de plaisance. »

Quatrième et cinquième. — Il combat pour le prince et se marie.

« De fait d'armes occit grand nombre d'ennemis, et pour ce fut fait chevalier et épousa une dame. »

Sixième. — Sa femme reçoit ses parents.

« Lui absent, sa femme reçut ses parents honorablement. »

Septième. — Julien les tue.

« Croyant sa femme adultère, ses père et mère mit à mort. »

Huitième. — Il rencontre sa femme.

« Julien, de sa femme, apprend sa faute infâme. »

Neuvième. — Le donataire avec cette inscription :

« Joseph Bourgiat et sa femme ont donné cette verrière
« MVXXVI. »

Dans l'ogive, tableau représentant Julien passant dans sa barque le pauvre lépreux, avec cette inscription :

« Pour pénitence, Julien se fait passeur. »

Dans les lobes :

Côté gauche. — Julien est représenté aux pieds du pape implorant son pardon.

Côté droit. — Il place dans son lit le lépreux, qui, de suite, se transforme en ange pour lui annoncer son pardon.

On remarque dans cette chapelle un bas-relief représentant le même sujet. Il est très-mutilé. Il est surmonté par la statue du saint en costume de pèlerin.

CHAPELLE SAINT JEAN (1).

Elle est ornée de trois verrières.

PREMIÈRE VERRIÈRE.

Elle représente des sujets ou scènes tirés de l'Apocalypse. Au bas on lit :

« Ces verrières font partie des visions et révélations vues par
« l'apôtre saint Jehan, lui étant dans l'isle de Pathmos (2).

(1) L'autel et sa décoration, le confessionnal, chef-d'œuvre de menuiserie, et le lustre, ont été généreusement donnés par M^{me} Riquement.

(2) Ces visions divines, ces prophéties obscures, dit M. Violet-
Sc. hist.

Il cite la rose occidentale de l'église de Mantes et celle de la Sainte-Chapelle de Paris, où ces sujets sont traités avec une énergie remarquable et une excessive finesse.

« L'an mil cinq cent vingt-neuf, IIII^e mois de mars, honorable homme Bertrand Mrengette et Anthoinette Pynot, sa femme, demeurant en cette ville de Saint-Florentin, ont donné cette verrière : Priez pour eulx. »

Les deuxième et troisième, divisées en tableaux, représentent la nativité, la vie et la mort de saint Jean-Baptiste. Elles sont dues à la dévotion des bouchers de la ville, au nombre de treize.

Nous allons indiquer les sujets des tableaux et transcrire les quatrains qui les accompagnent.

DEUXIÈME VERRIÈRE.

1^{er} Tableau. — Apparition d'un Ange à Zacharie.

Ung jour Zacharie encensoit
Au temple en humilité,
Lorsque l'ange lui annonçoit
De saint Jehan la nativité.

2^e. — La Nativité.

Elisabeth, saint Jehan conçu
De son époux Zacharie;
A sa naissance elle reçut
La sacrée Vierge Marie.

3^e. — Circoncision.

Pour se conformer entièrement
A la loi Judaïque,
Zacharie, au temple humblement
Fait circoncire son fils unique.

Leduc, dans son *Dictionnaire d'Architecture*, n'ont été rendues dans le moyen-Âge que par des peintures murales ou des verrières.

4°. — Saint Jean au désert.

Saint Jehan, par grâce supernelle
Congé reçoit de père et mère,
Laissant la maison paternelle
Pour vivre dans le désert.

5°. — Prédication.

Saint Jehan, de Jésus précurseur,
Pour abolir péché inique,
Prêchoit la venue du Sauveur
Devant le peuple judaïque.

6°. — Baptême de Jésus-Christ.

Jésus le voulut tant priser
Que devers lui s'en vint ;
Par sa main se fit baptiser
Dans le fleuve Jourdain.

TROISIÈME VERRIÈRE

(Au-dessus de l'autel.)

1^{er} Tableau. — Saint Jean reprend Hérode.

Saint Jehan Hérode reprenoit
Dedans son palais, sans soy taire,
En disant qu'à tort maintenoit
Hérodias en adultère.

2°. — Captivité.

Le faux roy, plein de déraison,
Écoutant d'Hérodias la malice,
Fait mettre saint Jehan en prison
Qui le reprenoit de ses vices.

3°. — Danse d'Hérodias.

La fille Hérodias sauta
Devant Hérode sans tarder,
Qui fort lui plut et accepta
Ce qu'il plut lui demander.

4°. — Décollation.

La fille Hérodiad, de saint Jehan
Le chef ayant demandé,
Hérode, lâche et méchant,
Fit au saint la tête couper.

5°. — Sépulture.

Par ses disciples et amés
Fut enseveli en diligence;
En plaint lacrymable
Fut inhumé en révérence.

6°. — Hérode tourmenté par le diable.

Hérode, tant malheureux roy,
De son crime ne resta
Impuni, car, pour son déroy
Le diable le tourmenta.

Au bas de ces deux verrières on lit :

Pierre Bourgiat, — Thomas Pigneau, — Jacques Thierriat, —
— Guillaume Mrengette, — Anthoine Vigneron, — Jehan
Thierriat, — Jehan Vigneron, — Anthoine Mrengette, — Ed-
mond Lemoine, — Jacques Pigneau, — Jehan Pigneau, —
Jehan Chubrier l'ainé, — Jehan Chubrier le jeune, tous bou-
chers, ont donné ces deux verrières en l'honneur de Dieu.

Priez pour eulx — et pousées (posées) ont esté l'an mil cinq
cent vingt neuf.

VERRIÈRE DE SAINT NICOLAS.

1^{er} *tableau*. — Naissance.

Saint Nicolas, à sa naissance
Au bassin se leva tout droit,
Montrant Dieu que, puissance
Au temps futur il obtiendrait.

2°. — Il donne de l'argent à un gentilhomme pour
faire marier ses filles.

Trois filles avait un gentilhomme ;
Mais, malade estoit, faible et las ;
D'argent lui donna grosse somme
Le glorieux saint Nicolas.

3°. — Remerciement.

Le père à deux genoux mercie
Saint Nicolas de son aumône,
Lequel bien marri, le prie
De n'en parler à personne.

4°. — Saint Nicolas à Myre.

A Myre, cité très exquise,
Après diverses élections
De prélats, il fut en l'église
Trouvé en dévôte oraison.

5°. — Il est sacré évêque.

Puis, sacré fust en union
Evesque en grosse révérence,
Où, Dieu servit sans fiction
En faisant fruit de pénitence.

6°. — Il abat une idole.

Le bon et glorieux pasteur
Amateur de la foi chrestienne
Fit couper l'arbre de hauteur
Où était adorée Diane.

7°. — Il procure des blés aux habitants de sa ville.

Saint Nicolas, par bon moyen,
Des blés de ceux d'Alexandrie
En substanta ses citoyens
Sans leur mesure être amoindrie.

8°. — Il sauve la vie à trois hommes.

Trois gentilshommes injustement
Estoient prêts à décapiter,

Quand saint Nicolas hardiment
Vint au bourreau l'espée oster.

9°. — II préserve d'un naufrage.

Mariniers en une galée (galère)
Périssoient par force d'oraige ;
Par saint Nicolas est allée
Au port sans avoir dommage.

10°. — Le diable sous la forme de nonnain.

Le diable par un faux stile
En forme de nonnain se fit,
Donna à pèlerins fausse huile
Pour brûler l'église du saint (1).

11°. — Prêt d'argent d'un juif à un chrétien.

Ung chrestien d'un juif emporta
Argent pris cavilleusement ;
Dedans un baston le bouta
Soy parjurant en serment.

12°. — Punition du chrétien.

S'en retournant en sa maison,
Dieu qui voit tout, lui fit perdre
L'argent qu'il avait en baston
Lui occis par une charrette.

13°. — Miracle.

En mer se noya ung enfant
Tenant une coupe dorée.
Par saint Nicolas triomphant
Lui fut la vie restaurée.

(1) Ce fait est expliqué dans la vie de saint Nicolas : « Des
« pèlerins allaient sur un vaisseau pour visiter le corps du
« saint. Le diable qui avait été chassé du temple de Diane,
« pour se venger, prit la figure d'une femme qui leur remit un
« vase d'huile. Une tempête survint; le saint apparut porté

Au-dessus des tableaux, dans les lobes de l'ogive, on remarque trois tableaux particuliers avec les inscriptions ci-après :

A gauche :

« Comment un juif, voyant les miracles de saint Nicolas, mit son image sur la maison, lui laissant la garde (1). »

A droite :

« Comment l'image de saint Nicolas s'appert (se montre) au larron portant (emportant) le butin, et remit audit juif qui se fait chrétien. »

Plus bas, à droite :

« Comment le juif fesse (frappe) l'image de saint Nicolas, parce qu'il a été dérobé (volé). Par miracle l'image saigna. »

Au bas de la verrière, mention de la donation :

« Les enfants et héritiers de feues nobles personnes Pierre Duguet, lieutenant général au baillage de Saint-Florentin, et , ont fait cette verrière en exécution de l'ordre fait par ledit défunt en faisant son testament.

« A été posée en novembre MVXXVIII. »

VERRIÈRE DE SAINT-FLORENTIN.

A la pointe de l'ogive, saint Florentin à cheval et armé.

1^{er} *Tableau*. — Sa naissance.

Saint Florentin était payen ;

Sa foy laissa et fust chrétien.

« sur une barque. Il ordonna de jeter l'huile dans la mer, ce que firent les pèlerins. Aussitôt il s'éleva sur la mer un feu épouvantable. »

(1) L'auteur de la vie du saint explique que ce juif était un voleur qui avait recommandé à l'image du saint de garder ses trésors.

Sur le corps glorieux s'adressent
Ses amis ; au besoin le laissent.

2°. — Il se dépouille en faveur des pauvres.

Les idoles plus n'adora ;
Ses gages qu'il avait de guerre
Aux pauvres de Dieu qu'il pris
Les deptait (partageait) sans plus en querre.

3°. — Crocus veut le forcer à adorer les idoles.

Le roy Crocus l'envoya querre
Pour lui faire adorer ses dieux ;
Au crucifix s'en va grand erre
Laissant ses dieux d'or radieux.

4°. — Crocus l'interroge.

Le roy tout irracondieux
L'interrogea moult longuement :
Chevalier suis du roy des cieux,
Dit saint Florentin hardiment.

5°. — Fureur de Crocus.

Lors, le fameux roy cruellement
Pour sa rage et fureur passer,
Fit ignominieusement
Au saint les dents rompre et froisser.

6°. — Il lui fait couper la langue.

Puis, lui fit couper et tirer
La langue, qui tant le fascha ;
Mais Dieu le voulut tant priser
Que cela point ne l'empescha.

7°. — Martyre. — Crocus perd la vue.

Puis, lui fist couper la tête,
Injuste et cruelle manière.
Dieu qui voit tout lui fit sa peste (le punit),
Car des yeux il perdit la lumière.

8°. — Conversion de Crocus.

Adonc, connut sa faute entière;
Premièrement, Dieu l'inspira;
Dieu lui rendit la vue plénière,
Puis après on le baptiza.

9°. — Sépulture du saint.

Le roy Crocus et sa noblesse
Ensevelirent à diligence
Saint Florentin en toute humblesse,
Puis le inhumèrent en révérence.

10°. — Visite de deux comtesses au seigneur du château de Saint-Florentin.

Deux sœurs comtesses à Rome allèrent;
Par le chastel Saint-Florentin
Passèrent, et là visitèrent
Leurs parents cburtois et bénins.

11°. — Elles apportent des reliques du saint.

De retour, à Brème s'en furent
Où posoit le corps glorieux;
Des mains du Seigneur reçurent
Le chef et un os précieux.

12°. — Miracle.

Une femme avait ung enfant
Roide mort : le chef on bouta
De saint Florentin triomphant
Sur lui, et il ressuscita.

13°. — Dédicace de l'église (1).

L'église, en l'honneur Notre-Dame
Et saint Florentin, par bon sens

(1) Il s'agit de l'une des deux anciennes églises, du château ou de l'abbaye (le prieuré).

Fut dédiée par dévot terme
Par un archevêque de Sens.

Au bas de la verrière, les portraits des donateurs accompagnés de leurs patrons, avec cette inscription :

« L'an MVXXVII, le XXVI^e jour de septembre, honorable
« homme Guillaume Servin, marchand à Saint-Florentin, et
« Claudine Chubrier, sa femme, ont donné cette verrière.
« Priez pour eulx et pour tous trépassés. »

VERRIÈRE DE SAINT-MARTIN.

Saint Martin était le premier patron de la ville. La première église qui existait dans le faubourg de ce nom, et qui a été détruite lors des guerres du XIV^e siècle, était sous le vocable de ce saint.

C'est sans doute à raison de ce patronnage primitif que cette verrière a été placée au chevet, derrière le maître-autel.

Elle contient douze tableaux dont les sujets sont tirés de la vie du saint.

1^{er} tableau. — Naissance.

Saint Martin naquit en Hongrie,
Dans un village nommé Sabarie,
Et fut nourri en Italie,
Dans la ville de Praxie.

2^e. — Education. — Il demande à être catéchumène.

Droit à six ans mis à l'école,
De vertu apprit le chemin;
Puis, à dix ans, bien le recole,
A Dieu fut fait cathécumin.

3^e. — Il est soldat sous l'empereur Constance.

Du commandement de son père
A Constantin servir s'applique,

Et lui fait foy. La chose est claire
Combien que ce lui fust inique.

4°. — Il donne la moitié de son manteau.

Droit à la porte d'Amiens
Au pauvre son manteau départ (partage);
Jeunes le virent et anciens,
Même Julien l'Apostat.

5°. — Notre-Seigneur apparaît revêtu du demi-manteau.

Dieu s'est démontré revestu
Du demi-manteau saint Martin
Duquel le pauvre avait vestu
Par pitié de couraige enclin.

6°. — Baptême.

Puis environ vingt-deux ans
Saint Hilaire le baptiza;
A vingt-quatre ans, soyez certain,
Exorciste et nommé l'ordonna.

7°. — Apparition du démon.

Le diable qui toujours me peine
A decevoir l'humain lignaige,
Saint Martin par son outrage
Volt soubz sort humaine (*sic*).

8°. — Conversion d'un brigand.

Deux larrons pleins d'iniquité
Voulurent occir saint Martin;
Le tiers, le coup pour vérité
Retint, et fut converti enfin.

9°. — Il est sacré évêque.

De saint Hilaire fut consacré
Archevêque de Tours pour vrai,

(1) Il faut probablement lire *exorciste*.

Dont tout le monde en vérité
Fut réjoui tout sans délai.

10°. — Il bâtit un monastère.

Et pour démener vie austère,
Près de Tours fit édifier
Un très noble monastère
Que l'on appela moustier.

41°. — Il est chassé par les Ariens.

Lui estant à Milan preschant
Au peuple la foy catholique,
Fut expulsé par les hérétiques
Que l'on appelle Arrians.

12°. — Miracle.

Couleuvres et serpens gastoient
Et infestoient tout le pays,
Mais saint Martin les transmit
Outre personnes que passer n'osoient.

Au-dessus des tableaux, dans les lobes de l'ogive, on remarque deux tableaux particuliers dont les sujets sont expliqués par ces inscriptions :

A gauche (du spectateur) :

« En la messe, à l'Elévation, un ange lui apporte un ornement précieux. »

A droite :

« Saint Martin abat les idoles et détruit un temple des payens. »

Au bas de la verrière sont représentés les donateurs avec cette inscription :

« Damoiselle Louise de Roffey, dame de Chamoy, veuve de
« feu Jacques de La Roëre, en son vivant seigneur de Chamoy.
« François de La Roëre, escuyer, fils unique dudit Jacques de
« La Roëre et de Roffey, seigneur dudit Chamoy, et damoiselle

« Hilaire Raguier, femme dudit François de La Roëre, dame
« de Fontaine-lez-Saint-Georges, eulx trois ensemble, ont
« donné cette verrière, en l'honneur de Dieu et de monsieur
« Saint-Marin, l'an MVXXVIII, priez Dieu pour eulx et leurs
« prédécesseurs. »

Les donateurs sont à genoux accompagnés de leurs saints patrons.

On ne peut s'éloigner de cette belle verrière sans jeter les yeux sur le chef-d'œuvre de sculpture qui lui sert de soubassement.

Le sujet principal et vraiment magistral est la Résurrection de Notre-Seigneur, exprimée avec un art parfait, et placé sous un arc surbaissé.

La face externe de cet arc, son archivolt, sa frise et les côtés sont ornés de toutes les scènes de la Passion, exécutées en bas-relief.

Au-devant de ce chef-d'œuvre est un autel orné de bas-reliefs.

Malheureusement ce monument a été horriblement mutilé par le vandalisme révolutionnaire et impie. Cependant, le marteau s'est arrêté devant la sainte face de Jésus qui est demeurée dans sa parfaite beauté; l'autel aussi a été respecté.

Toutes ces sculptures, qui demanderaient une description spéciale, sont nécessairement l'œuvre d'un grand maître. On y lit la date de 1548; l'autel est un peu plus ancien, il porte la date de 1536.

Faisons des vœux pour qu'un habile artiste puisse restaurer cette œuvre remarquable.

VERRIÈRE DE LA CRÉATION DU MONDE.

La baie est divisée par les meneaux en six parties

verticales qui, dans la partie de l'ogive, se terminent par une grande forme de fleur de lys ajourée.

Dans la partie supérieure de la fleur de lys, le peintre verrier a placé un Christ en croix dominant tout l'ensemble.

La partie régulière des meneaux contient dix-huit tableaux sur trois rangs :

- | | | |
|-----------------|----------|---|
| 1 ^{er} | tableau. | — Dieu en présence du chaos. |
| 2 ^o | — | Dien crée la lumière. |
| 3 ^o | — | Il crée le soleil et les astres. |
| 4 ^o | — | Il sépare la terre et les eaux. |
| 5 ^o | — | La terre produit de l'herbe et des arbres. |
| 6 ^o | — | Création des animaux. |
| 7 ^o | — | Création de l'homme. |
| 8 ^o | — | Création de la femme. |
| 9 ^o | — | Adam et Ève introduits dans le paradis terrestre où est l'arbre de vie. |
| 10 ^o | — | Ils mangent du fruit défendu. |
| 11 ^o | — | Dieu leur reproche leur désobéissance. |
| 12 ^o | — | Ils sont chassés du paradis terrestre. |
| 13 ^o | — | Adam construit une maison pour lui et sa famille. |
| 14 ^o | — | Caïn et Abel offrent à Dieu leurs présents. |
| 15 ^o | — | Caïn tue son frère Abel. |
| 16 ^o | — | Caïn vagabond et son fils Hénoch. |
| 17 ^o | — | Il représente le donateur à genoux accompagné de ses deux fils. |
| 18 ^o | — | Il représente sa femme accompagnée de ses trois filles. |

Au bas de la verrière sont ces quatrains :

I.

Dieu, le souverain psalmateur
Comme est le législateur en Genèse;
Il créa au commencement
Le beau ciel, et puis la terre pareillement.

II.

Bêtes, poissons, oiseaux, plantes,
En orna par sa sainte puissance;
Et puis, pour tout parfaire, créa
L'homme et la femme à sa ressemblance.

III.

Tout mit en leur jouissance.
Mais, plein d'envie, le serpent inique
Les fit, par leur désobéissance,
Priver de la gloire déifique.

IIII.

Eslue fut la Vierge Marie
Pour cette réparation,
Car Jésus-Christ, vrai fruit de vie,
Prit en elle incarnation.

« Pierre de Provins, seigneur de Viarques et de Rastères,
« esleu en l'eslection de Nemours, receveur fiscal de Saint-
« Florentin, et damoiselle Anthoinette de Vitel sa femme, ont
« donné cette verrière l'an MVXXV. — Priez pour eulx.

VERRIÈRE DE LA CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

(Elle est au-dessus de la porte de la sacristie.)

Dans le meneau central est l'image glorieuse de la
Sainte-Vierge entourée de nuages; au-dessus est le
Père Eternel, avec ce phylactère significatif :

« *Amica mea, et macula non* (1). »

(1) C'était déjà l'affirmation de l'*Immaculée Conception*.

Dans les meneaux latéraux divers emblèmes empruntés aux litanies tels que : le Soleil, la Lune, le Lys, la Rose mystique, la Tour, le Jardin, le Miroir, etc.

Au bas, à l'angle du côté gauche, cette inscription :
 « Le XXV^e jour du mois de mars MVXXV, vénérable et discrette personne Gratien Chubrier (1), prêtre, a fait faire cette verrière, en l'honneur de *Dieu* et de la *Conception* de la Vierge Marie. Priez Dieu pour lui et tous trépassés. »

A l'angle opposé, le portrait du donateur, revêtu du surplis, et accompagné de son patron.

CHAPELLE DE LA SAINTE-VIERGE.

PREMIÈRE VERRIÈRE.

Elle est au-dessus de l'autel, et elle est en partie cachée par un retable gothique. Elle représente un arbre de Jessé se terminant au sommet par l'image de la Sainte-Vierge.

DEUXIÈME VERRIÈRE.

Au sommet, dans l'ogive, l'Annonciation : d'un côté l'Ange, et de l'autre la Vierge.

Sur deux phylactères :

« *Ave Maria, gratia plena, Dominus tecum,*

« *Et concepit de Spiritu Sancto.* »

Les tableaux au-dessous représentent :

Celui de gauche, la Nativité de Notre-Seigneur.

Celui de droite, l'Adoration des Mages.

Et celui du milieu, l'Assomption.

Trois arcades, style Renaissance, décorent le subas-

(1) Il est présumable que le donateur était le proche parent de Claudine Chubrier, femme de Guillaume Servin, donateur de la belle verrière de Saint-Florentin, placée en 1527.

sement. Elles encadrent : celle de gauche, le portrait du donateur avec son écu portant deux cornes de cerf séparées par une étoile (1) ; les deux autres, des personnalités inconnus.

L'arcade du milieu est surmontée d'un bel écusson portant deux lions (2).

Sur l'entablement de ce motif d'architecture on lit :

« L'an mil cinq cent vingt-quatre, Guillaume Cornu a donné
« cette verrière. »

(La date fait présumer que cette verrière est la première de toutes.)

Au-dessus des cintres sont deux distiques latins.

Quos isto dignos offert Coursanus honore
His Senonum pastor dat pia sacra viris.
Uteris, Eusebi, his titulis, Cornute, sacello,
Coursanicus tribuit ; tu, hæc rata, pastor habes (3).

TROISIÈME VERRIÈRE.

Celle-ci est entièrement neuve, et remplace une verrière en verre blanc qui existait de temps immémorial.

(1) Armes parlantes : le nom du donateur étant *Cornu*.

(2) Probablement les armes du seigneur de Coursan, collateur.

(3) *Traduction*. — L'archevêque de Sens donne ce sanctuaire (confère cette chapelle) à ceux que le Seigneur de Coursan présente comme dignes de cet honneur. Eusèbe Cornu, vous posséderez cette chapelle à ce titre ; c'est le seigneur de Coursan qui vous confère ce bénéfice, et vous, prélat, vous en ratifierez la collation.

Note du rédacteur. — Le village de Coursan dépendait de bailliage de Saint-Florentin, ainsi que Lasson, Sormery, Neuvy-Sc. hist.

212 VERRIÈRES DE L'ÉGLISE DE SAINT-FLORENTIN.

Une généreuse et pieuse dame a voulu compléter la décoration de cette chapelle, et a confié aux frères Veyssière la confection de la verrière actuelle, qui a été posée en 1867. L'artiste s'est appliqué à l'appareiller autant que possible avec la deuxième.

Le sujet principal est le Couronnement de la Sainte-Vierge par la Sainte-Trinité. A sa droite est Dieu, le Père; à gauche, le Fils, et au-dessus, le Saint-Esprit sous la figure d'une colombe,

On voit dans le meneau de droite la Purification, et dans celui de gauche la Présentation.

Au bas, dans les arcades, sont les portraits : de la donatrice, au milieu, de son père, à droite, et de son mari, à gauche, accompagnés de leurs patrons et patronnes.

Au-dessus des cintres on lit :

« L'an 1867, dame Cécile Hugot, veuve de M. Denie Guiolot, « médecin et maire de la ville, a donné cette verrière, en son « nom, et en mémoire de son mari et de M. Charles Hugot, « avocat, son père. »

• CHAPELLE DE L'ANNONCIATION.

Le ton de cette verrière qui décore cette chapelle est tout différent de celui des précédentes; il a son cachet particulier.

Sautour et autres communes. La seigneurie de Coursan avait beaucoup d'importance. Le seigneur était sans doute un des bienfaiteurs de l'église, et en cette qualité il avait probablement le droit de présentation pour un chapelain. Quant à Eusèbe Cornu, il devait être un proche parent de Guillaume Cornu, donateur.

Ce travail fait honneur à l'artiste qui, chargé d'une restauration presque impossible, a refait à peu près en entier cette verrière.

Elle se compose de neuf tableaux sur trois rangs.

Le premier tableau du rang du bas présente le Mariage de la Vierge avec saint Joseph.

Au second, on voit l'Annonciation, et au troisième la Visitation.

Au rang supérieur sont représentés la Nativité de Notre-Seigneur, le Songe de saint Joseph et la Fuite en Egypte.

Enfin, le troisième rang offre à la vue l'intérieur de Nazareth, Jésus au milieu des docteurs et la mort de saint Joseph.

Dans les lobes, des anges tiennent des instruments de musique.

Le Père Eternel, placé dans l'ogive, a la main levée pour bénir.

Rien n'indique le donateur, ni la date du don.

Au bas on lit :

« Restaurée par Ch. Levêque, peintre verrier à Beauvais, 1871. »

Le charmant porique (de la Renaissance) qui précède la chapelle mérite de fixer l'attention des amateurs.

Ici se termine le détail des verrières du chœur et de ses annexes. Evidemment, d'après les dates connues, elles ont été, sauf celle qui a été donnée en 1867 par M^{me} Guiollot, posées entre les années 1520 et 1530, et toutes ou presque toutes proviennent des dons des habitants de toutes classes, qui se sont disputé la gloire d'orner la maison de Dieu.

OBSERVATIONS.

Il est permis de croire que la construction du magnifique retable du maître autel, de la colonnade qui entoure le sanctuaire, de celle qui clot le chœur, et même la construction du jubé, n'entraient pas dans le plan du maître de l'œuvre. Cette belle addition doit être l'œuvre d'un autre architecte, passionné pour les séduisantes nouveautés de la Renaissance.

En effet, celui qui enchâssait de riches verrières dans les immenses baies des chapelles et des collatéraux, ne pouvait avoir l'idée de masquer ces chefs-d'œuvre. Ces grands tableaux translucides, faits d'ailleurs pour être vus à distance, étaient destinés à être vus du sanctuaire et du chœur dont ils étaient nécessairement, dans la pensée du maître de l'œuvre, le splendide et unique ornement.

Qu'on se reporte un instant à la période de 1530 à 1550 (1). A la satisfaction des donateurs et des paroissiens, les verrières brillent de tout leur éclat, l'autel du sanctuaire est surmonté sans obstacle par la verrière de saint Martin, patron primitif. Il est orné à droite par celle de la Création, et à gauche par celle du nouveau patron, saint Florentin. De l'intérieur du chœur on jouit librement de la vue des verrières des chapelles; rien ne rétrécit l'espace. Que pouvait-on désirer de mieux?

Or, il est incontestable que par l'œuvre (le chef-d'œuvre, si l'on vent) de la Renaissance, l'effet des

(1) L'œuvre décorative porte la date de 1550, le jubé est de l'an 1600.

tableaux décoratifs s'est trouvé perdu pour le sanctuaire, et singulièrement paralysé pour le chœur (1).

Que faire maintenant? C'est un fait accompli, et il remonte à plus de trois siècles! Permis de le juger, mais il subsistera!!!

Du reste, il faut remarquer que le même fait s'est produit dans presque toutes les églises de la province de Champagne, en commençant par celles de Troyes, sa capitale. On aurait peine à nombrer bien des églises, même des plus modestes, dans lesquelles, pour avoir

(1) M. Viollet-le-Duc, dans son *Dictionnaire d'architecture*, au mot *retable*, rappelle « que les anciens autels qui avaient « pour caractère la simplicité, étaient disposés de telle sorte « que les prêtres qui célébraient les mystères divins, et les « *personnes qui étaient derrière*, se pouvaient voir les unes « les autres. »

La construction du retable et l'élévation du mur qui clôt trois travées du sanctuaire, ont pour conséquence de priver les paroissiens de tout l'espace qui se trouve derrière cette clôture, laquelle présente neuf à dix mètres de développement.

En ce qui concerne le retable en particulier, les statues équestres des deux patrons qui le surmontent sont loin d'ajouter à son mérite; c'est plutôt l'alliance du grotesque et du beau. Qu'après la destruction des portes de la ville, qu'elles décoraient jadis, on ait eu l'idée de les placer dans l'église pour les conserver, on conçoit cela; mais leur place n'était certes pas dans le sanctuaire, et la corniche du retable ne pouvait leur servir de piédestal.

Ne peut-il pas arriver qu'à la longue la délicate corniche qui supporte ces masses vienne à faiblir, et que par suite de leur chute on ait un malheur à déplorer? *Caveant consules!.....*

216 VERRIÈRES DE L'ÉGLISE DE SAINT-FLORENTIN.

la satisfaction de posséder un retable du style grec, on a supprimé et muré la baie absidale, en supprimant impitoyablement la verrière qui la décorait.

JOSEPH FOURIER

SA VIE, SES TRAVAUX

Par M. E. DUCHÉ.

L'œuvre biographique que nous entreprenons ici semblera peut-être d'une opportunité contestable à ceux qui sont suffisamment édifiés sur l'histoire de notre illustre compatriote. Les documents de toute nature ne leur ont pas fait défaut.

Nous reconnaissons nous-même qu'il n'y a pas de lacunes à remplir.

Mais si l'on veut bien considérer que les publications faites à ce sujet ont paru à des époques très différentes; qu'elles émanent de sources très diverses, bien qu'également recommandables, qu'elles sont éparpillées dans des ouvrages peu répandus ou dans des feuilles périodiques devenues rares, on nous pardonnera d'avoir tenté de refaire l'édifice à neuf, avec les pièces disséminées qu'il s'agit de remettre à la place qui leur convient.

D'un autre côté, il faut considérer que le nombre de ceux qui ont fait une étude sérieuse et complète de la vie et des

travaux de Fourier, est extrêmement restreint. L'immense majorité de nos compatriotes ignore ses titres de gloire ou se rend très imparfaitement compte des services qu'il a rendus à la science et à son pays.

N'est-il pas étrange de s'entendre demander par ceux qui passent chaque jour devant sa haute statue, si étroitement enserrée dans le petit jardin botanique d'Auxerre, ce qu'était cet homme si profondément rêveur et quelles actions d'éclat lui ont valu l'immortalité du bronze?

Nous croyons donc être utile à la mémoire de Fourier en commentant son apothéose et en remettant sous les yeux de nos concitoyens le dossier complet de cette existence si laborieuse et si largement remplie.

Enfin, nous devons confesser, dans toute l'ingénuité de notre cœur, que notre fierté d'Auxerrois a été profondément blessée par une phrase que M. Victor Hugo a inscrite, nous ne savons par quel caprice, dans un de ses livres les plus populaires : « Il y avait à l'Académie des sciences, y est-il dit, « un Fourier célèbre que la postérité a oublié, et dans je ne « sais quel grenier un Fourier obscur dont l'avenir se sou- « viendra. » (*Les Misérables*. — Liv. III.)

Pourquoi cette boutade contre un savant de premier ordre qui a été honoré par les hommes les plus éminents de son époque et qui compte parmi ses panégyristes Victor Cousin et François Arago, dont la compétence ne sera déclinée par personne? Et au profit de qui cette revendication inattendue? Au profit d'un utopiste dont nous ne contestons pas la valeur spécifique, mais qui n'a brillé que par l'excentricité de ses doctrines et la hardiesse de ses paradoxes dans ses élucubrations sur un monde imaginaire. Fourier Joseph, notre illustre compatriote, et Charles Fourier, le chef des phalans-

tériens, n'ont eu d'analogie que la fortuite similitude de leurs noms de famille. C'est ce que va démontrer surabondamment la lecture de cette notice.

Jean-Baptiste-Joseph Fourier est né à Auxerre, le 21 mars 1768. Son père était simple tailleur et sa famille originaire de Lorraine. Il comptait parmi ses ascendants un personnage considérable au dix-septième siècle, Pierre Fourier, chef et réformateur des chanoines réguliers de la congrégation de Notre-Sauveur, et instituteur des religieuses de la congrégation de Notre-Dame. La vie de ce révérend père a été écrite par le chanoine Jean Bédel, en 1866.

Notre Fourier devint orphelin de bonne heure et ses parents, morts pauvres, ne lui laissaient en perspective que la misère. Il n'avait guère que huit ans, lorsqu'il fut recueilli par l'organiste Pallais, maître de musique à la cathédrale d'Auxerre et directeur d'un pensionnat secondaire. Il en reçut les premiers éléments du français et du latin. Ses heureuses dispositions le firent remarquer et à la recommandation d'une bonne dame de la ville, l'évêque, M. de Cicé, le fit admettre à l'Ecole militaire d'Auxerre, alors sous la direction des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. Là, ses aptitudes se développèrent sur une plus vaste échelle. Joseph Fourier s'y distingua par l'heureuse facilité et la vivacité de son esprit. Il était toujours à la tête de sa classe et cela presque sans effort et sans que les jeux et la légèreté de son âge perdissent rien à ses succès ; mais quand il arriva aux mathématiques il se fit en lui un subit changement, il devint appliqué et se livra à l'étude avec un zèle et une constance remarquables. Pendant la journée, il faisait une ample provision de bouts de chandelles, à l'insu de ses maîtres et de ses camarades, et la nuit, quand tout le monde dormait, il

se réveillait et descendait sans bruit dans la salle d'étude, s'enfermait dans une armoire, allumait ses bouts de chandelle et là passait de longues heures sur des problèmes de mathématiques (1).

L'instruction de Fourier fut complétée à Paris au collège de Montaigu, toujours grâce au patronage de l'évêque. A seize ans il avait terminé son cours de philosophie et revint à l'Ecole militaire où les Bénédictins l'accueillirent comme leur enfant de prédilection. Là il donna des leçons de mathématiques concurremment avec M. Bonnard, qui avait été son maître et qui fut fier de l'avoir pour collègue. A vingt ans, il avait composé un mémoire sur les équations algébriques, qu'il vint présenter à l'Académie des sciences et qui lui valut les plus précieux témoignages d'intérêt de Lagrange, de Monge et de Laplace.

La réputation croissante du jeune savant décida les Bénédictins à se l'attacher comme membre de la congrégation. Il se rendit à l'abbaye de Saint-Benoit-sur-Loire où se formaient les novices. Il y fut chargé du cours de mathématiques.

C'est de là que sont datées ses premières lettres à son ami Bonnard, lettres intéressantes à plus d'un titre et qui ont été publiées dans le Bulletin de la Société des Sciences de l'Yonne (Année 1858).

« Je me permettrai peu de détails sur ma situation pré-

(1) Ces renseignements, qui sont devenus comme légendaires au collège d'Auxerre, ont été transmis avec beaucoup d'autres à M. Victor Cousin par M. Roux, un des plus anciens amis de Fourier, comme lui professeur à l'école militaire d'Auxerre, et qui ne l'a quitté qu'à son départ pour l'Egypte. M. Roux, ancien professeur de mathématiques, dit M. Cousin, est un homme de sens et d'honneur en qui on peut placer toute confiance.

sente, écrit-il, *sunt bona mixta malis*; j'assiste aux études, aux classes, aux récréations, aux leçons d'arithmétique; nous sommes bientôt aux fractions. Toutes ces minuties et mille autres ne me rendent ni moins constant ni moins heureux. Je n'ai pas voulu me consacrer aux plaisirs, mais bien à l'étude et à la religion. L'estime et l'amitié consolent de tout... Je paye avec usure à Morphée toutes les nuits que je lui ai dérobées à Auxerre; il ne reste plus le temps de vivre quand on dort huit heures, et ce ne sont pas là les nuits de Descartes. »

Le travailleur opiniâtre poursuivait sévèrement sa tâche; il avait foi dans son avenir. C'est ainsi qu'il ajoutait en post-scriptum dans une de ses lettres à Bonnard: « Hier j'ai eu « vingt-un ans accomplis; à cet âge Newton et Pascal avaient acquis bien des droits à l'immortalité. » Quand on a constamment les yeux fixés sur de tels modèles, il est impossible que l'on n'arrive pas à de grandes choses.

Nous voici vers la fin de 1789. De graves événements venaient de remuer profondément le sol de la France. Les institutions monastiques étaient menacées dans leur existence. Le supérieur de Saint-Benoit-sur-Loire, prévoyant l'issue probable du mouvement révolutionnaire, proposait à Fourier de faire ses vœux de congréganiste pour obtenir une pension au licenciement du monastère. Le novice refusa, disant qu'il ne voulait pas profiter d'un avantage qu'il n'aurait pas mérité. Cependant il était pauvre et son avenir était loin d'être assuré.

Il revint simplement à l'Ecole militaire d'Auxerre. Il fut chargé de la chaire de rhétorique et d'une partie de l'enseignement des mathématiques. Durant son séjour, on utilisa ses lumières et les aptitudes connues de son esprit: on le chargea

de la rédaction d'un nouveau plan d'études plus étendu et mieux assorti que l'ancien aux aspirations et aux besoins de l'époque. « Ce plan, dit M. Mauger, à qui nous empruntons ces détails, ce plan, présenté par le principal Dom Rosman à l'administration départementale qui l'approuva, fut mis à exécution au commencement de l'année scolaire 1790-1791. Dans ce plan, la division des classes était conservée, mais l'enseignement des mathématiques et de la physique recevait plus d'extension ; la géographie et l'histoire étaient l'objet de cours particuliers. Comme il fut chargé des nouveaux cours, c'est-à-dire de la géographie et de l'histoire, il ne continua pas de professer la rhétorique, qui fut confiée à un homme de talent distingué, M. l'abbé Davigneau ; mais il conserva sa part de l'enseignement mathématique, et y joignit même, pour ses élèves les plus avancés, un cours d'astronomie qu'il faisait les jours de congé. Dans les années suivantes, Fourier réunit à ces divers enseignements la chaire de philosophie jusqu'à la fin de 1793, époque à laquelle les études du collège furent interrompues. Ceux qui ont eu le bonheur de suivre ses leçons savent avec quelle clarté, quelle élégance et quelle facilité d'élocution il développait les vérités les plus abstraites, les théories les plus compliquées. Il était doué d'une sensibilité exquise. d'une grande pureté de goût et répétait souvent cette pensée de Platon : « Que le beau est l'éclat du bon. »

Le mouvement qu'il imprimait à l'instruction publique dans l'école militaire, il voulut aussi le communiquer à la ville tout entière en contribuant à y fonder une société littéraire, qui, sous le nom de *Société d'Emulation*, obtint une certaine notoriété dans la contrée. Ses membres principaux étaient Joseph Villetard, l'abbé Davigneau, Garnier, Bourdeau, Chaudé,

François Lefèvre, Boulage, Liégeard, Deschamps, Burat et quelques autres, qui tous ont laissé des traces remarquables de leur passage dans la carrière des lettres, des sciences ou de l'administration (1).

Mais bientôt de nouvelles préoccupations vinrent le saisir. L'effervescence de l'esprit révolutionnaire avait gagné les villes de province. Auxerre eut ses clubs, ses orateurs, ses comités démocratiques : l'ère nouvelle avait réveillé tous les esprits, fait battre tous les cœurs ; la société se transformait de fond en comble. Fourier avait alors 25 ans. A cet âge les impressions sont vives, les passions ardentes, l'expérience des hommes et des choses a peine ébauchée. Notre jeune concitoyen se laissa facilement emporter par le torrent. Mais sa nature généreuse et sa haute intelligence le préservèrent des excès coupables que l'on eut à reprocher à tant d'autres acteurs de ce drame gigantesque. Comme l'a très bien dit son ami Mauger dans son excellente notice : « l'autorité paternelle que lui donnaient ses lumières, son éloquence et la coopération de quelques hommes sages parmi ses collègues, lui permirent d'empêcher beaucoup de mal et de faire un peu de bien. »

Mauger raconte qu'au mois de février 1793, par suite du décret sur la levée de 300 mille hommes, qui n'exceptait point du recrutement les professeurs ni les élèves des collé-

(1) Il eut également l'idée de se faire nommer bibliothécaire de la ville d'Auxerre, au moment où l'on organisait les bibliothèques publiques. La lettre qu'il écrivit aux administrateurs du département a été retrouvée dans les archives. M. Quantin l'a publiée dans sa notice sur le P. Laire, (Bulletin de la Société des Sciences hist. et nat. de l'Yonne, 4^e vol.)

ges, Fourier ayant eu l'occasion de parler dans une assemblée générale sur le mode d'exécution de la loi, s'exprima avec tant de grâce et d'éloquence qu'il fit adopter le mode proposé par lui et fut couvert d'applaudissements. On l'engagea à faire partie de la société populaire, et quelque temps après une loi ayant prescrit dans toutes les communes la formation de comités de surveillance, appelés ensuite comités révolutionnaires, il fut nommé membre de celui d'Auxerre.

Nous ne nous arrêterons pas sur les actes de Fourier comme membre du comité révolutionnaire. Nous savons que sa mémoire en a souffert dans l'esprit d'un certain nombre de ses compatriotes, mais nous avons cherché vainement quelque chose de grave dans les documents que nous avons pu consulter et nous avons acquis la certitude qu'il s'est conduit honorablement. Il prêta, dit-on, devant le tribunal révolutionnaire, le secours de sa parole et de son influence à la mère de celui qui devait être le maréchal Davout. Il avait été le condisciple de ce dernier à l'Ecole militaire d'Auxerre ; grâce à lui, madame Davout fut rendue à la liberté. Une autre fois, dans une mission à Tonnerre, il put, par une ruse ingénieuse, protéger la fuite d'un citoyen honorable décrété d'arrestation.

Il fut très affecté des accusations calomnieuses lancées contre lui. Nous reproduisons à la fin de cette notice une lettre qu'il écrivait à son ami Bonnard à cette occasion. On y trouvera la confession sincère d'un honnête homme incapable d'une mauvaise action (A).

Ce fut cet esprit de droiture et de modération qui lui valut une première persécution que nous laisserons raconter à son éminent biographe, Victor Cousin :

« Un nommé Ichon (1), membre de la Convention, était alors à Auxerre avec les pleins pouvoirs d'un représentant du peuple et spécialement chargé de la remonte des chevaux. Il envoya Fourier à cet effet dans le département du Loiret. Celui-ci, arrivé à Orléans, y trouva le conventionnel Laplanche (2) qui, pour se rendre populaire, faisait au peuple des distributions de pain et de viande et en même temps s'entourait d'un appareil de luxe qui contrastait avec la misère générale et la rudesse des habitudes du temps. Notre jeune compatriote s'indigne et attaque à la société populaire d'Orléans la conduite du représentant. Laplanche, irrité, écrit au Comité de salut public à Paris, qui, à son tour, écrit à Ichon pour le gourmander d'avoir confié une mission à un homme qui osait entraver les opérations d'un représentant du peuple; et il y eut un décret de la Convention qui déclara Fourier indigne de la confiance du gouvernement. A la réception de ce décret, Ichon perd la tête, et de peur qu'on ne l'accuse de complicité avec Fourier, lance contre celui-ci un arrêté pour qu'il soit appréhendé partout où il se trouvera et guillotiné sur le champ. Fourier, après avoir achevé sa tournée dans le Loiret, s'en revient à Auxerre où il aurait couru le plus grand danger si la Société populaire et le Comité de surveillance ne se

(1) Ichon, député à la Convention par le Gers, était un ancien prêtre, supérieur de la maison de l'Oratoire à Condom. Il vota la mort du roi dans les 24 heures.

(2) Laplanche, Goyre, envoyé à la Convention par la Nièvre, était un ancien moine bénédictin, ensuite vicaire épiscopal constitutionnel. Il vota la mort de Louis XVI et sa prompte exécution. Il se signala par ses exactions et ses cruautés dans le département où il fut envoyé en mission, et fut complice des noyades de Nantes.

fussent mis entre Ichon et lui. Maure, député de l'Yonne à la Convention, qui était alors à Auxerre, s'employa efficacement pour son jeune et savant compatriote. C'était la première injustice qu'éprouvait Fourier ; elle le révolta et il voulut avoir raison du décret du Comité de salut public. Il vint donc à Paris plaider lui-même sa cause. Il fut présenté à la société des Jacobins et introduit auprès de Robespierre. Mais il paraît qu'il réussit fort médiocrement auprès de ce dernier, car peu de temps après son retour à Auxerre il fut incarcéré par ordre du Comité de salut public. Tout ce qu'il y avait d'honnêtes gens à Auxerre réclama en sa faveur, et il fut mis en liberté. Huit jours après, nouvel ordre d'arrestation. L'estime dont Fourier jouissait à Auxerre était si grande qu'une députation officielle de la ville fut chargée d'aller à Paris demander sa mise en liberté. Saint-Just reçut la députation avec beaucoup de hauteur. Il convint des talents de Fourier et n'accusa pas même ses sentiments, mais il lui reprocha de la tiédeur. « Oui, dit-il, il parle bien, mais nous n'avons pas besoin de patriotes en musique. » Et conformément à ces paroles significatives, Saint-Just se préparait à agir quand le 9 thermidor l'arrêta et délivra la France.

« Telle fut la première leçon que reçut Fourier et ce ne fut pas la dernière.

« Plus tard, quand la réaction thermidorienne égala presque les excès qu'elle voulait punir, ce même Fourier, que le Comité de Salut public avait si fort maltraité, fut arrêté comme Jacobin et fauteur de Robespierre. On vint le prendre un matin chez lui, rue de Savoie, et, sans presque lui donner le temps de s'habiller, on le conduisit en prison avec des propos qui ne sont jamais sortis de sa mémoire. Quand la garde qui l'emmenait passa au bas de l'escalier, près

de la portière de la maison : « J'espère, dit celle-ci, que vous allez bientôt me le renvoyer. — Tu pourras toi-même, lui répondit le chef des sbires, venir le prendre en deux. Et cette fois c'en était fait de Fourier, si ses collègues de l'école polytechnique ne fussent intervenus. »

Sa présence à Paris était le résultat d'événements dont nous devons suivre la filière. Fourier, sous le coup d'un nouveau mandat d'arrêt du Comité de salut public, avait été réduit à se cacher à Auxerre et se livra loin des regards à ses études favorites. Il ne reparut qu'après le 9 thermidor. Il fut alors envoyé par le département de l'Yonne, comme élève, à l'Ecole normale fondée en 1794 pour former des professeurs destinés à l'enseignement pour toute la France. Les chaires de cette école étaient occupées par des hommes à jamais célèbres dans les sciences et dans les lettres : Lagrange, Laplace, Monge, Berthollet, Haüy, Volney, Garat, Laharpe, Sicard et Bernardin de Saint Pierre. Fourier a laissé une note curieuse à plus d'un titre sur ces maîtres d'élite. Nous la recommandons à ceux qui ne la connaissent pas et nous la reproduisons tout entière à la suite de ce travail, comme un document d'un extrême intérêt (B).

Le succès qu'il obtint à l'Ecole normale le fit bientôt nommer professeur à l'Ecole polytechnique où il fut adjoint à Lagrange. « Il y eut pour auditeurs, dit M. Mauger, outre Malus et plusieurs savants que la mort nous a ravies, les Poisson, les Biot, les Arago, les Thénard qui occupent le premier rang dans les sciences. Les cahiers de cette école renferment plusieurs mémoires de Fourier, aussi ingénieux que profonds. » Il y resta jusqu'au mois de mai 1798. Ce fut à cette époque que Monge et Berthollet furent chargés par Bonaparte de recruter une commission de savants pour

l'accompagner en Egypte. Fourier, leur collègue et leur ami, ne fut pas oublié. Il accepta cette mission avec l'enthousiasme du savant et le dévouement du grand citoyen.

L'un des premiers soins du général en chef de cette expédition lointaine fut de fonder un Institut à l'instar de celui de Paris. L'Institut d'Egypte fut créé le 20 août 1798, et installé dans un des palais des Beys. Il fut partagé en quatre sections : 1^o Mathématiques ; 2^o Physique ; 3^o Littérature ; 4^o Economie politique. Chaque section pouvait être composée de douze membres. Dès la première séance Monge fut nommé président et Fourier secrétaire perpétuel. L'activité de ce dernier fut prodigieuse et la plupart des séances étaient remplies par la lecture de ses travaux mathématiques et de ses recherches sur les antiquités du pays.

Avant son départ pour la France, Bonaparte avait organisé le fonctionnement des deux commissions scientifiques qui devaient explorer la haute Egypte. Une avant-garde, sous la conduite de Desaix, était partie pour y établir une administration française. Fourier était de la seconde commission avec Parseval, Villoteau, Delille, Geoffroy-Saint-Hilaire, Lépère l'ingénieur, Redouté, Lacypière, Chabrol, Arnollet et Vincent. Ce fut à cette époque que le général Kléber prit le commandement de l'armée. Au retour des commissions, qui rapportaient une ample moisson de trésors de toute nature pour l'histoire naturelle, l'archéologie et l'exégèse des civilisations de cette vieille terre, il fut décidé, par ordre du général, que l'idée, vraiment libérale et patriotique, de réunir les belles choses rapportées de cette expédition, recevrait sa consécration ; qu'il s'agissait d'élever un monument littéraire digne du nom français, qu'il fallait, sans retard, prendre des mesures pour assurer la rédaction des différents travaux, pour dis-

tribuer la matière et désigner celui qui sera chargé d'ordonner l'ensemble de ce beau tableau et d'en lier toutes les parties. Il fut convenu en outre qu'une introduction générale précéderait ce grand ouvrage. L'institut d'Egypte désigna immédiatement Fourier pour cette œuvre monumentale.

Le rôle de Fourier en Egypte ne fut pas seulement scientifique ; il aborda simultanément la politique et l'administration. Bonaparte écrit dans ses mémoires, en racontant l'expédition d'Egypte, qu'il nomma Monge et Berthollet auxiliaires auprès du Grand Divan qu'il avait assemblé pour connaître les affaires générales de l'Egypte, et Fourier auprès du Divan spécial du Caire. Ces deux institutions ne commencèrent à fonctionner que sous Kléber, en l'an VIII, d'après les documents officiels. Le crédit de Fourier s'agrandit encore auprès de ce dernier général ; il avait fait sa connaissance à bord de l'un des navires qui transportaient l'armée d'expédition ; il devint, dit-on, son confident et son ami, et l'on assure que la relation de la bataille d'Héliopolis, envoyée par Kléber au Directoire, est de la main de Fourier. Plus tard, il fait partie d'une commission chargée de rédiger un plan général d'administration de la justice en Egypte et il devient bientôt le chef de cette administration. On signale, à cette occasion, dans le *Courrier d'Egypte*, une lettre du 18 nivôse an ix, écrite par le Grand Divan au général Menou, par laquelle le Divan lui fait savoir que, sur la demande du citoyen Fourier, commissaire auprès du Divan et chef de l'administration de la justice, il a été décidé d'interdire aux soi-disant *saints* le droit de paraître nus dans les rues et de se livrer à aucune indécence.

Ce fut également Fourier qui prit l'initiative auprès du Divan de faire établir des listes de décès et de naissances, de

les rassembler et de les conserver dans un registre authentique. On trouve dans le même journal une lettre du Divan à Menou où il est établi que cette pratique qui apprend aux états ce qu'ils perdent de citoyens et ce qu'ils en acquièrent, n'est nullement contraire à la religion et peut très bien être observée dans toute l'Egypte.

« Cette lettre, dit Victor Cousin, à qui nous empruntons ces détails, est d'une certaine étendue, et, sous des formes musulmanes, contient, sur les rapports de la science et de la foi, des déclarations qui font le plus grand honneur au bon sens du Divan et à Fourier qui l'inspirait. C'est encore une institution de statistique tout à fait semblable que Fourier dirigea plus tard à la préfecture de la Seine. »

Enfin, on cite de Fourier un acte de diplomatie charmante que nous ne devons pas passer sous silence. Un des chefs les plus redoutables des bandes musulmanes, signalé par Bonaparte dans ses mémoires, était Mourâd-bey. Son habileté égalait son audace et, après l'expédition de Syrie, il le montre descendant dans le Fayoum, puis sur le lac Natron, errant enfin sur la lisière du désert et autour des pyramides. « Il monta sur la plus haute et y resta une partie de la journée à considérer avec sa lunette toutes les maisons du Caire et sa belle campagne de Giseh. De toute la puissance du mameluck, il ne lui restait que quelques centaines d'hommes fugitifs et découragés, mais ce qu'il regrettait surtout c'était sa femme, Sitty-Nefçah. » On rapporte que cette femme était d'une beauté incomparable; qu'elle avait été enlevée par Mourad à Ibrahim, et qu'elle joignait à ses charmes une intelligence supérieure. Elle paraissait avoir conservé pendant la guerre un ascendant considérable et elle traitait déjà avec les Français tandis que son mari se battait

contre eux dans la Haute-Egypte. La soumission de Mourad et le bon vouloir de Sitty-Nefçah étaient d'une grande importance pour l'avenir de notre installation en Egypte. Aussi Fourier, dont l'esprit pénétrant avait deviné le côté vulnérable du fier mameluck, s'insinua-t-il adroitement dans les bonnes grâces de Sitty; lui fit-il comprendre qu'elle pouvait mettre un terme aux malheurs de sa maison en décidant Mourâd à se déclarer ouvertement pour la France et à cimenter cette union par l'acceptation d'un poste en harmonie avec ses glorieux antécédents et ses hautes capacités. Ces propositions flattèrent l'ambition de la favorite en même temps que son cœur, et bientôt Mourâd-bey consentit à recevoir le titre de gouverneur de la Haute-Egypte, au nom des Français. Avant la bataille d'Héliopolis, il fut assez sage pour répondre à ceux qui voulaient l'attirer dans la révolte: « Je suis actuellement un sultan français; les Français et moi ne sommes qu'un! » Après avoir été notre ennemi le plus obstiné, il fut notre allié le plus constant et ne nous abandonna qu'avec la fortune. Fourier venait encore de rendre un grand service à son pays.

Pendant son séjour en Egypte il eut un triste devoir à remplir. Kléber était tombé sous le fer d'un assassin; Fourier fut chargé de son oraison funèbre. Monté sur un bastion qui dominait toute l'armée, ayant sous les yeux le cercueil du martyr déposé sur un tertre environné de cyprès, il lut avec émotion un discours devenu célèbre dans les fastes de l'histoire. Nous regrettons de ne pouvoir le reproduire. On a toujours admiré l'élévation des sentiments et la noble expression d'une douleur vraie dans ce morceau dont le style est d'une élégance achevée. Ce qu'on lui a reproché, c'est peut-être un peu de longueur, qui contrastait

avec la mâle énergie et la concision auxquelles le grand orateur Bonaparte avait habitué ses soldats.

Quelques mois plus tard, il prononçait également l'éloge de Desaix devant un cénotaphe qu'on avait élevé à l'est du dôme de la Qaubbéh. C'était un pieux hommage rendu à l'un des généraux les plus purs de notre armée et à l'illustre compagnon d'armes qui avait si puissamment contribué par son courage et son beau caractère à la conquête de l'Egypte.

Le retour de Fourier en France eut lieu vers la fin de l'an X. Sa première pensée, en débarquant à Toulon, fut d'écrire à son ami Bonnard. Il lui annonçait le bon état de sa santé après d'aussi longues fatigues, et son plaisir de revoir son pays et ses amis après plus de deux ans d'absence. Il lui parle de ses actes administratifs, de ses études sur la géométrie et surtout de la publication du grand travail sur les monuments astronomiques de l'Egypte qui va de préférence occuper ses premiers loisirs. Il n'oublie pas ses bons camarades, dom Rosman, Roux, Mathon, Amé, Balme et Defrance qui lui rappellent les meilleurs souvenirs de sa jeunesse à Auxerre. « Je pense, dit-il, que je n'ai point encore perdu tous les amis que j'avais depuis mon enfance parmi mes concitoyens ; en vérité, je croirais les avoir conservés tous, à n'en juger que par mes propres sentiments ; veuillez donc prévenir de mon arrivée ceux à qui cette nouvelle ne serait pas indifférente ou désagréable. »

Ses premiers soins en arrivant à Paris furent donc pour la composition de sa Préface de la *Description de l'Egypte*. Il s'occupa simultanément de pourvoir à son avenir, et sa prédilection pour les études classiques le décida à demander un emploi dans l'instruction publique, qui était en voie d'organisation.

Mais Bonaparte, devenu premier consul, n'avait pas oublié son secrétaire perpétuel de l'Institut d'Égypte. Il avait su apprécier ses habitudes laborieuses, son caractère sérieux, ses aptitudes administratives, que les préoccupations scientifiques n'avaient pas obscurcies, et la politesse aussi bien que la dignité de ses manières. Il lui fit proposer par Berthollet la préfecture de l'Isère. Cet offre était un ordre, dit M. Cousin, et le 2 janvier 1801 il fut nommé à cette place, qu'il occupa jusqu'en 1815. En 1808, l'empereur le nomma baron avec une dotation.

Le grand travail auquel Fourier a attaché son nom pendant sa préfecture de l'Isère est le dessèchement des marais de Bourgoin. Nous empruntons à M. Cousin les détails suivants qu'il tenait d'un témoin oculaire, ancien élève de Fourier à l'École polytechnique, M. Augustin Périér :

« Imaginez d'immenses marécages qui s'étendent jusque dans trente-sept communes et forment des terrains vagues, dangereux pour l'air infect qu'ils exhalent et à peu près inutiles à tous les riverains. Depuis Louis XIV, le gouvernement avait plusieurs fois entrepris d'assainir ces terrains et de les rendre à l'agriculture. A diverses époques, cette opération avait été reprise sans pouvoir être terminée, à cause des prétentions contraires de toutes les communes riveraines et du conflit des intérêts opposés. Il ne s'agissait pas moins que d'amener toutes ces communes à des sacrifices mutuels dont elles ne voyaient pas l'avantage immédiat et qu'elles se rejetaient les unes sur les autres. Fourier fut obligé de négocier avec chaque commune et presque avec chaque famille, et ce ne fut qu'à force de raison et de bonté, surtout au moyen d'une patience à toute épreuve qu'il parvint à obtenir le concert nécessaire pour une pareille opération. Il fallait

régler la quotité de terrain qui serait remise à chaque commune après le dessèchement, ainsi qu'un grand nombre de conditions accessoires. Ce traité eut lieu le 7 août 1807. Trente-sept conseils municipaux, reconnaissant en même temps le bienfait de l'intervention paternelle de l'administration, adoptant les mêmes bases pour le règlement de leurs intérêts, trente-sept maires comparaissant à la fois et parfaitement d'accord pour souscrire une transaction en 28 articles, attestent la sage et forte influence de l'administrateur, exercée dans l'utilité réelle de cette nombreuse population.

« Le dessèchement des marais de Bourgoin, terminé en 1812, a livré des terrains immenses à l'agriculture, créé de riches pâturages et mis de riches moissons à la place de semences de mort. Franklin eut envié un pareil résultat, et pour l'obtenir il ne fallait pas moins qu'une grande réputation de lumières et de justice, une patience, une adresse et pour ainsi dire un charme de bienveillance digne d'un américain. »

L'ouverture d'une route de Grenoble à Turin par le Lantaret et le mont Genève fut également due à l'initiative de Fourier. Là encore il eut des obstacles graves à surmonter et particulièrement le mauvais vouloir d'un ministre de l'intérieur, qui, originaire de la contrée, défendait les intérêts de l'ancienne route qui était beaucoup plus longue, mais enrichissait la population sur son passage. Le préfet de l'Isère envoya une députation de notables à l'empereur avec une note concise et une carte des lieux. Fourier savait que l'on n'aimait pas les longs mémoires. L'empereur avait vu et avait compris, et aussitôt des ordres étaient donnés pour exécuter la nouvelle route.

Les événements de 1814 interrompirent sa confection,

mais la pensée de Fourier reçut depuis une consécration plus grandiose et plus audacieuse par le percement du Mont-Cenis, qui fait si admirablement communiquer la France avec l'Italie.

L'influence morale de Fourier eut une action d'une grande importance pour le gouvernement qui lui avait confié l'administration du département de l'Isère. « Le Dauphiné, pays de parlement, possédait de vieilles traditions de liberté qui lui firent embrasser avec ardeur la révolution française ; mais l'habitude même de la liberté sauva le Dauphiné de l'enivrement révolutionnaire et on a remarqué que cette province si libérale avait été très modérée. On avait résisté aux folies de la république ; on accueillait assez froidement l'empire. En général il n'y a pas d'enthousiasme dans le Dauphiné et c'est surtout la liberté pratique que l'on aime. Chacun y tient à ses opinions et veut qu'on les respecte. Fourier trouva là bien des républicains qui voyaient l'empire d'un mauvais œil et bien des nobles qui, retirés dans leurs châteaux, entravaient sourdement la marche du gouvernement. L'art de Fourier fut de les rallier peu à peu à la cause de l'empereur qui était alors la cause de la France. Ce n'était point du tout un administrateur dans le sens ordinaire, bureaucrate et paperassier ; il écrivait peu, mais il voyait beaucoup de monde, parlait à chacun le langage de sa position et de son intérêt. Homme nouveau, il lui était aisé de s'attacher le parti populaire ; homme aimable, il séduisait le parti aristocratique, et sans descendre à des feintes indignes de lui, il trouva dans d'habiles ménagements le secret de gagner le clergé. Bientôt les partis, qui jusqu'alors avaient vécu dans cet éloignement fâcheux où les préjugés et les inimitiés se nourrissent de l'ignorance, attirés à la préfecture, apprirent

régler la quotité de terrain commune après le dessècher de conditions accessoires.

Trente-sept conseils m

temps le bienfait de

tration, adoptant le

intérêts, trente-s

tement d'accor

attestent la s

dans l'util

leurs ressen

fourier, en

gouver

un

es

iques et administr

les méditations du savant. Four

« Le tout les uns et les autres. Après les trava

1842

ric' *des accomplis*, il se retirait dans son cabinet particulier et

s *poursuivant* le développement de ses méthodes analytiques,

il jetait les fondements de la *Théorie de la Chaleur*. « C'est

dans une maison de campagne, près de Grenoble, dit encore

M. Cousin, qu'il écrivit sa célèbre introduction au grand

ouvrage sur l'Égypte. Il avait trouvé à Grenoble

frères Champollion, auxquels il donna le gr

égyptiennes, et on lui doit peut-être Champ

tant était destiné à porter le coup mortel

Zodiaque de Dendérah, si chère aux sav

tion. »

Les événements de 1814 et de 1815

tous ces labeurs de chaque jour. Sous la

tion, Fourier, recommandé par la nobless

se louer de sa bienveillance et de son in

tenu à la préfecture de l'Isère. Mais au

sa position devenait difficile et mén

quand il apprit que l'empereur se d

« M. Fourier M. Thiers dans son

et de l'En nombre de ces

tions poli- nous n'avions à reproduire le jugement
gouvernen- " des hommes d'une haute valeur, qui
rait do- la plus parfaite connaissance de cause.
ter- ons à M. Cousin ses appréciations
- *Description de l'Egypte*. « C'est une
- où tout est indiqué avec ordres
- sur tout ce qu'elle touche un
- tempéré que comportait un
- oubler sa pa- presque officiel, et nous
- amour de son devoi- presque officiel, et nous
- être fidèle aux Bourbons, « cette introduction, si
- ment jusqu'au martyre. » veux elle montre bien

Fourier quitta donc Grenoble au moment de l'arrivée de l'armée de l'ouest. « C'est une variété et d'étendue
l'éon y entra. Ce départ précipité exaspéra l'armée de profondeur. »
était en Egypte avec nous, répétait-il; il a trompé le génie de
révolution, il a même signé une des adresses envoyées au nom de la Convention contre ce malheureux Louis XVI. (Napoléon, le prophète,
trompait en ce point); qu'a-t-il de commun avec les Bourbons? » l'Afrique,
bons? » les sen-

Il allait prendre un arrêté contre le préfet fugitif lorsqu'on lui communiqua les explications de Fourier qui le calmaient. Il fit donner l'ordre de l'attendre à Lyon. Ce fut dans une mauvaise auberge sur la route, disent les uns, à l'archevêché, disent les autres, que Fourier comparut devant Napoléon. Eh bien, Fourier, lui dit celui-ci, vous voulez faire la guerre? Comment avez-vous pu faire la guerre aux Bourbons et moi? Qui vous a fait ce que vous avez fait? Qui vous a donné vos titres? Comment avez-vous pu faire cela? Les Bourbons pourraient adopter un décret qui vous enleverait tout. Ce début n'annonçait rien de bon. Napoléon comprenait la position de Fourier et voulait user d'indulgence: Allons,

à se connaître et finirent par déposer leurs ressentiments sous la main d'une autorité éclairée. Fourier, en obligeant tout le monde, conquit tout le monde au gouvernement nouveau. L'empereur, étonné, lui demandant un jour comment il s'y prenait pour conduire des esprits aussi difficiles : « Rien de plus simple, répondit Fourier ; je prends l'épi dans son sens au lieu de le prendre à rebours. » (Victor Cousin, *Fragments et Souvenirs*).

Les préoccupations politiques et administratives du préfet n'empêchèrent pas les méditations du savant. Fourier sut mener de front les uns et les autres. Après les travaux officiels accomplis, il se retirait dans son cabinet particulier et poursuivant le développement de ses méthodes analytiques, il jetait les fondements de la *Théorie de la Chaleur*. « C'est dans une maison de campagne, près de Grenoble, dit encore M. Cousin, qu'il écrivit sa célèbre introduction au grand ouvrage sur l'Égypte. Il avait trouvé à Grenoble les deux frères Champollion, auxquels il donna le goût des études égyptiennes, et on lui doit peut-être Champollion, qui pourtant était destiné à porter le coup mortel à l'antiquité du Zodiaque de Dendérah, si chère aux savants de l'expédition. »

Les événements de 1814 et de 1815 vinrent interrompre tous ces labeurs de chaque jour. Sous la première Restauration, Fourier, recommandé par la noblesse, qui n'avait eu qu'à se louer de sa bienveillance et de son impartialité, fut maintenu à la préfecture de l'Isère. Mais au retour de l'île d'Elbe, sa position devenait difficile et même périlleuse, surtout quand il apprit que l'empereur se dirigeait sur Grenoble. « M. Fourier, dit M. Thiers dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, était du nombre de ces savants que les agita-

tions politiques importunent et qui ne demandent aux gouvernements qu'ils servent que l'aisance dans l'étude. Il aurait donc fort désiré que la Providence eût écarté de lui cette terrible épreuve. Attaché à Napoléon par des souvenirs de gloire, aux Bourbons par estime et par amour du repos, il n'avait de préférence bien marquée pour aucune des deux dynasties, et il était fort disposé à en vouloir à celui qui venait troubler sa paisible vie. Ajoutez à ce sentiment un honnête amour de son devoir, et on comprendra qu'il voulut d'abord être fidèle aux Bourbons, sans toutefois pousser le dévouement jusqu'au martyre. »

Fourier quitta donc Grenoble au moment même où Napoléon y entra. Ce départ précipité exaspéra l'empereur : « Il était en Egypte avec nous, répétait-il; il a trempé dans la révolution, il a même signé une des adresses envoyées à la Convention contre ce malheureux Louis XVI, (Napoléon se trompait en ce point); qu'a-t-il de commun avec les Bourbons? »

Il allait prendre un arrêté contre le préfet fugitif lorsqu'on lui communiqua les explications de Fourier qui le calmèrent. Il lui fit donner l'ordre de l'attendre à Lyon. Ce fut dans une mauvaise auberge sur la route, disent les uns, à l'archevêché, disent les autres, que Fourier comparut devant l'empereur : « Eh bien, Fourier, lui dit celui-ci, vous vouliez donc aussi me faire la guerre? Comment avez-vous pu hésiter entre les Bourbons et moi? Qui vous a fait ce que vous êtes? Qui vous a donné vos titres? Comment avez-vous pu croire que jamais les Bourbons pourraient adopter un homme de la révolution? Ce début n'annonçait rien de favorable. Mais Napoléon comprenait la position de Fourier et sentait lui-même qu'il fallait user d'indulgence: Allons,

ajouta-t-il, après ce qui s'est passé, vous ne pouvez plus retourner à Grenoble ; je vous nomme préfet du Rhône. »

Ce nouveau poste fut accepté. Mais les exigences de la situation politique ne lui permirent pas de s'y maintenir longtemps. Sa retraite fut des plus honorables pour la dignité de son caractère. On exigea de Fourier des mesures de police arbitraires. Il lui répugnait de renouveler en 1815 le régime de violence qui avait soulevé tant de revendications sous la révolution. Il refusa. Un commissaire extraordinaire fut envoyé à Lyon pour gourmander sa tiédeur et exécuter les ordres de Paris. « Monsieur le commissaire extraordinaire, lui répondit Fourier, c'est à vous de vous charger des mesures extraordinaires. Je suis prêt à mettre à votre disposition la force armée ; quant à moi, il ne m'appartient pas de sortir du cercle de mes attributions. » Le commissaire extraordinaire ne manqua pas de lui opposer la danger des réunions royalistes : « Eh, mon Dieu ! disait Fourier, je connais toutes ces réunions ; tout s'y passe en bavardages ridicules. Si vous voulez frapper des vieillards, des femmes ou quelque étourdi sans expérience, vous aurez l'air d'avoir peur, vous augmenterez les mécontents, et vous ferez ce que l'empereur ne doit pas vouloir faire, une administration révolutionnaire. »

On le voit, Fourier voulait continuer d'être comme toujours l'homme de la conciliation. Cela ne convenait pas au ministre impérial. Il donna sa démission.

Après la chute définitive du premier empire, ses moyens d'existence étaient devenus très précaires. Le traitement qu'il avait eu pendant longtemps avait été dépensé en expériences de physique et en bonnes œuvres envers sa famille. « Le baron de l'empire, dit M. Cousin, se trouva fort

mal à l'aise. Heureusement il rencontra dans M. de Chabrol, préfet de la Seine, son ancien élève de l'Ecole polytechnique et son compagnon en Egypte, un ami puissant qui vint à son secours. M. de Chabrol lui donna la direction supérieure d'un bureau de statistique à la préfecture de la Seine, qui, sans exiger de lui une grande assiduité, lui rapportait quatre ou cinq mille francs et le mit à l'abri de la misère. C'est de ce bureau que sont sortis les beaux travaux de statistique qui ont tant honoré l'administration de M. de Chabrol. »

La statistique, on le sait, a été érigée depuis un demi-siècle à l'état de science d'une haute importance. Les travaux de Fourier n'avaient que peu de précédents ; ils enseignaient à la fois la théorie et la pratique, ils frayaient une route inconnue et qui devait être féconde en résultats pour l'économie sociale. On ne lui a pas rendu suffisamment justice à propos de cette œuvre, modeste en apparence, mais que de plus habiles ont su exploiter à leur profit sans daigner citer les sources où ils avaient puisé. On retrouvera les véritables titres de Fourier à la reconnaissance publique dans les *Recherches statistiques sur la ville de Paris et le département de la Seine*, publiées en 4 volumes, qui renferment, outre un mémoire sur la population de la ville de Paris depuis la fin du XVII^e siècle jusqu'à l'année 1821, deux autres *sur les résultats moyens déduits d'un grand nombre d'observations et sur les erreurs des mesures*. C'est vers la même époque que parut le rapport de Fourier sur les établissements appelés *Tontines*.

L'Académie des sciences n'avait pas oublié non plus les importants travaux de Fourier. Elle lui avait décerné en 1812 le prix de physique pour sa *Théorie mathématique de la chaleur* et voulut se l'associer en 1846. Louis XVIII, pré-

vent contre lui, ne voulut pas sanctionner l'élection. Mais un au plus tard, grâce à l'intervention de M. Dubouchage qui avait su apprécier Fourier dans l'Isère, et de M. Lainé, ministre de l'intérieur, il fut admis comme membre de l'Institut. Après la mort de Delambre, il prit le fauteuil de secrétaire perpétuel de la section de mathématiques, et en 1826 il succédait à Lemonney comme membre de l'Académie française. Enfin il eut la survivance de Laplace à la présidence du Conseil de perfectionnement de l'Ecole polytechnique.

Ces fonctions ramenèrent progressivement une certaine aisance dans son modeste intérieur. Il en profita pour faire un peu de bien. « Aussitôt qu'il l'avait pu, dit M. Cousin, il avait été utile à toute sa famille. Il avait à Paris un frère de père qui faisait un petit commerce et y réussissait médiocrement. Plus d'une fois Fourier releva la modeste boutique, et même, à la fin, il fit une rente à ce frère pour qu'il pût vivre sans travailler. Il avait un autre frère auquel il fit aussi du bien. Il prit soin de ses neveux et de ses nièces et les établit convenablement selon leur condition. Un de ses neveux est aujourd'hui curé auprès d'Auxerre (1); une de ses nièces a épousé un employé du ministère des finances. Il vivait dans sa propre maison à peu près comme les Bénédictins d'Auxerre. Son domestique de confiance, Joseph, touchait pour lui ses appointements, et faisait aller le ménage sans que son maître s'en mêlât. Il n'a rien laissé. A ce

(1) L'abbé Fourier dont il est ici question était chapelain de l'Asile des aliénés. Nous nous rappelons l'avoir vu souvent à la maison paternelle, où il était accueilli comme un ami. C'était un excellent homme qui ne tarissait pas sur les bontés de son oncle l'académicien. Il est mort en 1839. L'abbé Durn lui succéda.

désintéressément il joignait une bonté inépuisable, mais il faut convenir que cette bonté allait jusqu'à la faiblesse. Naturellement sage et modéré, l'expérience et le malheur l'avaient rendu réservé jusqu'à la timidité: ses sentiments seuls et son cœur n'avaient pas vieilli. »

M. Cousin a été pour nous une providence dans le récit de cette existence que nous venons d'esquisser rapidement. Nous avons, à notre grand regret, omis bien des faits, bien des anecdotes qui, racontées avec la verve charmante de ce grand écrivain et de ce penseur incomparable, auraient donné une saveur plus accentuée à notre modeste compilation. Les limites que nous devons nous imposer nous arrêtent. Nous renvoyons à M. Cousin lui-même les lecteurs qui voudront de plus amples détails. On sait que l'illustre chef de l'école éclectique a succédé à Fourier comme membre de l'Académie française et que son discours de réception, prononcé le 5 mai 1834, a été l'éloge de notre savant compatriote. Ce morceau est admirable. Fourier ne pouvait rencontrer un interprète plus éloquent et plus convaincu. M. Cousin, non content de la dette officielle qu'il avait si largement payée à son prédécesseur, voulut encore, à ses heures de loisirs, lui tresser une nouvelle couronne avec les souvenirs qu'il se plut à rassembler de toutes parts. C'est à cette pieuse idée que nous devons les notes additionnelles à l'éloge de Fourier. Elles ont été empruntées à ses amis, à ses compatriotes, aux savants collègues qui l'accompagnaient en Egypte, aux personnages politiques qui ont eu des rapports avec lui et enfin aux relations mêmes de Cousin qui devint, vers 1829, son voisin, son confident et son ami.

Parmi les épisodes si gracieusement éparpillés dans ses récits, M. Cousin nous apprend que Fourier, *quoique savant*,

ne partageait pas les préjugés de ses confrères et que, sans être dévôt, il était loin d'être dépourvu de sentiments religieux.

« M. Augustin Périer m'a rapporté, dit-il, que souvent dans l'intimité Fourier lui avait dit avec force, en faisant allusion au système d'athéisme alors si répandu : « Si l'existence de Dieu et l'état futur de l'homme ont leurs difficultés et leurs nuages, il ne faut pas oublier que le système contraire n'en a pas moins, et que la vraisemblance est encore du côté de la foi et de la Providence. Dans les incertitudes inévitables en pareille matière, il faut s'attacher au sentiment du juste et de l'injuste et y conformer sa conduite, afin de se mettre en harmonie avec l'ordre universel, dont le premier principe et les dernières conséquences échappent à notre faible vue. »

Fourier mourut presque subitement le 16 mai 1830. Ses dernières années avaient été très pénibles. Il craignait le froid, et l'hiver le rendait malheureux. Il avait employé son talent de physicien à se bien chauffer, et, malgré la chaleur intolérable de son cabinet, il regrettait encore le soleil de l'Egypte. Sa respiration était devenue difficile et il ne lui était plus possible de se coucher ni de s'incliner en avant sans provoquer des accès de suffocation. Il avait été obligé, pour parler et pour écrire, de se mettre dans une espèce de boîte qui lui tenait le corps droit et ne laissait passer que la tête et les bras. Larrey, son médecin et son ancien compagnon de voyage en Egypte, déclara qu'il avait succombé à une angine de poitrine symptomatique d'une hypertrophie du cœur.

Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur les ouvrages de Fourier. Notre incompetence nous imposerait la plus

grande réserve, si nous n'avions à reproduire le jugement qui en a été porté par des hommes d'une haute valeur, qui n'ont prononcé qu'avec la plus parfaite connaissance de cause.

Ainsi, nous emprunterons à M. Cousin ses appréciations sur la préface de la *Description de l'Egypte*. « C'est une vraie préface, dit M. Cousin, où tout est indiqué avec ordre, netteté, élégance. Elle répand sur tout ce qu'elle touche un sérieux intérêt. Le style a l'éclat tempéré que comportait un écrit de cette sorte, d'un caractère presque officiel, et nous ne croyons pas diminuer le mérite de cette introduction, si justement estimée, en avouant qu'à nos yeux elle montre bien plus d'élévation dans le sentiment, de variété et d'étendue dans les connaissances que d'originalité et de profondeur. »

M. Cousin reproche à Fourier d'avoir méconnu le génie de Mahomet et l'influence du Koran sur le développement de la civilisation orientale. Il démontre que la doctrine du prophète, parallèlement à celle du christianisme, semait dans l'Afrique, dans l'Asie, par delà de l'Indus et jusqu'à la Chine les sentiments de la charité, en même temps que le dogme de l'unité de Dieu que Moïse et Jésus-Christ avaient déjà si fort répandus. L'Islamisme, après avoir enlevé un nombre incalculable de créatures au paganisme, avait perfectionné les Arabes, qui pendant cinq cents ans ont été la nation la plus polie et la plus remarquable dans les arts, les sciences et la philosophie. « Napoléon, dit M. Cousin, dans son chapitre sur la religion de l'Egypte, a pénétré bien plus profondément que Fourier dans le génie du mahométisme. »

L'expédition d'Egypte, envisagée par Fourier dans ses tendances et dans ses résultats, devait produire des avantages immenses : agrandissement de nos relations commerciales avec la terre des Pharaons, avec l'Inde en achevant le canal

du Nil à la mer Rouge, et en perçant un autre canal qui unirait le Golfe arabe à la Méditerranée. Les travaux de l'isthme de Suez, on le voit, étaient prévus et indiqués par notre illustre compatriote. De plus, cette occupation était une des étapes de notre influence en Afrique, influence continuée par l'établissement d'un gouvernement national en Grèce et par la conquête de l'Algérie, qui introduit définitivement la civilisation européenne dans la Méditerranée et continue de battre en brèche la domination musulmane.

La description du zodiaque de Denderah et de plusieurs autres auxquels Fourier donnait plus de quinze mille ans d'antiquité a également appelé la critique des archéologues les plus autorisés. Il arriva, par malheur, que les passions politiques et religieuses prirent au débat plus de part que la véritable science. Les savants arrivés d'Egypte appartenaient presque tous à l'école voltairienne et leur plus grande satisfaction, en rapportant leurs trophées archéologiques, c'était de s'efforcer de les faire remonter à des époques bien antérieures à l'ère vulgaire. Le premier soin de Monge, en débarquant à Fréjus avec Bonaparte, fut, dit-on, d'écrire à l'un de ses amis qu'ils rapportaient d'Orient des zodiaques dont l'antiquité mathématique allait mettre un terme à bien des préjugés.

« Ce qui charmait surtout nos philosophes, dit M. Cousin, c'est l'analogie trompeuse de la religion de l'Egypte avec la religion juive et la religion chrétienne qu'elle semblait expliquer. »

D'autres savants abordèrent plus tard ce périlleux problème au point de vue des intérêts de l'Eglise. Ils ont parfois aussi dépassé les limites d'une discussion impartiale et sans le vouloir, ont placé la querelle sur un terrain où la

conciliation devenait impossible. Il en résulta que les combattants se retirèrent avec leurs convictions respectives. En somme, ce qu'il y eut de plus clair, c'est que les zodiaques ne méritaient pas une si ardente levée de boucliers ; qu'ils remontaient à une origine relativement moderne et que les découvertes ultérieures ont démontré qu'ils étaient tout bonnement contemporains de l'époque romaine.

Il faut donc, pour être juste envers Fourier, tenir compte du milieu dans lequel il avait vécu et des courants qu'il avait suivis. Ce qui fait le grand mérite de son travail sur l'Égypte, ce n'est pas assurément l'interprétation philologique ou archéologique ; il n'y était pas suffisamment préparé ; mais ce qui domine surtout dans cette œuvre de longue haleine, c'est l'enthousiasme sincère pour cet ancien monde dont on vient de recueillir les débris, c'est la patience admirable et le dévouement sublime qui collectionnent sans relâche au milieu des luttes sanglantes, c'est la distribution magnifique de tous ces trésors dans un musée iconographique sans précédent dans les fastes de l'art. C'est surtout le style sévère et néanmoins plein de charme qui faisait dire à Fontanes que Fourier écrivait avec la grâce d'Athènes et la sagesse d'Égypte.

Le grand ouvrage sur l'Égypte eut 2 éditions. La première fut publiée sous le premier Empire et la seconde sous la Restauration, en 24 volumes in folio. Les frais d'impression s'élevèrent à plusieurs millions.

Le second ouvrage de Fourier, celui qui le place au premier rang parmi les géomètres, est sa *Théorie de la chaleur* (1). On nous permettra d'analyser encore ici l'appré-

(1) Ces deux ouvrages ont été offerts par Fourier à la Biblio-

ciation qu'en a laissée M. Cousin, dans une note aussi complète que brillamment rédigée.

La première idée que l'on a communément, quand on cherche la source de la chaleur générale, c'est de l'attribuer exclusivement au soleil. C'est, en effet, le soleil qui, en paraissant et en se retirant, produit les variations de température du jour et de la nuit, en s'éloignant ou en se rapprochant amène la différence des saisons et celle des climats, les feux de l'équateur et les glaces du pôle. C'est lui qui, en échauffant les couches superficielles de la terre, en tire les trésors de la vie végétale, imprime, selon le degré de sa manifestation, un cachet aux divers aspects climatériques et même à certaines variétés dans les races du règne animal. Aussi le genre humain, à son berceau, l'a-t-il salué comme le père à la fois de la lumière, de la chaleur et de la vie. La science primitive a imité cet exemple : elle a rapporté tout d'abord la chaleur au soleil. Ce phénomène est-il exclusivement le fait de cet astre par excellence ? Non, sans doute, et les recherches ultérieures l'ont surabondamment démontré.

La preuve la plus convaincante est celle-ci : fouillez à 32 mètres de profondeur dans la terre, et vous avez un degré de chaleur de plus qu'à la surface, à 64 mètres vous en aurez deux et ainsi de suite, en sorte qu'à une profondeur voulue vous avez la température de l'eau bouillante et, plus bas encore, celle de la fonte des métaux. Cela explique les sources minérales chaudes, la chaleur des mines et les feux des volcans. Les données les plus positives de la science nous enseignent qu'à une époque, dont la date n'a pas de nom, la

thèque d'Auxerre, et le dernier porte une dédicace écrite et signée de la main de l'auteur.

terre était un globe de feu, qui, se refroidissant de la surface au centre, a permis plus tard l'apparition de la vie sur notre planète. La terre serait donc un espèce de soleil à moitié éteint et dont le refroidissement continue toujours sa marche progressive et mathématique.

Indépendamment de la chaleur centrale et de la chaleur du soleil, il est démontré que l'espace où se meut la terre est doué d'une certaine température toujours la même. Ce calorique se lie au système du monde; il émane des astres qui, comme la terre, ont eu leur période d'incandescence et qui conservent leur température relative dont le rayonnement a son action sur l'immensité de notre système planétaire. La constance de cette température de l'espace est le résultat d'une loi par laquelle deux corps, diversement échauffés et placés à distance, tendent définitivement, l'un en recevant, l'autre en donnant de la chaleur, à se mettre en équilibre, et à imprimer également la même température à tous les points de l'enceinte où ils sont enfermés. Le même phénomène se produit dans l'immense enceinte du ciel où tous les astres doués d'une température différente, mais agissant perpétuellement les uns sur les autres, tendent à se mettre en équilibre de chaleur. La loi est la même, le résultat seul est plus grand. Telle est l'explication de la température moyenne et constante de l'espace, qui paraît indépendante de l'action solaire et du feu central dans la distribution de la chaleur à la surface de la terre et dans les phénomènes qu'elle y produit.

C'est par l'analyse mathématique que Fourier est parvenu à résoudre ces formidables problèmes et à formuler quelques uns des secrets de notre admirable providence. Il faut parcourir son livre pour se rendre compte du travail gigantesque qu'il a dépensé pour arriver à de semblables résultats.

Que d'obstacles à franchir ! Etudier d'abord attentivement la valeur des recherches antérieures, les soumettre à de nouvelles expériences, établir des observations sévères sur la distribution de la chaleur solaire dans les premières couches de la terre, celles de la chaleur centrale dans les couches intérieures, à travers des milieux sans nombre et d'une diversité extrême, solides, liquides ou gazeux, tenir compte des innombrables différences, pour arriver à une loi pouvant résumer les éléments constitutifs et généraux d'un phénomène, telle fut l'œuvre de Fourier. De semblables calculs exigent un esprit d'une grande puissance analytique, et l'analyse est un instrument qui demande la main d'un grand artiste. Chaque artiste a sa manière, comme on dit vulgairement. Notre illustre compatriote eut la sienne : il inventa de nouveaux calculs pour résoudre de nouveaux problèmes et ces calculs ont été pour lui la source d'une double gloire. D'abord, avec eux, il a résolu les grandes questions que soulevait le phénomène le plus universel de la nature, après le mouvement ; il a jeté de vastes lumières sur le monde et sur son histoire, il a enrichi à la fois l'astronomie, la physique et la géologie ; et de plus l'instrument de ces belles découvertes, considéré en lui-même indépendamment de ses résultats, par les difficultés que présentaient son invention et son application, a placé son auteur parmi les plus grands géomètres.

Citons encore quelques fragments d'une appréciation que nous empruntons au *grand Dictionnaire universel* de notre compatriote Pierre Larousse : « Dans la *Théorie de la cha-*
« leur où nos mathématiciens actuels pourraient apprendre,
« s'ils se donnaient l'agrément de lire, l'art d'être clairs,
« simples, élégants et méthodiques, sans rien sacrifier de la
« sévère précision de la science, Fourier se propose de

« chercher la démonstration mathématique des lois qui com-
« prennent tous les phénomènes de la chaleur. Pour don-
« nées, il part des faits acquis de son temps ; pour instru-
« ments il a le calcul différentiel et le calcul intégral, dont il
« se sert si bien, qu'en le lisant, on est près d'oublier qu'il
« y avait parmi ses contemporains un Legendre, un Lagrange,
« un Laplace. »

Enfin, laissons Fourier lui-même expliquer la méthode analytique ; son exposition sera plus éloquente que tous les commentaires : « L'analyse mathématique est aussi étendue
« que la nature elle-même ; elle définit tous les rapports
« sensibles, mesure les temps, les espaces, les forces, les
« températures. Cette science difficile se forme avec lenteur,
« mais elle conserve tous les principes qu'elle a une fois ac-
« quis ; elle s'accroît et s'affermite sans cesse au milieu de
« tant de variations et d'erreurs de l'esprit humain. Son at-
« tribut principal est la clarté ; elle n'a point de signes pour
« exprimer les notions confuses. Elle rapproche les phénomè-
« nes les plus divers et démontre les analogies secrètes qui les
« unissent. Si la matière nous échappe, comme celle de l'air, de
« la lumière, par son extrême ténuité ; si les corps sont placés
« loin de nous, dans l'immensité de l'espace ; si l'homme veut
« connaître le spectacle des cieux pour des époques succes-
« sives que sépare un grand nombre de siècles ; si les actions
« de la gravité et de la chaleur s'exercent dans l'intérieur du
« globe solide, à des profondeurs qui seront toujours inac-
« cessibles, l'analyse mathématique peut encore saisir les
« lois de ces phénomènes. Elle nous les rend présents et me-
« surables et semble être une faculté de la raison humaine
« destinée à suppléer à la brièveté de la vie et à l'imperfec-
« tion de nos sens. Et, ce qui est plus remarquable encore,

« elle suit la même marche dans l'étude de tous les phénomènes, elle les interprète par le même langage, comme
« pour attester l'unité et la simplicité du plan de l'univers
« et rendre encore plus manifeste cet ordre immuable qui
« préside à toutes les causes naturelles. »

C'est avec cette hauteur de vue et ce style noble et sévère que le discours préliminaire de la *Théorie de la chaleur* est écrit d'un bout à l'autre. Peu de lecteurs se sont arrêtés à ce chef-d'œuvre qui précède les exercices algébriques du beau livre de Fourier; ce n'est pas autrement que Buffon, Laplace et Cuvier exposaient leurs théories immortelles, et Fourier nous prouve une fois de plus que nos génies les plus illustres dans les sciences ont, pour la plupart, été de grands écrivains.

Nous ne nous arrêterons pas longtemps sur son *Analyse des Equations déterminées*, publiée en 1834, par son ami M. Navier de l'Institut. C'est le développement des méthodes qui ont servi à édifier sa *Théorie de la chaleur*.

Nous dirons seulement que ce travail fut une des premières préoccupations de sa jeunesse; qu'il fut commencé à Auxerre, alors que Fourier n'avait pas dix huit ans et qu'il paraît avoir été l'origine des relations d'estime et d'attachement qu'il ne cessa d'entretenir avec Monge, Lagrange et Bertholet (1).

(1) Nous reproduisons un certificat de Roux, ancien professeur de mathématiques à Auxerre, cité par M. Navier, au sujet de ce mémoire : « Je soussigné, ancien professeur de mathématiques et
« de physique au collège d'Auxerre, certifie que ce mémoire sur
« l'algèbre, composé de 14 feuillets, est écrit de la main de M.
« Bonnard, ancien professeur de mathématiques à l'École mili-

Nous ne reviendrons pas non plus sur ses recherches de statistique pour le département de la Seine et sur son rapport sur les tontines et les caisses d'assurances qui ont servi de guide aux compagnies aléatoires, si multipliées depuis un demi-siècle. Tous ces travaux sont autant de témoignages de son esprit pénétrant et de ses idées éminemment pratiques.

Il paraît que la poésie ne lui fut pas étrangère, malgré l'austérité de ses méditations ordinaires. Nous trouvons dans le bulletin de la Société des sciences de l'Yonne un souvenir de l'honorable président actuel, M. Challe, que nous sommes heureux de reproduire ici :

« Fourier n'était pas seulement un grand mathématicien, c'était aussi un esprit charmant, plein de finesse et d'enjouement. Je me souviens d'avoir entendu dire dans mon enfance par ses anciens amis dom Laporte et notre excellent professeur de cinquième, M. Amé, qu'il faisait des vers avec une merveilleuse facilité et qu'il excellait dans la poésie légère. Parfois, à la fin de la classe, ce bon M. Amé faisait trêve à l'austérité de *Quinte-Curce* ou du *Selectæ* pour nous raconter avec une piquante bonhomie des anecdotes de sa jeunesse et

« taire d'Auxerre, décédé en 1819 ; qu'à mon retour de l'école
« normale en 1798, il me le montra, en me parlant avec admira-
« tion de son auteur M. Fourier, son ancien élève qui professait
« alors l'analyse à l'École polytechnique, et qui l'avait composé,
« me dit-il, étant à peine âgé de 18 ans ; et il ajouta qu'une copie
« un peu plus soignée de cet écrit avait été envoyée à Paris
« en 1787.

« Auxerre, le 26 mars 1826.

« Signé : ROUX. »

nous réciter quelques unes de ces pièces de vers de Fourier dont le souvenir vague m'est resté dans l'esprit comme des modèles de grâce et de bon goût.» (Bulletin de la Société des sciences, tom XII, p. 433)

Les contemporains de Fourier étaient devenus rares après 1830, surtout à Auxerre. Le culte de sa mémoire semblait s'y affaiblir. Cependant quelques fidèles lui restaient encore. Ceux qui fréquentaient à cette époque la bibliothèque de la ville y rencontraient presque toujours un jeune homme pâle, maladif, mais ardent à l'étude, qui passait ses journées à feuilleter le grand ouvrage sur l'Egypte; il prenait des notes, et son assiduité à la bibliothèque aussi bien que sa persévérance à se tenir debout devant le grand pupitre où sont casés les volumes de l'expédition de 1798, provoquaient l'étonnement en même temps que le respect de tous les habitués. Ce mystérieux personnage était M. Gau de Gentilly. A sa mort, on trouva dans son testament un legs de 4000 fr. destiné à élever un buste à Fourier dans une des salles de la bibliothèque. Il voulait ainsi reconnaître le plaisir qu'il avait éprouvé à étudier les antiquités égyptiennes dans le grand ouvrage auquel notre illustre compatriote attachait son nom. Cette libéralité fut le point de départ d'une souscription à laquelle s'empressèrent de contribuer les corps savants de Paris, les conseils généraux du département de l'Yonne et de l'Isère, et de tous les hommes amis de la science. Une commission composée de MM. Jomard, Champollion-Figeac, Larabit, Mauger, Châtelet et Roux et constituée par la ville d'Auxerre, fut chargée à Paris de centraliser les fonds dont l'importance permit bientôt d'ériger une statue au lieu d'un simple buste.

L'exécution en fut confiée à un jeune artiste originaire

d'Auxerre, Edme-Nicolas Faillot, sculpteur, qui mourut quelques semaines après l'inauguration de son œuvre pendant l'épidémie de choléra qui décimait Paris et différentes contrées de la France, en 1849.

Fourier est représenté en costume d'académicien, dans l'attitude de la méditation ; il tient à la main un cahier de ses calculs mathématiques. Sur le socle de la statue sont sculptés des bas-reliefs qui rappellent deux des principaux événements de sa vie : l'un représente la mort de Kléber et Fourier prononçant son éloge funèbre ; l'autre nous le montre préfet de l'Isère et ordonnant le dessèchement des marais de Bourgoin.

Son inauguration eut lieu le 4 mai 1849, dans le jardin des Plantes, à l'ancienne bibliothèque Notre-Dame la Dehors, en présence des autorités du département et de la ville. L'académie des Sciences y fut représentée par M. Roux, le célèbre chirurgien de l'Hôtel-Dieu, compatriote et ami de Fourier, qui prononça un discours très remarquable par l'abondance des détails biographiques et par l'élévation des idées (1).

Nous espérons, en achevant ce travail, qui ne se recom-

(1) Nous empruntons ces détails au Bulletin de la société des sciences de l'Yonne (t. III, page 119 et suivantes), où l'on trouvera d'amples renseignements sur la cérémonie et le résumé des discours qui ont été prononcés par plusieurs membres de l'assistance. Par suite de la construction du palais de justice sur l'emplacement de Notre-Dame-la-Dehors, la statue de Fourier a été transportée dans le petit jardin botanique connu sous le nom de Cour de la comédie. Nous espérons qu'elle sera dotée plus tard d'un square plus confortable et plus en harmonie avec le mérite de la statue et surtout avec celui de son héros.

mande que par de patientes investigations, n'avoir omis rien d'essentiel en ce qui touche la vie publique et privée de Fourier. Nous espérons également que certaines préventions qui semblaient subsister encore dans quelques esprits au sujet de son rôle politique dans l'Yonne, n'auront plus leur raison d'être. Nous pensons enfin que l'on ne confondra plus le Fourier d'Auxerre avec le Fourier de M. Victor Hugo; que le nôtre, quoi qu'en dise le poète, n'a jamais cessé d'être célèbre et que sa gloire durera autant que ses immortels ouvrages.

NOTES ADDITIONELLES.

A.

Paris, ce 28 Ventôse, l'an III de la
République Française.

Je m'adresse à toi, mon cher Bonard, pour connaître plus distinctement ce qui se passe à mon sujet dans la commune d'Auxerre on ne m'en a rien écrit encore. J'apprends d'une manière vague que je suis accusé et condamné dans ses sections; quelque désagréables que soient ces détails, il m'importe cependant d'en être informé. On veut absolument que l'abbé d'Avigneau soit au nombre de mes dénonciateurs et j'entends toutes sortes de contes à ce sujet. Je n'ajouterai jamais foi à de pareilles sottises, et ce qui rend tout ceci incroyable encore, c'est qu'on me présente, dit-on, comme un dilapidateur et un ivrogne. Assurément, je ne ferais que rire de tout cela, si je ne savais à quel excès peut se porter la vengeance armée de l'autorité des factions.

Je te prie de me faire parvenir quelques détails qui puissent m'aider à apprécier ces dénonciations et à les prévenir s'il est nécessaire. J'attends de ton amitié ce triste service.

Je sais que les assemblées de section, dans la séance de décadi

dernier, ont arrêté que je serais dénoncé en leur nom et qu'elles demandent en même temps mon exclusion de l'école normale. A qui cette dénonciation doit-elle être adressée ? Sur quels motifs l'a-t-on appuyée ? Quelle en a été la forme, et quelle suite a-t-elle eue jusqu'ici ? Je te prie de me satisfaire sur ces points. Tu y ajouterais, si tu le veux, une notice de la discussion qui a précédé cet arrêté pris, à ce que l'on m'assure, dans les quatre sections. Cette délibération me paraît peu régulière, car devant qui pense-t-on porter la dénonciation ? Penserait-on que je suis dans le cas de la loi du 5 ventôse ? Mais elle ne m'est nullement applicable. Je ne suis ni destitué ni comptable. Si je pouvais me considérer comme ayant été destitué, ce ne pourrait être que par la lettre de l'ancien comité de salut public qui ordonnait de m'arrêter, mais avant le 9 thermidor. Au reste, l'effet de cette loi est suspendu. Mais d'un autre côté, étant attaché à un établissement national et d'une manière toute particulière par le gouvernement au collège de France, il n'y a que des faits matériels qui puissent me nuire et qui les trouvera ces faits ? qui peut me reprocher un acte qui ne soit point autorisé par les lois ? J'imagine bien qu'on ne me demandera aucun compte des dossiers, à moins que ce ne soit des miens, ni du sang que j'ai fait couler, ni du vin que j'ai bu.

C'est donc de la terreur que j'ai inspirée. Ma foi, je ne vois pas que j'en aie trop fait éprouver aux êtres les plus faibles, aux femmes. Et si j'en avais cru quelques unes, elles me paraissaient disposées à d'énormes sacrifices.

Au reste, mes adversaires peuvent s'en reposer sur ma conscience et je suis jugé par elle beaucoup plus rigoureusement qu'ils ne le feraient eux-mêmes. Qu'ils tiennent pour certain que je n'ai rien fait d'arbitraire et qui n'émane d'une loi. C'en est assez pour que je ne puisse pas être inquiet dans tout bon gouvernement. Mais ce n'est peut-être pas assez pour moi-même. Aussi je puis ajouter que mon cœur n'a jamais été le complice du mal que les circonstances ont pu produire. J'ai fait volontairement ce que j'ai cru juste et utile à la cause que j'ai embrassée. Le reste, je ne l'ai point empêché, mais souvent je ne le pouvais pas sans courir à une perte assurée. Je devais, dira-t-on, m'y exposer plutôt

que de tolérer l'injustice et de lui servir d'instrument; cela peut être vrai, mais du moins que je ne sois blâmé que par ceux qui l'eussent fait à ma place.

Il n'y a dans Auxerre qu'un seul homme qui soit en droit de me haïr, c'est Moreau que tu connais ; j'ai contribué indirectement à son arrestation, mais je l'ai fait en public et j'ai refusé de délibérer contre lui. Peu de temps après, c'est moi qui l'ai fait mettre en liberté. Loin de me repentir de cette dénonciation, je la ferais encore, parce qu'un homme de cette sorte doit être dévoilé. Excepté cet individu, je puis attester sur ce qu'il y a de plus sacré que je n'ai contribué en aucune manière à l'arrestation de qui que ce soit, que ceux qui ont éprouvé cette disgrâce doivent l'attribuer aux circonstances et qu'il y a plusieurs personnes qui me doivent la tranquillité dont elles ont toujours joui. Au reste, je crois fermement qu'il y a des moments de danger public où de pareilles mesures sont légitimes. Comme je ne puis me dissimuler à moi-même que j'ai fait à peu de chose près tout ce qui était possible sans un péril certain, j'ai l'âme parfaitement tranquille et c'est beaucoup.

Je suis, comme tu le sais, très disposé à prendre une extrême inquiétude ; aussi tous ces bruits m'ont-ils beaucoup affecté cependant, en y réfléchissant, je t'avoue que je ne vois pas que mes ennemis puissent réussir, car je serai soutenu ici par des personnes fort en crédit.

J'avais envie d'écrire à la section où se trouvait mon domicile, de la Fraternité je crois ; j'aurais présenté ma justification en peu de mots, et si on l'eut jugée convenable, j'aurais obtenu la faculté de me rendre pour quelques jours à Auxerre, pour me disculper en personne.

Crois-tu qu'il soit convenable de faire cette proposition ou d'adresser une lettre à l'Assemblée? Je suis tout prêt à faire cette démarche ; tu me marqueras si tu le crois utile, ainsi que les points sur lesquels il faudrait appuyer et qui paraissent avoir fait le plus d'impression.

(Extrait du bulletin de la Société des sciences de l'Yonne, année 1858. t. XII, p. 121 et suiv.)

La conservation de cette lettre et de la note ci après est due à

M. Alphonse Bonard d'Auxerre, fils de M. Bonard, ancien professeur de mathématiques à l'école militaire, puis au collège d'Auxerre, premier maître et ami de Fourier. M. Alphonse Bonard y joignit dix autres lettres et en fit don à la bibliothèque de la ville. Elles ont été insérées dans le bulletin de la société des sciences de de l'Yonne, par les soins et avec d'intéressants commentaires de M. Challe, président de la compagnie.

Notes sur l'école normale et les personnes attachées à cet établissement.

B.

L'école normale tient ses séances au jardin des plantes, dans un emplacement médiocre de forme circulaire ; le jour ne vient que du haut ; les élèves, qui sont très nombreux, y sont rangés sur les gradins d'un amphithéâtre fort élevé ; il ne peut y avoir de place pour tous, et tous les jours il y en a un bon nombre qui trouvent la porte fermée ; si l'on est dans le cas de sortir pendant la séance, on ne peut plus rentrer. Les élèves seuls y sont admis sur la présentation de leurs cartes à l'officier de garde ou au factionnaire. Il y a cependant quelques exceptions en faveur d'un petit nombre de citoyens dévoués et de plusieurs femmes. Au fond de la salle et dans une enceinte séparée par une grille, sont assis plusieurs savants de Paris et les professeurs. En face et sur un plancher un peu plus élevé, sont trois fauteuils pour les professeurs qui ont à parler et pour leurs adjoints. Derrière eux, et sur un second plancher plus élevé sont les deux représentants du peuple Lakanal et Delyère, avec le costume des députés en mission. La séance s'ouvre à onze heures lorsqu'un des députés arrive ; des applaudissements nombreux se font entendre dans ce moment et lorsque le professeur prend sa place. Les leçons sont presque toujours interrompues et terminées par des applaudissements. Les élèves gardent leur chapeau, le professeur qui parle est découvert ; trois quarts d'heure ou une heure après, un second professeur lui succède, puis un troisième et l'huissier annonce que la séance est levée. Les noms des professeurs sont con-

nus parmi les gens de lettres qui assistent aux séances ou aux conférences. J'ai remarqué Cousin, Lalande, Brisson, le libraire Pancouke, plusieurs professeurs du lycée. Plusieurs sont amenés dans les voitures nationales ou avec les députés : les professeurs ne viennent pas autrement.

Voici quelques détails sur les professeurs : ces minuties paraîtront superflues, mais je les écris parce que les journaux n'en rendent pas compte. Lagrange, le premier des savants d'Europe, paraît avoir de cinquante à soixante ans : il est cependant plus jeune ; il a dans les traits de la dignité et de la finesse dans la physionomie ; il paraît un peu grêlé ou pâle ; sa voix est très faible à moins qu'il ne s'échauffe ; il a l'accent italien très marqué et prononcé les s comme les z. ; il est très modestement vêtu en noir ou en brun ; il parle très familièrement et avec quelque peine, il a dans la parole l'embarras et la simplicité d'un enfant. Tout le monde voit bien que c'est un homme extraordinaire, mais il faut l'avoir vu pour y reconnaître un grand homme. Il ne parle que dans les conférences, et il y a telles de ses phrases qui exciteraient la risée. Il disait l'autre jour : « Il y a encore sur cette matière beaucoup de choses importantes à dire, mais je ne les dirai pas. » Les élèves, dont la plupart sont incapables de l'apprécier, lui font assez peu d'accueil, mais les professeurs le dédommagent.

Laplace, qui est, ainsi que lui, professeur d'analyse, avait été nommé à Melun élève de l'école normale, il avait accepté ; le gouvernement a réparé cette erreur administrative. Laplace est au premier rang parmi les savants, il est connu dans l'Europe pour excellent géomètre, physicien et chimiste ; il paraît assez jeune, a la voix faible, mais nette ; il parle avec précision, mais non pas sans quelque difficulté : il est d'un extérieur assez agréable et vêtu fort simplement ; il est d'une taille moyenne. L'instruction mathématique qu'il donne n'a rien d'extraordinaire et est fort rapide.

Haüy, ci devant abbé, est d'une simplicité et d'une modestie fort extraordinaires ; il n'est pas vieux, son costume est encore à peu près celui d'un homme d'église ; il a en outre refusé de prêter le serment. Il a la voix très nette, se fait parfaitement enten-

dre et parle avec beaucoup d'élégance et de facilité. Il est impossible de s'exprimer en meilleurs termes. On assure qu'il sait de mémoire sa leçon ; il paraît qu'il en lit une partie, ce qu'il n'est pas toujours aisé de distinguer, car les professeurs sont éloignés et ils ont toujours leurs cahiers sous les yeux. Il est tellement timide que si quelqu'un prend la parole pour lui demander un éclaircissement, il se brouille et répond mal ou ne répond point du tout. Ce n'est pas qu'il ne soit fort instruit, et s'il ne brille pas comme les deux premiers par le génie, il a du moins tout l'éclat de la méthode et l'appareil de la démonstration la plus élégante.

D'Aubenton est un vieillard cassé que l'on porte pour ainsi dire au fauteuil, il lit et parle alternativement ; il n'est entendu de personne. Il y a quelques répétitions dans ses leçons, mais elles sont remplies de raison et de science. Il n'y a point eu de naturalistes plus complètement et plus sagement instruits. Il a dans la parole un ton de bonhomie qui ajoute au respect qu'il inspire.

Bertholet est le plus grand chimiste que nous ayons, soit en France, soit chez les étrangers ; il n'est pas âgé et d'un extérieur assez ordinaire. Il ne parle qu'avec la plus extrême difficulté, hésite et se répète dix fois dans une phrase et paraît embarrassé dans ses moindres détails d'une expérience. Son cours n'est compris que de ceux qui étudient beaucoup ou qui savent déjà, c'est pour cela qu'il déplaît à la grande majorité. Son cours est un assemblage de dissertations utiles, très sages et très savantes, il a assez de peine à se faire entendre.

Monge a la voix forte, il est actif, ingénieux et très savant. Comme on le sent, il excelle dans la géométrie, la physique et la chimie ; la science dont il donne des leçons est infiniment curieuse et il l'expose avec toute la clarté possible. On trouve même qu'il est trop clair ou plutôt que sa méthode n'est pas assez rapide. Il donnera des leçons particulières de pratique. Il parle très familièrement, avec précision le plus souvent. Il n'est pas seulement recommandable pour ses hautes connaissances, on le dit très estimable sous tous les rapports publics et privés ; son extérieur est fort ordinaire.

Sc. hist.

17

Thouin est un naturaliste très instruit ; il est maintenant dans la Belgique, où le gouvernement emploie ses talents.

La Harpe est fort connu, parle avec beaucoup d'élégance et de goût ; il n'a pas le ton de charlatanerie qu'on peut reprocher à quelques autres, mais il a le ton goguenard et tranchant ; il parle sans avoir l'air gêné et a la voix fort nette. Littérateur très-savant, il ne fait point parade de science, ne la montre qu'à propos, ne cherche pas, comme d'autres, à vanter son art plus que tous les autres, et se fait écouter avec plaisir par les gens de bon goût. Il s'est montré partisan déclaré, comme on peut le voir dans son programme, et ne sera approuvé en cela que de la multitude. La persécution injuste qu'il dit avoir éprouvée n'est pas une excuse suffisante, car il faut être tolérant, même à l'égard de ceux qui ne le sont pas toujours. Au reste, je trouve qu'il est de tous les professeurs celui qui parle le mieux.

Volney est un homme assez jeune et fort bien vêtu, grand, d'un extérieur très agréable. Je connais peu ses écrits. Il parle avec facilité et en termes extrêmement choisis ; sa parole est lente, et il semble s'y complaire. Si les connaisseurs ne sont pas flattés sous le rapport du goût, ils sont du moins étonnés par l'éclat de la diction. Il a voulu remplir son cours de trop de philosophie, et au milieu de ces accessoires brillants, l'objet principal de l'instruction disparaît.

Sicard est connu comme instituteur des sourds et muets. Petit de taille, encore jeune, il a la voix forte, distincte et timbrée. Il est ingénieux, intéressant, actif, et sait comment occuper une grande assemblée. Il plaît à la multitude, qui l'applaudit à tout rompre. Il vante son art, sa méthode et ses principes, et parle à tout propos de l'homme de la nature, qu'il prétend être le sourd et muet. C'est un homme de beaucoup d'esprit sans génie, qui paraît fort sensible et qu'au fond je crois modeste, mais qui a été séduit par ce qu'il ne sait quel système de grammaire, qu'il prétend être la clef des sciences. Il parle souvent, longtemps et avec emphase, il a dans l'accent et dans la diction quelque chose de capricieux. Son projet de grammaire, qui a quelques côtés brillants, est un des plus fous que je connaisse. Cependant on parle de l'adopter et même de le prescrire dans les écoles de la République. Si on en vient là, nous aurons de quoi rire.

Du reste, Sicard est rempli de zèle et de patience et donne l'exemple de toutes les vertus, mais il est fou : et cela me fait songer qu'il plaît aux femmes, quoique petit et assez laid.

Mentelle est connu à Auxerre. Ses leçons sont extrêmement familières et n'ont rien qui soit digne de l'établissement ; il converse passablement, autant que j'en puis juger, car je ne l'écoute presque jamais.

Buache est un géographe très renommé, qui parle fort mal et indique quelquefois de la science.

Garat est un homme assez jeune, d'une taille médiocre et d'un extérieur assez agréable. Il a la voix forte, le ton animé et très oratoire. Sa parole est forte et éloquente. Il a moins de goût que La Harpe, mais plus de chaleur, de vivacité. Quant au fond, je lui trouve ses idées un peu exaltées : il ne parle rien moins que de perfectionner l'organisation humaine et d'ouvrir des routes jusqu'ici inconnues à l'esprit humain. Il vante beaucoup et presque exclusivement Bacon, Locke et Condillac, dont il est admirateur enthousiaste. Au reste, il faudrait être injuste pour refuser à Garat des talents supérieurs et extraordinaires ; c'est, après La Harpe, celui que j'aime le mieux entendre parler.

OUVRAGES DE FOURIER

Mémoire sur la Révolution générale des Équations algébriques, (*Décade Egyptienne* an VI).

— Note sur un projet de machine mue par la force du vent, qu'on pourrait employer pour arroser les terres. (*Décade id.*)

— Recherches sur les Oasis. (*Décade* de l'an VII, p. 180).

— Rapport sur l'aqueduc qui porte les eaux du Nil au château de Kain. Il détermine le temps de construction de ce monument et en fait la description, ainsi que des machines qui y sont employées. (*Décadi*, même année).

— Recherches sur la Mécanique générale. 1^{re} partie (*Id. ibid*) 2^e partie (*id*) 6 et 26 frimaire.

— Recherches sur la méthode d'illumination. (*Décade*).

— Démonstration d'un nouveau Théorème de l'Algèbre. (*Décad* 11 messidor.)

— Tableau des Révolutions et des mœurs en Egypte. (*Courrier d'Egypte*, 24 vendémiaire, an IX.)

— Sur l'Analyse indéterminée. (*id.* 6 nivôse an IX.)

— Rapport sur les recherches à faire dans l'emplacement de l'ancienne Memphis et dans toute l'étendue de ses sépultures. (*Courrier d'Egypte*, numéros 104 et 106)

— Préface de la description de l'Egypte. (1^{er} volume du grand ouvrage sur l'Egypte).

— Mémoire sur la Balistique. (t. II du *Journal de l'école polytechnique*.)

— Rapport sur les établissements appelés *Tontines*. (Paris, 1821.)

— Théorie analytique de la Chaleur. (Paris, 1822).

— Rapports sur les progrès des sciences mathématiques (1822-1829.)

— Eloges de Delambre, de W. Herschell, de Bréguet, de Charles. (1823-26).

— Recherches statistiques sur la ville de Paris, 4 vol. (1823-1829.)

— Analyse des équations déterminées (Paris, 1831) ouvrage posthume publié par M. Navier de l'Institut.

— Plusieurs articles biographiques sur des géomètres célèbres ont été fournis à la biographie universelle de Michaud par Fourier.

P.-S. — Nous devons, en terminant, témoigner notre gratitude à M. Challe, président de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, qui nous a fourni de précieuses indications sur Fourier, à M. le général de Marcilly, qui nous a fait parvenir une notice peu connue, par Barginet de Grenoble, et à M. Pierre Larousse qui a bien voulu nous communiquer le manuscrit de l'excellent article sur Fourier qu'il a composé pour son dictionnaire universel.

E. D.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DES SCIENCES
HISTORIQUES ET NATURELLES
DE L'YONNE.

DEUXIÈME PARTIE.

SCIENCES NATURELLES

VINGT-CINQUIÈME VOLUME

TOME V DE LA 2^e SÉRIE.

1871.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DES SCIENCES
HISTORIQUES ET NATURELLES DE L'YONNE.

Année 1871.

II.

SCIENCES NATURELLES.

DE LA PISCICULTURE

DANS LE DÉPARTEMENT DE L'YONNE

Par M.-BERT.

Nous transcrivons ici la lettre de M. Paul Bert adressée au mois d'avril de l'année dernière aux personnes qui dans ce département s'intéressent aux développements de l'industrie naturelle. Les tristes événements qui se sont passés à cette époque ont pu la faire perdre de vue. Elle se trouvera ainsi rappelée au souvenir des membres de notre société.

« Dans la préface de mon *Catalogue des Animaux vertébrés du département de l'Yonne* (1), publiée en 1864, j'in-

(1) *Catalogue méthodique et raisonné des animaux vertébrés qui vivent à l'état sauvage dans le département de l'Yonne, avec la clef des genres et la diagnose des espèces.* In 8°, 143 pages, 2 planches. — Paris, chez V. Masson; Auxerre, chez Perriquet, imprimeur.

diquais l'importance que présenterait une étude approfondie de la distribution des poissons dans les divers cours d'eau et canaux qui arrosent ce département. L'intérêt de cette étude, évident aux yeux du naturaliste, se révèle même au point de vue pratique.

« En effet, si l'on veut s'occuper un jour de la pisciculture, et du repeuplement de nos rivières dévastées, il faudra connaître d'abord à fond les espèces de poissons qui se plaisent dans les divers cours d'eau, sous peine de commettre de grossières et coûteuses erreurs.

« J'ai déjà rassemblé sur cette question des documents nombreux et intéressants. Mais elle est de celles que sont impuissants à résoudre les efforts d'un seul homme. La multiplicité des renseignements à recueillir nécessite le concours d'observateurs nombreux, habiles, connaissant bien les espèces de poissons et très au courant des constatations qui ont pu être faites dans les localités qu'ils habitent.

« C'est dans ces conditions que, connaissant votre compétence dans ces questions, je m'adresse à vous, Monsieur et très honoré compatriote. Je vous envoie un tableau, sorte de questionnaire, dans les colonnes duquel je vous prie de vouloir bien inscrire tous les renseignements que vous avez constatés vous-même, ou qui vous sont parvenus de source sûre. Ce me sera à la fois un devoir et un plaisir, dans la publication de mon travail, d'indiquer la part que je devrai à votre utile coopération.

« Veuillez me permettre de vous faire quelques observations à propos des diverses indications dudit tableau :

« Vous voudrez bien, d'abord, inscrire à la place indiquée : 1° votre nom avec votre adresse ; 2° le nom de la rivière ou du ruisseau sur lequel ont porté vos observations, en spécifiant

de quel point en aval, à quel point en amont, vous avez constaté les faits que vous me communiquerez. Je vous prie de ne pas négliger les plus petits cours d'eau, où peuvent être faites des rencontres fort intéressantes. Il ne faut pas non plus oublier les étangs.

« La première colonne contient l'énumération des poissons qui ont été trouvés à ma connaissance, dans le département de l'Yonne. Si vous avez constaté quelque espèce qui n'y soit point portée, je vous prie instamment de combler cette lacune, en me donnant à ce sujet les plus minutieux détails. Prière également d'ajouter dans cette colonne le nom vulgaire sous lequel le poisson est connu dans la localité.

« La deuxième colonne est destinée à indiquer quelques caractères distinctifs pour certaines espèces difficiles à reconnaître les unes des autres. S'il vous restait quelques doutes, je vous prie d'en inscrire les motifs dans la sixième colonne, et je vous serais fort reconnaissant si vous pouviez conserver dans de l'esprit de vin, pour que je puisse plus tard l'examiner, un échantillon de l'espèce pour vous douteuse.

« Dans la troisième colonne, vous voudrez bien inscrire, en face du nom de la première colonne, l'une des mentions suivantes : *Je l'ai vu*, ou bien *je sais qu'on le prend*, ou bien *je n'en ai jamais entendu parler*, ou enfin *je suis sûr qu'on n'en prend jamais*. Vous indiquerez en même temps si l'espèce est très-rare, rare, commune ou très-commune.

« Quatrième colonne : Indiquer les endroits où se rencontrent en plus grande abondance les diverses espèces, si elles préfèrent les eaux profondes, courantes, claires, etc.

Cinquième colonne : Son titre l'explique suffisamment ; il sera bon d'indiquer si les passages sont réguliers tous les ans ou

n'ont été constatés que de loin en loin, si leur abondance est ou n'est pas à peu près constante, etc.

« Sixième colonne: Observations diverses, je vous serai obligé d'enregistrer dans cette colonne tout ce qui vous paraîtra intéressant, à propos de chaque espèce: il serait surtout très-important de signaler le cas où une espèce est devenue rare après avoir été abondante, et surtout la cause présumée de ce changement (canalisation, nettoyage des rivières, établissements d'usines, de barrages, etc.) C'est encore là que vous pourrez enregistrer vos observations sur le lieu et l'époque de la fraye, sur la taille extraordinaire de certains individus, sur des mortalités singulières, etc. Pour les petits cours d'eau, indiquer si en aval du lieu d'observation se trouve quelque barrage qui interrompe d'une manière complète et permanente la communication avec la rivière où le cours d'eau va se jeter.

« Je vous adresse deux exemplaires dudit tableau. Je vous serais très-obligé d'inscrire de suite, sur l'un d'eux, tous les renseignements qui sont bien présents à votre mémoire et de me le retourner le plus tôt possible. Vous garderiez l'autre pour compléter à loisir les observations qui vous sembleraient douteuses encore.

« Vous voudriez bien m'envoyer les tableaux à l'une des deux adresses suivantes :

« *Monsieur le docteur Paul BERT, à Auxerre*

« Ou — — — à la Sorbonne, Paris.

« J'ose espérer, Monsieur et très honoré compatriote, que votre concours dévoué ne me fera pas défaut. et je vous prie d'agréer, avec mes remerciements, l'expression de ma considération très distinguée.

« P. BERT,

« Professeur à la faculté des Sciences de Paris. »

Voici le texte du tableau qui accompagnait la lettre de M. Bert :

4° Nom et adresse de l'observateur ?

2° Nom du cours d'eau, du canal, de l'étang, auxquels se rapportent les observations ?

3° Indication des points extrêmes en aval et en amont entre lesquels ont été prises les observations ?

I

Noms des Espèces de Poissons.

1. Carpe.....
2. Bouvière.....
3. Barbeau ou *Barbillon*.....
4. Goujon.....
5. Tanche.....
6. Véron.....
7. Brème ordinaire ou *grande Brème*.....
8. Brème bordelière ou *petite Brème*.....
9. Gardon.....
10. Meunier ou *Chevaine* ou *Rotisson*.....
11. Vandoise.....
12. Rotengle.....
13. Ablette.....
14. Spirling ou Louvotte.....
15. Chondrostôme (1) nase ou nez.....

II

Caractères distinctifs.

- Ressemble à une petite carpe longue de 4 à 5 centim.
Mais 12 rayons seulement à la nageoire dorsale, tandis que la carpe en a 19 ou 20.....
-
-
- Plus de 25 rayons à la nageoire derrière l'anus.....
- Moins de 25 rayons à la nageoire anale.....
-
-
- Quelquefois confondue avec le précédent, à la tête beaucoup plus petite et étroite.....
- La nageoire dorsale commence en arrière des ventrales et non au-dessus comme chez le Gardon et la Vandoise. Œil très rouge.....
- Dos vert; une seule rangée de points à la ligne latérale. Dos olivâtre; la ligne latérale porte deux rangées de points.....
- Museau épais et aplati en avant. Environ 60 écailles à la ligne latérale.....

(1) Ce poisson, qui était autrefois inconnu dans l'Yonne, à Auxerre, y a soudain apparu depuis quelques années en quantités notables.

16. Loche franche.....	Corps arrondi ; pas d'épine au-dessous de l'œil.....
17. Loche de rivière.....	Corps aplati ; une petite épine mobile sous l'œil.....
18. Alose.....	
19. Brochet.....	
20. Saumon.....	
21. Fruite commune.....	
22. Epinoche (1).....	3 épines sur le dos.....
23. Epinochette (2).....	8 à 10 épines sur le dos.....
24. Chabot ou Tétard.....	
25. Perche.....	
26. Perche grémille ou goujonnière.....	
27. Lotte.....	
28. Anguille (3).....	
29. Esturgeon.....	De 30 à 40 centimètres de longueur ; les deux nageoires dorsales séparées.....
30. Lamproie de rivière (4).....	De 15 à 25 centimètres ; les deux nageoires dorsales continues.....
31. Lamproie suet.....	Pas de dents.....
32. Lamproyon ou Chatouille (5).....	

III. Existents-ils dans la rivière observée ? Sont-ils communs ou rares ?

IV. Dans quels endroits se tiennent-ils de préférence ?

V. Sont-ils de passage ? Époques de la montée, de la descente ?

(1) Comme il existe un grand nombre d'Epinoches et d'Epinochettes, souvent nommées Epingales, il serait fort à désirer que l'observateur conservât dans de l'esprit de vin quelques-uns des individus qu'il aurait observés.

(2) Indiquer les variétés rencontrées, désignées par les pêcheurs sous les noms de large bec, bec allongé, etc.; dire également si l'on en prend de très petites et à quelle époque de l'année.

(3) La prend-on à toutes les époques de l'année ?

(4) Le nom de Chatouille est quelquefois donné également au Suet. Au reste, on sait que le Lamproyon ou Lamprillon est le jeune âge de la Lamproie suet.

DU BUTTAGE

OU DE LA PLANTATION DES ARBRES

EN BUTTES OU MONTICULES.

Par M. CH. DE KIRWAN.

Au premier abord, planter un arbre semble la chose la plus simple du monde. Faire un trou en terre, y introduire les racines du jeune plant en lui conservant la position verticale; remettre ensuite dans le trou la terre qu'il a fallu enlever pour le creuser, n'est-ce pas là tout le secret de l'opération ?

Non seulement là n'est pas tout le secret, mais encore, réduite à ces termes vagues, la pratique d'une plantation peut être détestable et, bien loin de préparer la reprise du végétal, amener au contraire son dépérissement et sa mort.

La manière de creuser les trous, la forme, les dimensions à leur donner, le mode d'introduction de la terre autour des racines, le tassement du sol; avant même ce travail, le choix des jeunes arbres, les précautions à prendre pour leur arrachage, ainsi que leur conservation entre le moment de la sortie de terre et celui de la mise à demeure, voilà autant de points dont l'importance est majeure pour le succès d'une plantation.

Mais il est de ces cas particulièrement difficiles où l'observation la plus rigoureuse de toutes les règles basées sur la

Sc. nat.

2

théorie comme sur la pratique, est insuffisante à assurer la réussite d'une opération de ce genre.

Supposons par exemple un terrain saturé d'eau et sans écoulement possible, un fonds marécageux. Du moment qu'un sol contient, à dose plus ou moins forte, un excès d'humidité, il est facile de concevoir qu'il y aura toujours inconvénient à ce que les racines des arbres nouvellement plantés plongent dans l'intérieur de ce terrain, d'autant plus imprégné d'eau en excès que la profondeur atteinte par ces racines sera plus grande (1). (fig. 1 et 2).

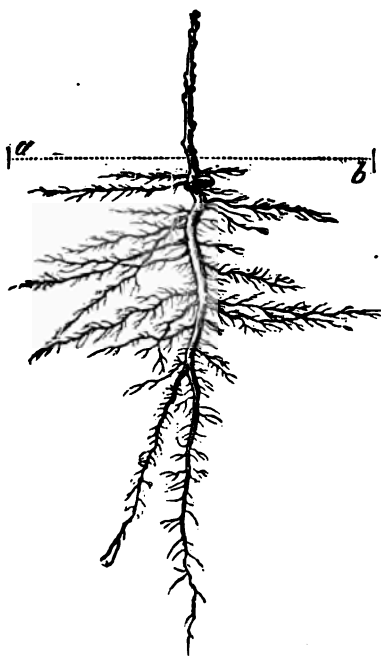


FIG. 1. — Plant de un an extrait d'une pépinière.

(1) La ligne ponctuée *a b* marque la hauteur à laquelle les plants, d'après lesquels ont été dessinées les figures intercalées

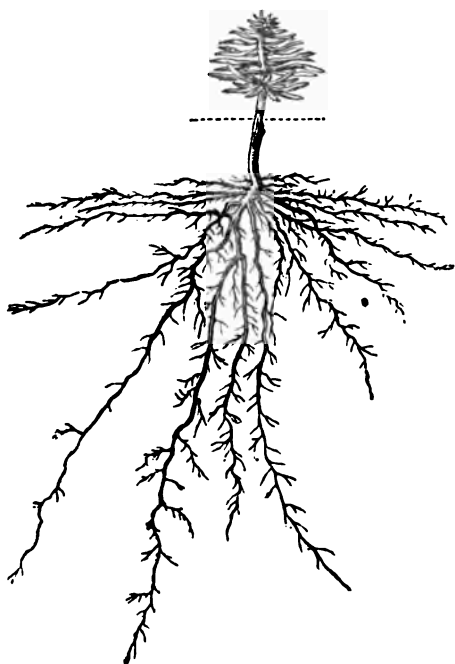


FIG. 2. — Sapin de deux ans repiqué d'un an.

Les essences même qu'on peut appeler *aquatiques* parce qu'elles se plaisent dans des terres de cette nature, courent le risque que leurs organes souterrains, avant de s'être rendus maîtres du sol et d'avoir pu commencer à s'en assimiler les éléments, ne pourrissent plus ou moins au contact de cette

dans le texte, se trouvaient enfouis, soit, les premiers, dans le sol de la pépinière où ils avaient été semés (fig. 1, 2, et 5), soit les autres (fig. 4 bis et suiv.), dans les buttes formées sur leurs racines lors de leur plantation.

eau, lors même qu'on en aurait taillé et rogné les racines à la manière indiquée par la figure 3.

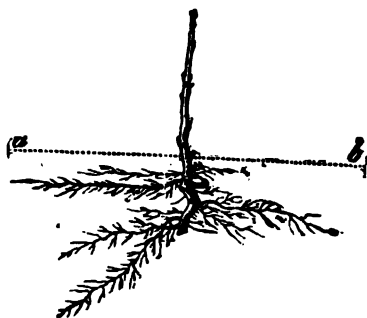


FIG. 3. — Le jeune plant de la figure 1 après la taille des racines.

Mais comment planter des arbres sans introduire immédiatement leurs racines dans l'intérieur du sol ? Ne vaudrait-il pas autant prétendre faire de l'équitation sans monter à cheval ou bien nager sans se mouiller ? N'est-ce pas là, en un mot, un vain paradoxe ou une mauvaise plaisanterie ?

Point ; et le problème est d'une solution facile.

On peut planter sans creuser la terre et en se contentant de poser le jeune arbre à même sur le sol. Là ne se borne pas, assurément, l'opération ; tel est du moins son principe, et l'on voit du premier coup de quel avantage doit être ce système pour la plantation des lieux, entre autres, où règne un excès d'humidité.

Autour des racines de l'arbre doit s'élever un monticule de terre de bonne qualité, bien divisée, ou mieux d'un compost ou terreau végétal préparé à cet effet. Ce monticule, formé de manière à assurer l'équilibre de la tige, sera ensuite soigneusement recouvert avec des mottes de gazon, compactes,

taillées pour envelopper exactement la butte, depuis le collet de la racine jusqu'à la base même du monticule.

Ces agencements bien exécutés, l'assiette du plant sera solide, autant au moins que si le végétal eut été mis dans un trou, et sa reprise mieux assurée. On en verra plus loin les raisons.

Mais comme il y a mille manières, dont beaucoup sont mauvaises, de creuser une petite fosse et de la combler ensuite après y avoir introduit les racines d'un jeune arbre, autrement dit de faire une plantation par le procédé ordinaire, il peut y avoir aussi un grand nombre de façons, dont une seule bonne, de planter par la méthode qui vient d'être indiquée.

Cette méthode s'appelle *Buttage*, *plantation en buttes* ou bien encore *procédé Manteuffel*, du nom du baron de Manteuffel, grand-maître des forêts de Saxe, qui l'a popularisée et répandue en Allemagne.

L'opération comprend trois parties distinctes :

1° La préparation du terreau végétal ou du compost destiné à la formation des buttes ;

2° La mise en place des plants, ou le buttage proprement dit ;

3° Le recouvrement des buttes ou monticules.

I

PRÉPARATION DU TERREAU.

S'il ne s'agissait que d'une plantation de peu d'importance et ne comprenant par exemple qu'un petit nombre de brins à grouper dans l'angle d'un jardin, cette première partie de l'opération n'existerait pas, ou plutôt se confondrait avec les

travaux généraux qui incombent au jardinier : un bon jardinier, en effet, doit toujours avoir quelques mètres cubes disponibles de terreau formés avec les débris végétaux, feuilles mortes, mauvaises herbes, plantes fanées, etc, provenant de l'entretien même du jardin. C'est là un terreau frais et léger, assez et point trop substantiel, qui convient particulièrement aux jeunes arbres.

Mais si l'on veut opérer, sur une grande échelle, procéder, je suppose, à un repeuplement forestier, il faut préparer son terreau d'avance et dans des conditions qui n'entraînent que la moindre dépense possible. Il n'est pas nécessaire que la terre qu'on aura préparée renferme toute les qualités du terreau proprement dit ; il suffit, et cette condition est d'ailleurs importante, qu'elle réunisse à un ameublement complet les meilleures conditions de fertilité que l'on puisse réaliser à peu de frais.

Pour cela faire on déterminera, au moyen de quelques sondages, ceux des emplacements du terrain à planter ou de ses abords, dont le sol est de meilleure qualité et le moins pierreux. On enlèvera à la houe le gazon, la bruyère et autres végétaux recouvrant ces emplacements et on les mettra à part. Après avoir convenablement pioché les parties ainsi dénudées on enlèvera à la pelle la terre ainsi ameublie pour la ranger en une sorte de bourrelet le long de la petite excavation produite par son enlèvement ; après l'épierrement et le nettoyage au râteau de ce bourrelet, on étalera sur lui une partie des touffes de bruyère et des mottes de gazon que l'on frappera à plusieurs reprises avec le dos d'un râteau de manière à en détacher le terreau naturel adhérent aux racines. On mélangera cette deuxième couche avec la première. Le tout sera mis en un tas sur lequel on brûlera les

gazons, bruyères, etc.; les cendres seront ensuite mêlées aussi bien que possible avec la terre que l'on disposera finalement en monceaux affectant la forme des mètres de pierres cassées le long des routes.

M. de Manteuffel veut que chaque monceau comprenne environ de un à deux mètres cubes : il recommande de procéder à cette préparation du compost autant que possible dans les mois d'août et de septembre précédant le printemps où la plantation doit avoir lieu. A cette époque, dit-il, le temps est sec et chaud, ce qui permet de travailler facilement la terre, les plaques de gazon et de bruyère se dessèchent complètement et se dépouillent aisément de la terre qu'elles contiennent; enfin les racines et autres résidus brûlent avec plus de facilité (1).

La confection de chaque monceau de compost cubant deux mètres représente la journée d'un bon ouvrier au fait de la besogne. La quantité de terreau à employer varie avec les plants eux-mêmes. Pour des brins d'arbres résineux, (pins, sapins, épicéas, etc.) âgés de 2 ans, 10 décimètres cubes suffisent; de hautes tiges de chêne en réclament soixante. Ainsi un tas de deux mètres peut servir à butter 200 brins résineux de deux ans ou environ 33 hautes tiges de chêne.

II

MISE EN PLACE DES PLANTS OU BUTTAGE PROPREMENT DIT.

Trois règles importantes seront ici soigneusement observées.

(1) *L'Art de planter* par le baron de Manteuffel, traduit de l'allemand par Stumper et Gouët. Paris, J. Rothschild, éditeur.

1° Les racines doivent être placées à même sur le tapis végétal du sol, c'est-à-dire en contact immédiat avec les plantes herbacées qui le recouvrent. Quand celles-ci seront enfermées sous le petit monticule qui s'élèvera autour des racines, elles ne tarderont pas à se décomposer et à pourrir : de là un dégagement de chaleur moite et une production d'éléments organiques assimilables, particulièrement propres à entretenir le chevelu autour des racines et à préparer le développement de celles-ci. Enlever ces plantes herbacées ou les séparer du plant par une couche de terre interposée, ce serait priver le jeune arbre d'une source de nourriture très riche (fig. 4).



FIG. 4. — Section verticale d'une butte enlevée dans une plantation de deux ans, exécutée dans un sol imperméable, glaiseux, pauvre en humus et tapissé de bruyères (Baron de Manteuffel : *L'Art de planter*). — a, le niveau du sol. — b, le lit de débris végétaux recouvert par la butte. — c, le terreau dont la butte avait été formée.

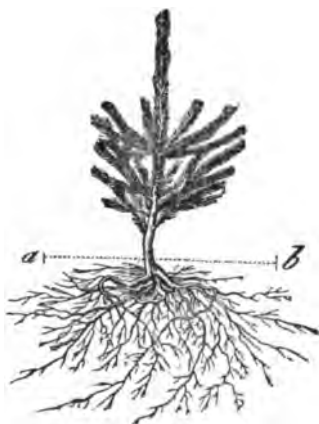


FIG. 4 bis. — Autre plant (Pin Sylvestre) après deux ans de buttage, mais qui, n'ayant pas été soumis à une section verticale comme le précédent, a conservé intactes toutes ses racines. En le comparant au plant représenté par la figure 5, p. 20, on voit que ces racines se sont développées au point d'avoir déjà pénétré dans le sol formant la base et le support de la butte.

2° Toute violence sur les racines doit être évitée et ces organes ne doivent être courbés que le moins possible.

La seconde de ces deux prescriptions, infiniment plus facile à remplir dans un buttage que dans une plantation en trous, ne demande ici que de l'attention et du soin. Elle a pour but d'éviter de contrarier ou de ralentir le mouvement de la sève, et en même temps elle oblige l'ouvrier à répartir les racines dans l'intérieur de la butte, aussi régulièrement qu'il peut être désirable.

Il est également facile de ne pas violenter ces organes, ce qui déchirerait leurs délicats tissus et compromettrait ou dé-

truirait leur vitalité. C'est du reste principalement pendant la déplantation et l'émondage des brins à planter que cette prescription réclame une observation plus punctuelle.



FIG. 4 *ter.* — Le même arrivé à la fin de la quatrième année. Les racines se sont développées et étendues de toutes parts, bien au-delà des dimensions de la butte.

3° Enfin, il faut éviter avec grand soin de comprimer la terre autour des racines, et généralement de tasser les buttes.

Il n'en est plus ici, comme dans les plantations par trous : le tassement du sol est alors une condition nécessaire de solidité et de non-dessèchement des racines par l'action trop directe de la chaleur solaire. Les monticules, dans la plantation en buttes, sont hermétiquement recouverts de mottes de gazon qui en assurent la solidité et y maintiennent la fraîcheur : nous le verrons plus loin. Les tasser artificiellement nuirait, en pure perte, à la régularité du tassement naturel et pourrait empêcher la libre émanation des sucres provenant de la décomposition des herbes enfouies sous la butte.

La première chose à faire pour réaliser l'exacte observance de ces règles, c'est d'établir d'abord, au moyen de cordeaux, l'emplacement des lignes de plants. De mètre en mètre ou de deux mètres en deux mètres, suivant l'espacement adopté, des nœuds ou autres marques sont faits sur les cordeaux, et la terre est ensuite apportée et déposée en tas près de chaque nœud ou marque, suivant la quantité réglée d'avance.

Si l'on ne tenait pas à une extrême régularité dans l'alignement des plants, on pourrait, au lieu d'employer des cordeaux, se contenter d'espacer les buttes à l'aide d'un bâton ou d'une perche coupée à la longueur convenable et qu'on alignerait à simple vue au fur à mesure des dépôts de terreau.

Pour placer le plant et asseoir ses racines sur le gazon même, on écartera avec la main la terre du centre de la butte, de manière à dégager entièrement le tapis végétal sur une largeur telle que les organes souterrains, régulièrement écartés, puissent tous y reposer à plat (fig. 5). Le plant étant tenu par une des mains de l'ouvrier, celui-ci saupoudrera de l'autre les racines avec du terreau bien émietté, et ne refer-

mera la butte que quand leurs interstices seront parfaitement comblés.

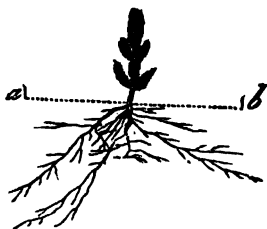


FIG. 5. — Plant de deux ans (pin) pris en pépinière pour être butté.

III

RECOUVREMENT DES BUTTES.

Nous disons à dessein *recouvrement* des buttes et non pas *gazonnement*. Le gazonnement suppose de l'herbe placée de manière à pouvoir croître et maintenir sa végétation et sa verdure. Au cas particulier, cette végétation aurait le grave inconvénient d'absorber les éléments nutritifs contenus dans la butte, et d'affamer le jeune plant.

Les mottes de gazon dont on se servira pour recouvrir le petit monticule, doivent être placées *l'herbe en dessous*. On les déposera de telle sorte qu'elles enveloppent hermétiquement la butte sans laisser aucun intervalle ni le long des parois *ni autour du collet*, ni surtout à la base. De toutes les formes à donner à ces mottes, celle qui paraît préférable est la forme en croissant, parce qu'elle laisse moins de prise, en cas de sécheresse, au retrait des bords. On recouvre en premier lieu le côté nord de la butte, ensuite le côté sud, afin que s'il se produit quelque fissure pendant l'été, celle-ci se trouve ombragée par le rebord de la motte méridionale.

Si le gazon faisait défaut, on y suppléerait par des plaques taillées dans le tapis serré que forment souvent en forêt la bruyère, la myrtille, l'airelle. Cette ressource même venant à manquer, on couvrirait les buttes avec de la mousse serrée et retenue soit par des pierres plates, soit par une couche de terre ordinaire, étendue par dessus.

*
* *

L'avantage d'un tel procédé pour planter les terrains tourbeux et marécageux, où l'humidité est toujours plus ou moins en excès, cet avantage est évident et ne demande pas de démonstrations. Les jeunes arbres plantés au-dessus de la zone immergée n'auront pas à souffrir de cet excès, et s'ils appartiennent à des espèces appropriées à de tels terrains, les racines ne pénétreront dans la couche marécageuse que lorsque déjà elles se seront rendues maîtresses de la terre assainie qui les entoure.

Mais dans toutes espèces de terrains, compactes ou légers, aides ou forts, la plantation par buttes donne des résultats excellents. Si la première idée en a été suggérée à notre Duhamel par la difficulté même d'employer avec succès tout autre procédé dans les sols saturés d'eau, M. le baron de Manteuffel, qui a le premier fait application de cette méthode sur une grande échelle, déclare s'en être servi dans tous les terrains, *excepté dans les terres tourbeuses ou marécageuses* où il ne s'est pas trouvé avoir des plantations à faire. Partout, du reste, un succès certain a couronné ses travaux. comme l'indique la comparaison des figures qui précèdent et de celles qui suivent (fig. 6, 7 et 8), toutes exécutées d'après nature (1).

(1) Ces figures proviennent d'un ouvrage allemand précédemment cité, dont l'éditeur Rothschild a donné, sous le titre de

Il resterait à expliquer en quoi consiste l'avantage de ce système sur la plantation par trous, dans les cas autres que ceux des terrains saturés d'humidité. Il resterait aussi à prévenir les objections qui peuvent s'élever dans l'esprit du lecteur quant à la solidité des sujets ainsi plantés et sur la question d'augmentation des frais de main-d'œuvre qui semblent, au premier abord, devoir résulter de la confection, et du recouvrement des buttes.

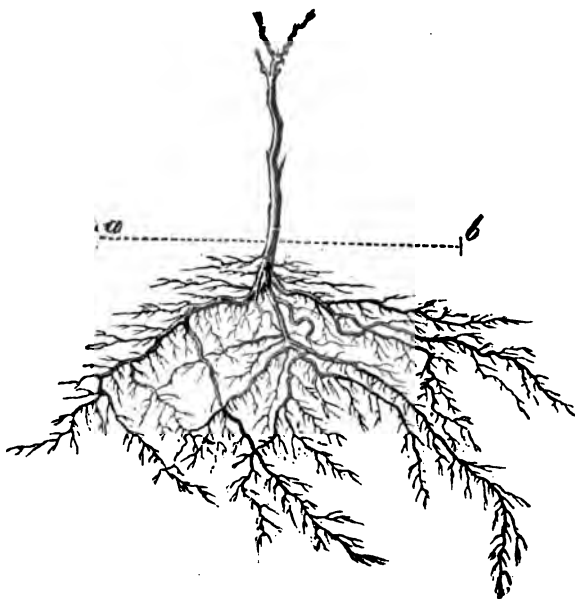


FIG. 6. — Plant de chêne après un an de buttage en sol graveleux, découvert, exposé au midi et sujet à se dessécher.

L'Art de planter, une excellente traduction formant un petit volume in-18. — L'auteur affirme que les figures dont son travail est orné sont toutes d'une scrupuleuse exactitude. Elles sont généralement à l'échelle de $1/12^e$ de la grandeur naturelle, excepté les trois dernières réduites au $1/8^e$.

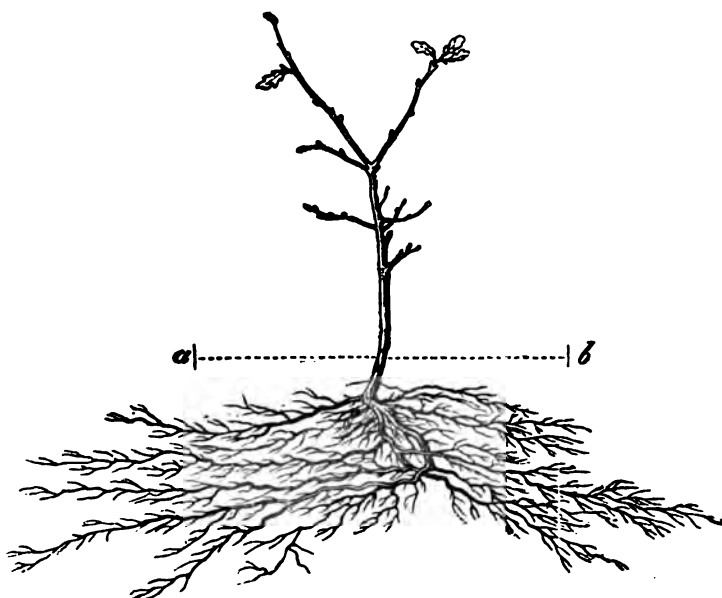


FIG. 7. — Plant de chêne après deux ans de buttage dans le même terrain.

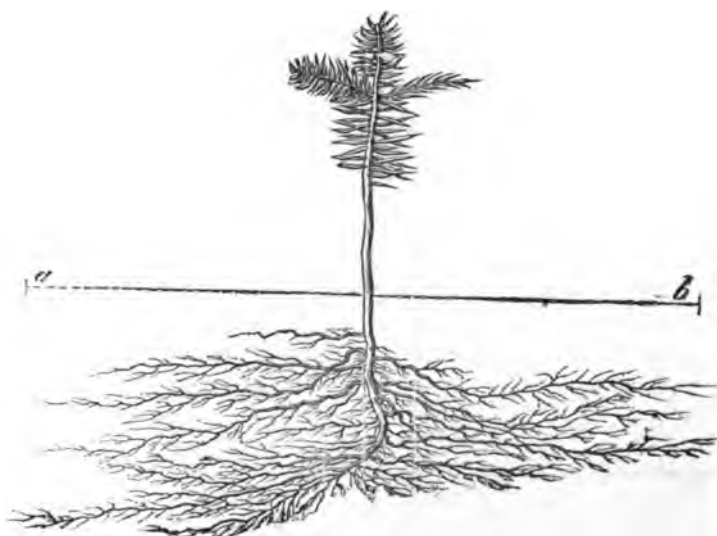


FIG. 8. — Plant de sapin de deux ans, après un an de buttage.

Ces considérations, qu'il ne serait possible d'introduire dans la présente notice qu'en donnant à celle-ci des proportions supérieures à celles du cadre que nous nous sommes tracé, pourront faire, ultérieurement, l'objet d'un nouvel entretien.

Juillet, Août, Novembre.

SÉANCE DU 16 JUILLET 1871.

PRÉSIDENCE DE M. CHALLE.

Le procès-verbal de la séance de juin est lu et adopté après une observation de M. Dondenne, qui insiste pour qu'il soit procédé à la vérification des titres anciens de la maison Lesséré, pour savoir si cette maison a réellement appartenu à l'historien Lacurne de Sainte-Pallaye.

Correspondance. — La correspondance contient une lettre de Dom Germain, supérieur du couvent de la Pierre-qui-Vire, invitant le Président de la Société et les Membres qui voudraient se joindre à lui, à assister à la consécration solennelle de l'église du couvent, qui aura lieu le 25 juillet prochain.

— M. le Directeur de l'Observatoire de Paris adresse une circulaire concernant l'établissement de l'*Atlas physique de la France*, dont l'exécution est entreprise par l'administration de l'Observatoire avec le concours de tous les savants de province qui voudraient envoyer des communications.

M. le président donne lecture de cette circulaire importante, dans laquelle on trouve tous les détails nécessaires

Comp. rend.

2

pour l'établissement des différentes cartes de cet atlas, qui se composera de six sections principales intéressant :

- 1° L'Etat politique et administratif de la France ;
- 2° La description géologique ;
- 3° La climatologie ;
- 4° L'agronomie ;
- 5° L'industrie ;
- 6° La population.

— M. Challe invite les membres de la Société à coopérer à ce grand travail, qui soulève des questions du plus haut intérêt et s'adresse à tous les goûts comme à toutes les spécialités.

— La correspondance imprimée contient différents Bulletins envoyés à titre d'échange, ainsi que les brochures adressées par M. Ch. Lucas, membre de la Société, nouvellement admis.

— M. le Président s'arrête quelques instants sur la *Revue des Sociétés savantes* de 1870, qui contient deux articles intéressant l'archéologie du département de l'Yonne. Il est question dans le premier d'une communication faite au comité des travaux historiques par M. Amé, notre collègue, aujourd'hui architecte du département du Cantal, à Aurillac. M. Amé a relevé 15 inscriptions appartenant aux ^{xvi}^e, ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles (1504-1788) sur des cloches du département de l'Yonne. Il serait désirable que M. Amé voulût bien faire part de son travail à la Société.

M. Amé a également relevé certain nombre d'inscriptions tumulaires.

— Dans le second travail signalé par M. le Président, il est question de deux reliquaires de l'église Saint-Germain

d'Auxerre, qui avaient été remis aux Anglais après la prise d'Auxerre, en 1359, en garantie de la rançon des habitants. Lors du règlement de la rançon ces reliquaires ne purent être rendus, ayant été dérobés par deux gentilshommes franc-comtois.

C'est dans les actes relatifs au rachat de ces deux pièces aux auteurs du vol que se trouve la description de celles-ci, description que M. le Conseiller Simonnet de Dijon a transcrite et fait connaître, et que le Comité a publiée dans la *Revue des Sociétés savantes*.

Notre savant Lebeuf avait déjà analysé ces pièces dans son ouvrage sur Auxerre, et elles existent en original dans les archives du département.

Présentations. — M. le docteur Eugène Petit, récemment établi à Pont-sur-Yonne, est présenté comme membre titulaire par MM. Lorin et Monceaux.

Dons. — Les différents dons parvenus au Musée de la part de MM. Mignot, Marquet, Durville et Yver sont énumérés et leur inscription est faite immédiatement sur le registre d'entrée du Musée, dont un extrait sera publié à la fin de l'année.

Communications. — M. le docteur de Smyttère soumet à l'Assemblée les scrupules qui lui sont survenus à propos du sceau de Iolande de Flandres, qu'il a présenté à la dernière réunion. M. Servais, auteur de travaux estimés sur le Barrois, a écrit à M. de Smyttère qu'on fabrique aujourd'hui des sceaux du moyen-âge, et qu'il faut s'assurer de l'exactitude de la trouvaille et de l'authenticité du sceau.

M. de Smyttère ne croit pas que l'origine de la trouvaille puisse être soupçonnée, et quant au sceau lui-même, il le fait passer de nouveau sous les yeux des membres de la Société.

Après un nouvel examen, ce sceau est considéré comme parfaitement authentique.

— M. le Président fait ensuite lecture à l'Assemblée du rapport suivant, sur un travail que M. Brodier, chef de la division des communes à la préfecture, a bien voulu soumettre à l'appréciation de la Société. Ce travail a rapport à l'état de l'instruction primaire dans le département de l'Yonne et aux développements qu'elle y a reçus pendant les quarante dernières années.

M. Brodier nous a communiqué un vaste et très intéressant travail qu'il a entrepris sur la situation de l'instruction primaire :

En France ;

Dans le département de l'Yonne ;

Dans chacun des arrondissements de ce département ;

Dans chacun des cantons de chaque arrondissement ;

Dans chacune des communes de chaque canton.

Ce travail constate d'abord l'état de cette instruction dans chacune de ces circonscriptions en 1828 ; puis les progrès réalisés de 1828 à 1838, de 1838 à 1848, de 1848 à 1858, et de 1858 à 1868. Et il met ensuite en lumière les causes extérieures qui ont pu exercer une influence, soit favorable, soit contraire, sur les développements de l'instruction, tant dans le département pris dans son ensemble, que dans chacun de ses arrondissements, de ses cantons et enfin de ses communes. Ces causes sont l'état d'agglomération ou d'éparpillement de la population, le nombre des écoles, leur distance des sections habitées de leur territoire, la division ou la concentration de la propriété foncière, constatées par le nombre des cotes de chaque circonscription, la quantité moyenne des cotes par habitant, et la contenance moyenne de chaque cote.

Les documents auxquels il a emprunté ces résultats sont :

D'abord les statistiques officielles publiées par M. le ministre de l'intérieur ;

Puis les tableaux de tirage militaire dans le département, opération dans laquelle les jeunes gens appelés doivent déclarer s'ils savent lire et écrire, ou lire seulement, ou s'ils sont complètement illettrés ;

Ensuite les tableaux du recensement de la population en 1866.

Enfin les rapports annuels de l'administration académique et de celles des contributions directes, des ponts et chaussées et du service vicinal.

Il a distribué les résultats fournis par ces documents divers en deux cent douze cartes et tableaux graphiques :

Savoir :

Quatre pour l'ensemble de la France.

Trente-un pour le département.

Sept pour chaque arrondissement.

Quatre pour chacun des trente-sept cantons.

Chaque canton a, dans ce grand travail :

1° Un tableau graphique et statistique, indiquant pour la période de 1828 à 1869, d'après la proportion constatée des conscrits illettrés, les progrès obtenus chaque année dans le canton et dans chacune de ses communes.

2° Une carte topographique du canton, avec l'indication de chaque commune et de ses voies de communication.

3° Une carte et tableau statistique indiquant la classification de chaque commune, d'après la proportion constatée par le recensement de 1866, des personnes sachant lire et écrire.

4° Un tableau de renseignements statistiques, pour servir à l'étude des causes qui peuvent, dans chacune des communes, exercer de l'influence sur le développement de l'instruction.

A l'aide de ces documents si multipliés et si complets on peut voir d'un simple coup d'œil quel est l'état de l'instruction primaire en France, puis dans le département de l'Yonne, dans chacun de ses arrondissements, chacun de ses cantons, chacune de ses communes ; quels progrès y ont été obtenus dans chacune des trois dernières années, ce qui reste encore à faire dans chacun d'eux, pour arriver à ce que chaque habi-

tant sache lire et écrire, et les facilités ou les obstacles que chaque arrondissement, chaque canton ou chaque commune a pu rencontrer pour accélérer ou retarder ce désirable progrès.

Si nous voulons connaître l'état des choses sous ces divers rapports, en France, dans l'Yonne, dans l'arrondissement d'Auxerre et dans notre ville elle-même, en voici un résumé :

En 1833, date où commencent pour l'ensemble de la France les renseignements recueillis, la proportion des conscrits complètement illettrés était de 48, 83 pour cent. En 1868, elle n'était plus que de 21 pour cent.

Le département de l'Yonne tient la vingt quatrième place dans la série des départements les plus instruits de la France. En 1828, le nombre des conscrits complètement illétrés y était de 50,16 pour cent. Il n'est plus en 1869 que de 9,31 pour cent. Les progrès dans ce département l'emportent donc beaucoup sur ceux de l'ensemble de la France. Néanmoins le nombre des illettrés dans la population de tout âge y était encore, selon le recensement de 1866, de 28,63 pour cent.

L'arrondissement d'Auxerre ne vient que le troisième dans l'ordre des arrondissements de l'Yonne, au point de vue du degré d'instruction révélé par les tableaux du tirage. Il y est primé par ceux de Tonnerre et de Sens. Le nombre des conscrits illettrés, qui y était en 1828 de 46,95, n'y est pourtant plus que de 10,59 pour cent en 1868. Et à ne considérer que les résultats fournis par le recensement de 1866, il n'est que le quatrième. Avallon, qui passe avant lui, ne compte en population illettrée que 34,26 pour cent, tandis qu'Auxerre en compte 34,38.

Les deux cantons d'Auxerre ne viennent que le douzième et le treizième dans l'ordre des cantons du département, selon les indications du tirage de 1868, et seulement les dix-septième et dix-huitième dans l'ordre du recensement de 1866. Et parmi les cantons de l'arrondissement, ils n'ont que les quatrième et cinquième places selon les tableaux du tirage, et seulement les cinquième et huitième selon le recensement de 1866. Le nombre des conscrits illettrés est encore de 638,

dans le canton ouest, et de 6,92 dans le canton est. Mais il faut ajouter qu'il était en 1828 de 53,24 dans chacun de ces deux cantons, qui ne venaient que les septième et huitième dans l'ordre des cantons de l'arrondissement.

Et dans l'ordre des communes du canton est, selon le recensement, la ville d'Auxerre n'a que la troisième place après Champs et St-Bris; et, dans celui du canton ouest, elle est primée par Vallan, et ne vient qu'en second rang.

Si donc nous avons fait à Auxerre de grands progrès depuis 1828, il nous en reste encore à faire. Et, malgré la gratuité de l'enseignement introduite dans notre ville depuis plus de cinquante ans, nous ne sommes pas même au niveau de quelques communes rurales de nos cantons, qui n'ont pas d'écoles gratuites.

Ces simples rapprochements suffiront pour montrer et l'étendue de la tâche qu'avait entreprise et qu'a si bien accomplie M. Brodier, et la haute utilité des renseignements qu'il y a condensés et qui seront si précieux à la fois, et pour les administrations départementales et municipales, et pour toutes les personnes qui s'intéressent aux progrès de l'enseignement.

Le Conseil général du département, auquel ces documents seront sans doute produits, ne peut manquer d'en témoigner sa satisfaction à leur auteur qui y a consacré tant de soins attentifs et de laborieuses recherches. Vous regretterez de ne pouvoir en faire autant puisque vous n'avez pas de prix de statistique à décerner. Mais nous vous proposons d'émettre le vœu que le Conseil général veuille bien ordonner l'impression et la publication aux frais du département de cet excellent et si utile travail.

Conformément aux conclusions de l'honorable rapporteur, la Société émet le vœu que le Conseil général veuille bien ordonner l'impression et la publication aux frais du département de l'excellent et utile travail de M. Brodier; et M. le secrétaire est chargé d'adresser à M. le préfet une copie du rapport et de la délibération de la Société.

— M. Dondenne, à la suite de la discussion engagée à ce sujet, a émis le vœu que le prix de statistique fondé par M. le baron Chaillou des Barres fût distribué. Les formalités nécessaires de publication n'ayant point été accomplies cette année, il n'y a pas lieu de distribuer ce prix cette année, mais il est probable qu'un prix sera décerné en juillet 1872, conformément au vœu de l'ancien président de la Société.

M. le Président est prié de s'entendre avec les membres du bureau pour l'établissement du programme et des conditions de concours qui seront soumis ultérieurement à l'approbation de la Société.

Après cette décision la séance est levée.

SÉANCE DU 13 AOUT 1871.

PRÉSIDENCE DE M. CHALLE.

Le procès-verbal de la séance de juillet est lu et adopté sans observation.

Correspondance manuscrite. — Après cette lecture, il est donné connaissance d'une lettre de Mme la marquise de Blocqueville, par laquelle cette dame, toujours désireuse de donner à la Société des marques de sympathie, annonce l'envoi de nouveaux dons pour le Musée.

M. le Président est chargé de remercier Mme la marquise de Blocqueville de sa munificence, qui ne tarit pas.

— Il est donné lecture également d'une lettre de notre collègue, le docteur Duché, d'Ouaine, lequel regrette de ne pouvoir assister à la séance, car il avait plusieurs questions à soumettre à la Société. Il prépare en ce moment un mé-

moire sur notre compatriote Joseph Fourier, et il désirerait savoir des membres de la Compagnie quelle est la liste exacte des ouvrages publiés par l'illustre mathématicien, comme aussi quels sont les Mémoires contemporains qui se sont occupés déjà de sa biographie.

— M. Dondenne, répondant à cette question, dit qu'il est à sa connaissance que M. V. Cousin a publié vers 1834 ou 1835 un Mémoire sur Fourier. Arago a publié, de son côté, deux volumes d'Eloges académiques, et certainement l'un de ces volumes doit contenir l'éloge académique de Fourier.

Correspondance imprimée. — Il est donné connaissance à l'Assemblée des divers ouvrages parvenus au bureau pendant le mois.

M. Challe signale parmi ceux-ci deux savants mémoires offerts par M. le général de Commines de Marsilly, notre nouveau collègue. Le premier de ces mémoires est intitulé : *Recherches mathématiques sur les lois fondamentales du monde physique.*

Le second prend pour titre : *Recherches mathématiques sur les lois de la matière.*

— M. Berthuel a envoyé également une brochure intitulée : *Le Mal et son Remède.*

— M. Ernest Dubois, fils de notre collègue de Sens et professeur de droit à la faculté de Nancy, adresse à la Société une brochure intitulée : *Réforme et liberté de l'enseignement supérieur et en particulier de l'enseignement du droit.*

Dons au Musée. — Des dons de médailles anciennes et d'objets intéressant l'archéologie locale sont faits par MM. Challe, Chérest, Mignot, Monceaux et Prévost. Ces dons

seront inscrits sur les registres d'entrée du musée, dont un extrait sera publié dans le Bulletin, à la fin de l'année.

Nominations. — M. le docteur Petit, de Pont-sur-Yonne, présenté à la dernière séance, est admis parmi les membres titulaires.

Présentations. — M. Ernest Dubois, professeur à la faculté de droit de Nancy, est présenté comme membre correspondant par MM. Challe, Quantin et Monceaux.

— M. Berthuel, pasteur protestant à Arbois (Jura), demande à échanger son titre de membre titulaire contre celui de correspondant.

Lecture. — M. Challe, président de la Société, donne lecture d'une notice qu'il a préparée d'après les souvenirs d'une excursion dans les Pyrénées. Cette notice, analyse rapide d'une fête locale accompagnée de représentations théâtrales en plein vent, donne sur les mœurs des habitants du pays basque des détails qui intéressent vivement l'Assemblée. Le Mémoire de M. Challe, intitulé : *Une pastorale au pays basque*, sera inséré au Bulletin, sur la demande des Membres présents.

Après cette lecture la séance est levée.

SÉANCE DU 12 NOVEMBRE 1874.

PRÉSIDENCE DE M. CHALLE.

Après l'adoption du procès-verbal, M. le Président donne communication de la correspondance manuscrite.

M. le Ministre de l'Instruction publique donne avis qu'il a

accordé à la Société, comme précédemment, une allocation de 500 francs.

— M. le préfet de l'Yonne écrit également à la Société et donne avis à M. le Président, qu'il a accueilli favorablement les demandes des Membres du bureau tendant à obtenir pour M. le docteur Rabé, membre de la Société, l'autorisation de chasser en tout temps les oiseaux de passage, dans le but de compléter la collection du Musée départemental.

Des lettres seront adressées à M. le Ministre ainsi qu'à M. le Préfet pour les remercier de leur bienveillance.

— M. le Bibliothécaire de la préfecture de police et M. le Bibliothécaire du Louvre écrivent pour solliciter de la Compagnie les livres en double ou les ouvrages édités par elle, dont elle pourrait disposer ; ces ouvrages viendraient aider à reconstituer les belles bibliothèques détruites pendant la guerre civile. Ces deux lettres sont renvoyées à M. l'Archiviste de la Société, lequel est chargé de choisir les livres qui pourront être envoyés.

— M. Daudin, Membre de la Société, écrit qu'il a entrepris de reproduire par le crayon toutes les sculptures intéressantes de la Cathédrale d'Auxerre ; il offre de publier dans le Bulletin la série de ces dessins qui sont faits non pas seulement au point de vue artistique, mais avec tout le soin et l'exactitude rigoureuse qu'exige l'archéologie. La Société, sur la proposition de M. Challe, décide que des remerciements seront transmis à M. Daudin pour son offre précieuse.

A ce propos, M. Dondenne exprime le désir de voir la Société entreprendre le moulage des bas-reliefs de la Cathédrale, que l'intempérie, le vent du midi et l'action du temps dégradent tous les jours de plus en plus. M. Challe rappelle

que la même idée avait été déjà émise il y a douze ans, lors de la tenue du Congrès à Auxerre, par un artiste distingué, devenu depuis l'abbé Deligand. Une somme de 400 à 450 francs pourrait être utilement consacrée à ces moulages, et on aurait ainsi la reproduction exacte de ces belles sculptures, au moins dans l'état actuel.

Correspondance imprimée. — La correspondance imprimée, outre l'échange de divers Bulletins, contient encore :

1° Une notice sur les bas-reliefs du xiii^e siècle de l'église de La Charité, par notre collègue M. Grasset ;

2° Des notes archéologiques sur l'Espagne par M. Ch. Lucas, également membre de la Société.

M. de Smyttère offre en même temps le tirage à part de la notice qu'il vient de publier au Bulletin.

Décès d'un Membre. — M. le Président annonce à la Société la mort de notre collègue Victor Petit, enlevé prématurément à la science et à ses amis. M. Victor Petit, tout à la fois artiste et archéologue distingué, tenait en grande estime l'institution de la Société, aux travaux de laquelle il coopérait souvent. Le Bulletin et l'Annuaire attesteraient, s'il en était besoin, la fécondité de sa plume et de son crayon. Il avait entrepris une description générale du département de l'Yonne, travail gigantesque, puisqu'il s'agissait de dessiner et de décrire tout ce que peut contenir d'intéressant chaque commune au point de vue pittoresque et archéologique. Malheureusement, la partie qui comprend l'Avallonnais est seule terminée, et il est probable que cette œuvre à laquelle l'auteur avait pensé toute sa vie, va rester inachevée. M. Victor Petit a laissé en mourant un dernier souvenir à ses collègues de l'Yonne. Par son testament, il

nous a légué un exemplaire du magnifique ouvrage édité par lui il y a plusieurs années et qui a pour objet la description des beaux châteaux des bords de la Loire.

Nominations. — MM. Ernest Dubois et Berthuel, présentés à la dernière réunion, sont admis comme membres correspondants.

Présentations. — M. Gillet, inspecteur des écoles primaires à Dreux, est présenté comme membre correspondant, par MM. U. Richard, Moreau et Robin. Il sera statué sur cette nomination à la prochaine séance de la Société.

Dons. — M. le Président énumère différents dons faits par M^{me} Gruer, de Fontaines, et MM. Mignon, Michon, Challe et Perriquet. La liste de ces dons est inscrite immédiatement sur le registre d'entrée du Musée.

M. Challe rappelle en même temps que M^{me} la marquise de Blocqueville lui a adressé pour le Musée différents objets, précieux tant par leur valeur intrinsèque que par leur mérite artistique. Ces objets, déposés dans une vitrine spéciale où les Membres de la Société pourront les examiner, se composent de riches bijoux, bagues, boucles d'oreilles et d'un panier en filigrane d'argent, de fabrication chinoise et d'un travail remarquable.

Lectures. — M. de Kirwan a la parole ensuite pour donner lecture de la notice qu'il a été prié de préparer sur M. le comte de Montalembert.

— Après cette lecture, on entend celle d'une notice biographique sur M. Le Maistre, de Tonnerre, par M. Quantin, vice-président honoraire.

Cette dernière lecture termine la séance.

LISTE DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES.

Au 31 décembre 1871.

- AISNE.** CHATEAU-THIERRY. Société historique et archéologique de Château-Thierry, fondée en 1864.
- LAON. Société académique de Laon, fondée en 1850.
- SOISSONS. Société archéologique et historique de Soissons, fondée en 1847.
- SAINT-QUENTIN. Société académique des Sciences, Arts, Belles-Lettres, Agriculture et Industrie de Saint-Quentin, fondée en 1825.
- SAINT-QUENTIN. Comice agricole de Saint-Quentin.
- — Société industrielle de Saint-Quentin et de l'Aisne, fondée en 1869.
- ALGÉRIE.** Société de Climatologie algérienne, rue Bruce, 7, à Alger.
- CONSTANTINE. Société archéologique de la province de Constantine.
- ALLIER.** MOULINS. Société d'émulation du département de l'Allier, fondée en 1845.
- ALPES-MARITIMES.** NICE. Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes.
- CANNES. Société des Sciences naturelles, des Lettres et des Beaux-Arts de Cannes et de l'arrondissement de Grasse.
- ARDÈCHE.** PRIVAS. Société des sciences naturelles et historiques de l'Ardèche.
- AUBE.** TROYES. Société d'agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de l'Aube, fondée en 181
- BAS-RHIN.** STRASBOURG. Société des Sciences naturelles de Strasbourg, fondée en 1829.

- STRASBOURG. Société des Sciences, Agriculture et Arts du Bas-Rhin.
- BOUCHES-DU-RHÔNE. MARSEILLE. Société de Statistique de Marseille, fondée en 1827.
- Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Marseille.
- CALVADOS. CAEN. Société Linnéenne de Normandie, fondée en 1823.
- CAEN. Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen, fondée en 1682.
- CAEN. Annuaire de l'Institut des Provinces, à Caen.
- CAEN. Congrès scientifique de France, à Caen.
- — Association normande, annuaire des cinq départements de la Normandie.
- — Société française d'archéologie à Caen.
- CAEN. Société des Antiquaires de Normandie.
- CHARENTE. ANGOULÊME. Société archéologique et historique d'Angoulême.
- CHARENTE-INFÉRIEURE. SAINT-JEAN-D'ANGÉLY. Société historique et scientifique de Saint-Jean-d'Angély, fondée en 1863.
- LA ROCHELLE. Académie de La Rochelle,
- — Société des Sciences naturelles.
- CHER. BOURGES. Société historique, littéraire, artistique et scientifique du Cher. (Ancienne Commission historique).
- CÔTE-D'OR. DIJON. Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon, fondée en 1725.
- DIJON. Commission des Antiquités de la Côte-d'Or, fondée en 1831.
- DIJON. Société d'agriculture de la Côte-d'Or, à Dijon.
- SEMUR. Société des sciences historiques et naturelles de Semur.
- DOUBS. BESANÇON. Société d'émulation du Doubs, à Besançon, fondée en 1840.
- MONTBÉLIARD. Société d'émulation de Montbéliard.
- EURE-ET-LOIR. Société Dunoise d'archéologie, d'histoire, des Sciences et des Arts, à Châteaudun.
- FINISTÈRE. BREST. Société académique de Brest, fondée en 1858.
- GARD. NÎMES. Académie du Gard, fondée en 1682.

- GIRONDE.** BORDEAUX. Académie des Sciences, Belles - Lettres et Arts de Bordeaux, fondée en 1662.
- BORDEAUX. Société linnéenne, fondée en 1818.
- — Commission des monuments et documents historiques de la Gironde.
- HAUTE-GARONNE.** TOULOUSE. Société archéologique du Midi de la France, fondée en 1831.
- TOULOUSE. Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse, fondée en 1746.
- — Société d'histoire naturelle de Toulouse, fondée en 1866.
- HAUTE-LOIRE.** LE PUY. Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Commerce, fondée en l'an XI.
- HAUT-RHIN.** COLMAR. Société d'Histoire naturelle, fondée en 1859.
- HAUTE-SAONE.** VESOUL. Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Haute-Saône.
- — Commission d'Archéologie et des Sciences historiques de la Haute-Saône, à Vesoul.
- HAUTE-SAVOIE.** ANNECY. Société Florimontane d'Annecy, fondée en 1851.
- HAUTE-VIENNE.** LIMOGES. Société archéologique et historique du Limousin.
- HÉRAULT.** MONTPELLIER. Académie des Sciences et Lettres de Montpellier.
- ILLE-ET-VILAINE.** RENNES. Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine, constituée en 1846.
- RENNES. Société des Sciences physiques et naturelles d'Ille-et-Vilaine, fondée en 1861.
- JURA.** POLIGNY. Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Poligny, fondée en 1859.
- LOIR-ET-CHER.** VENDÔME. Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois, à Vendôme.
- BLOIS Société des Sciences et Lettres de Loir-et-Cher.
- LOIRE.** SAINT-ETIENNE. Société d'Agriculture, Industrie, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de la Loire, reconstituée en 1856.

- LOIRE-INFÉRIEURE. NANTES.** Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure, fondée en 1798.
- **NANTES.** Société archéologique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure, fondée en 1845.
- LOIRET. ORLÉANS.** Société archéologique de l'Orléanais, fondée en 1348.
- LOZÈRE. MENDE.** Société d'Agriculture, Industrie, Sciences et Arts, de la Lozère, fondée en 1819.
- MAINE-ET-LOIRE. ANGERS.** Société académique de Maine-et-Loire, fondée en 1857.
- **ANGERS.** Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers, fondée en 1818.
- **ANGERS.** Société linnéenne de Maine-et-Loire, fondée en 1852.
- **ANGERS.** Société industrielle d'Angers et du département de Maine-et-Loire, fondée en 1840.
- MANCHE. CHERBOURG.** Société des Sciences naturelles, fondée en 1352.
- **CHERBOURG.** Société académique de Cherbourg, fondée en 1755.
- **SAINT-LÔ.** Société d'Agriculture, d'Archéologie et d'Histoire naturelle du département de la Manche.
- MARNE. CHALONS-SUR-MARNE.** Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts du département de la Marne, fondée en 1798.
- **VITRY-LE-FRANÇOIS.** Société des Sciences et des Arts de Vitry-le-François.
- MEURTHE et MOSELLE. NANCY.** Société d'Archéologie lorraine, fondée en 1848.
- — Académie de Stanislas, fondée en 1750.
- MORBIHAN. VANNES.** Société polymatique du Morbihan, fondée en 1862.
- NIÈVRE. NEVERS.** Société nivernaise des Lettres, Sciences et Arts, fondée en 1852.
- NORD. DOUAI.** Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Douai, fondée en 1799.

- DUNKERQUE. Société dunkerquoise pour l'encouragement des Sciences, des Lettres et des Arts, fondée en 1831.
- LILLE. Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts de Lille, fondée en 1801.
- LILLE. Commission historique du département du Nord.
- OISE. PEAUVAIS. Société académique d'Archéologie, Sciences et Arts du département de l'Oise.
- PAS-DE-CALAIS. ARRAS. Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Arras, fondée en 1817.
- BOULOGNE-SUR-MER. Société académique de l'arrond. de Boulogne-sur-Mer, fondée en 1864.
- SAINT-OMER. Société des Antiquaires de la Morinie, fondée en 1831.
- PUY-DE-DOME. CLERMONT-FERRAND. Académie des Sciences et Lettres de Clermont-Ferrand.
- PYRÉNÉES-ORIENTALES. PERPIGNAN. Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales.
- RHONE. LYON. Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon.
- LYON. Société d'Agriculture de Lyon.
- — Société littéraire de Lyon.
- SAONE-ET-LOIRE. AUTUN. Société éduenne, fondée en 1836.
- CHALON-SUR-SAONE. Société d'Histoire et d'Archéologie de Chalon-sur-Saône, fondée en 1844.
- MACON. Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Mâcon, fondée en 1805.
- SARTHE. LE MANS. Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, fondée en 1761.
- SAVOIE. CHAMBERY. Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Savoie, constituée en 1820.
- CHAMBERY. Société savoisienne d'Histoire et d'Archéologie.
- SEINE. PARIS. Société d'Anthropologie de Paris.
- — Société botanique de France.
- — Société entomologique de France.
- — Société géologique de France.
- — Société des Antiquaires de France.

- Société française de Numismatique et d'Archéologie, fondée en 1866.
- Association scientifique de France.
- Société philotechnique de Paris.
- Société parisienne d'Archéologie et d'Histoire, fondée en 1865.
- SEINE-INFÉRIEURE. ROUEN.** Société d'Émulation, du Commerce et de l'Industrie, fondée en 1790.
- **ROUEN.** Société des Amis des Sciences naturelles de Rouen, fondée en 1865.
- **LE HAVRE.** Société havraise d'Études diverses.
- SEINE-ET-MARNE. MEAUX.** Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Meaux, fondée en 1761.
- **MELUN.** Société d'Agriculture, Sciences, Lettres et Arts du département de Seine-et-Marne, fondée en 1864.
- SEINE-ET-OISE. VERSAILLES.** Société d'Agriculture et des Arts de Seine-et-Oise.
- SOMME. ABBEVILLE.** Société d'émulation d'Abbeville, fondée en 1797.
- **AMIENS.** Société des Antiquaires de Picardie, fondée en 1836.
- — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de la Somme, fondée en 1750.
- — Société linéenne du Nord de la France, fondée en 1866.
- TARN. CASTRES.** Société littéraire et scientifique de Castres.
- VAR. DRAGUIGNAN.** Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts du département du Var, établie en 1811.
- **DRAGUIGNAN.** Société d'Études scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan.
- **TOULON.** Société académique du Var.
- VAUCLUSE. APT.** Société littéraire, scientifique et artistique d'Apt, fondée en 1863.
- Vienne. POITIERS.** Société des Antiquaires de l'Ouest, fondée en 1834.
- **POITIERS.** Société académique d'Agriculture, Belles-Lettres, Sciences et Arts de Poitiers, fondée en 1789.
- VOSGES. ÉPINAL.** Société d'émulation des Vosges, établie en 1824.

- YONNE.** **AUXERRE.** Société médicale de l'Yonne, fondée en 1844.
 — — Société centrale d'Agriculture de l'Yonne, établie en 1857.
 — — Comice agricole et viticole de l'arrondissement d'Auxerre.
 — **AVALLON.** Société d'Études d'Avallon, établie en 1860.
 — **JOIGNY.** Société d'Agriculture de Joigny, établie en 1846.
 — **SENS.** Société archéologique de Sens, établie en 1844.

Sociétés étrangères.

- ANGLETERRE. MANCHESTER.** Litterary and philosophical Society of Manchester.
AUTRICHE. **BRUNN.** (Moravie). Société des naturalistes de Brünn.
 — **VIENNE.** Société impériale de géographie.
 — — Institut géologique impérial et royal d'Autriche.
BELGIQUE. **LIÈGE.** Institut archéologique liégeois.
 — **MONS.** Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut.
 — — Cercle archéologique de Mons.
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE. **ALBANY N. Y.** — N. Y. State Cabinet of Natural History.
 — **BOSTON, MASS.** — Boston Society of Natural History.
 — **CAMBRIDGE, MASS.** — American Association for Advance of Science.
 — **CHICAGO, ILL.** — Academy of Sciences.
 — **MONTREAL, CAN.** — Natural History Society.
 — **NEW-ORLÉANS, LA.** — New-Orleans Academy of Sciences.
 — **NEW-YORK.** — New-York Lyceum of Natural History.
 — **PHILADELPHIA, PD.** — Academy of Natural Sciences.
 — **PORTLAND, ME.** — Natural History Society.
 — **SAN FRANCISCO, CAL.** — Cal. Academy of Natural Sciences.
 — **SAINT-LOUIS, MO.** — Academy of Sciences.
 — **WASHINGTON, D. C.** — National Academy of Sciences.
 — — Smithsonian Institution.

L'Association Smithonienne se charge de la distribution des ouvrages adressés aux Sociétés des Etats-Unis. Nos publications lui sont adressées sous son couvert et remises à Paris, à l'adresse de M. G. Bossange, libraire, quai Voltaire, 25.

NORWÈGE. CHRISTIANIA.

SUÈDE. STOCKHOLM. Académie royale des Sciences de Stockholm.

Les ouvrages à l'adresse de cette Académie sont placés sous le couvert de MM. Samson et Wallin, de Stockholm, qui les reçoivent eux-mêmes par l'intermédiaire de M. Otto Lorenz, libraire, 3 bis, rue des Beaux-Arts, à Paris.

SUISSE. GENÈVE. Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève.

— **LAUSANNE.** Société vaudoise des Sciences naturelles.

— **NEUCHÂTEL.** Société des Sciences naturelles de Neuchâtel.

Etablissements publics recevant le Bulletin.

COTE-D'OR. **DIJON.** La Bourgogne (Côte-d'Or, Saône-et-Loire et Yonne). Revue provinciale mensuelle sous la direction de M. Alb. Albrier, fondée en 1858.

SEINE. **PARIS.** L'année géographique, par M. Vivien de Saint-Martin.

— — Revue des Sociétés Savantes des départements, publiée sous les auspices du ministère de l'Instruction publique.

PARIS. Bibliothèque nationale.

— Bibliothèque du Muséum d'Histoire naturelle.

— Bibliothèque de l'Institut.

— Ministère de l'Instruction publique.

— Comité des travaux historiques et des Sociétés savantes, au ministère de l'Instruction publique.

AUXERRE. Bibliothèque populaire.

— Bibliothèque de la Ville.

— Bibliothèque du Collège.

— Bibliothèque de l'École normale.

— Bibliothèque du Petit Séminaire.

— Bibliothèque des Frères des Écoles chrétiennes.

AVALLON. Bibliothèque de la Ville.

DIJON. Bibliothèque de la Faculté.

— Rectorat de l'Académie de Dijon.

JOIGNY. Bibliothèque de la Ville.

PONTIGNY. Bibliothèque des Prêtres de Pontigny.

SAINT-LÉGER DU FOUCHERET. — Bibliothèque du monastère de la Pierre-qui-Vire.

SENS. Bibliothèque de la Ville.

TONNERRE. Bibliothèque de la Ville.

LISTE DES MEMBRES

DE

LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES DE L'YONNE

AU 31 DÉCEMBRE 1871.

Membres d'honneur.

Président : M. le Préfet de l'Yonne.

Membres : Monseigneur l'Archevêque de Sens.

M. le Maire d'Auxerre.

M. l'Inspecteur de l'Académie.

Membres titulaires. (1)

MM.

1868. ANGENOUST Paul, vice-président du Conseil de préfecture, à Auxerre.
1863. ANSAULT Pascal, licencié en droit, juge de paix à Chablis.
1865. ARMANDOT, propriétaire, à Auxerre.
1867. BALLON, ingénieur en chef des ponts et chaussées à Nîmes.
1865. BARAT fils, à Auxerre.

(1) Le signe * avant le nom indique les membres fondateurs; les chiffres placés en regard rappellent l'année de réception de chaque membre,

1867. BARDIN, professeur au collège, à Avallon.
1870. BAUDIOT principal clerc à Toney.
1868. BAZIN, propriétaire, à Fumerault, commune de Saint-Aubin-Châteauneuf (Yonne).
1862. BEAU, curé de Vermenton.
1864. *BELGRAND, ingénieur en chef, à Paris, rue de l'Université, 29.
1847. BELIN, pharmacien, à Auxerre.
1858. BENOIT, conseiller à la Cour d'appel, à Paris, rue Joubert, 45.
1855. BERT Paul, professeur de physiologie à la Faculté des Sciences, à Paris, rue Guy La Brosse, 9.
1862. BERTIN, propriétaire, à Joigny.
1868. BICHET, curé à Champigny.
1867. BIGAULT Amédée, négociant, à Auxerre.
1868. BILLAUT (l'abbé), curé doyen de Saint-Julien-du-Sault.
1868. BIOCHE, secrétaire de la Société géologique, rue Taranne, 10, à Paris.
1847. BLIN, professeur au Collège, à Auxerre.
1863. BOGARD (de), ancien conseiller de préfecture, à Auxerre.
1857. BONDY (comte de), ancien préfet de l'Yonne, ancien pair de France, à Paris, 7, marché d'Aguesseau, et au château de la Barre, arrondissement du Blanc (Indre).
1849. BONNEVILLE, ancien conseiller de préfecture, à Auxerre.
1865. BONNEVILLE fils, étudiant à Auxerre.
1847. *BONTIN(de), conseiller honoraire à la Cour d'appel, à Paris, rue d'Assas, 8, et au château de Bontin.
1862. BOUCEER DE LA RUPELLE (comte Henri), trésorier payeur général, à Tulle (Corrèze).
1855. BOUCHER DE LA RUPELLE (vicomte Paul), procureur de la République, à Auxerre.
1859. BOUCHERON agent-voyer central, à Auxerre.
1867. BOULLAY, président du tribunal à Constantine.
1865. BREUILLARD fils, docteur en médecine à Avallon.
1856. BRINCARD (baron), membre du conseil général, 4, rue Castellane, à Paris.
1865. CABASSON, évoué, à Auxerre.
1848. CAMPENON, docteur en médecine, à Tonnerre.
1852. CHALLAN-BIEVAL, percepteur, à Aisy.
1847. CHALLE, ancien membre du Conseil général de l'Yonne, à Auxerre.

1850. * CHALLE Edmond, ancien sous-préfet, à Auxerre.
1866. CHALLE Jules, avoué à Auxerre.
1861. CHALLE Léon, sous-intendant militaire adjoint, à Grenoble.
1861. CHALLE Paul, à Charny.
1870. C^hANVIN alné, capitaine de la garde mobile, à Chablis.
1865. CHARLOT, juge d'instruction, à Auxerre.
1856. CHENET Eugène, sous-chef à l'administration centrale des domaines, 53, rue d'Assas, à Paris.
1848. CHEREST, avocat, conservateur du Musée, à Auxerre.
1858. CLAUDE Victor, vérificateur des poids et mesures, à Auxerre.
1850. CLERMONT-TONNERRE (Duc de), membre du Conseil général de l'Eure, au château d'Ancy-le-Franc.
1862. COLLETTE, capitaine en retraite, percepteur à Saint-Sauveur.
1847. COLLIN, inspecteur des écoles primaires, à Tonnerre.
1870. COMMINES DE MARCILLY (le général de), à Auxerre.
1868. COSTE, docteur en médecine, maire de Saint-Julien-du-Sault.
1847. * COTTEAU Gustave, membre de la Société géologique de France, juge à Auxerre.
1868. COTTEAU Edmond, ancien contrôleur des contributions, à Châtel-Censoir.
1863. COUROT, docteur en médecine à Auxerre.
1868. COURTIAL, géomètre, à Champigny.
1868. DEJUST Emile, docteur en médecine, à Auxerre.
1850. DÉLIGAND, avocat, membre du Conseil général, à Sens.
1862. DEMADIÈRE (baron), vice-président honoraire du tribunal civil à Auxerre.
1868. DEMAY Charles, propriétaire, à Auxerre.
1869. DENORMANDIN Ernest, avoué, à Paris, 42, boulevard Malesherbes.
1869. DESSIGNOLLE, Prix Jules, conducteur des Ponts et chaussées, à Auxerre.
1859. DESSIGNOLLS, instituteur à Biéneau.
1868. DESMAISONS, sous-ingénieur, à Auxerre.
1853. DE SMYTTÈRE, docteur en médecine, officier de l'Instruction publique, à Auxerre.
1849. DEVILLE, docteur en médecine, à Villeneuve-sur-Yonne.
1847. * DÉR, conservateur des hypothèques, à Laon (Aisne).
1864. DILLON Charles-Auguste, capitaine de cavalerie en retraite, commissaire de surveillance administrative au chemin de fer, à Tonnerre.

1857. DIONIS DES CARRIÈRES, docteur en médecine à Auxerre.
1847. *DONDENNE, ancien professeur, à Auxerre.
1862. DONDENNE fils, architecte, à Auxerre.
1867. DORLHAC, directeur de l'Ecole normale, à Auxerre.
1848. DUCHÉ Emile, docteur en médecine, secrétaire général de la Société de médecine de l'Yonne, à Ouaine.
1861. ESTAMPES (comte Th. d'), au château de Montigny, près Charny (Yonne).
1870. FLANDIN, substitut, à Auxerre.
1850. FLEUTELOT Henri, propriétaire, à Auxerre.
1870. FONTAINE (Louis de), propriétaire, à Fontaine près Sens.
1861. *FORTIN, archiprêtre de la cathédrale, à Auxerre.
1847. FOUCARD, opticien, à Auxerre.
1860. FOSSEVELX, ancien notaire à Cravant.
1849. *FRÉMY, gouverneur du Crédit foncier et du Crédit agricole, à Paris, rue Neuve-des-Capucines, 17.
1854. FRONTIER, ancien conducteur principal des ponts et chaussées, à Magny-sur-Yonne.
1847. *GALLOIS, conseiller honoraire à la Cour d'appel, à Paris, rue de Verneuil, 11.
1863. GALLOT Charles, imprimeur, à Auxerre.
1868. GALLOT, inspecteur des Forêts, à Auxerre.
1859. GANDRILLE, propriétaire, au château de Saint-Sauveur.
1866. GELEZ Marin, lieutenant-colonel d'infanterie en retraite, à Noyers.
1861. GIGOT Albert, préfet du Loiret, à Orléans.
1862. GLAIZE Etienne, pharmacien, à Auxerre.
1860. GOUREAU, colonel du génie en retraite, à Santigny, par Guillon (Yonne), et à Paris, place du Marché-Saint-Honoré, 26.
1863. GRAND D'ESNON (baron William) au château d'Esnon (Yonne).
1866. GRASSET, conservateur du musée à Varzy (Nièvre).
1858. GRENET, docteur en médecine, à Joigny, président de la Société de médecine de l'Yonne.
1861. GROMAS, pharmacien, à Toucy.
1819. GUICHARD Victor, membre de l'Assemblée nationale, à Soucy (Yonne).
1863. GUINOT, médecin, à Lézignes.
1857. HAVELT (baron du), ancien membre du Conseil général, au château des Barres, commune de Sainpuits.

1870. HÉLIX, docteur en médecine, maire de Saint-Florentin.
1847. HERMELIN, docteur en droit, ancien juge de paix, à Saint-Florentin.
1848. HOTTOT, ancien sous-préfet, à Avallon.
1862. JARRY, ancien conseiller de préfecture, à Paris, 31, rue Tronchet.
1865. JOBERT Eugène, maire d'Arces.
1865. JOLY Charles, receveur municipal à Auxerre.
1865. JOLY (l'abbé Florimond) rue de Varennes-Saint-Germain, 56.
1850. JOSSIER, ancien secrétaire de la mairie de Joigny, à Auxerre.
1869. KIRWAN (Charles de), sous-inspecteur des Forêts, à Auxerre.
1862. LABOSSÉ, docteur en médecine, à Nîtry.
1849. LAMBERT, avocat, à Auxerre.
1855. LAMBERT fils, à Tanlay.
1847. *LARABIT, ancien sénateur, rue Belle-Chasse, 21, à Paris.
1867. LANIER, libraire, à Auxerre.
1858. LASNIER, instituteur communal, à Auxerre.
1847. *LAURENT-LESSERÉ, propriétaire à Auxerre.
1865. LAURENT, inspecteur primaire, à Ajaccio (Corse).
1849. LEBLANC Léon, propriétaire, à Paris-Montmartre, rue Girardon, 13.
1847. *LEBLANC D'AVAU, ingénieur en chef des ponts-et-chaussées en retraite, à Auxerre.
1847. *LECHAT, chef de division à la préfecture de l'Yonne, à Auxerre.
1866. LEFÉBURE Eugène, employé des postes, à Chevillon près Charny.
1869. LECLÈRE, banquier, à Auxerre.
1866. LEFÈVRE, docteur en médecine, à Auxerre.
1853. LEPÈRE fils, avocat, membre de l'Assemblée nationale, à Auxerre.
1862. LONCLAS, intendant militaire en retraite, à Auxerre.
1851. LORIÈRE (Gustave de), géologue, au château de Chevillé, par Brulon (Sarthe).
1862. LORIFERNE, pharmacien, à Sens.
1847. LORIN, architecte, à Auxerre.
1850. LOUVOIS (marquis de), à Ancy-le-Franc.
1871. LUCAS Charles, architecte, boulevard Denain, 8, à Paris.
1870. MANDAROUX, agent-voyer à Tonnerre.
1851. MARIE, juge au tribunal civil, à Auxerre.
1861. MARQUOT (l'abbé), curé d'Aisy.

1868. MARTIN, secrétaire de l'inspection académique, à Auxerre.
1865. MASSOT, maire d'Auxerre.
1865. MERCIER, ancien négociant, à Auxerre.
1861. MÉTAIRIE, président du tribunal civil, à Auxerre.
1865. MILLIAUX, notaire honoraire, à Auxerre.
1871. MENGEL, professeur au lycée d'Evreux.
1870. MIGNOT-PRADIER, négociant à Auxerre.
1861. MONCAUX Augustin, licencié ès-lettres, professeur au collège d'Auxerre.
1857. MONCEAUX Henri, pharmacien, secrétaire de la Société de médecine de l'Yonne, à Auxerre.
1868. MONTREUIL, ancien maire de Tonnerre.
1864. MOREAU, maître-adjoint à l'École normale, à Auxerre.
1860. MOUTHEAU, ancien juge de paix, à Auxerre.
1870. MOUSSU, juge suppléant à Auxerre.
1861. MUNIER, officier d'instruction publique, ancien principal du collège, à Auxerre.
1851. PASSEPONT, artiste peintre, à Auxerre.
1852. PELTIER, instituteur communal, à Auxerre.
1865. PERDU, chef de section du chemin de fer d'Auxerre à Nevers ; à Mailly-le-Château.
1866. PÉAILLIEUX Louis-Jules, ancien membre du conseil municipal de Paris, 50, avenue de Saxe, et à Noyers (Yonne).
1855. PERRIQUET Eugène, avocat à la Cour de Cassation, 29, rue Bonaparte, à Paris.
1855. PERRIQUET Gustave, imprimeur, à Auxerre.
1864. PÉRON, sous-intendant militaire-adjoint, à Montauban.
1858. PETIT Ernest, ancien élève de l'École des mines, à Veausse, commune de Châtel-Gérard.
1871. PETIT Eugène, docteur en médecine, à Pont-sur-Yonne.
1857. PIÉPLU, architecte du département, à Auxerre.
1863. PIÉTRÉSSON, ancien notaire, à Auxerre.
1864. PIÉTRÉSSON SAINT-AUBIN, docteur en médecine, à Saint-Sauveur.
1864. PIOCHARD DE LA BRULERIE, à Saint-Florentin, et à Paris, 147, boulevard Saint-Michel.
1869. POITOU (l'abbé), curé de Béru.
1861. POPULUS, docteur en médecine, à Coulanges-la-Vineuse.
1864. POUGY, ancien conseiller de préfecture, à Seignelay.
1847. *POUBEAU, ancien pharmacien, à Auxerre.

1852. PROT, inspecteur des écoles primaires, à Avallon.
1861. PRÉCY aîné, à Chassy.
1847. QUANTIN, archiviste du département et bibliothécaire de la ville, correspondant du ministère de l'instruction publique, etc., à Auxerre.
1857. QUIGNARD (l'abbé), 2^e vicaire de Saint-Pierre-du-Gros-Cailhou, à Paris, rue Saint-Dominique-Saint-Germain, 179.
1869. RABÉ, docteur en médecine, à Maligny.
1869. RAGOBERT, juge suppléant, à Auxerre.
1857. RAMPONT-LECHIN, directeur général des postes, à Paris.
1869. RATHIER, membre de l'Assemblée nationale, à Chablis.
1857. RAUDOT, membre de l'Assemblée nationale, à Orbigny, près Avallon.
1852. RAVIN Eugène, pharmacien, directeur du jardin botanique d'Auxerre.
1862. REMACLE Lucien, avocat, à Auxerre.
1871. RÉTIF Frédéric, inspecteur des domaines, à Auxerre.
1866. RÉTIF, vice-président, à Auxerre.
1850. RIBIÈRE, préfet de l'Yonne, à Auxerre.
1857. RICHARD, ancien libraire, à Auxerre.
1847. *RICORDEAU, docteur en médecine, à Auxerre.
1847. *RICORDEAU (l'abbé), curé de Fleury.
1870. RIGAUD, entrepreneur à Paris.
1861. ROCHÉ Louis, docteur en médecine, à Toucy.
1859. ROCHEBOUART (comte de), propriétaire, au château de Vallery.
1856. ROGUIER (l'abbé), curé de Saint-Kusèbe, à Auxerre.
1855. ROUILLÉ, imprimeur, à Auxerre.
1862. ROUSSEAU, ancien notaire, à Auxerre.
1862. ROUX Anatole, propriétaire, à Paris, 14, Avenue de la reine Hortense.
1870. ROUX, architecte à Auxerre.
1847. *SALLÉ, ancien pharmacien, à Auxerre.
1855. SALMON, avocat, à Paris, 1, rue de Lyon.
1848. SALOMON, ancien avoué, à Saint-Florentin.
1870. SAUZET, substitut à Lyon.
1862. SONNIÉ-MORET, propriétaire, à Clamecy.
1860. SAYATIER-LAROCHE fils, avocat, à Auxerre.
1861. SIROT, secrétaire de la Société d'Agriculture, à Joigny.
1867. SOUFFLOT Jules, ancien administrateur des messageries nationales, à Paris, rue de Rivoli, 288.

1856. **TAMBOUR Ernest**, avocat à la Cour de Cassation, à Paris, rue Bonaparte, 12.
 1869. **TANLAY** (marquis de), 13, rue de Lille, à Paris.
 1850. **TARTOIS**, ancien directeur des mines, à Seran.
 1874. **TEILLEUX**, directeur de l'asile d'aliénés, à Auxerre.
 1861. **TEXTORIS**, ancien membre du Conseil général, au château de Cheney.
 1847. ***TONNELIER**, président honoraire du tribunal civil à Auxerre.
 1869. **TONNELIER**, docteur en médecine, à Auxerre.
 1866. **VAUJOLY** (Pierre de), propriétaire, à Neuvy-Sautour, et à Moulins (Allier, rue de la Comédie.
 1858. **VIAULT** (l'abbé), curé de Pailly.
 1863. **VINCENT Emile**, à Auxerre, 6, rue des Consuls, maire à Brion.

Membres libres.

1859. **BILLIAUT**, instituteur, à Dracy.
 1868. **BRUN**, professeur, à Auxerre.
 1857. **GUÉRIN**, instituteur, à Serrigny
 1857. **MEUNIER**, sculpteur, à Vézelay.
 1864. **MICHOU**, chef d'institution, à Saint-Florentin.
 1853. **MOUILLOT**, instituteur, à Tanlay.
 1857. **ROBIN**, maître-adjoint à l'école normale, à Auxerre.

Membres correspondants. (1)

1859. **ANCELON**, docteur en médecine, à Dieuze (Meurthe).
 1863. ***ARTIGUES**, docteur en médecine, à Nice (Alpes-Maritimes).
 1863. **ASPOL**, docteur en médecine.
 1870. **ALBRIER**, directeur du journal *la Bourgogne*, à Dijon.
 1861. ***BARRANGER** (l'abbé), curé de Villeneuve-le-Roi-sur-Seine (Seine-et-Oise).
 1855. **BAUDIOT** (l'abbé), curé de Dun-les-Places.
 1869. ***BAYLE**, professeur de paléontologie à l'Ecole des Mines.
 1866. ***BELTRÉMIEUX Edouard**, membre de la Société géologique de France, conservateur du Musée de La Rochelle.

(1) Le signe * avant le nom indique les membres correspondants qui reçoivent le Bulletin et paient une cotisation.

1855. *BÉNARD,
1861. BERTHERAND, docteur en médecine, à Poligny (Jura).
1870. BERTHUEL Jean-Baptiste, pasteur, à Arbois (Jura).
1866. *BIOCHE,
1849. BLANCHE Isidore, vice-consul de France à Tripoli de Syrie.
1855. *BONISSENT, géologue, au Percq (Manche), par Carentan.
1858. BOREAU, pharmacien, directeur du jardin botanique, président de la section des Sciences de la Société académique de Maine-et-Loire, à Angers.
1856. BULLIOT Gabriel, membre de la Société Eduenne, à Autun (Saône-et-Loire).
1856. BURE (de), président de la Société d'Emulation, à Moulins.
1867. *CAILLETET, pharmacien, à Charleville (Ardennes).
1864. CAMBUZAT, ingénieur en chef de la navigation, à Paris.
1855. CARLET Joseph, ingénieur à Saulieu (Côte-d'Or).
1865. CHATEAU, conducteur des ponts et chaussées, à Auxerre.
1861. COCHET (l'abbé), conservateur du Musée, à Rouen.
1861. CONSTANT-REBECQUE (de), président de la Société des Sciences de Poligny (Jura).
1854. COQUAND, professeur de géologie, à Marseillo (Bouches-du-Rhône).
1849. COUTANT, membre de plusieurs Sociétés savantes, aux Riceys (Aube).
1857. CROSNIER, proto-notaire apostolique, vicaire-général de l'évêché. à Nevers.
1857. DANTIN, chef d'escadron d'état-major, en Algérie.
1863. DAUDIN Eugène, à Auxerre.
1863. DAVOUT (le général), duc d'Auerstadt
1864. DELAPLACE (Monseigneur), évêque du Tche-Kiang (Chine).
1852. *DELENTE, docteur en médecine, cité d'Orléans, au Grand-Mont-rouge (Seine).
1862. DESSIGNOLLES Gustave, chimiste, à Paris.
1863. *DESNOYERS,
1866. DOUCET Camille, membre de l'Académie française, à Paris.
1852. DROUET, conseiller de préfecture, à Dijon.
1865. DUBOIS, juge de paix à Haroué (Sarthe).
1871. DUBOIS, Ernest, professeur à la Faculté de droit de Nancy.
1847. DUPIN, docteur en médecine, à Ervy (Aube).

1837. DUPLÈS-AGIÉ, archiviste-paléographe, à Paris, rue Saint-Dominique, 28.
1864. *EBRAY,
1869. FALCONNIER, sculpteur, à Paris, rue Saint-Ferdinand, 22, aux Ternes-Paris.
1859. FLANDIN, conseiller honoraire à la Cour d'appel, à Saint-Père-sous-Vézelay.
1868. *FRANCHET,
1849. FRÉMY Charles, docteur en médecine, à Paris, rue de Berlin, 9.
1857. FROMENTEL (de), membre de la Société géologique de France, de la Société linnéenne de Normandie, docteur en médecine à Gray (Haute-Saône).
1847. GARNIER, archiviste du département, à Dijon.
1852. GAUDRY Albert, membre de la Société géologique de France, à Paris, rue Taranne, 12.
1869. *GAUTHIER, professeur au lycée, à Marseille, boulevard du Nord.
1854. GERMAIN-DE-SAINT-PIERRE, docteur en médecine, à Paris.
1839. GIGOT Léon, docteur en médecine, à Levroux (Indre).
1871. GILLET, inspecteur des écoles primaires, à Dreux.
1847. GIRARD DE CAILLEUX, ancien inspecteur du service des aliénés de la Seine, à Paris.
1851. GIRARDOT (baron de), ancien secrétaire-général de la préfecture, à Nantes.
1871. GILLET, inspecteur primaire à Dreux.
1854. GRENIER, professeur de botanique, à Besançon (Doubs).
1858. GUÉRANGER Edouard, chimiste, au Mans.
1868. *GUÉRIN-DEVAUX Paul, juge suppléant à Châteaudun (Indre).
1850. GUÉRIN-MENNEVILLE, directeur de la *Revue zoologique*, à Paris, rue des Beaux-Arts, 4.
1844. *GUERRE (baron de), administrateur du Musée, à Douai (Nord).
1865. *GUINAULT, professeur de physique à l'Ecole normale de Cluny.
1848. *HÉBERT, professeur de géologie à la Faculté des Sciences, à Paris, rue Bréa, 25.
1861. *JEANDET Abel, docteur en médecine, à Verdun-sur-Saône.
1870. JOLY Henri, professeur à la Faculté des lettres de Dijon.
1862. JOUAN, sculpteur à Rouen.
1863. LANCIA DI BROLO (le duc),
1867. *LENOIR François, archiviste du matériel du chemin de Lyon, à Paris, 1, rue de Lyon.

1847. LEYMERIE, professeur de géologie à la Faculté des Sciences, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse, à Toulouse, rue des Arts, 15.
1848. LONGPÉRIER (De) conservateur du Musée du Louvre, rue de Londres, 50, à Paris.
1859. *LONGUEMAR (Letouzé de), ancien président de la Société des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.
1867. *LORRET-VILLETTE, pharmacien à Sedan (Ardennes).
1866. *LORIOI (Perceval de) Charles-Louis, membre de la Société géologique de France, à Genève (Suisse).
1863. *MABILE, licencié ès-lettres, professeur au Lycée de Bastia (Corse).
1863. MARCHAND (le docteur Léon), rédacteur de la *Revue médico-chirurgicale*, à Paris.
1865. MARCHANT Louis, docteur en médecine, conservateur du Musée d'histoire naturelle de Dijon.
1848. MICHELIN, membre de la Société géologique de France, à Paris.
1855. MIGNARD, membre de l'Académie, à Dijon.
1853. MISSERY (De) conservateur des Forêts, à Troyes.
1861. *MOUGENOT,
1861. OGIER DE BAULNY, membre de la Société entomologique de France, à Coulommiers (Seine-et-Marne).
1849. D'ORBIGNY Charles aide-professeur au Muséum d'histoire naturelle, membre de la Société géologique de France, à Paris.
1858. PASSY Antoine, membre de la Société géologique de France, à Paris.
1862. PICHARD Claude, ancien maire d'Auxonne.
1867. *PICTET François Jules, membre de l'Institut, professeur à Genève (Suisse).
1864. *POULAIN, maître-adjoint à l'École normale de Bourges (Cher).
1863. *POUY, commissaire-priseur, à Amiens.
1847. *PRISET, numismate, à Dijon.
1866. *PRIVÉ Clément, ancien employé des ponts-et-chaussées, à Auxerre.
1852. *PROTAT, membre de l'Académie de Dijon, à Brazey-en-Plaine.
1866. *RAJAT,
1852. RAULIN Victor, professeur de géologie à la Faculté des Sciences à Bordeaux.

1852. RAY Jules, pharmacien, membre de la Société académique de l'Aube, à Troyes.
1857. ROUSSEAU, docteur en médecine, directeur-médecin en chef de l'asile départemental de Dôle (Jura).
1869. * ROUSSEL, docteur en médecine, 26, rue des Fossés Saint-Jacques à Paris.
1860. ROUSSELOT, inspecteur des Forêts, à Mâcon.
1848. ROY, ingénieur des mines, à Paris.
1866. FACY (Silvestre de), membre de l'Académie française, à Paris.
1865. * SALOMON, employé au chemin de fer, à Saint-Etienne (Loire).
1868. SAPORTA (comte de), à Aix.
1861. SERVAIS, à Châtillon sur-Seine.
1860. SOLAND (Almé de), président de la Société linnéenne de Maine-et-Loire, à Angers, 32, rue de l'Hôpital.
1848. SOULTRAIT (comte Georges de), percepteur-receveur, membre de l'Académie de Lyon.
1863. SPIERS père, à Oxford (Angleterre).
1863. * VIBRAYE (marquis de), correspondant de l'Institut, au château de Cheverny (Eure-et-Loire) ; à Paris, rue de Varennes-Saint-Germain, 56.
1852. VIGNON, directeur du dépôt des Cartes au Ministère des travaux publics, à Paris.
1870. * VILLETARD DE LA GUÉRIE, ancien avocat-général, à Limoges (Haute-Vienne).
1864. VIVIEN DE SAINT-MARTIN, géographe, quai Bourbon, 13, à Paris.

Membres décédés pendant l'année 1871.

1850. BRÉARD, médecin-vétérinaire, à Villeneuve-l'Archevêque (Yonne).
1851. LEBERTON, médecin, à Sergines.
1858. PETIT Victor, artiste dessinateur, à Melun,

QUATRIÈME PARTIE.

—

I.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE XXV^e VOLUME, 5^e DE LA 2^e SÉRIE.

- Abbaye de la Pierre-qui-Vire (consécration de son église), III, XIII.
- L'accusateur public*, journal de l'Yonne, III, XI.
- Amé, ses recherches sur les cloches et inscriptions tumulaires du département, III, XVI.
- Arbres (de leur plantation en buttes), I, 159.
- Assignats municipaux ou billets de confiance dans l'Yonne, III, VIII.
- Atlas physique de France (Lettre sur son projet), III, XIII.
- Budget de 1871, III, I.
- Berthuel (Envoi de sa brochure *le Mal et le Remède*), III, XXI.
— est admis comme correspondant, III, XXII.
- Bibliothèque d'Auxerre (notes sur divers ouvrages rares de Pérot, Balthazar, Potel, Lacurne de Sainte-Pallaye, Ricard, Longuet, etc., I, 120.
- De Blocqueville (M^{me} la marquise), ses dons au musée, III, XX.
- De Commynes de Marsilly (le général), ses deux mémoires intitulés *Recherches mathématiques*, III, XXI.
- Chapiteau gallo-romain du musée d'Auxerre, I, 84.
- Chasse des oiseaux de passage permise à M. Rabé pour le musée, III, XXIV.

Craie (ses divers étages dans l'Yonne), communications de M. Hébert, III, VII.

Dalle funéraire de Robert Fouché, I, 78.

Divinités tutélaires gallo-romaines, I, 98.

Dons au musée, III, V, IX, X, XX.

Dubois Ernest, sa brochure sur l'enseignement du droit supérieur, et en particulier sur l'enseignement du droit, III, XXI.

— Admis comme correspondant, III, XXII.

Fontaines d'Auxerre, leur histoire, I, 8.

Fourier Joseph, sa vie, ses travaux, I, 217.

Grasset, son envoi d'une notice sur les bas-reliefs de l'église de La Charité, III, XI.

Iolande de Flandre, sa vie, I, 80.

— Son sceau, III, X.

Juconde, son cippe funéraire, III, XI.

Lacurne de Sainte-Pallaye, maison de sa famille, III, XI.

Le Maître, notice biographique, par M. Quantin, III, XXI.

Lucas Ch., envoi d'une notice sur l'art en Espagne, III, VII.

Lorin architecte, travaux pour les fontaines d'Auxerre, I, 38.

Mengel, nommé membre titulaire, III, V.

Mondot de Lagorce, notice biographique, par M. Dondenne, I, 150.

Manteuffel (le baron), son livre sur l'*Art de planter*, II, 83.

Montalembert (le comte de), notice biographique par M. de Kirwan, I, 159.

Musée d'Auxerre, tableau du massacre des Innocents, par P. Sévin, I, 129.

Pays basque, fête et pastorale, I, 108.

Puisaye, recherches sur ses seigneurs, I, 49.

Petit Eugène, admis comme membre titulaire, III, XXII.

Petit Victor, ses travaux, sa mort, legs par lui à la Société de ses Châteaux de la Loire, III, XXIV.

Pisciculture, lettre-circulaire et tableau pour le classement des poissons, II, III.

Réception d'un ambassadeur turc à Sens, I, 42.

Recherches mathématiques, mémoire de M. le général de Marsilly, III, XXI.

- Reliquaires de l'abbaye de Saint-Germain, actes relatifs à leur enlèvement et à leur rachat, III, xv.
 Retable du musée d'Auxerre, I, 92.
 Robillard (ingénieur en chef), ses travaux pour amener à Auxerre les eaux de Vallan, I, 13.
 Sculpture de la cathédrale d'Auxerre, dessins de M. E. Dandin III, xxiii.
 Statistique, mémoire sur l'état et les progrès de l'instruction primaire dans l'Yonne, par M. Brodier, III, xvi.
 Sutil (ingénieur en chef), ses travaux pour les fontaines d'Auxerre, I, 13.
-

TABLE ALPHABÉTHIQUE DES AUTEURS

DES MÉMOIRES CONTENUS DANS LE XXV^e VOLUME.I. — *Histoire et archéologie.*

- CHALLE. — Mémoire sur les Fontaines d'Auxerre, 3.
 — Une légende de Saint-Germain, 42.
 — Réception d'un ambassadeur turc à Sens en 1797, 67.
 — Un chapiteau gallo-romain du musée d'Auxerre, 84.
 — Un retable du musée d'Auxerre, 92.
 — Une pastorale au pays basque, 106.
 CHEREST. — Notes sur la bibliothèque d'Auxerre, 120.
 E. DAUDIN. — Dalle funéraire de Robert Fouché, 98.
 — Divinités tutélaires gallo-romaines, 98.
 G. DONDENNE. — Notice, sur M. Mondot de Lagorce, 180.
 E. DUCHÉ. — Joseph Fourier, sa vie et ses travaux, 217.
 DE KIRWAN. — Montalembert, homme politique et homme privé, 189.
 QUANTIN. — Sur les archives historiques du Sénonais, 131.
 — sur une trouvaille de médailles romaines à Charentenay, 143.
 SALOMON. — Verrières de l'église de Saint-Florentin, 186.

II. — *Sciences.*

BERT. — Pisciculture, lettre circulaire, 3.

DE KIRWAN. — Du buttage ou de la plantation des arbres en buttes ou monticules.
